


LA

LÉGENDE DORÉE.

(Gustave Brunet, de Bordeaux)

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LA

LÉGENDE DORÉE

PAR

JACQUES DE VORAGINE,

traduite du latin

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

PAR M. G. B.

Deuxième Série.



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE JACOB, 30.

1843

LA

LÉGENDE DORÉE

LÉGENDE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Jean, dit Chrysostôme, naquit à Antioche et fut fils de nobles parents; il eut pour père Second et pour mère Anthure, dont la vie, la conversion et la persécution, sont plus amplement rapportées en l'*Histoire tripartite*. Quand il eut été quelque temps à l'étude de la philosophie, il la délaissa et se consacra à l'étude des choses divines, et il fut ordonné prêtre. Son amour pour la chasteté le faisait passer pour sévère, et il était regardé comme plus fervent que miséricordieux. Et, à cause de la grande droiture de sa vie, il ne se préoccupait point de l'avenir, et il fut tenu pour orgueilleux de ceux qui le connaissaient mal. Il était noble en enseignant, sage en exposant, et très-zélé pour réprimer les mauvaises mœurs. Arcadius et Honorius régnaient alors dans l'empire, et Damase occupait le siége de Rome. Et quand Chrysostôme fut fait évêque, il voulut s'empresser de corriger la vie des clercs, et il s'attira la haine d'eux tous, et ils le poursuivaient comme des furieux et ils médisaient de lui. Et comme il n'invitait personne à dîner et qu'il ne voulait être invité nulle part, ils disaient qu'il le faisait parce qu'il mangeait d'une manière honteuse, et d'autres disaient que c'était pour la délicatesse et la recherche de ses aliments. Et la vérité était qu'il agissait ainsi parce qu'il était sujet à maux d'estomac et qu'il voulait pratiquer l'abstinence. Et pour ce motif évitait-il les grands repas. Et le peuple l'aimait beaucoup à cause des sermons qu'il faisait, et il ajoutait peu de foi à ce que les envieux disaient de Jean. Et alors Jean commença à reprendre quelques-uns des seigneurs, et il redoubla ainsi la haine que les méchants lui portaient. Et il fit

encore une autre chose qui les émut beaucoup. Eutrope, ministre de l'empereur, et qui avait dignité de consul, voulant se venger de quelques individus qui avaient cherché asile dans des églises, s'occupa d'une nouvelle loi qui fut rendue par l'empereur et qui portait que l'on ne pourrait plus se réfugier dans les églises, et que ceux qui seraient dedans en seraient arrachés. Et, peu de temps après. Eutrope offensa l'empereur, et il s'enfuit dans l'église. Et quand l'évêque apprit cela, il vint vers le fugitif qui se tapissait sous l'autel, et fit une homélie contre lui, dans laquelle il le reprenait très-durement; ce qui offensa bien des gens, qui reprochèrent à Jean de ne pas montrer de miséricorde à l'égard d'un malheureux; et cependant il se bornait à le tancer. Et l'empereur fit enlever Eutrope de l'église et lui fit trancher la tête. Jean continuait de reprendre avec zèle beaucoup d'hommes pour diverses causes. Et cela le rendit odieux à un grand nombre. Et Théophile, évêque d'Alexandrie, voulait déposer Jean et voulait mettre au siége Isidore, prêtre. Et pour cela, il cherchait des motifs de déposition. Et le peuple, qui était repu merveilleusement de la doctrine de Jean, le défendait fortement. Et Jean contraignit les prêtres à vivre selon les saintes ordonnances, et il disait que l'on ne devait pas user de l'honneur de prêtrise, si l'on ne prisait la vie des prêtres et si l'on ne s'y conformait pas. Et Jean gouvernait non pas seulement la cité de Constantinople, mais il dirigeait les autres provinces, employant l'autorité de l'empereur pour les soumettre à de bonnes lois. Et quand il sut que l'on sacrifiait encore aux démons en Phénicie, il y envoya des moines et des clercs, et il fit détruire tous les temples des idoles. En ce même temps, il y avait là un homme qui se nommait Gaymas et qui était Celte d'origine, barbare de résolution, d'habitude tyrannique, et corrompu par l'hérésie d'Arius. Et ce Gaymas pria l'empereur qu'il lui donnât une église dans l'enceinte de la ville, pour prier, lui et les siens. Et quand l'empereur eut promis, il pria Jean de donner une église à Gaymas et d'apaiser ainsi sa volonté despotique. Mais Jean, qui était rempli de courage et tout embrasé de l'amour de Dieu, dit à l'empereur : « Je ne promets point pareille chose, et je ne donne pas la maison de Dieu aux chiens, et je ne redoute pas ce barbare. Mais commandez que nous soyons

appelés tous deux; et écoutez ce qui sera dit entre nous paisiblement; car j'enchaînerai si bien sa langue, qu'il n'osera plus demander semblable chose. » Et quand l'empereur l'entendit, il fut fort content, et le lendemain il les fit venir tous deux. Et comme ledit Gaymas demandait un oratoire pour lui, Jean lui dit : « La maison de Dieu est toujours ouverte pour toi, et personne ne t'empêche d'y prier. » Et Gaymas dit : « Je suis d'une autre secte, et prétends avoir un temple pour moi; car je me suis donné beaucoup de peine pour le service de l'État, et je ne dois pas voir ma demande repoussée. » Et Jean répondit : « Tu as reçu des récompenses qui valent plus que ta peine, et tu as été nommé général des armées et revêtu des ornements de consul; il convient donc que tu considères ce que tu étais et ce que tu es maintenant. Pense à ta première pauvreté et à ta richesse de maintenant; de quels vêtements tu te servais jadis et de quels ornements tu te couvres aujourd'hui. Et pour tes services peu importants, ton prince t'a accordé de très-grandes faveurs; ne te montre donc pas ingrat. » Et par ces paroles, Jean lui ferma la bouche et le contraignit à se taire. Et comme Jean gouvernait sagement la cité de Constantinople, ce Gaymas convoitait l'empire. Et comme il ne pouvait rien faire de jour, il envoya dans la nuit ses barbares pour mettre le feu au palais. Et alors il fut bien démontré que saint Jean était le gardien de la ville; car de grandes troupes d'anges qui avaient des corps brillants et qui étaient armés apparurent aux barbares et les chassèrent aussitôt. Et quand ils rapportèrent cela à leur chef, il fut saisi d'étonnement; car il savait bien que les troupes étaient dispersées dans d'autres villes. Et alors il les renvoya la nuit suivante, et ils furent encore chassés par les anges. Et enfin il alla avec ses satellites, et il vit le miracle et il s'enfuit, croyant que c'étaient des troupes qui étaient cachées le jour, et qui la nuit gardaient la ville. Il sortit de Constantinople et s'en fut en Thrace, et se mit à la tête des révoltés et ravageait le pays; de sorte que tous redoutaient la cruauté des barbares. Et alors l'empereur confia à saint Jean Chrysostôme le soin d'aller trouver Gaymas. Et Jean, oublieux de toute inimitié, y alla joyeusement. Et alors Gaymas, qui connaissait sa loyauté, vint au-devant de lui et lui prit la main, et la porta à sa bouche

et à ses yeux, et il commanda à ses fils de baiser les genoux de l'évêque. Telle était la vertu de Jean, qu'il triomphait des plus farouches et qu'il s'en faisait redouter. Et à la même époque s'éleva la question de savoir si Dieu avait un corps, et au sujet de cette question surgirent de grandes contestations et de vifs débats, les uns soutenant un avis, les autres un autre; et une foule de moines simples se laissèrent tromper et maintinrent que Dieu se distinguait par une forme corporelle. Et Théophile, évêque d'Alexandrie, savait bien le contraire. Il écrivait contre ceux qui disaient que Dieu était corporel, et il prêchait que Dieu était incorporel. Et quand les moines d'Égypte apprirent cela, ils sortirent de leurs retraites et ils vinrent à Alexandrie, et ils provoquèrent une sédition contre Théophile et ils voulaient le tuer. Et quand il sut cela, il les redouta et il leur dit : « Je vous vois comme je vois le visage de Dieu. » Et ils dirent : « Si tu dis de bonne foi que Dieu a un visage comme le nôtre, condamne donc les livres d'Origène qui sont contraires à notre opinion; et si tu ne le fais, nous te traiterons comme l'on traite les rebelles à l'empereur et à Dieu. » Et il leur dit : « Je ferai ce qu'il vous plaira. » Et il arrêta ainsi la fureur des moines. Mais les moines éclairés et qui avaient fait de hautes études ne furent pas de ceux qui s'étaient laissé tromper, et les ignorants, dans l'ardeur de leur foi, se soulevèrent contre leurs frères qui ne partageaient pas leur opinion, et ils en firent tuer un grand nombre. Et tandis que ces choses se passaient en Égypte, Jean florissait en doctrine à Constantinople, et tous l'admiraient. Et les ariens se multipliaient et ils avaient une église hors de la ville. Et les jours de samedi et de dimanche ils se réunissaient entre les portes et le portique, et ils chantaient la nuit des hymnes et des antiphones; et, au point du jour, ils passaient par le milieu de la cité en chantant, et, sortant par les portes de la cité, ils entraient dans leur église. Et ils ne cessaient d'agir ainsi, au grand dépit des bons chrétiens. Et ils chantaient souvent : « Où sont ceux qui disent que trois ne font qu'un? » Et alors Jean craignit que ces chants ne trompassent les âmes simples, et il ordonna que les bons chrétiens fussent aux offices de la nuit, afin que les manœuvres des hérétiques rencontrassent de l'opposition, et afin que la foi ortho-

doxe se raffermît, et il fit faire des croix d'or et d'argent que l'on portait avec des cierges allumés et argentés. Les ariens, remplis de fureur, s'emportèrent jusqu'à vouloir sa mort; et une nuit, Brison, eunuque de l'empereur, fut frappé d'une pierre lorsqu'il avait reçu de Jean l'ordre d'aller aux hymnes. Et quelques gens du peuple furent tués de part et d'autre. Et alors l'empereur, troublé de ces événements, défendit que les ariens chantassent plus longtemps des hymnes en commun.

En ce temps, Sévérien, évêque de Gabalie, qui était respecté de beaucoup de seigneurs, et fort aimé de l'empereur et de sa femme, vint à Constantinople, et Jean lui fit l'accueil le plus affectueux. Et quand Jean s'en alla en Asie, il recommanda son Église à Sévérien. Et celui-ci n'allait pas surveiller les choses lui-même, et il se rendait ainsi agréable au peuple. Et Sérapion, qui était clerc de Jean, le manda à son maître. Et, un jour que Sévérien passait, Sérapion ne se leva pas en sa présence, comme s'il le méprisait; et l'évêque irrité cria : « Si Sérapion, le clerc, n'est mort, Jésus-Christ n'est pas né dans la nature humaine. » Et quand Jean revint et qu'il apprit ces choses, il chassa Sévérien hors de la cité comme blasphémateur. Et cela déplut beaucoup à l'impératrice, qui fit appeler Jean, et le pria de se réconcilier avec Sévérien. Et Jean ne voulut lui obéir d'aucune manière, quoique l'impératrice l'en fît prier par son fils Théodose à genoux. En ce même temps, Théophile, évêque d'Alexandrie, chassa injustement Dioscore, un très-saint homme, et Isidore, qui était son ami depuis longtemps. Et ils vinrent à Constantinople pour raconter à l'empereur et à Jean ce qui s'était passé. Jean les reçut avec honneur; mais il ne voulut communier avec eux avant qu'il eût eu connaissance de leur affaire. Et il fut donné à Théophile la fausse nouvelle que Jean communiait avec eux et qu'il leur donnait aide. Théophile en eut du dépit; et non-seulement il voulait se venger d'eux, mais encore s'efforçait-il de faire déposer Jean. Et, cachant son intention, il s'adressa aux évêques de chaque ville, et il annonça qu'il voulait condamner les livres d'Origène; et il trompa Épiphane, évêque de Chypre, un très-saint homme et très-renommé, et il gagna son amitié et il le pria de condamner les livres d'Origène. Épi-

phane, dans sa grande sainteté, ne devinait pas ces ruses, et il assembla tous les évêques de l'île de Chypre, et il interdit la lecture des écrits d'Origène. Et il écrivit à Jean pour le prier de condamner aussi ces mêmes livres, et de confirmer la sentence rendue par les Cypriotes. Mais Jean fit peu de cas de cette demande; et, tout entier au gouvernement de son Église et à la défense de la sainte doctrine, il ne songeait nullement à ce qu'on machinait contre lui. Et enfin Théophile, montrant la haine qu'il avait longtemps cachée, manifesta son projet de faire déposer Jean. Et alors beaucoup de clercs et de seigneurs, ennemis de Jean, pensèrent qu'il était temps, et ils s'efforçaient de faire réunir contre lui un concile à Constantinople. Et après cela Épiphane vint à Constantinople, et il apporta la condamnation des livres d'Origène, et il refusa les invitations de Jean à cause de Théophile. Et quelques-uns, par déférence pour Épiphane, souscrivaient à la condamnation des livres d'Origène; mais la plupart s'y refusèrent, entre autres Théotin, homme très-fameux par la régularité de sa vie et par ses vertus. Et il répondit : « Je ne veux point, Épiphane, faire injure à un grand homme qui repose depuis longtemps, ni m'exposer à blasphémer en condamnant ce que nos prédécesseurs ne voulurent point flétrir; et je ne vois nulle mauvaise doctrine dans ces livres, et ceux qui les poursuivent s'ignorent eux-mêmes. Et Athanase, qui était du concile de Nicée, l'adversaire des ariens, a appelé Origène le défenseur de la foi, en joignant ses livres avec les siens, et il a dit : « Cet admirable et laborieux Origène nous apporte témoignage « du Fils de Dieu, quand il nous affirme qu'il est coéternel avec « le Père. » Et Jean n'était point irrité de ce qu'Épiphane eût fait des ordinations en son Église contre toutes les règles; mais il le priait seulement de demeurer avec lui parmi les évêques. Mais Épiphane répondit qu'il ne prierait ni ne resterait avec lui, à moins que Jean ne chassât Dioscore, et qu'il ne souscrivît à la condamnation des livres d'Origène. Et comme Jean s'y refusait, Épiphane fut excité par les envieux et les ennemis de l'évêque, et il condamna les livres d'Origène; il dit anathème à Dioscore, et il attaqua Jean comme défenseur d'hommes méchants et de doctrines hérétiques. Et Jean lui manda : « Tu as fait beaucoup

de choses contre les règles, ô Épiphane! Premièrement, tu as fait ordination dans l'Église qui est établie sous ma juridiction; secondement, tu y as célébré les saints mystères de ta propre autorité; ensuite tu t'es refusé à mes invitations, et enfin, tu te fies en toi-même. Prends garde qu'il ne s'élève une sédition parmi le peuple, et que tu ne te trouves exposé au péril. » Et quand Épiphane entendit cela, il voulut partir; et quand il fut au moment de retourner en Chypre, il manda à Jean : « J'espère que tu ne mourras pas évêque. » Et Jean lui répondit : « J'espère que tu ne retourneras pas en ton pays. » Et ainsi arriva-t-il, car Épiphane mourut en route; et Jean, peu de temps après, fut déposé de son évêché, et il finit sa vie en exil.

En allant au sépulcre de ce très-saint personnage Épiphane, les démoniaques étaient guéris; car il fut un homme d'une grande générosité pour les pauvres. Une fois qu'il avait donné tout l'argent de l'Église aux pauvres, et qu'il ne lui était rien demeuré, un homme vint à lui et lui offrit un sac plein d'argent, et puis il s'en alla et personne ne sut d'où il était venu ni où il était allé. Et alors deux pauvres voulurent tromper Épiphane, afin d'obtenir de lui quelque chose, et l'un d'eux se coucha à terre et fit le mort, et l'autre était là qui le pleurait comme étant trépassé, et se plaignait de ce qu'il n'avait pas les moyens de l'ensevelir; et Épiphane survint, et il pria que le mort dormît en paix, et il donna à l'autre les choses nécessaires à la sépulture, et lui ayant adressé quelques consolations, il s'en alla. Et ce pauvre vint alors à son compagnon, et le poussa en lui disant: « Lève-toi; nous mangerons bien aujourd'hui. » Et quand il l'eut poussé, il vit qu'il était mort. Il courut alors à Épiphane et lui dit ce qui lui était arrivé, et le pria de ressusciter le mort. Et l'évêque le consola avec beaucoup de bonté; mais il ne voulut pas ressusciter le pauvre, afin que ce fût exemple de ne pas se moquer légèrement des ministres de Dieu. Et quand Épiphane eut rendu l'esprit, il fut rapporté à Jean qu'Eudoxie l'impératrice était celle qui avait excité cet évêque contre lui, et il adressa au peuple un sermon qui contenait de toutes les manières une invective contre les femmes. Et tous prirent ce sermon comme étant dirigé contre l'impératrice. Et quand l'impératrice

le sut, elle se plaignit à l'empereur, et lui dit que cette injure qui avait été adressée à sa femme retomberait sur lui. Et alors l'empereur fut ému, et il commanda qu'un synode se réunît contre Jean. Et alors Théophile assembla à la hâte les évêques, et tous les ennemis de Jean vinrent avec joie, et ils l'appelaient orgueilleux et félon. Et alors tous les évêques assemblés à Constantinople ne s'occupaient point des livres d'Origène, mais ils se déchaînaient contre Jean. Et ils le citèrent devant eux, mais il refusa de paraître devant ceux qui s'étaient déclarés ses ennemis décidés. Et il demandait que l'on convoquât un concile universel. Et ils le firent derechef trois et quatre fois appeler, et il se refusait toujours à venir, persistant à demander un concile universel. Et alors ils le condamnèrent, sans reprendre en lui autre chose, sinon qu'il avait été appelé et qu'il ne voulait obéir. Et quand le peuple apprit cette nouvelle, il se porta à de très-grands troubles, et il ne voulait laisser arracher Jean hors de l'église; mais tous criaient qu'il fallait s'en rapporter au concile général. L'ordre de l'empereur était que Jean serait enlevé en toute hâte et envoyé en exil. Et le saint évêque craignit que le peuple ne se soulevât tout à fait, et il se livra, à l'insu du peuple, à ceux qui devaient le conduire en exil. Et quand le peuple le sut, il y eut beaucoup d'agitation, et un grand nombre des ennemis de Jean furent émus de pitié, disant qu'il souffrait injustement, bien qu'un peu auparavant ils avaient désiré le voir déposer. Sévérien, dont il a été question plus haut, disait, en médisant de Jean, que s'il n'y avait nul blâme à lui adresser, c'était son orgueil qui était cause de sa déposition. Et alors il y eut une grande agitation dans le peuple contre l'empereur et les évêques. Et alors l'impératrice pria l'empereur de faire ramener Jean de l'exil. Et un grand tremblement de terre dévasta la ville, et tous disaient que c'était parce que Jean était injustement persécuté. Et alors des messagers lui furent envoyés pour le prier de revenir aussitôt, et de secourir par ses prières la cité qui périssait; et Jean apaisa l'irritation du peuple, mais il ne voulut pas revenir. Et alors d'autres messagers lui furent envoyés pour solliciter de nouveau son retour, et il s'y refusait; mais ils le contraignirent, et le ramenèrent de force en son dio-

cèse ; et tout le peuple courait à sa rencontre avec des lampes et des cierges. Et il ne voulait point s'asseoir sur son siége d'évêque, et il dit qu'il fallait qu'il y fût autorisé par la décision d'un concile, et que ceux qui l'avaient condamné rétractassent leur sentence. Et le peuple avait le plus vif désir de le revoir en possession de son siége épiscopal et d'entendre sa parole, et il fit tant que Jean fut obligé de prêcher et de reprendre possession de son siége. Et alors Théophile s'enfuit, et quand il vint à Hiérapolis, l'évêque de cette ville venait de mourir, et un très-saint moine nommé Lamon fut élu évêque, et il refusa longtemps d'accepter cette dignité. Et Théophile le pressait de donner son consentement à son élection ; et il le promit, et il dit : « Nous verrons demain que ce qui plaira à Dieu sera accompli. » Et le lendemain, quand on vint à sa cellule, on le pria avec instances de prendre possession de l'évêché, et il dit : « Prions d'abord Notre-Seigneur. » Et comme il priait, il expira lorsqu'il fut arrivé à la fin de son oraison. Jean veillait avec zèle au maintien de la bonne doctrine. Et en ce temps il y avait une statue d'argent, vêtue d'une chlamyde, sur la place de l'église Sainte-Sophie, en l'honneur de l'impératrice Eudoxie. Et les soldats et seigneurs célébraient là leurs jeux publics, ce qui déplaisait beaucoup à Jean, parce qu'il en résultait un grand tort pour l'église. Et alors il arma derechef sa langue de sa confiance habituelle en Dieu, et il pria d'abord, comme il convenait, les seigneurs de renoncer à de pareils jeux ; mais ils n'en firent rien. Alors l'évêque, usant de la force de sa parole, maudissait tous ceux qui persistaient dans ces pratiques. Et l'impératrice se mit derechef à le haïr, et elle s'efforçait de faire de nouveau convoquer un concile contre lui ; et Jean, sachant cela, prononça dans son église cette belle homélie qui commence en ces termes : « Hérodienne s'agite derechef ; elle se tourmente de nouveau, elle danse encore, elle demande la tête de Jean. » Et cela accrut la colère de l'impératrice contre Jean.

Sur ces entrefaites, un homme ayant voulu tuer Jean, le peuple le prit, et il fut mené pour être jugé, mais le gouverneur empêcha qu'il ne fût mis à mort ; le serviteur d'un prêtre voulut l'attaquer et essayer de le tuer, mais on le retint, et il frappa celui qui le

tenait et un autre aussi. Et alors une émeute se déclara, et il y eut plusieurs personnes tuées. Et le peuple garda Jean et sa maison jour et nuit. L'impératrice fit tant que les évêques s'assemblèrent à Constantinople, et les accusateurs de Jean commencèrent à s'élever avec force contre lui. Et quand la fête de Noël fut venue, l'empereur manda à Jean qu'il ne communierait pas avec lui avant qu'il se fût justifié des inculpations auxquelles il était en butte, et les évêques ne trouvèrent rien contre Jean, si ce n'est qu'après sa déposition il s'était rassis sur son siége sans un décret du concile, et ils le condamnèrent pour cela. Ensuite quand Pâques approcha, l'empereur lui manda qu'il ne pourrait être avec lui en l'église, parce que des conciles l'avaient condamné. Et Jean se confina dans la retraite et il ne descendait point à l'église, et ceux qui lui obéissaient étaient appelés Joannites. Ensuite l'empereur fit expulser Jean hors de la capitale, et il le fit mener en exil en une petite ville à l'extrémité de l'empire, tout près des pays de peuples barbares très-cruels; mais Dieu qui est très-clément ne souffrit pas que son champion dévoué demeurât longtemps en un tel lieu; car, lorsque le pape Innocent apprit ces choses, il fut courroucé, et il voulut convoquer un concile, et il écrivit aux clercs de Constantinople qu'ils se gardassent d'élire un successeur à Jean. Mais le saint, fatigué de la longueur du voyage et tourmenté de très-fortes douleurs de tête, et incommodé de l'excessive ardeur du soleil qui n'était pas supportable, rendit son âme à Dieu le quatorzième jour de septembre. Et quand il fut trépassé, une très-forte grêle tomba sur Constantinople et sur tous les faubourgs. Et tout le peuple disait que c'était un signe de la colère de Dieu, parce que Jean avait été condamné à tort et sans raison. Et la mort de l'impératrice fit foi de ces paroles, laquelle vint aussitôt, car elle mourut le quatrième jour après la grêle. Et quand le docteur de toute la terre fut trépassé, les évêques d'Occident ne voulurent en aucune manière communier avec ceux d'Orient avant que le nom de ce grand saint fût mis parmi ceux des évêques ses prédécesseurs. Et Théodose, très-zélé pour la foi, et fils de l'empereur Arcadius, fit apporter les saintes reliques de ce docteur en la cité impériale au mois de janvier. Et alors tout le peuple fidèle alla à sa rencontre avec des

cierges allumés. Et alors Théodose adora humblement les saintes reliques, et il pria Jean pour Arcadius son père et pour Eudoxie sa mère, le suppliant de leur pardonner, car ils avaient agi par ignorance. Ce Théodose fut très-clément, et il ne condamna jamais à mort aucun criminel de lèse-majesté; il disait au contraire : « Plût à Dieu qu'il me fût possible de rappeler les morts à la vie! » Sa cour ressemblait à un monastère, car il récitait matines et laudes, et il lisait les livres divins. Sa femme se nommait Eudoxie, et elle composa beaucoup d'ouvrages en vers héroïques. Il eut une fille qui reçut aussi le nom d'Eudoxie, et qu'il donna en mariage à Valentinien qu'il fit empereur. Et toutes ces choses sont extraites de l'*Histoire tripartite*. Et saint Jean Chrysostôme trépassa l'an de notre Seigneur quatre cent neuf.

LÉGENDE

DE SAINT CORNÉLIEN ET SAINT CYPRIEN.

Cornélien, pape, succéda à Fabien, et fut envoyé en exil par l'empereur Décius, lui et ses clercs. Et là il reçut une lettre que lui adressa, pour le consoler, Cyprien, évêque de Carthage. Et enfin il fut ramené de l'exil et présenté à Décius. Et quand l'empereur le vit ferme en la foi, il le fit battre de fouets garnis de plomb, et il commanda qu'il fût mené au temple de Mars pour sacrifier ou pour avoir la tête coupée. Et comme on le menait, un soldat le pria d'entrer dans sa maison et d'invoquer le Seigneur pour sa femme Salustie, qui était depuis cinq ans paralytique. Et elle fut guérie par l'oraison du martyr. Et ce soldat avec sa femme et vingt de ses compagnons crurent en Dieu. Et ils furent tous menés au temple de Mars, d'après le commandement de Décius. Et tous crachèrent sur l'idole, et ils furent martyrisés avec Cornélien. Et ils souffrirent la mort l'an de Notre-Seigneur deux cent cinquante. Et Cyprien, évêque de Carthage, fut conduit au consul Patronus; il resta inébranlable dans la foi,

et il fut envoyé en exil. Rappelé ensuite par le proconsul Anglicus, qui avait succédé à Patronus, il eut la tête coupée; et quand sa sentence lui fut notifiée, il dit : « Grâces soient rendues à Dieu ! » Et quand il vint au lieu du martyre, il commanda à ses gens de donner au bourreau pour son salaire quinze pièces d'or. Et prenant un linge, il se couvrit les yeux de sa propre main, et il reçut ainsi la couronne du martyre l'an de Notre-Seigneur deux cent cinquante-six.

LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE.

Cécile, vierge illustre, naquit d'une famille fort noble de Rome; et, dès son berceau, elle fut nourrie dans la foi de Jésus-Christ. Elle portait toujours l'Évangile caché sur sa poitrine, et elle n'interrompait ni de jour ni de nuit ses entretiens avec Dieu, et elle priait le Seigneur de lui conserver sa virginité. Ayant été fiancée à un jeune homme du nom de Valérien, le jour des noces fut fixé, et elle portait sur son corps un cilice que recouvraient ses vêtements dorés; et, s'accompagnant d'instruments de musique, elle adressait ses chants au Seigneur, disant : « Rendez, Seigneur, mon corps et mon cœur purs et sans tache, afin que je ne sois pas confondue. » Et jeûnant avec ferveur, elle se recommandait à Dieu. Vint enfin une nuit où elle se trouva seule avec son époux, et elle lui dit : « O très-cher et très-doux jeune homme, il est un mystère que je vais te révéler si tu me jures de garder un secret inviolable. » Et Valérien fit serment qu'il ne dirait, sous aucun prétexte, ni à qui que ce fût, ce qu'elle allait lui faire savoir. Alors elle dit : « Il y a un ange de Dieu qui m'aime et qui veille sur mon corps. S'il venait à voir que tu l'offenses par un amour qui me souille, il te frapperait, et la fleur de ta jeunesse te serait ravie. Mais s'il voit que tu as pour moi un amour chaste, il te chérira autant que moi, et il te montrera sa gloire. » Alors Valérien répondit : « Si tu veux que je te croie, montre-moi cet ange, et si je reconnais que c'est vraiment un ange, j'agirai ainsi que tu m'y exhortes. Mais si tu aimes un autre

homme, je le tuerai et toi aussi. » Cécile lui répliqua : « Si tu crois au vrai Dieu et si tu te fais baptiser, tu pourras voir l'ange. Va donc à trois milles de la ville, sur la route que l'on appelle Pie, et dis aux pauvres que tu y rencontreras : Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me montriez le saint vieillard Urbain ; car j'ai à l'entretenir de choses secrètes. Lorsque tu verras Urbain, rapporte-lui toutes mes paroles, et après que tu auras été purifié par lui et que tu seras revenu, tu verras l'ange. » Alors Valérien partit, et, suivant l'indication qui lui avait été donnée, il trouva l'évêque Urbain qui se cachait parmi les tombeaux des martyrs. Et lorsqu'il lui eût rapporté toutes les paroles de Cécile, Urbain, levant les yeux au ciel et répandant des larmes, dit : « Seigneur Jésus-Christ, vous dont procèdent les chastes conseils, recevez le germe sacré que vous avez répandu dans le cœur de Cécile. Elle a changé en agneau timide l'époux qu'elle avait reçu comme un lion dévastateur. » Et voici qu'il apparut un vieillard couvert de vêtements blancs et tenant un livre écrit en lettres d'or. Valérien, en le voyant, ressentit un tel effroi, qu'il tomba sur la terre comme mort, et le vieillard l'ayant relevé, il lut dans le livre : « Un Dieu, une foi, un baptême. Un Dieu et le Père de tous, qui est à nous sur tous et dans toutes choses et par toutes choses. » Et lorsqu'il eut lu, le vieillard lui dit : « Crois-tu qu'il en est ainsi? en doutes-tu encore? » Et Valérien s'écria : « Il n'est rien sous le ciel de plus digne de créance. » Et le vieillard disparut sur-le-champ, et saint Urbain conféra le baptême à Valérien. Revenant vers Cécile, il la trouva dans sa chambre qui s'entretenait avec l'ange. L'ange tenait dans sa main deux couronnes de lis et de roses, et il en remit une à Valérien, l'autre à Cécile, en disant : « Gardez ces couronnes d'un cœur sans tache et d'un corps pur ; je vous les ai apportées du paradis de Dieu ; elles ne pourront jamais se flétrir ni perdre leur parfum, et elles ne seront visibles qu'aux yeux de ceux qui aiment la chasteté. » Et l'ange dit à Valérien : « Comme tu as suivi le bon conseil et que tu as cru, demande ce que tu voudras et tu l'obtiendras. » Et Valérien répondit : « Il n'est rien dans cette vie qui me donne plus de douceur que l'affection de mon frère. Je demande donc qu'il connaisse la vérité comme moi. » L'ange ré-

pondit : « Ta demande est agréable au Seigneur, et vous viendrez tous deux à lui avec la palme du martyre. » Alors Tiburce, le frère de Valérien, vint à entrer, et lorsqu'il eut senti l'odeur des roses, il dit : « Je m'étonne que, dans cette saison, il y ait cette odeur de roses et de lis; car je les tiendrais dans mes mains, que je n'aspirerais pas plus de parfums. » Valérien lui répondit : « Nous avons des couronnes que tes yeux ne peuvent voir, et qui fleurissent en dépit des hivers; et, de même que tu en as senti l'odeur d'après ma prière, si tu crois, tu pourras les voir. » Tiburce répondit : « Est-ce que je rêve, ou bien dis-tu la vérité, Valérien ? » Et Valérien lui répondit : « Jusqu'à présent, nous avons été plongés dans le sommeil, mais maintenant nous restons dans la vérité. » Et Tiburce répliqua : « Qui t'a enseigné la vérité ? » Et Valérien répondit : « C'est l'ange du Seigneur, et tu peux le voir, pourvu que tu purifies ton cœur et que tu renonces aux idoles. » Saint Ambroise atteste, dans sa *Préface*, ce miracle des roses en s'exprimant ainsi : « Sainte Cécile, remplie des dons célestes, afin d'obtenir la palme du martyre, eut en horreur le monde et repoussa le mariage. La confession de son époux Valérien, et de Tiburce, en rend témoignage. La main du Seigneur leur a donné des couronnes de fleurs impérissables. » Alors Cécile démontra à Tiburce que les idoles n'étaient que des simulacres muets et insensibles, et il répondit : « Celui qui ne croit pas ces choses n'est qu'un animal dépourvu de raison. » Et Cécile, lui embrassant la poitrine, dit : « Aujourd'hui, je te reconnais pour mon parent. De même que l'amour de Dieu a fait mon époux de ton frère, de même le renoncement aux idoles te rend mon parent. Va donc avec ton frère pour être purifié et pour pouvoir voir les visages des anges. » Et Tiburce dit à son frère : « Je te prie, mon frère, de me dire où tu vas me conduire. » Valérien lui dit : « Je vais te mener à l'évêque Urbain. » Tiburce lui répondit : « Parles-tu de cet Urbain qui a été si souvent condamné, et qui est forcé de vivre caché dans les catacombes? si on le découvre, il sera brûlé, et nous serons enveloppés des mêmes flammes; tandis que nous chercherons la Divinité qui est cachée dans les cieux, nous encourrons la fureur des persécutions sur la terre. » Cécile dit alors : « S'il n'y avait que cette

seule vie, tu aurais raison de redouter de la perdre; mais il en est une autre meilleure qu'on ne peut perdre, et que le Fils de Dieu nous a promise. En restant dans le monde, le Fils de Dieu nous a fait connaître cette autre vie par ses paroles et par ses miracles, et l'Esprit saint, qui procède du Père, a annoncé toutes les choses futures. » Tiburce répliqua : « Tout à l'heure tu disais qu'il n'y avait qu'un Dieu, et maintenant tu avances qu'il y en a trois. » Cécile répondit : « De même que dans la sagesse d'un homme il y a trois choses, l'imagination, la mémoire et l'intelligence, de même dans l'essence d'une unique Divinité il y a trois personnes. » Et elle commença à le prêcher au sujet de l'avénement du Fils de Dieu, et elle lui expliqua tous les mystères de la Passion : « Le Fils de Dieu, dit-elle, a voulu être tenté, afin de délivrer l'homme des tentations du diable. Il a porté sur la tête une couronne d'épines, afin de faire révoquer la sentence capitale rendue contre nous. Il s'est abreuvé de fiel, afin de guérir les penchants corrompus de l'homme. Il a été dépouillé, afin de couvrir la nudité de nos premiers parents. Il a été suspendu à l'arbre de la croix, afin d'expier la faute dont un arbre avait été la cause. » Alors Tiburce dit à son frère : « Aie compassion de moi, et mène-moi à l'homme de Dieu, afin que je sois purifié. » Et, après qu'il eut été purifié, il voyait souvent les anges de Dieu, et il obtenait tout ce qu'il demandait. Valérien et Tiburce faisaient beaucoup d'aumônes, et ils donnaient la sépulture aux corps des saints que faisait mourir le gouverneur Almaque. Celui-ci les fit venir et leur demanda pourquoi ils ensevelissaient les corps des personnes qu'il avait condamnées à cause de leurs crimes. Tiburce lui répondit : « Nous voudrions être les serviteurs de ceux que tu appelles des condamnés; car ils ont méprisé ce qui paraît être et qui n'est pas, et ils ont trouvé ce qui ne paraît pas être et qui est. » Almaque répondit : « Qu'est ce dont tu parles ? » Et Tiburce dit : « Ce qui paraît être et qui n'est pas, c'est ce qui est dans ce monde et ce qui mène l'homme à ne pas être. Ce qui ne paraît pas être et ce qui est, c'est la vie éternelle, où les bons sont récompensés et les méchants punis. » Le gouverneur lui répondit : « Je ne pense pas que tu parles ainsi si tu as ton bon sens. » Et, faisant approcher Valérien, il

lui dit : « Ton frère n'a pas la tête saine, mais tu pourras peut-être nous donner une réponse sage. Vous êtes grandement dans l'erreur de renoncer à toutes les joies et d'être ennemis de tous les plaisirs. » Valérien répondit : « J'ai vu, lors de la saison des glaces, des oisifs qui plaisantaient et tournaient en ridicule les ouvriers laborieux. Mais quand est venue la moisson, ceux qui avaient pris de la peine en ont avec joie recueilli les fruits, et les autres se sont mis à pleurer. C'est ainsi qu'en ce moment nous supportons la fatigue et l'ignominie, mais nous en recevrons une gloire éternelle et une récompense qui ne finira point. Vous autres, vous n'aurez qu'une joie passagère, et, dans l'avenir, vous trouverez un deuil éternel. » Le gouverneur lui répondit : « C'est donc nous, dont la puissance est invincible, qui serons plongés dans un deuil éternel, tandis que vous, personnages méprisables et abjects, vous posséderez la joie éternelle ? » Et Valérien répondit : « Vous n'êtes que des hommes bien faibles et non des princes puissants ; vous êtes nés pour un peu de temps ; vous devez bientôt mourir, et rendre compte à Dieu de vos actions. » Le gouverneur répliqua : « Que perdons-nous le temps dans ces discussions oiseuses ? Sacrifiez aux dieux, et retirez-vous sans qu'on vous ait fait aucun mal. » Les saints répliquèrent : « Nous offrons à Dieu un sacrifice de tous les jours. » Et le gouverneur dit : « Quel est le nom de votre Dieu ? » Valérien répondit : « Tu ne pourras découvrir son nom, quand même tu pourrais voler dans l'air. » Almaque dit alors : « Jupiter n'est donc pas le nom d'un dieu ? » Et Valérien répondit : « C'est le nom d'un homicide et d'un vil débauché. » Le gouverneur répliqua : « Tout le monde se trompe donc ; et toi, avec ton frère, vous connaissez seuls le vrai Dieu ? » Valérien répondit : « Nous ne sommes pas seuls ; une multitude innombrable a aussi reçu la doctrine sainte. » Les saints furent alors menés en prison et remis à la garde de Maxime, et il leur dit : « O fleur de la jeunesse la plus brillante, ô couple de frères si dignes d'affection, pourquoi courez-vous à la mort comme à une fête ? » Valérien répondit : « Si tu promets de croire, tu nous verras dans la gloire après notre mort. » Et Maxime dit : « Que je sois consumé de la foudre si je ne reconnais pas pour le seul Dieu celui que vous

adorez, quand ce que vous m'annoncez sera arrivé. » Et Maxime, et tous les gens de sa maison et tous les bourreaux crurent, et Urbain, qui vint là en secret, leur donna le baptême. Quand l'aurore vint mettre un terme à la nuit, Cécile s'écria : « Allons, soldats de Jésus-Christ, repoussez les œuvres des ténèbres, et revêtez-vous des armes de la lumière. » Les saints furent conduits à la statue de Jupiter à quatre milles de la ville. Et comme ils refusèrent de sacrifier, ils furent tous deux décapités. Alors Maxime affirma avec serment, qu'au moment de leur supplice, ils avaient vu des anges resplendissants qui recevaient leurs âmes comme des épousées sortant du lit nuptial, et les anges portaient au ciel dans leurs bras les âmes des martyrs. Almaque, apprenant que Maxime s'était fait chrétien, le fit si rudement battre avec des fouets armés de boules de plomb, que Maxime rendit l'esprit, et sainte Cécile ensevelit son corps auprès de ceux de Valérien et de Tiburce. Alors Almaque se mit à rechercher les biens des martyrs, et il ordonna qu'on lui amenât Cécile comme étant la femme de Valérien. Et il lui ordonna d'immoler aux idoles, sous peine d'être mise à mort ; et comme les assistants l'exhortaient vivement à sacrifier et qu'ils pleuraient de ce qu'une femme si jeune et si belle et si noble se livrât ainsi à la mort, elle leur dit : « Ce n'est point perdre sa jeunesse, mais la changer, donner de la boue et recevoir de l'or, renoncer à une habitation misérable et en recevoir une fort splendide. Dieu rendra au centuple ce qu'on lui aura donné. Croyez-vous ce que je dis ? » Et ils répondirent : « Nous croyons que le vrai Dieu, c'est Jésus-Christ, qui possède une servante telle que toi. » Et Urbain ayant été appelé, plus de quarante personnes reçurent le baptême. Alors Almaque fit venir Cécile et lui dit : « De quelle condition es-tu ? » Et la sainte répondit : « Je suis noble. » Et Almaque dit : « C'est au sujet de ta religion que je t'interroge. » Elle répliqua : « Ta question, insensé que tu es, se trouve avoir déjà reçu une réponse. » Almaque dit alors : « Où prends-tu la présomption de me parler avec tant d'insolence ? » Elle répondit : « Dans une conscience pure et dans une foi sincère. » Almaque lui dit : « Ignores-tu quelle est ma puissance ? » Et elle dit : « Votre puissance n'est qu'une outre pleine de vent. Que l'on y

fasse une petite ouverture, et aussitôt elle se trouvera vide. » Almaque dit alors : « Tu finis comme tu as commencé, en disant des injures. » Cécile répondit : « Il n'y a point d'injures là où il n'y a point de fausseté dans les paroles; si j'ai parlé selon la vérité, je n'ai rien dit d'injurieux. Nous autres, qui savons le nom trois fois saint du vrai Dieu, nous ne pouvons le renier, et il vaut mieux mourir heureusement que vivre misérablement. » Almaque répondit : « D'où vient que tu parles avec tant d'orgueil? » Et Cécile dit : « Ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la constance. » Almaque lui dit alors : « Malheureuse, ignores-tu que la puissance de punir et de faire vivre m'a été remise? » Et elle répondit : « Je prouverai que tu viens de parler contre la vérité. Tu peux ôter la vie aux vivants, mais tu ne peux la donner aux morts. Tu es donc le ministre de la mort et non de la vie. » Almaque répondit : « Renonce à ta folie et sacrifie aux dieux. » Et Cécile répliqua : « Tu ne sais donc pas que tu es frappé d'aveuglement? Ce que tu appelles des dieux, nous voyons tous que ce ne sont que des pierres; portes-y les mains, afin que le toucher te démontre ce qui échappe à tes yeux. » Alors Almaque, irrité, ordonna qu'on la ramenât chez elle, et qu'on la tînt un jour et une nuit dans un bain d'eau bouillante. Elle y resta comme dans un endroit très-frais, et il ne se montra sur elle aucune sueur. Almaque, apprenant cela, prescrivit qu'on lui coupât la tête dans ce même bain. Le bourreau la frappa trois fois sur le cou sans pouvoir le lui trancher, et comme il était défendu de porter un quatrième coup, il la laissa sanglante et à demi morte. Elle vécut encore trois jours, distribuant aux pauvres tout ce qu'elle possédait, et elle recommanda à Urbain tous ceux qu'elle avait convertis à la foi, en disant : « J'ai demandé à Dieu de vivre encore ces trois jours afin de te recommander les fidèles, et afin que, consacrant cette maison, tu en fasses une église. » Saint Urbain ensevelit le corps de la martyre parmi les évêques, et il bénit sa maison pour en faire une église, ainsi qu'elle l'avait demandé. Elle souffrit vers l'an du Seigneur deux cent vingt-quatre, du temps d'Alexandre, empereur. Ailleurs on lit qu'elle souffrit du temps de Marc-Aurèle, qui régna vers l'an du Seigneur deux cent vingt.

LÉGENDE DE SAINT VAAST.

Vaast fut ordonné par saint Remi évêque d'Arras. Et quand il vint à la porte de la ville, il trouva deux pauvres qui demandaient l'aumône, l'un boiteux, l'autre aveugle, et il leur dit : « Je n'ai avec moi ni or ni argent, mais je vous donne ce que j'ai. » Alors il fit son oraison et il les guérit. Et comme un loup habitait en une église délaissée et couverte de ronces, il lui commanda de s'en éloigner et de ne plus revenir, et le loup obéit ponctuellement. Et quand il eut converti beaucoup de gens par ses paroles et par ses œuvres, la quarantième année de son évêché il vit une colonne de feu qui descendait du ciel jusqu'à sa maison, et il pensa que c'était l'annonce de sa fin; et en effet, peu après il reposa en Notre-Seigneur, l'an six cent. Et quand son corps fut porté en terre, un aveugle, nommé Audomer, était fort affligé de ce qu'il n'avait pu voir le corps du saint; et il recouvra aussitôt la lumière, et il la perdit dès qu'il eut vu ce qu'il avait demandé à Dieu de contempler.

LÉGENDE DE SAINT AMAND.

Amand naquit de nobles parents, et il entra en un monastère. Et comme il allait dans le monastère, il trouva un grand serpent qu'il contraignit à rentrer dans son trou sans jamais en sortir, et il fit cela par la vertu du signe de la croix et de ses oraisons. Amand alla au sépulcre de saint Martin et y demeura quinze ans, et il portait une haire, et il ne se nourrissait que d'eau et de pain d'orge. Plus tard, comme il fut venu à Rome et qu'il veillait une nuit en l'église de Saint-Pierre, le garde de l'église le chassa dehors. Et tandis qu'il dormait devant les portes de l'église, saint Pierre lui apparut et lui recommanda d'aller en France et de blâmer le roi Dagobert de ses mauvaises actions; et Amand le

fit. Le roi fut très-courroucé, et il chassa le saint de son royaume. Et comme le roi n'avait pas de fils, Amand fit son oraison à Dieu, et le roi eut un fils. Alors il se mit à penser qu'il devait le faire baptiser par Amand. Et le saint fut requis et amené au roi. Et quand le roi le vit, il s'agenouilla à ses pieds, lui demanda pardon et le pria de baptiser le fils que Notre-Seigneur lui avait donné. Et Amand lui accorda avec bonté la première partie de sa demande, mais il redouta de se mêler des affaires du siècle; ainsi il refusa la seconde demande et il partit; mais toutefois il fut vaincu par les prières du roi et il consentit à ce que Dagobert sollicitait. Et comme il baptisait l'enfant et que tous se taisaient, l'enfant répondit *Amen*. Et comme il sut que le peuple faisait peu de cas de sa parole, il alla en Gascogne, où un jongleur qui se moquait de ses paroles fut saisi du diable; et il se déchirait de ses propres dents, et il confessait qu'il avait fait injure à l'homme de Dieu, et il mourut bientôt après. Comme le saint lavait un jour ses mains, un évêque fit garder l'eau où il les lava, et ensuite un aveugle fut guéri en se frottant les yeux de cette eau. Et, ayant obtenu le consentement du roi, Amand voulut fonder un monastère en un lieu près de la ville d'un évêque, lequel en fut courroucé et qui commanda à ses serviteurs de chasser Amand ou de le tuer. Ils vinrent vers lui et lui dirent par trahison qu'ils iraient avec lui, et lui montrèrent un lieu convenable pour un monastère. Et il était instruit de leur malice; mais il alla avec eux au haut d'une montagne où ils avaient le projet de le tuer, car il avait un extrême désir du martyre. Mais aussitôt, sur cette montagne, il s'éleva une si grande tempête et il tomba une si forte pluie, qu'ils ne pouvaient se voir l'un l'autre, et qu'ils crurent bien être au moment de mourir. Alors, quand ils virent cela, ils s'agenouillèrent et ils implorèrent son pardon. Et Amand les laissa aller. Puis il fit son oraison, et il obtint la cessation de la tempête. Il fit beaucoup de miracles, et puis il reposa en Notre-Seigneur, et fleurit vers l'an de Notre-Seigneur six cent cinquante-trois, au temps de l'empereur Héraclius.

LÉGENDE DE SAINT VALENTIN.

Valentin fut un honorable prêtre que Claude, empereur, fit venir à lui, et auquel il dit : « Valentin, qu'y a-t-il? Pourquoi n'es-tu pas dans notre amitié? Adore nos dieux et renonce à ta vaine croyance. » Valentin lui répondit : « Si tu connaissais la grâce de Dieu, tu ne dirais jamais pareilles choses, mais tu renoncerais aux idoles et tu adorerais le Dieu qui est aux cieux. » Et alors un officier qui était auprès de Claude dit : « Valentin, que veux-tu dire de nos dieux et de leur sainteté? » Et Valentin dit : « Je n'en dis rien, si ce n'est qu'ils furent des hommes, de vrais misérables tout pleins de souillures de tout genre. » Claude dit alors : « Si le Christ est le vrai Dieu, pourquoi ne le dis-tu pas? » Et Valentin répliqua : « Vraiment le Christ est seul Dieu, et si tu crois en lui, ton âme sera sauvée et ta prospérité s'accroîtra; la victoire te sera donnée sur tous tes ennemis. » Et alors Claude dit à ceux qui étaient là : « Romains, écoutez comme il parle avec sagesse et droiture. » Et alors le gouverneur dit : « L'empereur est déçu; renoncerons-nous à ce que nous avons cru depuis notre enfance? » Et alors le cœur de Claude fut changé. Et Valentin fut donné en garde à un officier des premiers de l'empire, et quand il eut mené Valentin en sa maison, le saint parla ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la vraie lumière, éclairez cette maison, afin qu'ils vous reconnaissent comme le vrai Dieu. » Et alors l'officier lui dit : « Je suis surpris que tu dises que le Christ est la vraie lumière, et certes s'il éclaire ma pauvre fille qui a été si longtemps aveugle, je ferai tout ce que tu me diras. » Et alors le bienheureux Valentin fit sa prière à Dieu et il rendit la vue à la fille aveugle, et il convertit tous ceux de la maison. Et alors l'empereur commanda que Valentin eût la tête tranchée vers l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ deux cent quatre-vingt.

LÉGENDE DE SAINTE JULIENNE.

Julienne fut l'épouse d'Eulogien, gouverneur de Nicomédie; mais elle ne voulut d'aucune manière avoir commerce charnel avec lui, à moins qu'il ne reçût la foi de Jésus-Christ. Et alors son père commanda qu'elle fût dépouillée et cruellement battue et livrée à ce gouverneur, et il lui dit : « Très-douce Julienne, pourquoi m'as-tu tellement méprisé, que tu me refuses ainsi ? » Et elle dit : « Si tu adores mon Dieu, j'obéirai ; autrement, tu ne seras jamais mon mari. » Et le gouverneur lui dit : « C'est ce que je ne puis faire; car l'empereur me ferait trancher la tête. » Et Julienne lui dit : « Si tu redoutes l'empereur qui est mortel, comment penses-tu que je ne redoute pas l'empereur immortel? » Et aussitôt le gouverneur la fit battre de verges et pendre durant une demi-journée par les cheveux, et arroser sa tête de plomb fondu. Et quand il vit qu'elle restait inébranlable, il la fit lier avec des chaînes et la mit en un cachot, où le diable vint à elle, sous la figure d'un ange qui lui dit : « Je suis un ange de Notre-Seigneur ; il m'a envoyé vers toi pour te donner le conseil de sacrifier aux dieux, afin que tu ne sois pas tant tourmentée et que tu ne meures pas si cruellement. » Alors Julienne pria en pleurant et dit : « Seigneur Dieu, ne me laissez pas périr; mais montrez-moi quel est celui qui me conseille telles choses. » Alors elle entendit une voix qui lui dit qu'elle le prît et qu'elle lui demandât qui il était, et qu'elle le contraignît de le dire. Et quand elle le tint, elle lui demanda qui il était. Et il lui dit qu'il était un diable, et que son père l'avait envoyé là pour la tromper. Et Julienne lui dit : « Quel est ton père? » Et il lui répondit : « Belzébuth, qui nous envoie pour faire toute sorte de mal et qui nous fait rudement battre quand nous sommes vaincus par ces chrétiens. Et je vois bien que c'est très-fâcheux pour moi que je sois venu ici ; car je n'ai pu surmonter ta résolution. » Et, entre autres choses, il confessa et il dit qu'il s'éloignait extrêmement des chrétiens quand on célébrait le mystère du corps de Notre-Seigneur et quand oraisons et prédications étaient faites. Alors Ju-

lienne lui lia les mains derrière le dos et le jeta contre terre et le battit durement avec la chaîne dont elle était liée, et le diable lui disait en criant : « Julienne, aie pitié de moi. » Alors le gouverneur commanda qu'elle lui fût amenée, et quand elle sortit de prison elle traînait le diable après elle, et il la pria, disant : « Julienne, ne me fais plus de mal, et jamais je ne ferai de la peine aux chrétiens. On dit que les chrétiens sont compatissants, et tu n'as nulle pitié de moi. » Elle le traîna ainsi à travers tout le marché, et après elle le jeta en un très-puant cloaque. Et quand elle fut devant le gouverneur, il la fit étendre sur une roue, tellement que tous ses os furent brisés. Alors l'ange de Notre-Seigneur rompit la roue et il guérit incontinent la sainte. Et quand ceux qui étaient là virent ce miracle, ils crurent en Dieu, et cinq cents hommes et cent trente femmes eurent la tête tranchée. Et ensuite Julienne fut mise en un bassin plein de plomb fondu, mais le plomb devint aussi froid que l'eau d'un bain. Alors le gouverneur maudit ses dieux, qui ne pouvaient punir une vierge qui leur faisait autant d'injures, et il commanda qu'on lui coupât le cou. Et, sur ces entrefaites, le malin esprit apparut sous la forme d'un jeune homme qui criait en disant : « Ne l'épargnez pas, car elle blasphème contre nos dieux, et elle m'a cruellement battu cette nuit ; traitez-la comme elle l'a mérité. » Et quand Julienne ouvrit un peu les yeux pour voir qui c'était qui disait semblables paroles, le diable s'enfuit en criant : « Hélas ! j'ai peur qu'elle ne veuille me prendre et me lier. » Et quand la bienheureuse Julienne fut décapitée, le gouverneur voguait sur la mer avec vingt-quatre hommes. Alors une tempête s'éleva qui le noya; et quand la mer eut jeté sur la rive les cadavres, ils furent dévorés des bêtes et des oiseaux de proie.

LÉGENDE DE SAINT MATHIAS.

Mathias, apôtre, fut mis au lieu de Judas ; mais nous parlerons premièrement de la nativité et du lignage de ce Judas le traître.

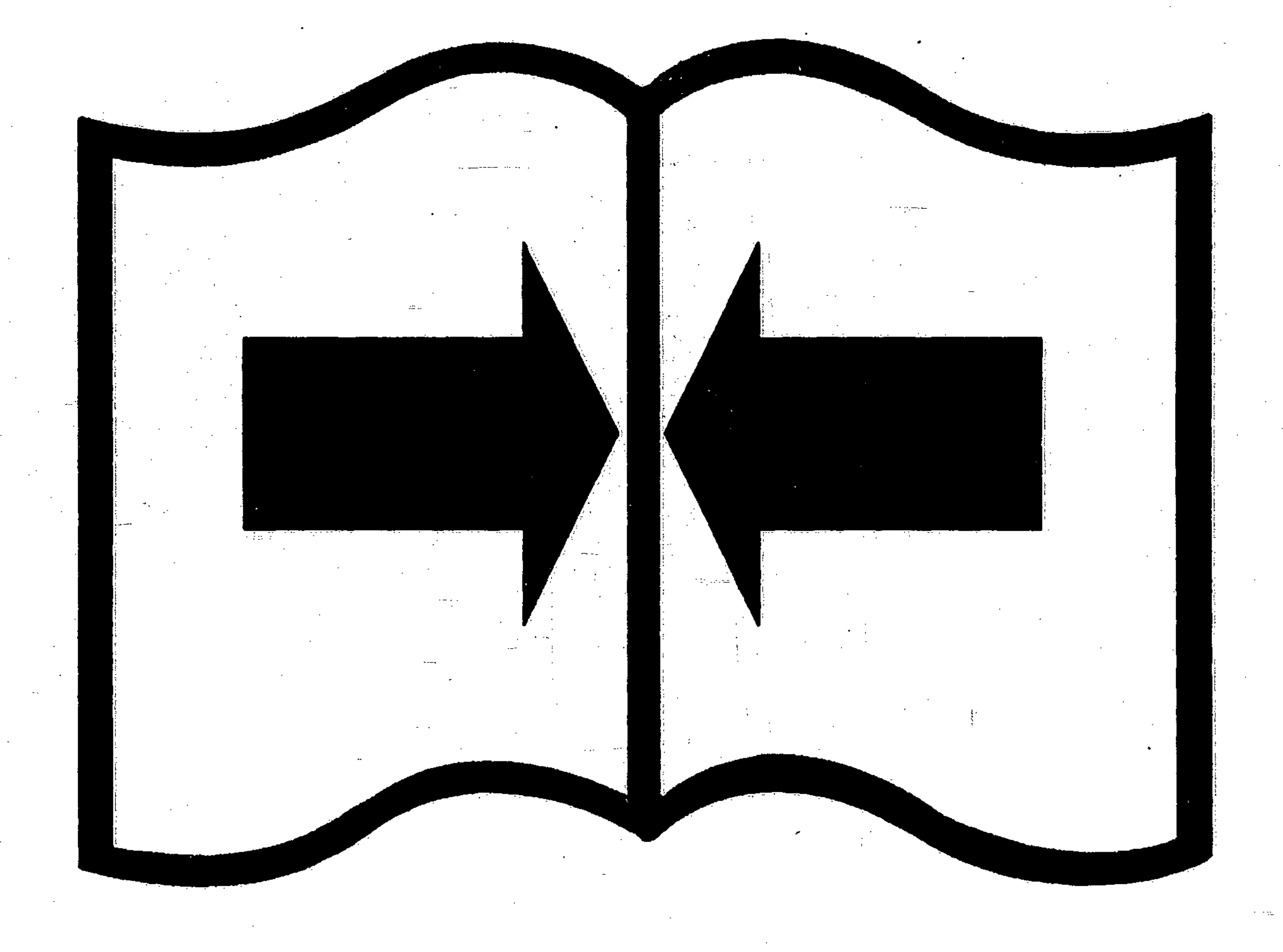
On lit en une histoire, bien qu'elle soit apocryphe, qu'il fut un homme en Jérusalem qui avait nom Ruben, qui reçut aussi le nom de Siméon, et qui était de la tribu de Juda, et, selon saint Jérôme, de la tribu d'Issachar; et cet homme eut une femme nommée Cyborée; et une nuit, après qu'ils eurent eu ensemble commerce charnel, Cyborée s'endormit et fit un songe, en dormant, dont elle fut épouvantée, et elle le raconta ainsi à son mari en soupirant: « Il m'a semblé que j'enfantais un fils très-méchant, qui causait la destruction de toute notre race. » Et Ruben dit: « C'est une mauvaise chose, et qui n'est pas digne d'être rappelée, et tu as été trompée par un esprit de mensonge. » Et elle répondit: « Si je me trouve avoir conçu, et si j'enfante un fils, sans doute ce ne sera pas un esprit de mensonge, mais une révélation assurée. » Et quand neuf mois furent passés, elle enfanta un fils. Et alors le père et la mère eurent de la crainte, et commencèrent à penser ce qu'ils en feraient; et comme ils songeaient à faire périr ce fils (car ils ne voulaient pas nourrir le destructeur de leur race), ils le mirent sur une nacelle et l'exposèrent sur la mer: les flots le menèrent jusqu'à Iscarioth; et de là il fut nommé Judas l'Iscarioth. Et la reine de ce lieu, qui n'avait point d'enfant, s'en était allée au rivage de la mer pour s'amuser, et elle aperçut cette nacelle que les ondes poussaient. Alors elle commanda qu'on l'ouvrît, et l'on trouva dedans un enfant de très-belle figure; et la reine dit en soupirant: « Oh! si je pouvais avoir le bonheur de posséder un si bel enfant, et si je ne voyais pas perdre mon royaume, mais que j'eusse un successeur après moi! » Et alors elle feignit d'être enceinte, et elle fit nourrir secrètement le petit Judas. Et cela fit beaucoup de bruit dans tout le royaume, et le prince en fut très-content, et tout le peuple aussi. Et le roi fit élever l'enfant comme il convenait à un souverain. Peu de temps après, la reine conçut du roi, et elle enfanta à terme un fils. Et quand les enfants eurent grandi, ils se battaient souvent ensemble, et Judas faisait souvent injure au fils du roi, et le faisait pleurer, ce dont la reine fut courroucée; car elle savait bien que Judas ne lui appartenait en rien. Elle le battait très-souvent; mais pourtant Judas ne cessait point de tourmenter l'enfant du roi. Enfin la

chose fut sue et divulguée, et l'on connut que Judas n'était pas le vrai fils de la reine et du roi. Et quand Judas le sut, il fut fort honteux et courroucé, et il tua en secret le fils du roi, qu'il avait toujours regardé comme son frère; ensuite il ne douta point qu'il ne fût condamné à mort, et il s'enfuit à Jérusalem avec ceux qui refusaient le tribut. Et il se mit à la cour de Pilate, qui était alors gouverneur de la Judée; et comme l'on recherche volontiers ses semblables, Pilate trouva que Judas lui convenait fort, et il eut pour lui une très-vive amitié; et Judas fut maître dans toute la cour, et tout était ordonné selon sa volonté. Un jour, entre autres, Pilate regardait de son palais dans un jardin, et il vit un pommier sur lequel étaient de belles pommes; il eut si grand désir de ces pommes, qu'il était presque au moment d'en mourir; et ce pommier était à Ruben, père de Judas; mais le père ne connaissait point son fils, et le fils ne connaissait ni son père ni sa patrie. Alors Pilate appela Judas et lui dit : « J'ai un si grand désir d'avoir des fruits de ce jardin, que si je n'en ai, je mourrai. » Alors Judas s'en alla tout ému au pommier, et il se hâta de prendre des pommes; et pendant ce temps, Ruben vint, et il trouva Judas prenant ses pommes; et ils commencèrent à se quereller très-vivement et à se dire des injures; et, après les invectives, ils en vinrent à se battre. Et à la fin Judas frappa Ruben, son père, d'une pierre à la jointure du cou, et le tua; puis il emporta les pommes, et dit à Pilate ce qui était advenu. Et quand le jour fut passé, et que la nuit fut venue, Ruben fut trouvé mort; mais on pensa qu'une mort subite l'avait frappé. Et alors Pilate donna à Judas tous les biens de Ruben, et il lui donna pour femme sa mère Cyborée. Il advint un jour que Cyborée poussait de grands soupirs, et Judas lui demanda ce qu'elle avait. Et elle lui répondit en pleurant : « Hélas! je suis la plus malheureuse de toutes les femmes, car j'ai noyé mon enfant dans les vagues de la mer, et j'ai trouvé mon mari étendu mort, et, de plus, Pilate a ajouté douleurs sur douleurs pour moi, malheureuse femme, quand il nous a unis ensemble par mariage. » Et quand elle eut raconté tout ce qui lui était advenu, Judas lui conta aussi toutes ses aventures, et il reconnut alors qu'il avait tué son père et qu'il avait épousé sa mère, ce

dont il voulut faire pénitence, suivant le conseil de sa mère. Et il s'en alla trouver Notre-Seigneur, et il lui demanda pardon de ses horribles péchés; c'est ce que raconte ladite histoire apocryphe, et il faut laisser au choix du lecteur de décider si elle doit être admise ou rejetée; mais elle paraît plutôt devoir être rejetée qu'admise. Et alors Notre-Seigneur Jésus-Christ prit Judas pour son disciple, et, de disciple, il l'élut apôtre. Et Judas se montra si attaché et si zélé, que Jésus-Christ lui donna le soin des affaires; et il portait la bourse où était l'argent; et il dérobait tout ce qui était donné à Notre-Seigneur. Et au temps de la Passion de Notre-Seigneur, il eut du dépit de ce que le parfum, qui valait trois cents deniers, ne fût pas vendu, afin qu'il pût dérober ces deniers. Alors il alla au temple, et vendit Notre-Seigneur pour trente deniers, et chacun de ces deniers valait dix des deniers communs; et il recouvra ainsi ce qu'il n'avait pu s'approprier en prenant le prix du parfum, qui valait trois cents deniers. D'autres disent que de tout ce qui était donné à Jésus-Christ, Judas dérobait la dixième partie, et à cause de la dixième partie de la valeur du parfum qui était perdue pour lui, il vendit Notre-Seigneur trente deniers; que toutefois, saisi de repentir, il les reporta; puis il s'en alla, et il se pendit à une corde, et quand il fut pendu, il creva par le milieu du ventre, et ses entrailles tombèrent. Son visage ne fut point souillé; car nulle souillure ne devait ternir le visage qui avait eu la gloire de toucher le saint visage du Sauveur; il était juste que les entrailles qui avaient conçu une telle trahison fussent déchirées, et qu'elles tombassent, et que le gosier dont la voix de la trahison était sortie fût étranglé par une corde; et il mourut en l'air, afin que celui qui avait courroucé les anges au ciel et les hommes sur la terre fût ôté de la région et de la contrée des anges et des hommes, et qu'il fût mis en l'air avec les diables. Et les apôtres étant un jour ensemble dans une salle, pendant le temps entre l'Ascension et la Pentecôte, Pierre vit qu'il y avait une diminution dans le nombre des apôtres que Notre-Seigneur avait élus en ce monde afin de prêcher la foi de la Trinité dans toutes les parties de la terre; il se leva au milieu de ses frères, et il dit : « O frères! il convient que nous choisissions quelqu'un au lieu de Judas, afin qu'i

témoigne avec nous de la résurrection de Jésus-Christ; car Notre-Seigneur nous a dit : « Vous rendrez témoignage de moi « dans Jérusalem, et dans toute la Judée, et dans Samarie, et « jusqu'aux extrémités de la terre. » Et parce que nul ne doit rendre témoignage à moins qu'il n'ait vu, l'un de ces hommes qui ont toujours été avec nous doit être élu, parce qu'il a vu les miracles de Notre-Seigneur, et qu'il a ouï sa doctrine. » Et ils choisirent deux des soixante-douze disciples : ce furent Joseph, frère de Jacques Alphée, qui était surnommé le Juste à cause de sa sainteté, et Mathias, sur la louange duquel je me tais, car il suffit pour louange d'être reçu apôtre. Ils prièrent, en disant : « Seigneur, qui connaissez les cœurs des hommes, montrez-nous lequel vous élirez de ces deux hommes pour occuper la place du ministère apostolique que Judas a perdue. » Et alors ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, qui fut mis avec les douze apôtres. Et, comme le dit saint Jérôme, il ne convient pas de se prévaloir de cet exemple pour tirer au sort, car les priviléges de peu de gens ne font pas loi commune. Et derechef, ainsi que le dit Bède, il appartenait de garder la figure jusqu'à ce que la vérité vînt; car le vrai sacrifice fut sacrifié lors de la Passion, mais il fut accompli à la Pentecôte; et, par cette raison, les apôtres eurent recours au sort dans l'élection de Mathias, afin qu'ils ne fussent point en désaccord avec la loi, qui voulait que le souverain prêtre fût élu par le sort; mais après la Pentecôte, lorsque la vérité fut accomplie, ils nommèrent sept diacres, non par le sort, mais par l'élection des disciples, et avec raison; et la main des apôtres étant mise sur eux, ils furent ordonnés. Et ce tirage au sort qu'ils firent, ils le firent, disent Bède et saint Jérôme, tel qu'il était dans l'ancienne loi, et comme l'on en usait souvent. Et saint Denis, qui fut disciple de saint Paul, dit que ce serait chose déraisonnable à croire qu'il y eût hasard, mais que ce n'était autre chose qu'un rayon et une splendeur divine qui furent envoyés sur Mathias, et par lesquels il était démontré que Mathias devait être pris pour apôtre, ainsi qu'il est dit au livre de la *Hiérarchie céleste*.

Les apôtres s'étant dispersés pour aller annoncer l'Évangile aux nations, Mathias prit pour lot la Judée, où il prêcha comme



Reliure serrée

apôtre; et il fit beaucoup de miracles, puis se reposa en paix. On lit, en divers livres, qu'il souffrit le supplice de la croix, et que, recevant ainsi la couronne du martyre, il monta aux cieux. On dit que son corps est à Rome, en un cercueil de porphyre, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et que sa tête est montrée au peuple. Et dans une autre légende, trouvée à Trèves, on lit, entre autres choses, que Mathias naquit à Bethléem, et qu'il fut de la noble race de Juda; qu'il fut destiné aux lettres, et qu'en peu de temps il apprit toute la science de la loi et des prophètes; qu'il redoutait la volupté, et qu'il vainquit, par la rigidité de ses mœurs, les années de la jeunesse, et que son cœur, formé à la vertu, le rendait attentif, miséricordieux, humble dans la prospérité; il était ferme et intrépide dans l'adversité; ce qu'il croyait, il le pratiquait, et la doctrine qu'il prêchait, il l'établissait aussi par ses œuvres. Comme il annonçait l'Évangile dans la Judée, il rendait la vue aux aveugles, il guérissait les malades, il chassait les démons, il guérissait les boiteux et les sourds, et il rendait la vie aux morts. Quand il fut accusé devant le grand-prêtre, il répondit : « Quant à vos accusations, il ne convient pas que j'y réponde longuement, car le nom de chrétien n'est pas un nom de crime, mais un nom de gloire. » Le grand-prêtre lui dit : « Si un délai t'est accordé, veux-tu te repentir? » Et il dit : « Jamais je ne m'écarterai de la vérité que j'ai une fois trouvée. » Mathias était donc très-sage en la loi, et d'une grande pureté de cœur, intelligent à résoudre les questions de la sainte Écriture, prudent dans ses conseils, hardi dans ses paroles. Comme il prêchait dans la Judée, il convertissait beaucoup de gens, tant par ses œuvres que par ses profondes démonstrations. Les Juifs conçurent contre lui de l'envie, et le mirent en jugement : deux faux témoins l'accusèrent et jetèrent contre lui les premières pierres; et il demanda qu'on ensevelît ces pierres avec lui. Et pendant qu'on le lapidait, il fut frappé d'une hache, selon l'usage des Romains, et, les mains étendues vers le ciel, il rendit l'esprit, après avoir recommandé que son corps fût porté de la Judée à Rome, et de Rome à Trèves. On lit dans une autre légende, que quand Mathias vint en Macédoine, où il prêchait la foi de Jésus-Christ, on

lui donna un breuvage contenant un poison qui aveuglait tous ceux qui en buvaient; il en but au nom de Jésus-Christ, et il n'en ressentit aucun mal. Plus de deux cent cinquante personnes avaient été ainsi aveuglées, et il leur rendit à toutes la lumière. Alors le diable leur apparut sous la forme d'un enfant, et leur dit de tuer Mathias, qui détruisait la loi. Et comme Mathias était au milieu d'eux, ils le cherchèrent trois jours, et ne purent le trouver. Et le troisième jour il leur apparut, et leur dit : « Je suis celui qui ai les mains liées derrière le dos et la corde au cou. » Ils le tourmentèrent cruellement, et le mirent en prison. Et là les diables lui apparurent et grinçaient des dents devant lui ; mais ils ne purent l'approcher. Notre-Seigneur vint à lui entouré d'une grande lumière, le leva de terre, et le ranima doucement, puis lui ouvrit la porte. Et quand il fut dehors, il prêcha la parole de Dieu. Et voyant que plusieurs de ces gens étaient endurcis dans leur malice, il leur dit : « Je vous annonce que vous descendrez tout vifs en enfer. » Et aussitôt la terre s'ouvrit et les engloutit ; et les autres se convertirent à Dieu.

LÉGENDE DE SAINT GRÉGOIRE.

Saint Grégoire fut de la race des sénateurs de Rome ; son père se nommait Gordien et sa mère Silvie ; et en sa jeunesse il atteignit à la souveraine science de philosophie. Et il avait de grandes richesses ; mais toutefois il conçut la pensée de tout laisser et d'embrasser la religion, et plus il s'éloignait de son pays, plus il pensait à servir Dieu. Il servit ainsi le monde pendant sept ans, sous l'habit de juge. Alors beaucoup de choses du monde commencèrent à combattre en lui, et il se maintenait dans l'espérance et dans la pensée des choses célestes. Lorsqu'enfin il fut orphelin, il fonda six monastères en Sicile et un septième à Rome même, y consacrant les biens dont il avait hérité, en l'honneur de saint André l'apôtre, et il lui laissa ses ornements resplendissants d'or et de soie, et il se revêtit d'un

pauvre habit de moine. Et peu de temps après, il arriva à une si grande perfection, que dès les premiers moments de sa conversion il peut bien être mis au nombre des parfaits. Cette perfection peut être aperçue dans les paroles qu'il mit dans le *Dialogue*, où il s'exprime ainsi : « Mon malheureux cœur, écarté de son occupation par sa plaie, se rappelle comment autrefois au monastère il avait mis sous les pieds toutes les choses du monde, et comment il aspirait au bien en tout ce qu'il faisait ; car il ne pensait qu'aux choses célestes, bien que retenu dans les liens du corps ; il s'affranchissait par la contemplation de cette prison de la chair, tellement que la mort qui effraye tous les hommes, il l'aimait comme l'entrée de sa vie et comme la récompense de son travail. » Il dompta son corps en lui faisant subir tant de mortifications, que son estomac était si malade qu'il pouvait à peine digérer la viande et qu'il souffrait à certaines heures de si vives douleurs, qu'il était presque mort.

Une fois qu'il était au monastère dont il était abbé, et qu'il écrivait, l'ange de Notre-Seigneur lui apparut sous l'aspect d'un pauvre et lui demanda d'avoir pitié de lui. Alors Grégoire lui fit donner six deniers d'argent ; l'autre s'en alla, et revint le même jour, et dit qu'il avait beaucoup perdu et peu reçu. Grégoire lui fit donner une forte somme d'argent. Il revint encore le troisième jour, et il se mit à crier à très-haute voix que l'on eût pitié de lui. Mais l'économe du monastère lui dit qu'il n'avait plus à donner qu'une écuelle d'argent, que la mère du saint lui avait laissée, et dans laquelle elle voulait lui envoyer un potage. Et Grégoire commanda qu'elle fût donnée à ce pauvre, lequel la prit volontiers et s'en alla très-joyeux ; et c'était un ange de Notre-Seigneur, ainsi qu'il lui fut révélé depuis.

Saint Grégoire alla une fois au marché de Rome ; il y vit des esclaves très-beaux et bien formés et dont les cheveux étaient d'une très-grande beauté. Alors il demanda au marchand de quel pays il les apportait à vendre ; et le marchand répondit qu'ils étaient de la Grande-Bretagne, dont les habitants sont de pareille beauté. Alors Grégoire demanda s'ils étaient chrétiens ; et le marchand répondit que non, et qu'ils étaient plongés et retenus dans les erreurs du paganisme. Et alors Grégoire dit en

soupirant : « Hélas ! quelle douleur ! Comment le prince des ténèbres possède-t-il de si belles gens ? » Puis Grégoire demanda au marchand comment ce peuple se nommait. Le marchand lui dit : « Ils s'appellent Anglais. » Grégoire répondit : « Ils méritent ce nom qui correspond à celui d'Angéliques, car ils ont des visages d'anges. » Puis il lui demanda de quelle province ils venaient. Et le marchand dit qu'ils étaient des Déiriens. Grégoire répondit : « Ils sont avec raison appelés ainsi, car ils méritent d'être préservés de l'ire de Dieu. » Il demanda derechef le nom de leur roi. Le marchand dit qu'il se nommait Allèle. Et Grégoire dit : « Il est avec justesse nommé Allèle, car il conviendra de chanter en son pays alleluia. » Et aussitôt Grégoire alla trouver le pape, et il obtint avec grande peine son autorisation pour aller convertir les habitants de l'Angleterre. Et comme il était déjà en chemin, les Romains furent fort courroucés de son départ ; ils allèrent vers le pape, et s'exprimèrent ainsi : « Tu as irrité saint Pierre, tu as détruit Rome, parce que tu as laissé aller Grégoire. » Alors le pape eut peur, et il envoya aussitôt des messagers pour rappeler Grégoire. Et Grégoire, qui avait déjà cheminé durant trois jours, s'était arrêté en un certain lieu. Et tandis que tous ses compagnons dormaient, il lisait. Alors il vint vers lui une sauterelle qui le contraignit de laisser sa lecture ; et par la considération de son nom de sauterelle ou de locuste, qui signifie : n'être en aucun lieu, elle lui enseigna qu'il ne devait pas rester au lieu où il était. Et quand l'esprit de prophétie lui eut appris cela, il recommanda à ses compagnons d'aller en avant ; mais les messagers du pape survinrent, et quoiqu'il en fût très-contrarié, il fut contraint de s'en retourner. Et quand le pape le vit, il le contraignit à sortir de son monastère, et il l'ordonna cardinal-diacre. Peu de temps après, le Tibre, fleuve de Rome, sortit de son lit, et il enfla tellement, qu'il passait par-dessus les murs de la ville de Rome, et il renversa plusieurs maisons ; et dans les eaux de ce fleuve descendit un dragon avec une grande quantité de serpents, qui furent entraînés jusque dans la mer ; mais quand ils furent noyés, la mer les jeta à terre, et ils corrompirent l'air par leur pourriture. L'année suivante il arriva une si grande peste, que l'on vit

pertinemment qu'elle venait du ciel pour frapper les habitants. Le premier de tous fut le pape Pélage, qui mourut aussitôt; et ensuite la peste sévit tellement sur le peuple, qu'il y eut beaucoup d'habitants de morts et que plusieurs maisons demeurèrent vides et désertes. Et comme l'Église de Dieu ne pouvait rester sans gouverneur, tout le peuple élut Grégoire pape, quoiqu'il s'y refusât de tout son pouvoir. Et lorsque vint le moment de son installation, tandis que cette épidémie détruisait tout le peuple, il lui adressa un sermon, et il ordonna une procession, et il composa de pieuses litanies, en exhortant le peuple à prier Notre-Seigneur avec ferveur. Et comme tout le peuple était assemblé et qu'il priait, la peste redoubla tellement, qu'en une seule heure elle tua quatre-vingt-dix hommes; mais pourtant Grégoire ne discontinua pas d'exhorter le peuple à prier jusqu'à ce que la miséricorde divine fit cesser ce fléau. Et quand la procession fut faite, il voulut fuir, mais il ne le put, car on veillait jour et nuit aux portes de la ville, et l'on y faisait bonne garde à cause de lui. Enfin, il changea de vêtements, et il obtint de quelques marchands qu'il serait transporté dans un tonneau hors de la ville. Et aussitôt qu'il fut dehors, il s'enfuit dans une forêt et il chercha les antres des cavernes, où il resta trois jours et trois nuits. Comme on le cherchait soigneusement, une colonne de feu descendit du ciel sur le lieu où il était caché, et un religieux vit les anges qui montaient et descendaient le long de cette colonne. Alors ceux qui le cherchaient allèrent à cet endroit et ils prirent Grégoire. Il fut élu souverain pontife, et toutefois n'accepta-t-il cette haute dignité que contre sa volonté; et celui qui lit ses paroles s'en aperçoit clairement, car il s'exprime ainsi dans son *Épître à Narsus*, patricien : « Quand vous me décrivez les hauteurs de la contemplation, vous renouvelez les pleurs de ma ruine, car je n'ai compris ce que j'ai perdu dedans moi, que lorsqu'élevé au dehors, j'ai été porté à la cime de ce gouvernement sans l'avoir mérité. Sachez que je suis navré de tristesse, et que je puis à peine parler. Ne m'appelez plus Noëmi, c'est-à-dire beau, mais appelez-moi Mara; car je suis plein d'amertume. » Il dit ailleurs : « Vous qui me connaissez, et qui savez que je suis parvenu à l'apostolat, aimez-moi et pleurez sur moi, car je

pleure sans cesse, et je vous demande de prier Dieu pour moi. » Il dit en un prologue sur ses *Dialogues*, à l'occasion des peines pastorales : « Mon cœur souffre des relations avec les hommes du siècle, et, couvert de la poussière des événements de la terre, il soupire après l'heureuse époque de son repos; et je regarde ce que je souffre, et je considère ce que j'ai perdu, et ce que je supporte me désole : et je suis maintenant jeté au milieu des fleuves de la mer, et la nef de ma pensée est le jouet des vents et des terribles tempêtes; et quand je me rappelle ma première vie, je tourne mes regards vers le passé, et je soupire en voyant le rivage. »

Tandis que la peste était encore à Rome, il fit la procession autour de la cité, à la manière habituelle, en versant des larmes et des pleurs, et au temps de Pâques. Et comme quelques auteurs le rapportent, il y avait à Rome une image de la bienheureuse Vierge Marie, que l'on attribuait au pinceau de saint Luc l'évangéliste, peintre et habile médecin, et que l'on disait très-ressemblante, sous tous les rapports, à la Vierge Marie. Grégoire faisait porter avec honneur cette image devant la procession. Alors toute l'obscurité de l'air disparut et s'enfuit comme si elle n'eût pu souffrir la présence de l'image, et le temps reprit toute sa douceur, sa clarté et sa pureté. Et alors, comme le dit ce pape, des voix d'anges furent entendues près de l'image; elles chantaient et disaient : « Reine du ciel, réjouis-toi, alleluia, car celui que tu méritas de porter, alleluia, est ressuscité comme il l'a dit, alleluia. » Et bientôt saint Grégoire y ajouta : « Prie Dieu pour nous, alleluia. » Alors saint Grégoire vit sur le château de Crescence l'ange de Notre-Seigneur qui tenait un glaive ensanglanté, l'essuyait et le remettait dans le fourreau; saint Grégoire comprit que la peste cessait, et depuis, ce château fut appelé le château Saint-Ange.

Comme Grégoire en avait toujours eu le projet, il envoya Augustin, Melitus, Jean et quelques autres en Angleterre, et ceux-ci convertirent ce peuple par leurs prières et par leurs mérites.

Grégoire était si plein d'humilité, qu'il ne souffrait pas qu'on le louât, et il écrivit en ces termes à un évêque qui l'avait loué dans ses lettres :

« Vous m'avez montré dans vos lettres, à moi, indigne, plus de faveur que je ne dois en attendre; et il est écrit : « Ne louez « pas un homme tant qu'il existe. » Et toutefois, si j'ai été indigne d'ouïr de semblables paroles, je vous prie d'obtenir par vos prières que je devienne digne de ce que vous dites de moi; si vous avez dit quelque bien de moi, faites que je sois bien ce que vous avez dit que j'étais. » Il dit dans l'*Épître* au patricien Narsus : « Tu donnes dans tes écrits de grandes louanges à ma conduite et à mon nom. Certes, cher frère, tu donnes à un singe le nom de lion, et, en agissant ainsi, c'est comme si l'on appelait léopards ou tigres de petits chiens galeux. » Et il dit en son *Épître* à Anastase, patriarche d'Antioche : « Pourquoi m'appelles-tu bouche de Dieu, et dis-tu que je suis une lumière, qui, en parlant, peut profiter à beaucoup de gens? Je confesse que tu as amené ma bonne foi à en douter. Je considère bien ce que je suis, et je ne trouve rien en moi qui confirme ce que tu en dis. Je considère qui tu es et que tu ne crois pas mentir; mais quand je veux croire ce que tu me dis, ma ferme conviction le contredit. Et quand je veux contester ce que tu dis à ma louange, ta sainteté me contredit. » Et vraiment les mots qui exprimaient la louange ou la vanité, il les rejetait totalement. Il écrivit une fois à Eulogien, patriarche d'Alexandrie : « Dans la préface de l'*Épître* que tu as voulu m'écrire, tu as employé des paroles qui expriment l'orgueil en m'appelant Pape universel; c'est pour cela que je demande à ta Sainteté de ne plus le faire, car c'est t'enlever plus que la raison n'accorde aux autres, et je ne veux point être exhaussé par des paroles, mais par des actions, et je ne regarde pas comme bonheur ce qui ferait perdre l'honneur, c'est-à-dire les paroles qui enflent la vanité et qui blessent la charité. »

Et comme Jean, évêque de Constantinople, voulut usurper ce titre de pape universel, et que, par fraude, il l'obtint d'un concile, Grégoire écrivit à son égard : « Qui est celui qui, contre les statuts de l'Évangile et contre les décrets des canons, veut prendre un nouveau nom? » Il ne voulut pas que le mot de commandement fût employé par les autres évêques, et il dit à ce sujet, dans une *Épître* à Euloge, évêque d'Alexandrie : « Ta charité me dit qu'elle

l'a ainsi commandé; mais mes oreilles demandent que cette parole soit supprimée, car je sais bien qui je suis et qui vous êtes: certes vous êtes mes frères à cause du lieu dont vous êtes, et mes pères par vos bonnes mœurs. » A cause de sa grande humilité, il ne voulait point que les dames de Rome s'appelassent ses servantes : il écrivit à Rusticane, patricienne : « J'ai lu dans tes lettres une chose qui me déplaît; car ce qui pouvait être dit une fois est répété plusieurs : votre servante, votre servante, à moi qui, par mes fonctions d'évêque, suis devenu l'esclave de tous. Par quelle raison dis-tu que tu es ma servante, toi de qui je suis le sujet, quoique j'aie reçu l'évêché? Et je te demande donc que, pour l'amour de Dieu tout-puissant, tu ne m'adresses plus de telles paroles. » Ce fut le premier pape qui se nomma dans ses lettres le serviteur des serviteurs de Dieu, et il donna cet exemple à ses successeurs. Et encore, quand il vivait, il ne voulut jamais, par humilité, publier ses livres, disant qu'ils ne valaient rien en comparaison des autres. Il écrivit à ce sujet à Innocent, préfet de l'Afrique : « Quant à ce que tu as demandé que nous t'envoyions l'*Exposition de Job*, nous nous réjouissons beaucoup de tes études; mais si tu désires te nourrir d'aliments substantiels et profitables, lis les œuvres du bienheureux Augustin, qui est ton compatriote : quand tu as si admirable instruction, ne réclame rien de nous. Je ne veux pas rendre public ce qui a pu advenir pendant que j'occupe cette chaire. »

On lit dans un livre traduit de grec en latin, qu'un saint père, qui portait le nom de Jean, alla à Rome pour visiter les églises et les reliques de saint Pierre et de saint Paul, apôtres. Et quand il y fut arrivé, le bienheureux Grégoire allait à travers la ville. Quand Jean l'aperçut, il se présenta à lui pour lui rendre hommage. Lorsque Grégoire s'aperçut qu'il s'agenouillait, il s'agenouilla le premier devant lui, et ne voulut pas se relever avant que l'autre en eût fait autant, et cette grande humilité fut louée. Il fut si généreux en aumônes, qu'il ne se borna pas à donner à ceux qui étaient près de lui; mais il envoya encore aux moines du mont Sinaï. Il avait en écrit tous les noms des pauvres, et il les secourait de tous ses moyens. Il établit un monastère à Jérusalem, et il procura les choses nécessaires aux ser-

viteurs de Dieu qui y étaient : il fournissait quatre-vingts livres d'or par an, pour la dépense de chaque jour, à trois mille servantes du Seigneur. Chaque jour il recevait à sa table les pèlerins. Il en vint un jour un auquel il voulut offrir de l'eau pour se laver les mains, et, se retournant pour prendre le vase plein d'eau, il ne revit plus le pèlerin, qui avait disparu ; et comme il en était fort surpris, la nuit suivante Notre-Seigneur Jésus-Christ lui dit en une vision : « Tu as reçu pendant d'autres jours mes membres, mais hier c'est moi en personne que tu as reçu. »

Un autre jour, il commanda à son chancelier d'inviter à dîner douze pèlerins à la fois. Le pape les regarda pendant le repas, et en vit treize. Alors il appela son chancelier, et lui demanda pourquoi, contre ses ordres, il en avait reçu treize. Le chancelier les compta et n'en trouva que douze, et lui dit : « Père, croyez-moi, ils ne sont que douze. » Alors le bienheureux Grégoire aperçut un homme qui était parmi les convives et qui changeait de visage, paraissant parfois sous l'aspect d'un vieillard à la tête blanche, et immédiatement après sous celui d'un jeune homme. Quand le festin fut terminé, Grégoire le conduisit à sa chambre, et lui demanda son nom et qui il était. Et l'autre lui dit : « Pourquoi me demandes-tu mon nom qui est merveilleux ? Je suis le pauvre qui perdit tout dans un naufrage ; et apprends que tu me donnas l'écuelle d'argent que ta mère t'avait envoyée avec des légumes, et sois certain que du jour que tu me la donnas, Notre-Seigneur te désigna pour être évêque de l'Église et successeur de saint Pierre l'apôtre. » Grégoire lui dit : « Et comment sais-tu que Notre-Seigneur m'avait auparavant désigné pour être de son Église ? » Il lui fut répondu : « C'est que je suis un ange de Dieu, qui m'a envoyé ici pour te garder toujours ; et ce que tu lui demanderas, tu pourras l'obtenir par mon entremise. » Et l'ange disparut aussitôt.

En ce temps-là il y avait un ermite qui était un homme de grande vertu, et qui avait tout abandonné pour servir Dieu. Il n'avait rien qu'une chatte qu'il caressait et qu'il tenait dans son sein comme une compagne, et il la nourrissait. Cet ermite supplia Notre-Seigneur qu'il lui plût de lui manifester en qui il devait avoir espérance d'un protecteur dans l'avenir, comme celui qui

ne possédait rien du siècle par amour pour le Seigneur. Et il lui fut une nuit révélé que ce serait avec Grégoire, évêque de Rome, qu'il devait espérer d'habiter : mais il commença fort à gémir, et crut que sa pauvreté volontaire lui profiterait peu s'il avait pour protecteur celui qui abondait en tant de richesses mondaines. Et comme cet ermite faisait jour et nuit en soupirant la comparaison de la richesse de Grégoire avec sa pauvreté, il entendit une autre nuit Notre-Seigneur qui lui dit : « La possession des richesses ne fait pas le riche ; mais c'est la cupidité. Pourquoi oses-tu comparer les richesses de Grégoire avec ta pauvreté ? Tu aimes mieux cette chatte que tu caresses tous les jours, qu'il ne prise ses richesses, qu'il dédaigne et qu'il n'aime pas, mais qu'il donne à chacun. » L'ermite rendit grâce à Dieu, et crut qu'il aurait bien ordonné ses mérites, s'il pouvait accompagner Grégoire : il commença à prier, afin d'obtenir qu'il pût enfin devenir le compagnon de Grégoire dans le ciel.

Comme Grégoire fut accusé faussement près de l'empereur Maurice et de ses fils de la mort d'un évêque, il s'exprima ainsi dans une de ses lettres : « Tu diras nettement cette chose à mes maîtres, que si je me fusse mêlé de la mort et de la destruction des Lombards, le peuple des Lombards n'aurait aujourd'hui ni roi, ni prince, ni comte, et ce serait partout une grande confusion. Mais comme je crains Dieu, je crains de me mêler de la mort de quelqu'un. » Voyez combien grande était son humilité, car bien qu'il fût souverain pontife, il se disait serviteur de l'empereur, et il l'appelait son seigneur ; et voyez de quelle innocence il était plein, puisqu'il ne voulait pas consentir à la mort de ses ennemis.

Comme l'empereur Maurice persécutait Grégoire et l'Église, il lui écrivit entre autres choses : « En raison de ce que moi, Grégoire, je suis pécheur, je crois que vous apaisez d'autant Notre-Seigneur que vous me tourmentez. »

Une fois un homme vêtu en moine tenait une épée nue dans sa main droite, et il la brandissait hardiment devant l'empereur en lui disant qu'il mourrait. Alors Maurice épouvanté cessa ses persécutions, et supplia Grégoire de prier pour lui, afin que Notre-Seigneur lui pardonnât en ce siècle les maux qu'il avait

causés, et qu'il n'attendît pas pour le punir le jour du jugement dernier.

Une fois Maurice se vit en jugement devant le juge, et entendit que le juge disait : « Amenez-moi Maurice », et aussitôt les gardes le prirent et le menèrent devant le juge. Celui-ci lui dit : « Où veux-tu que je te rende les maux que tu as faits? » Il répondit : « Ici, seigneur, et ne les gardez pas pour le siècle à venir. » Et aussitôt une voix divine commanda que Maurice, sa femme et ses enfants fussent livrés à un féroce ennemi pour être mis à mort; et cela arriva en effet, car peu de temps après Phocas, l'un de ses généraux, le fit périr ainsi que toute sa famille, et lui succéda à l'empire.

Comme Grégoire célébrait la messe, le jour de Pâques, en l'église de Notre-Dame Majeure, il dit *Pax vobis*. L'ange répondit : *Et cum spiritu tuo*. Et, à cause de ce fait, le pape officie le jour de Pâques en cette église, et quand il dit *Pax vobis*, personne ne répond, en mémoire de ce miracle.

Il fut un temps où l'empereur Trajan se hâtait fort d'aller à une bataille; une femme veuve vint en pleurant à sa rencontre, et lui dit : « Mon seigneur, je vous prie qu'il vous plaise de venger le sang innocent de mon fils unique qui est tué. » Trajan lui répondit que s'il revenait sain et sauf de la bataille, il le vengerait. La veuve dit : « Et qui le vengera, si vous restez sur le champ de bataille? » Trajan lui dit : « Celui qui sera empereur après moi. » Et la veuve répliqua : « Quel profit en aurez-vous, si un autre me fait justice? » Trajan dit : « Certes il ne m'en reviendra rien. » La veuve lui dit : « N'auriez-vous pas plus de mérite à me faire justice que de la laisser faire à un autre? » Alors Trajan, ému de pitié, descendit de cheval et vengea le sang innocent. On dit que comme le fils de Trajan chevauchait trop vivement en parcourant la ville de Rome, il tua le fils d'une veuve, et que quand cette femme s'en plaignit à Trajan, celui-ci lui livra son fils, auteur du crime, en remplacement de celui qui était mort, et la dota richement.

Après la mort de Trajan, Grégoire, allant en promenade, se souvint de la bonté de ce Trajan; il alla à l'église de saint Pierre, et commença à pleurer pour lui très-amèrement. Alors une voix

divine lui répondit : « J'ai fait droit à ta demande, car j'ai épargné à Trajan les peines éternelles ; mais garde-toi désormais de prier pour aucun damné. »

Jean Damascène raconte en un Sermon que Grégoire, priant pour Trajan, entendit une voix qui lui dit : « J'ai écouté ta voix, et j'ai accordé le pardon à Trajan. » Ainsi, puisqu'il dit la même chose, tout l'Orient et l'Occident sont témoins de ce fait. A cet égard, quelques-uns disent que Trajan fut rappelé à la vie, où il obtint grâce, et mérita d'être pardonné et d'entrer dans la gloire ; car il n'avait pas été jeté dans l'enfer ni condamné par sentence définitive. D'autres disent que l'âme de Trajan ne fut pas simplement absoute de la peine éternelle, mais que cette peine fut suspendue jusqu'au jour du jugement. D'autres avancent que la peine de son tourment fut modifiée, quant au lieu et à la rigueur du châtiment, après que Grégoire eut prié pour lui. Et d'autres, tels que Jean le diacre, qui compila cette légende, dit qu'on ne trouve pas que Grégoire eût prié, mais pleuré ; et Dieu a souvent pitié, pardonne et accorde quelquefois à l'homme ce qu'il désire et n'ose demander ; et il dit que l'âme de Trajan ne fut point délivrée de l'enfer et mise en paradis ; mais simplement qu'elle fut délivrée des peines de l'enfer ; c'est-à-dire que l'âme est en enfer, mais qu'elle ne ressent nul mal. Les autres disent que la peine éternelle existe en deux choses, peine des sens et peine de privation, qui consiste à ne pas voir Jésus-Christ. Quant à la première, la peine éternelle lui est épargnée, mais la seconde lui est infligée.

L'ange dit à Grégoire, ainsi qu'on le lit : « Parce que tu as prié pour un damné, choisis de deux choses : ou tu seras tourmenté en purgatoire pendant deux jours, ou tu seras malade, plein de langueur et d'infirmités pendant toute ta vie. » Et le pape préféra être toute sa vie plein de douleurs et de maladies, plutôt que d'être deux jours en purgatoire. Il en advint que depuis il fut chaque jour tourmenté par la fièvre ou la goutte, ou affligé d'autres douleurs, ou en proie à de terribles maux d'estomac, dont il parle dans une de ses épîtres : « Je suis en proie à de si grands accès de goutte et à de si graves douleurs, que ma vie est chargée de peines tellement graves que je suis chaque jour

près de défaillir, et je soupire de jour en jour en attendant le remède de la mort. » Il dit encore ailleurs : « Ma douleur est quelquefois trop lente et quelquefois trop forte ; mais elle n'est point assez lente pour disparaître, ni assez grande pour me tuer; mais elle est telle que moi, qui suis chaque jour près de la mort, je me trouve rejeté loin d'elle. Et le sentiment de cette souffrance m'absorbe tellement, que la vie m'est à charge, et j'attends la mort comme le seul remède à mes gémissements. »

Une femme offrait tous les dimanches du pain à Grégoire, et quand il avait célébré la messe, il lui offrait le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en lui disant : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ te garde dans la vie éternelle. » Et cette femme se mit à sourire. Et Grégoire remit une partie du corps de Notre-Seigenur sur l'autel, puis se tourna vers cette femme, et lui demanda devant tout le peuple, pourquoi elle avait osé rire : et elle dit : « Parce que tu appelles le pain, que j'ai fait de mes propres mains, le corps de Jésus-Christ. » Et Grégoire se mit en oraison pour l'incrédulité de cette femme. Quand il se leva, il trouva la partie du pain qu'il avait mise sur l'autel convertie en chair; et il la présenta à la femme, et elle retourna à la foi chrétienne; le saint pria de nouveau, et trouva la partie de chair convertie en pain, et il la donna à cette dame. Il y eut plusieurs princes qui lui demandèrent quelques précieuses reliques, et il leur donna un petit morceau de la dalmatique de saint Jean l'évangéliste. Ils le prirent et le lui rendirent avec dédain, comme si c'étaient de viles reliques. Le bienheureux Grégoire se mit en oraison, puis il demanda un couteau et il se mit à piquer cette étoffe, et le sang sortit aussitôt des piqûres. Il fut ainsi démontré divinement que ces reliques étaient précieuses.

Un des hommes riches de Rome délaissa sa femme, et, pour ce motif, il fut rejeté de la communion des fidèles par l'évêque; et comme cet homme ne pouvait braver l'autorité d'un aussi grand évêque, il était fort affligé de son exclusion, et il recourut aux sciences magiques, et les enchanteurs lui promirent qu'ils feraient tant par leurs sortiléges qu'ils enverraient un diable qui tourmenterait le cheval de l'évêque jusqu'à ce qu'il fût en

danger ainsi que son cavalier. Et un jour que Grégoire était monté sur son cheval, les enchanteurs envoyèrent un diable, qui fit que le cheval s'emporta de manière à ce que personne ne pût le tenir. Alors Grégoire, par la révélation divine, connut que le diable avait été envoyé. Il fit donc le signe de la croix et délivra son cheval, et les auteurs de cette méchanceté furent frappés d'un aveuglement perpétuel. Ils confessèrent leur péché, et ils vinrent à la grâce du saint baptême. Grégoire ne voulut pas leur rendre la vue, dans la crainte qu'ils ne retournassent à la magie, et il commanda qu'ils fussent nourris aux dépens de l'Église. On lit en un livre des Grecs, que l'on nomme *Lymon*, que l'abbé qui était à la tête du monastère du pape Grégoire, lui dénonça un moine qu'il avait avec lui, et qui possédait trois pièces d'or. Grégoire l'excommunia pour épouvanter les autres. Peu de temps après, ce frère mourût sans que Grégoire le sût, et le saint fut très-courroucé de ce qu'il était mort sans absolution. Il écrivit sur parchemin une oraison, dans laquelle il donnait l'absolution au coupable, le dégageant du lien de l'excommunication : il la donna à un de ses diacres, et il lui commanda de la lire sur la fosse du mort, ce qui fut exécuté ; et, la nuit suivante, le défunt apparut à l'abbé et lui déclara que, jusque-là, il avait été en prison, mais qu'il était remis en liberté. Grégoire établit l'office, le chant d'église et l'école des chantres. Pour cela, il occupa deux appartements, l'un près de l'église Saint-Jean-de-Latran, où sont encore aujourd'hui le lit où il couchait quand il ordonnait le chant, et les verges dont il menaçait les enfants et le maître de chant ; ces objets sont considérés avec beaucoup de respect. Il mit au canon : « Veuillez, Seigneur, disposer nos jours dans votre paix, et faire que nous soyons soustraits à la damnation éternelle, et que nous soyons comptés dans le nombre de vos élus. »

Quand le bienheureux Grégoire eut siégé comme pape treize ans six mois et dix jours, il trépassa plein de bonnes œuvres, et les vers suivants furent écrits sur sa tombe :

Suscipe, terra, tuo corpus de corpore sumptum, etc.

Ce fut en l'an de Notre-Seigneur six cent huit, sous l'empereur

Phocas. Après la mort de Grégoire, une très-grande famine désola toute la contrée de Rome; en sorte que les pauvres que le pape nourrissait généreusement, vinrent à son successeur et lui dirent : « Seigneur, que gloire soit accordée à ta sainteté, et qu'elle ne nous laisse pas périr, nous que Grégoire secourait. » Et le pape, irrité de ce langage, leur répondit aussitôt : « Si Grégoire voulut accueillir tout le peuple, afin de s'attirer d'éclatantes louanges, nous ne pouvons, nous, vous assister. » Et il les renvoyait tous sans secours. Alors le bienheureux Grégoire lui apparut trois fois, et le réprimanda avec douceur de ce qu'il tardait trop et de ce qu'il ne voulait point s'amender : puis il lui apparut une quatrième fois rempli de colère, et il le frappa mortellement au front; et, tourmenté de la douleur de cette blessure, le pape mourut peu de temps après. Comme la famine régnait encore, quelques envieux commencèrent à médire de saint Grégoire, et l'accusèrent d'avoir dilapidé en prodigalités le trésor de l'Église; et, sous ce prétexte, ils poussèrent les autres à brûler ses livres. Et lorsqu'ils en eurent brûlé quelques-uns et qu'ils voulaient continuer, le diacre Pierre, qui avait vécu dans sa familiarité la plus intime, et qui avait coopéré avec lui à la rédaction des quatre livres du *Dialogue*, s'y opposa avec beaucoup d'énergie, disant que cela serait fort inutile pour effacer la mémoire de Grégoire, puisque ces mêmes livres avaient été propagés dans diverses cités, et que c'était un sacrilége que de brûler les œuvres d'un si saint docteur, sur la tête duquel il avait vu souvent le Saint-Esprit en forme de colombe. A la fin, il apaisa le peuple, en promettant d'affirmer le fait relatif à la colombe, qu'il dût en mourir, et que si, après avoir affirmé, il restait en vie, il leur livrerait ses mains pour qu'elles fussent brûlées avec les livres. On dit que saint Grégoire lui avait prédit qu'aussitôt qu'il révélerait le miracle de la colombe, il mourrait. Le vénérable Pierre apporta donc alors le livre des *Evangiles;* et aussitôt qu'il eut touché le livre pour prêter serment, et qu'il eut rendu témoignage de la sainteté du bienheureux Grégoire, il rendit l'âme avec des paroles de confession. Un moine du monastère de saint Grégoire avait amassé, en particulier, de l'argent. Grégoire apparut à un autre moine et lui dit : « Annonce

à ton frère qu'il jette loin de lui ce qu'il a ainsi en propriété et qu'il fasse pénitence, car il mourra dans trois jours. » Et, lorsque ce dernier apprit cela, il en redouta les suites, fit pénitence, et il rendit son argent. Bientôt il fut saisi d'une telle fièvre, que, dès le matin jusqu'à trois heures, sa langue sortait de sa bouche brûlante de telle sorte qu'on jugea qu'il rendait le dernier soupir, pendant que les moines qui l'entouraient chantaient des psaumes. Ils commencèrent ensuite à médire de lui, et alors le mort reprit la vie, ouvrit les yeux en souriant, et dit : « Que Notre-Seigneur vous pardonne, mes frères; pourquoi avez-vous médit de moi? Vous avez été pour moi un grand obstacle, car à la fois, j'ai été accusé par vous autant que par le diable, et je ne savais à quelle accusation répondre. Par cette raison, quand vous verrez mourir quelqu'un, n'en dites pas de mal, mais ayez-en compassion, et priez Dieu pour lui, comme pour celui qui va comparaître avec son accusateur devant un tribunal sévère; car j'ai été en jugement ayant le diable pour adversaire, mais avec l'aide de saint Grégoire, j'ai bien répondu à toutes les inculpations du malin esprit; je fus seulement convaincu d'une accusation dont je rougis, pour laquelle je suis châtié, comme vous l'avez vu et entendu, et dont je ne suis pas encore délivré. » Quand les frères lui demandèrent ce que c'était, il leur répondit : « Hélas! je n'ose vous le dire, car lorsque le bienheureux Grégoire me commanda de venir à vous, le diable s'en plaignit beaucoup, craignant que je ne revinsse faire pénitence afin que Dieu me pardonnât. J'ai fait serment à saint Grégoire que je ne révélerais à personne la calomnie avancée. » Et aussitôt il se mit à crier : « O André, André! puisses-tu périr cette année, toi qui, par tes conseils, m'as jeté en un tel péril. » Aussitôt il tourna horriblement les yeux et il mourut. Il y avait dans cette ville un homme appelé André, qui, au moment que le moine criait qu'il pérît en même temps que lui, fut atteint d'une si grande maladie, que sa chair tomba en pourriture; mais il ne pouvait mourir. Alors il fit assembler les moines du monastère de saint Grégoire, et il se confessa à eux, en leur disant que, de concert avec le moine défunt, il avait dérobé plusieurs manuscrits du monastère, et qu'il les avait vendus contre de l'argent à des

étrangers. Et il rendit l'âme aussitôt qu'il eut achevé cette confession.

Dans le même temps, ainsi qu'on le lit dans la *Vie de saint Eugène*, on tenait plus à l'office de saint Ambroise qu'à celui de saint Grégoire, si bien que le pape Adrien assembla un concile qui arrêta que l'office de saint Grégoire devait être universellement observé. L'empereur Charles fit exécuter cette décision, et quand il visitait les provinces, il faisait brûler tous les livres qu'il trouvait de l'office de saint Ambroise, et il mettait en prison les clercs indociles, ou il les contraignait par des menaces et des tourments. Dans cette circonstance, le bienheureux Eugène alla au concile, et il trouva que le concile s'était déjà dissous depuis trois jours. Mais il ramena, par sa sagesse, le pape et tous les prélats qui furent rappelés. Lorsque le concile fut assemblé, une décision unanime des évêques ordonna que le *Missel* de saint Grégoire et celui de saint Ambroise seraient mis sur l'autel de saint Pierre l'apôtre, et que les portes de l'église seraient soigneusement closes et scellées par plusieurs évêques; que tous resteraient en prière et en oraison toute la nuit, afin d'obtenir que Notre-Seigneur leur révélât quel était celui que l'on devait préférer pour l'usage des églises. Ils exécutèrent ce qu'ils avaient décidé. Le lendemain matin, ils ouvrirent les portes de l'église, et trouvèrent l'un et l'autre *Missel* ouvert sur l'autel. Quelques-uns disent que le *Missel* de saint Ambroise n'était qu'un peu entr'ouvert au même point où on l'avait posé; mais que celui de saint Grégoire était délié et parsemé çà et là sur l'autel; que c'était un signe divin que l'office de saint Grégoire devait être répandu par tout le monde, et que celui de saint Ambroise devait simplement être conservé dans son église. Et les saints pères agirent suivant cette instruction divine. Le diacre Jean, qui compila la *Vie de saint Grégoire*, raconte que, tandis qu'il était occupé à l'écrire, un homme, vêtu en prêtre, vint à lui tandis qu'il dormait, et il lui sembla que cet inconnu se tenait à côté de la table sur laquelle Jean écrivait. Il était couvert d'un vêtement très-blanc et très-fin, sous lequel on distinguait la couleur noire de la robe de dessous. Et il s'approcha, et, enflant ses joues, il ne pouvait s'empêcher de rire. Jean lui demanda pour-

quoi lui, qui était revêtu d'une charge bien grave, riait si immodérément. L'autre répondit : « Parce que tu écris concernant des morts que tu n'as jamais vus vivants. » Jean répliqua : « Si je ne les connais pas de figure, j'écris à leur égard ce que j'ai appris par l'étude. » L'autre dit : « A ce que je vois, tu as fait comme tu l'as voulu; je ne cesserai point de faire ce que je pourrai. » Et, éteignant aussitôt la lampe, il se jeta sur le diacre, et l'étreignit tellement, qu'il crut être percé d'un glaive. Mais bientôt saint Grégoire vint; saint Nicolas l'accompagnait, et se trouvait à sa droite, et Pierre, diacre, à sa gauche; le saint dit : « Homme de peu de foi, pourquoi crains-tu ? » Et comme l'adversaire de Jean se cachait derrière le rideau du lit, saint Grégoire prit des mains de Pierre, diacre, un grand brandon enflammé, commença à brûler la bouche et le visage de cet inconnu, et le rendit noir comme un Éthiopien. Ensuite, une étincelle du brandon tomba sur son vêtement blanc, qu'il brûla aussitôt, de manière à ce qu'il parût tout noir. Pierre dit à saint Grégoire : « Nous l'avons assez noirci. » Grégoire dit : « Nous ne l'avons pas noirci, mais nous avons montré qu'il est noir. » Ils s'en allèrent, en laissant dans ce lieu une grande lumière.

LÉGENDE DE SAINT LONGIN.

Longin fut un centurion qui resta auprès de la croix de Notre-Seigneur par ordre de Pilate, et il perça le côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ de sa lance. Quand il vit le soleil s'obscurcir et la terre trembler, il crut en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et même quelques-uns disent, qu'affecté d'une grande faiblesse de la vue, il toucha ses yeux avec ses mains tachées du sang de Jésus-Christ qui découlait sur sa lance, et aussitôt il vit parfaitement. Alors il renonça au service militaire, devint disciple des apôtres, et se retira à Césarée en Cappadoce, où il mena pendant vingt-huit ans la vie monastique, et il convertit beaucoup de personnes à Jésus-Christ, soit par ses paroles, soit par son exemple.

Le gouverneur de cette ville le fit ensuite saisir, parce qu'il ne voulait point sacrifier, et il ordonna qu'on lui arrachât toutes les dents et qu'on lui coupât la langue. Le saint n'en perdit pas pour cela la parole; mais il saisit une hache et brisa toutes les idoles, en disant : « S'ils sont dieux, nous les verrons se défendre eux-mêmes. » Et les diables qui en sortirent se réfugièrent dans le gouverneur et ses compagnons, qui se battirent comme des forcenés, et finirent par s'agenouiller devant le saint, qui dit aux diables : « Pourquoi habitez-vous dans les idoles? » Ils dirent : « Là où le Christ n'est pas nommé et où son signe n'est point placé, là est notre demeure. » Et quand le gouverneur, furieux, eut perdu la vue, Longin lui dit : « Sache que tu ne pourras être guéri avant que tu m'aies fait mourir. Aussitôt que je serai mort, je prierai pour toi, et je te rendrai la santé du corps et de l'âme. » Le gouverneur ordonna alors qu'il fût décapité, puis il s'en alla vers le corps du bienheureux martyr, s'agenouilla en pleurant et fit pénitence. Aussitôt il recouvra la vue et la santé, et termina sa vie au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LÉGENDE DE SAINT BENOIT.

Saint Benoît naquit dans la province de Nursie; et lorsque ses parents l'envoyèrent à Rome pour y cultiver les arts libéraux, il abandonna les lettres dès son enfance, et il s'en alla au désert. Sa nourrice, qui l'aimait tendrement, le suivit jusqu'à un endroit appelé Éside, où elle demanda un crible à nettoyer le froment; elle le mit sans précaution sur la table, et il tomba et se rompit. Quand Benoît vit la nourrice qui pleurait, il prit les pièces du crible, se mit en oraison, et lorsqu'il se releva, il trouva le crible remis en entier. Après il s'enfuit secrètement loin de sa nourrice, et il alla habiter un lieu où il fut trois ans sans être connu de personne, excepté du moine Romain, qui fournissait à ses besoins. Comme la distance était longue du monastère de Romain à la grotte où était Benoît, le premier liait le pain à une

longue corde à laquelle était attachée une sonnette, qui invitait l'homme de Dieu à sortir pour prendre sa nourriture. Mais l'ennemi des hommes, le diable, fut envieux de la charité de l'un et de la réfection de l'autre : il jeta une pierre qui brisa la clochette. Toutefois Romain ne laissa pas de fournir aux besoins du saint ermite. Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut en vision à un prêtre qui préparait son repas le jour de Pâques, et lui dit : « Tu apprêtes des mets délicats pour toi, et mon serviteur est tourmenté par la faim en tel lieu. » Alors le prêtre se leva, prit la viande qu'il avait apprêtée pour lui-même, et fit tant, qu'il trouva Benoît, et il lui dit : « Lève-toi, et mangeons cette viande, car c'est aujourd'hui Pâques. » Benoît dit : « Je sais bien que c'est Pâques, car j'ai mérité de te voir. » Et certes il ignorait que ce fût le jour de la solennité de Pâques, car il vivait trop loin du monde. Le prêtre lui dit : « Vraiment, c'est aujourd'hui la solennité de la Résurrection de Notre-Seigneur, et il ne convient pas de faire abstinence en pareil jour, et c'est pour cela que je suis envoyé vers toi. » Alors ils bénirent Notre-Seigneur, et ils mangèrent ensemble la viande que le prêtre avait apportée.

Un jour, un certain oiseau noir, qu'on appelle un merle, volait à l'entour du visage de Benoît, et de si près, qu'il eût pu le prendre facilement ; mais il fit le signe de la croix, et l'oiseau s'enfuit. Bientôt le diable ramena à sa pensée une femme qu'autrefois il avait vue. Son cœur fut tellement ému au souvenir de la beauté de cette femme, qu'il crut être vaincu, et qu'il voulut quitter le désert. Mais bientôt, par la volonté de Dieu, il revint à lui, et il se jeta tout nu au milieu des épines et des rochers qui l'environnaient : il en sortit le corps couvert de plaies, et ces blessures du corps empêchèrent les blessures de l'âme. Ainsi vainquit-il le péché, car il déplaça l'incendie ; et, depuis ce temps, il n'eut plus aucune tentation du corps.

Sa renommée s'étendit tellement, que l'abbé d'un monastère étant mort, la communauté des frères vint le prier de devenir leur maître : il balança longtemps, et, en les remerciant, il leur fit entendre que ses mœurs ne s'accordaient pas avec les leurs. Mais enfin ils vainquirent sa répugnance, et il consentit à leurs vœux. Comme il les contraignait à garder leur règle plus stric-

tement, ils se repentirent d'en avoir fait leur maître ; car la force de leur règle les forçait à obéir. Lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient pas suivre leurs anciennes coutumes, ils jetèrent du poison dans son vin, et le lui offrirent à dîner ; mais Benoît fit le signe de la croix, et le vase contenant le poison éclata en mille pièces, comme si une pierre eût été jetée contre lui et l'eût brisé. Le saint fut convaincu de la présence du venin, que le signe de vie avait détruit, et se leva aussitôt, en disant paisiblement : « Frères, que Dieu vous pardonne ; je vous avais bien dit que mes mœurs ne convenaient pas aux vôtres. Allez donc, et cherchez un père qui soit selon vos mœurs : après ce qui vient de se passer, je ne puis être à vous. »

Alors il s'en retourna au lieu où il vivait seul, et là il devint célèbre par ses nombreux miracles. Ses vertus s'étendirent si loin, que beaucoup de personnes vinrent à lui, et érigèrent douze monastères. Dans l'un de ces monastères était un moine qui ne faisait pas de longues oraisons ; mais quand les autres priaient, il sortait pour se livrer à des habitudes mondaines et contraires à ses devoirs. Quand l'abbé de ce monastère l'eut dit à Benoît, il y alla, et vit un enfant noir qui tirait le moine, qui ne pouvait rester en oraison, et il l'entraînait en prenant le bord de son vêtement. Saint Benoît dit alors à l'abbé et au moine : « Ne voyez-vous pas qui le tire ? — Non », dirent les autres. Il leur dit : « Faisons une prière, afin que vous le voyiez. » Et quand ils eurent fait leur prière, le moine vit l'enfant, mais l'abbé ne put le voir. Le lendemain, quand les prières furent finies, l'homme de Dieu trouva le moine dehors, et le frappa d'un coup de baguette, à cause de son aveuglement ; et depuis, le moine resta immobile à l'oraison ; et le démon n'osa plus venir troubler ses pensées, comme si c'était lui qui avait été battu. Il y avait trois monastères élevés sur les rochers d'une haute montagne ; et l'on puisait, par un travail excessif, l'eau qui était nécessaire, et qui venait du fond du vallon. Les frères prièrent saint Benoît de changer les monastères de lieu. Et le saint se rendit la nuit sur la montagne avec un enfant, et il y pria fort longtemps en un lieu écarté, puis il y mit trois pierres pour servir de signal. Quand il fut de retour chez lui, les frères vinrent de nouveau

le trouver pour cet objet. Il leur dit : « Allez au rocher où vous trouverez trois pierres, et, là, creusez un peu la terre, et il se pourra que Notre-Seigneur vous donne de l'eau. » Ils y allèrent, et trouvèrent la roche tout humide : ils creusèrent, et aussitôt le bassin se remplit abondamment ; et aujourd'hui encore il fournit assez d'eau pour qu'elle s'écoule jusqu'au bas de la montagne. Il arriva une fois qu'un homme qui fauchait les ronces à l'entour du monastère de l'homme de Dieu, vit le fer de sa faulx se détacher du manche et tomber dans un abîme profond, ce qui le chagrina beaucoup. L'homme de Dieu mit le manche au-dessus du précipice, et soudain le fer vint de nouveau s'y adapter. Un jeune moine, nommé Placide, sortit du monastère pour puiser de l'eau, et il tomba dans le fleuve ; l'eau l'engloutit et l'entraîna avec la rapidité d'un trait. Saint Benoît le sut aussitôt par révélation, tandis qu'il était retiré dans sa cellule : il appela le frère Maur, et lui apprit ce qui était arrivé, en lui commandant d'aller chercher Placide. Lorsque Maur eut reçu la bénédiction du saint, il se hâta d'y aller, et, croyant marcher sur terre, il s'avança par-dessus l'eau jusqu'à ce qu'il eût rejoint le jeune homme ; il le prit par les cheveux et le tira hors de l'eau. Il le ramena au saint, qui n'attribua point ce miracle à ses propres mérites, mais à l'obéissance de Maur.

Un prêtre nommé Florent, envieux de saint Benoît, conçut contre lui un tel mauvais vouloir, qu'il envoya au saint un pain empoisonné, en témoignage d'estime et de considération. Benoît le reçut avec bonté, et le jeta à un corbeau qui prenait ordinairement le pain de sa main, et dit : « Prends ce pain au nom de Jésus-Christ, et porte-le en un lieu tel, que personne ne puisse le trouver. » Le corbeau commença à courir autour de ce pain, le bec ouvert et les ailes étendues, en criant : *croc*, *croc*, comme s'il voulait démontrer l'impuissance où il était d'obéir, malgré sa bonne volonté. Le saint renouvela ses ordres, en lui disant : « Prends, prends avec sécurité, et jette-le où je t'ai dit. » Alors l'oiseau prit le pain, l'emporta, et revint trois jours après recevoir des mains du saint sa pitance habituelle. Quand Florent vit qu'il ne pouvait tuer le saint, il se décida à corrompre les âmes de ses disciples : pour cela, il fit jouer et chanter

sept jeunes filles nues dans le jardin du monastère, afin qu'elles excitassent les moines à la luxure. Saint Benoît vit cela de sa cellule, et il craignit le péché pour ses disciples, et, par prudence, il céda à la malice de ses ennemis, et, prenant avec lui quelques-uns des frères, il changea d'habitation. Florent, qui était dans sa cellule, fut fort joyeux du départ de Benoît; mais il fit une chute en sortant de sa cellule, et il mourut sur le coup. Et alors Maur courut après l'homme de Dieu, et lui dit: « Benoît, reviens, car celui qui te persécutait est mort. » Lorsque le saint l'eut entendu, il pleura amèrement, dans la pensée que son antagoniste était mort avec des sentiments de haine. Et parce que Maur témoignait de la joie de cette mort, le saint lui enjoignit de faire pénitence. Et Benoît, en s'en allant en un autre lieu, ne changea pas pour cela d'ennemis. Il se rendit au mont Cassin, où se trouvait un temple d'Apollon, qu'il transforma en une église consacrée à saint Jean-Baptiste. Il convertit ensuite tout le peuple des environs, et les arracha à l'idolâtrie. Mais l'ennemi des hommes, fort courroucé, lui apparut sous une forme horrible, et que des gestes menaçants accompagnaient; ses yeux et sa bouche jetaient des flammes, et il criait: « Benoît! Benoît! » Mais ne recevant aucune réponse, il reprit: « Maudit! Maudit! (et non Benoît, c'est-à-dire *bénit*) pourquoi me persécutes-tu? » Un jour que les frères voulaient lever une pierre qui gisait sur la terre, ils ne purent en venir à bout, et ils recoururent vainement à une grande quantité de bras. Alors le saint leur donna sa bénédiction, et ils soulevèrent aisément la pierre. Ils aperçurent alors le diable qui était assis dessus, et qui empêchait de la mouvoir. Lorsqu'ils eurent amené leur édifice à une certaine élévation, l'ancien ennemi du genre humain apparut à l'homme de Dieu, et lui dit d'aller près des frères qui étaient à l'ouvrage. Le saint leur fit dire par un messager: « Frères, occupez-vous avec prudence de votre besogne, car le malin esprit vient vers vous.» A peine le messager eut-il rempli sa mission, que le diable abattit une muraille, et, dans cet écroulement, un jeune moine fut tué. Mais le saint le fit apporter tout brisé dans un sac, et il le ressuscita par ses oraisons, puis il le renvoya continuer son travail. Un laïque, qui menait pieuse vie,

avait l'habitude de visiter tous les ans, à jeun, l'homme de Dieu; et un jour qu'il y allait, un compagnon de voyage se joignit à lui; et il portait des vivres pour le voyage; et lorsque le jour baissait, il lui dit : « Frère, viens et prenons notre repas avant que nous soyons lassés du voyage. » Le pieux laïque répondit qu'il ne toucherait à aucune nourriture tant qu'il serait en route; et son compagnon se tut pour le moment; puis il fit une seconde invitation; mais l'autre ne voulut pas non plus l'accepter. Enfin, après avoir longtemps cheminé et s'être beaucoup fatigué, ils arrivèrent à une prairie où était une fontaine dont l'eau délectable invitait à se rafraîchir. Alors le voyageur montra ses provisions au laïque, et l'engagea à en goûter un peu et à se reposer en ce lieu. Cette proposition plaisant à ses oreilles, et l'endroit où il était à ses yeux, il y consentit. Lorsqu'il arriva auprès du serviteur de Dieu, Benoît lui dit : « Frère, le malin esprit t'a tenté une fois, et deux fois sans fruit; mais à la troisième tu as succombé. » Le laïque se jeta alors aux pieds du saint en pleurant, et avoua sa faute.

Totylas, roi des Goths, voulut éprouver si l'homme de Dieu possédait l'esprit de prophétie, et il revêtit un de ses écuyers du costume royal, et il l'envoya au monastère de Benoît accompagné de toute la pompe d'un souverain. Lorsque le saint le vit venir, il lui dit : « Ote cela, mon fils, ôte cela ; ce que tu portes ne t'appartient pas. » Et alors l'écuyer tomba à terre, et il eut grand'peur de ce qu'il avait osé se jouer d'un aussi grand saint.

Un clerc, qui était possédé du démon, fut conduit à l'homme de Dieu pour qu'il le guérît. Et après avoir chassé le diable, Benoît dit au clerc : « Garde-toi à l'avenir de manger de la viande et de recevoir les saints ordres, car le jour où tu y seras reçu, tu te donneras au diable. » Comme pendant longtemps ce clerc resta dans les ordres mineurs en gardant le souvenir de cette menace, il finit par feindre d'avoir oublié l'homme de Dieu et ses paroles, et il entra dans les saints ordres; mais aussitôt le diable, qui l'avait abandonné, le reprit et le tourmenta jusqu'à ce qu'il rendît l'âme. Un homme envoya à Benoît, par un enfant, deux flacons de vin; mais l'enfant en cacha un sur la route et remit l'autre au saint, qui le reçut avec reconnaissance, en disant à

l'enfant : « Mon fils, garde-toi bien de boire de ce flacon que tu as caché ; mais tourne-le sens dessus dessous, et tu verras ce qu'il y a dedans. » Celui-ci fut fort confus, et s'en alla avec l'intention d'éprouver la vérité de ce que Benoît lui avait dit. En conséquence il tourna le flacon, et il en sortit soudain un grand serpent. Un jour que l'homme de Dieu soupait près du foyer, un moine l'éclairait une lumière à la main ; et ce frère, qui était d'une naissance noble, conçut des pensées d'orgueil et se demanda en lui-même : « Quel est celui que je sers pendant son repas? Je lui tiens la lumière, je suis à son service! Qui suis-je, pour être ainsi comme son esclave ? » Aussitôt l'homme de Dieu lui adressa ces paroles : « Frère, sonde ton cœur ; que dis-tu en toi-même? » Alors il appela les frères, et leur ordonna d'ôter le flambeau des mains de ce moine ; en même temps il lui commanda de se retirer dans l'intérieur du monastère et d'y demeurer en paix. Un des Goths, nommé Zalla, était partisan de l'hérésie d'Arius, qui, au temps de Totylas, leur roi, avait pris parmi eux un grand accroissement de cruauté, et sévissait avec fureur contre les catholiques, au point que les hérétiques ne rencontraient jamais un moine ou un clerc sans lui ravir l'existence. Un jour ce Zalla, embrasé de l'ardeur de son avarice et convoitant le bien d'autrui, fit tourmenter cruellement un habitant de la campagne et lui infligea diverses tortures, en sorte que le patient, vaincu par la douleur, avoua qu'il avait cédé la propriété de sa personne et de son avoir à saint Benoît. Quand Zalla le sut, il voulut suspendre l'effet de sa cruauté, et fit pour un moment cesser les tourments du campagnard; mais il le fit garrotter avec de fortes lanières de cuir, et le força à marcher devant son cheval jusqu'à la demeure de Benoît, voulant savoir quel était celui qui avait possession de cet avoir. Et le saint était seul et lisait devant la porte de sa cellule. Le campagnard dit à Zalla qui le suivait et qui était plein de courroux : « Voici ce Benoît dont je t'ai parlé. » Lorsque Zalla l'envisagea, il se livra à son dépit et à sa colère, et il prit une voix haute, qu'il croyait devoir épouvanter le saint, comme il en avait l'habitude envers d'autres, et il dit au serviteur de Dieu : « Lève-toi! lève-toi! et rends ce que tu as pris à cet homme. » L'homme de Dieu interrompit sa

lecture, et leva les yeux vers celui qui venait de parler, et aperçut en même temps celui qui était lié. A peine eut-il considéré les bras de ce dernier, que les liens se dénouèrent d'eux-mêmes, plus tôt que n'eût pu faire l'homme le plus habile. Lorsque Zalla vit cela, il eut une telle peur qu'il tomba par terre, et il humilia sa cruauté aux pieds du saint, en se recommandant à ses oraisons. L'homme de Dieu ne quitta pas sa lecture; mais il appela ses frères, qui transportèrent Zalla au monastère, afin qu'il y reçût sa bénédiction; et il l'engagea ensuite à ne plus commettre de tels actes d'une cruauté insensée. Zalla prit une collation, s'en alla, et depuis ne demanda plus rien à cet homme que l'homme de Dieu avait délié par son seul regard. Une grande famine désolait la campagne; tout le monde se ressentait de la disette des vivres, et le blé manquait tellement au monastère, qu'il ne se trouva un jour que cinq pains à l'heure de la réfection des frères. Quand le vénérable père les vit dans l'affliction, il les réprimanda fortement de leur pusillanimité, et ensuite il les consola par des promesses en leur disant: « Pourquoi votre âme est-elle contristée de cette disette de pain? Si nous en avons peu aujourd'hui, nous en aurons en abondance demain. » Et le jour suivant, deux cents muids de farine furent trouvés dans des sacs à la porte du couvent, sans qu'on eût pu apprendre par quels messagers Dieu tout-puissant les apporta ou les envoya. Quand les frères les virent, ils rendirent grâce à Dieu; et ils apprirent par là à ne craindre ni l'abondance ni la pauvreté.

Un homme avait un enfant attaqué d'une maladie qui faisait tomber les cheveux et enflait la peau en la remplissant d'une pourriture qu'on ne pouvait cacher. Son père l'envoya à l'homme de Dieu, qui le guérit entièrement et subitement. Depuis, après avoir rendu grâce à Dieu, cet enfant persévéra dans les bonnes œuvres, et s'endormit heureusement dans le Seigneur. Benoît ayant envoyé quelques-uns de ses frères en un lieu où il voulait établir un monastère, il désigna le jour qu'il irait les voir pour leur indiquer les points où ils devaient commencer la bâtisse. La veille de ce jour, il apparut en songe à un moine qu'il avait nommé chef de l'entreprise, et à son adjoint, et il leur détailla tous les lieux où ils avaient à travailler. Comme ils n'ajoutèrent

aucune foi à cette vision, et qu'ils attendaient toujours la visite du serviteur de Dieu, ils finirent par retourner vers lui, et lui dirent : « Père, nous avons attendu que tu vinsses, comme tu nous l'avais promis, et tu n'es pas venu. » Il leur répondit : « Frères, pourquoi dites-vous cela? Ne vous ai-je point apparu, et ne vous ai-je point fixé chaque lieu distinctement? Allez, et faites ainsi qu'il vous a été prescrit en vision. » Deux religieuses, qui étaient d'une famille noble, habitaient non loin du monastère de Benoît; et elles ne retenaient pas leur langue, mais, par leurs discours imprudents, elles provoquaient souvent la colère de celui qui allait à elles. Lorsque l'homme de Dieu sut cela, il leur fit dire : « Mettez un frein à votre langue, ou je vous excommunierai.» Il n'avait fait cette menace que pour essayer si elles changeraient; mais elles restèrent les mêmes, et peu de jours après elles moururent, et on les ensevelit dans l'église. Et chaque fois qu'on célébrait la messe, pendant que le diacre répétait comme de coutume ces paroles : « Que ceux qui ne communient pas avec nous sortent de ce lieu », la nourrice de ces religieuses, qui présentait toujours l'offrande pour elles, les voyait, à la parole du diacre, sortir de leurs tombes et s'en aller hors de l'église. Elle en avertit saint Benoît, qui lui donna de sa main l'offrande, en disant : « Va, et donne cette offrande pour elles, et elles ne seront plus excommuniées. » Quand cela eut été fait, lorsque le diacre prononçait de nouveau la formule habituelle, on ne les voyait plus sortir de l'église. Un moine enfreignit les règles de l'ordre pour aller visiter ses parents, sans avoir reçu auparavant la bénédiction du saint; et, à son arrivée dans sa famille, il mourut; et la terre, après son inhumation, le rejeta une ou deux fois dehors. Alors ses parents vinrent à saint Benoît le prier de lui donner sa bénédiction. Et Benoît prit le corps de Notre-Seigneur et leur dit : « Allez et posez ceci sur la poitrine du défunt, et mettez-le de nouveau en terre. » Quand cela eut été fait, la terre garda le cadavre et ne le rejeta plus.

Un moine ne voulant pas rester au monastère, fit tant d'instances auprès de Benoît, qu'il en fut courroucé et le laissa aller. A peine fut-il dehors, qu'il rencontra sur son chemin un dragon, la gueule ouverte, qui voulait le dévorer. Aussitôt il s'écria :

« Accourez, accourez! car ce dragon veut me dévorer. » Quand les frères vinrent, ils n'aperçurent pas le dragon; mais ils emmenèrent le moine tout tremblant au monastère, et il promit de n'en jamais sortir. Dans ce temps-là, toute cette province fut ravagée par la famine, et le saint avait donné aux pauvres tout ce qu'il avait trouvé; si bien qu'il ne restait au monastère qu'un peu d'huile dans un vase de verre; néanmoins, il commanda à l'économe de donner ce peu d'huile à un pauvre. L'économe, qui l'avait bien entendu, ne le fit pas cependant, parce qu'il ne serait rien resté aux frères. Lorsque l'homme de Dieu le sut, il ordonna que le contenu du vase fût jeté par la fenêtre, afin qu'il ne restât pas au monastère quelque chose qui fût la suite d'une désobéissance. Ainsi, le vase fut jeté avec l'huile, et tomba sur des pierres sans se briser, ni sans laisser échapper l'huile. Alors le saint commanda de le ramasser et de donner le vase et l'huile à celui qui l'avait demandé. Puis il blâma et reprit le moine de sa désobéissance, et se mit en oraison. Aussitôt, un grand tonneau qui était là se remplit d'huile, au point qu'elle se répandait sur le pavé. Un jour, le saint était descendu pour visiter sa sœur, et, pendant qu'ils étaient à table, elle le pria de rester jusqu'au lendemain; mais il ne le voulut nullement, et elle inclina sa tête et joignit ses mains pour prier Dieu. Lorsqu'elle releva la tête, il tonnait si fort, les éclairs étaient si vifs et la pluie tombait avec tant de violence, que le saint ne savait où mettre le pied, quoique le temps fût auparavant fort serein; mais comme elle avait répandu beaucoup de larmes, elle avait par là attiré la pluie. L'homme de Dieu fut affligé, et il lui dit : « Que le Dieu tout-puissant te pardonne; qu'as-tu fait? » Elle répondit : « Je t'ai prié, et tu n'as pas voulu m'entendre; j'ai supplié Notre-Seigneur, et il m'a écoutée. Va-t'en maintenant si tu le peux. » Il demeura cette nuit, et ils la passèrent en saintes conversations. En s'en retournant trois jours après au monastère, il regarda au ciel, et il vit l'âme de sa sœur, sous la forme d'une colombe, qui pénétrait dans les régions les plus éloignées du firmament. Soudain il commanda que le corps de la morte fût transporté au monastère, et déposé dans un monument qu'il avait fait apprêter pour lui. Une nuit qu'il regardait par une fenêtre et qu'il priait Notre-

Seigneur, il vit une lumière éclatante se répandre sur lui, et dissiper les ténèbres et éclairer tout le monde, comme un rayon du soleil, et il aperçut l'âme de Germain, évêque de Capoue, qui était transportée au ciel; et, plus tard, il fut reconnu évidemment qu'elle avait quitté le corps à cette heure-là. Lorsque le terme de la vie du saint approcha, il annonça le jour de son trépas à ses frères. Le sixième jour avant sa mort, il demanda qu'on ouvrît le sépulcre, et bientôt il fut atteint de la fièvre, et chaque jour la maladie empirait. Le sixième jour, il se fit porter à l'oratoire, et, à sa sortie, il se munit du corps de Notre-Seigneur. Ses disciples soutenaient ses membres de leurs mains. Il leva ensuite les mains vers le ciel, et rendit l'âme en priant.

Ce même jour, sa mort fut révélée à deux frères; à l'un qui demeurait en une cellule, et à l'autre qui demeurait plus loin. Ils virent une route qui était couverte de riches tapis, et qui était éclairée d'une foule de lampes, et cette route s'étendait de la cellule de saint Benoît jusqu'au ciel, du côté de l'orient; et un homme couvert d'un somptueux vêtement vint, et demanda au frère ce que c'était que cette route, et comme le frère lui répondit qu'il l'ignorait, une voix dit : « C'est la voie et le chemin par lequel l'ami de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le bienheureux Benoît, est monté aux cieux. » Il fut enseveli dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, où il avait détruit un autel d'Apollon pour en faire une église. Il vivait vers l'an de Notre-Seigneur cinq cent cinquante-huit, sous le règne de Justin l'ancien.

LÉGENDE DE SAINT SEGOND, MARTYR.

Segond fut un guerrier distingué, et plus tard un très-noble chevalier de Jésus-Christ et un glorieux martyr de la foi. Il reçut la couronne du martyre en la ville d'Asti, qui est ennoblie et glorieuse de sa présence, et qui se réjouit de l'avoir pour patron.

Il fut instruit dans la foi par le bienheureux Colocerus, qui

était détenu en une prison par l'ordre du proconsul Sambrice, dans cette même ville d'Asti. Pendant que saint Marcien était détenu dans la ville de Tardonne, Sambrice voulut y aller pour obliger le saint à sacrifier. Segond y alla aussi, sous prétexte de prendre de la distraction, et dans le désir secret de voir Marcien. Aussitôt qu'ils furent hors de la cité d'Asti, une colombe vint se placer sur la tête de Segond, et Sambrice lui dit alors : « Vois, Segond, comme nos dieux t'aiment ; ils t'envoient du ciel des oiseaux pour te visiter. » Quand ils arrivèrent à la rivière de Tanaro, Segond vit l'ange de Notre-Seigneur qui marchait sur la rivière et qui lui dit : « Segond, conserve la foi, et tu marcheras de même sur les adorateurs des idoles. » Et Sambrice dit alors : « Mon frère Segond, j'ai entendu les dieux qui te parlaient. » Et Segond répondit : « Allons suivant les désirs de notre cœur. » Lorsqu'ils vinrent sur les bords d'une autre rivière, nommée la Bormida, l'ange lui apparut de même et lui dit : « Segond, crois-tu en Dieu, ou en doutes-tu ? — Je crois à la vérité de sa passion et de sa résurrection », répondit Segond. Et Sambrice étonné lui dit : « Qu'est-ce que j'entends de toi ? » Arrivés dans Tardonne, Marcien sortit de sa prison par ordre de l'ange et apparut à Segond, auquel il dit : « Entre dans la voie de vérité, et va recevoir la victoire de la foi. — Qui est celui qui nous parle comme en songe ? » dit Sambrice. « C'est un songe pour toi, dit Segond, mais c'est un ordre pour moi. » Après cela, Segond se rendit à Milan, et l'ange de Notre-Seigneur lui amena hors de la ville Faustin et Jonitas, qui étaient détenus en prison et qui lui conférèrent le baptême : une nuée fournit l'eau nécessaire, et une colombe apporta à Faustin et à Jonitas le corps et le sang de Notre-Seigneur, et Faustin les donna à Segond, afin qu'il les portât à Marcien. A son retour, Segond arriva de nuit sur les bords du Pô, et l'ange de Notre-Seigneur se saisit de la bride de son cheval, lui fit traverser le fleuve et le conduisit jusqu'à Tardonne où il le fit entrer dans la prison de Marcien. Alors Segond remit à Marcien le don que Faustin lui avait destiné. En le recevant, Marcien dit : « Que le corps et le sang de Notre-Seigneur soient avec moi jusqu'à la vie éternelle. » Ensuite Segond, sur l'ordre de l'ange, sortit de prison et se rendit à son logis, et

Marcien fut condamné à avoir la tête tranchée. Il fut enseveli par Segond, et Sambrice l'ayant appris, le fit venir, et lui dit : « A ce que je vois, tu confesses que tu es chrétien ? » Segond répondit : « Je confesse qu'en vérité je suis chrétien. » Et Sambrice dit : « Tu veux donc recevoir une mort cruelle ? » Et Segond répliqua : « C'est à toi qu'elle est destinée. » Le martyr ayant refusé de sacrifier, Sambrice le fit dépouiller, mais soudain l'ange le revêtit. Sambrice ordonna alors qu'il fût étendu sur un chevalet dont les bouts inférieurs furent plantés en terre et les deux autres élevés en l'air : il lui fit supporter de telles tortures, que ses membres étaient tout disjoints. Mais Notre-Seigneur rendit au martyr la force et la santé, et le proconsul le fit alors mettre en une prison. Tandis qu'il y était, un ange vint à lui, et lui dit : « Segond, lève-toi, et suis-moi : je te mènerai à ton créateur. » Il le mena à la ville d'Asti, dans la prison où était Colocérus, et Notre-Seigneur s'y trouvait avec lui. Quand Segond le vit, il se jeta à ses pieds, et Notre-Seigneur dit : « Segond, ne crains rien, car je suis ton Sauveur et ton Dieu, et je te sauverai de tous maux. » Et il le bénit, puis remonta aux cieux. Sambrice ayant envoyé le lendemain matin à la prison de Segond, on la trouva fermée et vide. Alors Sambrice se rendit à Asti pour faire mourir Colocérus, qu'il envoya chercher aussitôt. Les messagers ayant appris à Sambrice que Segond était avec Colocérus, il les manda tous deux devant lui et leur dit : « Puisque nos dieux savent que vous les méprisez, ils veulent aussi que vous mouriez ensemble. » Et comme ils refusèrent de sacrifier, il leur fit verser de la résine sur la tête et dans la bouche ; mais elle leur sembla douce comme de l'eau et comme le vin le plus exquis ; et ils disaient d'une voix ferme et joyeuse : « Seigneur Dieu, que vos dons sont agréables et de notre goût ! » Alors Sambrice prononça leur sentence : Segond fut décapité à Asti, et Colocérus fut envoyé à Albi pour y être puni. Et quand le bienheureux Segond eut la tête tranchée, les anges emportèrent son corps et lui donnèrent la sépulture en chantant de grandes louanges.

Il souffrit la mort le trois des calendes d'avril.

LÉGENDE DE SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE.

Marie l'Égyptienne, surnommée la pécheresse, mena, pendant quarante-sept ans, la vie la plus austère au milieu du désert, et elle s'y consacra vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt, sous le règne de Claude. Un certain abbé, appelé Zosime, ayant traversé le Jourdain, cherchait dans ce désert s'il n'y trouverait pas quelque saint père. Il aperçut une créature toute nue, le corps noir et brûlé par le soleil, et c'était Marie l'Égyptienne. Aussitôt qu'elle le vit, elle voulut s'enfuir; mais Zosime la poursuivit en courant avec rapidité; elle lui dit alors : « Zosime, pourquoi me poursuis-tu? Pardonne-moi, car je n'ose me montrer à toi ni te regarder en face, car je suis toute nue; mais donne-moi ton manteau pour m'en couvrir et pouvoir te regarder sans honte. » Lorsqu'il s'entendit nommer, il fut frappé de surprise, et il lui donna son manteau, et, se mettant à genoux, il la pria de le bénir. « Père, dit-elle, c'est à toi qu'il appartient bien mieux de me bénir, car tu es revêtu de la dignité de prêtre. » Quand il vit que non-seulement elle connaissait son nom, mais encore qu'elle savait qu'il était prêtre, il en fut merveilleusement étonné, et la supplia plus vivement qu'avant de le bénir. Alors elle dit : « Béni soit Dieu, rédempteur de nos âmes! » Dans le moment qu'elle priait, les mains jointes élevées vers le ciel, le vieillard vit qu'elle était soulevée de terre d'une coudée, et il conçut quelque doute que ce ne fût un esprit qui feignait de faire oraison. Et elle dit alors : « Que Dieu te pardonne de m'avoir prise, moi, vile pécheresse, pour un esprit immonde. » Alors Zosime la conjura, au nom du Seigneur, de lui raconter son histoire, et elle lui dit : « Père, pardonne-moi; mais si je te disais mon état, tu t'enfuirais tout épouvanté comme devant un serpent; tes oreilles seraient souillées de mes paroles, et l'air serait infecté d'ordures.» Comme il insistait avec véhémence, elle dit enfin : « Je suis née en Égypte, et, à ma douzième année, je me rendis à Alexandrie, où, pendant dix-sept ans, je me soumis à la dépravation publique, et je ne me refusai à aucun homme. Et comme des hommes

de cette contrée se disposaient à faire le voyage de Jérusalem pour adorer la vraie croix, je priai les mariniers qui les conduisaient de me prendre avec eux. Quand ils me demandèrent le prix du passage, je leur dis : « Frères, je n'ai rien à vous donner, mais prenez mon corps pour payement de mon passage. » Ils me prirent ainsi, et ils disposèrent de mon corps pour se payer. Nous arrivâmes ensemble à Jérusalem, et m'étant présentée avec les autres aux portes de l'église pour adorer la vraie croix, je fus soudainement repoussée par une force invisible ; je retournai plusieurs fois inutilement jusqu'aux portes de l'église, et toujours je me sentais retenue, tandis que les autres entraient sans difficulté. Alors je rentrai en moi-même, et pensai que mes nombreux et sales péchés étaient la cause de ma répulsion ; je commençai à soupirer profondément, à verser des larmes amères et à châtier mon corps avec mes mains. En examinant le portail, je vis une image de la bienheureuse Vierge Marie, et je commençai aussitôt à la prier très-humblement qu'elle me pardonnât mes péchés et me laissât entrer pour adorer la sainte croix, et je lui promis de renoncer au monde, et de faire à l'avenir vœu de chasteté. Je pris alors confiance en la bienheureuse Vierge bénie, et j'entrai cette fois sans obstacle dans l'église. Après avoir adoré très-dévotement la sainte croix, un homme me donna trois deniers, avec lesquels j'achetai trois pains. J'entendis alors une voix qui me disait : « Si tu passes le Jourdain, tu seras sauvée. » Je passai donc le Jourdain, et je vins dans ce désert, où j'ai été pendant quarante-sept ans sans voir aucun homme ; les trois pains que j'avais apportés se sont durcis, et m'ont suffi jusqu'à présent. Mes vêtements sont tombés en lambeaux, et, pendant les dix-sept premières années de ma vie solitaire, j'ai eu à souffrir des tentations de la chair ; mais, avec la grâce de Dieu, je les ai toutes vaincues. Je t'ai maintenant raconté mon histoire, je te demande de prier Dieu pour moi. » Alors le vieillard s'agenouilla et bénit Notre-Seigneur dans sa servante. « Je te prie en outre, dit-elle, de revenir aux bords du Jourdain le jour de Pâques, et d'apporter avec toi le corps de Notre-Seigneur. J'irai à ta rencontre, et je recevrai de ta main le corps sacré ; car, depuis que je suis venue ici, je n'ai pas reçu le corps du

Seigneur. » Le vieillard retourna à son monastère, et, l'année suivante, à l'approche du jour de Pâques, il prit le corps de Notre-Seigneur, et se rendit jusque sur le bord du fleuve, et il aperçut cette femme qui était sur l'autre rive. Elle fit le signe de la croix, et vint sur l'eau joindre le vieillard; et il resta frappé de surprise, et il s'agenouilla humblement aux pieds de la sainte. Mais elle lui dit : « Garde-toi d'agir ainsi, car tu as les sacrements de Notre-Seigneur avec toi, et tu brilles de la dignité de prêtre; néanmoins, je te prie de revenir vers moi l'année prochaine. » Quand elle eut reçu le sacrement, elle fit le signe de la croix, et s'en retourna par-dessus l'eau au désert, et le moine à son monastère. L'année d'après, il revint au même lieu, et la trouva morte. Et il versa des larmes, mais il n'osa la toucher. Il dit en lui-même : « Je l'ensevelirais volontiers, si je ne craignais de lui déplaire. » Et tandis qu'il y réfléchissait, il vit à côté de la tête de la sainte un écrit qui contenait ces mots : « Zosime, ensevelis le corps de Marie, rends sa poudre à la terre, et prie pour moi Notre-Seigneur, par les ordres duquel j'ai quitté ce monde au deuxième jour des calendes d'avril. » Alors le vieillard eut la certitude qu'aussitôt après avoir reçu le sacrement, et qu'elle fut de retour au désert, elle avait rendu l'âme. Et ce désert, que Zozime avait eu peine à traverser pendant la durée de trente jours, elle le parcourut en une heure, et elle alla à Dieu. Tandis que le vieillard essayait de creuser la terre, mais qu'il ne pouvait y parvenir, il vit venir un lion très-doux, et lui dit : « Cette sainte m'a commandé de l'ensevelir, et je ne puis creuser la terre, car je suis vieux, et je manque des instruments nécessaires. Toi donc, creuse cette terre, et gratte tant que nous puissions ensevelir le corps saint. » Et le lion commença aussitôt à creuser et fit une fosse suffisante; et lorsque le corps y fut déposé, il s'en retourna aussi paisible qu'un agneau; et le vieillard revint à son monastère en glorifiant Dieu.

LÉGENDE DE SAINT AMBROISE.

Ambroise, fils d'Ambroise, gouverneur de la ville de Rome, dormait au berceau dans la salle d'audience, lorsque des mouches à miel vinrent soudain lui ouvrir la bouche et la remplir comme si elles eussent été dans leur propre ruche; elles s'envolèrent ensuite si haut qu'aucune vue humaine ne pouvait les apercevoir. Son père en fut épouvanté, et dit : « Si cet enfant vit, il sera réservé à de grandes destinées. » Plus tard, lorsqu'il fut parvenu à l'adolescence, en voyant sa mère, et sa sœur qui avait consacré à Dieu sa virginité, baiser la main d'un prêtre, il donna sa main droite à sa sœur, en lui disant qu'il était de son devoir de le faire. La sœur, ne comprenant rien aux paroles de l'enfant, s'y refusait. On lui fit faire ses études à Rome ; et il se distingua par l'éclat de son éloquence dans les causes du barreau. Et il fut nommé par l'empereur Valentin, gouverneur des provinces Ligurienne et Émilienne. A son arrivée à Milan, le peuple devait élire un évêque. De grandes oppositions existaient entre les ariens et les chrétiens, les uns et les autres voulant un évêque de leur croyance. Ambroise s'avança pour apaiser cette division; un petit enfant, qui n'avait point encore parlé, s'écria : « Ambroise doit être notre évêque. » A la voix de l'enfant, tous tombèrent d'accord pour choisir Ambroise, et le proclamèrent d'une voix unanime. Mais celui-ci monta sur son tribunal, et, afin de les détourner de leur choix et de les épouvanter, il ordonna, contre sa coutume, que ceux qui étaient prévenus de différents délits fussent tourmentés. Mais le peuple lui cria tout de même: « Que ton péché soit sur nous! » Alors, fort troublé, il se retira chez lui ; et, pour faire annuler son élection par le peuple, il fit entrer chez lui publiquement des femmes perdues; mais cela ne lui servit en rien. Et lorsqu'il vit que le peuple criait toujours: « Que ton péché soit sur nous! » il prit la fuite à minuit. Au moment où il se croyait arrivé sur les bords du Tésin, il se retrouva le matin à la porte de Milan, qui se nomme la porte de Rome; il fut reconnu par le peuple et gardé à vue. Pendant ce temps, le

peuple envoya à Valentinien la relation de cette affaire ; et l'empereur fut fort satisfait d'apprendre qu'on eût fait choix pour évêque d'un juge envoyé par lui. Le gouverneur, père d'Ambroise, voyait aussi avec une grande joie que sa prédiction était accomplie, car il lui avait dit, lorsque Ambroise était parti pour Milan : « Va, et remplis les fonctions d'évêque plutôt que celles de juge. » Lors du retour des émissaires qui avaient transmis la relation à Valentinien, Ambroise, encore catéchumène, fut baptisé, et, huit jours plus tard, il fut installé sur la chaire épiscopale. Quatre ans après, il se rendit à Rome. Lorsque sa sœur, qui était une des vierges du Seigneur, vint lui baiser la main droite, il lui dit en souriant : « Je t'avais bien dit que tu baiserais encore la main d'un prêtre. » Étant allé dans une ville pour y ordonner un évêque, dont l'élection contrariait l'impératrice Justine et les hérétiques, qui en eussent désiré un de leur secte, une vierge arienne, plus hardie que les autres, monta près du tribunal, dans l'intention de saisir Ambroise par ses vêtements et de l'attirer au milieu des femmes, afin qu'elles pussent le battre et le mettre honteusement hors de l'église. Et Ambroise lui dit : « Si je suis indigne de remplir les fonctions du sacerdoce, il ne t'appartient pas néanmoins de mettre la main sur un prêtre : tu devrais craindre que, par un jugement de Dieu, il ne te survienne quelque châtiment. » Cette prédiction se confirma à l'issue de l'assemblée, car le jour suivant cette fille mourut ; et Ambroise l'accompagna jusqu'à son tombeau, rendant ainsi le bien pour le mal. Cet événement répandit une frayeur générale ; et l'évêque s'en retourna à Milan, où Justine lui occasionna beaucoup de troubles, en soulevant par ses largesses le peuple contre lui, de sorte qu'on cherchait à l'envoyer en exil. Un de ces hérétiques, plus méchant que les autres, loua une maison près de l'église, et y disposa une voiture préparée pour l'enlèvement d'Ambroise. Mais cette voiture servit à conduire en exil ce même homme, auquel Ambroise, rendant le bien pour le mal, fournit toutes les choses qui lui étaient nécessaires. — Ambroise établit le chant de l'office à l'église de Milan.

En ce temps-là, il y avait un grand nombre de possédés qui se plaignaient avec de grands cris de ce qu'Ambroise les tourmen-

tait. Justine et beaucoup d'autres ariens, lorsqu'ils étaient ensemble, disaient qu'Ambroise payait ces hommes pour dire faussement qu'ils étaient possédés du malin esprit, et qu'Ambroise les tourmentait. Dans une de ces réunions, l'un des ariens fut possédé du diable et se mit à crier : « Je voudrais que tous ceux qui ne croient pas à Ambroise fussent aussi tourmentés que je le suis. » Les autres, honteux et irrités de ces paroles, le prirent et allèrent le noyer dans une fosse profonde remplie d'eau. Un autre hérétique, qui était très-ardent à combattre la foi, et fort difficile à convertir, entendant un jour prêcher Ambroise, vit un ange qui lui insinuait dans l'oreille les paroles qu'il devait prononcer. Alors cet hérétique se convertit, et défendit cette foi dont il avait été le persécuteur.

Un enchanteur invoqua les diables, et leur ordonna de nuire à Ambroise; mais ceux-ci lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient le servir, ni même approcher des portes de la maison d'Ambroise, parce qu'elle était entourée d'un feu très-violent qu'ils ne pouvaient braver. Et cet enchanteur ayant été mis à la torture par l'ordre du juge, pour quelques maléfices, criait qu'Ambroise le torturait encore bien davantage. Un homme, possédé du démon, se rendit à Milan, où le diable le quitta; mais il s'en saisit de nouveau à sa sortie de cette ville; et il répondit à ceux qui lui demandaient compte de cela, qu'il redoutait Ambroise. Un autre hérétique, gagné par les prières et par les dons de Justine, pénétra dans la chambre à coucher d'Ambroise, et il s'était armé d'une épée, afin d'égorger l'évêque; mais au moment où sa main droite levait l'épée pour frapper, cette main se dessécha.

Un autre se plaignait d'être tourmenté par Ambroise, et il l'était par le démon. Ambroise lui dit : «Tais-toi, ennemi de Dieu; ce n'est pas moi qui te tourmente, mais bien l'envie; car tu vois monter des hommes à une place d'où tu as été honteusement expulsé. Sache qu'Ambroise ne sait pas s'enorgueillir.» Et l'autre se tut aussitôt. Un jour qu'Ambroise parcourait la ville, il vit un homme faire une chute et rester étendu sur la terre; un autre, qui aperçut cet homme, se mit à rire. Alors Ambroise lui dit : «Garde-toi de rire, car tu pourrais bien tomber toi-même.»

Et effectivement cet homme tomba au même moment, et fut très-affligé d'avoir ri de l'autre.

Une fois Ambroise alla au palais de Macédonius, maître des offices, pour l'intéresser en faveur d'un homme; mais il trouva les portes closes. Alors il dit : « Tu viendras à l'église, et, quoique les portes en soient ouvertes, tu ne pourras y entrer. » Peu de temps après, Macédonius, pour échapper à ses ennemis, s'enfuit jusqu'à l'église, dont les portes étaient ouvertes : il ne put néanmoins jamais en trouver l'entrée. Saint Ambroise faisait une telle abstinence, qu'il jeûnait tous les jours, excepté le dimanche et les jours de fêtes; il fit aussi de grandes largesses, car il donnait tout ce qu'il recevait aux pauvres et aux gens de l'Église, sans rien réserver pour lui. Il avait le cœur tellement rempli de compassion, que lorsqu'on lui confessait un péché, il pleurait très-amèrement, et contraignait ainsi le pécheur à l'imiter. Son humilité et son activité étaient si étendues, qu'il écrivait lui-même toutes ses compositions, à moins que des infirmités ne l'en empêchassent. Sa pitié et sa miséricorde se faisaient aussi apercevoir lorsqu'un prêtre ou un évêque venait à mourir; il versait alors des larmes si abondantes, qu'il en était inconsolable. Quand on lui demandait pourquoi il pleurait lorsque de saints hommes montaient aux cieux, il répondait : « Ne croyez pas que je pleure parce qu'ils s'en vont; mais je pleure parce qu'ils s'en vont avant moi, et parce qu'il s'en trouvera peu d'aussi dignes qu'eux. » Et telles étaient sa fermeté et sa force d'âme, qu'il ne ménageait nullement les vices des empereurs ou des princes; mais il les reprenait avec beaucoup de constance et de la voix la plus résolue. Un homme qui avait commis un très-grand péché fut amené devant Ambroise, qui dit : « Il faut qu'il soit livré à Satan dans la destruction de sa chair, afin qu'il n'ose plus à l'avenir consommer pareilles choses. » A peine ces paroles étaient-elles sorties de la bouche du saint, que déjà le malin esprit déchirait le corps du coupable. Quelques-uns disent que pendant un voyage qu'Ambroise fit à Rome, il s'arrêta dans une maison de campagne, en Toscane, chez un homme très-riche, et il y reçut l'hospitalité. Ambroise s'informa de l'état des affaires de son hôte,

qui lui répondit : « Seigneur, ma situation a constamment été heureuse et prospère, car j'abonde en richesses infinies; j'ai une foule d'esclaves des deux sexes; je possède une nombreuse lignée d'enfants et de petits-enfants; tout m'arrive à souhait, et nulle contrariété ne vient m'émouvoir. » Quand Ambroise entendit cela, il dit à ses compagnons : « Levez-vous, fuyons d'ici le plus tôt possible, car Notre-Seigneur n'y est point. Hâtez-vous, et ne restez pas ici plus longtemps, afin que la vengeance divine ne nous enveloppe pas avec les péchés de ces gens. » Ils n'étaient point encore éloignés, que la terre s'entr'ouvrit et engloutit cet homme avec tout ce qu'il possédait, de manière à ce qu'il n'en resta aucune trace. Alors Ambroise dit : « Voyez-vous, mes frères, comme Dieu nous épargne dans nos adversités, et comme il se courrouce contre ceux qui sont dans la prospérité. » Une profonde cavité se forma alors, et elle existe encore aujourd'hui dans ce lieu, pour servir de témoignage. — S'apercevant que l'avarice, germe de tous maux, allait croissant de plus en plus parmi les hommes, et surtout parmi ceux qui étaient constitués en dignité, et qui mettaient tout en vente, et qu'elle se manifestait même parmi ceux qui étaient élevés aux saints emplois, Ambroise pleura beaucoup, et pria Dieu de le retirer à lui, ce qui lui fut accordé. Il s'en réjouit, et le révéla à ses frères, en leur disant qu'il vivrait encore jusqu'au jour de la Résurrection de Notre-Seigneur. Peu de jours avant qu'il se mît au lit, dans le moment qu'il dictait à son secrétaire le quarante-quatrième psaume, ce dernier vit soudainement qu'une lueur éclatante couvrit sa tête et entra peu à peu dans sa bouche, comme dans une demeure qu'elle s'était choisie; et aussitôt la face du saint devint blanche comme la neige, et immédiatement après, elle reprit son teint ordinaire. Dès ce jour, il cessa d'écrire et de dicter, et ne put achever son travail sur ce psaume. Bientôt il fut atteint d'une grave maladie; et le comte d'Italie, qui était à Milan, assembla tous les nobles de la contrée, et leur dit : « Si un aussi grand homme quittait ce monde dans ce moment, il y aurait à craindre de fâcheuses circonstances pour l'Italie; c'est pourquoi je vous invite à aller trouver l'homme de Dieu, et à l'engager d'obtenir de Dieu un an de plus d'existence. » Am-

broise leur dit : « Frères, je n'ai pas à rougir d'avoir vécu au milieu de vous, et je n'ai pas peur de mourir, car nous avons un bon maître. » Un jour, tandis qu'il était malade, ses quatre diacres se demandaient à voix basse quel serait le meilleur successeur à lui donner ; et le nom de Simplicien fut prononcé, mais si bas, qu'il était presque impossible au plus approché de l'entendre ; malgré cela, Ambroise, qui était loin d'eux, s'écria trois fois : « Il est vieux, mais il est homme de bien. » Les diacres, à cette voix, s'enfuirent épouvantés, et après sa mort, ce fut Simplicien qu'ils choisirent. Et, à son lit de mort, Ambroise vit Jésus-Christ qui venait à lui, et qui lui souriait. Tandis qu'Honoré, évêque de Verceil, attendait la nouvelle de la mort d'Ambroise, il s'endormit, et il entendit une voix qui lui cria par trois fois : « Lève-toi, car il va bientôt se retirer. » L'évêque se leva, et se rendit en hâte auprès d'Ambroise, et il lui donna le corps du Seigneur. Alors Ambroise étendit ses mains en forme de croix, et il mourut en récitant des oraisons. Il fleurit en l'an de Notre-Seigneur environ trois cent soixante-dix-neuf. Le jour de Pâques, son corps fut porté à l'église ; plusieurs enfants baptisés le virent comme s'il était assis sur un tribunal en qualité de juge, et ils le montraient à leurs parents du bout de leurs doigts ; d'autres le virent qui montait au ciel. Plusieurs disaient qu'ils distinguaient une étoile au-dessus de sa tête. Un prêtre, dînant avec plusieurs personnes, commença à médire de saint Ambroise, et aussitôt il fut saisi d'une maladie subite, et on le porta de la table à son lit, et il mourut presque aussitôt. Trois évêques étant réunis ensemble à un repas à Carthage, l'un d'eux médit de saint Ambroise, et ne tint aucun compte de l'avertissement qu'on lui donna sur ce qui était arrivé précédemment ; il s'en moqua au contraire, et aussitôt il tomba frappé de mort subite. Saint Ambroise fut louable sous beaucoup de rapports : 1° pour sa libéralité ; car tout ce qu'il avait était aux pauvres ; la preuve en est consignée par lui-même dans ses écrits, chapitre XXIII, question 8e, relatifs à la réponse qu'il fit à l'empereur, qui lui demandait une église : « Si tu me demandais, dit-il, ce qui m'appartient, je ne te le refuserais pas ; mais mes revenus, mon or, mon argent, mes héritages, et tout ce que je possède, tout est aux pauvres. »

2° Pour sa pureté et sa chasteté; car il mourut vierge. Saint Jérôme affirme qu'il avait dit qu'en perdant la chasteté, on perdait aussi l'espoir du pardon.

3° Pour sa fermeté dans la foi; car, ainsi qu'il est relaté dans le chapitre ci-dessus, lorsque l'empereur lui demanda une église, il lui répondit qu'il lui serait plus facile de lui enlever l'âme que la foi.

4° Pour son désir d'être martyr, prouvé par sa réponse à un ministre de l'empereur Valentinien, qui le menaçait de le faire décapiter s'il ne lui livrait une église : « Dieu veuille permettre que ta menace s'accomplisse, et qu'il veuille détruire aussi tous les ennemis de l'Église; qu'il permette que leur rage s'apaise dans les flots de mon sang. » Il est dit, au 11e livre de l'*Histoire ecclésiastique*, qu'Ambroise ne se défendait contre l'empereur ni par ses mains, ni par des armes, mais au moyen de jeûnes continuels, par ses veilles, et en appelant, par ses prières, Notre-Seigneur sur l'autel pour le défendre, ainsi que l'Église.

5° Par la puissance de ses larmes; car il en versait dans des cas différents : pour le péché d'autrui; car, dit Paulin, quand on se confessait à lui, il pleurait tellement, qu'il obligeait par là le pécheur à pleurer aussi, et à sentir naître le désir et l'affection pour la vie éternelle. Paulin dit encore que lorsqu'on lui demandait la cause de ses larmes à la mort de quelque saint, il répondait que c'était moins le regret de les perdre, que celui de les voir partir avant lui. Il avait des larmes pour les injures faites à autrui : il en est parlé au chapitre ci-dessus, au sujet des guerriers goths : « Les larmes, disait-il, sont les seules armes qui appartiennent aux prêtres, et je ne dois résister que par ce moyen. »

6° Pour sa forte persévérance, constatée dans plusieurs circonstances. D'abord, en défendant la foi catholique. Le 12e livre de l'*Histoire ecclésiastique* dit que Justine, mère de l'empereur Valentinien, et qui était à la tête de l'hérésie arienne, commença à troubler l'Église et ceux qui en faisaient partie; elle menaça les prêtres qui ne voulaient point rejeter les décisions du concile de Rimini contre les ariens de les envoyer en exil. Dans ces débats, Ambroise combattit les ariens avec une force comparable

au mur d'une forte tour. C'est pour cela qu'on chante dans la préface : « Tu douas Ambroise d'une si grande fermeté, et tu l'ennoblis de si célestes dons, que par lui furent poursuivis et chassés les diables et les méchancetés des ariens, et que les princes sont devenus tes sujets et tes humbles esclaves. »

En second lieu, lorsque l'empereur voulut lui enlever une église, Ambroise s'y opposa, comme il est rapporté au 24e chapitre, 7e question : « L'empereur voulait qu'une église lui fût concédée, et je répondis : « Si vous exigez cet héritage, attaquez-« le : je mettrai mon corps au-devant pour le défendre jusqu'à « la mort; c'est mon plus cher désir. Je n'assemblerai pas le « peuple, je ne monterai pas à l'autel, mais je ne hâterai pas ma « mort, à moins d'être sacrifié devant l'autel. Il m'est ordonné « de donner une église; nous devons donc obéir aux ordres « royaux; mais les saintes Écritures nous prouvent que tu as « parlé légèrement. Empereur, ne charge pas ta conscience par « la croyance que tu aies quelque droit sur les choses divines. « Les palais appartiennent aux empereurs et les églises aux « prêtres. Naboth défendit de son sang la vigne qu'il ne voulait « pas donner : de même nous ne donnerons pas l'église de Dieu. « Le trône est à César; nous ne lui devons pas l'église; elle est « à Dieu, et César ne l'aura pas. Si on me demandait des biens « terrestres, de l'or ou de l'argent qui seraient à moi, je les « donnerais volontiers; mais je ne puis rien distraire du temple « de Dieu, car je l'ai reçu en garde, et non pour le donner à « d'autres. »

Enfin, en réprouvant tous vices et iniquités. L'histoire raconte qu'une émeute eut lieu à Thessalonique, et que quelques juges avaient été lapidés par le peuple. Théodose, empereur, en fut si courroucé, qu'il ordonna la mort de tous, sans distinction des coupables et des innocents; et cinq mille personnes environ périrent. Lorsque l'empereur vint à Milan, il voulut visiter l'église; mais Ambroise alla au-devant de lui, et lui en interdit l'entrée, en lui disant : « Empereur, comment ne reconnais-tu pas ton orgueil et ta cruauté, après les horreurs que tu viens de commettre? Songe à ta puissance, et reconnais l'énormité de ton péché. Il est juste que tu te fasses respecter, parce que tu es prince; mais, ô em-

pereur, de quel œil verras-tu la communion des bons au temple du Seigneur, et de quel pied fouleras-tu le parvis sacré? Comment étendras-tu vers Dieu tes mains d'où découle encore le sang innocent? Par quelle présomption prétendras-tu recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur, lorsque tu en as tant versé injustement? Éloigne-toi, et qu'un second crime n'aggrave pas le premier par une nouvelle énormité; reconnais le lien dont Notre-Seigneur t'a enchaîné, ce sera un remède salutaire pour toi. » Lorsque l'empereur eut entendu ces paroles, il s'en retourna au palais en gémissant et en pleurant. Quand il eut longtemps versé des larmes, Ruffin, général de ses armées, lui demanda le sujet de sa tristesse : « Tu ne sens pas mes maux, dit l'empereur : les églises sont ouvertes aux pauvres, et je ne puis y entrer. » En disant ces paroles, il se livrait à d'amers sanglots. Ruffin lui offrit d'aller trouver Ambroise pour obtenir la rémission de sa faute; mais l'empereur lui dit qu'il ne devait rien espérer d'Ambroise, qui redoutait moins la puissance royale que d'enfreindre les lois divines. Et Ruffin insista, en promettant de réussir : il reçut donc l'ordre d'y aller, et l'empereur le suivit peu après. Quand Ambroise vit Ruffin, il lui dit : « Oh ! Ruffin, tu t'es ravalé au-dessous du chien, puisque tu as été l'instrument de tant de crimes ; et tu oses encore aboyer contre la majesté divine ! » Ruffin l'ayant supplié vainement pour l'empereur, il lui annonça sa prochaine visite. Ambroise, rempli de l'amour de Dieu, lui dit : « Je te répète que l'empereur n'entrera point dans la sainte église ; et s'il veut agir en tyran, je recevrai volontiers la mort. » Ruffin ayant fait son rapport à l'empereur, celui-ci déclara qu'il irait recevoir d'Ambroise ses justes remontrances. Lorsqu'il y fut, il sollicita l'absolution. Ambroise courut lui défendre l'entrée de l'église, et lui demanda quelle pénitence il avait faite pour tant d'iniquités. Et l'empereur répondit : « C'est à toi qu'il appartient d'ordonner et à moi d'obéir. » Il allégua ensuite l'homicide et l'adultère commis par David. Et Ambroise dit : « Puisque tu l'as imité dans son crime, imite-le dans sa pénitence. » L'empereur dit alors qu'il était prêt à faire pénitence. Lorsqu'il fut réconcilié, l'empereur se rendit au chœur, et là Ambroise lui demanda ce qu'il attendait : « Assister aux

saints mystères », dit l'empereur. Le saint le prévint que le chœur de l'église était exclusivement réservé aux prêtres : « Va donc, dit-il, attendre les mystères avec le commun des auditeurs : la pourpre fait les empereurs et non les prêtres. » Et l'empereur lui obéit aussitôt. Et lorsqu'il fut de retour à Constantinople, l'évêque, s'apercevant qu'il se tenait en dehors du chœur, l'invita à y entrer. L'empereur lui répondit : « J'ai pu à peine faire la différence entre un empereur et un prêtre ; mais j'ai trouvé un maître en vérité, et je ne connais personne de plus digne du pontificat qu'Ambroise. »

7° Il se distingua par sa sainte doctrine ; car la sienne est profonde et révèle son génie. Jérôme dit, au livre des *Sept docteurs* : « Ambroise est pour la science des choses profondes, comme l'oiseau qui s'élève jusqu'au ciel ; car toutes ses maximes sur la foi, sur l'Église et sur les vertus respirent la noblesse et la fermeté. » Saint Augustin dit, dans son livre *Sur le Mariage*, et dans celui *Contre Pélage*, l'hérésiarque, que dans les écrits de saint Ambroise était toute la foi de Rome, et qu'il dominait tous les écrivains latins. Il ajoute que la foi et un sens pur règnent dans ses écrits ; c'est pour cela que l'ennemi ne put ressaisir son autorité, car les anciens docteurs, comme saint Augustin, suivaient ses préceptes. Saint Augustin raconte à Janvier que la mère d'Ambroise s'étonnait de ce qu'il jeûnait le samedi, quand il était à Milan. Augustin demanda à Ambroise pour quel motif il le faisait ; et le saint lui répondit : « Lorsque je vais à Rome, je jeûne le samedi ; et toi, dans quelque église que tu te trouves pour éviter le scandale, fais-en de même. » « Je retins ce conseil, dit Augustin, et je suivis cette règle comme si elle m'était venue du ciel. »

LÉGENDE DE SAINT GEORGE.

George, tribun, naquit en Cappadoce, et vint, en Libye, dans la ville qu'on appelle Silène, près de laquelle était un étang où habitait un monstre qui maintes fois avait fait reculer le peuple armé venu pour le détruire ; il s'approchait même jus-

qu'aux murs de la cité, et de son souffle tuait tout ce qu'il trouvait. Pour éviter de semblables visites, on lui donnait tous les jours deux brebis pour apaiser sa voracité. Si l'on y manquait, il assaillait tellement les murs de la ville, que son souffle empoisonné infectait l'air, et que beaucoup d'habitants en mouraient. On lui fournit tant de brebis qu'elles devinrent très-rares, et qu'on ne pouvait plus s'en procurer la grande quantité nécessaire; alors les citoyens tinrent conseil, et il fut décidé qu'on livrerait chaque jour un homme et une bête; si bien qu'à la fin on donna les enfants, filles ou garçons, de manière que personne ne fut épargné. Et le sort désigna un jour la fille du roi pour ce sacrifice. Le monarque épouvanté offrit en échange son or, son argent et la moitié de son royaume, pour qu'on sauvât à sa fille ce genre si cruel de mort. Mais le peuple s'échauffa et dit au roi que puisque l'édit qu'il avait promulgué avait détruit tous les enfants, sa propre fille ne devait point faire exception. On le menaça, en cas de refus, de le brûler lui et son palais. Le roi se mit alors à pleurer, et il gémit du triste sort de sa fille, et, s'adressant au peuple, il lui demanda et obtint un délai de huit jours pour pleurer sa fille. Au bout de ce temps, le peuple revint au palais et il dit : « Pourquoi perds-tu ton peuple pour ta fille? nous mourons tous par le souffle de ce monstre. » Le roi vit bien qu'il fallait se résoudre au sacrifice. Il fit couvrir sa fille de vêtements royaux, l'embrassa et lui dit : « Hélas! chère fille, je croyais me voir renaître dans tes nobles enfants; j'espérais inviter mes princes à tes noces, te voir ornée de vêtements royaux, et accompagnée de flûtes, de tambourins et d'instruments de musique de tout genre; et tu vas être dévorée par le monstre! Pourquoi ne suis-je pas mort avant que tu périsses ainsi? » Alors elle tomba aux pieds de son père, et lui demanda sa bénédiction. Il la lui donna en pleurant, et la serra tendrement dans ses bras; puis elle s'en alla vers le lac. George, qui passait par là, vit qu'elle pleurait, et lui demanda ce qu'elle avait; et elle lui répondit : « Bon jeune homme, monte bien vite à cheval, et hâte-toi de fuir, afin que tu ne périsses pas avec moi. » Et George lui dit : « Ne crains rien, et dis-moi ce que tu attends ici, et pourquoi tout ce peuple nous regarde. » Et elle répliqua : « Je

vois que tu as un cœur noble et grand ; mais hâte-toi de partir. » George repartit : « Je ne partirai que lorsque tu m'auras appris ce que tu as. » Lorsqu'elle l'eut instruit de tout, George ajouta : « Ne crains pas, je t'aiderai au nom de Jésus-Christ. — Brave chevalier, reprit-elle, ne cherche point à mourir avec moi ; il suffit que seule je périsse, car tu ne pourras ni m'aider ni me délivrer, et tu succomberais avec moi. » Dans ce moment, le monstre sortit de l'eau. Alors la vierge dit en tremblant : « Fuis au plus vite, chevalier. » Pour toute réponse, George monta sur son cheval, fit le signe de la croix, s'avança au-devant du monstre en se recommandant à Jésus-Christ, et le chargea intrépidement. Il brandit sa lance avec une telle force, qu'il le traversa et le jeta par terre. Alors, s'adressant à la fille du roi, il lui dit de passer sa ceinture autour du cou du monstre, et de ne le redouter en rien. Quand ce fut fait, le monstre la suivit comme le chien le plus doux. Lorsqu'ils l'eurent conduit dans la ville, le peuple s'enfuit sur les montagnes et sur les collines, en s'écriant que tout le monde allait périr. Mais George les retint en leur disant de ne rien craindre ; que le Seigneur l'avait envoyé pour les délivrer de ce monstre. Et il dit : « Croyez seulement en Dieu, et que chacun de vous soit baptisé, et je tuerai ce monstre. » Alors le roi et tout son peuple furent baptisés ; ensuite George tira son glaive et abattit la tête du monstre ; selon ses ordres, quatre paires de bœufs le transportèrent hors de la ville. Ce jour-là, vingt mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés. En l'honneur de la Vierge Marie et de saint George, le roi fit construire une église d'une étendue considérable, de l'autel de laquelle il coule une source qui guérit tous les malades qui boivent de son eau. Le roi offrit d'immenses richesses à George ; mais il les refusa, et il les fit distribuer aux pauvres. George instruisit le roi de quatre devoirs à remplir : d'avoir soin des églises de Dieu, d'honorer les prêtres, d'assister toujours dévotement au service divin, et d'être constamment charitable envers les pauvres ; et ayant embrassé le roi, il partit de ces lieux.

Quelques livres disent que lorsque la fille du roi allait être dévorée par le monstre, George fit le signe de la croix et le tua.

En ce temps régnaient Dioclétien et Maxime, qui firent infliger, par le proconsul Dacien, de très-grandes persécutions aux chrétiens, en sorte qu'en un mois il y en eut douze mille qui reçurent la couronne du martyre. Dans un si grand nombre de victimes, il y eut des chrétiens qui faiblirent et qui sacrifièrent aux idoles. Quand George vit cela, il fut fort attristé. Il répartit entre les pauvres ce qu'il possédait, et, changeant son costume de chevalier contre un vêtement de chrétien, il s'élança au milieu des tyrans, et dit : « Tous les dieux des gentils sont des diables, et c'est Notre-Seigneur qui a créé les cieux. » Et le proconsul dit : « Quelle présomption te porte à appeler nos dieux des diables? Dis-moi qui tu es et quel est ton nom. » Le saint répliqua : « Je porte le nom de George; je suis d'une famille noble de Cappadoce; je suis venu en Palestine par la volonté de Dieu; j'ai tout abandonné pour servir plus librement le Dieu du ciel. » Le proconsul, ne pouvant rien gagner sur lui, ordonna qu'il fût attaché à une croix dont les deux extrémités seraient plantées en terre, et qu'il serait déchiré avec les ongles de fer; il lui fit aussi appliquer des torches ardentes sur le corps, de manière à lui faire sortir les entrailles; puis il le fit laver et frotter avec de l'eau salée. La nuit suivante, Notre-Seigneur apparut au martyr, entouré d'une grande lumière; et il fut réconforté par par cette douce vision, au point de ne pas redouter d'autres tourments. Et lorsque Dacien vit qu'il ne pouvait le vaincre par les tortures, il recourut à un enchanteur, et il lui dit que les chrétiens méprisaient et leurs enchantements et leurs dieux. L'enchanteur répondit que s'il ne parvenait pas à surmonter la fermeté de George, il consentait à perdre la tête. Il prépara alors ses maléfices, et il appela ses dieux à son secours, et il mêla du poison avec du vin, et le présenta à boire à George, qui, ayant fait le signe de la croix, l'avala sans éprouver aucun mal. L'enchanteur doubla la dose de poison; et George la but encore sans éprouver le moindre mal. Quand l'enchanteur vit cela, il tomba aux pieds du saint, et lui demanda pardon, et le pria de le rendre chrétien. Aussitôt le juge fit décapiter l'enchanteur, et commanda que George fût attaché à une roue garnie de lames tranchantes des deux côtés; mais la roue se brisa, et il en sortit

sain et sauf. Alors le proconsul, irrité, le fit jeter dans une chaudière remplie de plomb fondu; mais George, après avoir fait le signe de la croix, y entra, et s'y trouva comme dans un bain. Dacien voulut alors agir autrement, espérant le séduire par de mielleuses paroles; il lui adressa donc ces mots : « George, mon cher fils, vois-tu comme nos dieux ont de bonté pour toi, puisqu'ils te soutiennent dans tes souffrances : tu blasphèmes contre eux, et cependant ils sont prêts à te pardonner, si tu veux te convertir à eux. Très-cher enfant, fais ce que je te demande; déserte ta fausse loi, et sacrifie à nos dieux, afin que tu sois comblé d'honneurs par eux et par moi. » Et George lui dit en souriant : « Pourquoi ne m'as-tu pas parlé ainsi avant de me tourmenter? Je suis disposé à faire ce que tu veux. » Alors Dacien, plein de joie, fit publier que George allait renoncer à la religion chrétienne et sacrifier aux dieux. Et toute la ville partagea l'allégresse du proconsul et se rendit au temple, où George vint aussi. Et il s'agenouilla et pria Notre-Seigneur de tout détruire dans ce temple, autant pour sa propre gloire que pour la conversion du peuple. Aussitôt la foudre descendit du ciel, et elle brûla le temple et les idoles et les prêtres; la terre s'ouvrit et engloutit tout ce qui restait. Saint Ambroise, en racontant ce fait, dit : « George, très-loyal chevalier de la chrétienté, confessa sans crainte Notre-Seigneur au milieu des païens. La grâce de Dieu lui donna une telle fermeté dans la foi, qu'il déconcerta tous les ordres de la puissance et qu'il brava ses nombreuses persécutions. O noble et bienheureux défenseur de Notre-Seigneur, que l'attrait des biens temporels ne séduisit pas, tes persécuteurs furent déçus et leurs faux dieux furent précipités dans l'abîme. » Quand Dacien reconnut ces faits, il fit venir George devant lui et dit : « Quels crimes n'as-tu pas commis, toi le plus pervers de tous les hommes? » Saint George lui dit : « Ne crois-tu pas qu'il en soit ainsi? Viens avec moi, et tu me verras sacrifier de nouveau. » Dacien lui répondit : « Je vois trop bien ta fourberie; tu voudrais m'anéantir comme tu l'as fait de mon temple et de mes dieux. » Et George répliqua : « Dis-moi, malheureux, comment pourraient te secourir tes dieux, quand ils ne peuvent pas s'aider eux-mêmes? » Alors Dacien, très-irrité, dit

à Alexandrine, sa femme : « Je me meurs, car je suis convaincu que cet homme m'a surpassé et m'a humilié. » Et sa femme lui dit : « Cruel et sanguinaire tyran, ne t'ai-je pas souvent engagé à ne pas persécuter les chrétiens? car leur Dieu combat pour eux. Apprends que je veux aussi devenir chrétienne. » Le tyran, rempli de surprise, lui répondit : « Ah ! quelle douleur ! tu t'es donc laissé séduire par eux ? » Alors il la fit pendre par les cheveux et la fit battre cruellement avec des verges. Pendant qu'on la battait, elle s'adressa à George et lui dit : « Lumière de vérité, où crois-tu que j'aille, moi qui n'ai point reçu le baptême? » Et George lui répondit : « Femme, ne crains rien ; le sang que tu verses remplace ton baptême et te mérite la couronne que tu auras. » Et elle mourut en récitant des oraisons. Saint Ambroise confirme ce fait dans sa *Préface*, quand il dit : « La reine des Perses, condamnée par son mari sans avoir reçu la grâce du baptême, remporta par sa passion une victoire qui, arrosée de son sang, lui ouvrit les portes du ciel. » Le lendemain, George fut condamné à être traîné par toute la ville ; ensuite on le décapita. Il demanda à Dieu la grâce de servir ceux qui réclameraient son assistance ; puis, aussitôt qu'il eut fait sa prière, il fut exécuté, sous l'empire de Dioclétien et Maximien, environ l'an deux cent quatre-vingt-sept de Notre-Seigneur.

Au retour de Dacien dans son palais, la foudre le pulvérisa ainsi que tous ses ministres.

Grégoire de Tours raconte que quelques personnes portant des reliques de saint George se trouvèrent logées dans un oratoire, et que le matin elles ne purent commencer la chasse en aucune manière, sans qu'auparavant elles eussent laissé là quelques parties de ces reliques.

On lit dans l'*Histoire d'Antioche* que les chrétiens voulant prendre cette ville, en formèrent le siége, et qu'un très-beau jeune homme apparut à un prêtre et lui dit qu'il était saint George, général des chrétiens, et l'engagea à faire porter à l'armée ses reliques. Pendant le siége de Jérusalem, les Sarrasins se défendaient vaillamment et les chrétiens ne pouvaient pénétrer dans la ville. Saint George, couvert d'une armure blanche, les encouragea à le suivre en leur promettant la prise de la ville ;

cela les enhardit, et ils s'emparèrent de la cité sainte et massacrèrent les Sarrasins.

LÉGENDE DE SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE.

Marc, évangéliste, était prêtre de l'ordre des diacres, et il fut tenu au baptême par l'apôtre saint Pierre, dont il était le disciple. Il alla à Rome avec saint Pierre, et, pendant que ce dernier y prêchait la foi, les chrétiens de cette ville le prièrent de permettre que Marc leur écrivît l'*Evangile*, afin de le conserver précieusement. Il l'écrivit tel, en effet, qu'il l'avait entendu de la bouche de saint Pierre qui, après l'avoir examiné, reconnut qu'il était plein de vérité, et le jugea propre à être connu de tout bon chrétien. Et lorsque saint Pierre fut convaincu de la perfection de la foi qui animait Marc, il l'envoya à Aquilée, où, en prêchant la parole de Dieu, il convertit une grande multitude de peuple, et là, comme à Rome, il écrivit l'*Évangile* qui, encore aujourd'hui, est montré avec vénération dans l'église d'Aquilée.

Enfin, il conduisit à Rome et présenta à saint Pierre un nommé Hermagoras, de la ville d'Aquilée, qu'il avait converti à la foi, et qu'il désirait voir nommer évêque de la même ville.

Lorsque Hermagoras eut été consacré évêque, et qu'il en eut longtemps et dignement rempli les fonctions à Aquilée, il y mourut martyr, ayant été saisi et massacré par les infidèles. Marc, sur l'ordre de saint Pierre, alla prêcher la parole de Dieu à Alexandrie, où, à son entrée, il ordonna Philo, le plus savant des juifs, et lui recommanda la dévotion et l'abstinence. Papias, évêque d'Hiérapolis, célèbre en style très-noble les louanges de Marc. Saint Pierre Damien dit aussi de lui : « Notre-Seigneur le remplit d'une si grande grâce à Alexandrie, que tous ceux qui suivaient ses leçons acquirent une telle perfection, qu'ils semblaient depuis longtemps exercer la religion. Mais c'était moins par la démonstration des miracles et l'éloquence de ses prédications que la foule était attirée, que par les exemples qu'il lui donnait. Après sa mort, son corps fut porté en Italie, sa patrie, et son

Evangile fut rangé au nombre des saintes reliques. Alexandrie fut ennoblie par le sang de sa victoire, et l'Italie s'enrichit de son corps. »

Par esprit de grande humilité, il s'était coupé le pouce, afin de ne pouvoir être ordonné prêtre; mais Dieu en décida autrement, puisque saint Pierre l'ordonna évêque d'Alexandrie. Et, arrivant dans cette ville, sa chaussure se déchira en plusieurs pièces, et il reconnut par là que Notre-Seigneur lui indiquait la fin de son voyage, et que le démon ne pourrait plus prévaloir dans ses embûches contre lui. Alors Marc vit un savetier cousant une vieille chaussure; il lui donna sa sandale à raccommoder. Le savetier se blessa gravement à la main gauche en faisant ce travail, et se mit à crier : « Un seul Dieu! » « Vraiment, dit alors saint Marc, Dieu m'a fait faire un bon voyage »; et, mêlant un peu de terre à sa salive, il appliqua cette boue sur la blessure, qui fut aussitôt guérie. Lorsque le savetier reconnut en lui tant de vertu, il le conduisit à sa maison et lui demanda qui il était et d'où il venait. Marc lui avoua qu'il était serviteur de Dieu; alors le cordonnier lui témoigna le désir qu'il aurait de voir Jésus-Christ, Marc le lui promit. Il convertit ensuite et baptisa tous les gens de la maison. Lorsque les habitants surent qu'il était arrivé un homme de Galilée qui méprisait leurs dieux, ils le surveillèrent. Quand il s'en aperçut, il ordonna évêque de cette ville le cordonnier qu'il avait baptisé, et il se retira à Pentapolis. Après deux ans de séjour dans cette ville, il revint à Alexandrie, où il trouva le nombre des chrétiens bien augmenté. Les prêtres des idoles cherchèrent à se saisir de lui. Un jour qu'il célébrait la fête de Pâques et qu'il officiait, ils lui passèrent une corde au cou, en disant : « Traînons ce bouvier à la voirie. » Sa chair et son sang tombaient sur la terre, et on le conduisit ainsi en prison. Là, il fut visité par l'ange, et même par Notre-Seigneur, qui le consola, en lui disant : « Marc, mon évangéliste, que la paix soit avec toi : ne crains rien, car je suis avec toi, et je te délivrerai. »

Le lendemain, il fut de nouveau traîné de côté et d'autre, et alors il offrit son âme au Seigneur, et il rendit l'esprit vers l'an cinquante-sept de Notre-Seigneur, sous le règne de Néron. Comme les païens voulaient brûler son corps, il survint une telle

grêle, accompagnée de la foudre, que chacun s'efforça de s'échapper et laissa là le corps du saint. Alors les chrétiens l'enlevèrent et l'ensevelirent honorablement dans l'église. Et voici le portrait qui nous est parvenu du martyr. Il avait le nez long et les sourcils épais ; les yeux beaux, la barbe très-belle et touffue ; il était plein de douceur et de la grâce de Dieu. Et le bienheureux Ambroise dit de lui : « Pendant que Marc brillait par ses miracles, il arriva que le savetier auquel il avait donné sa chaussure à coudre, se perça la main gauche et s'écria « qu'il n'y avait qu'un « seul Dieu. » Joyeux de l'entendre parler ainsi, saint Marc s'empressa de le guérir, en lui appliquant un peu de boue, composée de terre délayée avec sa salive. Le savetier, aussitôt guéri, continua son travail. Le saint lui prêcha l'Évangile et fit d'autres miracles ; et plusieurs aveugles recouvrèrent la vue. » Il arriva en l'an quatre cent soixante-huit de l'incarnation de Notre-Seigneur, du temps de l'empereur Léon, que les Vénitiens transportèrent son corps d'Alexandrie à Venise, et construisirent une magnifique église en son honneur. Deux marchands de Venise étant allés à Alexandrie, firent si bien par leurs dons et leurs promesses, qu'ils obtinrent des deux prêtres qui gardaient le corps du saint, de le leur laisser enlever. Lorsqu'ils l'eurent en cachette tiré du tombeau, il se répandit une odeur si pénétrante et si suave, que tous les habitants s'en émerveillèrent. Lorsqu'ils furent en mer, ils dirent aux marins qui voguaient avec eux, que leur navire portait le corps de saint Marc. Les passagers d'un des navires avec lesquels ils faisaient route dirent, par raillerie, que c'était le corps d'un Égyptien et non celui du saint. Aussitôt le premier navire se tourna vers celui de ces passagers, et le heurta tellement qu'il l'entr'ouvrit, et renouvela ses coups jusqu'à ce que ceux qui étaient dedans confessèrent qu'ils croyaient que c'était le corps de saint Marc. Une nuit que les navires étaient tourmentés par une violente tempête, et que de profondes ténèbres en augmentaient l'horreur, l'équipage ne savait plus que faire pour se sauver, et le saint apparut à un moine qui le gardait, et lui dit de recommander promptement aux marins de serrer leurs voiles, car ils étaient près de terre. Ils le firent, et le lendemain matin ils se trouvèrent en vue d'une ville ; et, en longeant le

rivage, ils changeaient toujours de place le corps du saint. Les habitants de ces contrées les félicitaient de leur bonheur de porter ainsi ce corps saint, et demandaient à l'adorer dévotement.

Un marin incrédule fut possédé du démon, et tourmenté jusqu'à ce qu'il convînt qu'il croyait que c'était véritablement le corps de l'évangéliste. Quand il fut délivré, il rendit grâce à Dieu, et il conserva pour le saint une grande dévotion.

Quelque temps après, et afin qu'il fût mieux gardé, on mit le corps du saint dans une colonne de marbre, en sorte qu'on ignorait qu'il fût là. Or, il arriva que ceux qui l'y avaient placé moururent, et on s'inquiéta de savoir où retrouver ce corps. On observa un jeûne solennel, et on célébra une procession générale, dans l'espoir que le saint patron leur serait favorable. Alors les pierres de la colonne tombèrent d'elles-mêmes à la vue de tout le peuple, qui s'étonna à la vue du sépulcre, et les fidèles rendirent mille actions de grâce au Seigneur. Ce jour fut toujours fêté depuis avec une très-grande solennité.

Un jeune homme, dont un cancer rongeait la poitrine, implora le secours de saint Marc; et, durant son sommeil, il aperçut un pèlerin auquel il demanda qui il était et où il allait. Celui-ci répondit qu'il était Marc et qu'il allait sauver un navire en péril : puis après ces mots, il toucha du doigt le jeune homme qui, en s'éveillant, se trouva guéri. Le navire entra au port, et on célébra ces deux miracles par des actions de grâce.

Quelques marchands de Venise, en allant à Alexandrie sur un navire sarrasin, s'aperçurent qu'ils étaient en danger de périr : ils se jetèrent précipitamment dans une chaloupe, et coupèrent les cordages. Immédiatement après, le navire sombra, et un seul homme restait sur l'eau, et il implora l'assistance de saint Marc. Aussitôt un homme de l'aspect le plus vénérable, entouré de lumière, vint à lui, et le transporta dans la chaloupe, après qu'il eut déclaré son intention de recevoir le baptême en arrivant à Alexandrie. Mais une fois arrivé, il oublia sa promesse. Alors, saint Marc lui apparut et lui reprocha son manque de foi, et cet homme s'empressa de se convertir, et il finit sa vie en se conduisant d'une façon édifiante.

Un homme travaillait sur le clocher de Saint-Marc, à Venise,

et il tomba d'en haut, et il se brisa les membres; mais, en tombant, il n'oublia pas de se recommander à saint Marc; il rencontra heureusement un fût de colonne qui le retint, et là on lui tendit des cordes, et il put se sauver sans aucune blessure; et i revint, dans de grands sentiments de dévotion, accomplir l'ouvrage qu'il avait entrepris.

Le serviteur d'un noble seigneur de Provence ayant fait vœu d'aller visiter le corps de saint Marc, et ne pouvant obtenir permission de son maître, ne balança pas à y aller sans prévenir ce dernier. A son retour, son maître ordonna qu'on lui arrachât les yeux; mais jamais on ne put lui enfoncer dans les prunelles des pointes aiguës; elles se recourbaient toujours. Enfin, le maître décida qu'il aurait les jambes coupées; mais les instruments de fer se changèrent en plomb. Le seigneur, reconnaissant alors le pouvoir céleste, demanda pardon à Dieu et à son serviteur, et il s'en alla avec lui visiter le corps de saint Marc.

Un chevalier blessé dans une bataille avait la main pendante, et les médecins et ses amis lui conseillaient de la faire couper. Il n'y voulut pas consentir, et la fit remettre à sa place, où elle fut fixée au moyen de langes; ensuite il fit son oraison à saint Marc, et il se trouva si bien guéri, qu'il n'en conservait qu'une petite cicatrice.

Un autre chevalier voyageant à cheval, armé de toutes pièces, tomba, par suite de la chute de son coursier sur un pont, au fond de l'eau, et sentant que, livré à ses propres forces, il ne pourrait sortir de là, il invoqua saint Marc, qui lui tendit une lance, et qui le tira du fleuve. Ce chevalier raconta ensuite ce miracle à Venise, où il accomplit dévotement son vœu.

Un homme de Mantoue, faussement accusé, fut mis en prison où il resta trente jours. Tourmenté d'être ainsi en captivité, il jeûna trois jours, et il se recommanda à saint Marc, qui lui apparut pendant son sommeil et qui lui ordonna de sortir de prison; mais cet homme crut que c'était une illusion, et il resta dans son cachot. Alors un ange vint une seconde fois, et lui intima l'ordre de sortir; et le prisonnier, reprenant confiance, trouva les portes ouvertes, et il se rendit libre en brisant facilement ses liens, et en rendant grâce à saint Marc.

Toute l'Apulie était désolée par une grande sécheresse; et les habitants ayant appris que ce fléau les accablait parce qu'ils ne fêtaient pas saint Marc, ils recoururent à sa miséricorde, et ils lui promirent de célébrer sa fête. Le saint les fit alors jouir d'un air pur, et leur envoya la pluie nécessaire pour féconder leur pays.

Vers l'an douze cent soixante-un, il se trouvait à Pavie, dans le couvent des frères Prêcheurs, un frère, jeune d'années et vieux par le talent, et qui était fort malade. Il se nommait Julien, fils de Faventin. Il fit venir le prieur, et il lui annonça devoir bientôt mourir. Il parut joyeux et très-sain de corps et d'esprit, et ensuite il se mit à crier: « Frères, j'éprouve une si grande abondance de joie, que mon âme s'envolera par suite des bonnes nouvelles que j'ai apprises. » Alors, levant les mains au ciel, il dit: « Seigneur, ôtez mon âme de sa prison, et délivrez-moi de cette vie mortelle. » Puis il s'endormit. Pendant son sommeil, il fut visité par saint Marc, et il entendit une voix qui demandait au saint pourquoi il était venu là. Et Marc répondit: « J'y suis venu, parce que le service de cet homme est agréable à Dieu. » La voix lui demanda aussi pourquoi il y était venu plutôt que les autres saints. Et il repartit: « Parce que ce jeune homme m'a toujours témoigné une vénération toute particulière, et qu'il a eu soin de visiter le tombeau où je repose; c'est pour cela que je viens à mon tour assister à sa fin. » Et le monastère se trouva rempli d'hommes vêtus de blanc qui venaient, disaient-ils, pour recueillir l'âme du malade et pour la présenter à Dieu. Le frère s'étant éveillé, fit demander le prieur auquel il raconta sa vision. Et il s'endormit ensuite, plein de joie, dans le Seigneur.

LÉGENDE

DE SAINT PIERRE LE NOUVEAU, MARTYR.

Saint Pierre le Nouveau, martyr, de l'ordre des prédicateurs, et courageux champion de la foi, fut originaire de la ville de

Vérone. Tel qu'une lumière éclatante sort d'un nuage de fumée, et qu'une rose s'élève au milieu des épines où un lis au milieu des ronces, saint Pierre naquit de parents infidèles et hérétiques, mais il se préserva entièrement de leurs erreurs. Il était âgé de sept ans, et il revenait un jour de l'école, lorsque son oncle, qui était sectateur de l'hérésie, lui demanda ce qu'on lui avait enseigné. Pierre répondit qu'il avait appris le symbole : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, etc. » Et l'oncle repartit : « Ne dis pas que Dieu a été le créateur du ciel et de la terre ; ce n'est point lui, mais le diable qui a fait toutes les choses visibles qui s'offrent à nos yeux. » Mais l'enfant soutenait que ce qu'il avait avancé était la vérité, et comme l'oncle cherchait à lui prouver le contraire, le petit Pierre, rempli de l'Esprit saint, le réfuta si pertinemment qu'il le mit dans l'impossibilité de lui répondre. Irrité d'être vaincu par un enfant, il raconta au père tout ce qui s'était passé, et s'efforça de le dissuader d'envoyer Pierre à l'école. « Je crains, dit-il, que si Pierre devient savant, il ne se rattache à la corruption de l'Église de Rome, et qu'il ne détruise notre foi. » Et il prophétisait ainsi sans s'en douter. Mais comme la volonté de Dieu règle toutes choses, le père de l'enfant ne se rendit point aux conseils de son frère. Pierre voyant ensuite qu'il y a danger à habiter avec les scorpions, renonça au monde et à ses parents, et il entra dans l'ordre des frères prêcheurs. Le pape Innocent déclare, dans une de ses lettres, avec quelle ferveur il y vécut durant trente ans. Sa charité ne le cédait point à son zèle pour la foi, et il est attesté, par le témoignage de ses confesseurs, qu'il ne se rendit jamais coupable d'un péché mortel. Il se rendit maître de sa chair par une abstinence continuelle. Donnant à peine un court moment au sommeil, il veillait les nuits, les consacrant à l'étude et à l'oraison. — Sa sainteté se manifesta par d'éclatants miracles. Un évêque des hérétiques ayant été pris par les fidèles et conduit à Milan, saint Pierre l'examina, et beaucoup d'évêques et de religieux étaient présents ainsi que la plus grande partie du peuple, et l'examen durait fort longtemps ; et comme il faisait une très-grande chaleur, l'hérésiarque dit : « Pierre, si tu es aussi saint que le prétend cette foule stupide,

pourquoi la laisses-tu mourir de chaleur, et pourquoi ne pries-tu pas ton Dieu qu'il envoie un nuage, afin que ce peuple imbécile ne succombe pas à l'ardeur du soleil? » Saint Pierre répondit : « Si tu veux promettre de renoncer à tes erreurs et d'embrasser la foi catholique, je prierai le Seigneur pour que ce que tu demandes s'accomplisse. » Alors les fauteurs des hérétiques dirent avec de grands cris à leur chef : « Promets, promets » ; car ils pensaient que Pierre serait confondu. Les catholiques se troublèrent, car ils craignaient qu'il n'en résultât du détriment pour la foi. Et le bienheureux saint Pierre dit d'une voix pleine de confiance : « Afin que le vrai Dieu se manifeste comme le créateur des choses visibles et invisibles, et pour la consolation des fidèles et la confusion des hérétiques, je prie Dieu qu'un nuage paraisse, et s'interpose entre le soleil et le peuple. » Et il fit le signe de la croix, et aussitôt une nuée se montra, et durant une heure entière elle couvrit toute l'assemblée, comme aurait fait une tente. Un paralytique, nommé Acerbas, était impotent depuis cinq ans, et il fallait qu'on le traînât par les rues sur un petit chariot ; on le conduisit à saint Pierre, et aussitôt il fut guéri. Le pape Innocent, dans la lettre déjà citée, parle de quelques-uns des miracles que Dieu opéra à l'intercession de son serviteur. Le fils d'un certain noble avait dans la bouche une horrible tumeur qui l'empêchait de parler et qui était sur le point de l'étouffer ; le saint ayant élevé les mains au ciel et fait le signe de la croix sur la figure du malade, et lui ayant mis son manteau sur les épaules, la santé lui fut immédiatement rendue. Ce même noble fut plus tard saisi de violentes convulsions, et l'on croyait que sa vie était en grand danger ; il se fit poser sur la poitrine le manteau du saint qu'il avait gardé avec respect, et immédiatement il vomit un ver qui avait deux têtes et qui était tout couvert de poils, et une complète guérison s'ensuivit. Le saint guérit un muet en lui mettant son doigt dans la bouche. Comme la contagion de l'hérésie gagnait dans diverses parties de la Lombardie, et que beaucoup de villes en étaient infectées, le souverain pontife y envoya pour arrêter les progrès du mal plusieurs inquisiteurs de l'ordre des frères prêcheurs. A Milan, les hérétiques étaient nombreux et puissants, habiles et remplis de la

science diabolique. Le pape y envoya Pierre, sachant qu'il était intrépide, admirablement instruit dans les connaissances de la religion, et parfaitement propre à réfuter et à confondre les arguties et les subtilités des mécréants. Le saint s'acquitta de ces fonctions avec un zèle infatigable, recherchant sans relâche les hérétiques, ne leur laissant aucun repos, les confondant et leur ôtant tout moyen de résister à l'esprit de Dieu qui parlait en lui. Les hérétiques furieux virent bien que leur secte serait détruite par un adversaire si redoutable, et ils songèrent à se débarrasser de lui. Comme il était au moment d'entreprendre une tournée pour s'acquitter des fonctions que lui avait confiées le saint-siége, quelques-uns d'entre eux se mirent en route avec lui, cachant qui ils étaient; et, tels que des loups furieux, ils l'assaillirent sur le chemin et le frappèrent de coups redoublés. Le saint ne fit aucune résistance; plein de résignation et de joie de souffrir pour Jésus-Christ, il vit couler son sang, et il tomba en priant et en criant : « Seigneur, je mets mon esprit entre vos mains. » Il avait aussi commencé à réciter le Symbole des Apôtres; mais l'un de ses meurtriers, voyant qu'il respirait encore, prit un couteau et le lui enfonça dans le flanc, ainsi que le raconte un frère qui accompagnait le saint et qui fut aussi blessé, mais qui survécut quelques jours. Après la mort du saint, son mérite se révéla d'une façon si éclatante par tant de miracles, que l'hérésie qu'il avait si énergiquement combattue durant sa vie en reçut un coup mortel; une foule d'hérétiques revinrent au giron de l'Église, et ceux, en petit nombre, qui persistèrent dans leur aveuglement furent expulsés de Milan; en sorte que cette ville est depuis ce temps demeurée constamment exempte du venin de l'erreur. Plusieurs de ces convertis entrèrent dans l'ordre des Frères prêcheurs, et se signalèrent par leur zèle à poursuivre les hérétiques. C'est ainsi que Samson fit périr en mourant plus de Philistins qu'il n'en avait tué durant sa vie. Parmi les miracles qui suivirent le trépas du martyr, le pape Innocent rapporte ceux-ci : les lampes qui entouraient le tombeau du saint s'allumèrent d'elles-mêmes et sans aucune assistance humaine, et il convenait en effet que celui qui avait été plein de feu pour la foi et si resplendissant des lumières de la vérité, se trouvât ainsi entouré mira-

culeusement de feu et de lumière. — Un homme qui était à un repas prononça des paroles irrespectueuses contre le saint, et aussitôt le morceau qu'il porta à sa bouche s'arrêta au passage, de sorte qu'il ne pouvait ni l'expulser ni l'avaler, et il était sur le point d'être suffoqué ; il fit alors en son cœur le vœu de ne plus rien dire de pareil à l'avenir, et aussitôt il put cracher ce qui avait failli l'étouffer. — Une femme hydropique se traîna avec grand'peine, aidée qu'elle fut par son mari, à l'endroit où le saint avait péri ; elle y fit sa prière, et immédiatement elle fut guérie. Beaucoup de possédés furent délivrés et de fiévreux et d'infirmes rétablis par l'intercession du bienheureux. Il guérit un homme à qui une fistule avait horriblement creusé un doigt de la main gauche. Un enfant gisait privé de sentiment, et on le regardait comme perdu sans ressource ; il se releva rempli de vigueur aussitôt qu'on lui eut posé sur la poitrine de la terre détrempée dans le sang du martyr. Une application de cette même terre guérit une femme que dévorait un cancer. Des gens atteints d'infirmités graves furent amenés à son tombeau, et ils y recouvrèrent aussitôt une complète santé et s'en retournèrent sans qu'aucun appui leur fût nécessaire. Lorsque Innocent IV eut inscrit le bienheureux Pierre au catalogue des saints, les frères à Milan voulurent transporter son corps dans un endroit plus élevé, et, quoiqu'il eût été enseveli depuis plus d'une année, on le trouva intact, sans aucune mauvaise odeur, et si bien conservé qu'on aurait dit qu'il venait d'expirer à l'instant ; les frères prirent donc le corps avec le plus grand respect, et il fut placé sur une estrade dans la place publique et exposé aux regards de tout le peuple qui vint l'invoquer avec simplicité. A l'endroit où le saint a été mis à mort, il descend souvent du ciel une grande clarté, ainsi que l'ont vu divers religieux et d'autres personnes. Deux frères prêcheurs, entre autres, ont certifié en avoir été témoins. Un jeune homme, nommé Gonfred, possédait un morceau de la tunique du saint, et un hérétique lui dit un jour en raillant de jeter au feu cette relique, et que, si elle n'était pas réduite en cendre, il reconnaîtrait Pierre pour un martyr et se convertirait à la foi. Ce morceau de tunique posé sur des charbons ardents les éteignit aussitôt. Alors l'hérétique le remit dans le feu, en

mettant avec un morceau de son propre manteau, mais ce dernier s'enflamma aussitôt qu'il ressentit l'approche de la chaleur, et de ce qui avait servi au saint il n'y eut pas un fil endommagé. Et l'hérétique revint à la voie de vérité, et il publia partout le miracle dont il avait été témoin. Un jeune homme, infecté de la corruption de l'hérésie, se trouvait à Florence avec d'autres personnes, et il s'était arrêté dans une église devant un tableau qui représente le *Martyre de saint Pierre*, et voyant le meurtrier qui, l'épée à la main, va frapper le saint, il dit : « Plût à Dieu que je fusse à sa place, je frapperais de bon cœur. » Aussitôt il devint muet. Et ses compagnons lui demandant ce qu'il avait, il ne put rien répondre et ils le reconduisirent chez lui. Mais rencontrant sur sa route l'église de Saint-Michel, il s'empressa d'y entrer, et se mettant à genoux il demanda, avec grande componction, pardon à saint Pierre, s'engageant, s'il était guéri, à confesser ses péchés et à abjurer l'hérésie. Immédiatement il recouvra la parole, et, venant à la maison des frères, il fit confession de ses fautes et il renonça à ses erreurs, et son confesseur le lui ayant permis, il raconta, au moment de la prédication des frères et devant toute la multitude, ce qui lui était arrivé. Un navire était en proie à une violente tempête, au milieu de l'obscurité, et l'équipage, au moment de périr, invoquait l'assistance de différents saints ; mais ne voyant nul indice de salut, il se livrait au désespoir, lorsque l'un des marins, Génois de nation, parla ainsi : « Mes camarades, est-ce que vous n'avez jamais entendu parler d'un religieux de l'ordre des frères prêcheurs, nommé Pierre, que les hérétiques ont mis à mort à cause du zèle qu'il mettait à défendre la foi catholique, et par l'intercession duquel le Seigneur opère une foule de miracles? Implorons dévotement son assistance, et j'ai le ferme espoir qu'il nous exaucera. » Tout l'équipage se mit alors à invoquer saint Pierre avec ferveur ; et tandis qu'ils priaient, la vergue à laquelle était attachée la voile parut toute couverte de cierges allumés, de sorte que les ténèbres se dissipèrent devant une admirable clarté. Et ils virent un homme revêtu du costume des frères prêcheurs, debout sur la voile, et ils ne doutèrent pas que ce ne fût saint Pierre. Le navire étant arrivé sain et sauf à Gênes, les matelots

se rendirent au couvent des frères, et, rendant grâce à Dieu et à saint Pierre, ils racontèrent en détail aux frères le miracle auquel ils devaient leur salut. — Il y avait une femme en Flandre qui avait successivement mis au monde trois enfants morts, et son mari avait conçu de la haine pour elle à cause de ce malheur, et elle pria saint Pierre de lui accorder son assistance. Elle accoucha d'un quatrième enfant qui se trouva aussi privé de vie, et la mère conjura avec la plus grande ferveur le saint de lui rendre la vie. A peine avait-elle achevé son oraison que l'enfant parut sain et dispos. On le porta pour le baptiser et l'on voulait lui donner le nom de Jean, mais le prêtre était dans l'ignorance de l'intention des parents et il l'appela Pierre, et cet enfant conserva toute sa vie ce dernier nom en l'honneur du saint. Dans une province d'Allemagne, quelques femmes voyant une grande foule de peuple qui se rendait à l'église des Frères-Prêcheurs pour rendre hommage à saint Pierre, se mirent à dire : « Ces frères prêcheurs connaissent tous les moyens de gagner de l'argent ; car afin d'en accumuler beaucoup et afin d'élever des édifices superbes, ils ont découvert un nouveau martyr. » Elles tenaient semblables propos en filant sur la place publique. Et voici que tout d'un coup le fil qu'elles tenaient se trouva tout couvert de sang, ainsi que leurs doigts. Voyant cela, elles se hâtèrent d'essuyer leurs doigts, mais les traces de sang y étaient toujours. Alors elles eurent peur et elles se repentirent, et elles dirent : « Vraiment, nous sommes frappées d'un miracle si surprenant, parce que nous avons médit du sang précieux du martyr. » Et courant au couvent des frères, elles racontèrent la chose au prieur et elles lui montrèrent le fil tout taché de sang. Le prieur, sur les instances de beaucoup de fidèles, convoqua un auditoire nombreux et il fit le récit de ce miracle, et il montra à toute l'assemblée le fil couvert de sang. Un certain maître dans la science de grammaire, qui assistait à cette prédication, se mit à la tourner en ridicule et il dit aux assistants : « Voyez comme ces frères trompent les cœurs des simples. Ils ont teint dans du sang ce fil qu'ils nous montrent, et ils ont aposté quelques femmes qui sont à leur dévotion, et ils supposent ainsi des prodiges. » Et comme il parlait ainsi, la main de Dieu le frappa aussitôt, et il

fut saisi subitement d'un accès de fièvre si violent, qu'il fallut que ses amis le transportassent de l'église à sa maison. Son mal empirant, il se trouva proche de la mort; et il fit venir le prieur, et, se confessant avec humilité de sa faute, il fit vœu, s'il recouvrait la santé par les mérites de saint Pierre, d'avoir toujours pour ce saint une dévotion spéciale. Et il fut aussitôt guéri.

En France, dans la province de Sens, une jeune fille se laissa tomber dans une rivière, et elle fut entraînée par le courant, et, après être longtemps demeurée sous l'eau, elle en fut retirée sans vie, et son corps était noir et glacé. On la porta à l'église des frères, et aussitôt que l'on eut imploré l'intercession de saint Pierre, elle revint à la vie et à la santé. Une dame, nommée Girolda, épouse de Jacques de Valsain, avait été pendant quatorze ans possédée de divers esprits immondes, et elle alla trouver un prêtre, lui disant : « Je suis une démoniaque, et un esprit de ténèbres ne me laisse pas de repos. » Le prêtre, effrayé, s'enfuit dans la sacristie, et, prenant un livre dans lequel étaient les formules pour conjurer les démons, il le cacha sous son manteau et il revint bien accompagné vers cette dame. Dès qu'elle le vit, elle s'écria : « Où as-tu été, méchant? Qu'est-ce que tu caches ainsi sous ton manteau? » Le prêtre eut recours à ses conjurations, mais elles restèrent sans effet, et la dame alla trouver saint Pierre, qui vivait encore, en le conjurant de lui prêter son appui. Et il lui répondit d'une voix prophétique : « Prends confiance, ma fille; ne te livre point au désespoir; si je ne puis accomplir en ce moment ce que tu demandes, il viendra un temps où tu l'obtiendras complétement. » Ce qui arriva en effet; car, après son martyre, cette possédée se rendit au tombeau du saint, et immédiatement elle fut guérie. Une femme, nommée Euphémie, du diocèse de Milan, était depuis sept ans possédée par les démons. Et comme on la menait au tombeau du saint, les démons poussèrent de grands cris par sa bouche, et ils l'abandonnèrent, la laissant comme morte; mais peu de temps après, elle se leva pleinement guérie. Il y avait en Allemagne, dans le monastère d'Ottenbach, au diocèse de Constance, une religieuse qui, depuis plus d'un an, était atteinte d'un rhumatisme au genou qui la faisait cruellement souffrir, sans que rien

pût la soulager. Comme à cause de sa maladie et de l'obligation où elle était de rester dans son cloître, elle ne pouvait visiter de corps le tombeau de saint Pierre, elle voulut du moins y faire avec grande ferveur un pèlerinage mental. Elle apprit qu'on pouvait en quatorze jours se rendre de son couvent à ce tombeau, et elle s'imposa l'obligation de réciter, durant pareil espace de temps, cent *Pater* par jour en l'honneur de saint Pierre. A mesure qu'elle avançait ainsi dans ses journées, elle commença à se trouver de plus en plus soulagée. Lorsqu'elle eut accompli la dernière journée, elle se prosterna comme si elle eût été en réalité devant la tombe du saint, et elle lut tout le Psautier avec une extrême dévotion. Elle se trouva alors tellement soulagée, qu'à peine ressentait-elle encore quelque reste de son infirmité. Elle se mit à effectuer son voyage spirituel de retour, et, avant qu'elle eût accompli les quatorze journées, elle se trouva complétement guérie. Un homme, nommé Roba, avait perdu au jeu jusqu'à ses vêtements, et, revenant chez lui, se voyant dépouillé de tout, il se livra au désespoir, et se mit à invoquer les démons en proférant d'affreux blasphèmes. Aussitôt trois démons accoururent et le saisirent au cou, le serrant si fortement qu'il ne pouvait parler. Et comme ils le secouaient avec force, ceux qui habitaient les étages inférieurs de la maison montèrent au bruit et dirent : « Qu'est-ce que tu fais donc, Roba ? » Et les démons répondirent : « Allez en paix, et ne quittez pas vos lits. » Eux, croyant entendre la voix de leur voisin, se retirèrent aussitôt. Et quand ils s'en furent allés, les démons se mirent à tourmenter encore plus ce malheureux. Et les gens de la maison, se doutant de ce qui en était, firent appeler un prêtre. Celui-ci conjura les démons au nom de saint Pierre, et deux des malins esprits s'enfuirent aussitôt. Le lendemain le possédé fut mené au tombeau de saint Pierre, et le frère Guillaume de Verceil vint, et commença à gourmander le démon. Mais celui-ci répondit : « Frère Guillaume, tu n'es pas en état de me chasser; cet homme est à nous ; il accomplit nos œuvres. » On demanda alors à ce démon comment il s'appelait, il répliqua : « Je m'appelle Balsephas. » Adjuré au nom de saint Pierre, il jeta le possédé par terre et il s'enfuit; et l'homme, resté parfaitement

guéri, marcha désormais dans les voies de la piété. Il y avait dans la ville de Compostelle un homme nommé Benoît, qui avait les jambes enflées comme des outres, le ventre gonflé comme celui d'une femme enceinte, le visage défiguré par une tumeur horrible, et tout le corps tellement bouffi qu'il avait l'aspect d'un monstre. Il allait s'appuyant sur un bâton et demandant l'aumône; et il implora un jour la commisération d'une dame, qui lui dit : « Dans l'état où tu es, la mort serait pour toi un bienfait; suis mon conseil, va au couvent des frères prêcheurs, et confesse tes péchés en invoquant l'assistance de saint Pierre. » Il se rendit le lendemain matin au couvent, et, trouvant la porte fermée, il s'étendit devant et il s'endormit. Et voici qu'un homme d'un aspect vénérable et couvert de l'habit des frères prêcheurs lui apparut, et, étendant sur lui son manteau, il le fit entrer dans l'église. Et le mendiant se réveilla et se trouva dans l'intérieur de l'église, et il s'aperçut qu'il était complétement guéri. Et l'étonnement de la foule fut extrême lorsque l'on vit subitement délivré de ses infirmités un homme dont l'état était si pitoyable.

LÉGENDE DE SAINT MARCELIN, PAPE.

Marcelin gouverna l'Église de Rome durant neuf ans et quatre mois. Il fut arrêté par l'ordre de Dioclétien et de Maximien, et mené pour sacrifier aux idoles. Comme il ne voulut pas y consentir, on le menaça des plus grands tourments, et, cédant à la crainte des supplices, il jeta sur l'autel deux grains d'encens. Alors les infidèles furent remplis de joie et les chrétiens éprouvèrent une extrême tristesse. Et ils se portèrent vers le souverain pontife, et ils lui firent des reproches, et il dit qu'il se soumettait à être jugé par le synode des évêques. Et ils répondirent : « Qu'il n'arrive jamais que le souverain pontife comparaisse devant des juges, mais pèse ta faute dans ta conscience et juge-toi de ta propre bouche. » Le pape, reconnaissant sa faute, fit pénitence et gémit beaucoup, et il se déposa lui-même; mais

les fidèles le réélurent d'une voix unanime. Les empereurs, apprenant cela, le firent arrêter derechef, et, comme il refusa avec la plus grande énergie de sacrifier, ils ordonnèrent qu'on lui coupât la tête. Et la rage des persécuteurs devint telle que dans l'espace d'un mois il périt dix-sept mille chrétiens. Marcelin déclara, lorsqu'on l'amenait pour le décapiter, qu'il était indigne de la sépulture chrétienne, et il excommunia tous ceux qui prétendraient l'ensevelir, de sorte que son corps demeura durant trente-cinq jours sans être enseveli. Ensuite l'apôtre saint Pierre apparut à Marcel, successeur de Marcelin, et il lui dit : « Mon frère Marcel, pourquoi ne m'ensevelis-tu pas ? » Et Marcel répondit : « Est-ce que tu n'as pas déjà reçu la sépulture, seigneur ? » Et l'apôtre répliqua : « Je me regarde comme n'ayant pas été enseveli tant que Marcelin est sans sépulture. » Et Marcel répliqua : « Ne sais-tu pas qu'il a excommunié tous ceux qui voudraient l'ensevelir ? » L'apôtre repartit : « Est-ce qu'il n'a pas été écrit : « Celui qui s'humilie sera élevé ? » c'est ce précepte qu'il faut considérer. Va donc, et ensevelis-le à mes pieds. » Et Marcel se leva aussitôt, et il accomplit les ordres de l'apôtre.

LÉGENDE DE SAINT VITAL.

Vital, militaire distingué, eut de son épouse Valérie deux fils, Gervais et Protais. Il se rendit une fois à Ravenne avec le juge Paulin, et il y vit condamner à avoir la tête tranchée un médecin chrétien, nommé Ursicin, et ce chrétien, qui avait souffert avec constance de cruels tourments, montrait alors une grande frayeur, et Vital lui cria : « Mon frère Ursicin, toi qui as guéri beaucoup de personnes par tes connaissances en médecine, ne te donne pas toi-même la mort éternelle ; tu es arrivé, en traversant avec constance bien des souffrances, au moment de cueillir la palme du martyre : garde-toi de perdre la couronne que Dieu t'a préparée. » Ursicin, en entendant ces paroles, revint aussitôt de ses craintes, et il alla avec joie au martyre. Le

bienheureux Vital le fit ensevelir avec honneur, et il refusa ensuite d'accompagner Paulin. Celui-ci en fut fort irrité, et, sachant d'ailleurs que Vital avait encouragé Ursicin, et qu'il avouait hautement qu'il était soldat de Jésus-Christ, il le fit étendre sur le chevalet. Et Vital lui dit : « Tu es bien fou si tu crois que j'aiderai à tromper ceux qu'il a toujours été mon état de délivrer. » Et Paulin dit aux bourreaux : « Conduisez-le au temple, et s'il ne veut pas sacrifier, creusez une fosse très-profonde, et creusez jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'eau ; alors vous l'y enterrerez tout vif et couché sur le dos. » Ce que firent les bourreaux ; et cela se passa sous le règne de Néron, qui commença vers l'an du Seigneur cinquante-sept. Le prêtre des idoles, qui avait donné ce conseil, fut aussitôt saisi du démon, et pendant sept jours il resta comme frénétique à l'endroit où le martyr avait souffert, en criant : « Tu me brûles, saint Vital. » Le huitième jour il fut précipité par le démon dans un fleuve, et il y périt misérablement. L'épouse de saint Vital, en revenant à Milan, rencontra des païens qui venaient de sacrifier aux idoles, et comme ils l'engageaient à manger des viandes offertes en sacrifice, elle répondit : « Je suis chrétienne, et je ne puis participer à vos offrandes. » En entendant cela, ils la frappèrent si rudement qu'elle fut rapportée demi-morte à Milan par ses esclaves qui l'accompagnaient, et trois jours après, elle alla heureusement vers le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT PHILIPPE, APOTRE.

L'apôtre Philippe, après avoir, durant vingt ans, prêché dans la Scythie, fut saisi par les païens, qui voulurent le forcer à sacrifier à une statue de Mars. Alors il sortit soudain de dessous le piédestal de la statue un grand dragon qui tua le fils du prêtre, qui apportait le feu pour le sacrifice ; il tua aussi deux des tribuns dont les soldats tenaient Philippe enchaîné ; et il infecta tellement l'air de son souffle, que tous les autres assistants tombèrent

malades. Et Philippe dit : « Croyez-m'en, brisez cette statue, et adorez à sa place une croix, afin que vos malades soient guéris et que les morts ressuscitent.» Ceux qui souffraient criaient : « Fais que nous soyons guéris, et nous briserons aussitôt cette image de Mars. » Alors Philippe ordonna au dragon de se retirer dans un désert où il ne pût nuire à personne. Et aussitôt le dragon se retira et on ne le revit plus. Alors Philippe les guérit tous et il rendit la vie aux trois morts. Et tous s'étant convertis à la foi, il resta une année à prêcher parmi eux, et il ordonna des prêtres et des diacres, et il vint ensuite en Asie, dans la ville d'Hiérapolis, et il y éteignit l'hérésie des Ébionites, qui enseignaient que Jésus-Christ n'avait pris que l'apparence de la chair. Et il y avait là deux vierges très-saintes, ses filles, par lesquelles le Seigneur convertit beaucoup de monde à la foi. Le septième jour avant sa mort, Philippe convoqua auprès de lui les évêques et les prêtres, et leur dit : « Le Seigneur m'a accordé un délai de sept jours pour que je les emploie à vous instruire. » Et il avait alors quatre-vingt-sept ans. Ensuite les infidèles se saisirent de lui, et ils l'attachèrent sur la croix à l'instar de son maître qu'il avait prêché, et ainsi il alla trouver le Seigneur et il acheva heureusement sa vie. Et ses deux filles furent ensevelies auprès de lui, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Isidore, dans son livre *de la Naissance, de la Vie et de la Mort des Saints*, s'exprime ainsi au sujet de saint Philippe : « Il prêcha Jésus-Christ dans les Gaules, et parmi des nations barbares et voisines des ténèbres, et assises sur les bords de l'Océan en courroux ; il les amena à la lumière de la science et au port de la foi ; enfin il mourut crucifié et lapidé à Hiérapolis, ville de la Phrygie, et il y reposa avec ses deux filles. » Au sujet d'un autre Philippe qui fut l'un des sept diacres, saint Jérôme dit, dans son *Martyrologe*, qu'après s'être distingué par de grands miracles, il reposa à Césarée, le huit des ides de juillet, et que trois de ses filles furent ensevelies auprès de lui, car la quatrième avait reçu la sépulture à Éphèse. Ce Philippe, diacre, qui reposa à Césarée, ne doit point être confondu avec Philippe l'apôtre, qui reposa à Hiérapolis, et qui eut deux filles prophétesses : le diacre en eut quatre. L'*Histoire ecclésiastique* dit

cependant que ce fut Philippe l'apôtre qui eut quatre filles qui prophétisaient; mais l'assertion de saint Jérôme es plus vraisemblable.

LÉGENDE

DE SAINT JACQUES LE MINEUR, APOTRE.

Jacques le Mineur et le Juste fut fils d'Alphée et frère du Seigneur. On l'appelle Jacques d'Alphée non-seulement selon la chair, mais encore selon la signification du nom; car Alphée veut dire docte, ou fugitif, ou millième. Et Jacques fut docte par l'inspiration de la science, fugitif par le mépris du monde, et millième par la réputation et l'humilité. On l'appelle le frère du Seigneur, en cela qu'il lui ressemblait tellement que la plupart se méprenaient à les voir. Et quand les Juifs vinrent se saisir de Jésus-Christ, c'est pour qu'ils ne prissent pas Jacques à sa place que Judas embrassa Jésus afin de le leur faire reconnaître. Et c'est ce qu'atteste saint Ignace dans sa lettre à saint Jean l'Évangéliste, où il dit : « S'il m'est donné de pouvoir aller à Jérusalem, je veux voir ce vénérable Jacques, qui est surnommé le Juste, et qu'on dit être aussi semblable à Jésus-Christ par les traits de son visage, sa vie et sa manière d'être que s'ils étaient fils de la même mère. » On l'appelle aussi le frère du Seigneur, parce que Jésus-Christ et Jacques, de même qu'ils descendaient des deux sœurs, étaient regardés aussi comme descendants des deux frères, Joseph et Cléophas. Et il n'est pas appelé frère du Seigneur parce que Joseph, l'époux de Marie, l'eut d'une autre femme, ainsi que l'ont prétendu quelques personnes; mais il fut fils de Marie, fille de Cléophas, et ce Cléophas fut le frère de Joseph l'époux de Marie, quoique maître Jean Béleth dise qu'Alphée, le frère de ce Jacques, fut frère de Joseph l'époux de Marie; ce que l'on ne regarde pas comme vrai, car les Juifs appelaient frères ceux que réunissaient les liens du sang. Ou bien on l'appelle frère du Seigneur à cause de la prérogative et de l'excellence de sa sainteté, qui fit qu'il

fut, de préférence aux autres apôtres, ordonné évêque de Jérusalem. On l'appelle Jacques le Mineur pour le distinguer de Jacques fils de Zébédée. Quoiqu'il fût né avant Jacques, fils de Zébédée, il fut cependant surnommé le plus jeune; et pareille coutume s'observe dans la plupart des congrégations religieuses, où celui qui entre le premier s'appelle majeur, et celui qui n'y arrive qu'après lui reçoit le nom de mineur, quand bien même il serait plus âgé ou plus éminent en sainteté. Jacques fut appelé le Juste à cause du mérite de son éminente sainteté. Saint Jérôme dit : « Telle fut la vénération que le peuple eut pour lui, que l'on se disputait à qui toucherait le bord de ses vêtements. » Et Hégésipe, qui vivait près du temps des apôtres, a rendu aussi témoignage de la sainteté de Jacques : « Il fut, dit-il, sanctifié dès le ventre de sa mère; il ne but ni vin ni bière, il ne mangea jamais de viande, il ne porta jamais le fer sur sa tête, il ne s'oignit point d'huile, il ne fit point usage de bains, il ne se vêtait que d'un simple drap de toile. Il fléchit si souvent les genoux pour se mettre en oraison, que ses genoux étaient devenus tout durs. C'était le seul d'entre les apôtres auquel l'on permit, à cause de son éminente vertu, d'entrer dans le saint des saints.» On dit qu'il fut le premier parmi les apôtres qui célébra la messe; à cause de sa grande sainteté, les autres lui accordèrent l'honneur d'être le premier, après l'Ascension du Seigneur, à célébrer les saints offices dans la ville de Jérusalem, même avant qu'il eût été ordonné évêque; et il est dit dans le livre des *Actes*, que les disciples persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communion du pain, ce qui doit s'entendre de la célébration de la messe. On dit aussi que ce fut saint Jean qui célébra le premier la messe revêtu d'habits pontificaux. Après la passion du Sauveur, Jacques fit vœu de ne point manger jusqu'à ce qu'il eût vu son Maître ressuscité d'entre les morts, et le jour de la résurrection, comme il n'avait jusque-là pris aucune nourriture, le Seigneur lui apparut, et il dit à ceux qui étaient avec Jacques : « Disposez la table »; et prenant ensuite un pain, il le bénit, et le donna à Jacques le Juste, disant : « Lève-toi, mon frère, et mange, car le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. » La septième année de son

épiscopat, Jacques vit les autres apôtres réunis autour de lui à Jérusalem, et pendant sept jours il prêcha avec eux dans le temple en présence de Caïphe et des autres Juifs; et comme ils étaient près de demander le baptême, tout d'un coup un Juif entra dans le temple et s'écria : « Que faites-vous, Israélites? pourquoi vous laissez-vous abuser par ces magiciens? » Alors le peuple se souleva, et il voulut lapider les apôtres; et ce Juif monta sur les degrés d'où saint Jacques prêchait, et il le précipita au bas, et depuis l'apôtre resta boiteux. Dans la trentième année de son épiscopat, les Juifs, voyant qu'ils ne pouvaient tuer saint Paul, parce qu'il en avait appelé à César et qu'il avait été envoyé à Rome, tournèrent toute leur fureur contre Jacques, et cherchèrent l'occasion de se défaire de lui. Et Hégésippe raconte, ainsi qu'on le lit dans l'*Histoire ecclésiastique*, qu'ils se réunirent et vinrent le trouver, disant : « Nous te prions de détromper le peuple, car il tombe dans l'erreur en s'imaginant que Jésus est le Messie. Veuille donc dissuader tout le peuple au jour de la Pâque prochaine. Nous nous conformerons tous à ce que tu diras, car tu es juste et digne de vénération, et tu ne fais nulle acception de personne. Ils le placèrent donc sur le pinacle du temple, et ils crièrent à haute voix : « O le plus juste des hommes, auquel nous devons tous soumission, ce peuple est dans l'erreur au sujet de Jésus, qui a été crucifié; expose-nous ce qu'il t'en semble. » Alors Jacques répondit d'une voix forte : « Pourquoi m'interrogez-vous à l'égard du Fils de l'homme? Il est assis dans le ciel à la droite du Tout-Puissant, et il viendra juger les vivants et les morts. » En entendant cela, les chrétiens furent pleins de joie, et ils écoutèrent l'apôtre avec grande satisfaction. Les pharisiens et les scribes dirent : « Nous avons mal fait de faire rendre un tel témoignage à Jésus; mais montons et précipitons-le en bas, afin d'effrayer les autres, et que l'on n'ose se déclarer son partisan. » Et ils se mirent à crier de toutes leurs forces : « Le juste est dans l'erreur. » Et ils montèrent, et ils le précipitèrent, et ils l'écrasèrent avec des pierres en disant : « Lapidons Jacques le Juste. » Et il ne fut point tué de sa chute; mais se relevant et se mettant à genoux, il dit : « Je vous prie, Seigneur, de leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils

font. » Alors un des prêtres, des enfants de Raab, s'écria : « Arrêtez, épargnez le Juste qui prie pour vous. » Alors un juif prit un marteau à foulon, et d'un grand coup il brisa la tête de l'apôtre, et fit voler au loin sa cervelle. C'est ce que raconte Hégésippe. Et saint Jacques alla ainsi vers Dieu, sous le règne de Néron, qui monta sur le trône l'an du Seigneur cinquante-sept, et il fut enseveli près du temple. Et quand le peuple voulut venger sa mort et se saisir de ses meurtriers, ils prirent la fuite. Josèphe dit qu'à cause de la mort de Jacques le Juste eut lieu la dispersion des Juifs et la destruction de Jérusalem. Mais ce ne fut pas seulement à cause de la mort de Jacques, mais surtout pour celle du Seigneur qu'arriva cette destruction, comme l'avait prédit Jésus-Christ. Il ne voulut pas la mort du pécheur, aussi les attendit-il durant quarante ans, et il leur fit prêcher la pénitence par les apôtres. Et comme ils n'écoutaient pas les prédications, le Seigneur voulut du moins effrayer par des prodiges ces cœurs endurcis. Et dans l'espace de ces quarante ans, il se vit beaucoup de miracles et de choses merveilleuses, ainsi que le raconte Josèphe. L'on vit une étoile brillante et en forme de glaive au-dessus de la ville, et elle y resta une année entière, jetant une clarté éblouissante. Un jour que l'on célébrait la fête des Azymes, à l'heure de none, la foudre entoura l'autel et tout le temple, et chacun croyait que la fin du monde était arrivée. Dans cette même fête, une génisse amenée pour être sacrifiée se changea tout à coup en brebis dans les mains des sacrificateurs. Quelques jours après, au moment du coucher du soleil, on vit des chars qui couraient dans toutes les régions de l'air, et des légions qui combattaient entre elles dans les nuages, et des villes dont on faisait le siége. A la fête de la Pentecôte, les prêtres étant entrés la nuit dans le temple pour y exercer les fonctions de leur ministère, entendirent un grand bruit et des voix qui disaient : « Sortons de ces lieux. » Dans la quatrième année de la guerre, un homme nommé Jésus, fils d'Ananie, se mit à crier lors de la fête des Tabernacles : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix sur Jérusalem et sur le temple, voix sur les époux et les épouses, voix sur tout le peuple. » On le saisit, on le frappa, on le flagella ; mais jamais il ne proféra d'autre

parole; et plus on le frappait, plus il répétait avec force ces mêmes mots. On le mena au juge, on le soumit à une cruelle torture, jusqu'à lui briser les os; mais on ne tira de lui ni une plainte ni une larme, car à chaque coup qu'il recevait, il répétait en hurlant ces mêmes paroles; et il ajouta : « Malheur! malheur à Jérusalem! » C'est ce que raconte Josèphe.

Comme les Juifs n'étaient point convertis par les prédications des apôtres, et qu'ils n'étaient point effrayés de tels prodiges, au bout de quarante ans, le Seigneur amena Vespasien et Titus contre Jérusalem, et ils la détruisirent de fond en comble. Voici quelle fut la cause de leur venue devant Jérusalem, ainsi qu'on le lit dans une certaine histoire apocryphe : Pilate voyant qu'il avait condamné Jésus malgré son innocence, et redoutant la colère de l'empereur Tibère, lui envoya, pour se justifier, un messager nommé Albanus, et à cette époque, Vespasien gouvernait la Galatie au nom de Tibère. L'envoyé de Pilate fut poussé par les vents sur les côtes de la Galatie et conduit à Vespasien. Et l'usage était en ce pays que quiconque y faisait naufrage devenait l'esclave du gouverneur. Et Vespasien demanda à Albanus qui il était, d'où il venait et où il allait. Et il répondit : « Je suis de Jérusalem, et j'en étais parti pour me rendre à Rome. » Vespasien répondit : « Tu viens du pays des sages; tu connais la science de la médecine, tu dois pouvoir me guérir. » Car Vespasien était dès son enfance attaqué d'une espèce de vers qui se logeaient dans ses narines. Albanus lui répondit : « Seigneur, je n'ai point de connaissances médicales, et je ne saurais te guérir. » Vespasien répliqua : « Si tu ne me guéris pas, tu mourras. » Et Albanus dit : « Celui qui a rendu la vue aux aveugles, qui a chassé les démons, qui a ressuscité les morts, celui-là connaît l'art de guérir, qui m'est inconnu. » Et Vespasien dit : « Quel est celui-là qui a fait tant de grandes choses? » Et Albanus répondit : « C'est Jésus de Nazareth, que les Juifs ont fait périr par méchanceté; et si tu crois en lui, tu obtiendras ta guérison. » Et Vespasien dit : « Je crois, car s'il a ressuscité les morts, il peut me guérir de ma maladie. » Et lorsqu'il disait ces mots, les vers tombèrent de son nez, et il recouvra aussitôt la santé. Alors, plein de joie, il dit : « Je suis certain que c'est le Fils de Dieu qui a pu

me guérir. En ayant demandé l'autorisation à l'empereur, je me rendrai donc à Jérusalem à la tête d'une puissante armée et je détruirai tous les traîtres et les meurtriers de Jésus-Christ. » Et il dit à Albanus, l'envoyé de Pilate : « Tes effets te seront rendus, et je te permets de retourner libre chez toi. » Et Vespasien se rendit à Rome, et il demanda à l'empereur Tibère la permission de détruire Jérusalem. Pendant plusieurs années il réunit son armée, et sous le règne de Néron, les Juifs se révoltèrent. Selon une chronique, Vespasien agit ainsi, non par zèle pour Jésus-Christ, mais pour se frayer un chemin à l'empire. Il vint donc à Jérusalem à la tête d'une grande armée, et au temps de Pâques, il mit le siége devant la ville, et il investit une multitude immense qui était venue pour célébrer la fête. Quelque temps avant que Vespasien parût devant Jérusalem, les fidèles avaient été avertis par l'Esprit saint de sortir de cette cité et de se retirer dans une ville nommée Pella, qui était au delà du Jourdain, afin que, les saints n'étant plus dans la ville coupable, la justice divine s'appesantît sur elle et sur ce peuple sacrilége. Une certaine ville de la Judée, nommée Jonapatas, dont Josèphe était le commandant, fut assiégée la première. Josèphe se défendit vaillamment avec les siens; enfin, voyant que la chute de la ville était prochaine, il se retira avec onze Juifs dans un souterrain, où ils restèrent quatre jours privés de nourriture, et, contre l'opinion de Josèphe, les Juifs aimaient mieux mourir que tomber sous le joug de Vespasien, et ils voulaient mutuellement se donner la mort et offrir leur sang en sacrifice à Dieu. Et comme Josèphe était le plus éminent en dignité parmi eux, ils voulaient le tuer le premier, afin que Dieu fût plutôt apaisé par l'effusion de son sang. Et, ainsi qu'on le lit en une certaine chronique, ils voulaient se tuer les uns les autres pour ne pas tomber dans les mains des Romains. Mais Josèphe, homme prudent, et qui ne voulait pas mourir, se constitua le juge de la mort et du sacrifice, et il fit tirer au sort deux par deux quels seraient les premiers qui s'entr'égorgeraient. Et il arrangea la chose de manière que, tous les autres étant tombés, il resta seul avec un Juif; et Josèphe, qui était robuste et agile, lui arracha son épée et lui dit de choisir la mort ou la vie, et de se décider

tout de suite. Et le Juif, effrayé, répondit : « Je ne refuse pas de vivre, si je puis, grâce à toi, conserver l'existence. » Alors Josèphe s'adressa à quelqu'un qui était dans les bonnes grâces de Vespasien, pour obtenir qu'on lui laissât la vie, à lui et à son compagnon, et il obtint ce qu'il demandait. Quand Josèphe fut amené à Vespasien, Vespasien lui dit : « Tu méritais la mort, mais nous nous sommes rendus aux sollicitations faites en ta faveur. » Et Josèphe dit : « Ce qui a été fait à tort peut se convertir en bien. » Vespasien dit : « Qu'est-ce que peut faire un vaincu? » Et Josèphe répliqua : « Je puis faire quelque chose si tu prêtes l'oreille à mes paroles. » Vespasien répliqua : « Je consens à t'entendre, et ce que tu diras de bon trouvera en moi un auditeur indulgent. » Et Josèphe dit : « L'empereur romain est mort, et le sénat t'a proclamé empereur. » Vespasien repartit : « Si tu es prophète, pourquoi n'as-tu pas prédit à cette ville qu'elle devait tomber en ma puissance? » Et Josèphe dit : « Pendant quarante jours je le leur ai prédit. » Sur ces entrefaites vinrent des ambassadeurs arrivant de Rome, qui annoncèrent que Vespasien était élevé à l'empire, et ils l'amenèrent à Rome. Eusèbe atteste aussi dans sa *Chronique*, que Josèphe prédit à Vespasien la mort de l'empereur et son élévation à l'empire. Vespasien laissa son fils Titus pour continuer le siége de Jérusalem. Titus, à ce qu'on lit dans cette même *Histoire apocryphe*, en apprenant que son père avait été élevé à l'empire, fut saisi d'une si vive joie qu'il fut pris de convulsions nerveuses et qu'il devint paralytique d'une jambe. Josèphe, apprenant que Titus était malade, s'informa avec empressement de la nature de cette maladie, de sa cause et de l'époque où elle s'était déclarée, et tout ce qu'il put apprendre fut qu'elle s'était manifestée lors de l'avénement de Vespasien à l'empire. Et comme c'était un homme d'une prudence et d'une habileté consommées, il devina la cause de la maladie de Titus, et sachant que les contraires se guérissent par les contraires, et que ce qui est occasionné par la joie est souvent détruit par la douleur, il se mit à rechercher s'il y avait quelqu'un contre lequel le prince eût une violente inimitié. Et il y avait un esclave qui était si désagréable à Titus, qu'il ne pouvait jeter les yeux sur lui, ni même l'entendre nommer. Et

il dit à Titus : « Si tu veux être guéri, accueille favorablement tous ceux qui viendront avec moi. » Et Titus répondit : « Tous ceux qui viendront avec toi trouveront bon accueil auprès de moi. » Alors Josèphe ordonna de préparer un grand festin, et il plaça sa table à côté de celle de Titus, et il plaça à sa droite l'esclave dont nous venons de parler. Titus, en le voyant, frémit d'irritation, et comme l'excès de la joie l'avait refroidi, le mouvement de sa colère le réchauffa, et ses nerfs se détendirent, et il fut guéri. Ensuite Titus rendit ses bonnes grâces à cet esclave et accorda son amitié à Josèphe. Et ce que raconte cette *Histoire apocryphe* est laissé au jugement du lecteur. Jérusalem fut durant deux ans assiégée par Titus, et elle souffrit les plus grands maux ; une famine si affreuse la désola que les pères arrachaient la nourriture à leurs enfants, les enfants à leurs pères, les maris à leurs femmes et les femmes à leurs maris, leur ôtant les vivres non-seulement d'entre les mains, mais encore d'entre les dents. Les jeunes gens et les hommes les plus robustes, réduits par la faim à l'état de squelettes, tombaient évanouis dans les rues, et souvent ceux qui ensevelissaient les morts tombaient morts eux-mêmes sur les cadavres auxquels ils rendaient les derniers devoirs. La puanteur des cadavres répandait l'infection, et les gouvernants les faisaient ensevelir aux frais de l'État. Mais les fonds manquant, on jeta les cadavres par-dessus les murs. Et Titus, faisant le tour de la ville, lorsqu'il vit les vallées remplies de cadavres, et leur infection corrompant tout le pays, il leva les mains au ciel en versant des larmes, et il dit : « Tu vois, grand Dieu, que ce n'est pas moi qui fais pareilles choses. » La famine était telle que les assiégés mangeaient leurs chaussures.

Une dame de race noble, et qui possédait de grandes richesses, à ce qu'on lit dans l'*Histoire ecclésiastique*, vit entrer chez elle des voleurs qui la dépouillèrent de tout, et qui ne lui laissèrent qu'un petit enfant qu'elle allaitait, et elle s'écria : « Fils infortuné d'une mère malheureuse, au milieu de la guerre, de la famine, à quoi te réserverai-je ? Viens, mon fils, reste comme un témoignage de la fureur de ces temps et comme un objet d'effroi pour les siècles. » Et, disant cela, elle étrangla son fils, le fit cuire, en mangea la moitié et cacha le reste. Et les voleurs

aussitôt, sentant l'odeur de la chair cuite, se précipitèrent dans la maison et menacèrent cette femme de la tuer si elle ne leur livrait pas cet aliment. Et elle leur montra les membres de l'enfant : « Prenez, dit-elle, j'ai réservé pour vous la meilleure portion. » Ils furent saisis d'une telle horreur, qu'ils ne purent parler. Et elle dit : « C'est mon fils, c'est moi qui ai commis le crime ; mangez ; j'ai mangé la première de celui que j'avais engendré. Ne soyez pas plus délicats qu'une mère, et plus craintifs qu'une femme. Si la pitié vous glace d'effroi, j'achèverai de manger en entier l'enfant dont j'ai déjà mangé la moitié. » Et ils s'en allèrent tout tremblants et tout épouvantés. Enfin, la seconde année de l'empire de Vespasien, Titus prit Jérusalem, et il détruisit de fond en comble la ville et le temple. Et les Juifs avaient acheté Notre-Seigneur pour trente deniers, et Titus fit vendre trente Juifs pour un denier. A ce que raconte Josèphe, quatre-vingt-dix-sept mille Juifs furent vendus, et onze cent mille étaient morts de faim ou sous le fer. On lit que Titus, étant entré dans Jérusalem, vit un mur très-épais, et il ordonna de le percer ; et lorsque cela fut fait, l'on trouva à l'intérieur un vieillard d'un aspect très-vénérable, et qui avait une longue chevelure blanche. Interrogé qui il était, il répondit qu'il était Joseph d'Arimathie, et que les Juifs l'avaient enfermé là et l'y avaient muré pour le punir d'avoir enterré Jésus-Christ. Et il ajouta que depuis ce temps jusqu'alors, il avait été nourri d'aliments célestes et éclairé d'une lumière divine. Il est dit dans l'évangile de Nicodème, que les Juifs l'avaient ainsi renfermé, et que Jésus-Christ, lors de sa résurrection, le délivra et le conduisit à Arimathie : l'on peut croire que, ayant continué de prêcher, il fut derechef renfermé par les Juifs. Vespasien étant mort, son fils Titus lui succéda à l'empire. Il fut un homme d'une grande clémence et d'une extrême libéralité. Et il fut si bienfaisant que, selon le témoignage d'Eusèbe de Césarée dans sa *Chronique*, et de saint Jérôme, se rappelant un soir qu'il n'avait fait rien de bien et qu'il n'avait rien donné, il s'écria : « O mes amis, j'ai perdu un jour. » Longtemps après, quelques Juifs voulurent rebâtir Jérusalem, et le premier matin qu'ils y vinrent, ils trouvèrent plusieurs croix couvertes de rosée ; ils furent épouvantés et

ils prirent la fuite; et, revenant le second jour au matin, chacun d'eux, à ce que rapporte Milet dans sa *Chronique*, trouva des croix tachées de sang et empreintes sur ses vêtements. Saisis de frayeur, ils prirent de nouveau la fuite. Ils revinrent le troisième jour, et des vapeurs de feu sortant des entrailles de la terre les firent tous périr.

LÉGENDE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

L'Invention de la sainte Croix eut lieu deux cents ans et plus après la résurrection du Seigneur. On lit dans l'évangile de Nicodème qu'Adam étant très-vieux et infirme, son fils Seth s'approcha des portes du paradis et demanda de l'huile du bois de miséricorde pour frotter le corps de son père. Et l'archange Michel lui apparut et lui dit : « Ne pleure point et ne supplie point pour obtenir de ce bois de miséricorde; car tu ne pourras en avoir que lorsque cinq mille cinq cents ans auront été accomplis. » Quelques-uns croient cependant que depuis Adam jusqu'à la passion de Jésus-Christ il ne s'est écoulé que cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf ans. On lit ailleurs qu'un ange apporta à Seth un petit rameau de l'arbre divin et lui ordonna de le planter sur le mont Liban. On lit aussi dans une histoire qu'ont les Grecs, mais elle est apocryphe, qu'un ange remit à Seth du bois de l'arbre qui avait été la cause du péché d'Adam, en lui disant que lorsqu'il porterait du fruit, son père serait guéri. Il revint et trouva son père mort, et il planta cette branche sur son tombeau. Et cette branche crût, et elle forma un grand et bel arbre qui dura jusqu'au temps de Salomon. Il faut laisser au jugement du lecteur de décider si ces choses sont vraies; elles ne se lisent dans aucune chronique ni histoire authentique. Salomon, voyant un si bel arbre, ordonna de le couper et de le placer dans le temple du Seigneur. Mais, comme le dit Jean Beleth, on ne put trouver aucun endroit où l'on pût le placer convenablement, car tantôt il était trop long et tantôt, au contraire, il était trop court. Et si, à cause de l'exigence du local, on le raccourcissait conve-

nablement, il paraissait aussitôt avoir si peu de longueur qu'il ne pouvait plus servir. Les ouvriers se fâchèrent et le laissèrent de côté, et le placèrent sur un étang pour qu'il servît de pont aux passants. Lorsque vint la reine de Saba, attirée par la renommée de la sagesse de Salomon, et qu'elle voulut passer sur cet étang, elle vit en esprit que le Sauveur du monde devait être suspendu sur ce bois, et, par respect, elle ne voulut point passer dessus, mais elle l'adora. On lit cependant dans l'*Histoire scolastique* que la reine de Saba vit ce bois dans le temple, et lorsqu'elle fut retournée au palais, elle dit à Salomon que celui qui devait être suspendu sur ce bois occasionnerait par sa mort la destruction de l'empire juif. Salomon fit alors enlever ce bois et il ordonna qu'on l'ensevelît au fond des entrailles de la terre. Ce fut ensuite à l'endroit où il avait été enterré que fut creusée la piscine probatique, et ce n'était pas seulement à cause de la descente de l'ange, mais aussi à cause de la vertu du bois, que se faisait la commotion des eaux qui rendait la santé aux malades. Quand approcha le moment de la passion de Jésus-Christ, ce bois vint à surnager sur les eaux, et les Juifs le voyant, le prirent et en façonnèrent la croix du Seigneur. On a dit aussi que la croix du Sauveur fut de quatre espèces de bois : de palmier, de cyprès, d'olivier et de cèdre. Et l'on dit aussi que dans la croix il y eut quatre espèces de bois : le bois qui était droit, celui qui était en travers, la tablette qui était au-dessus de la tête du Seigneur, et le tronc dans lequel la croix fut enfoncée, ou, ainsi que Grégoire de Tours le rapporte, la tablette de bois qui fut sous les pieds de Jésus-Christ. Et ces quatre choses peuvent être de quatre bois différents. Ce bois précieux de la croix resta plus de deux cents ans caché sous terre; mais il fut découvert par Hélène, mère de l'empereur Constantin, de la façon que voici : En ce temps-là, il se réunit sur les bords du fleuve du Danube une multitude innombrable de barbares qui voulaient traverser le fleuve et réduire sous leur domination tous les pays jusqu'à l'Occident. Lorsque l'empereur Constantin en fut informé, il se mit à la tête d'une armée et se plaça avec ses troupes le long du Danube. Mais comme le nombre des barbares allait en croissant et qu'ils passaient le fleuve, Constantin fut saisi de frayeur en pensant

qu'ils devaient l'attaquer le lendemain. La nuit suivante, un ange le réveilla et lui dit de regarder en haut. Et en élevant ses regards, il vit une croix d'une merveilleuse clarté, et au-dessus de laquelle il était écrit en lettres d'or : « Dans ce signe tu vaincras. » Ranimé par cette vision céleste, il fit faire l'image d'une croix et la fit porter à la tête de son armée. Et attaquant les ennemis, il les mit en fuite et il en tua une multitude. Ensuite, Constantin réunit les prêtres de tous les temples et s'informa avec empressement auprès d'eux de quel Dieu c'était le signe. Et comme ils disaient qu'ils l'ignoraient, quelques chrétiens survinrent et lui expliquèrent tout au long le mystère de la sainte Croix et la foi de la Trinité. Alors il crut entièrement en Jésus-Christ et il fut baptisé par le pape Eusèbe, ou, à ce que d'autres racontent, par l'évêque de Césarée. Mais il y a dans cette histoire beaucoup de choses qui sont contredites dans l'*Histoire tripartite* et *ecclésiastique*, dans la *Vie de saint Sylvestre* et dans le *Récit des faits des pontifes romains*. Selon quelques-uns, ce Constantin ne fut pas celui qui fut baptisé par le pape Sylvestre et qui fut converti à la foi, mais ce fut son père, qui portait aussi ce nom de Constantin. Ce Constantin parvint à la foi d'une autre manière, ainsi qu'on le lit dans l'*Histoire de saint Sylvestre*. Et l'on raconte que ce ne fut pas par Eusèbe, mais par Sylvestre, qu'il fut baptisé. Ce Constantin étant mort, son fils se souvenant de la victoire qu'avait remportée son père par la vertu de la sainte Croix, envoya sa mère Hélène à Jérusalem pour chercher cette croix, ainsi que nous le racontons ci-dessous. L'*Histoire ecclésiastique* raconte cette victoire comme s'étant passée d'une autre manière. Elle dit que Maxence ayant usurpé l'empire romain, l'empereur Constantin arriva près du pont Albin pour lui livrer bataille. Comme il était fort inquiet et qu'il levait souvent les yeux au ciel pour implorer son secours, il vit dans le ciel, du côté de l'orient, une croix qui brillait d'un éclat pareil à la flamme, et tout autour il y avait des anges qui lui dirent : « Constantin, dans ce signe tu vaincras. » Et il est rapporté dans l'*Histoire tripartite* que, comme Constantin recherchait avec surprise ce que cela signifiait, Jésus-Christ lui apparut la nuit suivante, tenant le signe qui s'était montré dans le ciel, et

lui ordonna de faire faire une image de la croix, qui lui servirait d'appui dans les batailles. Constantin, plein de joie et certain de vaincre, fit mettre sur ses drapeaux l'image de la croix, et il en porta une d'or à la main. Ensuite il pria le Seigneur de ne pas permettre que sa main, qu'il avait munie du signe salutaire de la croix, fût tachée du sang des Romains, et il le conjura de lui accorder la victoire sur le tyran sans effusion de sang. Maxence ordonna de mettre sur la rivière des barques et de les couvrir de planches pour faire un pont, et pour faire tomber son ennemi dans un piége. Constantin étant arrivé près de la rivière, Maxence alla à sa rencontre avec peu de monde, ordonnant aux autres de le suivre, et il se jeta sur le pont et il fut pris dans le piége qu'il avait voulu tendre à Constantin, et il tomba dans la rivière et il y périt, et Constantin fut reconnu empereur d'une voix unanime.

Et, ainsi qu'il est consigné dans une certaine chronique assez authentique, Constantin alors ne crut pas parfaitement, et il ne reçut pas alors le saint baptême; mais, quelque temps après, il eut une vision où il vit saint Pierre et saint Paul, et, ayant reçu le saint baptême des mains du pape Sylvestre, et ayant été guéri de la lèpre, il crut parfaitement en Jésus-Christ, et il envoya sa mère Hélène à Jérusalem, pour qu'elle cherchât la croix du Seigneur. Saint Ambroise dans sa *Lettre* sur la mort de Théodose et l'*Histoire tripartite* disent que Constantin reçut le baptême dans ses derniers moments, ayant différé jusque-là afin de pouvoir être baptisé dans le Jourdain. C'est aussi ce que dit saint Jérôme dans sa *Chronique*. Mais il est certain qu'il embrassa la foi chrétienne sous le pape Sylvestre. S'il différa de recevoir le baptême, c'est ce qui est douteux. Lorsque Hélène fut arrivée à Jérusalem, elle ordonna de réunir autour d'elle tous les docteurs juifs qui purent se trouver dans le pays entier. Cette Hélène avait d'abord été cabaretière, ainsi que le dit saint Ambroise; mais Constantin l'avait épousée à cause de sa beauté. D'autres disent, et c'est ce qu'on lit dans une chronique assez authentique, qu'elle fut la fille de Choëlus, roi des Bretons. Et elle était fille unique; et Constantin étant venu en Bretagne, l'épousa. Et l'île de Bretagne lui fut transmise en propriété après

la mort de Choëlus. C'est aussi ce que racontent les Bretons. On lit partout ailleurs qu'elle fut de Trêves. Les Juifs, saisis de crainte, se disaient les uns aux autres : « Quel est, selon vous, le motif qu'a eu la reine en nous faisant réunir? L'un d'eux, nommé Judas, dit : « Je sais qu'elle veut apprendre de nous où est le bois de la croix sur lequel Jésus-Christ a été crucifié. Faites donc attention à ce que personne ne le lui révèle. Sinon, vous avez la certitude que notre loi sera anéantie, et que nos anciennes traditions seront détruites de fond en comble. Mon aïeul Zachée a annoncé à mon père Simon, et mon père Simon en mourant m'a dit : « Observe, mon fils, si l'on te demande où est la croix du Christ, de ne pas le révéler, quels que soient les tourments auxquels tu t'exposes; car depuis ce moment, ce ne sera plus la nation juive qui régnera, mais ceux qui adorent le crucifié, car le Christ était le fils de Dieu. » Et je répondis : « Mon père, si nos pères ont su que Jésus-Christ était réellement le Fils de Dieu, pourquoi l'ont-ils attaché au gibet de la croix ? » Et il répondit : « Le Seigneur le sait, car jamais il n'a inspiré leur conseil. Les pharisiens firent crucifier Jésus-Christ, parce qu'il les reprenait de leurs vices. Le troisième jour, il est ressuscité et il est monté au ciel, comme ses disciples l'ont vu. Mon frère Étienne a cru en lui et il a été lapidé par les Juifs remplis d'une rage insensée. Prends donc garde, mon fils, de ne pas t'aviser de blasphémer le Christ ou ses disciples. » Il ne paraît pas cependant fort probable que le père de ce Judas ait pu vivre à l'époque de la Passion, lorsque depuis la Passion de Jésus-Christ jusqu'au temps d'Hélène, sous laquelle vécut Judas, il s'est écoulé plus de deux cent soixante-dix ans; à moins peut-être que l'on ne dise que les hommes vivaient alors plus longtemps qu'à présent. Les Juifs dirent donc à Judas : « Nous n'avons jamais entendu choses semblables; mais si la reine s'informe auprès de nous à cet égard, veille à ne rien lui révéler de ce que tu nous as dit. » Lorsqu'ils furent en présence de la reine, et qu'elle les questionna au sujet de l'endroit où Jésus-Christ avait été crucifié, ils ne voulurent le lui indiquer d'aucune manière; et elle donna l'ordre de les brûler tous. Saisis de crainte alors, ils livrèrent Judas, disant : « Voici un juste et le fils

d'un prophète qui a une parfaite connaissance de la loi, et il t'indiquera tout ce que tu demandes. » Alors elle les renvoya tous, et elle garda seulement Judas, et elle lui dit : « Je te propose la mort ou la vie : choisis ce que tu préfères. Montre-moi l'endroit qui s'appelle Golgotha, où le Seigneur a été crucifié, afin que je puisse trouver sa croix. » Judas répondit : « Comment puis-je connaître cet endroit, puisque deux cents ans et plus se sont écoulés depuis, et je n'étais pas encore né? » La reine répliqua : « De par Jésus-Christ, je te promets que je te ferai mourir de faim, si tu ne me dis pas la vérité. » Elle ordonna donc qu'il fût jeté dans un puits desséché, et qu'il y fût livré aux angoisses de la faim. Et après qu'il y fut resté six jours sans prendre de nourriture, il demanda, le septième jour, qu'on le délivrât, et il promit d'indiquer où était la croix. Il fut donc retiré et conduit à l'endroit qu'il désigna; et lorsqu'il eut prié, la terre trembla soudainement, et une odeur de parfum admirable se répandit, si bien que Judas, étonné, se mit à applaudir des deux mains, et à s'écrier : « En vérité, Jésus-Christ, tu es le sauveur du monde. » Il y avait à cet endroit, ainsi qu'on le lit dans les histoires ecclésiastiques, un temple de Vénus que l'empereur Adrien y avait construit, afin que si quelque chrétien y venait pour adorer, il parût adorer Vénus; et à cause de cela, l'endroit avait cessé d'être fréquenté, et était tombé dans l'oubli. La reine fit détruire ce temple de fond en comble. Ensuite Judas, se ceignant le corps, se mit à creuser vigoureusement; et quand il eut creusé dans un espace de vingt pieds, il trouva trois croix enfouies sous terre, et il les porta aussitôt à la reine. Mais comme l'on ne savait pas distinguer la croix de Jésus-Christ de celles des deux larrons, on les mit au milieu de la ville; et voilà qu'alors, vers l'heure de none, il vint à passer un jeune homme que l'on portait au cimetière. Judas fit arrêter le cercueil, et il mit la première et la seconde croix sur le corps du défunt, mais il ne bougea pas; et lorsqu'on posa la troisième croix, il ressuscita aussitôt. On lit dans les histoires ecclésiastiques qu'une femme du premier rang, dans la ville, gisait à demi morte; et Macaire, évêque de Jérusalem, apporta la première et la seconde croix, mais il n'en retira aucun effet; il apporta la troisième, et la

femme se leva aussitôt complétement guérie. Saint Ambroise dit que l'on reconnut la vraie croix à l'inscription qu'y avait fait placer Pilate. Et le diable vociférait dans l'air, disant : « O Judas ! qu'as-tu fait ? Judas, que tu m'as fait de mal ! Un autre Judas, écoutant mes conseils, avait accompli la perdition, et toi, tu me renies, et tu as fait découvrir la croix du Christ. Il m'avait fait gagner beaucoup d'âmes, et tu vas me faire perdre tout ce que j'avais gagné. Grâce à lui, je régnais sur le peuple, et tu es cause que mon empire va être détruit. Mais je me vengerai de toi, et je susciterai contre toi un roi qui, abandonnant le culte de la croix, te fera, à force de tourments, abandonner la loi du crucifié. » Ce qui désignait l'empereur Julien, qui, plus tard, se saisit de Judas, devenu évêque de Jérusalem, et lui fit endurer de grands supplices, et enfin le fit périr martyr. Judas, entendant le diable qui hurlait ainsi, n'eut aucun effroi, mais il maudit le diable et lui dit : « Que Jésus-Christ te condamne à l'abîme du feu éternel. » Ensuite Judas fut baptisé : il reçut le nom de Cyriaque ; et l'évêque de Jérusalem étant mort, il fut ordonné à sa place. Mais comme la bienheureuse Hélène n'avait pas les clous qui avaient attaché le Sauveur, elle pria l'évêque Cyriaque d'aller à l'endroit où avait été la croix, et de chercher les clous. Quand il fut venu, et qu'il se fut mis en oraison, les clous lui apparurent aussitôt sur la terre, resplendissant comme de l'or. Et il les prit et les porta à la reine. Elle se mit à genoux, et baissa la tête, et les adora avec beaucoup de vénération. Hélène porta une portion de la vraie croix à son fils, et elle laissa le reste à Jérusalem, renfermé dans des châsses d'argent. Elle porta à son fils les clous qui avaient percé le corps du Seigneur. Et Eusèbe de Césarée dit qu'il les mit aux freins dont il se servait pour la guerre, et à son casque. Quelques-uns, tels que Grégoire de Tours, disent que le corps du Seigneur fut percé de quatre clous, et qu'Hélène disposa de deux pour le frein de l'empereur, qu'elle joignit le troisième à la statue de Constantin, qui domine la ville de Rome, et qu'elle jeta le quatrième dans la mer Adriatique, où il y avait eu jusqu'alors un gouffre qui engloutissait les voyageurs, recommandant que l'on célébrât chaque année, avec solennité, la fête de l'Invention de la sainte Croix. Saint

Ambroise dit : « Hélène chercha les clous qui avaient été employés à la Passion du Sauveur, et elle les trouva. Elle ordonna d'en mettre un au frein du cheval de l'empereur, et elle en fit placer un autre à son diadème. Ils étaient bien placés au haut de la couronne, et à la bride que tient la main, emblèmes de la foi qui brille, et de la piété qui dirige. » Julien l'apostat fit plus tard périr l'évêque Cyriaque, et s'efforça de détruire partout le signe de la croix. Et quand il marcha contre les Perses, il invita l'évêque Cyriaque à sacrifier aux idoles ; et comme il s'y refusa, l'empereur lui fit couper la main droite en disant : « Cette main a écrit beaucoup de lettres qui ont détourné beaucoup de gens de sacrifier aux dieux. » Et Cyriaque répliqua : « Chien insensé, tu m'as rendu un vrai service ; car avant que je fusse chrétien, j'écrivais de nombreuses lettres adressées aux synagogues, afin que personne ne crût en Jésus-Christ ; et tu retranches de mon corps ce qui a été un objet de scandale. » Alors Julien ordonna qu'on lui versât du plomb fondu dans la bouche. Il fit ensuite apporter un lit de fer sur lequel on étendit l'évêque, et dessous l'on alluma du feu, et l'on jetait du sel et de la graisse sur le corps du martyr. Mais comme Cyriaque demeurait immobile, Julien lui dit : « Si tu ne veux pas sacrifier aux dieux, dis du moins que tu n'es pas chrétien. » Et l'évêque rejetant avec horreur cette proposition, l'empereur fit creuser une fosse très-profonde, et il donna l'ordre d'y mettre des serpents venimeux, et d'y renfermer Cyriaque ; mais les serpents moururent aussitôt. Alors Julien ordonna de plonger l'évêque dans une cuve remplie d'huile bouillante. Il fit le signe de la croix, et se disposa à y entrer de plein gré, en priant le Seigneur de le purifier par le baptême du martyre. Alors Julien, furieux, lui fit percer la poitrine d'un coup d'épée, et l'évêque mérita ainsi la palme du martyre. La grande puissance de la sainte Croix se manifesta aussi à l'égard d'un fidèle qui était intendant, et qu'un magicien trompa, et qu'il conduisit dans un endroit où il avait réuni beaucoup de démons, en lui promettant qu'il lui ferait avoir de grands trésors. Et il vit un Éthiopien de taille gigantesque qui était assis sur un trône, et tout autour de lui il y avait d'autres Éthiopiens qui étaient armés de lances et de bâtons. Et le géant in-

terrogea le magicien et lui dit : « Quel est cet homme? » Et l'enchanteur répondit : « Seigneur, c'est votre esclave. » Et le démon dit : « Si tu veux m'adorer, et rester mon esclave, et renier ton Christ, je te ferai asseoir à ma droite. » L'intendant fit alors le signe de la croix, et s'écria qu'il ne voulait être l'esclave que de Jésus-Christ. Et aussitôt qu'il eut fait le signe de la croix, toute cette foule de démons disparut. Plus tard, cet intendant entra un jour avec son seigneur dans l'église de Sainte-Sophie ; et tandis qu'ils étaient tous deux devant une image du Sauveur, le seigneur vit que cette image avait les yeux fixés sur l'intendant, et qu'elle le regardait avec attention : il fut rempli de surprise, et il fit passer le jeune homme à sa droite, et il vit que l'image changeait aussi la direction de son regard, et qu'elle tenait toujours les yeux attachés sur son intendant. Il le fit alors passer à sa gauche, et le regard de l'image se porta aussitôt de ce nouveau côté. Il demanda alors au jeune homme, au nom du Seigneur, de lui dire ce qu'il avait mérité à ce point de Dieu pour que son image le suivît sans cesse du regard ; et l'autre répondit qu'il n'avait connaissance d'aucun acte de vertu qu'il eût fait, si ce n'est qu'il s'était refusé, en présence du diable, à renier Jésus-Christ.



LÉGENDE

DE St JEAN, APOTRE, DEVANT LA PORTE LATINE.

Saint Jean l'apôtre et évangéliste fut arrêté lorsqu'il prêchait à Éphèse, et il lui fut enjoint de sacrifier aux dieux. Il s'y refusa et il fut jeté en prison, et il fut adressé à l'empereur Domitien une lettre dans laquelle l'apôtre était signalé comme un grand sacrilége qui méprisait les dieux et qui adorait le crucifié. Il fut amené à Rome d'après le commandement de Domitien, et on lui coupa, par dérision, tous les cheveux, et il fut condamné à être plongé, devant la porte qu'on appelle Latine, dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il n'en ressentit aucun

mal, et il en sortit sain et sauf. Les chrétiens érigèrent une église en ce lieu, et ce jour est célébré comme celui du martyre de saint Jean. Et comme il ne cessait point de prêcher Jésus-Christ, il fut, d'après l'ordre de Domitien, relégué dans l'île de Pathmos. Les empereurs romains ne persécutaient pas les apôtres parce qu'ils prêchaient Jésus-Christ, car les Césars ne rejetaient aucun dieu, mais ils sévissaient contre les chrétiens parce qu'ils disaient que Jésus-Christ était Dieu sans l'autorisation du sénat, et qu'il était défendu de proclamer aucune divinité qui n'eût pas été reconnue en vertu d'un sénatus-consulte. On lit dans l'*Histoire ecclésiastique* que Pilate envoya des lettres à Tibère au sujet de Jésus-Christ, et que Tibère penchait à faire adopter par les Romains la foi chrétienne; mais le sénat s'y refusa, parce que le Christ n'avait pas été appelé Dieu d'après son autorisation. Une certaine *Chronique* donne un autre motif, c'est que Jésus-Christ n'avait pas d'abord apparu aux Romains. Une autre raison, c'est aussi que Jésus-Christ détruisait le culte de tous les dieux qu'adoraient les Romains. Et il y eut aussi le motif que Jésus prêchait le mépris du monde, et que les Romains étaient avares et ambitieux. Jésus-Christ ne permit pas d'ailleurs que cela eût lieu, afin que la puissance humaine ne parût point avoir secondé le développement de la foi. Un autre des motifs qui faisaient, selon maître Jean Béleth, que les empereurs et le sénat persécutaient les apôtres, c'est qu'il leur semblait que ce nouveau Dieu était superbe et jaloux, puisqu'il ne voulait point souffrir d'égal. Un autre motif que rapporte Orose, c'est que le sénat fut irrité de ce que Pilate avait écrit, touchant les miracles de Jésus-Christ, à Tibère et non au sénat, et c'est pourquoi il ne voulut pas admettre la consécration de Jésus-Christ au rang des dieux. Et Tibère, fort courroucé, fit périr grand nombre de sénateurs et en exila d'autres. La mère de Jean, apprenant que son fils était détenu à Rome, s'y rendit pour le voir, poussée par l'amour maternel. Quand elle y fut arrivée, elle apprit qu'il avait été exilé; et, en s'en retournant, elle rendit son âme à Dieu, dans la ville de Vétulonia (en Toscane). Son corps resta longtemps enseveli dans une caverne, mais ensuite il fut miraculeusement révélé à son fils Jacques où il était. Et on le trouva ré-

pandant l'odeur la plus suave, et il opéra beaucoup de miracles, et il fut apporté avec les plus grands honneurs dans la ville que nous venons d'indiquer.

LÉGENDE

DE SAINT GORDIEN ET SAINT ÉPIMAQUE.

Gordien, ministre de l'empereur Julien, voulut forcer un chrétien, nommé Janvier, à sacrifier, et les prédications de Janvier le convertirent à la foi avec sa femme et cinquante-quatre autres personnes. Julien, apprenant cela, ordonna que Janvier serait exilé et que Gordien serait décapité s'il se refusait à sacrifier. Le bienheureux Gordien eut donc la tête tranchée, et son corps fut exposé durant huit jours à la voracité des chiens. Mais il demeura intact, et la famille du saint enleva ses restes, et il fut enseveli non loin de la ville, à un mille de distance, avec le bienheureux Épimaque, que Julien avait fait périr; et cela se passa l'an du Seigneur trois cent soixante.

LÉGENDE DE SAINT NÉRÉE ET SAINT ACHILÉE.

Nérée et Achilée furent eunuques et attachés au service de Flavie, nièce de l'empereur Domitien. Et l'apôtre saint Pierre les baptisa. Domicella devant épouser Aurélien, fils d'un consul, et étant couverte de pierres précieuses et de vêtements de pourpre, Nérée et Achilée lui prêchèrent la foi et lui vantèrent grandement l'état de virginité, lui montrant que cet état assimilait les créatures humaines aux anges; tandis qu'une femme mariée était sous la dépendance de son mari, recevait souvent des coups de poing et des coups de pied, accouchait avec péril et douleur. Flavie dit : « Je sais que mon père fut très-jaloux et qu'il fit subir à ma mère

bien des mauvais traitements ; mais mon mari ne se conduira jamais ainsi. » Et les saints répondirent : « Les fiancés paraissent toujours doux et empressés de plaire ; mais lorsqu'ils sont devenus époux, ils se montrent souvent cruels, et ils préfèrent des esclaves à leurs femmes. La sainteté que l'on a perdue peut se recouvrer par la pénitence, mais la perte de la virginité est irréparable. » Alors Flavie crut en Jésus-Christ, et elle fit vœu de virginité, et saint Clément lui donna le voile. Lorsque son fiancé l'apprit, il obtint de Domitien un ordre pour que la vierge fût reléguée avec saint Nérée et saint Achilée dans l'île de Ponza, pensant qu'ainsi la vierge serait amenée à changer de résolution. Quelque temps après, il alla lui-même dans cette île, et il offrit aux saints de grands présents s'ils consentaient à persuader à la vierge d'accéder à ses vœux ; mais eux, rejetant aussitôt ces offres, l'exhortaient au contraire à persister dans sa sainte détermination. On voulut les forcer à sacrifier, et comme ils dirent qu'ayant été baptisés par saint Pierre, rien ne les amènerait à sacrifier aux idoles, ils eurent la tête tranchée vers l'an du Seigneur quatre-vingt. Et leurs corps furent déposés auprès du tombeau de sainte Pétronille. Et le persécuteur fit travailler comme esclaves dans ses jardins Euthicès, Victorien et Maron, qui étaient attachés à Flavie ; et le soir, il ne leur faisait donner pour nourriture qu'un peu de pain de son ; enfin il ordonna de frapper Euthicès jusqu'à ce qu'il expirât, d'étouffer Victorien dans des eaux infectes, et d'écraser Maron sous une grosse pierre. On jeta donc sur lui une pierre énorme et tellement grosse, que vingt hommes avaient peine à la remuer ; et le saint la prit et la chargea sur ses épaules, et la porta à une distance de deux milles avec autant de facilité que si c'eût été une plume. Et comme beaucoup furent convertis en voyant ce miracle, Aurélien le fit tuer. Il ramena ensuite Flavie de l'exil et il lui envoya deux vierges de ses parentes, Euphrosine et Théodora, pour la persuader de se rendre à ses vœux, et Flavie les convertit à la foi. Alors Aurélien vint avec les fiancés de ces vierges et avec trois bourreaux, afin de forcer Flavie à consentir à l'épouser, ou du moins pour la posséder par force ; mais la vierge convertit ces deux jeunes gens. Alors Aurélien la fit mener chez lui, et il or-

donna à des bouffons de chanter et à des baladins de danser devant lui, voulant ensuite lui faire violence. Mais les bouffons ne purent chanter ni les baladins danser; et Aurélien, saisi de mouvements convulsifs, ne cessa de danser pendant deux jours, et ensuite il expira. Son frère Luxarius, ayant obtenu la permission de l'empereur, fit périr tous ceux qui avaient cru, et il mit le feu à l'appartement où habitaient lesdites vierges. Et elles se mirent à prier jusqu'à ce qu'elles rendissent l'esprit. Saint Césaire trouva le matin leurs corps intacts, et les ensevelit.

LÉGENDE DE SAINT PANCRACE.

Pancrace fut issu d'une famille très-noble, et il habitait la Phrygie, lorsqu'étant privé de ses parents, il resta confié aux soins de son aïeul Denis. Et tous deux se rendirent à Rome où ils avaient de grands biens. Le pape Corneille, avec quelques fidèles, était caché près d'une maison de campagne où ils résidaient. Et il convertit à la foi Denis et Pancrace; Denis mourut en paix, et Pancrace fut arrêté et conduit à l'empereur. Il avait alors environ quatorze ans. Et Dioclétien lui dit : « Enfant, je te conseille de ne pas t'exposer à une mort cruelle; tu es fort jeune, et tu as pu facilement être induit à erreur; tu es d'une race distinguée, et ton père me fut bien cher. Je t'engage donc à renoncer à cette folie, et je te traiterai comme mon fils. » Pancrace répliqua : « Si j'ai le corps d'un enfant, je porte en moi le cœur d'un homme; et, grâce à la fermeté que nous inspire Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous vous redoutons tout aussi peu que ce tableau que vous voyez là. Les dieux que tu me conseilles d'adorer avec toi ont été des trompeurs, des adultères, des débauchés; ils n'ont point épargné leurs parents, et si aujourd'hui un de tes esclaves agissait d'après leur exemple, tu ordonnerais aussitôt qu'il fût puni de mort. J'adore un Dieu que je n'ai point à rougir d'honorer. » L'empereur, irrité d'avoir été vaincu par un enfant, ordonna qu'il eût la tête tranchée dans la voie Aurélienne, l'an du

Seigneur deux cent quatre-vingt-sept. Et Concavilla, femme d'un sénateur, ensevelit son corps avec respect. Grégoire de Tours rapporte que si quelqu'un ose prêter un faux serment sur le sépulcre du martyr, avant qu'il soit arrivé à la balustrade du chœur il est possédé du démon et devient furieux, ou bien il tombe privé de vie sur le pavé. Il y avait un grand procès entre deux hommes, et le juge savait bien lequel avait tort; il fit donc mener les deux adversaires à l'autel de saint Pierre, et il enjoignit à celui qui avait tort d'affirmer son bon droit par serment, et il pria l'apôtre de révéler la vérité par quelque signe sensible. Le coupable fit le serment et n'éprouva aucun mal, et le juge, convaincu de sa malice et enflammé du zèle de l'équité, s'écria: « Pierre a trop de miséricorde; il est vieux. Allons vers Pancrace qui est jeune, et implorons son intervention. » Lorsqu'ils furent venus, le coupable, s'étant parjuré sur le tombeau du saint martyr, ne put plus retirer la main qu'il avait étendue, et il expira sur-le-champ. Et depuis ce temps jusqu'à nos jours s'est conservé l'usage d'ordonner, dans les questions difficiles, le serment sur les reliques de saint Pancrace.

LÉGENDE

DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

L'Exaltation de la sainte Croix se célèbre avec solennité dans l'Église. L'an du Seigneur six cent quinze, Dieu permit que son peuple fût frappé de la persécution des païens; et Cosroës, roi des Perses, soumit à son empire impie tous les royaumes de la terre. Venant à Jérusalem, il revint effrayé du sépulcre du Seigneur, et il emporta la sainte Croix que sainte Hélène y avait laissée. Voulant être adoré de tous comme un dieu, il fit construire une tour d'or et d'argent et de pierres précieuses, et il y plaça les images du soleil, de la lune et des étoiles. Par des conduits cachés, il amenait en haut de l'eau, qu'il faisait ensuite

retomber en pluie ; et, dans un souterrain, il avait placé des chevaux qui tournaient en traînant avec fracas des chariots, et en simulant le bruit du tonnerre. Ayant laissé l'empire à son fils, il résida dans cette retraite, et plaçant près de lui la Croix du Seigneur, il ordonna que tous lui donnassent le titre de Dieu. Et, se tenant sur son trône comme le Père, Cosroës plaça à sa droite, à la place du Fils, le bois de la Croix, et il mit un coq à sa gauche à la place du Saint-Esprit, et il ordonna de l'appeler Père. Alors l'empereur Héraclius réunit une puissante armée, et vint livrer bataille au fils de Cosroës, près du fleuve du Danube. Les deux souverains convinrent de se mesurer seuls, en combat singulier, sur un pont, et que celui qui resterait vainqueur prendrait, sans qu'on lui résistât, le commandement de l'une et l'autre armée. Il fut aussi réglé que si quelqu'un venait au secours de son prince, on lui couperait aussitôt les bras et les jambes, et on le jetterait dans le Danube. Héraclius s'offrit en entier à Dieu et se recommanda à la sainte Croix avec toute la dévotion dont il était capable. Les deux champions en étant venus aux mains, le Seigneur donna la victoire à Héraclius, et l'empereur soumit à son commandement l'armée ennemie, et le peuple entier de Cosroës se convertit à la foi chrétienne et reçut le saint baptême. Cosroës ignorait l'issue de la guerre, car tous le haïssaient, mais personne n'osait lui annoncer cette nouvelle. Héraclius vint enfin jusqu'à lui, et le trouvant sur son trône d'or, il lui dit : « Comme tu as rendu hommage, selon ta manière, au bois de la vraie Croix, si tu reçois le baptême et la foi de Jésus-Christ, tu conserveras la vie et tes États, en me remettant quelques otages. Mais si tu t'y refuses, je te frapperai de mon glaive et je te couperai la tête. » Cosroës n'ayant pas voulu accepter ces propositions, l'empereur le frappa aussitôt et lui coupa la tête. Et comme il avait été roi, il ordonna de l'ensevelir. Héraclius fit ensuite baptiser un fils de Cosroës, âgé de dix ans, qu'il trouva avec ce monarque, et, le retirant lui-même des fonts sacrés, il lui remit le royaume de son père. Et détruisant la tour dont nous avons parlé, il distribua l'argent à son armée comme sa part du butin, et il réserva l'or et les pierres précieuses pour réparer les églises que le tyran avait détruites. Prenant ensuite la sainte Croix, il

la reporta à Jérusalem. Lorsque, descendant du mont des Oliviers, il voulut passer à cheval, et revêtu des ornements impériaux, sous la porte par laquelle le Seigneur était entré pour se rendre au lieu de sa Passion, les pierres de la porte tombèrent à la fois et formèrent une muraille qui ferma le passage. Et, comme tous les assistants étaient frappés de surprise, un ange, qui portait dans ses mains une croix, apparut sur la porte, en disant : « Lorsque le Roi des cieux est entré par cette porte avant de souffrir, il n'était pas revêtu du faste royal, mais il était monté sur un âne, et il a laissé un exemple d'humilité à ses adorateurs. » Ayant dit cela, l'ange disparut. Alors l'empereur, versant des larmes, ôta sa chaussure et se dépouilla de ses vêtements jusqu'à la chemise, et prenant la Croix du Seigneur, il la porta humblement sur ses épaules jusqu'à la porte. Aussitôt la dureté des pierres céda au pouvoir céleste, et la porte, se relevant aussitôt, laissa le passage libre. Et une odeur suave se fit sentir de nouveau, après avoir cessé durant tout le temps que la sainte Croix avait été enlevée de Jérusalem pour être portée en Perse. Et l'empereur s'écria, dans la ferveur de sa dévotion pour la Croix : « O Croix plus splendide que tous les astres, chérie des hommes, sainte à tous, qui seule as été digne de porter la rançon du monde ! Doux bois, doux clous, douce pointe, douce lance ; Croix qui as porté un si doux poids, sauve cette foule qui se réunit aujourd'hui autour de toi pour te célébrer dans un concert de louanges, et qui se décore de ton étendard. » C'est ainsi que cette précieuse Croix est remise en sa place, et les anciens miracles se renouvellent. Plusieurs morts sont rendus à la vie, quatre paralytiques sont guéris, dix lépreux deviennent purs, quinze aveugles recouvrent la vue ; les démons sont chassés. Et l'empereur, réparant les églises et les comblant de ses dons, revint dans ses États. Des chroniques racontent différemment ces événements. Il y est dit que lorsque Cosroës dominait sur tous les royaumes, il prit Jérusalem, et le patriarche Zacharie ainsi que le bois de la Croix tombèrent en son pouvoir. Héraclius voulait faire la paix avec lui, et il jura qu'il ne conclurait jamais la paix avec les Romains jusqu'à ce que l'empereur eût renié Jésus-Christ et eût adoré le soleil. Alors Héraclius, plein de zèle, conduisit une armée contre

lui, et il vainquit les Perses dans divers combats, et il força Cosroës à s'enfuir jusqu'à Tésifonte. Ensuite Cosroës, attaqué de la dyssenterie, voulut faire couronner roi son fils Medasas. Et son fils aîné Siroïs, apprenant son intention, fit un traité avec Héraclius; et, attaquant son père avec les nobles, il le jeta en prison. Et après l'avoir nourri du pain de la tribulation et de l'eau d'angoisse, il le fit tuer à coups de flèche. Ensuite il remit à Héraclius tous les détenus avec le patriarche et le bois de la Croix. L'empereur rapporta à Jérusalem ce bois précieux, et revint ensuite à Constantinople. C'est ce qui se lit dans beaucoup de chroniques. Et, parmi les païens, la Sibylle s'exprima en ces termes au sujet de ce bois, ainsi qu'on le lit dans l'*Histoire tripartite* : « O bois trois fois heureux sur lequel Dieu a été étendu! » — Un juif étant entré dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, y vit une image de Jésus-Christ. Et voyant qu'il était seul, il tira son épée, et s'approchant, il frappa à la gorge l'image de Notre-Seigneur, et aussitôt il jaillit de cette blessure du sang, et la figure et la tête du juif en furent inondées. Rempli d'effroi, il saisit l'image, la jeta dans un puits, et il prit la fuite. Un chrétien le rencontra et lui dit : « D'où viens-tu, juif? tu as tué un homme.» Et le juif répondit : « C'est faux. » Le chrétien lui répliqua : « En vérité, tu as commis un homicide, et tu es tout couvert de sang. » Le juif répondit : « Le Dieu des chrétiens est grand, et sa foi est démontrée en toutes choses. Je n'ai point frappé un homme, mais l'image de Jésus-Christ, et aussitôt il a jailli du sang de sa poitrine. » Le juif mena ensuite le chrétien au puits, et ils en retirèrent la sainte image La blessure faite à la poitrine du Sauveur est encore apparente aujourd'hui, à ce que l'on rapporte, et le juif se convertit aussitôt à la foi. — Dans la ville de Bérich, en Syrie, un chrétien qui était logé dans une maison moyennant un payement annuel, avait attaché une image de Jésus-Christ en croix sur la muraille, à la tête de son lit, et il priait assidûment devant. A l'expiration de l'année, il loua une autre maison, et, par oubli, il laissa l'image dans celle qu'il venait de quitter. Un juif vint occuper cette maison, et un jour il invita à dîner un de ses coreligionnaires. Pendant le repas, celui qui avait été invité, regardant autour de lui, vit l'image fixée sur le mur, et frémis-

sant de colère contre celui qui l'avait invité, il lui fit de grandes menaces de ce qu'il osait garder chez lui l'image de Jésus-Christ de Nazareth. L'autre juif, qui n'avait pas encore vu l'image, affirmait, par tous les serments qu'il pouvait faire, qu'il ne savait de quelle image on lui parlait. Alors son convive feignit de s'apaiser, puis il prit congé, et il alla accuser auprès du chef de sa nation le juif chez lequel il avait trouvé l'image. Les juifs se réunirent et vinrent à sa maison, et ayant vu l'image, ils l'accablèrent d'outrages et ils le jetèrent à demi mort hors de la synagogue, et, foulant l'image aux pieds, ils renouvelèrent contre elle tous les mauvais traitements de la Passion du Seigneur. Lorsqu'ils lui percèrent le côté avec une lance, il en sortit aussitôt du sang et de l'eau, et un vase qu'on approcha en fut tout plein. Les juifs, frappés de stupeur, apportèrent ce sang à la synagogue, et tous les malades qui en furent frottés recouvrèrent aussitôt la santé. Alors les juifs allèrent raconter en détail tous ces miracles à l'évêque, et ils reçurent tous le baptême, se convertissant à la foi de Jésus-Christ. L'évêque conserva ce sang dans des ampoules de verre et de cristal. Il fit aussi venir à lui ce chrétien, et il lui demanda qui avait fait une si belle image. Et le chrétien dit : « C'est Nicodème qui l'a faite, et en mourant, il l'a laissée à Gamaliel; Gamaliel à Zachée, Zachée à Jacques, Jacques à Simon. Elle est restée à Jérusalem jusqu'à la destruction de cette ville, et alors elle a été portée par les fidèles dans le royaume d'Agrippa, et de là dans ma patrie, et elle m'est venue de mes parents par droit d'héritage. » Cela se passa en l'an du Seigneur sept cent cinquante. Alors tous les juifs changèrent leurs synagogues en églises. Et c'est alors que s'introduisit l'usage de consacrer les églises; précédemment, on ne consacrait que les autels. A cause de ces miracles, l'Église ordonna que le cinq des calendes de décembre il serait fait la mémoire de la Passion du Seigneur, ou, à ce que l'on lit ailleurs, le cinq des ides de novembre. Et l'on consacra à Rome l'église en l'honneur du Sauveur, où l'on conserve une ampoule de ce précieux sang, et l'on en célèbre encore la fête avec solennité. La vertu de la Croix se révéla aussi dans toute sa grandeur chez les infidèles. Car, ainsi que saint Grégoire le rapporte dans le troisième livre de ses

Dialogues, André, évêque de Fondi, ayant permis à une religieuse d'habiter avec lui, le malin esprit commença à lui remettre sous les yeux la beauté de cette femme, et à lui suggérer au lit des pensées impures. Un jour, un juif qui se rendait à Rome, voyant la nuit approcher, et ne trouvant pas d'endroit où il pût s'arrêter, entra dans un temple d'Apollon pour y rester jusqu'au matin. Et craignant le sacrilége, quoiqu'il n'eût point foi en la croix, il se munit du bois de la croix. En s'éveillant au milieu de la nuit, il vit une foule de malins esprits qui se tenaient dans l'attitude du respect devant un démon qui était au milieu d'eux, et il dit à chacun de rendre compte de ce qu'il avait fait de mal. Saint Grégoire a passé sous silence, pour motif de brièveté, le mode de cette discussion. Mais on peut imaginer ce qu'il fut, d'après un exemple semblable qu'on lit dans la *Vie des Pères*. Car quelqu'un étant entré dans un temple des idoles, y vit Satan qui était assis, et tous ses soldats l'entouraient. Et un des malins esprits survint et l'adora, et Satan lui dit : « D'où viens-tu ? » Et il répondit : « J'ai été en telle province, et là j'ai suscité de grands troubles et déchaîné des guerres furieuses, et j'ai fait verser beaucoup de sang, et je viens te l'annoncer. » Et Satan lui dit : « En combien de temps as-tu fait cela ? » Il répondit : « En trente jours. » Et Satan répliqua : « Pourquoi as-tu mis tant de temps pour accomplir pareille chose ? » Et il dit aux assistants : « Prenez-le et flagellez-le, et battez-le bien fort. » Et il vint un second démon qui adora Satan et qui dit : « Maître, j'ai été sur mer, et j'ai soulevé de furieuses tempêtes, et, faisant sombrer beaucoup de navires, j'ai fait périr beaucoup de monde. » Et Satan lui répondit : « En combien de temps as-tu fait cela ? » Le démon répondit : « En vingt jours. » Et Satan ordonna de le flageller pareillement, disant : « Comment dans un pareil espace de temps as-tu pu faire si peu de chose ? » Et il vint un troisième démon qui dit : « J'ai été dans une certaine ville, et j'ai occasionné une grande querelle à des noces, et j'ai fait couler beaucoup de sang et l'époux a été tué, et je suis venu t'apporter cette nouvelle. » Et Satan lui dit : « Combien as-tu mis de temps à faire cela ? » Le démon répondit : « J'ai mis vingt jours. » Et Satan lui répliqua : « Est-ce qu'en un pareil espace de temps tu as

fait si peu de chose? » Et il ordonna aussi que celui-ci fût rudement fouetté. » Un quatrième vint et dit : « J'ai été dans un désert, et je suis resté quarante ans auprès d'un moine, et je l'ai enfin fait tomber dans le péché de la chair. » Lorsque Satan l'entendit, il se leva de dessus son trône, et embrassant ce démon, il ôta sa couronne de dessus son front et il la lui mit sur la tête, et il le fit asseoir près de lui, disant : « Tu as vraiment fait quelque chose de grand, et tu as plus travaillé que tous les autres. » C'est donc ainsi ou dans ce genre qu'a pu être le débat que saint Grégoire passe sous silence. Lorsque chacun des malins esprits eut dit ce qu'il avait fait, il en vint un qui dit de quelle tentation charnelle il avait agité l'évêque André au sujet de cette religieuse. Et il ajouta que la veille, à l'heure des vêpres, il avait amené l'évêque à donner à cette femme un petit coup sur le dos en marque de caresse. Alors Satan l'engagea à accomplir ce qu'il avait commencé, et il dit que l'auteur de la chute de l'évêque mériterait la palme au-dessus de tous les autres. Et il ordonna ensuite aux démons de voir quel était cet homme qui avait eu l'audace de se coucher dans le temple. Le juif fut alors saisi d'épouvante; mais quand les esprits envoyés vers lui virent qu'il était muni du signe de la croix, ils se mirent à pousser de grands cris, et ils dirent : « C'est un vase vide, mais scellé. » Et cette troupe de démons disparut aussitôt. Et le juif alla trouver l'évêque, et il lui raconta tout ce qui était advenu. L'évêque, en l'entendant, se mit à gémir, et il renvoya loin de sa maison toutes les femmes, et il baptisa le juif. Saint Grégoire rapporte aussi, dans ses *Dialogues*, qu'une religieuse étant entrée dans un jardin, vit une laitue et la trouva de son goût, et, oubliant de la bénir en faisant dessus le signe de la croix, elle y mordit avec avidité; mais elle tomba aussitôt, le démon s'étant emparé d'elle. Et un homme de Dieu étant venu vers elle, le démon commença à crier et à dire : « C'est moi qui l'ai fait, c'est moi qui l'ai fait; j'étais assis sur cette laitue, elle est venue, et elle m'a avalé. » Mais les prières du serviteur de Dieu le forcèrent bientôt à se retirer. On lit dans l'*Histoire ecclésiastique*, que les gentils avaient peint, à Alexandrie, les armes de Sérapis sur les murailles; Théodose ordonna que l'on détruisît ces mar-

ques et que l'on y substituât le signe de la croix : ce que voyant, les gentils et les prêtres des idoles se firent baptiser, disant qu'ils avaient appris, par une tradition très-ancienne, que ce qu'ils vénéraient devait subsister jusqu'à ce qu'il fût remplacé par le signe dans lequel est la vie. Et ils avaient dans leur alphabet une lettre à laquelle ils donnaient le nom de sacrée et qui signifiait la vie future, et qui avait la forme d'une croix.

LÉGENDE DE SAINTE EUPHÉMIE.

Euphémie était fille d'un sénateur. Et voyant, au temps de Dioclétien, combien de tourments l'on faisait subir aux chrétiens, elle alla trouver le juge Priscus, et, confessant publiquement Jésus-Christ, elle ranimait par son exemple le courage des hommes eux-mêmes. Et comme le juge mettait successivement les chrétiens à mort, il faisait assister les fidèles au supplice de leurs frères, afin que l'aspect des tortures de leurs compagnons les épouvantât. Et comme de saints martyrs avaient la tête tranchée en présence d'Euphémie, de plus en plus animée par le spectacle de leur fermeté, elle s'écria que le juge lui faisait tort. Alors le juge crut qu'elle voulait sacrifier, ce dont il se réjouit fort. Et quand il lui demanda quel tort il lui faisait, elle dit : « Pourquoi, puisque je suis de race noble, fais-tu passer avant moi des étrangers et des inconnus, les envoyant au martyre et leur ouvrant l'entrée des joies célestes avant moi ? » Et le juge lui dit : « Je croyais que tu étais revenue au bon sens, et je me réjouissais de ce que tu te souvenais de ta noblesse. » Et alors elle fut mise en prison, et, le jour suivant, elle fut menée devant lui sans être liée. Et alors elle se plaignit très-amèrement de ce que, contre les lois des empereurs, on l'avait elle seule épargnée en ne l'attachant pas. Et elle fut très-rudement battue de verges, et elle fut remise en prison, et le juge la suivit et voulut lui faire violence ; mais elle se défendit fortement, et la vertu divine rendit les mains du juge sans vigueur. Et alors

il crut être ensorcelé, et lui envoya l'intendant de sa maison pour lui promettre beaucoup de choses si elle voulait consentir à être à lui; mais il ne put jamais ouvrir la porte de la prison, ni l'enfoncer à coups de hache; et il fut saisi du diable, et il prit la fuite en criant et en se déchirant de ses propres mains. Et alors la sainte fut tirée de prison et mise sur une roue pleine de charbons ardents. Et un artificier, qui était directeur des tourments, avait donné l'ordre à ceux qui tournaient cette roue que lorsqu'il ferait un signe ils tournassent tous, afin que les liens de la roue, qui étaient au feu tout ardents, missent en morceaux le corps de la vierge. Mais, par la volonté de Dieu, la pièce de fer que l'artificier tenait en sa main tomba à terre et fit du bruit, et ceux qui étaient là tournèrent aussitôt, de sorte que la roue brûla cet artificier, et Euphémie, qui était sur la roue, n'éprouva aucun mal. Et alors les parents de l'artificier pleuraient et mettaient le feu dessous la roue, et voulaient brûler Euphémie avec la roue. Mais la roue fut brûlée, et Euphémie fut déliée par un ange, et on la vit debout, sur un lieu élevé, saine et sauve. Et alors Appellien dit au juge : « La puissance des chrétiens ne peut être vaincue que par le fer; je te conseille donc de la faire décapiter. » Et alors on dressa des échelles, et quelqu'un étant monté et ayant étendu la main pour saisir la sainte, il fut subitement frappé de paralysie, et il fut porté chez lui demi-mort. Et un autre, qui se nommait Sosthène, monta en haut; mais il sentit aussitôt défaillir son courage, et il demanda pardon à la sainte. Et ayant tiré son épée, il cria au juge qu'il aimerait mieux se tuer que frapper Euphémie, car les anges lui défendaient de la toucher. Et enfin, quand elle fut ôtée de là, le juge dit à son chancelier d'envoyer vers elle tous les jeunes libertins, afin qu'ils lui fissent violence et qu'ils abusassent d'elle jusqu'à ce qu'elle expirât. Et un païen étant entré et s'approchant d'elle, vit plusieurs vierges autour d'Euphémie, qui étaient en prières, et par ses remontrances il se fit chrétien. Et alors le juge fit pendre la vierge par les cheveux, mais elle resta inébranlable. Elle fut enfermée dans un cachot, sans nourriture, pendant sept jours; et le septième jour le juge la fit étendre entre quatre grandes pierres comme celles qu'on emploie pour

faire l'huile d'olives; mais elle était chaque jour nourrie par l'ange. Et quand elle était entre ces pierres, elle fit sa prière, et les pierres furent converties en cendre. Et alors le juge eut honte de ce qu'il était vaincu par une vierge, et il la fit jeter dans une fosse où des bêtes féroces étaient renfermées, prêtes à dévorer toute créature humaine. Et ces animaux coururent aussitôt à la vierge, la léchant, la caressant, et jouant avec elle, et joignant leurs queues comme pour lui faire un siége sur lequel elle pût s'asseoir. Et quand le juge vit cela, il fut tellement effrayé qu'il faillit mourir d'effroi. Et alors le bourreau vint pour venger son maître, frappa la vierge dans le côté d'un coup d'épée, et il lui donna ainsi la couronne du martyre. Le juge, pour le récompenser, le revêtit de vêtements de soie et lui donna un collier d'or; mais quand il sortit de la fosse il fut saisi par un lion et dévoré entièrement. Et alors ses gens cherchèrent longtemps, et à peine purent-ils trouver un débris de ses os avec le vêtement de soie et le collier. Et Priscus, le juge, se dévorant lui-même, fut trouvé mort. Sainte Euphémie fut ensevelie dans la ville de Chalcédoine avec honneur, et par ses mérites tous les juifs et les païens crurent en Jésus-Christ; et elle souffrit la mort l'an de Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ deux cent quatre-vingt. Et saint Ambroise s'exprime ainsi au sujet de cette vierge, dans sa *Préface :* « Sainte vierge triomphante, Euphémie, recevant la couronne de la virginité, tu méritas aussi la palme du martyre. Grâce à tes prières, l'ennemi des hommes fut vaincu. Priscus, l'adversaire des chrétiens, fut renversé; tu sortis saine et sauve de la fournaise de feu, et de dures pierres furent converties en cendres. Les bêtes sauvages s'adoucirent, et toutes les tortures furent surmontées par l'oraison. Enfin, percée par le glaive, tu quittas les chaînes de la chair, et tu rejoignis les régions célestes. Intercède auprès du Seigneur pour l'Église, vierge sainte, et implore la miséricorde divine pour nous autres pécheurs. »

LÉGENDE DE SAINT LAMBERT.

Lambert fut de noble origine, mais sa plus grande noblesse fut sa sainteté. Il fut instruit dans les lettres dès son premier âge, et à cause de ses vertus il était aimé de tous, et il mérita d'être nommé évêque de Maestricht pour succéder à Théodard son maître. Le roi Childéric l'aimait beaucoup, et l'avait toujours préféré à tous les autres évêques; mais enfin la malice des envieux augmentant, des méchants chassèrent le prélat sans motif, et mirent Téramont sur son siége. Et Lambert entra dans un monastère, et y resta sept ans, menant une sainte vie. Une nuit, en se levant pour prier, il fit, sans le vouloir, du bruit sur le pavé. Et quand l'abbé l'entendit, il dit : « Que celui qui a fait ce bruit sorte et aille à la croix. » Et aussitôt Lambert alla à la croix, nu-pieds, couvert de la haire; et il y resta, exposé à la neige et à la gelée, tandis que les frères se chauffaient auprès du feu après matines. Et quand l'abbé vit qu'il était absent, et qu'il entendit dire à un frère que c'était Lambert qui était allé à la croix d'après son commandement, il le fit appeler, et lui et ses moines lui demandèrent pardon; et le saint s'empressa de leur pardonner, et il leur adressa une exhortation sur le mérite de la patience. Et, après sept ans, Téramont fut expulsé, et saint Lambert fut ramené, par le commandement de Pépin, à son premier siége. Et quand il jetait beaucoup d'éclat par ses paroles et par ses exemples comme précédemment, deux méchants s'élevèrent contre lui, et commencèrent à le blâmer fortement. Et les amis de cet évêque les tuèrent comme ils le méritaient. En ces temps, Lambert réprimanda beaucoup Pépin à cause d'une femme de mauvaises mœurs avec laquelle il vivait. Dodo, cousin de ceux qui avaient été tués, et frère de cette femme, et officier de la chambre du roi, assembla des troupes et assiéga la maison de l'évêque; et il voulait venger la mort de ses cousins sur saint Lambert, qui était en oraison. Et quand le saint l'apprit, il ne douta pas, dans sa confiance en Dieu, qu'il ne vainquît ses ennemis, et il prit une épée. Et ensuite il revint à

lui, il jeta le glaive de sa main, et jugea qu'il était mieux qu'il vainquît en souffrant et en mourant, que s'il souillait ses mains sacrées du sang des méchants. Et alors l'homme de Dieu recommanda à ses gens de confesser leurs péchés, et d'attendre avec résignation la mort. Et alors les méchants vinrent aussitôt se jeter sur eux, et ils tuèrent saint Lambert qui était en prière. Et quand ils s'en furent allés, quelques serviteurs du saint, qui échappèrent au massacre, emportèrent le corps à la cathédrale, en secret, dans une barque, et l'ensevelirent au milieu d'une grande tristesse de la part des habitants de la ville. Ce qui se passa l'an de Notre-Seigneur six cent vingt.

LÉGENDE DE SAINT MATTHIEU.

Matthieu, apôtre, prêchant en Éthiopie, dans une ville qu'on appelle Nadabar, trouva deux enchanteurs Zaroës et Arphaxat, qui ensorcelaient si bien les gens par leur art, qu'ils leur faisaient à volonté changer leurs membres de forme et qu'ils les frappaient d'inertie; et ils étaient enflés d'un si grand orgueil, qu'ils se faisaient adorer de tous comme des dieux. Et Matthieu, apôtre, entra en cette cité, et se logea chez un eunuque de la reine Candace, celui que Philippe avait baptisé. Et alors il découvrit les mystères des enchanteurs, de telle manière que tout ce que ces magiciens faisaient aux hommes par méchanceté, le saint le changeait à l'avantage du peuple. Alors cet eunuque demanda à saint Matthieu comment il parlait et entendait tant de langages différents; et Matthieu lui exposa comment, quant le Saint-Esprit descendit, il enseigna toutes les langues; et de même que ceux qui avaient entrepris par orgueil de faire une tour qui allât jusqu'au ciel, en avaient été punis par la confusion des langues, de même les apôtres devaient recevoir le don des langues afin de faire une tour, non de pierres, mais de vertu, qui pût servir à tous les hommes de chemin pour arriver au ciel. Et alors il vint un homme devant eux qui dit que les

enchanteurs étaient venus avec deux dragons qui jetaient du feu et du soufre par la gueule et par les narines, et qui tuaient tous les hommes. Et alors l'apôtre se munit du signe de la croix et il alla sans crainte vers eux. Et aussitôt que ces deux dragons le virent, ils s'endormirent à ses pieds. Et Matthieu dit aux enchanteurs : « Où est votre science? Éveillez-les si vous pouvez; et si je n'avais prié Notre-Seigneur, ils se seraient jetés sur vous, et vous auraient fait ce que vous vouliez qu'ils me fissent. » Et quand le peuple fut assemblé, il commanda aux dragons, au nom de Dieu, de s'en aller sans faire de mal à personne. Et ils s'en allèrent aussitôt. Et l'apôtre fit un grand sermon de la gloire du Paradis terrestre, disant qu'il apparaissait par-dessus toutes les montagnes, et qu'il était proche du ciel, et qu'il n'y avait ni épines ni ronces; que les lis et les roses n'y flétrissaient pas, et que la vieillesse y était inconnue, mais que les hommes y étaient toujours jeunes, et que les chants des anges s'y entendaient, et que les oiseaux venaient aussitôt qu'on les appelait; et il dit que l'homme avait été chassé, à cause de son péché, de ce paradis terrestre, mais qu'il avait été rappelé au paradis céleste par la nativité de Notre-Seigneur. Et comme il prêchait ainsi devant le peuple, il s'éleva un grand tumulte et un grand bruit, car on pleurait le fils du roi qui était mort. Et quand ces deux enchanteurs ne purent le ressusciter, ils firent croire au roi qu'il était en la compagnie des dieux, et qu'il faudrait lui bâtir un temple et lui faire une statue. Et alors l'eunuque dont il a été parlé fit garder les enchanteurs, et manda l'apôtre. Et quand il fut venu, il fit une oraison et ressuscita aussitôt le jeune homme. Et alors le roi, qui se nommait Égyptus, manda dans toutes ses provinces que l'on vînt voir Dieu caché sous la figure d'un homme. Et alors les gens vinrent avec des couronnes dorées, et, offrant diverses manières de sacrifices, ils voulaient sacrifier à l'apôtre. Et alors Matthieu les regarda et dit : « Que faites-vous, insensés? je ne suis pas un dieu, mais je suis serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et, d'après son commandement, ils firent une grande église, en y employant l'or et l'argent qu'ils avaient apportés, et ils l'achevèrent en trente jours. Saint Matthieu resta trente ans en cette église, et il convertit

tous les sujets du roi Égyptus à la foi de Jésus-Christ, et le roi et sa femme et tous ses peuples furent baptisés. Et l'apôtre consacra à Dieu Ephigénie, fille du roi, et il la mit à la tête d'une communauté de plus de deux cents vierges. Et ensuite Hyrace succéda au roi, et il désira cette vierge, et il promit à l'apôtre la moitié de son royaume s'il la faisait consentir à l'épouser ; et l'apôtre lui dit que, selon la coutume de son prédécesseur, il vînt le dimanche à l'église, et qu'il entendrait, en présence d'Ephigénie et des autres vierges, quels sont les mariages bons et justes. Et alors le roi y alla en grande joie, et il crut que l'apôtre voulait recommander à Ephigénie le mariage. Et quand les vierges et le peuple furent tous assemblés, saint Matthieu parla longuement de la dignité du mariage, et il fut très-loué du roi, qui crut qu'il s'exprimait ainsi pour décider la vierge à consentir au mariage qu'il projetait. Et après un moment d'intervalle, l'apôtre enjoignit le silence, et reprit la parole, disant : « Le mariage est donc chose bonne, mais il faut qu'il soit contracté légitimement. Vous qui êtes ici, vous savez bien que si quelqu'un voulait prendre la femme du roi, il s'exposerait non-seulement à la colère du roi, mais par-dessus tout il mériterait la mort, parce qu'en prenant l'épouse de son maître, il outragerait le mariage de son prince. Et ainsi, roi, toi qui sais qu'Ephigénie est l'épouse du Roi éternel, et qu'elle est consacrée par le saint voile, comment pourrais-tu ravir l'épouse du Roi des saints et l'unir à toi en mariage ? » Et quand le roi entendit cela, il fut rempli de fureur, et il s'en alla suffoquant de colère. Et l'apôtre, inaccessible à la peur et plein de fermeté, exhorta tous les autres à la patience et à la constance, et il bénit Ephigénie agenouillée devant lui et qui était saisie d'effroi, et toutes les autres vierges aussi. Et après les solennités des messes, le roi envoya un bourreau afin de tuer Matthieu en le frappant par derrière, tandis qu'il était devant l'autel en oraison. Et l'apôtre tendait les mains au ciel, et il fut consacré martyr. Et alors tout le peuple voulait aller au palais pour tuer le roi. Et à grand'peine les prêtres et les diacres parvinrent à le retenir, et ils célébrèrent avec joie le martyre de l'apôtre. Et le roi envoya à Ephigénie des dames et des enchanteurs. Et quand il vit qu'il ne pouvait nullement l'amener à par-

tager son amour, il fit entourer sa demeure d'un très-grand feu, afin de la brûler avec les autres vierges. Et alors l'apôtre leur apparut, et il éloigna le feu de la maison. Et le feu prit au palais du roi, et tout fut brûlé et détruit, et nul ne s'échappa, excepté le roi et son fils unique. Et bientôt ce fils fut possédé du diable, et confessant les péchés de son père, il s'en alla au sépulcre de l'apôtre. Et le père fut attaqué d'une lèpre horrible. Et quand il vit qu'il ne pouvait être guéri, il se tua de sa propre main d'un coup d'épée. Et le peuple établit roi le frère d'Ephigénie que l'apôtre avait baptisé, et qui régna soixante-dix ans, et qui établit son fils sur le trône après lui, et qui favorisa beaucoup le culte des chrétiens. Et il remplit toute la province d'Éthiopie des églises de Jésus-Christ. Zaroës et Arphaxat s'enfuirent en Perse dès le jour que l'apôtre ressuscita le fils du roi, mais saint Simon et saint Jude les rencontrèrent et les vainquirent. L'évangile de saint Matthieu fut trouvé écrit de sa main, en même temps que l'on découvrit, en l'an du Seigneur cinq cent, les os de saint Barnabé; et le bienheureux Barnabé portait toujours sur lui cet évangile et le posait sur les malades, et ils étaient de suite guéris, tant par la foi de Barnabé que par les mérites de saint Matthieu.

LÉGENDE DE SAINT MAURICE.

Maurice fut commandant de la sainte légion qu'on appelle Thébéenne. Et elle était appelée ainsi à cause que ceux qui la formaient étaient de la ville de Thèbes. C'est un pays qui est dans l'Orient, au delà des confins de l'Arabie; elle est pleine de richesses, abondante en fruits délectables et en arbres. Et les habitants de cette région sont grands de taille, courageux, remplis d'habileté et de sagesse. Cette cité eut cent portes, et un poëte a dit ce vers : *Ecce vetus Thebe centum jacet obruta portis*, c'est-à-dire, La vieille Thèbes aux cent portes gît écroulée. Et Jacques, frère de Notre-Seigneur, leur prêcha l'Évangile de Dieu. En ce temp-là, Dioclétien et Maximien, empereurs, voulaient

absolument détruire la foi de Jésus-Christ, et ils envoyèrent des épîtres ainsi conçues dans toutes les provinces où des chrétiens habitaient : « Si le monde entier était réuni d'un côté, et si Rome seule était de l'autre, le monde s'enfuirait vaincu, et Rome seule resterait au faîte de la science. Pourquoi donc, vous qui n'êtes qu'un peu de peuple misérable, résistez-vous à ses commandements, et vous élevez-vous avec un si fol orgueil contre ses statuts? Recevez donc la foi des dieux immortels, ou une sentence irrévocable, sentence de condamnation, sera prononcée contre vous. » Et les chrétiens reçurent ces lettres, et renvoyèrent les messagers sans faire de réponse. Et alors Dioclétien et Maximien, remplis de colère, envoyèrent dans toutes les provinces et commandèrent que tous les hommes propres au service des armes vinssent à Rome pour subjuguer les rebelles insurgés contre l'empire de Rome. Et alors les lettres des empereurs furent portées aux Thébéens, lesquels, selon le commandement du Seigneur, rendaient à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Cette légion de soldats d'élite se rassembla donc, et ils étaient au nombre de six mille six cent soixante-six. Et ils envoyèrent des députés aux empereurs pour leur dire qu'ils étaient prêts à les aider dans des guerres justes, mais qu'ils ne pouvaient porter les armes contre les chrétiens, qu'ils défendraient plutôt. Et Maurice, homme noble et illustre, était alors commandant de cette sainte légion. Et ceux qui étaient les porte-drapeaux étaient saint Candide, saint Innocent, saint Exupère, saint Victor et saint Constantien. Dioclétien envoya sur ces entrefaites dans les Gaules Maximien qu'il s'était donné pour collègue dans le commandement de l'empire, et il le mit à la tête d'une armée innombrable, et il joignit à ses forces la légion thébéenne. Et ils avaient été exhortés par le pape saint Marcel à se laisser égorger avant de manquer à la foi de Jésus-Christ. Et quand cette immense armée eut passé les montagnes des Alpes et qu'elle fut venue à Octodorum, l'empereur donna l'ordre que tous ceux qui étaient avec lui sacrifiassent aux idoles, et que l'on châtiât ceux qui désobéiraient à ses commandements, et surtout les chrétiens. Et les saints légionnaires ayant appris cela, s'éloignèrent de l'armée et s'en furent à une distance de huit

milles, et ils se placèrent dans un endroit agréable, sur le Rhône, qui se nomme Aganum. Et quand Maximien le sut, il leur envoya des officiers et leur commanda de venir sans délai sacrifier aux dieux avec les autres. Et ils répondirent qu'ils ne pouvaient le faire, puisqu'ils observaient la foi de Jésus-Christ. Et l'empereur, tremblant de colère, dit : « C'est le ciel qu'ils outragent, tout en manquant à l'obéissance qu'ils me doivent, et la religion de Rome est insultée ainsi que moi. Que ces rebelles apprennent donc que je puis me venger et venger les dieux. » Et alors l'empereur envoya des troupes, et il commanda que si les Thébéens refusaient de sacrifier aux dieux, ils seraient décimés, et ceux que le sort désignerait, aussitôt décapités. Et les saints tendirent la tête avec joie, et se disputaient entre eux à qui irait le premier à la mort. Et Maurice se leva, et dit entre autres choses : « Réjouissez-vous avec nous, car nous sommes tous destinés à mourir pour la foi de Jésus-Christ. Nous avons souffert que l'on tuât nos compagnons, car nous sommes prêts comme eux à donner notre vie pour Jésus-Christ, et nous observons les commandements de Dieu, qui dit à saint Pierre : « Remets ton glaive dans le « fourreau. » Mais déjà nous sommes entourés des cadavres de nos frères, et nous avons nos vêtements rougis de leur sang ; suivons-les donc au martyre. » Et il envoya cette réponse à César : « Nous sommes les soldats de l'empereur, et nous avons pris les armes pour la défense de la république ; nul sentiment de trahison n'est en nous, nul sentiment de crainte ; mais d'aucune manière nous n'abandonnerons la foi de Jésus-Christ. » Et quand l'empereur entendit cela, il commanda qu'on en décapitât de nouveau un sur dix. Et quand ce fut fait, Exupère, l'un des bienheureux, prit le drapeau, et se tenant au milieu de ses compagnons, il leur dit : « Notre glorieux commandant Maurice a parlé de la gloire de nos compagnons, et Exupère, votre porte-enseigne, n'a pas pris les armes pour que nous résistions à nos persécuteurs. Débarrassons donc nos mains des armes de la chair, et armons-nous de vertus, et si tel est votre avis, adressons-nous à l'empereur en ces termes : « Nous sommes tes soldats, empereur ; mais nous confessons que nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ ; nous te devons le service militaire, et à lui notre

innocence : de toi nous attendons le salaire de notre labeur, de lui nous avons reçu le commencement de vie, et nous sommes prêts à endurer pour lui tous les tourments, et nous ne renoncerons jamais à la foi. » Et alors le cruel César commanda que son armée environnât toute cette légion, de sorte qu'aucun ne pût s'échapper. Et alors les soldats de Jésus-Christ furent environnés par les soldats du diable, et ils furent massacrés par les mains des impies, foulés aux pieds des chevaux. Et ils furent consacrés précieux martyrs de Notre-Seigneur. Ils souffrirent la mort en l'an de Notre-Seigneur deux cent quatre-vingt. Et toutefois l'on dit qu'il s'en échappa plusieurs par la volonté de Dieu, et qu'ils vinrent en d'autres régions prêcher le nom de Jésus-Christ, et qu'ils obtinrent en d'autres lieux la palme du martyre. Et l'on dit que Solutor et Aventor et Octovien allèrent à Turin, et qu'Alexandre alla à Pergame, et Second se rendit à Ventimilie. Et le bienheureux Victor et Constance et Ursus et plusieurs autres furent de ceux qui échappèrent. Et quand les égorgeurs se partageaient le butin entre eux, et qu'ils mangeaient, un vieillard, nommé Victor, passa là par hasard, et ils l'engagèrent à manger avec eux, et il se mit à leur demander comment ils pouvaient manger avec joie parmi tant de cadavres. Et quand il apprit que tous ces morts avaient été tués pour l'amour de Jésus-Christ, il pleura amèrement, et il dit qu'il eût été bien heureux s'il eût été mis à mort avec eux. Et quand les soldats s'aperçurent qu'il était chrétien, ils le prirent et le massacrèrent sur-le-champ. Ensuite Maximien était à Milan et Dioclétien à Nicomédie, et un jour ils déposèrent la pourpre et les vêtements royaux pour mener la vie de particulier et pour que de plus jeunes qu'eux, c'est-à-dire Constance, Galère et Maxime, qu'ils avaient nommés Césars, gouvernassent l'empire. Et comme Maximien voulait derechef reprendre la tyrannie, il fut poursuivi par Constance son gendre, et finit sa carrière par être pendu. Et ensuite le corps de saint Innocent, l'un de ces légionnaires, qui avait été jeté dans le Rhône, fut trouvé et enseveli avec Marcellin et avec les autres en l'église de Genève, et avec Augustane et Prothaise et autres qui avaient été évêques du lieu. Et il y avait un païen, ouvrier, employé avec les autres

à la construction de cette église, et il travailla seul un dimanche, et à l'heure que l'on faisait la solennité des saintes messes. Et alors il vint une foule de ces saints, qui le prirent et le battirent, parce qu'il se livrait à son travail de maçon, tandis que les autres entendaient le service divin; et ce païen, bien corrigé, courut à l'église et demanda à être reçu chrétien. Une femme donna son fils à instruire à l'abbé de l'église en laquelle les saints reposaient, et il mourut peu de temps après, et elle le pleurait comme ne pouvant le revoir. Et saint Maurice lui apparut, et il s'informa d'elle pourquoi elle pleurait ainsi son fils, et elle répondit qu'elle le pleurerait tant qu'elle vivrait. Et il lui dit : « Ne le pleure pas comme mort, mais sache qu'il est avec nous, et si tu veux t'en assurer, lève-toi demain et chaque jour de ta vie, et tu entendras à matines sa voix parmi celles des moines qui chantent l'office. » Et elle le fit toute sa vie, et elle entendit toujours la voix de son fils, et elle la reconnut parmi les voix des moines qui psalmodiaient. Quand le roi Gontran eut donné tous ses biens aux pauvres et qu'il eut renoncé au monde, il envoya un prêtre pour lui apporter des reliques de cette sainte légion. Et comme le prêtre retournait avec les reliques, une tempête s'éleva sur le lac de Lausanne, et l'embarcation était en péril. Le prêtre opposa la châsse où étaient les reliques à l'encontre des flots, et aussitôt l'ouragan s'apaisa. Il advint, en l'an de Notre-Seigneur neuf cent soixante-trois, que quelques moines, par l'entremise du roi Charles, avaient obtenu du pape Nicolas les corps de saint Urbain et de saint Tiburcien, martyrs, et comme ils revenaient, ils allèrent visiter l'église de ces saints martyrs de la légion thébéenne, et ils obtinrent de l'abbé et des moines qu'ils transportassent le corps de saint Maurice et la tête de saint Innocent à Auxerre, dans l'église que saint Germain avait déjà dédiée à ces glorieux martyrs. Pierre Damien rapporte qu'il y avait en Bourgogne un clerc orgueilleux et cupide, qui s'était emparé de force d'une église consacrée à saint Maurice, en dépit de la résistance d'un puissant chevalier qui s'y était opposé. Et comme un jour l'on chantait la messe, et que l'on disait à la fin de l'évangile : « Celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé », ce misérable se mit à

rire, et dit : « C'est faux ; car si je me fusse humilié devant mes ennemis, je ne posséderais pas aujourd'hui les richesses de l'église. » Et aussitôt la foudre, sous la forme d'une épée, entra dans la bouche qui venait de prononcer ce blasphème, et il expira soudainement.

LÉGENDE DE SAINTE JUSTINE.

Justine, vierge, fut de la cité d'Antioche et fille d'un prêtre des idoles. Et chaque jour, assise à sa fenêtre, elle entendait un diacre qui lisait l'Évangile, et elle fut enfin convertie. Et quand sa mère l'eut annoncé à son père, dans son lit, Jésus-Christ leur apparut avec ses anges, disant : « Venez à moi, je vous donnerai le royaume des cieux. » Quand ils se furent réveillés, ils se firent tout de suite baptiser avec leur fille. Et cette vierge, Justine, fut longtemps poursuivie par Cyprien, et à la fin elle le convertit à la foi. Et Cyprien, dès son enfance, s'était adonné à la magie; car, dès l'âge de sept ans, il avait été consacré au diable par ses parents, et il était très-expert en sortilége; il changeait les femmes en bêtes de somme, et il faisait beaucoup d'autres prestiges. Et il s'éprit d'amour pour Justine, et il eut recours à la magie afin qu'elle conçût aussi de la passion, ou pour lui, ou pour un autre nommé Acladius, qui s'était également épris pour cette vierge. Cyprien invoqua donc le diable pour réussir dans ses desseins sur Justine, et le diable vint et lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu ? » Et Cyprien lui répondit : « J'aime une vierge qui est du nombre des galiléens : pourras-tu faire que je l'aie et que je fasse d'elle ma volonté? » Et le diable répondit : « Moi qui ai pu expulser l'homme du paradis terrestre, et amener Caïn à tuer son frère, et qui ai fait mettre Jésus-Christ à mort par les Juifs, et qui trouble les hommes, ne pourrais-je faire que tu deviennes le maître d'une vierge, et que tu en disposes à ton plaisir? Prends cet onguent et répands-le sur la porte de sa maison en dehors, et je viendrai dessus, et j'embraserai le cœur de Justine d'amour pour toi, et je la contraindrai de

consentir à tes désirs. » La nuit suivante, le diable alla trouver Justine, et il s'efforça d'exciter en son cœur un amour illicite. Et quand elle s'en aperçut, elle se recommanda dévotement de tout son cœur à Dieu, et elle protégea tout son corps du signe de la croix ; et le diable, épouvanté du signe de la croix, s'enfuit. Et il vint à Cyprien, et il se tint debout devant lui, et Cyprien lui dit : « Pourquoi ne m'as-tu pas amené cette vierge ? » Et il lui dit : « J'ai vu sur elle un signe, et toute force m'a abandonné. » Et alors Cyprien renvoya ce démon et en appela un autre plus puissant. Et celui-ci dit : « J'ai entendu tes commandements, et j'en ai reconnu la difficulté ; mais j'amènerai Justine à accomplir ta volonté. J'irai vers elle, et j'embraserai son cœur du feu de la luxure, et elle accomplira ta volonté. » Et alors le diable vint à Justine, et il s'efforçait d'émouvoir son cœur d'amour, et d'enflammer son esprit d'une passion impure. Et elle se recommandait dévotement à Dieu, et elle chassa toute cette tentation par le signe de la croix, et souffla contre le diable et l'expulsa aussitôt. Il s'enfuit tout confus et vint devant Cyprien. Et Cyprien lui dit : « Où est la vierge à laquelle je t'ai envoyé ? » Et le diable lui répondit : « Je confesse que je suis vaincu, et je redoute de dire comment ; car j'ai vu sur elle un terrible signe, et j'ai perdu aussitôt tout mon pouvoir. » Et alors Cyprien le renvoya, et il appela le prince des diables ; et quand il fut venu, il dit : « Pourquoi votre pouvoir est-il si petit qu'il est ainsi brisé par une vierge ? » Et alors le prince des démons lui dit : « J'irai, et je la brûlerai d'une forte fièvre, et j'enflammerai son esprit de toutes mes ardeurs, et je verserai mes feux dans tout son corps, et je la rendrai frénétique, et je lui présenterai divers fantômes, et je te l'amènerai à minuit. » Et le diable prit la figure d'une vierge, et il vint vers Justine, et il dit : « Je suis venue vers toi, car j'ai désiré vivre avec toi dans la chasteté, et je te prie de me dire quelle sera la récompense de notre combat. » Et la vierge lui dit : « La récompense est grande et la peine est petite. » Et le diable répondit : « Qu'est-ce donc que signifie le précepte de Dieu : « Croissez et multipliez, et remplis-« sez la terre ? » Je crains donc, chère sœur, que si nous restions dans la virginité, nous n'agissions contre la parole de Dieu, et

que notre désobéissance et notre mépris pour son précepte ne nous fassent encourir une grave punition, au lieu de la récompense que nous attendons. » Et alors, par les suggestions du diable, le cœur de la vierge fut agité de tumultueuses pensées, et fortement enflammé de concupiscence, au point que, se levant déjà, elle voulait s'en aller. Mais bientôt la vierge revint à elle, et comprenant qui c'était qui lui parlait, elle se défendit en faisant le signe de la croix, et elle souffla contre le diable, et sur-le-champ il disparut, fondant comme de la cire, et elle fut immédiatement délivrée de toute tentation. Ensuite le diable prit la figure d'un très-beau jeune homme, et il entra dans la chambre de Justine qu'il trouva au lit, et il se mit hardiment au lit avec elle, et il voulut l'embrasser. Quand la vierge le vit, elle reconnut que c'était le mauvais esprit; elle se signa comme précédemment, et derechef le diable fondit comme cire. Et alors le diable, avec la permission de Dieu, la tourmenta de fièvres ardentes; et, tuant plusieurs hommes et des bêtes, il faisait dire par les possédés qu'une très-grande mortalité ravagerait Antioche si Justine ne consentait à ce mariage. Et tous les habitants de la ville souffrant de maladie, vinrent à la porte des parents de Justine, leur criant qu'ils eussent à la marier, et qu'ils délivrassent ainsi la ville d'un si grand péril. Mais Justine n'y voulut consentir de nulle manière, et pour cela chacun la menaçait de mort. La septième année de cette mortalité, elle pria pour eux, et elle fit cesser toute cette épidémie. Et quand le diable vit qu'il ne réussissait à rien, il se transfigura sous la forme de Justine pour souiller sa réputation, et se moquant de Cyprien, il se vantait qu'il lui avait amené Justine. Le diable alla donc trouver Cyprien sous la forme de Justine, et il voulut l'embrasser, comme étant tout enflammée d'amour pour lui. Et quand Cyprien le vit, il crut que c'était Justine, et il fut tout rempli de joie, et il dit : « Soyez la bienvenue, Justine, la plus belle de toutes les femmes. » Et aussitôt que Cyprien nomma Justine, le diable ne put souffrir ce nom, et, dès qu'il l'entendit, il s'évanouit comme de la fumée. Et quand Cyprien se vit ainsi trompé, il demeura tout triste, et il fut plus enflammé que jamais d'amour pour Justine; et il veilla longtemps à la porte de la vierge, et parfois il

se changeait, par ses connaissances en magie, soit en femme, soit en oiseau, pour rester à la porte à l'attendre. Acladius se changea aussi, par sortilége, en un moineau, et il vint voltiger à la fenêtre de Justine; et dès qu'elle l'aperçut, elle reconnut Acladius sous la forme de ce moineau, et alors il éprouva une telle frayeur qu'il ne pouvait plus ni fuir ni se remuer. Et Justine craignit qu'il ne tombât et qu'il ne se tuât, et elle envoya quelqu'un le chercher au moyen d'une échelle, et elle lui recommanda de ne pas persister dans une semblable démence, de peur qu'il ne s'exposât, comme magicien, à la rigueur des lois. Et toutes ces choses advenaient à cause des illusions du diable. Et quand le diable eut été vaincu en tous points, il retourna à Cyprien et se tint tout confus devant lui. Et Cyprien lui dit : « Et toi, n'es-tu pas vaincu? Que votre puissance est faible! puisque vous ne pouvez vaincre une vierge, et que vous n'avez nul pouvoir sur elle; mais, au contraire, elle triomphe de vous, et vous terrasse pitoyablement. Dis-moi, je t'en prie, d'où vient qu'elle a si grande force? » Et le diable lui dit : « Si tu me jures que tu ne te sépareras pas de moi, je te montrerai la vertu dans laquelle est sa victoire. » Et Cyprien dit : « Par quoi ferais-je ce serment? » Et le diable lui dit : « Jure-moi par ma puissance, qui est grande, que tu ne te sépareras jamais de moi. » Et Cyprien dit : « Je te jure, par ta puissance, que je ne me séparerai jamais de toi. » Et le diable, rassuré, lui dit : « Cette vierge fait le signe du Crucifié, et aussitôt nous sommes renversés, nous perdons toute notre puissance, nous fondons comme de la cire devant le feu. » Et Cyprien lui dit : « Le Crucifié est donc plus puissant que toi? » Et le diable lui répondit : « Certainement, il est le Seigneur de tous, et il nous livrera enfin, nous et tous ceux que nous trompons, au tourment du feu éternel. » Et Cyprien dit : « Alors je veux être l'ami du Crucifié, afin que je n'encoure pas un semblable châtiment. » Et le diable lui dit : « Tu m'as juré par la force de ma puissance, que nul ne peut parjurer, que tu ne te séparerais jamais de moi. » Et Cyprien lui répliqua : « Je te méprise ainsi que tout ton pouvoir, qui n'est que fumée, et je renonce à toi et à tous tes diables, et je me munis du signe de salut du Crucifié. » Et aussitôt le diable s'en-

fuit tout confus. Alors Cyprien alla à l'évêque. Et quand l'évêque le vit, il crut qu'il venait pour induire les chrétiens à erreur, et il dit : « Contente-toi, Cyprien, de ceux qui sont en dehors de la foi ; et tu ne pourras rien contre l'Église de Dieu, car la puissance de Jésus-Christ n'est point vaincue. » Et Cyprien lui dit : « Je suis certain que la vertu de Jésus-Christ est invincible. » Et alors il raconta ce qui lui était advenu, et il se fit baptiser par les mains de l'évêque. Et après cela il fit de grands progrès dans la science et dans la vertu ; si bien que quand l'évêque fut mort, il fut ordonné, et il plaça la bienheureuse Justine dans un monastère, et elle fut abbesse d'une grande communauté de vierges. Saint Cyprien envoya alors des épîtres aux martyrs, et il les encourageait dans leurs épreuves. Et le gouverneur de ce pays apprit quelle était la renommée de Cyprien et de Justine, et les fit amener devant lui, et il leur demanda s'ils voulaient sacrifier ; et comme ils refusèrent, il les fit mettre en une chaudière pleine de cire, et de poix, et de graisse fondue ; et ils n'en éprouvèrent que rafraîchissement, et ils en sortirent sans aucun mal ; et le prêtre des idoles dit au gouverneur : « Commande que je me place devant la chaudière, et je vaincrai aussitôt tout leur pouvoir. » Et alors il vint devant la chaudière et il dit : « Grand est le dieu Hercule, et Jupiter, le père des dieux. » Et aussitôt le feu jaillit de dessous la chaudière, et ce prêtre fut tout brûlé. Et alors l'on retira Cyprien et Justine, et condamnation fut rendue contre eux, et ils furent décapités ensemble, et leurs corps furent jetés aux chiens, et ils demeurèrent exposés sept jours, et ensuite ils furent portés à Rome. Et maintenant, à ce que l'on dit, ils reposent à Plaisance. Et ils souffrirent la mort le sixième jour des calendes d'octobre, l'an de Notre-Seigneur deux cent quatre-vingt, sous Dioclétien.

LÉGENDE DE SAINT COME ET SAINT DAMIEN.

Côme et Damien furent frères jumeaux ; ils naquirent dans la ville d'Égée, d'une pieuse mère nommée Théodore, et ils étudièrent la science de médecine, et ils recevaient une si grande grâce de Dieu qu'ils guérissaient toutes les maladies, non-seulement des hommes, mais aussi des bêtes ; et ils exerçaient leur art pour l'honneur de Dieu, sans rien accepter. Une dame, nommée Palladia, ayant dissipé tous ses biens à payer des médecins, s'en alla vers les saints de Dieu, et reçut d'eux santé plénière. Et alors elle offrit un don de peu de valeur à saint Damien, et il ne voulut point le recevoir. Et alors elle le conjura, au nom de tout ce qu'il y avait de plus sacré, de consentir à le prendre, et il le fit, non par cupidité pour la valeur du don, mais pour obéir à la dévotion de celle qui l'offrait et pour ne pas paraître mépriser le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel elle l'avait supplié. Et quand saint Côme sut cela, il commanda que son corps ne fût pas mis avec celui de son frère. Et la nuit suivante, Notre-Seigneur apparut à Côme et disculpa son frère du don qu'il avait reçu. Le proconsul Lilias, ayant appris quelle était leur renommée, les fit appeler devant lui et demanda leurs noms, leur pays, quelle fortune ils avaient. Et alors les saints martyrs dirent : « Nos noms sont Côme et Damien, et nous avons trois autres frères qui se nomment Antinus, Léonce et Eutrope ; notre pays est l'Arabie ; mais les chrétiens ne savent ce que c'est que la fortune. » Alors le juge commanda qu'ils amenassent leurs frères et qu'ils sacrifiassent ensemble aux idoles. Mais ils refusèrent fermement de sacrifier. Alors il ordonna qu'ils fussent cruellement tourmentés aux pieds et aux mains. Et comme ils méprisaient les tourments, il commanda qu'ils fussent liés d'une chaîne et jetés en la mer. Mais ils furent aussitôt délivrés par un ange et ôtés de la mer, et ils revinrent devant le juge, et il dit : « Vous insultez les dieux ; grâce à vos maléfices, vous vous moquez des tourments, et vous commandez à la mer. Faites-moi connaître quels sont vos sortiléges, et je vous jure que je vous suivrai. »

Et comme il parlait ainsi, deux diables vinrent qui le frappèrent rudement à la face, et il cria : « O vous, hommes de bien, je vous supplie de prier votre Seigneur pour moi. » Et les saints se mirent en oraison, et aussitôt les diables se retirèrent. Et alors le gouverneur dit : « Voyez comme mes dieux sont indignés contre moi de ce que je pensais les abandonner ; je ne souffrirai pas que vous blasphémiez contre mes dieux. » Et alors il commanda de jeter les saints dans un grand feu. Mais aussitôt la flamme jaillit loin d'eux et elle tua plusieurs des assistants. Et alors ils furent mis sur le chevalet ; mais un ange les protégea ; et, en dépit des efforts des bourreaux, ils ne ressentirent aucun mal, et ils furent ramenés devant le juge. Et il fit mettre en prison les trois frères, et il ordonna que Côme et Damien fussent crucifiés et lapidés par le peuple, mais les pierres retournèrent sur ceux qui les jetaient et en blessèrent plusieurs. Alors le juge fut rempli de fureur, et il fit mettre les trois frères auprès de la croix, et il commanda que Côme et Damien fussent descendus et qu'ils fussent percés à coups de flèche par quatre soldats ; mais les flèches retournaient en arrière et elles blessèrent bien des païens, et elles ne firent aucun mal aux corps des saints martyrs. Et quand le juge vit qu'il était vaincu en toutes choses, il fut tout troublé, et il fit couper la tête en même temps aux cinq frères. Et les chrétiens, se souvenant de la recommandation que saint Côme avait donnée de ne pas l'ensevelir avec Damien, étaient dans l'embarras pour leur donner la sépulture, et tout d'un coup il vint un chameau qui cria d'une voix humaine : « Ensevelissez-les tous en un même lieu. » Et ils souffrirent la mort sous Dioclétien, qui commença à régner l'an de Notre-Seigneur deux cent quatre-vingt.

Un paysan dormait la bouche ouverte, après s'être occupé du travail de la moisson, et un serpent lui entra dans la bouche ; et le laboureur se réveilla et ne sentit rien, et retourna à sa maison. Et quand vint le soir il se trouva gravement malade et il criait douloureusement, et il appelait à son aide saint Côme et saint Damien ; et comme la douleur croissait toujours, il s'en alla à l'église des saints martyrs et il s'endormit soudainement, et le serpent sortit de son corps par la bouche, tout comme il y

était entré. Un homme qui devait aller au loin en voyage recommanda sa femme aux saints Côme et Damien, et lui indiqua un signe pour qu'il le lui transmît s'il voulait lui faire dire de venir le rejoindre ; et ensuite, le diable, qui avait vu ce signe, se transfigura sous la forme d'un jeune homme, et il apporta à la femme le signe de son mari, et il dit : « Ton mari, qui est dans telle ville, m'envoie à toi pour que je te mène à lui. » Et elle craignit de partir ainsi, et elle dit : « Je reconnais bien le signe ; mais, comme mon mari m'a laissée sous la garde des saints Côme et Damien, jure-moi, sur leur autel, que tu me mèneras fidèlement, et je m'en irai avec toi. » Et il lui fit le serment qu'elle demandait, et elle le suivit. Et quand ils furent en un lieu écarté, le diable voulut la faire tomber de dessus son cheval pour la tuer. Et, quand elle s'en aperçut, elle s'écria : « Dieu de saint Côme et de saint Damien, aidez-moi ; car j'ai cru en vous, et je l'ai suivi. » Et aussitôt les saints apparurent, accompagnés d'une grande multitude d'hommes vêtus de blanc, et ils la délivrèrent, et aussitôt le diable disparut. Et ils lui dirent : « Nous sommes Côme et Damien, au serment desquels tu as cru, et nous nous sommes ainsi hâtés de venir à ton aide. » Félix, pape, le huitième après saint Grégoire, érigea une belle église à Rome en l'honneur de saint Côme et saint Damien. Et un homme servait les saints martyrs en cette église, et un cancer lui avait dévoré toute une jambe ; et, tandis qu'il dormait, saint Côme et saint Damien lui apparurent, et ils portaient avec eux des instruments de fer et des onguents, et l'un dit à l'autre : « Où prendrons-nous de la chair pour remplir la place d'où nous ôterons la chair pourrie ? » Et l'autre lui répliqua : « Un Éthiopien est aujourd'hui tout fraîchement enseveli au cimetière de Saint-Pierre-ès-Liens ; apporte-nous de sa chair pour mettre ici. » Et alors il alla au cimetière et il apporta la jambe de ce mort, et ils coupèrent la jambe du malade et ils mirent en place celle du mort, et oignirent la plaie avec soin, et portèrent au mort la jambe du malade. Et quand il s'éveilla et qu'il se sentit sans douleur, il mit la main à sa jambe et il ne sentit nul vestige de son mal ; et il prit la chandelle, et quand il ne vit nulle trace de sa plaie, il crut d'abord qu'il n'était plus lui-même et qu'il était devenu autre ;

et quand enfin il eut repris ses sens, il tomba de son lit dans l'excès de sa joie, et il raconta à tous ce qui lui était advenu en dormant, et comment il avait été guéri. Et ils envoyèrent en hâte voir au tombeau du Maure, et ils trouvèrent la jambe du mort coupée, et la jambe de l'autre déposée dans le tombeau. Ces saints martyrs souffrirent l'an de Notre-Seigneur deux cent quatre-vingt, sous Dioclétien.

LÉGENDE DE SAINT FOROSE.

Saint Forose fut évêque, et Bède a écrit son histoire. Après qu'il eut donné l'exemple de tous les mérites et de toutes les vertus, il vint à sa dernière heure et il rendit l'esprit. Et quand il fut trépassé, il vit deux anges qui venaient à lui pour emporter son âme, et un troisième, armé d'un bouclier blanc et d'un glaive resplendissant, qui allait devant les deux autres anges. Ensuite il vit les diables qui criaient, et il entendit qu'ils disaient : « Allons au-devant et livrons bataille devant lui. » Et quand ils furent allés au-devant, ils se retournèrent contre lui et ils lui lançaient des dards enflammés; mais l'ange qui allait devant les recevait sur son bouclier. Et alors les diables se mirent contre les anges en criant : « Il disait souvent des paroles oiseuses, et il ne doit pas, sans châtiment, entrer en jouissance de la vie éternelle. » Et l'ange leur dit : « Si vous n'avez pas à l'accuser pour de grandes fautes, il ne périra pas à cause des petites. » Et le diable dit : « Si Dieu est équitable, cet homme ne sera pas sauvé; car il est écrit : Si vous n'êtes converti et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et l'ange, en l'excusant, dit : « Il eut indulgence en son cœur; mais l'habitude des hommes l'entraîna. » Et le diable dit : « Puisqu'il fit du mal en cédant à l'usage, qu'il reçoive punition par sentence du souverain Juge. » Et l'ange dit : « Jugeons-le devant Dieu. » Et alors l'ange se mit à combattre, et ses adversaires furent effrayés. Et alors le dia-

ble dit : « Le serviteur qui sait la volonté de son maître et qui ne la fait pas sera rudement châtié. » Et l'ange dit : « En quoi cet homme a-t-il manqué à la volonté de son maître ? » Et le diable repartit : « Il a reçu des dons de la part des méchants. » Et l'ange dit : « Il avait cru que chacun de ces méchants eût fait pénitence. » Et le malin esprit repartit : « Il aurait dû d'abord éprouver la persévérance de leur pénitence, et en recueillir le fruit. » Et l'ange répondit : « Qu'il en soit référé au jugement de Dieu. » Mais le diable fut vaincu. Derechef il s'efforça de combattre, et il dit : « Jusqu'à présent, nous pensions que Dieu était vrai dans ses promesses, et il a promis que tout péché qui ne serait point expié sur la terre serait puni dans l'éternité. Cet homme a reçu un habillement d'un usurier, et il n'en a point été puni ; où est donc la justice de Dieu ? » Et l'ange lui dit : « Tais-toi ; car tu ne connais point les secrets jugements de Dieu ; car toutes fois que l'âme espère faire pénitence, la miséricorde de Dieu est avec elle. » Et le diable répondit : « Ce n'est point ici le lieu de pénitence. » L'ange répliqua : « Tu ne connais pas la profondeur des jugements de Dieu. » Et alors le diable frappa l'évêque avec tant de force, qu'après qu'il fut revenu à la vie, la trace du coup demeura sur lui. Et alors les diables prirent un de ceux qu'ils tourmentaient dans les flammes et le jetèrent sur le saint, et il en eut l'épaule et la joue brûlées. Et alors il reconnut que c'était l'homme qui lui avait donné un vêtement. Et l'ange lui dit : « Comme tu l'as embrasé, il te brûle. Si tu n'avais pas accepté le don de cet homme qui est mort dans le péché, cette peine de feu ne t'aurait pas été infligée, et par la permission de Dieu tu en as été ainsi châtié. » Et l'autre diable dit : « Il reste encore pour lui une porte étroite où nous pourrons le vaincre. » Et il dit à l'ange : « Dieu commanda d'aimer son prochain comme soi-même. » Et l'ange répondit : « Cet homme a fait de bonnes œuvres pour venir au secours du prochain. » Et le démon dit : « Cela ne suffit pas, s'il ne l'a aimé comme soi-même. » L'ange répliqua : « Le fruit d'amour consiste à bien faire ; car Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. » Et le diable dit : « Il sera condamné, parce qu'il n'accomplit pas le signe d'amour. » Et dans ce combat, cette troupe infâme de

démons fut vaincue par les anges. Le diable dit alors : « Si Dieu n'est pas injuste, et si la violation de sa loi lui déplaît, cet homme ne s'en ira pas sans subir une peine; car il promit de renoncer au monde, et, au contraire, il a aimé le monde. » Et l'ange répondit : « Il n'aima pas les choses qui appartiennent au monde, mais il aima à les distribuer aux indigents. » Et le diable répondit : « De quelque manière que l'on aime les choses du monde, c'est contre le commandement de Notre-Seigneur. » Et quand les ennemis du saint eurent été encore vaincus sur ce point, le diable recommença ses vives accusations, disant : « Il est écrit : Si tu ne dénonces à l'homme inique son iniquité, je redemanderai son sang à ta main. Cet homme n'a pas dignement annoncé la pénitence aux pécheurs. » Et l'ange dit : « Lorsque ceux qui entendent méprisent la parole, la langue du docteur est empêchée de parler quand il voit que sa prédication est tenue pour chose vile et de peu ; ce qui appartient au sage, en ce cas, est de se taire quand il n'est pas temps de parler. » Les démons ayant donc été confondus sur tous les points dans cette lutte très-vive, les anges emportèrent en triomphe l'âme du saint, et elle se trouva environnée d'une très-grande clarté. Et, comme Bède le raconte, l'un des anges dit à l'évêque : « Regarde le monde. » Et, en se retournant, il vit une vallée ténébreuse, et au-dessus quatre grands feux en l'air qui étaient à quelque distance les uns des autres. Et l'ange lui dit : « Ce sont les quatre feux qui brûlent le monde. L'un est le feu de mensonge; car, par le baptême, tous renoncent aux démons et à toutes leurs œuvres, et ils n'accomplissent point leur engagement. Le second feu est celui de convoitise : c'est quand l'amour des richesses du monde l'emporte sur celui des richesses célestes. Le troisième feu est celui de dissension : quand on ne redoute point de courroucer son prochain pour choses vaines. Le quatrième feu est celui d'impiété : quand les hommes comptent pour rien de dépouiller les faibles et de leur faire tort. » Ensuite ces feux, se rapprochant, n'en formèrent qu'un seul, et ils s'approchèrent du saint. Et alors il fut effrayé et il dit à l'ange : « Seigneur, ce feu s'approche de moi. » Et l'ange répondit : « Celui que tu n'as pas allumé ne te brûlera point ; car ce feu traite les hommes selon leurs mérites ; et de même que le corps brûle pour

des voluptés illicites, de même brûlera-t-il par un juste châtiment. » Et, après cela, l'évêque fut enfin ramené en son propre corps ; et ses proches le pleuraient, car ils le croyaient mort. Et il survécut encore quelque temps, et il finit sa vie d'une manière édifiante au milieu de toutes sortes de bonnes œuvres.

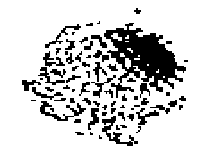
LÉGENDE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE.

La sainte solennité de saint Michel, archange, se prend dans le sens d'apparition, dédication, victoire et mémoire. Les apparitions de cet archange sont nombreuses : la première fois, c'est quand il apparut au mont Gargan ; c'est une montagne de la Pouille, qui est ainsi nommée, et qui est près de la ville qui s'appelle Siponte. En l'an de Notre-Seigneur trois cent quatre-vingt-dix, il y avait dans cette ville de Siponte un homme nommé Gargan, qui, selon quelques livres, avait pris le nom de la montagne, ou bien cette montagne avait emprunté son nom ; et il était très-riche, possédant une grande multitude de brebis et de bœufs ; et comme ils paissaient le long des côtés de cette montagne, il arriva qu'un taureau laissa le reste du troupeau et monta au sommet de la montagne, et ne revint point à l'étable avec les autres bêtes. Et alors le propriétaire prit avec lui une grande quantité de serviteurs, et il le fit chercher partout, et enfin on le trouva au plus haut de la montagne, près de l'entrée d'une caverne. Le propriétaire fut irrité contre le taureau de ce qu'il s'était ainsi enfui, et il lança contre lui une flèche empoisonnée ; mais aussitôt la flèche revint comme poussée par le vent, et elle frappa celui qui l'avait décochée. Les habitants de la ville furent troublés par cet événement, et ils allèrent vers l'évêque, et ils lui demandèrent ce qu'il fallait faire dans une circonstance si extraordinaire, et il enjoignit de jeûner durant trois jours et de prier Dieu ; et quand tout cela fut fait, saint Michel apparut à l'évêque, disant : « Sache qu'un tel a été frappé de son dard par ma volonté. Je suis Michel, archange ; je veux honorer ce lieu sur la terre et le garder, et c'est pour cela que

j'ai voulu montrer que j'étais le vigilant gardien de ce lieu. » Alors l'évêque et les habitants de la ville allèrent sans différer en procession à cet endroit; et ils n'osèrent entrer dans la caverne, mais ils se mirent en oraison devant l'entrée. La seconde apparition eut lieu l'an de Notre-Seigneur sept cent dix, à l'endroit qui s'appelle le mont de la Tombe, près de la mer, qui est à six milles de la cité d'Avranches : saint Michel apparut à l'évêque de cette ville, et lui commanda de construire une église à l'endroit qui vient d'être nommé, et comme il y en avait une au mont Gargan, de même qu'on en élevât là une autre, et qu'on la mît sous l'invocation de l'archange. L'évêque étant embarrassé au sujet du lieu où l'église devait être construite, l'ange lui ordonna de l'ériger à l'endroit où il trouverait un taureau que des voleurs auraient caché. L'évêque ne sachant ensuite quelle dimension il devait donner à l'église, l'ange lui dit de se régler sur l'étendue du sol que le taureau aurait foulé aux pieds. Il y avait là deux rochers que nulle force humaine ne pouvait mouvoir. Et alors saint Michel apparut à un homme, et lui commanda d'aller audit endroit et d'ôter ces deux rochers. Et quand il y vint, il ébranla ces deux rochers aussi facilement que s'ils ne pesaient rien du tout. Et quand l'église fut construite, l'on apporta du mont Gargan une partie de la couverture que saint Michel avait mise sur l'autel, et une partie du marbre sur lequel elle avait été placée. Comme l'on éprouvait en cet endroit une grande disette d'eau, l'on fit, d'après la recommandation de l'ange, un trou dans un rocher très-dur, et aussitôt il en sortit de l'eau en si grande abondance, qu'encore aujourd'hui l'on en a tout autant qu'on en a besoin. Et cette apparition se célèbre solennellement sur ladite montagne et audit lieu, le dixième jour des calendes de novembre. Et il advint en ce lieu un miracle digne d'être raconté. Ce lieu est environné de l'eau de l'Océan, mais deux fois, le jour de la Saint-Michel, les eaux se séparent et livrent un chemin au peuple. Et comme une grande foule de gens allait à l'église, il advint qu'une femme enceinte était avec eux, et comme ils s'en retournaient, les flots revenaient avec grand bruit, de sorte que ces gens eurent peur, et ils s'enfuirent vers le rivage. Et la femme grosse ne put fuir; elle fut prise

et enveloppée dans les flots de la mer; mais saint Michel l'archange la protégea et la sauva de tout mal, et elle enfanta entre les ondes, au milieu de la mer, et elle prit l'enfant entre ses bras et l'allaita, et elle s'en revint pleine de joie avec son enfant, la mer s'ouvrant pour lui livrer passage. La troisième apparition fut celle qui advint à Rome, au temps de Grégoire pape; car, quand ce pape eut établi les grandes litanies à cause de la peste qui sévissait alors, et tandis qu'il priait avec ferveur pour le peuple, il vit, sur le château qui était jadis consacré à la mémoire d'Adrien, l'ange de Notre-Seigneur qui essuyait un glaive ensanglanté, et qui le remit dans le fourreau. Et Grégoire comprit que ses prières étaient exaucées de Notre-Seigneur. Et alors il fonda en cet endroit une église en l'honneur de saint Michel l'archange; et ce château se nomme encore le château Saint-Ange. Et une autre apparition eut lieu au mont Gargan, quand l'archange y apparut et donna victoire aux habitants de Siponte; et elle se célèbre avec la précédente le huit des ides de mai. La quatrième apparition est celle qui est dans la hiérarchie de ces anges, car la première hiérarchie est appelée Épiphanie, c'est-à-dire l'apparition des souverains; la moyenne a le nom d'Yphanie, c'est-à-dire de moyenne apparition; et la dernière s'appelle Ypophanie, c'est-à-dire la dernière apparition; et le mot *hiérarchie* vient de *hiérar*, qui signifie sacré, et de *archos*, prince, et il équivaut à principauté sacrée. Et chaque hiérarchie contient trois ordres : car la première hiérarchie contient les chérubins, les séraphins et les trônes; la moyenne contient les dominations, les vertus et les puissances; la dernière contient les princes, les anges et les archanges. Et l'ordonnance et disposition de ces hiérarchies sont analogues à ce qui s'observe sur la terre auprès des rois, où certains grands officiers entourent immédiatement la personne du monarque, et d'autres exercent des emplois qui les retiennent éloignés de lui, et n'ont de rapport avec lui que par des intermédiaires. La cinquième apparition de saint Michel est celle qu'on lit dans l'*Histoire tripartite*. Il y a un endroit près de Constantinople où la déesse Vesta était jadis adorée; mais aujourd'hui il y a été érigé une église en l'honneur de saint Michel; et cet endroit s'appelle Michelium.

Un nommé Aquilin était atteint d'une fièvre ardente, et il vomissait les remèdes qu'on lui avait fait prendre, et il ne pouvait plus ni boire, ni manger, et il était regardé comme étant près de mourir. Il se fit amener à cet endroit, pensant ou qu'il y expirerait, ou qu'il y serait guéri. Et alors saint Michel lui apparut, et lui dit de faire une décoction de miel, de vin et de poivre, et d'y tremper tout ce qu'il voudrait manger, et qu'il recouvrerait la santé. Il le fit, et il fut guéri, quoique, selon les préceptes de la médecine, il eût été contre les règles de donner des boissons chaudes à de semblables malades. En second lieu, la fête de saint Michel a le nom de Victoire. Et l'on peut raconter beaucoup de victoires de cet archange et des autres anges. La première est celle que saint Michel fit remporter aux habitants de Siponte, de la manière qui suit : quelque temps après la découverte que nous avons narrée ci-dessus, les habitants de Naples, qui étaient encore païens, se mirent en campagne pour faire la guerre aux habitants de Siponte et de Bénévent. Les chrétiens, d'après le conseil de l'évêque, demandèrent une trêve de trois jours, pour vaquer au jeûne et à la prière, et pour implorer l'appui de saint Michel. Et la troisième nuit, saint Michel apparut à l'évêque, et il lui dit que leurs prières étaient exaucées, et il leur promit qu'ils remporteraient la victoire. Il leur commanda d'attaquer leurs ennemis à la quatrième heure du jour. Et quand ils coururent à l'attaque, le mont Gargan trembla, la foudre tomba, une obscure et ténébreuse nuée couvrit tout le haut de la montagne, et plus de six cents des ennemis moururent par le fer des chrétiens, et par les flèches de feu qui venaient du haut des airs. Forcés de reconnaître la puissance de l'ange, les autres abandonnèrent les erreurs de l'idolâtrie, et se soumirent aussitôt à la foi chrétienne. La seconde victoire de saint Michel fut lorsqu'il expulsa du ciel le dragon, c'est-à-dire Lucifer avec tous ceux de sa suite. Et c'est à quoi se rapporte ce qu'on lit dans l'*Apocalypse* : « Il y eut une grande bataille dans le ciel : Michel combattait, etc. » Car, quand Lucifer prétendit à être l'égal de Dieu, l'archange Michel, qui porte le drapeau de l'armée céleste, vint et chassa Lucifer avec toute sa suite, et les enferma dans cet air chargé d'obscurité et de brume, jusqu'au jour du jugement ;



car il ne leur est pas permis d'habiter le ciel ni la partie supérieure de l'air, parce que c'est un lieu clair et délectable, ni d'être sur la terre avec nous, parce qu'ils nous tourmenteraient trop; mais ils sont dans l'air entre le ciel et la terre, afin que lorsqu'ils regardent en haut et qu'ils voient la gloire qu'ils ont perdue, ils en éprouvent une vive douleur, et que quand ils regardent en bas et qu'ils voient monter les hommes au ciel dont ils sont tombés, ils en soient tourmentés d'envie. Souvent, par la permission divine, ils descendent vers nous pour que nous soyons éprouvés. Et, ainsi qu'il a été révélé à quelques saints, ils voltigent souvent autour de nous; ils sont innombrables, et ils ont rempli tout l'air comme des mouches. Ainsi que le dit Haymon, et que le pensent les philosophes, et selon l'opinion de nos docteurs, l'air est aussi plein de diables et de mauvais esprits que l'on voit d'atomes se mouvoir dans un rayon du soleil. Quoiqu'ils soient en aussi grand nombre, cependant, selon l'opinion d'Origène, leurs forces diminuent lorsque nous triomphons d'eux, et celui qui a été vaincu par un saint ne peut plus inspirer de tentations pour le vice à l'égard duquel il a été vaincu. La troisième victoire est celle que les anges remportent chaque jour sur les diables, quand ils combattent pour nous contre ces ennemis acharnés, et qu'ils nous délivrent de leurs tentations. La troisième raison de la solennité de la fête de saint Michel vient de ce que le jour de la victoire dont nous avons parlé, saint Michel fit voir que cet endroit sur le mont Gargan lui était consacré; car les Sipontins, s'en retournant après avoir fait un grand carnage de leurs adversaires, et après avoir remporté un succès aussi éclatant, se mirent à avoir des doutes s'ils devaient se rendre dans cet endroit, ou en faire la dédicace. Et leur évêque consulta à cet égard le pape Pélage; lequel répondit : « Si une église doit être consacrée en pareil lieu, c'est surtout le jour où une telle victoire a été gagnée; et si saint Michel veut qu'il en soit différemment, il faut le prier de nous faire connaître son bon plaisir. » Le pape, l'évêque et les habitants de Siponte jeûnèrent donc pendant trois jours; et ensuite l'ange apparut à l'évêque, et dit : « Il n'est pas besoin que vous consacriez l'église que j'ai édifiée : celui qui l'a construite l'a consacrée. » Et il lui

ordonna de s'y rendre le lendemain avec le peuple et d'y faire oraison; et il leur dit qu'ils trouveraient un signe de la consécration, c'est-à-dire qu'en se tournant du côté de l'orient, ils verraient les pas d'un homme empreints sur le marbre. Le lendemain, l'évêque et tout le peuple vinrent à cet endroit, et en entrant dans une grande caverne, ils trouvèrent trois autels, dont deux étaient placés du côté du couchant; le troisième était du côté de l'orient, et il était recouvert d'ornements de couleur rouge. La sainte messe fut célébrée solennellement, et tous ayant reçu la sainte communion, s'en retournèrent chez eux, remplis d'une joie extrême. Et l'évêque désigna des clercs et des prêtres pour célébrer en cet endroit les saints offices à tour de rôle. Il se trouve dans cette caverne une source d'eau limpide et très-agréable au goût, et après la communion, le peuple en boit, et tous ceux qui sont malades recouvrent la santé. Et le souverain pontife, ayant appris ces choses, ordonna que ce jour serait célébré sur la terre entière, en l'honneur de saint Michel et des esprits bienheureux.

LÉGENDE DE SAINT JÉROME.

Jérôme fut fils d'un homme noble nommé Eusèbe, et il naquit dans la ville de Stridonie, qui est sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Encore jeune, il alla à Rome, et il acquit une profonde connaissance dans les lettres grecques, latines et hébraïques. Il eut pour maître dans l'art de la grammaire Donat, et pour la rhétorique l'orateur Victorin. Il s'adonnait nuit et jour à l'étude des saintes Écritures, et il absorba avec avidité ce que depuis il répandit avec abondance. Et, ainsi qu'il le dit en son *Epître à Eustochius*, il lisait avec ardeur, durant le jour, Cicéron, et durant la nuit, Platon; et le style négligé des livres prophétiques le choquait. Vers le milieu du carême il fut saisi d'une fièvre ardente, et tout son corps s'étant refroidi, il n'avait plus de chaleur vitale que dans la poitrine, et déjà l'on préparait ses funérailles, lorsqu'il fut soudainement mené au tribunal du sou-

verain Juge, et il lui fut demandé de quelle religion il était. Il répondit qu'il était chrétien ; et le juge dit : « Tu mens, tu es cicéronien et non pas chrétien ; car là où est ton trésor, là est ton cœur. » Et Jérôme se tut. Et alors le juge donna l'ordre qu'il fût rudement battu. Et Jérôme se mit à crier : « Seigneur, ayez pitié de moi. » Et tous ceux qui étaient là prièrent le Seigneur de pardonner à ce jeune homme. Et il commença à promettre avec serment : « Seigneur, si je lis jamais des livres profanes ou si j'en possède, je vous renierais. » Et il fut renvoyé après que les paroles de son serment eurent été écrites, et il se réveilla soudain, et il se trouva tout arrosé de larmes, et il aperçut sur son corps les traces des coups qu'il avait reçus en présence du juge. Et depuis il lut les livres divins avec autant d'empressement qu'il en avait mis auparavant à lire les livres des païens. Lorsqu'il eut vingt-neuf ans, il fut ordonné cardinal et prêtre en l'Église de Rome. Et le pape Libère mourut sur ces entrefaites, et Jérôme fut élevé par d'unanimes acclamations au souverain pontificat. Mais comme il reprit fortement les mœurs corrompues de quelques ecclésiastiques et de quelques moines, ceux-ci furent remplis de colère contre lui, et ils lui tendirent des piéges, et, à ce que rapporte Jean Béleth, ils lui firent affront de la manière suivante : ils placèrent près de son lit un vêtement de femme ; et le saint, se levant la nuit pour aller à matines, trouva cet habillement, et, croyant que c'était le sien, il s'en revêtit, et il s'en alla ainsi à l'église ; et ses ennemis avaient agi ainsi afin que l'on crût qu'il était en la compagnie d'une femme. Jérôme, voyant la malice de ses ennemis, leur céda la place, et il s'en fut vers Grégoire de Nazianze, évêque de Constantinople ; et quand il eut appris de lui les saintes lettres, il s'en alla au désert, et il raconta lui-même, dans sa lettre à Eustochius, combien il eut à y souffrir pour Notre-Seigneur, et il dit : « Quand je me trouvais dans ce vaste désert, qui est brûlé par les ardeurs du soleil, et qui donne aux moines une horrible habitation, je me crus mort aux délices de Rome ; mes membres étaient devenus difformes ; ma peau était aussi noire que celle d'un Éthiopien, et mes os y restaient attachés. » Il ne cessait chaque jour de gémir et de pleurer, et lorsqu'il lui fallait, malgré lui, céder au som-

meil, il se couchait sur la terre nue. Il dit aussi : « Je me tais au sujet de ma nourriture et de mes breuvages, là où les malades ne prennent que de l'eau froide, et où il est regardé comme une délicatesse condamnable de manger quelque chose de cuit. Lorsque j'avais les scorpions pour compagnons, et lorsque j'entendais souvent les cris des bêtes féroces autour de moi, une ardeur de luxure embrasait mon corps refroidi et ma chair presque morte. Je pleurais continuellement, et je soumettais ma chair rebelle à une abstinence prolongée durant des semaines entières. Je restais les nuits en prières, et je ne cessais de me frapper la poitrine que lorsque le Seigneur m'avait rendu la tranquillité ; je redoutais même le séjour de ma cellule comme complice de mes pensées, et je m'enfonçais dans les solitudes du désert, plein de courroux contre moi-même. Et le Seigneur m'est témoin qu'après beaucoup de larmes, il me semblait quelquefois que j'étais mêlé aux troupes des anges. » Après avoir ainsi employé quatre ans à faire pénitence, il se rendit dans la ville de Bethléem ; là il offrit de demeurer près de la crèche de Notre-Seigneur, et ayant avec lui sa bibliothèque, qu'il avait rassemblée avec un travail extraordinaire, il lisait assidûment et il jeûnait jusqu'au soir. Réunissant avec lui de nombreux disciples, dont il se faisait aider, il exécuta sa pieuse résolution de traduire les saintes Écritures, et il y consacra soixante-cinq ans et six mois, et il demeura vierge jusqu'à la fin de sa vie. Quoiqu'il soit dit dans cette légende qu'il fut toujours vierge, il s'exprime ainsi dans son *Epître* à Pammachius : « Je place la virginité dans le ciel, non pas que je l'aie. » Il fut enfin accablé d'une telle faiblesse, qu'il en était réduit à se soulever en son lit au moyen d'une corde qui était suspendue au plafond, lorsqu'il voulait, autant que ses forces le permettaient, se livrer aux offices célébrés dans le monastère.

Un jour, comme le soir approchait, Jérôme s'était assis avec ses frères pour entendre la sainte leçon ; un lion qui boitait entra soudain dans le monastère. Et quand les frères le virent, ils s'enfuirent. Et Jérôme vint au-devant de lui comme pour un hôte. Et le lion montra son pied blessé. Alors Jérôme appela les frères, et commanda qu'on lavât le pied du lion pour guérir la

plaie. Et quand ce fut fait, l'on trouva que la plante du pied du lion avait été blessée par des ronces. Et le saint soigna l'animal avec grand soin, et il le guérit. Et le lion demeura avec eux comme une bête apprivoisée, et Jérôme reconnut que Notre-Seigneur le leur avait envoyé, non pas seulement pour la guérison du pied, mais pour leur profit, et, de l'avis des frères, il fut confié au lion un emploi, celui de mener au pâturage et d'y garder et d'en ramener un âne qui leur servait à rapporter du bois de la forêt. Et le lion conduisait en effet l'âne au pâturage et veillait sur lui avec grand soin, et quand l'âne était repu et qu'il avait accompli sa tâche accoutumée, le lion le ramenait au couvent. Une fois il advint que l'âne paissait, et le lion s'était endormi; des marchands qui passaient par là avec des chameaux virent l'âne qui était seul, et ils le prirent et l'emmenèrent. Quand le lion s'éveilla il ne trouva plus son compagnon, et il se mit à courir de çà et de là en rugissant. Et quand il vit qu'il ne le retrouvait pas, il s'en vint tout triste aux portes du monastère, et il n'osa entrer dedans comme il en avait l'habitude, à cause de la honte qu'il éprouvait. Et quand les frères virent qu'il était venu plus tard que de coutume et qu'il n'avait pas ramené l'âne, ils crurent que, poussé par la faim, il l'avait mangé; et ne voulant pas lui donner sa pitance accoutumée, ils disaient : « Va, et mange le reste de l'âne, et assouvis ta voracité. » Voulant ensuite s'assurer si le lion était ainsi coupable, ils allèrent aux pâturages, afin de voir s'ils ne retrouveraient pas quelques débris de l'âne, et ils ne trouvèrent rien, et ils retournèrent vers saint Jérôme, et lui racontèrent le tout. Le saint leur ordonna de charger le lion de l'emploi dont s'acquittait l'âne. Et alors ils coupèrent du bois et le mirent sur le lion, et il le souffrait paisiblement. Un jour qu'il avait accompli sa tâche, il s'en alla dans la campagne et il courut çà et là, désirant savoir ce qu'on avait fait de son compagnon; et il vit venir de loin des marchands conduisan des chameaux chargés, et l'âne allait devant, car l'usage dans ce pays est que lorsque les gens vont au loin avec des chameaux, il y a un âne ou un cheval devant, pour les faire aller plus droit, et il porte au cou une corde qui conduit les chameaux. Et quand le lion reconnut l'âne, il se précipita avec d'affreux rugisse-

ments, et il mit tous ces hommes en fuite, et il frappait la terre de sa queue avec grand bruit; il conduisit avec lui au monastère les chameaux tout épouvantés. Quand les frères virent cela, ils le dirent à Jérôme, et il leur répondit : « Lavez les pieds à vos hôtes, et donnez-leur de la nourriture, et attendez que la volonté de Notre-Seigneur se manifeste à cet égard. » Et le lion se mit à courir plein de joie dans tout le monastère, carressant les frères et semblant demander pardon de la faute qu'il n'avait pas commise. Et Jérôme, qui savait bien ce qui devait arriver, dit aux frères : « Allez, et préparez ce qu'il faut aux hôtes qui viennent. » Comme il disait cela, il vint un messager, lequel dit qu'il y avait des hôtes devant les portes qui voulaient voir l'abbé; et l'abbé s'en fut à eux. Et aussitôt qu'ils le virent ils s'agenouillèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon. Et il les releva avec bonté, et leur dit de reprendre ce qui était à eux et de ne plus toucher à ce qui était à autrui. Et alors ils prièrent le saint d'accepter la moitié de leur huile; et il s'y refusa, mais à la fin il commanda qu'on en prît une mesure. Et ils promirent que chaque année ils fourniraient à l'église une pareille mesure, et que leurs descendants seraient soumis à la même obligation. Il était autrefois d'usage que chacun chantât à l'église ce qu'il voulait, et l'empereur Théodose demanda au pape Damase de lui désigner quelque docteur qui se chargerait de régler l'office ecclésiastique. Le pape, sachant que Jérôme était très-instruit dans les langues grecque, latine et hébraïque, et tout genre de science, lui confia cet emploi. Et Jérôme divisa le psautier selon les diverses fêtes, et assigna à chaque fête son nocturne particulier, et il établit de dire : *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto, etc.*, à la fin de chaque psaume; et ensuite il mit en ordre les épîtres et les évangiles et les autres choses appartenant à l'office pour tout le cours de l'année, et il envoya cet arrangement de Bethléem au pape et aux cardinaux, et son travail reçut de grands éloges et il fut adopté pour toujours. Ensuite le saint fit faire pour lui un sépulcre à l'entrée de la caverne où Notre-Seigneur avait été enseveli. Et quand il eut accompli quatre-vingt-dix-huit ans et six mois, il y fut déposé. On voit quel respect eut pour lui saint Augustin d'après les épîtres qu'il lui envoya;

dans l'une desquelles il lui écrit de cette manière : « A son très-cher et très-sincèrement respecté et gardé en grand attachement et précieux ami Jérôme, Augustin, etc. » Et ailleurs il s'exprime ainsi : « Saint Jérôme, prêtre très-savant dans les langues grecque, latine et hébraïque, et très-habile dans les saintes lettres, vécut jusqu'à une extrême vieillesse. L'éclat de sa parole éloquente s'est manifesté de l'Orient jusque dans l'Occident, à l'imitation du soleil. » Le bienheureux Prosper dit aussi dans sa *Chronique* : « Jérôme, prêtre, habitait à Bethléem, et il devint célèbre dans le monde entier, et il servait toute l'Église par les ressources de son beau génie et de sa grande érudition. » Le saint parle ainsi de soi-même dans un écrit adressé à Albigensis : « Depuis mon enfance, il n'est rien que je me sois plus attaché à éviter qu'un esprit qui s'enfle et une tête élevée qui attire contre elle la haine de Dieu. Nous offrons dans notre monastère l'hospitalité de tout notre cœur, et nous recevons avec joie tous ceux qui arrivent à nous, à l'exception des hérétiques, et nous lavons les pieds à ceux qui arrivent. » Isidore dit dans son *Livre des Étymologies* : « Jérôme eut une connaissance approfondie de trois langues, et l'on préfère sa traduction aux autres, parce qu'elle s'attache davantage au sens des mots et qu'elle offre plus de clarté, et qu'elle est plus fidèle comme étant l'œuvre d'un interprète chrétien. » Dans un dialogue de Sévère, disciple de saint Martin, qui vivait à la même époque, on lit : « Saint Jérôme, indépendamment de sa grande instruction dans les lettres grecques et latines, est sans égal dans la connaissance de l'hébreu. Sa vie est un combat continuel contre les méchants. Les hérétiques le haïssent, car il ne manque pas de les reprendre. Les hommes corrompus, dont il attaquait les crimes et les vices, le détestent aussi, mais tous les bons l'aiment et l'admirent. Ceux qui maintiennent qu'il est hérétique sont en démence. Il est toujours à lire, toujours enfoncé dans les livres, il ne les quitte ni jour ni nuit ; il ne cesse jamais de lire ou d'écrire. » Et saint Jérôme, dans une *Épître* à Asella, s'exprime ainsi au sujet des persécutions auxquelles il fut en butte : « Je rends grâce à Dieu de ce que j'ai été jugé digne que le monde me haïsse et que les médisants me censurent; mais je sais que je parviendrai

au royaume de Dieu par ces attaques plutôt que par la célébrité. Plût à Dieu qu'à cause du nom du Seigneur je fusse en butte à toute la tourbe des infidèles ! plût à Dieu que je fusse accablé d'opprobres, pour que je pusse en sortir plus pur et plus agréable à Jésus-Christ ! » Le saint docteur mourut l'an du Seigneur trois cent quatre-vingt-dix.

LÉGENDE DE SAINT LIGIER.

Ligier, dont les vertus furent éclatantes, mérita d'être évêque d'Autun ; et quand le roi Clotaire fut mort, il eut beaucoup de soucis à cause de l'administration du royaume ; et enfin, suivant la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'avis des seigneurs, il nomma Childéric, frère de Clotaire, qui était jeune et très-digne d'éloge, et il le couronna roi. Mais Ébroïn voulut faire roi Théodoric, frère de Childéric, non pour l'avantage de l'État, mais parce qu'il perdait le pouvoir, et qu'étant haï de tous, il redoutait la colère du roi et des princes. Ebroïn, effrayé, entra donc dans un monastère avec l'autorisation du roi, et le roi fit garder Théodoric, son frère, en prison, de peur qu'il ne machinât quelque chose contre le royaume. Et grâce à la sainteté et à la prudence de l'évêque, tout était en joie et en paix. Et quelque temps après, le roi, suivant les conseils de quelques méchants, conçut de la haine contre l'évêque, et il rechercha les moyens et l'occasion de le mettre à mort. Le serviteur de Dieu souffrait tout avec résignation, et il embrassait tous ses ennemis comme ses amis. Il célébrait le jour de Pâques, dans la ville dont il était évêque, et ce jour-là, il apprit que le roi, dans la nuit précédente, avait résolu d'accomplir ce qu'il méditait contre lui, et le saint ne fut nullement épouvanté ; et ce même jour, il dîna avec le roi, et puis il s'enfuit, et il se retira dans le monastère de Luxeuil ; et là, il servit Dieu. Et Ébroïn était dans le même monastère, revêtu de l'habit de moine. Et peu de temps après, le roi mourut, et Théodoric prit possession du royaume. Alors Ligier, touché des larmes et des prières de son peuple, et obéis-

sant aux ordres de son abbé, retourna à son diocèse. Et Ébroïn apostasia et abandonna son couvent, et fut nommé sénéchal du roi. Il avait été méchant jusque-là, et il fut pire après. Et il s'occupa avec ardeur de faire périr Ligier; il envoya des soldats pour le prendre; et quand Ligier le sut, il voulut fuir; et comme il sortait de la ville, revêtu de ses habits épiscopaux, il tomba dans les mains des soldats, qui lui arrachèrent les yeux. Deux ans après, saint Ligier et son frère Gavin, qu'Ébroïn avait exilé, furent amenés au palais du roi. Et comme ils répondaient avec sagesse et douceur aux injures d'Ébroïn, cet impie ordonna que Gavin fût lapidé. Et il fit mener le saint évêque durant tout un jour, nu-pieds, dans le lit d'un torrent qui roulait des pierres très-aiguës. Et quand il apprit que le saint louait Dieu durant ses tourments, il lui fit couper la langue, et ensuite le fit garder en prison pour lui faire souffrir de nouveaux tourments. Mais le saint ne perdit point la faculté de parler; il continua de prêcher et d'exhorter, et il prédit quand et comment lui et Ébroïn mourraient. Une grande lumière entoura sa tête comme une couronne, et beaucoup de gens, voyant cela, lui demandèrent ce que c'était; et il se mit à genoux pour prier, et il rendit grâce à Dieu, et recommanda à tous ceux qui étaient là d'amender leur vie. Ébroïn apprit cela, et en fut irrité; et il envoya quatre bourreaux, et il commanda que l'on coupât la tête de Ligier. Et quand les bourreaux menaient le saint, il leur dit: « Il n'est pas besoin, mes frères, que vous preniez plus de fatigue; accomplissez le désir de celui qui vous envoie. » Et alors trois d'entre eux furent tellement touchés, qu'ils s'agenouillèrent et lui demandèrent pardon. Et quand le quatrième l'eut décapité, il fut aussitôt possédé du diable, et il se jeta dans un grand feu, et il finit misérablement sa vie. Deux ans après, Ébroïn apprit que le corps du saint faisait beaucoup de miracles, et, rempli de colère et de dépit, il envoya un chevalier pour savoir la vérité; et ce chevalier était orgueilleux et arrogant. Quand il fut arrivé, il frappa du pied la tombe du saint, et il dit: « Mort à celui qui croit que ce mort puisse faire des miracles! » Et aussitôt le diable s'empara de lui, et il mourut soudainement, attestant ainsi la puissance du saint. Et quand Ébroïn apprit cela, il fut encore plus tourmenté de dépit. Et il

s'efforçait d'éteindre la renommée du saint; mais, selon ce que le saint avait prédit, cet impie périt de mort violente. Et saint Ligier souffrit la mort environ l'an de Notre-Seigneur six cent quatre-vingt, au temps de Constantin le quatrième.

LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS.

François, le serviteur et l'ami du Très-Haut, naquit dans la ville d'Assise. Et il s'adonna au commerce jusqu'à ce qu'il eut l'âge de vingt ans, et il perdit son temps à vivre dans la vanité. Et Notre-Seigneur le corrigea en l'affligeant de maladies, et le changea soudainement en un autre homme; de sorte que François se distingua dès lors par l'esprit de prophétie; car une fois il fut pris par les habitants de Pérouse, et il fut enfermé dans une horrible prison. Et ses compagnons se livraient à la douleur; lui seul se réjouissait; et comme il en fut repris par ses compagnons de captivité, il répondit: « Sachez, mes frères, que je me réjouis, parce que je serai un saint adoré dans le monde entier. » Il allait une fois à Rome pour motifs de dévotion; et il ôta ses vêtements, et il mit ceux d'un pauvre, et il s'assit parmi les pauvres devant l'église Saint-Pierre, et il mangeait avidement avec eux, comme étant l'un d'eux. Et il l'eût fait plus souvent, s'il n'eût pas craint d'être reconnu. Le malin esprit cherchait à le détourner de ses résolutions salutaires, et, lui montrant une femme de la même ville que lui, laquelle était affligée d'une bosse monstrueuse, il le menaça de le rendre semblable à cette malheureuse, s'il ne se désistait pas de ce qu'il avait entrepris. Mais François fut encouragé par le Seigneur, et il entendit une voix qui lui disait: « François, prends les choses amères comme étant douces, et méprise-toi toi-même si tu veux me connaître. »

Il rencontra un jour un lépreux, et les hommes affligés de cette maladie sont pour tous un sujet de dégoût et d'horreur; mais François, se rappelant l'oracle divin, accourut embrasser ce lépreux, lequel disparut aussitôt après. Il se rendait souvent dans

les asiles des lépreux, et, les embrassant dévotement, il leur donnait de l'argent. Il entra un jour, pour prier, dans l'église de Saint-Damien, et l'image de Jésus-Christ lui adressa miraculeusement la parole et lui dit : « François, va et répare ma maison, qui s'écroule toute, comme tu le vois. » Depuis ce moment, son âme fut tout attendrie, et la Passion de Jésus crucifié fut miraculeusement gravée dans son cœur. Il s'occupa avec zèle de la réparation des églises, et ayant vendu ce qu'il avait, il voulait le donner à un prêtre; celui-ci faisant des difficultés à cause des parents du saint, François lui jeta cet argent à ses pieds, témoignant que ce n'était pour lui que vile poussière. Saisi et lié par son père, il lui rendit l'argent et se débarrassa aussi de ses vêtements; et ainsi, il s'enfuit nu vers le Seigneur, et il se revêtit d'un cilice. Le frère de François, qui était livré aux idées du siècle, voyant en hiver François qui était en prières, couvert de haillons et qui tremblait beaucoup, dit à quelqu'un : « Demande à François qu'il te vende une goutte de sa sueur. » Et François, qui l'entendit, répondit : « Je l'ai déjà toute vendue à Notre-Seigneur, et je m'en trouve bien. » Ayant un jour entendu ce que le Seigneur dit à ses disciples lorsqu'il les envoya prêcher l'Évangile, il s'appliqua de toutes ses forces à observer ces préceptes. Il ôta les souliers de ses pieds, il se couvrit d'une seule tunique très-grossière, il revêtit tous les insignes de la pauvreté. En traversant un bois dans un temps de neige, il fut pris par des voleurs, et ils lui demandèrent qui il était, et il répondit qu'il était le héraut de Dieu; et alors ils le jetèrent dans la neige, en disant : « Reste là, misérable héraut de Dieu. » Beaucoup de nobles et de roturiers, de laïques et de clercs, s'attachèrent à lui, et le saint leur enseigna à pratiquer la perfection évangélique, à embrasser la pauvreté et à suivre la voie de la sainte simplicité. Il écrivit pour lui et pour ses frères une règle que le pape Innocent approuva; et il se mit à semer avec zèle le grain de la parole de Dieu, et à parcourir avec une ferveur admirable les villes et les châteaux. Il y avait un frère qui paraissait d'une éminente sainteté, et qui observait le silence avec tant de rigueur, qu'il ne voulait se confesser que par gestes et non de vive voix. Et tandis que tous vantaient son mérite, saint François vint et dit : « Ces-

sez, mes frères, cessez de louer en lui les illusions du diable. Qu'on lui recommande de se confesser une ou deux fois par semaine. S'il ne le fait pas, sa conduite n'est qu'une tentation du diable et une déception frauduleuse. » Et quand les frères dirent à ce religieux de se confesser, il posa son doigt sur sa bouche ; et, secouant la tête, il donna à entendre qu'il ne le ferait point. Et peu de jours après, il revint à son vomissement, et il acheva sa vie dans les plus grands crimes. Le serviteur de Dieu étant un jour fatigué en voyage, allait sur son âne ; et son compagnon, le frère Léonard, étant aussi fatigué, se mit à penser et à dire en lui-même : « Ce n'est pas ainsi que ses parents se montraient en comparaison des miens. » Et aussitôt l'homme de Dieu mit pied à terre et dit au frère : « Il ne convient pas que j'aie une monture tandis que tu vas à pied, car tu es plus noble que moi. » Le frère, saisi de surprise, tomba aux pieds de François, et sollicita son pardon. Il rencontra un jour une femme noble qui marchait avec précipitation et qui paraissait fort émue et troublée ; et le saint lui demanda ce qu'elle cherchait, et elle répondit : « Prie pour moi, mon père, car j'ai formé une résolution salutaire que mon mari m'empêche d'accomplir, et il met beaucoup d'obstacles à ce que je serve Jésus-Christ. » Et François lui dit : « Va, ma fille, tu recevras bientôt de lui des consolations ; annonce-lui de la part du Tout-Puissant et de la mienne que le temps du salut est proche. » Et peu de temps après, le mari de cette femme changea tout d'un coup, et promit de garder la continence. François fit obtenir, par ses prières, une source d'eau à un paysan qui mourait de soif dans un lieu désert. Un jour, à la fête de Pâques, les frères avaient préparé la table avec plus de soin et d'apparat que d'ordinaire ; et saint François voyant cela, sortit aussitôt, et il se mit sur la tête le chapeau d'un pauvre qui était par là, et il prit un bâton, et frappant en dehors à la porte, tandis que les frères mangeaient, il demandait que, pour l'amour de Dieu, ils fissent l'aumône à un pauvre étranger et infirmé. On lui ouvrit, et il entra et s'assit par terre, et il posa son plat sur la cendre. Les frères, à cette vue, furent remplis d'une surprise extrême, et il leur dit : « J'ai vu la table parée et ornée, et j'ai connu qu'il y avait plus d'un pauvre qui restait en dehors

de la porte. » Il aimait tellement la pauvreté en lui et dans les autres, qu'il appelait toujours la pauvreté sa maîtresse. Et toutes les fois qu'il voyait quelqu'un de plus pauvre que lui, il lui portait envie, et il craignait d'être vaincu. Un jour trois femmes, semblables en tout pour le costume, la figure et les traits, vinrent au-devant de lui et le saluèrent, en disant : « Que la souveraine pauvreté soit bienvenue. » Et elles disparurent aussitôt. L'homme de Dieu étant venu à la ville d'Arezzo, où il y avait une guerre intestine, vit les démons qui se réjouissaient au-dessus de ce pays; et appelant son compagnon, qui se nommait Sylvestre, il lui dit : « Va à la porte de la ville et ordonne aux démons, de la part du Dieu tout-puissant, qu'ils aient à sortir de cette cité. » Et Sylvestre alla à la porte de la ville, et il cria d'une voix forte : « De la part de Dieu et d'après l'ordre de notre père François, partez, démons. » Et, peu de temps après, la concorde se rétablit parmi les habitants. Ce Sylvestre, étant encore prêtre, vit en songe une croix d'or qui sortait de la bouche de saint François, et dont le sommet touchait le ciel, tandis que ses bras étendus embrassaient le monde entier. Touché de componction, il quitta aussitôt le monde et devint le parfait imitateur de l'homme de Dieu. François étant un jour en prières, le diable l'appela trois fois par son nom. Le saint lui répondit et ajouta : « Il n'y a dans l'univers aucun pécheur auquel le Seigneur ne fasse miséricorde s'il se repent. Mais quiconque ne se sera pas soumis à une pénitence rigoureuse, n'éprouvera point d'indulgence. » Et le serviteur de Dieu connut, par révélation, la malice du diable, qui s'était efforcé de le jeter dans le relâchement. Le malin esprit inspira alors à l'homme de Dieu de grandes tentations de la chair; mais François déposa son vêtement et se flagella avec une corde très-dure, en disant : « Allons, frère âne, puisque tu regimbes, c'est ainsi que tu dois être battu. » Et comme la tentation ne passait point, il sortit et il alla se jeter dans un grand tas de neige. Et il fit sept grosses billes de neige, et il dit à son corps : « Voici ta femme; ces deux billes sont tes deux fils, et celles-ci sont tes deux filles; voilà le serviteur et la servante; hâte-toi de les vêtir, car ils meurent de froid. » Alors le diable se retira confus, et l'homme de Dieu revint dans sa cellule en

glorifiant le Seigneur. Le cardinal Léon de la Sainte-Croix l'invita à rester quelque temps avec lui, et une nuit, les démons vinrent à lui et le battirent rudement. Et, appelant son compagnon, le saint lui raconta la chose et lui dit : « Les démons sont les fléaux que Notre-Seigneur emploie, et qu'il destine à la punition de ceux qui s'élèvent. Mais je ne me rappelle aucune faute que, par la miséricorde de Dieu, je n'aie pas expiée par la pénitence. Peut-être permet-il que les démons m'attaquent, parce je demeure dans les palais des grands, et qu'il peut en résulter quelque soupçon fâcheux dans les frères, qui viendraient à penser que je me repose dans le luxe et les plaisirs. » Et se levant, il partit de très-grand matin. Une fois, qu'il était en oraison, il entendit les bonds des démons qui couraient sur le toit de la maison avec un grand bruit; et il sortit, et, faisant le signe de la croix, il dit : « De la part du Dieu tout-puissant, je vous ordonne, démons, de faire de mon corps tout ce dont vous avez la permission. Je souffrirai tout volontiers, car je n'ai pas un plus grand ennemi que mon corps, et vous me vengerez de cet adversaire en le châtiant. » Les démons disparurent alors tout confus. Un frère, qui était l'un des compagnons de l'homme de Dieu, fut ravi en extase, et il en vit, parmi divers siéges qui étaient dans le ciel un fort élevé et brillant d'un grand éclat. Et lorsqu'il s'étonnait, se demandant à qui était réservé un siége aussi magnifique, il entendit une voix qui disait : « Ce siége fut celui de l'un des princes qui sont tombés, et maintenant il est réservé à l'humble François. » Et, ayant fini sa prière, il interrogea l'homme de Dieu, disant : « Quelle opinion as-tu de toi, père? » Et François répondit : « Je me considère comme le plus grand des pécheurs. » Et aussitôt l'Esprit saint dit, dans le cœur du frère : « Sache que ta vision a été vraie, et l'humilité élèvera le plus humble des hommes au trône d'où l'orgueil a fait tomber le prince des anges. » Le serviteur de Dieu aperçut en vision, au-dessus de lui, un séraphin crucifié qui imprima sur lui les marques de son crucifiement d'une manière si visible, qu'il paraissait lui-même avoir été crucifié. Ses pieds, ses mains et son côté en portaient les traces; mais il cachait avec grand soin ces stigmates à tous les yeux. Quelques personnes les virent durant sa vie; mais, après sa mort,

beaucoup de personnes purent s'en assurer, et il se fit, à l'occasion de ces stigmates, beaucoup de miracles, dont il suffira ici d'en rapporter deux. Un homme de la Pouille, nommé Roger, étant devant l'image de saint François, se mit à penser et à dire : « Est-il vrai que pareil miracle ait eu lieu sur lui, ou bien ne fut-ce qu'une pieuse illusion, ou une invention fabriquée par les frères ? » Et, tandis que ses pensées roulaient dans son esprit, il entendit un bruit semblable à celui que ferait un trait lancé par une baliste, et il se sentit grièvement blessé à la main gauche. Il n'y avait nulle trace sur son gant, et il l'ôta, et il trouva que sa main était comme percée d'une flèche. Et telle fut la douleur qu'il ressentit, qu'il était au moment de défaillir. Il se repentit, et il crut que les stigmates de saint François étaient réels, et, ayant invoqué le saint, il fut guéri au bout de deux jours. Un homme du royaume de Castille, fort dévot à saint François, allait à Compostelle, et il tomba dans des embûches préparées contre un autre, et, victime de cette erreur, il fut très-grièvement blessé et laissé pour demi-mort. Un assassin lui enfonça une épée dans la gorge, et ne pouvant la retirer, il l'y laissa, et il prit la fuite. On accourut avec grand bruit, et tous le plaignaient comme étant mort. A minuit, lorsque la cloche des frères sonnait pour les matines, sa femme se mit à crier : « Lève-toi et va à matines, car la cloche t'appelle. » Et aussitôt, élevant les mains, le blessé faisait comme si l'on arrachait une épée de ses blessures. Et, aux yeux de tous, l'épée sortit de la plaie comme cédant à l'effort d'un bras très-robuste qui l'aurait retirée. Et le blessé se leva parfaitement guéri, et il dit : « Saint François est venu vers moi, et il a apposé ses stigmates sur mes blessures, et il les a aussitôt guéries et fait disparaître. » Ces deux grands flambeaux du monde, saint François et saint Dominique, se trouvaient ensemble dans la ville de Rome en présence de l'évêque d'Ostie, qui fut plus tard souverain pontife. Et l'évêque leur dit : « Pourquoi ne nommerions-nous pas certains de vos frères à des dignités de prélats et d'évêques, afin qu'ils pussent instruire les fidèles par leurs exhortations et leur exemple, et rendre de grands services ? » Et il s'éleva entre les deux saints un long débat au sujet de la réponse à faire. L'humilité de saint François prévalut enfin, en

ce qu'il persista dans son refus de répondre le premier, et celle de saint Dominique n'éclata pas moins, en ce que ce fut par obéissance qu'il prit la parole. Et saint Dominique dit : « Mes frères ont été élevés à un emploi éminent, et je ne puis permettre qu'on leur accorde d'autre marque de dignité. » Saint François dit ensuite : « Mes frères ont été appelés mineurs, afin qu'ils ne prétendent pas arriver à quelque grandeur. » Saint François, rempli de la simplicité d'une colombe, exhortait toutes les créatures à aimer Dieu ; il prêchait l'amour aux oiseaux, qui l'écoutaient et qui se laissaient toucher de ses mains. Il enjoignit le silence à des hirondelles qui babillaient pendant qu'il prêchait, et elles se turent aussitôt. Une cigale qui se tenait sur un figuier, près de sa cellule, à la Portioncule, faisait souvent entendre son chant, et le serviteur de Dieu, étendant la main, lui dit : « Viens à moi, ma sœur la cigale. » Et l'insecte, obéissant, monta aussitôt sur la main du saint. Et il lui dit : « Chante, ma sœur la cigale, et loue ton Seigneur » ; et elle s'en fut, ayant reçu de lui la permission de chanter. Il marchait avec précaution sur les pierres, se ressouvenant du prince des apôtres. Il ôtait des vers de dessus un chemin, de peur qu'ils ne fussent écrasés sous les pieds des passants. De crainte que les abeilles ne mourussent dans leur ruche lors des gelées de l'hiver, il leur faisait apporter du miel et les meilleurs vins qu'il pouvait trouver. Il appelait tous les animaux ses frères. Il était rempli d'une joie ineffable dans son amour pour le Créateur lorsqu'il contemplait le soleil, la lune et les étoiles, et il les invitait à aimer Dieu. Un homme, adonné aux plaisirs du siècle, vit un jour saint François qui prêchait ; et, par la volonté de Dieu, le saint lui apparut transpercé de deux épées éblouissantes, disposées en forme de croix, et dont l'une allait de la tête aux pieds du bienheureux ; l'autre s'étendait d'une main à l'autre, en passant à travers la poitrine. Et cet homme, reconnaissant à ce spectacle les desseins de Dieu, entra dans l'ordre de saint François, et y finit louablement sa vie. Le saint ayant, à cause de ses pleurs continuels, contracté une maladie des yeux, on lui conseillait de cesser de pleurer, et il répondit : « Ce n'est point par amour pour cette lumière qui nous est commune avec les mouches qu'il nous faut renoncer à

la contemplation de la lumière éternelle. » Les frères l'ayant enfin conjuré de consentir à ce qu'on lui fît une opération devenue nécessaire, et le chirurgien se tenant tout proche avec un instrument de fer ardent, le saint dit : « Feu, mon frère, sois bon et indulgent pour moi à cette heure ; je prie le Seigneur, qui t'a créé, de tempérer pour moi ton ardeur. » Et disant cela, il fit le signe de la croix sur l'instrument, qu'on lui enfonça dans la chair vive depuis la bouche jusqu'au sourcil, et il ne ressentit aucune douleur. Le serviteur de Dieu étant à l'ermitage de Saint-Urbain, fut atteint d'une grave maladie, et comme il tombait en défaillance, il demanda un peu de vin, et il ne s'en trouva pas ; alors il fit apporter de l'eau, qu'il bénit en faisant dessus le signe de la croix, et elle fut aussitôt changée en un vin excellent, et dès qu'il en eut goûté, il fut guéri. Il aimait mieux s'entendre blâmer que louer, et lorsque le peuple exaltait ses mérites, il prescrivait à quelque frère de répéter à ses oreilles des paroles injurieuses. Et un frère l'appelant ainsi, quoiqu'à regret, mercenaire, paysan, homme inutile et ignare, saint François lui répondit avec une grande joie : « Que le Seigneur te bénisse, car tu dis des choses très-vraies et telles qu'il convient que j'en entende. » Il promettait toujours obéissance au frère avec lequel il allait, et il s'y conformait. Un frère avait manqué à la loi d'obéissance, et il en témoignait son repentir ; saint François, pour effrayer les autres, ordonna que l'on jetât son capuce dans les flammes ; et quand il y fut resté quelque temps, il ordonna de l'en retirer et de le rendre à ce frère, et le capuce ne montra nulle trace de brûlure. Un jour, en traversant les marais de Venise, l'homme de Dieu rencontra une multitude d'oiseaux chanteurs. Et il dit à son compagnon : « Ces créatures ailées sont mes sœurs, et elles louent le Seigneur. Allons et chantons au milieu d'elles l'office divin. » Et ils approchèrent sans que les oiseaux se retirassent. Mais comme ils faisaient tant de bruit que l'on ne pouvait s'entendre, le saint dit : « Oiseaux, mes frères, cessez vos chants jusqu'à ce que j'aie achevé de réciter les louanges du Seigneur. » Les oiseaux se turent sur-le-champ ; et quand François eut fini de chanter les louanges de Dieu, il leur rendit la permission de chanter, et aussitôt ils se firent entendre comme

précédemment. Invité dévotement par un chevalier, et reçu chez lui, il lui dit : « Mon frère et mon hôte, observe mes conseils et confesse tes péchés, car bientôt tu mangeras ailleurs. » Le chevalier mit en ordre sa maison et fit pénitence, et lorsqu'ils se mettaient à table, il tomba frappé de mort subite. Le saint ayant trouvé une foule d'oiseaux, et les ayant salués comme des créatures douées de raison, leur dit : « Oiseaux, mes frères, vous devez beaucoup louer votre Créateur, qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes pour voler, qui vous a accordé tous les domaines de l'air, et dont la sollicitude veille sur vous. » Les oiseaux se mirent alors à étendre le cou, à agiter les ailes, à ouvrir le bec et à regarder avec attention le saint. Il passait au milieu d'eux, les touchant de sa robe, et aucun ne bougea jusqu'à ce qu'il leur eut donné la permission de s'envoler. Une fois qu'il prêchait au château d'Almari, il ne pouvait se faire entendre, à cause du gazouillement de la multitude d'hirondelles qui y avaient fait leurs nids. Et il leur dit : « Mes sœurs les hirondelles, il est temps que je parle ; vous avez assez parlé, taisez-vous donc jusqu'à ce que la parole du Seigneur soit achevée. » Et aussitôt elles lui obéirent, et elles se turent toutes. Le serviteur de Dieu voyageant une fois dans la Pouille, trouva sur la longue route une bourse qui paraissait remplie d'une grande quantité de pièces d'argent. Son compagnon voulut la ramasser pour en donner le contenu aux pauvres ; mais le saint ne le permit pas, disant : « Ne songe pas, mon fils, à prendre le bien d'autrui. » Comme il insistait, François fit une courte prière et lui ordonna de ramasser la bourse, et quand il alla pour la ramasser, il trouva qu'au lieu d'argent elle contenait un gros serpent. Le frère eut peur ; mais voulant obéir et accomplir l'ordre qui lui avait été donné, il prit la bourse, et le serpent se sauva sans lui faire de mal. Et le saint dit : « L'argent n'est, pour les serviteurs de Dieu, qu'un diable et un serpent venimeux. »

Un frère, étant tourmenté de grandes tentations, pensa que s'il avait quelque chose d'écrit de la main du saint, la tentation cesserait aussitôt ; mais il n'osait rien en dire à saint François. Et le saint l'appela un jour et lui dit : « Apporte-moi, mon

fils, de l'encre et du papier, car je veux chanter les louanges de Dieu. » Et quand il eut écrit, il dit : « Prends ce papier, et conserve-le avec soin jusqu'au jour de ta mort », et les tentations cessèrent aussitôt. Ce même frère, lorsque le saint était fort malade, se mit à penser : « Notre père approche de sa fin, et ce serait pour moi une grande consolation si, après sa mort, je pouvais avoir sa tunique. » Et saint François l'appela et lui dit : « Je te donne ma tunique, et, après ma mort, elle sera à toi de plein droit. » — Étant logé à Alexandrie, en Lombardie, chez un homme de bien, on le pria, pour observer l'évangile, de manger de tout ce qui était servi sur la table. Et saint François ayant promis de se conformer au désir de son hôte, on apporta un chapon cuit. Tandis qu'on le mangeait, un infidèle vint demander l'aumône pour l'amour de Dieu. Et le saint lui fit passer un membre du chapon après l'avoir bénit. L'infidèle le garda pour le manger le lendemain ; et, pendant que le saint prêchait, il le montra, en disant : « Voyez de quelles viandes se nourrit ce frère, que l'on regarde comme un saint. C'est ce qu'il m'a donné hier au soir. » Mais le membre du chapon parut du poisson, et tous les assistants reprirent cet infidèle comme étant un insensé. Et alors il rougit, et il demanda son pardon. Un jour que le saint était à table, on parla de la pauvreté du Sauveur et de celle de la Sainte Vierge, et alors le serviteur de Dieu se leva en gémissant et en versant des larmes, et, se couchant sur la terre nue, il ne voulut manger qu'un reste de morceau de pain sec. Il fit de nombreux et éclatants miracles dans le cours de sa vie. Les pains qu'il avait bénits rendirent la santé à beaucoup de malades. Il convertit de l'eau en vin, et un malade en ayant goûté, fut immédiatement guéri. Lorsqu'il approcha de sa fin, il se fit poser sur la terre nue et il fit appeler tous les frères, et, leur imposant les mains, il les bénit tous ; et, à l'imitation de la cène du Seigneur, il partagea un pain entre eux tous. Il invitait, suivant sa coutume, toutes les créatures à louer Dieu. Et la mort elle-même, qui est si terrible pour tous, il l'accueillit avec joie et il l'invitait à venir, disant : « Sois la bienvenue, ma sœur la mort. » Sa dernière heure étant arrivée, il s'endormit dans le Seigneur. Et un frère vit son âme semblable à une étoile aussi

grande que la lune et aussi brillante que le soleil. Un frère, dans la terre de Labour, nommé Augustin, était à ses derniers moments, et il avait depuis longtemps perdu la parole, quand il s'écria tout d'un coup : « Attends-moi, mon père, attends-moi, afin que j'aille avec toi. » Et les frères lui demandant ce qu'il voulait dire, il répondit : « Ne voyez-vous pas notre frère François qui monte au ciel ? » Et aussitôt il s'endormit en paix et il suivit le père. Une dame, qui avait beaucoup de dévotion pour saint François, vint à mourir, et le clergé l'entourait pour célébrer ses funérailles. Tout d'un coup, la morte se releva sur son lit, et elle dit à l'un des prêtres : « Je veux me confesser, mon père, car j'étais morte et j'étais enfermée dans une affreuse prison, car je ne m'étais pas encore confessée d'un péché que j'avais commis ; mais saint François a intercédé pour moi, et il a obtenu que mon âme revînt dans mon corps, afin que je pusse confesser ce péché et en obtenir le pardon. » Elle se confessa donc, reçut l'absolution, et se rendormit dans le Seigneur. Des frères demandaient à un homme de leur prêter sa charrette, et il répondit avec colère : « J'aimerais mieux écorcher deux d'entre vous, et saint François avec, que de vous prêter ce que vous me demandez. » Mais, revenant en lui-même, il se repentit de son blasphème, et il craignit la colère de Dieu. Peu de temps après, son fils tomba malade et il mourut. Et le père, voyant son enfant qu'on portait au cimetière, invoquait saint François en pleurant et en disant : « C'est moi qui ai péché, c'est moi qu'il fallait punir. Rends, grand saint, au pécheur repentant ce que tu as enlevé au blasphémateur impie. » Et son fils ressuscita aussitôt ; et, recommandant de cesser de pleurer, il dit : « Quand j'étais mort, saint François me conduisait dans un chemin long et obscur, et ensuite il m'a placé dans un jardin magnifique, et enfin il m'a dit : « Retourne à ton père, je ne veux pas te retenir plus longtemps. » — Un pauvre, qui devait quelque argent à un homme riche, le pria, pour l'amour de saint François, de lui accorder quelque terme, et le créancier, s'y refusant avec dureté, lui dit : « Je t'enfermerai dans un endroit où ni saint François, ni aucun autre, ne pourra t'aider. » Et bientôt le pauvre fut enfermé, chargé de chaînes, dans une prison obscure. Peu après, saint

François fut dans la prison, et il en ouvrit les portes, brisa les chaînes, et rendit au captif sa liberté. Un soldat se moquait des œuvres et des miracles de saint François, et, un jour qu'il jouait aux dés, adressa, dans sa folie et dans son incrédulité, ces paroles aux assistants : « Si François est saint, qu'il vienne un coup de dix-huit. » Et alors il apparut sur les dés trois faces marquées de six points, et pareil coup se répéta neuf fois. Ajoutant folie à folie, ce malheureux dit alors : « S'il est vrai que François est saint, que mon corps soit aujourd'hui percé d'une épée; mais s'il n'est pas saint, que je n'aie aucun mal. » La partie étant finie, il se prit de querelle avec un de ses neveux, et celui-ci, tirant son épée, la plongea dans les entrailles de son oncle et le tua sur le coup. Un homme avait un si grand mal à la jambe, qu'il ne pouvait se mouvoir, et il invoquait saint François, en disant : « Viens à mon aide, saint François, et souviens-toi de la dévotion que j'ai eue pour toi, et des hommages que je t'ai rendus; car je t'ai porté sur mon âne, j'ai baisé tes pieds sacrés et tes mains, et je meurs en souffrant des douleurs excessives. » Alors saint François lui apparut, et il tenait à la main un petit bâton, sur lequel était la figure de la lettre T, et il en toucha la jambe du malade et il fut aussitôt complétement guéri, et la marque du T lui resta sur l'endroit où avait été son mal. C'est de cette lettre, comme étant l'image de la croix, que saint François avait coutume de sceller ses lettres. — Une fille unique vint à mourir dans un endroit qu'on appelle Castro-Pomereto, dans les montagnes de la Pouille, et sa mère, qui avait beaucoup de dévotion pour saint François, se livrait au désespoir; et le saint lui apparut, disant : « Ne pleure pas, car la lumière de ta lampe, que tu crois éteinte, te sera rendue par mon intercession. » La mère, ayant repris confiance, ne permit pas qu'on emportât le cadavre, mais elle le souleva, en invoquant le nom de saint François, et elle retrouva sa fille pleine de vie. Un petit enfant tomba, dans la ville de Rome, des fenêtres d'un palais, et se tua sur le coup; mais il ressuscita aussitôt que l'on eut invoqué saint François. Dans la ville de Suse, une maison s'écroula et elle écrasa un jeune homme, et l'on se disposait à l'ensevelir, quand sa mère invoqua saint François avec beaucoup de ferveur. Et, au milieu

de la nuit, le mort fut rendu à la vie, et il se leva et il se mit à louer le Seigneur. Un frère traversait une rivière sur une barque avec d'autres frères, et comme, les autres ayant déjà été mis à terre, il s'apprêtait à débarquer à son tour, la barque chavira, et il tomba dans les eaux du fleuve et il disparut. Les frères se mirent à invoquer saint François pour sa délivrance, et il se recommanda aussi de toute la ferveur de son cœur au saint; et il marcha au fond de la rivière, et, mettant la main sur la barque, il revint avec elle au rivage. Ses vêtements ne furent pas mouillés, et aucune goutte d'eau ne parvint jusqu'à sa tunique.

LÉGENDE DE SAINTE PÉLAGIE.

Pélagie fut la première des femmes d'Antioche; elle était très-riche, d'une beauté extraordinaire, et elle se livrait à la vanité, à l'ambition et à l'impudicité. Elle traversait quelquefois la ville, étalant un tel luxe que l'on ne voyait sur elle qu'or, argent et pierres précieuses; et sur son passage l'air était embaumé de toutes sortes de parfums, et elle était précédée et suivie d'une foule de servantes et d'esclaves, tous revêtus aussi d'habillements somptueux. Un serviteur de Dieu, nommé Véronius, évêque d'Héliopolis, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, voyant cela, se mit à répandre des larmes amères de ce que cette femme se donnait plus de peine pour plaire au monde qu'il n'en prenait, lui, pour plaire à Dieu. Et, se prosternant sur le pavé, il frappait la terre avec sa figure et il l'arrosait de ses pleurs, disant : « Grand Dieu, pardonnez à un pécheur comme moi; la parure d'une femme de mauvaises mœurs l'emporte sur les efforts de toute mon existence; que le luxe de cette pécheresse ne soit pas un sujet de confusion pour moi, Seigneur, devant l'aspect de votre Majesté redoutable. Elle n'a rien négligé pour plaire aux hommes; je m'étais proposé de vous plaire, Seigneur, et ma négligence a arrêté l'exécution de mon projet. » Et il dit à ceux qui étaient avec lui : « En vérité, je vous le dis, Dieu produira contre

nous, au jour du jugement, cette femme qui s'est parée avec tant de soin pour plaire à des amants sur la terre, tandis que nous nous occupons peu de plaire au céleste Époux. » Pendant qu'il s'exprimait ainsi, il s'endormit tout d'un coup et il lui sembla que, tandis qu'il célébrait la messe, une colombe noire et puante voltigeait tout près de lui, et lorsqu'il eut dit aux catéchumènes de la chasser, la colombe disparut; et elle revint après la messe, et l'évêque l'ayant plongée dans un vase plein d'eau, elle en sortit pure et blanche, et elle s'envola si haut que l'œil ne put la distinguer davantage. Et l'évêque s'éveilla; et comme il prêchait quelque temps après, Pélagie entendit sa parole et elle fut frappée de componction, et elle lui écrivit en ces termes : « Au saint évêque, disciple de Jésus-Christ, Pélagie, disciple du diable. Si tu es réellement le disciple de Jésus qui, à ce que j'ai appris, est descendu du ciel pour le salut des pécheurs, tu voudras bien me recevoir, moi qui suis pécheresse, mais pénitente. » Et il répondit : « Je te prie de ne pas tenter mon humilité; je ne suis qu'un pécheur. Si tu désires être sauvée, tu ne pourras me voir seul, mais tu me verras parmi d'autres. » Elle vint donc le trouver en présence de divers serviteurs de Dieu, et elle tomba à ses pieds, et se mit à pleurer très-amèrement en disant : « Je suis Pélagie, une mer d'iniquité, agitée par les flots du péché. Je suis un abîme de perdition, je suis un gouffre et un piége où ont été prises bien des âmes, et maintenant j'ai horreur de moi-même. » Alors l'évêque l'interrogea, disant : « Quel est ton nom? » Elle répondit : « J'ai reçu, lors de ma naissance, celui de Pélagie; mais, à cause du luxe de mes vêtements, on me connaît sous le nom de Marguerite. » Et l'évêque, la recevant avec bonté, lui recommanda la pénitence nécessaire au salut, et l'instruisit avec zèle dans la crainte de Dieu, et il la régénéra par le saint baptême. Et le diable criait : « Oh! quelle violence me fait ce vieillard décrépit! O violence! O vieillesse fâcheuse! Maudit soit le jour où un tel adversaire est né! il m'a enlevé ma principale ressource. » Et la nuit suivante, tandis que Pélagie dormait, le diable vint à elle et, l'éveillant, il lui dit : « Marguerite, quel mal t'ai-je fait? Ne t'ai-je pas comblée de richesses et de splendeur? Dis-moi, je te prie, en quoi je

t'ai affligée, et aussitôt je réparerai mon tort. Je te prie de ne pas me quitter, et que je ne devienne pas pour les chrétiens un sujet d'insulte. » Mais elle fit le signe de la croix et elle souffla sur le diable, et il disparut aussitôt. Et trois jours après elle vendit tous ses biens et elle en distribua le prix aux pauvres. Quelques jours après, sans que personne le sût, Pélagie s'enfuit durant la nuit, et elle vint au mont des Oliviers où elle prit l'habit d'ermite, se renferma dans une petite cellule et souffrit beaucoup de mortifications pour Dieu. Et sa réputation devint grande, et on l'appelait le frère Pélage. Dans la suite, un diacre du susdit évêque vint à Jérusalem dans le motif de visiter les lieux saints. Et l'évêque de Jérusalem lui dit de visiter un moine nommé Pélage, qui était un véritable serviteur de Dieu. Il le fit, et elle le reconnut, mais il ne la reconnut pas, à cause de son extrême maigreur. Et Pélagie lui dit : « Tu as un évêque? » Et le diacre répondit : « Oui, mon frère. » Et Pélagie répliqua : « Qu'il prie pour moi le Seigneur; car il est un véritable apôtre de Jésus-Christ. » Le diacre s'en alla, et le troisième jour il revint à la cellule de Pélagie, mais, lorsqu'il frappa à la porte, personne ne lui répondit; et il enfonça une croisée, et il vit étendue morte celle qu'il prenait pour un moine, et il courut annoncer cela à l'évêque. L'évêque vint avec tout son clergé et avec les moines pour célébrer les obsèques d'un homme aussi saint. Et quand ils eurent tiré le corps de la cellule, ils virent que c'était une femme; et, frappés de surprise, ils rendirent grâce à Dieu et ils l'enterrèrent avec honneur. Elle mourut le huitième jour d'octobre, l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-dix.

LÉGENDE DE SAINTE MARGUERITE.

Marguerite, dite Pélage, fut une vierge très-belle, noble et riche, et elle fut soigneusement élevée par ses parents et instruite en toute espèce de science, et elle était d'une vertu éclatante. Un jeune homme d'une famille noble la demanda en mariage, et les parents ayant donné leur consentement, tout se

préparait pour les noces avec une somptuosité sans égale. Et le jour des noces étant venu, lorsque la jeunesse des deux sexes et toute la noblesse de la ville se livraient à la joie à cause de cette solennité, la vierge, inspirée de Dieu, considérant combien peu semblables applaudissements compensaient la perte du don de virginité, se prosterna par terre en versant des larmes, et regarda tous les biens du monde comme objet de nulle valeur. Elle s'abstint cette nuit de cohabiter avec son mari, et, à minuit, se recommandant à Dieu, elle s'enfuit en secret, déguisée en homme, après s'être coupé les cheveux. Elle fut, loin de là, demander à être admise dans un monastère, où, se faisant appeler frère Pélage, elle fut reçue de l'abbé; et elle se conduisit si saintement et si dévotement, que le proviseur d'une communauté de religieuses étant mort, elle fut, quoiqu'elle s'y refusât, mise à la tête d'un monastère de vierges, d'après l'avis des anciens et sur l'ordre de l'abbé. Tandis qu'elle veillait avec zèle et sans encourir le moindre reproche, non-seulement aux besoins de leurs corps, mais aussi à la nourriture de leurs âmes, le diable, jaloux d'elle, voulut troubler sa vie. Il fit tomber en péché une vierge qui était hors de l'enceinte du monastère, et quand sa grossesse ne put se cacher plus longtemps, les moines et les vierges du monastère furent saisis de honte et accablés de chagrin, et tous condamnèrent Pélage, sans l'examiner ni l'entendre, comme étant celui qui avait avec ces religieuses les rapports les plus suivis. Il fut expulsé avec ignominie, et on l'enferma dans une caverne, et l'on envoya avec lui un moine d'une extrême sévérité, qui lui porta un pain d'orge et une très-petite provision d'eau; ensuite les moines se retirèrent, laissant Pélage seul; mais elle souffrait tout avec patience, et ne se troublait nullement. Rendant toujours grâce à Dieu, elle se consolait en pensant aux exemples des saints. Enfin, lorsqu'elle vit que sa fin était proche, elle manda l'abbé et les moines en leur écrivant: « J'ai été appelée Marguerite dans le monde, et j'étais issue d'une noble origine; et voulant traverser les plages de la mer de tentation, j'ai pris le nom de Pélage, et je me suis fait passer pour homme. Une accusation de crime a été portée contre mon innocence; j'ai fait pénitence sans avoir été coupable; je vous

prie d'ensevelir parmi les saintes sœurs celle qui est restée vierge; et que l'on sache que la personne que la calomnie a fait passer pour fornicateur fut une femme. » Les moines et les religieuses se rendirent alors à la caverne, et des femmes reconnurent Pélage pour une vierge; et tous faisant pénitence, son corps fut enseveli avec honneur dans le monastère des vierges.

LÉGENDE DE SAINTE THAÏS.

Thaïs fut une femme de mauvaise vie, et on lit dans la *Vie des Pères* que telle était sa beauté, que beaucoup de gens, vendant pour elle tout ce qu'ils possédaient, se trouvèrent réduits à une extrême pauvreté; et ses amants en venaient souvent aux mains entre eux dans leur jalousie, et sa porte était arrosée de sang. L'abbé Paphnuce, étant instruit de cela, prit un habit séculier et une pièce de monnaie, et il vint la trouver dans une certaine ville d'Égypte. Et il lui donna la pièce de monnaie comme pour rémunération du péché. Elle, l'ayant prise, dit : « Allons dans ma chambre. » Et quand Paphnuce fut entré, et qu'elle l'invitait à monter sur le lit, qui était couvert de riches étoffes, il lui dit : « Entrons dans un appartement plus reculé. » Et elle le mena dans plusieurs autres pièces, et il disait toujours qu'il redoutait d'être vu. Elle dit alors : « C'est une chambre où personne n'entre. Mais si c'est Dieu que tu crains, il n'y a aucun endroit qui soit caché à ses regards. » Le vieillard l'ayant entendu, lui dit : « Tu sais donc qu'il y a un Dieu? » Elle répondit qu'elle savait qu'il y avait un Dieu, et une vie future, et des tourments réservés aux pécheurs. Il lui dit alors : « Puisque tu sais tout cela, comment as-tu pu perdre tant d'âmes? et tu rendras compte non-seulement de la tienne, mais de toutes celles que tu as induites à péché. » En entendant cela, Thaïs tomba aux pieds de l'abbé Paphnuce, et, versant des larmes, elle lui dit : « Je sais ce que c'est que la pénitence, mon père, et j'espère pouvoir obtenir par tes prières la rémission de mes fautes.

je te demande de m'accorder trois heures, et ensuite j'irai partout où tu voudras, et je ferai tout ce que tu m'ordonneras. » L'abbé lui indiqua un endroit où elle devait se rendre ; et elle, ayant rassemblé toutes les richesses qui étaient le gain de ses péchés, en fit un grand feu sur la place publique en présence de tout le peuple, en criant : « Venez tous, qui avez péché avec moi, et voyez que je brûle ce que j'ai reçu de vous. » Et ces choses se montaient à la valeur de quarante livres d'or. Lorsque tout fut consumé, elle se rendit à l'endroit que Paphnuce lui avait désigné. Il la fit entrer dans un monastère de vierges, et il l'enferma dans une petite cellule dont il ferma et scella la porte, laissant une petite croisée par laquelle on lui faisait passer un peu d'aliments, et il ordonna qu'on ne lui donnât chaque jour qu'une faible ration de pain et une petite quantité d'eau. Comme le vieillard se retirait, Thaïs lui dit : « Où veux-tu, mon père, que je répande l'eau que la nature chasse de notre corps ? » Et il répondit : « Dans ta cellule, comme tu le mérites. » Elle lui demanda encore comment elle devait adorer Dieu ; et il répliqua : « Tu n'es pas digne de nommer Dieu, ni d'avoir sur tes lèvres le nom de la Trinité, ni de lever vers le ciel tes mains ; car tes lèvres sont pleines d'iniquité, et tes mains sont chargées de souillures. Prosterne-toi du côté de l'orient en répétant souvent ces mots : «Toi qui m'as créée, aie pitié de moi. » Après qu'elle eut demeuré trois ans dans cette retraite, l'abbé Paphnuce eut compassion d'elle, et il alla trouver saint Antoine, afin de lui demander si Dieu avait remis à Thaïs ses péchés. Quand il eut raconté la chose, saint Antoine réunit ses disciples, et leur enjoignit de passer la nuit en oraison, espérant que Dieu révélerait à l'un d'eux sa volonté à cet égard. Et lorsqu'ils priaient, l'abbé Paul, le premier des disciples de saint Antoine, vit tout d'un coup dans le ciel un lit orné de riches étoffes que gardaient trois vierges dont le visage était resplendissant. Et ces vierges étaient la Crainte de la peine future, qui avait retiré Thaïs du péché ; la Honte des fautes commises, qui lui avait mérité son pardon ; et l'Amour de la justice, qui lui avait inspiré les pensées du ciel. Et Paul disant aux frères que c'était sans doute l'emblème de la grâce d'Antoine, une voix divine répondit : « Ce

n'est pas Antoine, mais la pécheresse Thaïs que j'ai en vue. » Le lendemain l'abbé Paphnuce, connaissant ainsi la volonté de Dieu, s'achemina plein de joie, et il alla au monastère, et il ouvrit la porte de la cellule de Thaïs; mais elle demanda à rester encore renfermée. Il lui dit : « Sors, car le Seigneur t'a remis tes péchés. » Et elle répondit : « Je prends Dieu à témoin que depuis que je suis ici, j'ai réuni tous mes péchés comme en un tas que j'ai toujours eu sous les yeux; et tant qu'il me restera un souffle de vie, mes péchés me seront toujours présents, et leur aspect m'arrachera des larmes. » L'abbé Paphnuce lui répondit : « Ce n'est pas à cause de la pénitence que tu as faite que le Seigneur t'a remis tes péchés, c'est à cause de la sainte crainte que tu as toujours eue dedans le cœur. » Et quand il l'eut fait sortir de sa cellule, elle vécut encore quinze jours et elle mourut en paix. L'abbé Éphrem voulut aussi convertir, de pareille manière, une autre femme de mauvaise vie. Car comme elle s'efforçait impudemment d'induire Éphrem à pécher, l'abbé lui dit : « Suis-moi. » Elle le suivit, et lorsqu'ils furent venus à un endroit où il y avait une grande foule, l'abbé lui dit : « Arrête-toi ici, afin que j'aie commerce avec toi. » Elle répondit : « Je ne le puis, en présence de tant de monde. » Et il dit alors : « Si tu rougis de la présence des hommes, ne dois-tu pas rougir davantage de la présence de ton Créateur, qui révèle les choses cachées au fond des ténèbres ? » Et elle se retira toute confuse.



LÉGENDE DE SAINT DENIS.

Saint Denis l'Aréopagite fut converti à la foi par l'apôtre saint Paul. On l'appelle l'Aréopagite à cause du quartier de la ville qu'il habitait et qui avait le nom d'Areopagus, et il y avait un temple de Mars. Les Athéniens donnaient aux différents quartiers de leur ville des noms d'après les dieux qui y étaient adorés, et celui où l'on adorait Mars, ils l'appelaient Areopagus, car Ares est aussi l'un des noms de Mars. L'Areopagus était un quartier

au-dessus des autres, et c'était là que résidait la noblesse et qu'étaient les écoles des arts libéraux. Dans ce quartier habitait Denis, philosophe éminent, auquel l'on avait donné, à cause de l'étendue de sa sagesse et de sa connaissance des choses divines, le surnom de Théosophe, c'est-à-dire, Sage en Dieu. Et il avait pour compagnon un autre philosophe nommé Apollophane. Il y avait aussi là des épicuriens qui plaçaient le bonheur de l'homme dans les seuls plaisirs du corps, et des stoïciens qui le mettaient dans les vertus de l'esprit. Le jour de la passion du Sauveur, lorsque les ténèbres couvrirent la terre entière, les philosophes qui étaient à Athènes ne purent expliquer cet événement par des causes naturelles. Ce ne fut point une éclipse de soleil, car la lune était alors au quinzième jour de sa révolution et loin du soleil. Et de plus une éclipse ne prive pas de lumière toutes les parties du monde, et elle ne peut durer trois heures. Et la preuve que l'univers entier fut plongé dans l'obscurité, se trouve dans ce que dit saint Luc, et dans ce que c'était le Dieu de l'univers qui souffrait, et dans ce que cette éclipse se manifesta à Héliopolis en Égypte, et à Rome, et en Grèce, et dans l'Asie Mineure. Orose atteste qu'elle fut à Rome, en disant : « Lorsque le Seigneur souffrit sur la croix, il y eut un grand tremblement de terre dans toute la terre, les rochers se fendirent, et des quartiers entiers des plus grandes villes s'écroulèrent. Le même jour, depuis la sixième heure, le soleil s'obscurcit tout à coup, et une nuit sombre et affreuse couvrit toute la surface de la terre, et l'on pouvait voir les étoiles comme durant la nuit. » Cette éclipse se manifesta aussi en Égypte, et Denis en parle dans une *Épître* à Polycarpe, où, parlant de lui et d'Apollophane, il dit : « Nous étions tous deux à Héliopolis, lorsque nous vîmes soudainement la lune cacher la surface du soleil, quoique ce ne fût pas le moment où cela dût arriver, et cette obscurité dura trois heures, et la clarté revint à la neuvième heure et dura jusqu'au soir. » Et ailleurs Denis dit : « Cette nuit qui nous surprit tant était pour le monde l'annonce de la vraie lumière. » On lit dans l'*Histoire scolastique*, que les philosophes conclurent de cet événement que le dieu de la nature souffrait. Et on lit ailleurs, qu'ils dirent, ou que l'ordre de la nature était interverti, ou que

les éléments mentaient, ou que le Dieu de la nature souffrait, ou que les éléments prenaient part à ses douleurs. Alors les Athéniens élevèrent un autel à ce dieu, et y mirent pour inscription : « Au dieu inconnu », car à chaque autel on mettait une inscription indiquant à qui il était dédié ; et lorsqu'on voulut offrir des victimes et des holocaustes sur celui-ci, les philosophes dirent : « Il n'a pas besoin de nos offrandes, mais fléchissez les genoux à son autel, et invoquez-le, car il ne demande pas l'offrande des victimes, mais la dévotion du cœur. » Quand saint Paul fut venu à Athènes, les philosophes épicuriens et stoïciens disputaient avec lui. Quelques-uns disaient : « Qu'est-ce que veut dire ce novateur ? » D'autres disaient : « Il annonce de nouveaux démons. » Et l'amenant devant la réunion des philosophes pour que cette nouvelle doctrine fût examinée, ils lui dirent : « Tu fais entendre à nos oreilles des assertions bien neuves; nous voulons savoir ce qu'il en est. » Car les Athéniens ne s'occupaient de rien, si ce n'est d'entendre ou d'apprendre quelque chose de nouveau. Et Paul, ayant regardé les autels de divers dieux, et ayant vu celui consacré au dieu inconnu, dit à ces philosophes : « Je vous enseigne ce que vous adorez sans le savoir, la parole du Dieu qui a fait le ciel et la terre. » Il dit ensuite à Denis, qui paraissait plus que les autres instruit dans les choses divines : « Quel est, Denis, ce dieu inconnu ? » Et Denis répondit : « C'est le vrai Dieu qui n'est pas mentionné parmi les autres dieux. Mais s'il nous est inconnu, il se révélera dans les siècles à venir, et il régnera dans l'éternité. » Et Paul répondit : « Est-ce un homme ou un esprit ? » Et Denis répliqua : « Il est Dieu et homme, mais c'est un mystère qui ne sera éclairci que dans le ciel. » Et Paul dit : « C'est le Dieu que je prêche, celui qui est descendu des cieux, qui a pris la chair de l'homme, a souffert la mort et qui est ressuscité le troisième jour. » Et lorsque Denis disputait ainsi avec Paul, un aveugle vint à passer devant eux. Et Denis dit à Paul : « Si tu dis à cet aveugle au nom de ton Dieu : « Vois », et qu'il voie, je croirai aussitôt. Mais n'emploie pas des paroles magiques, car peut-être connais-tu des paroles qui ont cette puissance. Je te prescrirai moi-même les paroles dont tu devras faire usage. Dis-lui donc : Au

nom de Jésus-Christ, qui est né d'une vierge, qui a été crucifié, qui est mort, qui est ressuscité et qui est monté au ciel, vois. » Pour ôter tout soupçon, Paul dit à Denis de prononcer lui-même ces mots. Et Denis ayant dit ainsi à l'aveugle de voir, il vit sur-le-champ. Et aussitôt Denis avec son épouse Damare et toute sa maison se fit baptiser. Et ayant reçu durant trois ans les instructions de Paul, il fut ordonné évêque d'Athènes, et il convertit à la foi cette ville et la plus grande partie du pays. Et l'on dit que saint Paul lui révéla ce qu'il vit lorsqu'il fut ravi au troisième ciel, ainsi que Denis le donne à entendre dans un grand nombre de passages de ses écrits. Et il a exposé avec tant de clarté et de sagesse ce qui regarde la hiérarchie des anges, leur ordre et leurs emplois, qu'il ne semble pas qu'il ait appris ces choses d'un autre, mais que c'est plutôt lui qui a été ravi au ciel, et qui a appris ainsi tous ces mystères. Il brilla de l'esprit de prophétie, ainsi qu'on le voit dans l'*Épître* qu'il adressa à saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, et où il prédit à l'apôtre qu'il en reviendrait bientôt, qu'il retournerait en Asie et qu'il y prêcherait la doctrine du Sauveur. Il assista au sommeil de la Sainte Vierge, ainsi qu'il semble l'indiquer dans son livre des *Noms divins*. Lorsqu'il apprit que saint Pierre et saint Paul avaient été emprisonnés à Rome d'après l'ordre de Néron, il substitua un évêque à sa place, et il alla visiter les apôtres. Lorsqu'ils eurent reçu la palme du martyre, Clément lui succéda, et il envoya Denis prêcher la foi en France, et il lui donna deux compagnons, Rustique et Éleuthère. Denis vint donc à Paris, et il y convertit beaucoup de monde à la foi, fonda de nombreuses églises, et ordonna des clercs de différents ordres. Telle était la vertu du ciel qui éclatait en lui, que le peuple, soulevé par les prêtres des idoles, accourut parfois en armes pour le massacrer; mais à son aspect, déposant toute leur férocité, les gentils se prosternaient à ses pieds, ou, saisis de frayeur, ils prenaient la fuite. Le diable était furieux de voir que son empire diminuait de toutes parts, et que le nombre des fidèles s'accroissait immensément; et il excita dans le cœur de l'empereur Domitien une telle colère, qu'il ordonna que partout où l'on trouverait des chrétiens on les forcerait de sacrifier, ou l'on les ferait périr dans les supplices.

Le proconsul Fescennius, envoyé de Rome à Paris, trouva le bienheureux Denis qui prêchait le peuple, et aussitôt il le fit saisir, souffleter, accabler d'outrages, charger de fers, et il ordonna qu'il fût amené devant lui, ainsi que Rustique et Éleuthère. Et comme les saints restaient fermes dans la confession de Jésus-Christ, il survint une dame noble qui se plaignit de ce que son mari Lubrius avait été trompé par ces enchanteurs. Lubrius fut alors amené; et, persévérant à dire qu'il était chrétien, il fut injustement mis à mort. Et les saints furent flagellés par douze soldats, et ils furent ensuite envoyés en prison et liés avec de grosses chaînes. Le lendemain, Denis fut étendu nu sur un gril de fer avec du feu dessous, et il prêchait le Seigneur, disant : « Ta parole est enflammée, et ton serviteur la chérit. » Il fut ensuite exposé à des bêtes féroces que l'on avait fait jeûner longtemps. Mais lorsqu'elles se jetaient avec impétuosité sur lui, il fit le signe de la croix, et calma aussitôt leur rage. On le jeta alors dans une fournaise, mais il n'y ressentit aucun mal. Il fut ensuite attaché sur une croix, longtemps tourmenté et mis en prison avec ses compagnons et beaucoup d'autres fidèles. Et lorsqu'il y célébrait la messe et qu'il donnait la communion au peuple, le Seigneur Jésus-Christ lui apparut entouré d'une immense clarté; et, prenant le pain, il lui dit : « Reçois ma chair; une grande récompense t'attend auprès de moi. » Ils furent ensuite soumis à de nouvelles tortures et amenés près d'une statue de Mercure; et, refusant de sacrifier, les trois saints eurent la tête tranchée à coups de hache. Aussitôt le corps de saint Denis se releva, et prenant sa tête entre ses bras, conduit par un ange et entouré d'une lumière céleste, il la porta durant un espace de deux milles, depuis un endroit qu'on appelle le Mont des Martyrs jusqu'au lieu où il repose maintenant. Et les anges firent entendre des accords si mélodieux, que beaucoup de ceux qui les entendirent crurent; et entre autres Lartia, la femme de Lubrius, dont nous avons parlé, s'écria qu'elle était chrétienne. Et aussitôt les impies lui coupèrent la tête, et elle reçut le baptême de sang. Son fils, qui se nommait Virbius, servit à Rome dans l'armée, sous trois empereurs différents, et, revenant ensuite à Paris, il fut baptisé et il entra parmi les religieux. Les infidèles,

craignant que les chrétiens n'enlevassent les corps de saint Rustique et de saint Éleuthère, ordonnèrent qu'ils fussent jetés dans la Seine. Mais une dame noble invita à un repas les hommes qui portaient les corps des saints, et, tandis qu'ils mangeaient, elle déroba les reliques et les fit secrètement ensevelir dans son champ ; et, quand la persécution eut cessé, elle les en retira et les joignit au corps de saint Denis. Ils souffrirent sous Domitien, l'an du Seigneur quatre-vingt-seize, et le bienheureux Denis étant âgé de quatre-vingt-dix ans. Vers l'an du Seigneur huit cent quinze, sous le règne de Louis, des ambassadeurs de Michel, empereur de Constantinople, apportèrent, entre autres présents, à Louis, fils de Charlemagne, les livres de saint Denis sur la *Hiérarchie céleste*, traduits du grec en latin ; ils furent reçus avec joie, et dix-neuf malades furent guéris cette même nuit dans l'église du saint. Un jour l'évêque d'Arles, saint Régulus, célébrant une messe solennelle, après avoir, dans le canon, récité les noms des apôtres, ajouta : « Et avec tes bienheureux martyrs Denis, Rustique et Éleuthère. » Et comme l'on croyait alors que les serviteurs de Dieu vivaient encore, on s'étonna fort de ce que venait de dire l'évêque ; et voici tout d'un coup qu'il apparut trois colombes qui se posèrent sur la croix de l'autel, et chacune d'elles avait le nom d'un des saints écrit sur sa poitrine en lettres de sang. Et l'on reconnut que les âmes des saints martyrs s'étaient envolées vers Dieu. Vers l'an du Seigneur six cent quarante-quatre, à ce qu'on lit dans une certaine chronique, Dagobert, roi des Francs, qui régnait longtemps avant Pépin, conçut, dès son enfance, une vive dévotion pour saint Denis. Et aussitôt qu'il craignait la colère de son père, le roi Clotaire, il se réfugiait dans l'église du saint martyr. Lorsqu'il fut mort, un homme pieux eut une vision, dans laquelle il vit Dagobert cité au tribunal de Dieu, et un grand nombre de saints l'accusaient d'avoir dépouillé leurs églises. Et les démons allaient l'entraîner en enfer, lorsque saint Denis survint ; et, par son intercession, l'âme du roi fut délivrée et échappa au châtiment. Peut-être que son âme revint animer son corps et qu'il fit pénitence. Hincmar, évêque de Reims, dit dans la lettre qu'il adressa à Charles, que Denis, qui prêcha la foi en France, fut le même que Denis l'Aréo-

pagite, ainsi que nous l'avons expliqué. Et Jean Scott, dans son *Epître* à Charles, l'atteste aussi. Et le rapprochement des dates ne détruit pas cette opinion, comme quelques-uns l'ont cru.

LÉGENDE DE SAINT CALIXTE.

Le pape Calixte souffrit le martyre l'an du Seigneur deux cent vingt-deux, sous l'empereur Alexandre. En ce temps-là, la partie supérieure de la ville de Rome fut dévorée par un incendie, et la main gauche de la statue en or de Jupiter fut fondue. Alors tous les prêtres vinrent trouver l'empereur Alexandre, demandant que les dieux irrités fussent apaisés par des sacrifices. Et tandis que l'on sacrifiait un matin du jour consacré à Jupiter, le temps étant fort serein, la foudre éclata de nouveau et quatre prêtres des idoles furent tués et l'autel de Jupiter réduit en cendres, et le soleil s'obscurcit; de sorte que le peuple romain fuyait hors des murs de la ville. Le consul Palmacius, apprenant que Calixte était caché avec ses clercs au delà du Tibre, demanda que les chrétiens, qui étaient cause de ces malheurs, fussent détruits, afin de purifier la ville. Et, ayant reçu l'autorisation de l'empereur, il partit avec des soldats pour arrêter les serviteurs de Dieu; mais ces satellites furent aussitôt frappés d'aveuglement, et il revint tout effrayé porter cette nouvelle à Alexandre. Alors l'empereur ordonna que tout le peuple se réunît le jour consacré à Mercure et que l'on sacrifiât à ce dieu, afin d'avoir de lui réponse sur pareilles circonstances. Et tandis que cela se faisait, une vierge du temple, nommée Julienne, fut saisie du démon et se mit à crier: « Le Dieu de Calixte est le vrai Dieu, le Dieu vivant; il est indigné de nos abominations. » Entendant ces mots, Palmacius passa le Tibre et se rendit à la ville de Ravenne où était saint Calixte, et il se fit baptiser avec sa femme et sa famille. L'empereur, en ayant été instruit, le livra au sénateur Simplicius, afin que celui-ci ramenât, par des paroles engageantes et de conciliation, un homme fort utile à l'État; mais

Palmacius persévéra dans le jeûne et dans l'oraison. Et il vint à lui un chevalier qui lui promit que, s'il guérissait sa femme qui était paralytique, il croirait aussitôt. Palmacius pria, et la femme aussitôt guérie courut à lui en disant : « Baptise-moi au nom de Jésus-Christ qui m'a touchée et qui m'a guérie. » Et Calixte vint, et il la baptisa avec son mari et Simplicius et beaucoup d'autres. L'empereur, apprenant cela, ordonna que tous ces néophytes eussent la tête tranchée, et il fit rester Calixte cinq jours sans boire et sans manger. Et quand il vit que le saint acquérait des forces au lieu d'en perdre, il ordonna de le flageller chaque jour, et enfin il le fit précipiter par une fenêtre et jeter dans un puits, attaché à une pierre. Le prêtre Astin retira du puits le corps de Calixte, et l'ensevelit dans le cimetière de Calipodius.

LÉGENDE DE SAINT LÉONARD.

Léonard reçut, en l'an cinq cent, le saint baptême des mains de saint Remi, archevêque de Reims, et il fut instruit de lui dans la science du salut. Et ses parents tenaient le premier rang dans le palais du roi de France. Il obtint du roi la faveur que tous les prisonniers qu'il visitait fussent aussitôt remis en liberté. La renommée du saint s'accrut; le roi l'obligea à rester longtemps auprès de lui, en attendant qu'il lui donnât un évêché. Mais Léonard refusa tous les honneurs, et, voulant vivre dans la solitude, il se rendit à Orléans avec son frère Lisard et y passa quelque temps dans un monastère; ensuite Lisard voulut vivre dans la solitude sur les bords du Loiret; et Léonard, obéissant à l'inspiration de l'Esprit saint, forma le projet de se rendre en Aquitaine pour y prêcher la foi, et ils sortirent tous deux en cachette du monastère. Léonard prêcha en une foule d'endroits et il fit un très-grand nombre de miracles, et il s'arrêta enfin près de la ville de Limoges, dans une forêt où était construite une demeure royale, érigée afin de servir à la chasse. Il arriva un jour que le roi chassait dans cette forêt, et la reine, qui l'avait suivi pour

son amusement, se trouva en mal d'enfant. Et comme le roi et toute sa suite étaient dans une grande affliction à cause du danger de la reine, Léonard vint à traverser ce bois et il entendit les cris de douleur. Il s'approcha, ému de compassion, et le roi l'appela et lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était disciple de saint Remi; et le roi, le connaissant pour homme de bien, le conduisit vers la reine, en lui demandant qu'elle obtînt, par ses prières, une délivrance favorable. Et Léonard, s'étant mis en oraison, obtint aussitôt ce qu'il demandait. Le roi lui offrit alors beaucoup d'or et d'argent, et le saint refusa tous ces dons, en donnant au roi le conseil de les distribuer aux pauvres et en disant: « Je n'ai besoin d'aucunes richesses et je ne prétends qu'à servir Jésus-Christ dans les forêts, en méprisant tous les biens de la terre. » Et le roi voulant lui céder la propriété de toute la forêt, il dit: « Je ne la veux pas toute, et je demande seulement la portion dont je puis la nuit faire le tour, monté sur mon âne. » Ce que le roi lui accorda de grand cœur. Il y érigea un monastère et il y resta longtemps avec deux moines, s'adonnant à la pratique de la mortification. Comme il n'y avait de l'eau qu'à une distance d'un mille, il fit creuser un puits dans un endroit sec, et, par ses prières, il le fit remplir d'eau. Et il appela cet endroit Nobliac, parce que c'était le noble présent d'un roi. Il fit les plus éclatants miracles, et quiconque étant en prison invoquait son nom, voyait aussitôt ses chaînes se rompre et il sortait en liberté, et il venait présenter au saint les fers dont il avait été chargé. Et beaucoup de ces prisonniers restèrent avec lui et se consacrèrent au service du Seigneur. Sept familles, qui étaient de sa noble souche, ayant vendu tout ce qu'elles possédaient, vinrent le rejoindre, et il distribua à chacun une portion du bois, et cet exemple amena auprès de lui beaucoup d'autres personnes. Ensuite le serviteur de Dieu rendit l'âme au Seigneur le huit des ides de novembre, après avoir été éclatant de vertus. Et comme l'église où il reposait était devenue trop petite à cause de la foule qui y accourait, car il s'y faisait une multitude de miracles, les clercs eurent le projet de construire une autre église et d'y transporter, en tout honneur, le corps de saint Léonard. Après que le peuple et eux eurent passé trois jours dans le jeûne

et la prière, ils virent, en regardant autour d'eux, tout le pays couvert de neige, et il n'y en avait pas de trace à l'endroit où saint Léonard voulait reposer. Et l'immense quantité de fers suspendus près de son tombeau atteste combien de miracles le Seigneur daigna opérer par son intercession, surtout à l'égard des prisonniers.

Le vicomte de Limoges avait fait faire, pour effrayer les malfaiteurs, une très-grosse chaîne qu'il avait fait fixer au sommet de sa tour. Et celui qui était attaché avec cette chaîne gisait exposé à toutes les intempéries de l'air, et il subissait non pas une, mais mille morts. Il arriva qu'un homme innocent fut attaché à cette chaîne. Et comme il était près de rendre le dernier soupir, il se recommanda dans toute la ferveur de son cœur à saint Léonard, le priant, puisqu'il était si miséricordieux à l'égard des autres prisonniers, d'avoir aussi pitié de lui. Aussitôt saint Léonard lui apparut, couvert d'un vêtement blanc, et lui dit : « Ne crains rien; tu ne mourras pas. Lève-toi, et porte cette chaîne à mon église. Suis-moi, car je te précéderai. » Et le prisonnier, se levant et emportant la chaîne, suivit jusqu'à l'église saint Léonard qui marchait devant lui. Et aussitôt qu'il fut arrivé à la porte de l'église, le saint disparut. Et le prisonnier, entrant dans l'église, raconta au peuple ce que saint Léonard lui avait fait, et il déposa à côté du tombeau du saint cette énorme chaîne. Un homme qui habitait à Nobliac et qui avait une très-grande dévotion pour saint Léonard, tomba au pouvoir d'un tyran. Et le tyran réfléchit en lui-même en disant : « Léonard délivre tous les prisonniers, et les fers les plus forts ne tiennent pas plus devant lui que la cire ne résiste à un très-grand feu. Si je mets cet homme dans les chaînes, aussitôt Léonard viendra et le délivrera. Si je pouvais le garder, je tirerais de lui une rançon de mille sous. Je sais ce que je ferai. Je ferai creuser au fond de ma tour une fosse profonde, et j'y déposerai mon prisonnier. Ensuite, je ferai construire au-dessus un coffre en bois, et j'y ferai veiller des hommes armés. Léonard peut briser le fer, mais il n'a point pénétré en terre. » Ce tyran exécuta tout ce qu'il avait médité ; et comme le captif invoquait fréquemment l'assistance de saint Léonard, le saint vint la nuit, et renversant le coffre dans lequel

dormaient les soldats, il les renferma ainsi, et ils étaient comme des morts renfermés dans le sépulcre. Ensuite il entra, entouré d'une très-grande lumière, dans la fosse, et il dit au prisonnier : « Dors-tu ou veilles-tu ? Voici Léonard que tu as invoqué. » Et le prisonnier, saisi de surprise, répondit : « Seigneur, aide-moi. » Et aussitôt le saint brisa ses chaînes et le prit dans ses bras et le porta hors de la tour. Ensuite, s'entretenant avec lui comme un ami avec son ami, il l'accompagna jusqu'à sa maison.

Un pèlerin qui revenait d'un pèlerinage au tombeau de saint Léonard fut pris, en Auvergne, par un seigneur, et il lui demandait avec instance, au nom de saint Léonard, de le relâcher, puisque jamais il ne l'avait offensé en rien. Et il répondit qu'il ne lui rendrait la liberté que s'il se rachetait moyennant une bonne somme. Et il dit : « Que saint Léonard, auquel vous me savez recommandé, vienne parmi vous. » La nuit suivante, saint Léonard apparut à ce seigneur et lui enjoignit de relâcher le pèlerin. Se réveillant le lendemain matin, et regardant cette vision comme un songe, il ne voulut en rien faire. La nuit d'après, saint Léonard lui apparut derechef et lui répéta son ordre, qui resta aussi sans être exécuté. La troisième nuit, saint Léonard apparut au pèlerin, le prit par la main et le mena dans la campagne. Et aussitôt une tour s'écroula et tua beaucoup de ceux qui étaient dans le château, et le seigneur eut les deux jambes fracassées. Un soldat qui était enfermé dans une prison, en Bretagne, invoquait saint Léonard. Et aussitôt, devant tout le peuple frappé de surprise, le saint se montra et il entra dans la prison, brisa les chaînes du captif, les prit dans ses mains, et conduisant le captif, il lui fit traverser la foule frappée de stupeur et d'effroi.

Il y eut un autre Léonard qui mena également la vie religieuse et qui fut d'une égale sainteté, et dont le corps repose à Corbiacum. Celui-ci était dans un monastère, et telle était son humilité qu'il se croyait inférieur à tous. Et comme l'on accourait de tous côtés vers lui, quelques envieux firent croire au roi Clotaire que s'il ne prenait garde à Léonard, qui rassemblait tant de monde autour de lui, le royaume pourrait en éprouver un dommage considérable. Le roi trop crédule ordonna de bannir le saint.

Les soldats qui vinrent à lui furent tellement touchés de ses paroles, qu'ils se déclarèrent ses disciples. Le roi se repentit aussi, et priva les accusateurs du saint de leurs honneurs et de leurs biens, et il conçut un grand attachement pour le saint, qui obtint, non sans peine, qu'une remise fût faite à ses ennemis de la peine qui leur avait été infligée. Et il obtint aussi de Dieu que tous ceux qui l'invoqueraient étant en prison seraient délivrés de leurs chaînes. Un jour qu'il était en oraison, un serpent de la plus grande taille monta depuis ses pieds jusque dans son sein. Léonard n'interrompit nullement son oraison; mais, quand il l'eut finie, il dit : « Je sais que depuis que tu as été créé tu tourmentes les hommes autant que tu le peux; si puissance t'a été donnée sur moi, traite-moi comme je le mérite. » Et alors le serpent se laissa tomber mort à ses pieds. Ensuite il rétablit la paix entre deux évêques qui s'étaient brouillés, et il annonça son trépas la veille de sa mort, l'an du Seigneur cinq cent quatre-vingt-dix.

LÉGENDE DES DIX MILLE MARTYRS.

La commémoration de la passion des dix mille martyrs se fait le dixième jour des calendes de juillet; ils souffrirent tous la mort pour Jésus-Christ le même jour, sous le règne de l'empereur Adrien. Ayant reçu l'ordre de sacrifier aux idoles, les saints martyrs dirent : « Nous nous offrons nous-mêmes comme un sacrifice vivant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu naître pour le genre humain, descendre du ciel, souffrir beaucoup de maux, et enfin être crucifié pour nous, ce que tu as le malheur d'ignorer. » L'empereur, irrité, ordonna qu'ils fussent longuement tourmentés, et enfin crucifiés. Et ils supportèrent avec un courage inébranlable et la foi la plus ferme tous les tourments qu'avait endurés Notre-Seigneur. L'endroit où souffrirent ces saints martyrs est une grande montagne, qui s'appelle Ararat, et qui est éloignée d'Alexandrie d'environ cinq cents stades. A la sixième heure de ce jour, il se fit un grand

tremblement de terre; les rochers se fendirent, le soleil fut obscurci, et l'on revit tous les signes qui s'étaient manifestés lors de la Passion du Seigneur. Alors les saints martyrs, se mettant en prières, dirent à Dieu : « Seigneur, souvenez-vous de nous sur le gibet de la croix et accueillez notre prière, et accordez-nous la grâce que quiconque célèbre dévotement votre mémoire de cœur et de bouche en jeûnant, en reçoive la récompense, en se voyant accorder la santé du corps et la guérison de l'âme, et donnez-leur abondance de biens dans leurs maisons au dedans et au dehors. Et s'ils se trouvent dans les combats, protégez-les, Seigneur, afin que les armes des ennemis visibles et invisibles ne puissent leur nuire, et qu'il soit votre bon plaisir de leur faire remporter la victoire; et délivrez ceux qui compléteront une année de pénitence, en jeûnant le jour de notre commémoration; délivrez-les, Seigneur, du pouvoir des démons, et guérissez toutes leurs maladies, car votre nom est glorieux et louable dans tous les siècles des siècles. » Et tous les martyrs ayant répondu *Amen*, l'on entendit une voix du ciel qui disait : « Sachez, mes bien-aimés, que vous avez obtenu ce que vous avez demandé. Réjouissez-vous, et soyez dans l'allégresse, car vos prières ont été exaucées devant Jésus-Christ et devant le Roi immortel. » Et, lorsque cela eut été dit, les martyrs rendirent l'esprit en confessant le Seigneur, et ils allèrent prendre possession des récompenses du royaume des cieux. Ainsi soit-il.

LÉGENDE DE SAINT LUC.

Lucas, Syrien de nation, et originaire d'Antioche, se livra à l'étude de la médecine, et il fut, selon quelques-uns, l'un des soixante-douze disciples du Seigneur. Saint Jérôme remarque, avec raison, qu'il fut disciple des apôtres et non du Seigneur, et qu'il ne s'attacha à la foi qu'après la résurrection de Jésus-Christ. Il mena une vie parfaite, et il s'acquitta toujours

de la façon la plus édifiante de ce qu'il devait à Dieu, à son prochain, à lui-même et à son emploi. Les évangélistes ont pour symbole cet animal à quatre figures que vit Ézéchiel, et qui avait la face d'un bœuf, celle d'un lion, celle d'un homme et celle d'un aigle. Et chacun d'eux a été représenté sous des traits différents, selon la nature de son travail, ainsi que le remarque saint Jérôme. Saint Matthieu est représenté sous la figure d'un homme, parce qu'il traite surtout de l'humanité du Sauveur; saint Luc sous celle d'un bœuf, parce qu'il traite du sacerdoce de Jésus-Christ; saint Marc sous celle d'un lion, parce que c'est celui qui a le plus écrit au sujet de la résurrection; car on dit qu'après leur naissance les lionceaux restent durant trois jours comme morts, mais le troisième jour ils sont tirés de cet état par les rugissements du lion. Saint Jean a pour emblème l'aigle, qui vole plus haut que les autres animaux, et c'est celui des évangélistes qui a écrit au sujet de la divinité de Jésus-Christ. On peut aussi dire du Sauveur qu'il fut semblable à un homme par sa naissance d'une vierge, à un bœuf par sa passion, à un lion par sa résurrection, à un aigle par son ascension. On lit dans l'*Histoire d'Antioche*, que les chrétiens qui habitaient cette ville s'étant livrés à beaucoup de désordres et de vices, furent assiégés par une multitude de Turcs, et ils souffraient beaucoup de la famine et de la misère; et lorsqu'ils furent sincèrement revenus au Seigneur par la pénitence, un homme, couvert de vêtements blancs et environné d'une grande clarté, apparut à quelqu'un qui veillait dans l'église de Sainte-Marie-de-Tripoli, et il lui fut demandé qui il était; et il répondit qu'il était saint Luc qui était venu à Antioche, où le Seigneur avait réuni la milice céleste, les apôtres et les martyrs, afin de combattre pour ses protégés. Et les chrétiens, reprenant courage, mirent en déroute toute l'armée des Turcs.

LÉGENDE DE SAINT CLÉMENT.

Clément, évêque, naquit d'une noble famille de Rome. Son père se nommait Justinien, sa mère Macidienne. Il eut deux frères, dont l'un se nommait Faustin, et l'autre Fauste. Sa mère Macidienne était d'une grande beauté, et le frère de son mari conçut pour elle une violente et coupable passion. Et comme il la pressait chaque jour, et qu'elle se refusait constamment à l'écouter, elle craignait de révéler ces choses à son mari, de peur qu'entre les deux frères il ne s'élevât des inimitiés; et elle forma le projet de s'éloigner pour quelque temps de sa patrie, jusqu'à ce que l'amour illicite qu'entretenait sa présence se fût calmé. Afin d'obtenir cela de son mari, elle feignit d'avoir fait un rêve, et elle le lui raconta en ces termes : « Un homme m'est apparu, et m'a recommandé de m'éloigner de la ville avec nos deux jumeaux Fauste et Faustin; et il m'a dit qu'il me préviendrait quand il faudrait revenir, et que, si je ne le faisais pas, je périrais avec tous mes enfants. » Son mari, entendant cela, conçut une grande frayeur; et il envoya sa femme, avec les deux enfants et de nombreux serviteurs, à Athènes, afin qu'ils y demeurassent, et que ses enfants y fussent élevés. Et le père garda avec lui, pour lui servir de consolation, Clément, le plus jeune des enfants, qui était alors âgé de cinq ans. Et lorsque Macidienne naviguait avec ses fils, le bâtiment fit naufrage durant une nuit, et, poussée par les flots, la mère se sauva seule sur un rocher; et pensant que ses deux enfants avaient péri, elle allait se précipiter dans la mer, lorsqu'elle fut retenue par l'espoir qu'elle pourrait du moins retrouver leurs cadavres. Et quand elle vit qu'elle ne parvenait à retrouver ses fils ni vivants ni morts, elle poussa de grands cris de douleur, se déchirant les mains de ses dents, et ne voulant recevoir nulle consolation. Et beaucoup de femmes vinrent autour d'elle, et elle leur raconta son infortune; et elle était sourde à toutes leurs consolations. Et il vint une femme qui dit qu'elle avait perdu dans un naufrage son mari et son fils, et qu'elle n'avait pas voulu se remarier. Macidienne ayant

éprouvé quelque consolation auprès de cette femme, resta avec elle ; et elle gagnait sa nourriture de chaque jour avec le travail de ses mains. Mais bientôt ses mains, qu'elle avait déchirées de ses dents, restèrent comme mortes et privées de sentiment, et elle ne pouvait plus s'en servir. La femme qui l'avait accueillie devint paralytique, et ne put plus sortir de son lit ; de sorte que Macidienne se vit obligée de mendier, et elle vivait avec son hôtesse du produit des aumônes qu'elle pouvait recueillir. Un an après qu'elle eut été ainsi séparée de ses enfants, son mari envoya des émissaires à Athènes pour avoir des nouvelles de sa famille, et savoir comment elle se trouvait. Mais ceux qu'il envoya ne revinrent jamais. Il en envoya d'autres qui retournèrent lui dire qu'ils ne s'étaient procuré aucun indice. Et alors, laissant son fils Clément aux soins de ses tuteurs, il partit lui-même pour tâcher d'apprendre ce qu'étaient devenus sa femme et ses enfants, et il s'embarqua, et il ne revint point. Et Clément, à l'âge de vingt ans, était sans aucune nouvelle quelconque de son père, de sa mère et de ses frères. Il se livra à l'étude des lettres, et il atteignit le comble des connaissances philosophiques. Il s'occupait surtout avec ardeur et anxiété de la démonstration de l'immortalité de l'âme. Dans ce but, il suivait les leçons des philosophes : et si l'on exposait les motifs qui montraient que l'âme est immortelle, il se réjouissait ; mais si l'on concluait qu'elle était mortelle, il s'en allait plein de tristesse. Barnabé, sur ces entrefaites, vint à Rome, et prêcha la foi de Jésus-Christ ; et les philosophes le tournaient en dérision comme étant un fou et un insensé. Clément fit comme les autres, se moquant de Barnabé, et tournant ses prédications en ridicule. Et un jour, il lui fit, par dérision, cette question : « Puisque le moucheron est un si petit animal, pourquoi a-t-il six pieds et des ailes, tandis que l'éléphant, qui est une bête énorme, n'a point d'ailes et n'a que quatre pieds ? » Barnabé répondit : « Insensé, je répondrais bien facilement à ta question si tu l'avais faite dans le but d'arriver à la connaissance de la vérité ; mais il serait absurde de vous parler des créatures, puisque vous êtes dans l'ignorance du créateur : ne connaissant pas l'un, il est juste que vous vous trompiez quant aux autres. » Cette parole fit grande impression sur le

cœur de Clément, et il se fit instruire dans la foi par Barnabé, et il alla ensuite en Judée trouver saint Pierre, qui lui exposa toute la doctrine de Jésus-Christ, et qui lui démontra l'immortalité de l'âme. — En ce temps-là, Simon le magicien avait deux disciples, Nicétas et Aquila, qui, reconnaissant ses impostures, l'abandonnèrent et se réfugièrent près de Pierre, et se firent ses disciples. Et saint Pierre ayant interrogé Clément au sujet de sa famille, celui-ci lui raconta tout au long qu'il était privé de ses parents, et il ajouta qu'il pensait que sa mère et ses frères avaient péri dans la mer, et que son père était aussi mort de chagrin ou dans un naufrage. En entendant cela, Pierre ne put retenir ses larmes. Un jour, Pierre vint avec ses disciples dans l'île où habitait Macidienne, la mère de Clément, et où il y avait des colonnes de verre d'une grandeur admirable; et Pierre les contemplant avec ses compagnons, vit Macidienne qui mendiait; et il la blâma de ce qu'elle n'aimait pas mieux travailler de ses mains, et elle répondit: « C'est ce que je ferais si j'avais l'usage de mes mains; mais elles sont devenues, par suite de morsures, tellement faibles, qu'elles sont privées de sentiment. Plût à Dieu que je me fusse précipitée dans la mer, et que j'eusse perdu la vie! » Pierre lui répliqua: « Qu'as-tu à parler ainsi? Ne sais-tu pas que les âmes de ceux qui se tuent eux-mêmes sont très-rigoureusement punies? » Et elle dit: « Plût au Ciel que j'eusse la certitude que les âmes vivent après la mort! je mettrais volontiers fin à mes jours, si, à ce prix, je pouvais revoir, pour une heure seulement, mes chers enfants! » Pierre lui demanda la cause d'une si vive affliction; et elle lui raconta de point en point ce qui s'était passé. Et Pierre lui dit: « Il y a parmi nous un jeune homme nommé Clément, qui raconte qu'il est arrivé à sa mère et à ses frères précisément ce que tu viens de dire. » En entendant cela, la mère fut frappée de stupeur, et tomba sans connaissance. Quand elle fut revenue à elle-même, elle dit en pleurant: « Je suis la mère de ce jeune homme. » Et elle pria Pierre, en tombant à ses pieds, de lui faire au plus tôt revoir son fils. Pierre lui dit: « Quand tu le verras, dissimule un peu, jusqu'à ce que nous sortions de l'île avec le navire. » Elle promit de le faire; et Pierre lui prit la main et la conduisit au

navire où était Clément. Et quand Clément vit Pierre qui ramenait une femme par la main, il se mit à rire. Quand elle fut près de Clément, elle ne put se contenir, mais aussitôt elle se jeta à son cou, et se mit à l'embrasser. Il la repoussa comme un folle, et il éprouvait contre Pierre une vive indignation. Et Pierre lui dit : « Que fais-tu, Clément? ne repousse pas ta mère! » Clément, en l'entendant, se jeta, baigné de larmes, dans les bras de sa mère, et il commença à la reconnaître. Et Pierre commanda qu'on lui apportât la femme paralytique qui avait hébergé Macidienne, et il la guérit aussitôt. Ensuite la mère questionna son fils sur le sort de son mari, et il répondit : « Il est parti pour aller te trouver, et il n'est jamais revenu. » Et elle dit en soupirant : « La grande joie d'avoir retrouvé mon fils me consolera de mes autres douleurs. » Ensuite Nicétas et Aquila, qui s'étaient absentés, revinrent, et voyant une femme avec Pierre, ils demandaient quelle était cette femme. Et Clément dit : « C'est ma mère, que le Seigneur m'a rendue, par l'entremise de mon maître Pierre. » Et il raconta en détail tout ce qui était survenu. Nicétas et Aquila furent saisis de surprise, et ils disaient : « Est-ce bien vrai, ou est-ce un songe ce que nous entendons? » Et Pierre leur dit : « Mes enfants, nous ne déraisonnons pas : tout ceci est la vérité. » Et ils dirent alors : « Nous sommes Fauste et Faustin, que notre mère croit avoir péri dans la mer. » Et se jetant dans les bras de leur mère, ils l'embrassèrent maintes et maintes fois. Et elle dit : « Qu'est-ce que cela signifie? » Et Pierre dit : « Ce sont tes fils Fauste et Faustin, que tu croyais avoir péri dans une tempête. » Et alors la mère tomba comme une insensée, tant était grande sa joie; et revenue à elle, elle dit : « Je vous supplie, mes chers enfants, de me dire comment vous vous êtes échappés. » Et ils dirent : « Le navire ayant été brisé, nous avions cherché un refuge sur une planche; et des pirates nous rencontrèrent et nous recueillirent dans leur navire, et, ayant changé nos noms, ils nous vendirent à une veuve respectable nommée Justine, qui nous traita comme ses enfants, et qui nous fit instruire dans les arts libéraux. Nous nous livrâmes ensuite à l'étude de la philosophie, et nous devînmes les disciples d'un certain magicien nommé Simon. Ayant reconnu

sa fourberie, nous l'avons abandonné, et nous nous sommes attachés à Pierre. » Le lendemain, Pierre, ayant pris avec lui les trois frères, descendit dans un lieu solitaire pour y vaquer à l'oraison. Et un vieillard d'un aspect vénérable, mais qui indiquait la pauvreté, les trouva en prière et leur dit : « J'ai compassion de vous, mes frères, car, sous l'espoir de la piété, vous tombez dans de grandes erreurs, car il n'y a point de Dieu, il ne doit y avoir aucun culte ; ce n'est pas la Providence, mais l'effet d'un hasard aveugle qui amène toutes choses, ainsi que me l'a démontré l'étude des mathématiques, à laquelle je me suis livré particulièrement. Ne priez donc pas, car que vous le fassiez ou non, ce que votre horoscope a annoncé arrivera. » Clément le regardait avec attention, et croyait se souvenir de l'avoir vu quelque part. D'après l'ordre de Pierre, les trois frères disputèrent avec le vieillard ; et ils établirent par de solides raisons l'existence de la Providence. Et comme souvent, par déférence, ils lui donnaient le nom de père, Aquila dit : « Faut-il que nous lui donnions le nom de père, tandis qu'il nous est enjoint de n'appeler ainsi personne sur la terre ? » Et il dit au vieillard : « Ne pense pas que j'aie voulu t'insulter, si j'ai blâmé mes frères de t'avoir appelé père : il nous est ordonné de ne donner ce nom à personne. » Après qu'ils eurent suffisamment disputé sur la Providence, le vieillard dit : « J'aurais pu croire qu'il en existait une, mais ma propre expérience me défend d'adopter cette opinion ; car j'ai connu l'horoscope de ma femme et le mien, et je sais que tout ce qu'ils annonçaient s'est réalisé. Écoutez ce que les astres présageaient à ma femme, et vous verrez que les choses se sont passées en conséquence ; car lors de sa naissance, Mars était avec Vénus au-dessus du centre de la lune, et la déclinaison des astres se fit dans la maison de Mars et dans le voisinage de Saturne, ce qui indique adultère, amour des esclaves, voyages lointains et mort dans les flots. Et tout cela s'est vérifié : elle conçut de l'amour pour un esclave, et, craignant le péril et la honte, elle s'enfuit avec lui, et elle périt en mer. Elle s'éprit d'abord de passion désordonnée pour mon frère, ainsi qu'il me l'a raconté ; mais il ne voulut point répondre à ses avances ; il les rejeta avec horreur ; alors elle reporta sur un esclave son

penchant coupable ; et il ne faut pas l'en blâmer ; car son horoscope la forçait à agir ainsi. » Et il raconta qu'elle avait feint d'avoir eu un songe, et qu'en allant à Athènes avec ses enfants, elle avait péri sur mer. Ses fils voulaient alors se jeter à son cou, et lui révéler l'état des choses, mais Pierre les en empêcha, disant : « Tenez-vous en repos, jusqu'à ce que je vous donne la permission. » Et il dit au vieillard : « Si je te fais retrouver ton épouse, toujours restée très-vertueuse, et tes trois fils, croiras-tu que l'influence des astres n'est rien du tout ? » Et le vieillard répondit : « Il est impossible que ce que tu me promets se réalise, tout comme il est impossible que hors de l'influence des astres il arrive quoi que ce soit. » Et Pierre lui répondit : « Voici ton fils Clément, et voici les deux jumeaux Fauste et Faustin. » Alors le vieillard tomba privé de sentiment, et ses fils se mirent à l'embrasser : ils craignaient de ne pouvoir le rappeler à la vie. Enfin il reprit ses sens, et tout ce qui était advenu lui fut raconté en détail. Alors sa femme survint, et se mit à demander en pleurant : « Où est mon mari ? » Et le vieillard courut au-devant d'elle comme un insensé, et ils s'embrassèrent en versant d'abondantes larmes.

Et, comme ils étaient ensemble, il arriva quelqu'un qui annonça qu'Apion et Ambion, deux amis très-particuliers de Faustinien, étaient logés avec Simon le magicien. Faustinien, très-joyeux de les revoir, alla les visiter ; et l'on apprit alors que le ministre de l'empereur était arrivé à Antioche pour rechercher tous les magiciens, et pour les faire mettre à mort. Et Simon, par haine pour les deux enfants qui l'avaient abandonné, changea les traits du visage de Faustinien et lui donna les siens, de sorte qu'il n'y avait personne qui n'eût pris Faustinien pour Simon ; et il agissait ainsi afin que les agents de l'empereur, croyant le saisir, arrêtassent et fissent périr Faustinien. Ensuite Simon abandonna ce pays. Et quand Faustinien revint vers Pierre, ses fils furent saisis d'effroi en voyant le visage de Simon et en reconnaissant la voix de leur père ; Pierre était le seul qui voyait les véritables traits du vieillard. Et comme la femme et les fils de Faustinien le repoussaient et le maudissaient, il leur dit : « Pourquoi repoussez-vous, et pourquoi maudissez-vous

votre père ? » Et ils lui répondirent qu'ils le fuyaient parce qu'il leur apparaissait sous les traits de Simon le magicien. Car Simon avait fait un certain onguent, il en avait frotté la figure de Faustinien, et, par le moyen de son art magique, il l'avait ainsi transformé. Et Faustinien se désolait et disait : « Quel est donc mon malheur, puisque, retrouvant ma femme et mes enfants, il ne m'a pas été donné de pouvoir un seul jour me livrer à l'allégresse avec eux ! » Et sa femme, les cheveux épars, pleurait abondamment ainsi que ses fils. Et Simon, lorsqu'il était encore à Antioche, avait gravement inculpé Pierre, l'accusant d'être un homicide et un magicien malfaisant. Et telle était la colère du peuple contre Pierre, qu'on le cherchait pour le déchirer. Pierre dit alors à Faustinien : « Tant que tu as l'aspect de Simon, va à Antioche, et là, justifie-moi en présence du peuple, et démens tout ce que Simon a dit contre moi ; ensuite j'irai à Antioche, et je te délivrerai de cette ressemblance trompeuse ; et, en présence de tous, je te rendrai tes propres traits. » Mais il ne faut nullement croire que saint Pierre ait recommandé ce mensonge, car Dieu n'a point besoin de notre mensonge pour arriver à ses fins ; et l'*Itinéraire de Clément*, où sont racontées ces choses, est un livre apocryphe. L'on peut dire cependant que Pierre n'avait point recommandé à Faustinien de dire qu'il était Simon ; mais de se montrer au peuple sous les traits que lui avait imposés Simon, et de démentir les calomnies répandues contre l'apôtre. Faustinien se rendit ainsi à Antioche, et, convoquant le peuple, il dit : « Moi, Simon, je vous annonce et vous avoue avoir méchamment et faussement parlé de Pierre, car ce n'est point un imposteur ni un magicien ; mais il est envoyé pour le salut du monde. Je me repens donc d'avoir mal parlé de lui ; et je vous recommande de croire en lui, de peur que vous ne périssiez avec votre ville. » Quand il eut fait ce que Pierre lui avait recommandé, et qu'il eut animé le peuple en faveur de Pierre, l'apôtre vint à lui, et, ayant prié, il lui rendit ses traits, et la ressemblance de Simon disparut. Le peuple d'Antioche reçut Pierre avec beaucoup d'honneurs et l'éleva sur la chaire. Simon, apprenant cela, se rendit à Antioche, et, réunissant le peuple, il dit : « Je m'étonne que vous, auxquels j'ai donné l'instruction

de mes sages avis, et que j'ai fortement engagés à vous défier de cet imposteur de Pierre, non-seulement vous l'écoutez, mais encore vous l'élevez sur le siége épiscopal. » Et tous, remplis de fureur, répondirent : « Tu n'es qu'un monstre qui nous fais horreur. Il n'y a pas trois jours que tu louais Pierre, et que tu disais te repentir de l'avoir calomnié, et aujourd'hui tu nous excites contre lui. » Et ils chassèrent honteusement Simon hors de la ville. Clément raconte toutes ces choses dans le livre qu'il a écrit sur sa propre vie. Ensuite Pierre était venu à Rome, et voyant que son martyre approchait, ordonna Clément évêque après lui. Et le prince des apôtres étant mort, Clément craignit qu'il ne résultât un exemple fâcheux pour l'avenir, et qu'un pape ne voulût désigner son successeur, et il céda le siége pontifical à Lin d'abord, et ensuite à Clète. Quelques auteurs disent que Lin et Clète ne furent pas souverains pontifes, mais simples coadjuteurs de Pierre, ce qui leur a mérité d'être inscrits au catalogue des pontifes. Ensuite Clément fut élu et forcé de prendre le gouvernement de l'Église. Et telle était la pureté de ses mœurs, qu'il était aimé des juifs, et des gentils, et de tous les chrétiens. Il avait par écrit les noms des pauvres de tous les pays, et il ne souffrait pas que ceux qu'il avait régénérés par le baptême fussent réduits à la mendicité. Après qu'il eut donné le voile à une vierge, nièce de l'empereur Domitien, et qu'il eut converti à la foi Théodora, femme de Sisinnius, favori de l'empereur, et qu'il lui eut permis de faire vœu de chasteté, Sisinnius, irrité, entra en cachette dans l'église après sa femme, voulant savoir pourquoi elle fréquentait ainsi l'église. Mais lorsque saint Clément eut achevé la prière, et que le peuple eut répondu *Amen*, Sisinnius se trouva soudainement aveugle et sourd. Et il dit à ses esclaves : « Otez-moi d'ici, et portez-moi dehors. » Et les esclaves tournaient dans l'église, sans pouvoir arriver aux portes. Théodora les voyant ainsi, s'écarta d'abord, de peur que son mari ne la reconnût; ensuite elle demanda à l'un des esclaves ce que c'était, et il répondit : « C'est notre maître qui est devenu tout à coup aveugle et sourd. » Alors elle pria pour que son mari pût sortir de l'église, et, son oraison finie, elle dit aux esclaves : « Allez, et conduisez votre maître à sa maison. » Et lorsqu'ils

furent partis, Théodora raconta à saint Clément ce qui s'était passé. Alors le saint, d'après la demande de Théodora, se rendit auprès de Sisinnius, et il le trouva hors d'état de rien voir et de rien entendre. Et Clément ayant prié pour lui, Sisinnius recouvra aussitôt la vue et l'ouïe; et quand il vit Clément auprès de lui, ainsi que sa femme, il se crut le jouet d'une illusion faite par la magie, et il ordonna à ses esclaves de se saisir de Clément, disant : « Lorsque j'allais pour suivre ma femme, cet homme m'a rendu aveugle par ses sortiléges. » Et il ordonna qu'on liât Clément. Et les esclaves se mirent à lier et à garrotter des colonnes et des pierres, et il leur semblait, ainsi qu'à Sisinnius, que c'étaient Clément et ses clercs qu'ils attachaient. Et Clément dit à Sisinnius : « Tu as pris des pierres pour des dieux, et tu as mérité de t'en prendre à des pierres. » Sisinnius, croyant toujours tenir Clément attaché, lui répondit : « Je te ferai mettre à mort. » Et Clément se retira, et il recommanda à Théodora de ne cesser de prier jusqu'à ce que le Seigneur eût visité son mari. Et tandis que Théodora priait, l'apôtre saint Pierre lui apparut et lui dit : « Ton mari sera sauvé à cause de toi, afin que soit accomplie la parole de mon frère Paul : « L'homme infidèle sera sauvé par la femme fidèle. » Et ayant dit cela, il disparut. Aussitôt Sisinnius appela sa femme, lui demandant de prier pour lui, et de faire venir saint Clément. Et quand il fut venu, il l'instruisit dans la foi et il le baptisa, ainsi que trois cent douze personnes de sa maison; et, à cause de la conversion de Sisinnius, beaucoup de nobles et d'amis de l'empereur Nerva crurent au Seigneur. Alors le grand-prêtre des idoles distribua beaucoup d'argent, et souleva contre Clément une très-violente sédition. Et Mamertin, gouverneur de la ville, voulant arrêter ces troubles, fit amener Clément devant lui; et comme il lui faisait des reproches, le saint lui dit : « Je pense que tu écouteras la raison; car des troupes de chiens auraient beau aboyer après nous et vouloir nous mordre, il n'en resterait pas moins que nous sommes des hommes raisonnables, et qu'ils sont, eux, des bêtes privées de raison. La sédition qu'ont excitée des ignorants s'est montrée n'avoir aucune cause certaine ni vraie. » Mamertin écrivit alors à l'empereur Trajan, qui répondit qu'il fallait que Clément sacrifiât, ou

qu'il fût exilé dans un désert. Alors le gouverneur dit à Clément en versant des larmes : « Que ce Dieu que tu adores te soit en en aide. » Et il lui fournit un navire et toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires. Beaucoup de clercs et de laïques suivirent Clément en exil. Et, conduit dans une île, il y trouva plus de deux mille chrétiens qui y avaient été déportés, et qui étaient condamnés à scier des marbres, et ils se mirent tous à pleurer et à sangloter quand ils virent Clément. Et il les consola en disant : « Je n'avais pas mérité que le Seigneur m'envoyât prendre part à votre couronne. » Et ayant appris d'eux qu'ils étaient obligés d'aller chercher de l'eau à une distance de six milles, il dit : « Prions tous Notre-Seigneur pour qu'il ouvre ici à ses confesseurs des sources et des cours d'eau. Celui qui a ordonné de frapper, dans le désert de Sinaï, le rocher d'où il s'est écoulé des torrents d'eau vive, accordera aussi les sources dont nous avons besoin, et nous le remercierons de ses bienfaits. » Et ayant fait sa prière, il regarda autour de lui, et il vit un agneau qui, le pied droit levé, semblait désigner un certain endroit; et comprenant que cet agneau, qu'il était seul à voir, était Jésus-Christ, il se rendit à cet endroit et il dit : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, frappez sur cet endroit. » Mais comme nul n'avait vu le lieu qu'avait désigné l'agneau, il prit un bâton, et il en donna un léger coup à l'endroit où s'était posé le pied de l'agneau, et aussitôt une source très-abondante surgit, et elle forma un fleuve. Et saint Clément dit aux assistants, qui étaient tous pleins de joie : « Le cours de ce fleuve porte l'allégresse dans la cité de Dieu. » La renommée de ce miracle attira beaucoup de monde autour du saint, et en un seul jour il baptisa plus de cinq cents personnes; et ils détruisirent les temples des idoles dans toute la province, et, dans le courant de l'année, il s'y édifia soixante-quinze églises. Au bout de trois ans l'empereur Trajan, qui commença à régner l'an du Seigneur cent six, apprenant cela, y envoya un certain prince, et quand celui-ci vit que tous les fidèles étaient disposés à mourir volontiers, il épargna cette multitude, et faisant saisir seulement Clément, il le fit jeter à la mer, lié par le cou à une ancre, en disant : « Les chrétiens ne pourront l'honorer comme un Dieu. » Et toute la mul-

titude étant sur le rivage de la mer, Corneille et Phébus, disciples du saint, recommandèrent aux chrétiens de prier, afin que le Seigneur leur fît découvrir le corps du martyr. Et aussitôt la mer recula d'un espace de trois milles, et les fidèles, avançant à pied sec, trouvèrent un édifice de marbre en espèce de temple, et le corps de Clément y était dans un tombeau, et l'ancre était à côté. Et il fut révélé aux disciples qu'ils ne devaient point emporter le corps, et chaque année, à l'anniversaire du martyre de Clément, la mer se retire pendant une semaine entière, et livre passage à ceux qui visitent les saintes reliques. Dans une de ces solennités, une femme y vint avec son enfant encore très-jeune, et l'enfant s'endormit près du tombeau, et la fin de la fête arrivant, on entendit le bruit des eaux qui revenaient, et la femme, épouvantée, oubliant son enfant, se sauva sur le rivage avec la multitude ; puis, se ressouvenant de son fils, elle poussait jusqu'au ciel des cris de désespoir, et elle courait tout éplorée le long de la côte pour voir si elle ne retrouverait pas le corps de son enfant ; mais, déçue dans cette espérance, elle revint dans sa maison et y passa l'année entière dans les larmes et dans le deuil. Quand revint l'anniversaire, elle retourna pour savoir si l'on n'aurait pas trouvé quelques restes de son fils ; et, s'étant mise en oraison devant le tombeau de saint Clément, elle vit l'enfant endormi à l'endroit où il était resté. Elle s'approcha, croyant qu'il était mort ; mais voyant qu'il n'était qu'endormi, elle l'embrassa et le prit dans ses bras, devant tout le peuple, et elle lui demanda comment il était resté là tout un an. Il répondit qu'il ne savait point s'il y était resté une année ; qu'il lui avait semblé n'avoir fait qu'un sommeil paisible d'une nuit. Saint Ambroise dit : « La rage des persécuteurs, stimulée par le diable, croyant livrer saint Clément au supplice, lui accorda le triomphe. Le martyr fut jeté dans les flots, pour aller rejoindre son maître Pierre dans le ciel. » Léon, évêque d'Ostie, raconte qu'à l'époque où l'empereur Michel régnait à Constantinople, un prêtre, que l'on appelait Philosophe, parce que dès son enfance il avait été ainsi surnommé, à cause de ses grands talents, arriva à l'île où avait été banni Clément : et il interrogeait les habitants au sujet de l'histoire du saint ; mais c'étaient des étrangers et non des

indigènes, et ils avouèrent leur ignorance. Car le miracle de la retraite de la mer avait cessé depuis longtemps à cause des péchés des peuples, et, lors des incursions des barbares, le temple avait été détruit et le cercueil du saint emporté par les flots. Le prêtre se rendit alors dans une ville nommée Géorgie; et il revint avec l'évêque et le clergé, qui chantaient des hymnes et qui se mirent en prières, et une révélation céleste leur fit savoir où était le corps de saint Clément, qu'ils trouvèrent avec l'ancre, et ils l'emportèrent; et ensuite ce prêtre vint à Rome, apportant le corps du martyr, qui fit beaucoup de miracles, et qui fut déposé dans l'église qui porte le nom de saint Clément. Dans une autre chronique, on lit que la mer s'étant desséchée, saint Cyrille, évêque de Moranie, recueillit le corps, et le transporta à Rome.

LÉGENDE DE SAINTE CATHERINE.

Catherine, fille du roi Costis, fut élevée dans l'étude de tous les arts libéraux. L'empereur Maxime ayant réuni à Alexandrie tous les habitants, riches ou pauvres, pour qu'ils immolassent aux idoles, et pour punir les chrétiens qui refuseraient de sacrifier, Catherine, qui était âgée de dix-huit ans, était restée seule dans un palais plein de richesses et d'esclaves, et elle entendit les mugissements de divers animaux et des chants, et elle envoya un messager, lui ordonnant de revenir promptement lui dire ce que c'était. Quand elle l'apprit, elle se munit du signe de la croix, et elle s'approcha, et elle vit un grand nombre de chrétiens que la peur de la mort faisait consentir à sacrifier. Et, frappée d'une vive douleur, elle alla audacieusement vers l'empereur, et elle dit : « La dignité dont tu es revêtu me prescrirait, ainsi que la raison, de te rendre hommage si tu reconnaissais le Souverain des cieux, et si tu renonçais au culte des idoles. » Et se tenant devant la porte du temple, elle disputa longtemps avec César, faisant force syllogismes et se livrant à une foule de considérations allégoriques et mystiques. Revenant ensuite au

langage ordinaire, elle dit : « J'ai voulu t'exposer tout cela comme à un sage. Maintenant, pourquoi as-tu fait la folie de rassembler toute cette foule pour rendre hommage à des idoles? Tu admires ce temple qui a été élevé par la main des ouvriers, tu admires ces ornements précieux qui ne sont que de la poussière qu'emporte le vent. Tu devrais plutôt admirer le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qui y est contenu. Tu devrais admirer les ornements des cieux, le soleil, la lune et les étoiles. Tu devrais admirer le cours de ces astres qui, depuis le commencement du monde, courent vers l'occident et reviennent vers l'orient, et ne se fatiguent jamais. Et quand tu auras remarqué toutes ces choses, interroge et apprends quel est le plus puissant. C'est notre Dieu, le Seigneur des dominations et le Dieu des dieux. » Et lorsqu'elle eut avec science exposé le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, l'empereur n'eut rien à lui répondre. Enfin, revenant à lui, il dit : « Laisse-nous, femme, laisse-nous achever le sacrifice, et ensuite nous te ferons réponse. » Il ordonna donc qu'on la menât au palais et qu'on la gardât avec soin, admirant sa grande sagesse et sa merveilleuse beauté. Car elle enchantait tous les yeux par sa grâce et par son incroyable beauté. Et quand l'empereur fut de retour au palais, il dit à Catherine : « Nous avons prêté l'oreille à ton éloquence, et nous avons admiré ta prudence : mais, occupé à sacrifier aux dieux, nous n'avons pas bien pu comprendre tout ce que tu as dit. Maintenant nous te demandons quelle est ton origine. » Catherine répondit : « Il est écrit : Ne te loue pas et ne t'inculpe point toi-même. C'est ce que font les insensés qu'agite un désir de gloire. J'avoue cependant mon origine, non par vanité, mais par amour de l'humilité. Je suis Catherine, la fille unique du roi Costis. Née dans la pourpre, j'ai étudié avec assiduité les arts libéraux ; mais j'ai méprisé toutes ces choses et j'ai cherché un refuge auprès du Seigneur Jésus. Les dieux que tu vénères ne pourront t'être d'aucun secours, ni à toi, ni aux autres. Qu'ils sont à plaindre les adorateurs de dieux qui ne peuvent ni les assister au moment du péril, ni les secourir dans la tribulation ! » L'empereur lui répondit : « S'il en est ainsi que tu dis, le monde entier se trompe, et toi seule dis la vérité ; tandis que toute assertion doit

être prouvée par deux ou trois témoins. Quand même tu serais un ange, quand même tu serais remplie de la vertu céleste, personne ne devrait te croire ; on doit bien moins s'en rapporter à toi, qui n'es qu'une faible femme. » Catherine lui répliqua : « Je t'en prie, César, ne te laisse pas emporter par la colère, car l'âme du sage n'est jamais troublée. » L'empereur, voyant qu'il ne pouvait se mesurer avec sa sagesse, fit prévenir secrètement tous les grammairiens et les rhéteurs de s'empresser de se rendre au prétoire d'Alexandrie, leur promettant d'immenses récompenses s'ils l'emportaient sur les argumentations de la vierge. Il arriva ainsi de diverses provinces cinquante orateurs qui surpassaient tous les mortels dans tous les genres de savoir. Et comme ils demandaient pourquoi on les avait appelés de si loin, l'empereur dit : « Il y a parmi nous une femme d'un talent et d'une habileté incomparables, qui réfute tous les sages, et qui affirme que nos dieux ne sont que des démons ; si vous triomphez d'elle, vous retournerez chez vous chargés d'honneurs. » Et l'un d'eux s'écria avec indignation : « Fallait-il que l'empereur fît venir des sages de pays éloignés pour réfuter une petite fille ? le dernier de nos écoliers aurait suffi pour la réduire au silence. » L'empereur dit alors : « J'aurais pu la contraindre à sacrifier, ou la faire punir ; mais j'ai jugé plus convenable qu'elle fût confondue par la force de vos arguments. » Et ils dirent : « Qu'on nous l'amène, afin que sa témérité se manifeste, et qu'elle avoue n'avoir jamais jusqu'ici rencontré de sages. » Lorsque Catherine sut quelle lutte l'attendait, elle se recommanda au Seigneur. Et un ange lui apparut et lui recommanda d'avoir courage, lui promettant que non-seulement elle ne serait point vaincue, mais qu'elle convertirait ses adversaires et les amènerait à la palme du martyre. Quand elle fut conduite devant les orateurs, elle dit à l'empereur : « Était-il juste que tu opposasses une jeune fille à cinquante orateurs, leur promettant de grandes récompenses, et ne m'offrant aucune rémunération pour le combat qu'il faut que je livre ? Mais j'aurai pour récompense Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est l'espoir et la couronne de ceux qui combattent pour lui. » Les orateurs ayant dit qu'il était impossible qu'un Dieu se fît homme, ou qu'il souffrît, Ca-

therine montra que cela avait été prédit par les gentils eux-mêmes. Car Platon assure que Dieu doit être frappé de verges et traîné au supplice. La Sibylle dit : « Heureux celui qui est attaché sur un bois élevé ! » Elle disputa avec tant de savoir contre les orateurs et elle répondit par des arguments si solides à toutes leurs assertions, que, ne trouvant rien à lui répliquer, ils restèrent muets. Alors l'empereur, rempli de colère, commença à s'emporter contre eux, de ce qu'ils se laissaient si honteusement vaincre par une jeune fille. Et l'un, qui était le maître des autres, dit : « Tu sais que personne jusqu'ici n'a pu disputer avec nous sans être aussitôt confondu. Mais cette jeune fille, dans laquelle parle l'esprit de Dieu, nous remplit d'admiration, et nous ne savons ni n'osons dire quelque chose contre le Christ. Et nous avouons hardiment que si tu n'as pas de meilleures raisons à donner en faveur des dieux que nous avons adorés jusqu'à présent, nous nous convertissons tous à la foi chrétienne. » Le tyran, entendant cela, et plein de rage, les fit tous brûler au milieu de la ville. Et la vierge les exhorta, les instruisit dans la foi, et leur inspira la constance du martyre. Et comme ils se plaignaient de mourir sans baptême, la vierge leur dit : « Soyez sans crainte ; l'effusion de votre sang vous sera réputée baptême et couronne. » Et, munis du signe de la croix, ils furent jetés dans les flammes, et ils rendirent ainsi leur âme au Seigneur, et ni leurs cheveux ni leurs vêtements ne furent en rien atteints par le feu. Lorsqu'ils eurent été ensevelis par les chrétiens, le tyran parla à la vierge, et lui dit : « O fille généreuse, tu tiendras dans mon palais le second rang après l'impératrice, et ton image, placée au milieu de la ville, sera adorée de tout le peuple, comme celle d'une déesse. » Catherine lui répondit : « Cesse de parler de pareilles choses ; il y a crime à y penser seulement. Je me suis donné le Christ pour époux : il est ma gloire, mon amour, l'objet de mes affections ; ni caresses ni tourments ne pourront me faire renoncer à lui. » Alors Maxence, furieux, ordonna qu'on la dépouillât, qu'on la battît rudement, et qu'elle fût enfermée dans un cachot obscur, pour y rester douze jours sans nourriture. Et l'empereur, étant ensuite, pour diverses affaires pressantes, parti afin de se rendre dans une province éloignée,

l'impératrice se rendit, au milieu de la nuit, avec le général de l'armée, nommé Porphyre, à la prison où était Catherine. Et quand elle fut entrée, elle vit la prison remplie d'une clarté miraculeuse et des anges qui pansaient les plaies de la vierge. Et Catherine prêcha à l'impératrice les joies éternelles de Dieu, et, la convertissant à la foi, elle lui prédit la couronne du martyre. Et Porphyre ayant entendu Catherine, tomba à ses pieds, et avec deux cents soldats il se convertit à la foi. Et pendant les douze jours que le tyran avait ordonné qu'elle resterait sans manger, Jésus-Christ lui envoya une blanche colombe qui la soutenait, lui apportant de la nourriture céleste. Ensuite le Seigneur, avec une multitude d'anges et de vierges, lui apparut, disant : « Reconnais, ma fille, ton Créateur, pour le nom duquel tu as soutenu un rude combat ; sois constante, car je suis avec toi. » Quand l'empereur fut de retour, il donna l'ordre qu'on lui amenât Catherine, et, tout étonné de voir brillante de santé celle qu'il croyait exténuée par une si longue abstinence, il pensa qu'on lui avait fourni des aliments, et, plein de colère, il fit mettre les geôliers à la torture. Mais elle dit : « Je n'ai reçu aucun aliment des hommes ; c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé des anges pour me nourrir. » L'empereur répondit : « Recueille dans ton cœur les avis que je te donne. Je ne veux point te traiter en esclave, mais en reine puissante et belle qui triomphera dans l'empire. » Et Catherine répliqua : « Considère toi-même, d'après les lumières du bon sens, ce que je dois choisir, ou d'un souverain puissant, éternel, glorieux et beau, ou d'un mortel, faible, de basse extraction et difforme ? » L'empereur, indigné, lui dit alors : « Choisis une de ces deux choses, ou de sacrifier et vivre, ou de périr dans les tourments les plus cruels. » Et elle dit : « Quels que soient les tourments que tu puisses imaginer, qu'attends-tu ? je désire offrir ma chair et mon sang à Jésus-Christ, comme il s'est lui-même offert pour moi. Car Dieu est mon amant, mon pasteur et mon époux. » Alors un officier de l'empereur lui conseilla de faire faire quatre roues garnies de lames de fer et de clous très-aigus, afin de la mettre en pièces, et qu'un supplice aussi cruel effrayât les autres chrétiens. Et l'on disposa les roues de façon que deux tournaient dans un sens et

deux dans un autre, afin que les unes déchirassent ce que les autres auraient épargné. Et la bienheureuse Catherine pria le Seigneur pour que cette machine servît à la gloire de son nom et à la conversion du peuple. Et un ange brisa cette machine, et la fit éclater avec tant de force, que ses débris tuèrent quatre mille gentils. Et l'impératrice, qui assistait d'un lieu élevé à tout cela, et qui jusque-là s'était tenue cachée, descendit aussitôt, et reprit l'empereur de sa cruauté. Maxence, plein de rage, ordonna alors à l'impératrice de sacrifier, et comme elle s'y refusait, il ordonna de lui couper la tête, après lui avoir arraché les mamelles. Et, lorsqu'on la menait au supplice, Catherine lui demanda de prier pour elle le Seigneur. Et elle répondit : « Tu n'as rien à craindre, reine chérie de Dieu, car aujourd'hui tu échangeras pour un empire éternel un royaume périssable, et pour un époux mortel, tu en auras un immortel. » Et l'impératrice, pleine de constance, exhortait les bourreaux à ne point différer de faire ce qui leur avait était ordonné. Ils la menèrent donc hors de la ville, et après lui avoir arraché le sein avec des tenailles de fer, ils la décapitèrent. Porphyre enleva son corps et l'ensevelit honorablement. Le lendemain, comme on cherchait qui avait pris le corps, et comme le tyran avait ordonné de conduire au supplice, pour ce motif, de nombreuses personnes, Porphyre s'avança au milieu du peuple, et s'écria : « C'est moi qui ai enseveli la servante de Jésus-Christ, et qui ai embrassé la foi chrétienne. » Alors Maxence, ivre de colère, poussa un rugissement terrible, et s'écria : « O malheureux que je suis, et le plus à plaindre des hommes ! voici que Porphyre, qui était l'unique appui de mon âme et la consolation de toutes mes peines, s'est aussi laissé tromper. » Et Porphyre, ayant annoncé sa conversion à ses compagnons d'armes, ils répondirent : « Et nous aussi nous sommes chrétiens, et prêts à mourir. » Alors l'empereur, furieux, ordonna qu'ils fussent tous décapités ainsi que Porphyre, et qu'on jetât leurs corps aux chiens. Faisant ensuite venir Catherine, il lui dit : « Puisque par tes arts magiques tu as fait périr l'impératrice, si tu te repens, tu seras maintenant la première dans mon palais. Aujourd'hui donc, sacrifie aux dieux, ou tu auras la tête coupée. » Elle répondit : « Fais ce que tu as résolu ; tu me trouveras prête à tout

souffrir. » L'empereur la condamna alors à être décapitée. Et lorsqu'elle eut été menée au lieu du supplice, elle leva les yeux au ciel, et elle dit : « Jésus, l'espoir et le salut des fidèles, la gloire et la beauté des vierges, je te prie d'accorder que quiconque m'invoquera en souvenir de mon martyre, sera exaucé, soit au moment de sa mort, soit dans les périls où il pourrait se trouver. » Et elle entendit une voix venant du ciel, qui lui répondit : « Viens, mon épouse chérie; la porte du ciel t'est ouverte. Je promets les secours d'en haut à ceux qui m'invoqueront par ton intercession. » Et quand elle eut la tête coupée, il coula de son corps du lait au lieu de sang. Les anges prirent son corps et l'apportèrent au mont Sinaï, à plus de vingt journées de marche de là, et ils l'ensevelirent honorablement. Et il coule continuellement de ses os une huile qui guérit les membres de tous les malades. Elle souffrit sous le tyran Maxence ou Maximin, qui commença à régner l'an du Seigneur trois cent dix. On trouve dans l'*Histoire de la découverte de la vraie Croix,* comment ce Maxence fut châtié de ce crime et des autres qu'il avait commis. On lit qu'un certain moine de Rouen se rendit au mont Sinaï, et qu'il y resta sept ans, servant avec dévotion sainte Catherine. Et comme il la suppliait de lui accorder une petite portion de ses reliques, une phalange d'un des doigts de la sainte se détacha tout à coup de sa main. Et il reçut avec grande joie ce don de Dieu, et il le porta à son couvent. On rapporte aussi qu'un homme avait beaucoup de dévotion pour sainte Catherine, et qu'il l'invoquait fréquemment; mais il se relâcha ensuite et tomba dans la négligence, et il cessa d'invoquer la sainte. Un jour qu'il était en oraison, il vit une foule de vierges qui passaient devant lui, et parmi lesquelles il y en avait une qui surpassait les autres en beauté. Et quand elle s'approcha de lui, elle se couvrit la figure et elle passa ainsi devant lui voilée. Et comme il admirait sa splendeur et qu'il demandait son nom, une d'elles lui répondit : « C'est Catherine, que tu connaissais jadis; maintenant que tu parais ne plus la connaître, elle a voilé sa figure en passant devant toi. »

LÉGENDE DE SAINT SATURNIN.

Saturnin fut ordonné évêque de la ville de Toulouse par les apôtres. Et quand il entra dans cette ville, les démons cessèrent de répondre, et l'un des gentils dit que si l'on ne tuait Saturnin, l'on n'obtiendrait plus rien des dieux. On prit donc le martyr, et comme il refusa de sacrifier, on l'attacha aux pieds d'un taureau, et, le piquant à coups d'aiguillon, on le précipita du haut du Capitole. Et Saturnin, ayant la tête brisée et la cervelle répandue, accomplit heureusement son martyre. Deux femmes prirent son corps et le cachèrent dans un lieu retiré, par crainte des païens. Et ses successeurs en opérèrent plus tard la translation. Il y eut un autre Saturnin, que le proconsul de Rome fit longtemps retenir en prison et puis attacher sur le chevalet et battre cruellement. On lui brûla ensuite les côtes et on lui coupa la tête, l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept, sous le règne de Maximien. Il y eut un autre Saturnin en Afrique, frère de saint Satyre, qui souffrit le martyre avec son frère et sa sœur Félicité, et une femme de race noble, nommée Perpétue. Le proconsul leur ayant dit d'immoler aux idoles, ils s'y refusèrent et furent jetés en prison. Apprenant cela, le père de Perpétue courut à la prison, pleurant et disant : « Ma fille, qu'as-tu fait ? tu as déshonoré ta famille. Jamais une personne de ta race n'avait été incarcérée. » Et quand il entendit qu'elle était chrétienne, il voulut se jeter sur elle et lui crever les yeux avec ses doigts, et il sortit en poussant de grands cris. Et Perpétue eut une vision, qu'elle raconta ainsi à ses compagnons : « J'ai vu une échelle d'or d'une hauteur merveilleuse, qui s'élevait jusqu'au ciel et qui était tellement étroite, qu'elle ne pouvait donner passage qu'à une seule personne. A droite et à gauche étaient fixées des lames et des pointes de fer, de sorte que ceux qui montaient ne pouvaient regarder autour d'eux, mais qu'ils étaient toujours forcés de tenir les yeux élevés vers le ciel. Au pied de l'échelle se tenait un horrible et énorme dragon, et il effrayait ceux qui auraient voulu monter. J'ai vu Satyre qui montait jusqu'au haut et

qui regardait vers nous, et qui disait : « Ne craignez point ce dragon, mais montez avec tranquillité, afin de pouvoir être avec moi. » Entendant cela, ils rendirent tous grâce à Dieu, voyant ainsi qu'ils étaient appelés au martyre. Amenés devant le juge, ils refusèrent de sacrifier, et alors il ordonna de séparer les hommes des femmes, et il dit à Félicité : « As-tu un mari ? » Et elle répondit : « J'en ai un, mais je renonce à lui. » Et il répondit : « Aie pitié de toi, malheureuse, afin que tu puisses vivre avec l'enfant que tu portes dans ton sein. » Elle répliqua : « Fais de moi ce que tu voudras ; jamais tu ne m'amèneras à souscrire à tes commandements. » Les parents de sainte Perpétue vinrent alors avec son mari, et ils apportèrent l'enfant qu'elle allaitait. Et son père, la voyant en présence du juge, tomba la face contre terre et dit : « Ma chère fille, aie pitié de moi et de ta malheureuse mère, et de ton mari qui ne pourra vivre sans toi. » Mais elle restait immobile. Et le père, prenant le nourrisson, le lui présenta, et sa mère et son mari, lui prenant les mains, l'embrassaient en disant : « Aie pitié de nous, et vis avec nous. » Mais elle repoussa le petit enfant et les écarta, et elle dit : « Éloignez-vous de moi, ennemis de Dieu, je ne vous connais pas. » Le proconsul, voyant leur constance, les fit flageller longtemps et mettre en prison. Les saints étaient très-affligés à cause de Félicité, qui était enceinte de huit mois ; ils prièrent, et les douleurs la saisirent immédiatement, et elle accoucha d'un fils. Et l'un des gardes lui dit : « Que feras-tu quand tu paraîtras devant le juge, si maintenant tu souffres tant ? » Et Félicité répondit : « Maintenant je souffre pour moi, alors je souffrirai pour Dieu, et il m'assistera. » Sortis de prison, ils furent menés à travers les places, nus et les mains liées derrière le dos. Et ayant été livrés aux bêtes, Satyre et Perpétue furent dévorés par des lions, Révocat et Félicité furent la proie des léopards, et le bienheureux Saturnin eut la tête tranchée, l'an du Seigneur deux cent cinquante-six, sous les empereurs Galien et Valérien.

LÉGENDE DE SAINT JACQUES L'INTERCIS.

Jacques le martyr, surnommé l'Intercis, noble d'origine, et encore plus noble par la foi, naquit dans le pays des Perses. Ses parents étaient des chrétiens très-fervents, et il eut une femme très-pieuse, et il était très-connu du roi des Perses et le premier des seigneurs de la cour. Il arriva qu'il fut séduit par le désir de la faveur du prince, et qu'il se laissa aller à adorer les idoles. Sa mère et sa femme, ayant reçu cette nouvelle, lui écrivirent aussitôt en ces termes : « En obéissant à un mortel, tu as abandonné celui qui est la vie ; pour plaire à ce qui ne sera bientôt que pourriture, tu as renoncé aux parfums célestes ; tu as changé la vérité en mensonge, et, en accédant au vœu d'un mortel, tu as encouru le courroux du Juge des vivants et des morts. Sache donc que dorénavant nous te serons étrangères. » Jacques, ayant lu cette lettre, se mit à pleurer amèrement et à dire : « Si ma mère qui m'a engendré et ma femme me sont devenues étrangères, combien mon Dieu doit s'être davantage éloigné de moi ! » Et comme il se désolait de sa faute, l'on vint faire au roi le rapport que Jacques était chrétien. Et le roi le fit venir et lui dit : « Dis-moi si tu es nazaréen. » Et Jacques répondit : « Je le suis. » Et le roi répliqua : « Tu es donc magicien ? » Jacques répondit : « Loin de moi tout sortilége. » Et comme il fut menacé des plus cruels supplices, Jacques dit : « Tes menaces ne me troublent point, car ta colère passe sur mes oreilles comme le vent passe sur la pierre. » Le roi lui répondit : « N'agis pas imprudemment, de peur de subir une mort cruelle. » Jacques répondit : « Ce n'est pas la mort, mais plutôt le sommeil qui nous attend, puisque bientôt après nous ressusciterons. » Le roi répliqua : « Que les nazaréens ne te séduisent pas en disant que la mort n'est qu'un sommeil, tandis que les plus grands empereurs la craignent. » Jacques répondit : « Nous ne craignons pas la mort, parce que nous espérons passer de la mort à la vie. » Alors le roi, ayant pris l'avis de ses conseillers, ordonna que Jacques fût coupé par morceaux pour servir d'exemple. Et quelqu'un

pleurant sur son sort, Jacques dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous. Moi, je vais à la vie, tandis que vous, vous êtes réservés aux supplices éternels. » Alors les bourreaux lui coupèrent le pouce de la main droite, et Jacques s'écria : « Seigneur Jésus, recevez cette branche de mon arbre; car lorsqu'on cultive la vigne, l'on abat le sarment, afin que la vigne pousse mieux et qu'elle produise davantage. » Le bourreau lui dit : « Si tu veux obéir aux ordres de notre prince, je puis t'épargner et te fournir des remèdes. » Jacques répliqua : « N'as-tu pas vu le rejeton de la vigne? les parties qui ont été taillées reprennent les sucs de la terre et produisent de nouvelles branches. Il en est de même du chrétien; il faut que le fer le mutile pour qu'il porte tous ses fruits. » Alors le bourreau lui coupa un autre doigt, et Jacques dit : « Recevez deux des rameaux qu'a plantés votre main, Seigneur. » Il lui en coupa un troisième, et Jacques dit : « Délivré de trois tentations, je prierai le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et je vous célébrerai, Seigneur, et je chanterai vos louanges dans les chœurs des anges. » On lui coupa un quatrième doigt, et il dit : « Protecteur des fils d'Israël, qui leur avez accordé quatre bénédictions, recevez cette quatrième épreuve. » Et quand son cinquième doigt fut coupé, il dit : « Ma joie est entière. » Alors les bourreaux lui dirent : « Épargne-toi, et crains de périr; et ne t'afflige pas si tu as perdu une main, car il y a beaucoup de gens qui n'en ont qu'une et qui ont beaucoup de richesses et d'honneurs. » Jacques répondit : « Quand les pasteurs tondent les troupeaux, jamais ils ne tondent le côté droit, laissant le côté gauche intact. Si un animal, une bête qui n'a pas de raison, veut perdre toute sa toison, combien je dois davantage m'estimer heureux de périr pour mon Dieu! » Les bourreaux lui coupèrent alors le petit doigt de la main gauche, et Jacques dit : « Seigneur, vous étiez grand et puissant, et vous avez voulu devenir petit et faible pour nous; je vous rends donc le corps et l'âme que vous avez créés et rachetés de votre propre sang. » On lui coupa le septième doigt, et il dit : « J'ai sept fois par jour célébré les louanges du Seigneur. » On lui abattit le huitième, et il dit : « Jésus-Christ a été circoncis le huitième jour, et un Hébreu est circoncis le huitième jour pour passer aux cérémonies

légales ; faites, Seigneur, que je sois retiré du milieu de ces incirconcis et de ces impies, pour que vous me fassiez miséricorde et que je voie votre visage. » Son neuvième doigt tomba, et il dit : « Ce fut à la neuvième heure que Jésus-Christ rendit l'esprit sur la croix ; dans la douleur que me cause l'amputation de ce neuvième doigt, je vous rends grâce, Seigneur, et je confesse votre nom. » Le dixième doigt tomba, et il dit : « Les préceptes donnés sur le Sinaï sont au nombre de dix, et la dixième lettre de l'alphabet est la première du nom de Jésus. » Alors, un des assistants dit : « Soumets-toi devant le prince, afin que tu vives. Il y a de très-habiles médecins qui pourront calmer tes souffrances. » Jacques répondit : « Loin de moi toute dissimulation ! Quiconque regarde en arrière après avoir mis la main à la charrue est indigne du royaume de Dieu. » Les bourreaux, irrités, lui coupèrent alors le pouce du pied droit. Et Jacques dit : « Le corps de Jésus a été percé, et son sang a coulé. » On lui coupa alors le second doigt du pied, et il dit : « Ce jour sera le plus heureux de ma vie, puisque j'irai et que je verrai le Seigneur. » On lui coupa le troisième doigt et on le jeta devant lui. Et Jacques dit, en souriant : « Va rejoindre tes compagnons, et de même qu'un grain de froment rapporte beaucoup de fruit, de même tu reposeras avec tes compagnons à la fin des jours. » On lui coupa le quatrième doigt, et il dit : « Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi te troubles-tu ? Espère en Dieu ; je me confierai en lui, car il est mon sauveur et mon protecteur. » Son cinquième doigt fut tranché, et il dit : « Je dirai maintenant au Seigneur que je suis digne d'être associé à ses serviteurs. » Passant au pied gauche, ils lui coupèrent le petit doigt, et Jacques dit : « Petit doigt, console-toi, car les grands et les petits ressusciteront de même. » On lui coupa le second, et il dit : « Détruisez ma vieille maison, car l'on en prépare une autre bien plus splendide. » On lui coupa le troisième, et il dit : « C'est aux coups qu'elle reçoit qu'on juge de la force d'une enclume. » On trancha le quatrième, et il dit : « Soutenez-moi, Dieu de la vérité, car mon âme a mis sa confiance en vous, et j'expirerai sous l'ombre de vos ailes jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. » On lui coupa le cinquième, et il dit : « Seigneur, je m'immole pour vous vingt

fois. » Les bourreaux lui coupèrent alors le pied droit, et Jacques dit : « J'offrirai un gage de ma foi au Roi du ciel, pour lequel j'endure ces supplices. » Et lorsqu'on lui coupa le pied gauche, il dit : « Seigneur, vous qui faites des miracles, exaucez-moi et sauvez-moi. » On lui coupa la main droite, et il dit : « Seigneur, assistez-moi dans votre miséricorde » ; et, lors de l'amputation de la main gauche, il dit : « Tu es le Dieu qui fais des miracles. » On lui coupa le bras droit, et il dit : « Mon âme, loue le Seigneur ; je chanterai les louanges du Seigneur tant que je vivrai. » On lui coupa le bras gauche, et il dit : « Les douleurs de la mort m'ont environné, mais le nom du Seigneur m'en dédommagera. » Alors les borreaux lui abattirent la cuisse droite ; et Jacques, éprouvant une douleur inexprimable, se mit à crier : « Seigneur Jésus, aidez-moi, car les gémissements de la mort m'ont environné. » Et il dit aux bourreaux : « Le Seigneur me revêtira d'une chair nouvelle, que ne défigureront point les blessures que vous me faites. » Les bourreaux le quittèrent alors ; et, depuis la première heure du jour jusqu'à la neuvième, on laissa couler le sang de ses plaies. Alors les bourreaux revinrent et lui coupèrent la cuisse gauche, et Jacques s'écria : « Seigneur, maître des vivants et des morts, exaucez-moi ; je n'ai plus de mains à étendre vers vous, je n'ai plus de genoux à fléchir devant vous, je suis un édifice ruiné que ne soutiennent plus les colonnes sur lesquelles il s'appuyait ; écoutez-moi, Seigneur, et retirez mon âme de sa prison. » Et lorsqu'il eut dit cela, un des bourreaux lui coupa la tête. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'ensevelirent avec honneur. Et il souffrit le cinq des calendes de décembre.

LÉGENDE DE SAINT PASTEUR.

Pasteur passa de longues années dans le désert, où il se mortifiait avec rigueur, et il était éminent en sainteté. Comme sa mère désirait le voir, ainsi que ses frères, et qu'elle ne le pouvait, elle fit attention à un jour de fête, et, comme ils allaient à l'église, elle

se présenta devant eux. Mais ils prirent la fuite, et se réfugiant dans leur cellule, ils lui en fermèrent la porte. Elle resta devant la porte et elle se lamentait. Pasteur vint alors à elle et lui dit : « Pourquoi cries-tu, vieille? » Et, en entendant sa voix, elle criait encore plus fort, et elle disait : « Je veux voir mes enfants. Est-ce que je ne suis pas la mère qui les a nourris de son lait? » Et il répondit : « C'est dans l'autre monde que tu pourras nous voir. » Et elle dit : « Si je ne peux vous voir sur la terre, est-ce que je vous verrai dans le ciel? » Et Pasteur répliqua : « Si tu te résignes à ne pas nous voir ici, il est hors de doute que tu nous verras là-haut. » Et elle se retira pleine de joie, en disant : « Pourvu que je vous revoie au ciel, je consens à ne pas vous voir sur la terre. » Le magistrat de la province, désirant voir Pasteur, et ne le pouvant, fit mettre en prison comme un malfaiteur le fils de sa sœur, et il dit : « Si Pasteur vient intercéder pour lui, je lui rendrai la liberté. » La mère du prisonnier vint en pleurant à la porte du vieillard, et, comme il ne répondait pas, elle dit : « Si tu as des entrailles de fer, et si nulle compassion ne te touche, aie au moins pitié du sang de tes proches et du fils unique que je possède. » Il lui fit alors répondre : « Pasteur n'a point eu d'enfants et n'a nulle peine à cet égard. » Et le juge dit alors : « Qu'il me dise un mot en faveur de l'accusé, et je le relâcherai. » Et Pasteur répondit : « Juge-le selon la loi, et s'il est digne de mort, qu'il subisse sa peine. » Il disait parfois : « Si un moine hait deux choses, il peut être délivré du monde. » Et un frère lui demandant quelles étaient ces choses, il répondit : « Les plaisirs de la chair et la vaine gloire. » Un des frères d'une congrégation ayant fait une faute, l'abbé l'expulsa d'après le conseil d'un certain solitaire. Et le frère vint en pleurant et désespéré trouver l'abbé Pasteur, qui le renvoya à ce solitaire en disant : « En entendant parler de toi, j'ai désiré te voir. Prends donc la peine de venir jusqu'à moi. » Quand il fut venu, Pasteur dit : « Il y avait deux hommes qui avaient chacun leur mort; l'un laissa le sien et alla pleurer le mort de l'autre. » Et le solitaire le comprit et eut du regret de ce qu'il avait fait. Un des frères ayant dit à Pasteur qu'il était troublé, et qu'il voulait abandonner le désert parce qu'il avait entendu un frère tenir des propos qui ne l'a-

vaient pas édifié, Pasteur dit qu'il ne croyait pas à ces paroles et qu'elles n'étaient pas vraies. L'autre répliqua qu'elles étaient vraies, et qu'un frère digne de foi les lui avait rapportées. Et Pasteur repartit : « Si celui qui te les a rapportées était digne de foi, il ne les aurait pas rapportées. » Et le frère dit : « J'ai vu de mes yeux ce que je dis. » Et Pasteur lui demanda alors ce qu'étaient une poutre et une paille, et lui dit : « Retiens ceci dans ton cœur : tes péchés sont comme une poutre, et ceux de ton frère comme un petit brin de paille. » Un frère qui avait commis un grand péché, voulant faire pénitence durant trois ans, demanda à Pasteur si c'était beaucoup. Et il dit qu'oui. Le frère lui demanda alors si un an serait beaucoup, et Pasteur répondit aussi qu'oui. Et l'un des assistants dit alors : « S'il faisait pénitence durant quarante jours, serait-ce beaucoup ? » Et Pasteur répondit qu'oui, et il ajouta : « Je crois que s'il se repent dans toute la sincérité de son cœur de la faute qu'il a commise, et s'il est fermement résolu à ne plus y retomber, le Seigneur se contentera d'une pénitence de trois jours. » On l'interrogea une fois sur ce qu'il est dit dans l'Évangile au sujet de celui qui s'irrite sans motif contre son frère, et il dit : « Quelque chose que te fasse ton frère, ne t'irrite contre lui que lorsqu'il t'aura arraché l'œil gauche ; si tu agis différemment, tu t'emportes contre lui sans motif. Mais si quelqu'un veut te séparer de Dieu, tu peux t'irriter contre lui. » Et une autre fois, Pasteur dit : « Celui qui est querelleur, qui a de la malice dans son cœur, qui est prompt à se mettre en colère, qui rend le mal pour le mal, qui est orgueilleux et bavard ; celui-là n'est pas un moine. Le véritable moine est toujours humble, doux, plein de charité, et, pour ne point pécher, il a toujours devant les yeux la crainte du Seigneur. » Un frère se plaignait à lui de ce qu'il était tourmenté de pensées qui le mettaient en péril : Pasteur lui dit d'aller au grand air, de découvrir sa poitrine et de prendre le vent. Le frère lui répondit : « Je ne le puis. » Et Pasteur lui dit : « Tu ne peux pas non plus empêcher tes pensées de se former en toi ; mais tu dois y résister. » Un frère ayant recueilli un héritage, et lui demandant ce qu'il devait en faire, l'abbé lui dit de revenir dans trois jours. Et quand il fut revenu, Pasteur lui dit : « Si je te disais de donner

cet argent aux clercs, ils en feraient des festins; de le donner à tes parents, il ne t'en reviendra nulle récompense ; de le donner aux pauvres, tu seras en paix. Fais donc ce que tu voudras. » Ces choses se lisent dans la *Vie des Pères*.

LÉGENDE DE SAINT ARSÈNE.

Arsène étant encore à la cour de l'empereur et s'occupant de son salut, entendit, un jour qu'il était en oraison, une voix qui lui disait : « Arsène, fuis les hommes, et tu seras sauvé. » Il embrassa alors la vie monastique, et il entendit cette voix qui lui disait : « Arsène, vis dans la retraite, garde le silence et le repos. » On lit que trois frères s'étant faits moines, l'un se proposa pour but de ramener à la concorde les ennemis ; le second, de soigner les malades, et le troisième, de vivre dans la solitude. Le premier ne put réussir, et il s'attira beaucoup de haines ; et il revint trouver le second, et il le trouva abattu et ne pouvant mener à bien ce qu'il s'était proposé ; et ils allèrent vers le troisième, qui était resté dans la solitude. Et celui-ci, ayant entendu le récit de leurs tribulations, versa de l'eau dans un vase et leur dit : « Regardez cette eau comme elle est trouble » ; et un moment après, il leur dit : « Voyez à présent comme elle est devenue claire et limpide. C'est ainsi que celui qui est au milieu des hommes ne voit pas ses péchés, à cause de la foule qui l'entoure.» Un homme trouva un jour dans le désert un ermite qui vivait tout nu et se nourrissait d'herbe comme les bêtes; et il lui courait après, disant : « Attends-moi ; je te suis à cause de Dieu. » Et l'ermite répondit : « Et moi, je te fuis à cause de Dieu. » Il se fit ensuite jeter un habit, et il l'attendit, et l'autre lui demanda : « Dis-moi ce qu'il faut que je fasse pour être sauvé ? » L'ermite répondit : « Fuis les hommes, et garde le silence. » Une dame âgée et noble vint vers l'abbé Arsène pour le voir par dévotion, et l'archevêque Théophile le pria de consentir à se laisser voir ;

mais il s'y refusa formellement. Elle vint alors à la porte de sa cellule ; et, l'y ayant trouvé, elle se prosterna à ses pieds. Il la releva avec une extrême indignation, et lui dit : « Si tu veux voir mon visage, regarde. » Elle n'osa pas, par confusion et par respect, regarder son visage. Et le vieillard lui dit : « Comment, toi qui es une femme, t'es-tu hasardée à faire un si long voyage? Tu retourneras à Rome et tu diras à d'autres femmes que tu as vu l'abbé Arsène, et elles viendront aussi pour me voir. » Elle répondit : « Si, avec la permission de Dieu, je retourne à Rome, je ne souffrirai qu'aucune femme vienne ici. Mais je te conjure de prier le Seigneur pour moi et de te souvenir de moi. » Et il répondit : « Je demande à Dieu d'effacer ton souvenir de mon cœur. » Et elle fut toute troublée de l'entendre parler ainsi ; et, de retour à la ville, elle commença à avoir la fièvre, par suite de sa tristesse. L'archevêque, apprenant cela, vint pour la consoler, et elle lui dit : « Je meurs toute remplie de douleur. » Et l'archevêque lui dit : « Ne sais-tu pas que tu es une femme, et que le démon emploie la femme pour attaquer les solitaires? C'est ce qui fait qu'Arsène t'a parlé ainsi ; mais il prie sans cesse pour ton âme. » Et elle revint chez elle toute consolée et pleine de joie. On lit, au sujet d'un autre père, qu'un de ses disciples lui ayant dit : « Tu as vieilli ; rapprochons-nous un peu du monde. » Le père lui répondit : « Allons là où il n'y a point de femmes. » Le disciple repartit : « Ce n'est que dans le désert que l'on n'est pas exposé à rencontrer des femmes. » Et le vieillard dit alors : « Mène-moi donc au désert. » Un autre frère devant porter sa mère, qui était vieille, pour l'aider à traverser une rivière, couvrit ses mains de son manteau, et elle lui dit : « Pourquoi couvres-tu ainsi tes mains, mon fils? » Il répondit : « Le corps d'une femme est du feu ; et tandis que je te touchais, le souvenir d'autres femmes se retraçait à mon esprit. »

Arsène, durant toute sa vie, garda, pendant qu'il était à l'ouvrage, un linge dans son sein pour essuyer les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux. Il veillait toutes les nuits ; et le matin, lorsque la fatigue le forçait à prendre un peu de repos, il disait au sommeil : « Viens, mauvais serviteur. » Et il prenait assis un peu de sommeil, et il se levait aussitôt. Et il disait : « Il

suffit à un moine, s'il est bon combattant, de dormir une heure. » Le père d'Arsène était un sénateur de la plus haute distinction, et quand il mourut, il fit un testament et il laissa de grandes richesses à son fils; et quand ce testament fut apporté à Arsène, il voulut le déchirer; mais le messager tomba à ses pieds, le suppliant de n'en rien faire et qu'il y allait de sa tête. Et Arsène dit: « J'étais mort avant mon père, et il n'a pu instituer un mort pour son héritier. » Et il renvoya le testament sans vouloir rien accepter. Un jour, il entendit une voix qui lui disait: «Viens, et je te ferai voir les œuvres des hommes. » Et il fut conduit dans un endroit où il vit un Éthiopien qui coupait du bois et qui faisait un grand fagot qu'il ne pouvait porter. Il coupait ensuite de nouveau bois et l'ajoutait au fagot. Et Arsène vit des hommes qui prenaient de l'eau dans un lac et qui la versaient dans une citerne d'où toute l'eau s'échappait vers le lac, et ils voulaient remplir cette citerne. Et il vit un temple et deux hommes à cheval qui portaient du bois placé en travers, et ils voulaient entrer dans le temple; mais le bois, qui était en travers, les en empêchait. Et la voix dit : « Ce sont ceux qui portent avec orgueil le joug de la justice et qui ne s'humilient point, et ils n'entreront point dans le royaume des cieux. Celui qui coupe le bois est l'image de ceux qui ne cessent de pécher et qui, ne faisant point pénitence, entassent toujours iniquités sur iniquités. Ceux qui puisent l'eau représentent ceux qui font de bonnes œuvres; mais elles sont mêlées à de mauvaises, et ils perdent ainsi le fruit de leurs œuvres. » Le soir du samedi, Arsène se mettait en prières, élevait les mains au ciel et les tenait ainsi étendues jusqu'à ce que, le dimanche matin, le soleil, en se levant, vînt frapper sur son visage. Ces choses se lisent dans la *Vie des Pères*.

LÉGENDE DE SAINT AGATHON, ABBÉ.

L'abbé Agathon mit durant trois ans une pierre dans sa bouche pour apprendre à se taire. Un frère étant entré dans la congrégation, dit en lui-même : « Tu n'es qu'un âne, car un âne est frappé et injurié, et, comme toi, il ne répond rien. » Un autre frère, chassé de la table, ne répondit rien ; et ensuite, comme on lui en demandait la raison, il dit : « J'ai résolu dans mon cœur de ressembler à un chien, qui, lorsqu'on l'expulse, s'en va dehors. » Agathon, interrogé quel était le travail qui avait le plus de mérite, répondit : « Je crois qu'il n'y a aucun travail tel que de prier Dieu ; car ses ennemis cherchent toujours à troubler l'oraison ; tandis que, dans ses autres occupations, l'homme peut avoir quelque repos. » Un frère, demandant à Agathon comment il devait agir avec ses compagnons, l'abbé lui dit : « Agis comme le premier jour, et méfie-toi de toi-même. Il n'est pas de plus grand vice que la confiance en soi : c'est de là que viennent tous les vices. » Il dit aussi : « Un homme colère, lors même qu'il ressusciterait les morts, ne plairait ni à Dieu, ni au prochain, à cause de sa colère. » Un frère qui était d'un caractère emporté, l'entendit et dit : « Si j'habitais seul, je n'aurais pas occasion de me mettre en colère. » Une fois il voulut remplir d'eau un vase qui se renversa ; et il essaya une seconde et une troisième fois, et il en arriva autant : alors, ému de colère, il brisa le vase ; puis, revenant à lui, il sentit qu'il s'était laissé emporter par le démon de la colère, et il dit : « Je suis seul, et cependant la colère m'a vaincu. Je retournerai donc à la congrégation, où il y a du travail à supporter et de la patience à déployer. » Il y avait deux frères qui avaient vécu ensemble durant beaucoup d'années, sans avoir jamais eu un mouvement de colère. Et l'un d'eux dit à l'autre : « Engageons entre nous des disputes comme il s'en élève parmi les hommes. » Et l'autre répondit : « Je ne sais comment s'élève une dispute. » Le premier répliqua : « Je mets entre nous un morceau d'un vase de terre, et je dis qu'il est à moi ; toi, tu réponds que non, mais qu'il est

à toi; et c'est ainsi que s'engagent les disputes. » Et quand l'un d'eux eut dit : « Ceci est à moi », et que l'autre eut répondu : « Non, il m'appartient », le premier repartit : « Eh bien! il est à toi, prends-le et va-t'en, de peur qu'il ne s'élève entre nous une querelle. » Agathon était de grande sagesse, actif au travail, sobre dans sa nourriture, et pauvre dans ses vêtements. Il disait souvent : « Je n'ai jamais voulu m'endormir en conservant dans mon cœur quelque sujet de plainte contre quelqu'un. » Quand il approcha de sa fin, il resta trois jours immobile et les yeux ouverts. Et les frères l'ayant poussé, il dit : « J'assiste au jugement de Dieu. » Ils répondirent : « As-tu de la crainte? » Et il dit : « J'ai travaillé de mon mieux, avec l'aide du Seigneur, pour observer ses préceptes; mais je suis homme, et je ne sais si mes œuvres auront été agréables à Dieu. » Et ils répliquèrent : « N'as-tu pas confiance en tes actions, qui sont selon Dieu? » Et il dit : « Je ne présume rien, jusqu'à ce que j'aie comparu devant le Seigneur; car les jugements de Dieu sont tout autres que les jugements des hommes. » Et comme ils voulaient l'interroger encore, il dit : « Montrez-vous charitables et ne me parlez pas; je suis occupé. » Ayant dit ces paroles, il rendit l'esprit avec joie. Ces choses se lisent dans la *Vie des Pères*.

LÉGENDE DE SAINT JEAN, ABBÉ.

L'abbé Jean demandait un jour à Épisius, qui avait passé quarante ans dans le désert, en quoi il avait profité, et celui-ci répondit : « Depuis que j'ai commencé à mener la vie solitaire, le soleil ne m'a jamais vu manger. » Et Jean répondit : « Ni moi me mettre en colère. » On lit aussi qu'à la fête de l'Épiphanie, Épisius offrit de la viande à l'abbé Hilarion, et que celui-ci répondit : « Excuse-moi : depuis que j'ai pris cet habit, je n'ai rien mangé qui ait eu vie. » Et Épisius répondit : « Et moi, depuis que j'ai cet habit, je n'ai jamais laissé s'endormir quelqu'un qui eût

quelque chose contre moi, et je ne me suis jamais endormi ayant quelque chose contre un autre. » Et l'abbé répondit : « Excuse-moi, tu es meilleur que moi. » Jean voulant, à l'exemple des anges, ne se livrer à aucun travail, mais s'occuper de Dieu sans interruption, se dépouilla et s'enfonça dans le désert. Il y passa une semaine; et comme il courait risque de mourir de faim, et qu'il était criblé de piqûres par les mouches et les guêpes, il revint, et il frappa à la porte de son frère. Celui-ci demanda : « Qui es-tu? » Et il répondit : « Je suis Jean. » Et le frère répliqua : « Ce n'est pas vrai, car Jean est devenu un ange, et il n'est plus parmi les hommes. » Et Jean répondit : « Vraiment, c'est moi. » Mais le frère n'ouvrit point, et laissa Jean s'affliger jusqu'au matin. Et quand il lui eut ouvert, il lui dit : « Si tu es un homme, il faut que tu travailles, afin que tu te nourrisses et que tu vives; si, au contraire, tu es un ange, pourquoi viens-tu dans cette cellule? » Et Jean répondit : « Pardonne-moi, mon frère, je reconnais que j'ai péché. » Et lorsqu'il était au moment de mourir, les frères le prièrent de leur laisser pour héritage quelque parole salutaire et bonne à retenir. Et il répondit en gémissant : « Je n'ai jamais fait ma propre volonté, et je n'ai jamais enseigné à d'autres ce que je n'avais fait moi-même. » Ces choses se lisent dans la *Vie des Pères*.

LÉGENDE DE SAINT MOÏSE, ABBÉ.

L'abbé Moïse dit à un frère qui réclamait de lui une instruction : « Reste dans ta cellule, et elle t'enseignera toutes choses. » Un vieillard, étant malade, voulait retourner en Égypte, afin de ne pas être à charge aux frères, et l'abbé Moïse lui dit : « Ne pars pas, parce que tu tomberas en fornication. » Et l'autre répondit tout affligé : « Mon corps est mort, et tu me dis de semblables choses! » Et il partit; et une vierge le servait par dévotion; et lorsqu'il eut recouvré la santé, il lui fit violence. Et

après qu'elle eut mis au monde un fils, le vieillard, prenant l'enfant dans ses bras, le porta un jour de fête dans l'église devant une foule de frères; et ils se mirent tous à pleurer, et il dit : « Vous voyez cet enfant, c'est le fils de la désobéissance. Prenez donc garde à vous, mes frères, car j'ai failli dans ma vieillesse, et priez pour moi. » Et retournant dans sa cellule, il reprit son ancien genre de vie. Un vieillard ayant dit : « Mon corps est mort », Moïse lui répondit : « Défie-toi de toi-même, tant que ton âme ne sera point envolée, car si tu dis que tu es mort, ton Satan n'est point mort. » Un frère ayant péché, on l'envoya à l'abbé Moïse, qui, ayant pris une corbeille pleine de sable, vint à eux. Les frères lui ayant demandé ce qu'il faisait, il répondit : « Mes péchés courent derrière moi, et je ne les vois pas, et je viens aujourd'hui indiquer les péchés des autres. » Et eux, entendant cela, ils épargnèrent ce frère. On lit un trait semblable de l'abbé Pasteur. Car les frères, s'entretenant un jour d'un frère coupable, lui se taisait; et ayant pris un sac plein de sable, il le portait derrière lui, et devant il portait un peu de sable; et, interrogé sur ce qu'il faisait, il dit : « Cette lourde masse de sable, ce sont mes péchés que je porte derrière moi, et que je ne vois point, et qui ne me causent aucune peine. La petite quantité de sable, ce sont les péchés des autres que je porte devant moi, et que je regarde, tandis que je devrais porter devant moi mes propres péchés, afin de les avoir sous les yeux, de m'en repentir et d'en demander pardon à Dieu. » L'abbé Moïse ayant été fait clerc, lorsqu'on lui eut mis l'étole sur le cou, l'évêque lui dit : « Tu es devenu richement vêtu. » Et il répondit : « La pourpre m'orne à l'extérieur; plût à Dieu qu'elle me décorât à l'intérieur! » L'évêque, voulant l'éprouver, dit à ses clercs de repousser Moïse avec injures lorsqu'il s'approcherait de l'autel, puis de le suivre pour entendre ce qu'il dirait. Et ils le repoussèrent au dehors en disant : « Va-t'en, Éthiopien. » Et il dit en se retirant : « Ils ont bien eu raison d'agir ainsi, misérable et abject que tu es; puisque tu n'es pas même un homme, pourquoi as-tu eu la présomption de te mettre au milieu des hommes? » Ces choses se lisent dans la *Vie des Pères*.

LÉGENDE DE SAINT CHRYSOGONE.

Chrysogone fut enfermé, par l'ordre de Dioclétien, dans une prison où sainte Anastasie le soutenait de ses aumônes. Mais le mari d'Anastasie l'ayant mise sous une surveillance très-rigoureuse, elle écrivit en ces termes à Chrysogone, qui l'avait instruite dans la foi : « Au saint confesseur de Jésus-Christ, Chrysogone, moi Anastasie. Je suis soumise au joug d'un époux sacrilége; mais, prétextant une maladie feinte, je m'abstiens de tout commerce avec lui, et, le jour comme la nuit, j'embrasse les traces de Jésus-Christ. Il a dissipé honteusement et avec des idolâtres mon patrimoine, et, m'accusant de magie et de sacrilége, il m'a confinée dans une réclusion fort étroite. Il ne me reste rien, si ce n'est de mourir; et quoique je dusse me glorifier de cette mort, mon âme est cependant bien abattue, car mes richesses, que j'avais consacrées à Dieu, sont la proie des méchants. Je te salue, homme de Dieu, et je te prie de te souvenir de moi. » Chrysogone lui répondit : « Prends garde de ne pas te troubler dans les afflictions que tu endures; tu n'es pas trompée, mais éprouvée. Jésus-Christ retournera bientôt à toi, au moment qu'il aura pour agréable; et, comme après les ténèbres de la nuit, tu verras la brillante lumière de Dieu, et des temps dorés et sereins succéderont aux orages que tu auras soutenus. Je te salue en Notre-Seigneur, et je te demande de prier pour moi. » La bienheureuse Anastasie étant ensuite de plus en plus resserrée dans sa prison, au point qu'on lui donnait à peine un morceau de pain, elle se crut au moment de mourir, et elle écrivit ainsi à saint Chrysogone : « Au confesseur de Jésus-Christ, Chrysogone, Anastasie. Le terme de mon corps arrive : souviens-toi de moi, afin qu'au sortir de mon âme, celui pour l'amour duquel j'ai souffert, la reçoive. » Chrysogone répondit : « Il faut que les ténèbres précèdent la lumière, et c'est après la maladie que revient la santé, et la vie nous est promise après la mort. Une même fin renferme et les adversités de ce monde et ses prospérités, afin que les malheureux ne tombent pas dans le

découragement et que les heureux ne s'élèvent point; il n'y a qu'une mer sur laquelle nous naviguons. Les vaisseaux les plus forts bravent les vents et les flots; ceux qui sont construits d'un bois fragile périssent avant d'être retournés au port. Quant à toi, servante de Jésus-Christ, embrasse de tout ton esprit le trophée de la croix, et prépare-toi à l'œuvre de Dieu. » Dioclétien, gouverneur du pays d'Aquilée, ayant fait mettre à mort les autres chrétiens, se fit amener saint Chrysogone et lui dit : « Reçois la place de gouverneur de ta province, et sacrifie aux dieux. » Chrysogone répondit : « Je n'adore qu'un seul Dieu, qui est dans le ciel, et je méprise tout comme de la boue les dignités que tu m'offres. » Il fut aussitôt condamné et conduit à un certain endroit, et il fut décapité, l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept. Saint Selus, prêtre, ensevelit sa tête avec son corps.

LÉGENDE DE SAINT BARLAAM.

Barlaam, dont saint Jean Damascène a écrit la vie avec beaucoup de soin, convertit à la foi, avec le secours de la grâce divine, le saint roi Josaphat. Lorsque toute l'Inde était pleine de chrétiens et de moines, il s'éleva un roi très-puissant, nommé Avennir, qui persécuta beaucoup les chrétiens et surtout les moines. Et il arriva qu'un des plus grands seigneurs de la cour, et favori du roi, fut touché de la grâce de Dieu. Il quitta la cour et entra dans un ordre monastique. Le roi, apprenant cela, fut rempli de fureur : il ordonna que l'on cherchât ce seigneur dans les déserts, et qu'on le lui ramenât. Et quand il le vit couvert d'une tunique déchirée et exténué de faim, lui qui était précédemment revêtu de somptueux habillements et entouré de richesses, il lui dit : « Insensé, pourquoi as-tu échangé tes honneurs pour la misère, et pourquoi est-ce que tu t'es rendu le jouet des enfants? » Et le chrétien répondit : « Si tu veux que je t'en dise la raison, chasse loin de toi tes ennemis. » Le roi lui

ayant demandé quels étaient ces ennemis; il répliqua : « La colère et la concupiscence : elles t'empêchent de voir la vérité. Que la prudence et l'équité assistent au contraire à tes côtés. » Et le roi lui ayant dit de parler, le chrétien dit : « Les ignorants méprisent les choses qui sont comme si elles n'étaient pas, et ils s'efforcent d'acquérir celles qui ne sont pas, comme si elles étaient : celui qui n'a pas goûté la douceur des choses qui sont ne pourra connaître la vanité de celles qui ne sont pas. » Et comme il exposait avec détail le mystère de l'Incarnation, le roi lui dit : « Si je n'avais pas commencé par te promettre de chasser loin de moi la colère, je livrerais en ce moment ton corps aux flammes. Va donc, et fuis loin de mes yeux, de peur que je ne te voie davantage et que je ne te châtie. » L'homme de Dieu se retira tout affligé de ce qu'il n'était pas condamné au martyre. Le roi n'avait pas eu encore d'enfants; mais sur ces entrefaites, il lui naquit un fils d'une grande beauté, qui fut appelé Josaphat. Le roi réunit une foule innombrable pour sacrifier à l'occasion de la naissance de ce fils ; et il rassembla cinquante-cinq astrologues, auxquels il recommanda de rechercher avec soin quelle devait être la destinée de cet enfant. Ils répondirent qu'il devait êre possesseur d'une grande puissance et de beaucoup de richesses ; mais l'un d'eux, plus sage que les autres, dit : « Cet enfant régnera non sur ton royaume, mais sur un autre incomparablement supérieur ; car il sera le défenseur de cette religion chrétienne que tu persécutes. » L'astrologue parlait ainsi non de lui-même, mais par l'inspiration de Dieu. Le roi, l'ayant entendu, en fut tout troublé ; et il fit construire dans sa capitale un superbe palais ; il y logea l'enfant, et il lui donna pour compagnons des jeunes gens d'une grande beauté, en leur ordonnant de ne jamais prononcer devant Josaphat les noms de vieillesse, de mort, de maladie, de pauvreté et de tout ce qui peut inspirer des idées tristes, mais de l'amuser, de le distraire continuellement, afin que, tout occupé des plaisirs, il ne songeât pas aux choses futures. Si l'un des habitants du palais venait à tomber malade, le roi le faisait emporter aussitôt et remplacer par un autre bien portant. Et il défendit sur toutes choses qu'on fît jamais aucune mention de Jésus-Christ. Il y avait à la cour un

prince qui occupait les plus grandes dignités de l'État, et qui était chrétien, mais en secret. Allant un jour à la chasse avec le roi, il trouva un pauvre homme couché par terre, et auquel une bête féroce avait déchiré le pied, et qui lui demanda de le recueillir, et qu'il en retirerait de l'avantage. Le prince lui dit : « Je te donnerais volontiers asile, mais j'ignore en quoi tu pourras m'être utile. » L'homme répondit : « Je suis médecin de paroles ; si quelqu'un a à souffrir de quelques propos, je sais quels remèdes conviennent en pareil cas. » Le prince fit peu d'attention à cela ; mais, pour l'amour de Dieu, il donna asile au pauvre et il le fit soigner. Des méchants et des envieux, irrités de voir ce prince en si grande faveur auprès du roi, l'accusèrent non-seulement d'être chrétien, mais encore de chercher à se faire des partisans, afin de s'emparer du trône. Et ils dirent au roi : « Si tu révoques cela en doute, fais-le venir et cause avec lui en secret, et dis-lui que tu sais combien la fin de la vie est proche, et que tu veux quitter le gouvernement et prendre l'habit de ces moines que tu as persécutés jusqu'ici ; et tu verras ce qu'il te répondra. » Le roi agit ainsi, et le prince, ne soupçonnant pas la fraude, se mit à verser des larmes, et rappelant au roi la vanité des choses du monde, il l'exhorta à accomplir son dessein. Le roi l'entendant, et pensant dès lors que tout ce qui lui avait été dit était vrai, fut rempli de fureur ; cependant il ne lui répondit rien. Le prince, remarquant que le roi l'avait écouté avec colère, s'en alla tout triste ; puis, se rappelant qu'il avait chez lui un médecin pour les paroles, il lui raconta ce qui s'était passé. Et le pauvre dit : « Sache que le roi te soupçonne, d'après ce que tu lui as dit, d'avoir le projet d'usurper ses États. Lève-toi donc, rase tes cheveux, couvre-toi d'un cilice, et, au point du jour, va trouver le roi. » Le roi l'ayant vu venir ainsi, lui demanda ce qu'il voulait ; et le prince répondit : « Sire, je suis prêt à te suivre ; car si la voie que tu veux parcourir est difficile, elle deviendra pour moi plus aisée lorsque tu m'aideras à la parcourir. Tu m'as eu pour compagnon de ta grandeur, tu m'auras aussi pour partager ta déchéance. Je suis prêt, qu'attends-tu ? » Le roi fut frappé de surprise, et, réprimandant les calomniateurs, il combla le prince de nouveaux honneurs. Josaphat, élevé

dans le palais, parvint à l'adolescence et reçut une instruction complète en tout genre de sciences. Et comme il s'étonnait de ce que son père l'eût ainsi renfermé, il interrogea un de ses confidents intimes, lui disant qu'il était fort triste, parce qu'il ne pouvait sortir du palais, et qu'il avait perdu le goût de boire et de manger. Le roi apprit cela, s'en affligea, et il envoya à son fils des chevaux fort doux, et il fit disposer sur sa route des groupes pour le saluer d'acclamations, recommandant de veiller à ce que nul objet désagréable ne frappât ses yeux. Un jour, un lépreux et un aveugle se trouvèrent sur son chemin. Il fut frappé de surprise à leur aspect, et il demanda qui ils étaient et ce qu'ils avaient. Et ses officiers lui dirent : « Ce sont les maux auxquels les hommes sont sujets. » Et il demanda : « Cela peut-il arriver à tout homme? » Ils répondirent que non; et Josaphat dit : « Ceux qui doivent souffrir ainsi sont donc connus ; mais qui est-ce qui peut savoir l'avenir ? » Et il resta tout troublé d'un spectacle aussi inaccoutumé. Une autre fois, il trouva un vieillard qui avait la figure toute sillonnée de rides, le dos tout courbé, et qui balbutiait avec peine, ses dents étant tombées. Il fut tout étonné, et il voulut savoir la raison de l'état de ce vieillard. Et quand il eut appris que c'était par suite du grand nombre des années, il dit : « Et quelle est la fin de la vieillesse? » Et on lui répondit : « C'est la mort. » Et il dit : « La mort atteint-elle tous les hommes ou seulement quelques-uns ? » Et quand on lui eut dit que tous étaient sujets à la mort, il dit : « Après combien d'années survient-elle ? » Et ils dirent : « Il est rare que la vieillesse se prolonge au delà de quatre-vingts ou de cent ans; ensuite vient la mort. » Et le jeune Josaphat, rappelant toutes ces choses dans son cœur, était dans une grande désolation ; mais devant son père, il affectait de paraître gai, désirant beaucoup étendre son instruction dans les choses qu'on lui avait cachées.

Un moine d'une grande sainteté et d'une sagesse consommée, nommé Barlaam, qui habitait dans les déserts de la terre de Sennaar, connut par révélation ce qui se passait autour du fils du roi, et, prenant le costume d'un marchand, il se rendit à la capitale. Et en arrivant, il parla au précepteur du fils du roi, disant : « Je suis un marchand, et j'ai à vendre une pierre pré-

cieuse qui donne la lumière aux aveugles et qui ouvre les oreilles des sourds, qui fait parler les muets et qui donne la sagesse aux insensés. Conduis-moi donc au fils du roi, afin que je lui remette ce trésor. » Le précepteur lui répondit : « Tu as l'air d'un homme d'une sagesse consommée, mais tes paroles ne sont pas selon la prudence. Mais comme j'ai quelque connaissance des pierres, montre-moi celle dont tu parles, et, si elle est telle que tu le dis, elle te sera achetée ; et le fils du roi t'accordera les plus grands honneurs. Et Barlaam répondit : « La pierre que je possède a d'ailleurs une autre vertu. Celui qui n'a pas un regard perçant et qui n'a pas conservé une chasteté sans tache, s'il la voit, lui fait perdre sa puissance. Quoique je ne sois pas expert dans les sciences médicales, je vois que tu n'as pas les yeux perçants. J'ai entendu dire que le fils du roi avait des mœurs très-pures et des yeux très-beaux et très-sains. » Et le précepteur répliqua : « S'il en est ainsi, ne me montre pas cette pierre, car j'ai de mauvais yeux et je croupis dans le péché. » Et il rapporta tout cela au fils du roi, qui donna l'ordre d'introduire Barlaam. Quand il eut été introduit, le roi le reçut avec beaucoup d'égards, et Barlaam dit : « Tu as eu raison, ô roi, de ne pas t'arrêter au peu d'apparence extérieure. Un puissant monarque allait dans un char tout doré, et ayant rencontré quelques hommes revêtus d'habits déchirés, et exténués de faim, il sauta à bas de son char et, tombant à leurs pieds, il les adora et il se releva pour les embrasser. Les seigneurs qui l'entouraient étaient tout scandalisés de le voir agir ainsi ; mais, craignant de blâmer le roi, ils s'adressèrent à son frère et lui dirent que le monarque avait dérogé à la dignité du trône. Le frère du roi lui en fit des reproches. L'usage était que lorsque quelqu'un devait être mis à mort, le roi envoyait devant sa porte un héraut qui sonnait de la trompette ; et, lorsque le soir fut venu, le son de cette trompette retentit devant la porte du frère du roi. Et, désespérant de son salut, il passa toute la nuit sans dormir et il fit son testament. Le matin, revêtu d'habits de deuil, il alla, avec sa femme et ses enfants, aux portes du palais. Et le roi le fit appeler et lui dit : « Insensé, si tu as tellement redouté les hérauts de ton frère, quoique tu susses que tu n'étais coupable de rien, combien ne dois-je pas redouter les hé-

rauts du Dieu contre lequel j'ai péché si souvent, et dont la trompette m'appellera au terrible jugement ! » Il fit ensuite faire quatre châsses, et il ordonna que deux fussent toutes dorées à l'extérieur, et qu'on les remplît d'ossements de morts pourris, et que les deux autres fussent enduites de poix, mais remplies de perles et de pierres précieuses. Et il fit venir les seigneurs qu'il savait avoir porté des plaintes à son frère, et il fit placer ces quatre châsses devant eux et il leur demanda quelles étaient les plus précieuses. Et ils crurent que les deux qui étaient dorées étaient d'un haut prix, et que les deux autres étaient sans valeur. Le roi ordonna alors d'ouvrir celles qui étaient dorées, et il s'en exhala aussitôt une puanteur intolérable. Et le roi dit : « C'est l'image de ceux qui sont revêtus d'habits précieux, mais qui au dedans sont remplis de la souillure des vices. » Il fit ensuite ouvrir les autres, et il en sortit une odeur merveilleuse. Et le roi dit : « C'est l'image de ces pauvres que j'ai honorés et qui paraissent méprisables aux regards, mais qui exhalent l'odeur de toutes les vertus. Mais vous ne faites attention qu'à ce qui est extérieur et vous ne considérez pas ce qui est intérieur. » Tu as agi selon l'exemple de ce roi en me recevant. » Et Barlaam commença alors à parler de la création du monde et de la chute de l'homme, et de l'incarnation du Fils de Dieu, de sa passion et de sa résurrection, ainsi que du jugement dernier, de la récompense des bons et du châtiment des méchants ; et il s'éleva avec force contre la folie des adorateurs des idoles, et il donna l'exemple suivant de leur absurdité. « Un archer avait pris un rossignol et allait le tuer, lorsque le rossignol, élevant la voix, lui dit : « Que te servira-t-il de me tuer ? Tu ne pourras remplir ton estomac avec mon corps ; mais si tu veux me relâcher, je te donnerai trois conseils qui pourront être pour toi d'une très-grande utilité. » L'archer, tout stupéfait d'entendre l'oiseau parler ainsi, lui promit de lui rendre la liberté, s'il faisait ce qu'il lui promettait. Et le rossignol lui dit : « Ne cherche jamais à comprendre ce qui est incompréhensible. Ne t'afflige jamais de la perte d'une chose que tu ne peux recouvrer. Ne crois jamais à une parole qui est incroyable. Observe ces trois avis, et tu t'en trouveras bien. » L'archer lâcha alors le rossignol, qui, voltigeant dans les airs, lui cria :

« Malheur à toi ; car tu as eu une résolution fâcheuse, et tu as perdu aujourd'hui un grand trésor. Il y a dans mes entrailles une perle qui surpasse en grosseur les œufs de l'autruche. » Le chasseur fut alors bien fâché d'avoir perdu l'oiseau, et il s'efforçait de le rattraper, disant : « Viens dans ma maison, et je te traiterai avec toute la douceur possible, et je te renverrai avec honneur. » Et le rossignol répondit : « Je vois maintenant que tu n'es qu'un fou ; car tu n'as tenu nul compte des conseils que je t'ai donnés ; tu t'affliges de m'avoir perdu lorsque tu ne peux me ravoir, et tu crois qu'il y a en mes entrailles une perle grosse comme un œuf d'autruche, tandis que je ne suis pas aussi grand qu'un de ces œufs. » C'est l'image de la folie de ceux qui mettent leur confiance dans les idoles et qui adorent l'ouvrage de leurs mains. » Et Barlaam continua de parler contre la vanité et le néant des plaisirs mondains, appuyant son dire par différents exemples, et disant : « Ceux qui recherchent les voluptés de la chair et qui laissent leur âme mourir de faim, sont semblables à un homme qui, fuyant avec rapidité devant une licorne de peur d'en être dévoré, alla se précipiter dans un abîme profond. En tombant, il se retint par les mains à un arbuste, et il posa les pieds sur une saillie de rocher glissante et peu stable ; et il vit deux rats, l'un blanc, l'autre noir, qui rongeaient sans interruption la branche à laquelle il s'était retenu ; et, au fond du gouffre, il aperçut un horrible dragon qui vomissait du feu et qui, la gueule ouverte, paraissait avide de le dévorer. Sur l'espace si étroit où étaient posés ses pieds, il aperçut les têtes de quatre vipères, et levant la tête, il vit un peu de miel qui coulait sur les branches de l'arbuste auquel il était accroché. Et oubliant tous les périls dont il était environné, il se livra tout entier au plaisir de la gourmandise, de manger ce peu de miel. La licorne est l'image de la mort qui poursuit sans cesse l'homme et tâche de l'atteindre. Le gouffre représente le monde, qui est plein de toutes sortes de maux ; l'arbuste est notre vie, qui est rongée continuellement par le jour et la nuit, emblèmes des deux rats de couleur différente. La saillie du rocher où sont les quatre serpents, c'est notre corps composé de quatre éléments. L'horrible dragon, c'est la gueule de l'enfer qui engloutira tous les pécheurs. Le miel, c'est l'image

des plaisirs trompeurs du monde, qui séduisent l'homme et lui font oublier les périls qui l'environnent. » Et Barlaam dit aussi : « Ceux qui aiment le monde sont encore semblables à un homme qui eut trois amis, dont l'un était son supérieur, l'autre son égal, et le troisième son inférieur, et celui-ci était celui pour lequel il avait le moins manifesté d'attachement. Se trouvant dans un grand danger, et mandé devant le roi, il courut vers son premier ami, implorant son assistance et lui rappelant combien il l'avait toujours aimé. L'ami lui répondit : « Je ne sais qui tu es ; j'ai d'autres amis avec lesquels je dois me réjouir aujourd'hui ; je te donne cependant deux petits morceaux de toile. Va, et laisse-moi en repos. » L'homme s'en alla tout confus vers son second ami et lui demanda du secours, et celui-ci lui répondit : « Je voudrais bien t'assister, mais je suis accablé d'occupations ; je ne peux que t'accompagner un tout petit instant jusqu'aux portes du palais, et puis je reviendrai au plus vite pour vaquer à mes propres affaires. » Il alla alors tout triste et tout déconcerté vers le troisième, et il dit : « J'ose à peine m'adresser à toi, car je ne t'ai pas aimé comme je l'aurais dû. Mais, réduit à l'extrémité, et abandonné de mes amis, je te prie de venir à mon aide et de m'accorder mon pardon. » Et celui-ci lui dit : « Je te reconnais pour un ami qui m'est très-cher, et je t'accompagnerai chez le roi pour intervenir en ta faveur et pour que tu ne sois pas livré aux mains de tes ennemis. » Le premier ami, c'est la possession des richesses, qui expose l'homme à beaucoup de périls. Et lorsque vient le terme de la vie, il ne reçoit d'elles que deux vils morceaux d'étoffe pour l'ensevelir. Le second ami, c'est la femme, les fils, les parents, qui accompagnent l'homme jusqu'à la tombe, et qui reviennent aussitôt s'occuper de leurs propres affaires. Le troisième ami, c'est la foi, l'espérance, la charité, l'aumône et autres bonnes œuvres, qui, lorsque notre âme sort de notre corps, peuvent la précéder, intervenir pour nous auprès de Dieu, et nous délivrer de nos ennemis qui sont les démons. » Et il dit aussi : « Dans une grande ville l'usage était institué d'élire chaque année pour prince un homme étranger et inconnu. Et il avait pleine puissance de faire tout ce qu'il voulait, et il gouvernait le pays dans la plénitude d'une autorité absolue. Et

lorsqu'il s'abandonnait aux délices, et qu'il pensait qu'il en serait toujours ainsi, soudain les citoyens se révoltaient contre lui; on le traînait nu à travers la ville et on l'exilait dans une île éloignée, où, ne trouvant ni vivres ni vêtements, il était en proie à la faim et au froid. Un homme, élevé à cette dignité, mais qui connaissait cet usage, envoya à l'avance d'immenses trésors dans cette île, et, au bout de l'année, quand il y fut relégué, il put s'abandonner aux délices, tandis que les autres périssaient de faim. Cette cité, c'est le monde. Les citoyens, ce sont les esprits des ténèbres qui nous séduisent par l'appât des fausses voluptés du monde, et la mort survient tandis que nous ne l'attendons pas, et nous plonge dans les ténèbres de l'enfer. Les richesses que l'homme prudent envoya devant lui, sont les aumônes et les bonnes œuvres. » Barlaam ayant complétement instruit le fils du roi, celui-ci voulait quitter son père pour le suivre, et Barlaam lui dit : « Si tu le fais, tu seras semblable à un jeune homme qui, ne voulant pas épouser une femme noble à laquelle ses parents le destinaient, prit la fuite et se réfugia dans un endroit où il vit une vierge, fille d'un pauvre vieillard, qui travaillait et qui louait Dieu. Et il lui dit : « Femme, qu'est-ce que tu fais? Tu es pauvre, et tu rends grâce à Dieu, comme si tu en avais reçu de grands biens. » Et elle dit : « De même qu'un petit remède délivre souvent d'une grande langueur, de même l'action de grâce pour de petits dons devient le moyen d'en obtenir de grands. Les objets extérieurs ne sont pas à nous; c'est ce qui est en nous que nous possédons. J'ai reçu de grands bienfaits de Dieu, qui m'a faite à son image, qui m'a donné l'intelligence, qui m'a appelée à sa gloire, et qui m'a ouvert les portes de son royaume. Il faut donc le remercier de tant de bienfaits. » Le jeune homme, charmé de la prudence de cette vierge, la demanda en mariage au vieillard, qui répondit : « Tu ne peux épouser ma fille, car tu es fils de parents riches et nobles, et moi, je suis pauvre. » Et comme il insistait, le père dit : « Je ne puis te la donner pour que tu la conduises chez tes parents, car elle est ma fille unique. » Et le jeune homme dit : « Je resterai avec vous, et en toutes choses je me conformerai à votre manière de vivre. » Et, quittant ses riches vêtements, il s'habilla comme

eux, il resta avec eux et il l'épousa. Et le vieillard, l'ayant longtemps éprouvé, le mena dans sa chambre et lui montra un trésor immense, dont il lui avait jusque-là caché l'existence, et il le lui donna. » Josaphat dit alors : « Ton récit est admirable, et je comprends quelle allusion il fait à ma situation. Dis-moi quel est ton âge, et quel est le lieu où tu passes ta vie, car je ne veux jamais me séparer de toi. » Barlaam répondit : « J'ai quarante-cinq ans, et je vis dans les déserts de la terre de Sennaar. » Et Josaphat répondit : « Tu me parais avoir plus de soixante-dix ans. » Et Barlaam répondit : « Tu as raison, si tu comptes toutes les années qui se sont écoulées depuis le jour de ma naissance ; mais je ne fais point entrer dans le compte de ma vie toutes les années que j'ai passées dans les vanités du monde. Alors j'étais mort intérieurement, et ce temps ne compte pas dans ma vie. » Et comme Josaphat voulait le suivre au désert, Barlaam lui dit : « Si tu le faisais, j'attirerais la persécution sur mes frères. Lorsque le moment opportun sera venu, tu viendras à moi. » Et il baptisa le fils du roi, et l'ayant entièrement instruit, il l'embrassa et il retourna au désert. Quand le roi apprit que son fils avait embrassé la foi, il en ressentit un extrême chagrin. Et un de ses favoris, nommé Arachis, cherchant à le consoler, lui dit : « Je connais un vieillard qui mène la vie d'ermite, et qui est de notre religion et qui a la plus grande ressemblance avec Barlaam. Il faut qu'il se fasse passer pour Barlaam, et que d'abord il ait l'air de défendre la foi chrétienne, puis qu'il se laisse vaincre et qu'il rétracte tout ce qu'il aura avancé, et Josaphat reviendra ainsi à nous. » Et s'étant mis à la tête de troupes nombreuses, Arachis alla comme pour se saisir de Barlaam, et il revint avec cet ermite, disant qu'il avait pris Barlaam. Et Josaphat, apprenant que son maître avait été pris, se mit à pleurer amèrement. Mais il lui fut révélé que ce n'était pas Barlaam. Alors le roi vint le trouver, et il lui dit : « Mon fils, tu m'as causé une grande tristesse, et tu as déshonoré mes cheveux blancs, et tu as enlevé la lumière de mes yeux. Pourquoi, mon fils, as-tu agi ainsi, et pourquoi as-tu abandonné le culte de mes dieux ? » Josaphat répondit : « Mon père, j'ai fui les ténèbres et j'ai couru vers la lumière ; j'ai abandonné l'erreur et j'ai reconnu

la vérité. Ne prends pas une peine inutile, rien ne pourra me séparer de Jésus-Christ. Il t'est aussi impossible de toucher de la main la voûte céleste ou de dessécher la mer, que de me faire changer de résolution. » Le roi répondit : « C'est moi qui suis l'auteur de tant de maux, moi qui t'ai traité avec une magnificence telle que jamais un père n'en a montré pour son fils. Et ta volonté rebelle t'a fait follement révolter contre mon autorité. Les astrologues ont eu raison de prédire, lors de ta naissance, que tu serais arrogant et que tu désobéirais à tes parents. Mais si tu n'acquiesces pas à ce que je veux, et si tu persistes à encourir mon courroux, je te traiterai comme je n'ai jamais traité mes ennemis. » Josaphat répondit : « Pourquoi t'affliges-tu de ce que je suis entré en possession des vrais biens? Quel est le père qui ait jamais vu avec tristesse la prospérité de son enfant? Je ne te donnerai plus le nom de père; mais si tu me persécutes, je te fuirai comme un serpent. » Le roi se retira irrité, et fit part à son favori Arachis de la fermeté de Josaphat, et il en reçut le conseil de ne pas exaspérer le jeune homme par des paroles dures, mais de chercher à le ramener par des caresses et des propos flatteurs. Le roi vint donc le lendemain trouver Josaphat, et il l'embrassa en disant : « O mon cher fils, honore les cheveux blancs de ton père ; aie du respect pour lui. Ne sais-tu pas combien il est bon qu'un fils vénère l'auteur de ses jours, et combien il commet un grave péché en l'irritant? Tous ceux qui l'ont fait ont eu une fin tragique. » Josaphat répondit : « Il y a un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour obéir et un temps pour désobéir, un temps pour la paix et un temps pour la guerre, et nous ne devons jamais obéissance à ceux qui veulent nous éloigner de Dieu, fût-ce notre père ou notre mère. » Le roi, voyant sa constance, lui dit : « Tu ne veux pas m'obéir, mais du moins viens et sachons tous deux quelle est la vérité. J'ai en mon pouvoir Barlaam qui t'a séduit. Nos docteurs disputeront avec Barlaam, ainsi que les vôtres, et j'enverrai des hérauts prévenir les galiléens qu'ils peuvent venir sans crainte. Et si Barlaam sort vainqueur de cette controverse, nous croirons en lui ; sinon, vous adopterez notre croyance. » Josaphat y consentit, et le roi convint avec le faux Barlaam de ce qu'il devait

faire, feignant d'abord de défendre la foi chrétienne, et ensuite se laissant vaincre. Et quand tous furent réunis, Josaphat dit à cet ermite, qui s'appelait Nachor : « Tu sais, Barlaam, ce que tu m'as enseigné. Si tu défends la foi dans laquelle tu m'as instruit, je persévérerai jusqu'à la fin de mes jours dans ta doctrine. Mais si tu es vaincu, je vengerai sur toi cet affront, et je t'arracherai le cœur et la langue pour les jeter aux chiens, afin que nul n'ait désormais la présomption d'induire en erreur les fils des rois. » Nachor, entendant cela, fut rempli de tristesse et d'angoisse, se voyant tombé dans la fosse qu'il avait creusée, et pris au piége qu'il avait préparé. Et il pensa qu'il ferait mieux de s'attacher à plaire à Josaphat, afin de se soustraire au péril du supplice. Le roi dit que chacun pouvait défendre hardiment sa foi. Et l'un des rhéteurs se levant, dit : « Tu es Barlaam qui as séduit le fils du roi. » Et il répondit : « Je suis Barlaam qui n'ai point entraîné le fils du roi dans l'erreur, mais qui l'ai délivré de l'erreur. » Et le rhéteur répliqua : « Des hommes du plus grand génie et dignes de toute admiration ont adoré nos dieux ; comment oses-tu donc te soulever contre eux ? » Et il repartit : « Les Chaldéens, les Grecs et les Égyptiens tombant dans l'erreur ont dit que des créatures étaient des dieux. Les Chaldéens ont pris pour des dieux les éléments qui ont été créés pour l'utilité de l'homme et pour servir à sa domination. Les Grecs ont pris pour dieux des hommes méchants et souillés de crimes, tels que ce Saturne, qu'ils nous donnent comme ayant mangé ses fils, comme s'étant coupé les parties de la génération et les ayant jetées dans la mer, et dont Vénus est née ; et ils ajoutent que Saturne fut lié et jeté dans le Tartare par son fils Jupiter. Jupiter est représenté comme le roi des autres dieux, lui qui s'est souvent changé en divers animaux pour commettre des adultères. Et les Grecs conviennent aussi que leur déesse Vénus fut adultère, puisqu'ils lui donnent pour amants Mars et Adonis. Les Égyptiens ont adoré des animaux, tels que les bœufs, les veaux, les porcs. Mais les chrétiens n'adorent que le Fils du Très-Haut, qui est descendu sur la terre, et qui s'est revêtu de notre chair. » Et Nachor se mit à défendre la foi des chrétiens par les arguments les plus solides, si bien

que les rhéteurs demeurèrent muets et ne surent que répondre. Et Josaphat était dans le ravissement de voir que le Seigneur employait l'ennemi de la vérité à la défense de la vérité. Le roi, rempli de colère, ordonna que la conférence serait suspendue, et il dit que le lendemain il s'en occuperait. Mais Josaphat dit à son père : « Permets-moi de passer cette nuit avec mon maître, afin que nous conférions des arguments que nous devons employer demain, et confère de ton côté avec tes docteurs. Autrement ce ne serait pas de la justice, mais de la violence. » Nachor et Josaphat retournèrent donc dans leur appartement; et Josaphat lui dit : « Ne pense pas que j'ignore qui tu es : je sais que tu n'es point Barlaam, mais l'astrologue Nachor. » Et Josaphat lui montra la route de salut, et le convertit à la foi. Et Nachor, partant le lendemain, se fit baptiser, et mena depuis la vie de cénobite. Un magicien nommé Théodas ayant appris ce qui s'était passé, vint trouver le roi, et lui promit de ramener son fils à l'obéissance; et le roi lui dit : « Si tu y parviens, je te ferai élever une statue d'or, et je t'offrirai des sacrifices comme à un dieu. » Et Théodas lui dit : « Éloigne de ton fils tous les hommes, et ne mets autour de lui que de belles femmes bien parées, afin qu'elles le servent et qu'elles habitent avec lui. Et j'enverrai vers lui un des esprits que j'ai sous mes ordres, afin de le porter à la luxure; car rien ne peut séduire les jeunes gens comme la figure des femmes. Un roi eut un fils, et les médecins dirent qu'il perdrait l'usage de ses yeux, à moins qu'il ne restât jusqu'à l'âge de dix ans sans voir le soleil ni la lumière. Le roi ordonna alors que son fils demeurerait jusqu'à l'âge de dix ans dans une caverne taillée dans le roc. Et quand il eut dix ans, le roi ordonna que l'on apportât devant son fils des échantillons de toutes choses, afin qu'il en apprît les noms et les propriétés. On lui présenta donc de l'or et de l'argent, et des pierreries, et des vêtements éblouissants, et de magnifiques chevaux; et comme il demandait le nom de chaque chose, les gens attachés à son service le lui disaient. Et comme il demandait avec empressement le nom des femmes, un des officiers de la garde du roi lui dit en badinant que ce sont des démons qui séduisent les hommes. Le roi demandant ensuite à son fils ce qu'il aimait

le mieux de tout ce qu'il avait vu, il répondit qu'il aimait par-dessus tout les démons qui séduisent les hommes, et que rien n'avait aussi vivement frappé son âme. N'imagine donc pas, continua Théodas, pouvoir surmonter la résistance de ton fils, si ce n'est par ce moyen. » Le roi renvoya alors tous les serviteurs de Josaphat, et l'entoura de jeunes filles qui le provoquaient sans cesse au péché de luxure; et il ne pouvait voir d'autres personnes, ni parler, ni manger avec d'autres qu'avec elles. Et le malin esprit, envoyé par le magicien, entra en lui, et excita en lui une grande ardeur qu'augmentait la vue de toutes ces jeunes filles. Le prince commença alors à être fort troublé quand il se vit tellement tourmenté; et, se recommandant avec ferveur à Dieu, il fut aidé des consolations célestes, et toute tentation cessa aussitôt. On lui envoya ensuite une personne qui était très-belle et fille d'un roi, mais qui avait perdu son père; et Josaphat l'exhortant, elle dit : « Si tu veux que je renonce aux idoles, épouse-moi. Les chrétiens n'ont point le mariage en horreur, au contraire, ils le louent : les patriarches, les prophètes et saint Pierre, le prince des apôtres, ont été mariés. » Et il répondit : « C'est en vain que tu me persécutes. Il est permis aux chrétiens de se marier, mais ce n'est point permis à ceux qui ont fait à Jésus-Christ vœu de virginité. » Et elle dit alors : « Agis comme tu voudras; mais si tu veux contribuer au salut de mon âme, accorde-moi une demande qui est bien peu de chose : couche cette nuit avec moi, et je te promets qu'au point du jour je me ferai chrétienne; car si, comme vous le dites, c'est une joie pour les anges quand un pécheur fait pénitence, est-ce qu'une grande récompense n'est pas due à l'auteur d'une conversion? Fais donc ce que je te demande, et tu sauveras mon âme. » Et elle ébranlait fortement sa résolution. Le démon, voyant cela, dit à ses compagnons : « Voyez comme cette jeune fille ébranle le courage de celui sur lequel nous n'avions fait nulle impression. Venez donc et jetons-nous en lui, car le moment opportun est venu. » Et Josaphat se voyant en si grand embarras, car il était pressé du feu de la concupiscence, tandis que le démon lui suggérait de sauver l'âme de cette fille, se mit en oraison, et s'étant endormi, il se vit transporté dans une prairie pleine de fleurs,

où les feuilles des arbres rendaient les sons les plus harmonieux ; et l'air était embaumé des odeurs les plus suaves ; et il voyait autour de lui des fruits admirables à la vue et délicieux au goût. Et il y avait des siéges d'or ornés de pierreries, et des ruisseaux d'eau limpide.

Il entra ensuite dans une ville dont les murs étaient revêtus d'or et jetaient une clarté miraculeuse, et des chœurs célestes faisaient entendre des chants tels que jamais l'oreille d'un mortel n'en a ouï. Et il entendit une voix qui disait : « C'est le séjour des bienheureux. » Et les guides de Josaphat, voulant le faire revenir sur ses pas, il les priait de le laisser en un si beau séjour. Et ils répondirent : « Tu peux y venir, mais non sans peine, et il faut que tu triomphes de toi-même. » Il fut ensuite conduit dans un endroit affreux, rempli d'infection, et une voix lui dit : « Voici le séjour des méchants. » Et quand il se fut réveillé, la beauté de cette fille et des autres ne lui inspira plus que tout le dégoût qu'on ressent à l'aspect de la plus sale ordure. Quand les méchants esprits furent retournés vers Théodas, il leur fit de grands reproches, et ils dirent : « Nous nous sommes saisis de lui avant qu'il eût fait le signe de la croix, et nous l'avons grandement troublé ; mais dès qu'il eut fait le signe de la croix, il nous a poursuivis avec colère. » Théodas alla alors avec le roi trouver Josaphat, dans l'espoir de le persuader ; mais le magicien fut pris par celui qu'il voulait prendre ; il reçut le baptême, et depuis il mena une vie édifiante. Et le roi, d'après le conseil de ses favoris, donna alors à Josaphat la moitié de son royaume. Mais le prince ne soupirait qu'après le désert ; il accepta cependant le gouvernement pour un temps afin de travailler à la propagation de la foi, et il fit élever dans ses villes des églises et des croix, et il convertit tout le peuple à Jésus-Christ. Son père, cédant enfin à ses raisonnements et à ses prédications, se convertit à la foi et reçut le baptême. Et, abandonnant tous ses États à son fils, il se livra à l'accomplissement des œuvres de miséricorde, et il acheva louablement sa vie. Josaphat voulut plusieurs fois s'enfuir, mais le peuple le retint. Il réussit enfin à s'évader, et, se dirigeant vers le désert, il rencontra un pauvre auquel il donna ses vêtements

royaux, et dont il prit les haillons pour se couvrir. Le diable lui tendit beaucoup de piéges. Parfois il le poursuivit avec une épée nue, le menaçant de l'en frapper s'il ne renonçait à ses desseins. D'autres fois il lui apparaissait sous la forme de bêtes féroces qui hurlaient avec rage. Mais Josaphat disait : « Le Seigneur est mon protecteur ; je ne crains rien de ce que peuvent me faire les hommes. » Il passa deux ans à errer dans le désert sans pouvoir rencontrer Barlaam. Il arriva enfin à une caverne, et il dit : « Bénis-moi, mon père, mon père. » Barlaam, reconnaissant sa voix, sortit en hâte, et ils s'embrassèrent avec effusion, et ils ne pouvaient cesser de se manifester leur joie. Josaphat raconta alors à Barlaam tout ce qui s'était passé, et l'ermite rendit à Dieu les plus vives actions de grâce. Et Josaphat resta avec lui de nombreuses années, pratiquant toutes les vertus et vivant dans une mortification admirable. Enfin, Barlaam, arrivé au terme de ses jours, reposa en paix, l'an du Seigneur trois cent quatre-vingt. Josaphat, qui avait abandonné le royaume dans sa vingt-cinquième année, mena encore pendant trente-cinq ans la vie d'ermite. Et il s'endormit en paix, et son corps fut placé à côté de celui de Barlaam. Le roi Barachias l'ayant appris, vint à la tête d'une nombreuse armée ; il fit transporter avec les plus grands honneurs les corps des saints dans sa capitale. Et il se fait beaucoup de miracles à leur tombeau.

LÉGENDE DE SAINT PÉLAGE [1].

Saint Pélage, pape, fut d'une grande sainteté ; et, après une vie remplie de bonnes œuvres, il reposa enfin en paix. Ce Pélage ne fut pas le prédécesseur immédiat de saint Grégoire, mais le

[1] C'est à cause des détails historiques contenus dans cette Vie que l'ouvrage de Jacques de Voragine porte dans quelques manuscrits le titre de *Historia Lombardica.*

troisième pape avant lui ; à Pélage succéda Jean III ; à Jean III Benoît ; à Benoît Pélage, et à Pélage Grégoire. Du temps du premier Pélage, les Lombards vinrent en Italie ; et, comme beaucoup de gens ignorent leur histoire, j'ai résolu de la placer ici ; ainsi qu'elle se trouve dans l'histoire qu'a compilée le diacre Paul, et dans diverses chroniques. C'était un peuple d'Allemagne très-nombreux, qui quitta les rivages de l'Océan septentrional et vint de la Scandinavie, après beaucoup de combats, s'établir dans la Pannonie, où il se fixa, n'osant pas s'avancer davantage. Et ils furent appelés Lombards. Lorsqu'ils étaient encore en Allemagne, leur roi, Agilmonde, trouva sept enfants qu'une femme de mauvaise vie avait eus d'une seule couche, et qu'elle avait jetés dans un étang pour les faire périr. Et le roi les regardait avec étonnement en les poussant avec sa lance, et l'un d'eux saisit avec sa petite main la lance du roi. Le roi, frappé de surprise, le fit nourrir et l'appela Lamission, et annonça qu'il était réservé à de grandes destinées. Et il se distingua tellement par son mérite, que le roi des Lombards étant mort, le peuple le choisit pour monarque. Vers ce même temps, c'est-à-dire vers l'an de l'incarnation du Seigneur quatre cent quatre-vingt, un évêque arien, à ce que dit Eutrope, voulait baptiser un nommé Barbas, en disant : « Je te baptise, Barbas, au nom du Père, par le Fils et dans le Saint-Esprit. » Et il voulait ainsi montrer que le Fils et le Saint-Esprit étaient moindres que le Père ; soudain l'eau disparut, et le catéchumène se réfugia dans l'église. Vers le même temps florissaient saint Médard et saint Gildard, frères jumeaux qui naquirent le même jour, furent ordonnés évêques le même jour et moururent le même jour ; mais avant cette époque, vers l'an quatre cent un, comme l'hérésie arienne dominait dans les Gaules, l'unité de la substance des trois personnes divines fut démontrée par un miracle éclatant, ainsi que le raconte Sigibert. Un évêque, célébrant la messe dans l'église de Bazas, vit trois gouttes très-limpides, d'une grandeur égale, qui coulaient sur l'autel, et qui, se réunissant et se mêlant ensemble, formèrent une pierre précieuse d'une extrême beauté. Il la posa au milieu d'une croix d'or, et les autres pierres précieuses qui ornaient cette croix tombèrent aussitôt d'elles-mêmes. Sigibert

ajoute que cette pierre paraissait terne aux yeux des impies, et éclatante à ceux des bons; qu'elle guérissait les malades; et qu'elle augmentait la dévotion de ceux qui adoraient la croix. Les Lombards eurent plus tard un roi, nommé Alboin, homme intrépide et belliqueux. Il fit la guerre au roi des Gibidaniens; il mit son armée en déroute et il le tua. Et le fils de ce roi lui succéda, et, pour venger la mort de son père, il marcha à main armée contre Alboin. Alboin alla à sa rencontre à la tête de son armée, le battit et le tua aussi. Et il fit captive sa fille Rosimonde et la prit pour épouse. Il fit faire, avec le crâne de ce roi, une coupe qu'il fit entourer d'argent, et dans laquelle il buvait. A cette époque, Justin le jeune était empereur, et il avait pour général un eunuque, nommé Narsès, homme fort habile à la guerre, qui marcha contre les Goths qui inondaient toute l'Italie, les battit, tua le roi Attila et délivra l'Italie. Et il fut comblé de faveurs, ce qui excita l'envie des Romains; il fut accusé calomnieusement auprès de l'empereur, qui le déposa. L'impératrice, nommée Saphine, voulant l'insulter, lui manda de revenir partager les travaux de ses chambrières et filer de la laine avec elles. Narsès, irrité, répondit : « Je lui ourdirai une toile telle, que de toute sa vie elle ne pourra s'en débarrasser. » Et, se retirant à Naples, il engagea les Lombards à abandonner le pays très-pauvre de la Pannonie, et à venir se mettre en possession du sol fertile de l'Italie; et Alboin quitta alors la Pannonie, et il envahit l'Italie avec ses Lombards, l'an de Notre-Seigneur six cent dix-huit. Ils avaient l'usage de porter de longues barbes, et une fois que des espions devaient venir s'assurer de leur nombre, Alboin ordonna que toutes les femmes détachassent leurs cheveux et se les fissent passer sous le menton, afin que les espions les prissent pour des hommes. Et leur nom de Lombards est une abréviation du mot longues barbes. Entrant en Italie, ils prirent toutes les villes, et ils égorgèrent les habitants. Pavie soutint un siége de trois ans; mais enfin ils s'en rendirent maîtres. Le roi Alboin avait juré de mettre à mort tous les chrétiens. Lorsqu'il entra à Pavie, son cheval s'agenouilla et ne voulut point se relever, de quelques coups d'éperon qu'il fût pressé, jusqu'à ce que, suivant le conseil d'un chré-

tien, le roi eût changé son serment. Ayant pris Milan, les Lombards subjuguèrent en peu de temps toute l'Italie, excepté Rome et la Romagne. Étant à Vérone, le roi Alboin donna un grand festin, et il fit apporter le crâne qui lui servait de coupe et il y but, et il le présenta à sa femme Rosemonde, en lui disant : « Bois avec ton père. » Et Rosemonde conçut contre le roi une haine violente. Il y avait à la cour un général qui entretenait un commerce charnel avec une des suivantes de la reine, et une nuit que le roi était absent, Rosemonde entra dans la chambre du général, et se faisant passer pour la suivante, elle dit au général de venir la trouver cette même nuit. Et quand il fut venu, la reine se substitua à la place de la suivante, et elle dit ensuite au général : « Sais-tu qui je suis? » Et sur sa réponse qu'elle était une telle, elle repartit : « Nullement; je suis Rosemonde, et d'après ce que tu as fait, il faut que tu tues Alboin ou qu'Alboin te fasse périr. Je veux que tu me venges de mon mari qui a fait périr mon père, et qui de son crâne s'est fait une coupe où il a voulu me faire boire. » Le général s'y refusant, elle lui dit qu'elle trouverait un autre qui accomplirait son dessein. Et, cachant les armes du roi, elle attacha son épée au chevet du lit, de sorte qu'elle ne pouvait être tirée du fourreau. Le meurtrier entra dans la chambre du roi, qui dormait, et Alboin se réveillant voulut saisir son épée; mais ne pouvant la tirer, il se défendit vigoureusement avec un escabeau. Mais le général, qui était armé de toutes pièces, se jeta sur le roi et le tua. Prenant ensuite tous les trésors du palais, il se sauva à Ravenne avec Rosemonde. Rosemonde ayant rencontré à Ravenne un jeune homme d'une grande beauté, voulut l'avoir pour mari, et elle jeta du poison dans la boisson du général. Il y trouva un goût très-amer, et il ordonna à la reine d'avaler le reste de ce breuvage. Elle s'y refusa; mais il l'y força, lui mettant sur la poitrine la pointe de son épée. Et ils périrent ainsi tous deux. Enfin, un certain roi des Lombards, nommé Adalaoth, fut baptisé, et il reçut la foi de Jésus-Christ. Et Théodeline, reine des Lombards, qui était très-pieuse, construisit à Mardocie un très-bel oratoire. Ce fut à cette reine que saint Grégoire transmit ses livres des *Dialogues*. Elle convertit à la foi chrétienne son mari

Agisulphe, qui fut le premier duc de Turin et ensuite roi des Lombards, et elle lui fit avoir la paix avec l'empire romain et avec l'Église.

Ainsi, le jour de la fête de saint Gervais et de saint Protais, la paix se conclut entre les Romains et les Lombards. Et saint Grégoire ordonna qu'on chanterait à la messe de cette fête : « Le Seigneur prononcera les paroles de paix, etc. » Et à la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, la paix et la conversion des Lombards furent plus amplement confirmées. Théodelinde avait en saint Jean une dévotion spéciale. Et attribuant aux mérites de ce saint la conversion de ses peuples, elle fit bâtir pour lui cet oratoire près de Mardocie, dont nous avons parlé. Et il fut révélé à un homme d'une grande sainteté que Jean était le patron et le défenseur de ce peuple. Grégoire étant mort, Sabin lui succéda, et après Sabin vint Boniface III, et après Boniface III, Boniface IV. L'empereur Phocas, se rendant aux prières de ce dernier, lui donna le Panthéon, vers l'an du Seigneur six cent dix, pour qu'il fût converti en une église. Et il décréta, sur les instances de Boniface IV, que le siége de Rome était la tête et le chef de toutes les Églises. Car l'Église de Constantinople prenait le titre de première de toutes les Églises. Ce fut du temps de ce pape Boniface, Phocas étant mort, et sous le règne d'Héraclius, vers l'an du Seigneur six cent dix, que Mahomet, faux prophète et magicien, séduisit les Agariens ou Ismaélites et Sarrasins, de la façon que l'on trouve racontée dans une ancienne chronique. Un clerc de grand renom n'ayant pu obtenir à la cour de Rome les honneurs qu'il ambitionnait, se retira dans les pays d'outre-mer ; et, par sa dissimulation, il attira à lui d'innombrables foules de gens. Et rencontrant Mahomet, il lui donna lieu de tromper le peuple par le moyen d'une colombe qu'il avait nourrie en se mettant du grain dans l'oreille ; de sorte que la colombe, perchée sur son épaule, lui mettait son bec dans l'oreille pour prendre sa nourriture. Et cette colombe contracta si bien cette habitude, que, du plus loin qu'elle voyait Mahomet, elle accourait vers lui et se posait sur son épaule. Le clerc, réunissant donc le peuple, dit qu'il leur montrerait l'Esprit saint sous la forme d'une colombe, et il lâcha celle-là qui courut aus-

sitôt se poser sur Mahomet et mettre le bec dans son oreille. Et le peuple, voyant cela, crut que c'était le Saint-Esprit qui descendait sur Mahomet et qui lui rapportait à l'oreille les paroles de Dieu. Et Mahomet trompa ainsi les Sarrasins. Et ils envahirent la Perse et les frontières de l'empire d'Occident jusqu'à Alexandrie. Voici ce qu'on dit vulgairement; mais ce qui suit est plus vrai. Mahomet rédigea sa propre loi, feignant qu'elle lui avait été dictée par l'Esprit saint, caché sous la forme d'une colombe que le peuple voyait souvent voltiger sur lui. Et il y inséra beaucoup de choses prises dans le vieux et dans le nouveau Testament. Car lorsque, dans sa jeunesse, il était marchand, et qu'il visitait la Palestine et l'Égypte en y conduisant des chameaux, il eut de fréquents entretiens avec les chrétiens et les juifs, et il obtint ainsi la connaissance de l'un et de l'autre testament. Les Sarrasins suivent le rite des juifs, en cela qu'ils sont circoncis et qu'ils ne mangent point de chair de porc. Mahomet, voulant assigner une raison de cette prohibition, dit que le porc avait été procréé, après le déluge, de la fiente du chameau, et que, comme animal immonde, il doit être en horreur à un peuple pur. Ils s'accordent avec les chrétiens en ce qu'ils croient à un seul Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses. Ce faux prophète, mêlant des assertions vraies à ses faussetés, affirma que Moïse avait été un grand prophète, mais que Jésus-Christ avait été le plus grand et le souverain des prophètes, né de la vierge Marie par la vertu de Dieu, sans l'opération de l'homme. Il dit aussi, dans son *Alcoran*, que Jésus-Christ, étant encore enfant, créa des oiseaux avec le limon de la terre; mais il enseigna que Jésus n'avait point réellement souffert et n'était point réellement ressuscité; mais que c'était un homme qui lui ressemblait en tout point qui avait souffert pour lui.

Une femme, nommée Cadiga, qui était à la tête d'une province nommée Coroconie, crut que la majesté divine résidait en Mahomet; et, comme elle était veuve, elle le prit pour mari. Et c'est ainsi qu'il obtint le gouvernement de toute cette province. Et, par ses prestiges, il troubla si bien l'esprit, non-seulement de cette femme, mais encore des juifs et des Sarrasins, qu'ils le reconnurent publiquement pour le Messie promis dans la loi.

Ensuite, Mahomet commença à éprouver de fréquentes attaques d'épilepsie. Cadiga, voyant cela, s'attristait beaucoup d'avoir épousé un homme impur et épileptique. Voulant la calmer, il lui dit : « Je contemple souvent l'ange Gabriel qui cause avec moi, et ne pouvant supporter la splendeur de son visage, je tombe en défaillance et en convulsions. » Et sa femme et les autres crurent qu'il en était ainsi.

On lit ailleurs qu'il y eut un certain moine, nommé Serge, qui instruisit Mahomet. Étant tombé dans les erreurs de Nestorius, il fut chassé par les moines. Il vint en Arabie, et il s'attacha à Mahomet. On dit aussi qu'il était un archidiacre au pays d'Antioche, et qu'il fut de la secte des jacobites, recommandant la circoncision et disant que Jésus-Christ n'était pas un Dieu, mais un homme juste et saint, né d'une vierge et conçu du Saint-Esprit. Et les Sarrasins croient et maintiennent cela. Ce Serge instruisit Mahomet de beaucoup de choses de l'ancien et du nouveau Testament. Mahomet, ayant perdu ses parents, resta dans son enfance sous les soins de son aïeul, et il adorait les idoles, ainsi que le faisait le peuple arabe. Il prétend, dans son *Alcoran*, que Dieu lui dit : « Tu as été orphelin, et je t'ai pris dans les erreurs de l'idolâtrie où tu es longtemps demeuré, et je t'en ai tiré ; tu étais pauvre, et je t'ai enrichi. » Tous les Arabes, ainsi que Mahomet, adoraient Vénus comme étant une déesse ; et c'est ainsi que le sixième jour de la semaine est vénéré chez les Sarrasins comme le sabbat chez les juifs, et le dimanche chez les chrétiens. Mahomet, en possession des richesses de Cadiga, conçut des projets si hardis, qu'il voulut usurper la domination de l'Arabie. Comme il vit qu'il ne pouvait y arriver par la violence, d'autant qu'il était un objet de mépris pour beaucoup qui étaient plus âgés que lui, il se fit passer pour prophète, afin de subjuguer par sa prétendue sainteté ceux qu'il ne pouvait conquérir de force. Et il suivait les conseils de ce Serge, homme d'une grande habileté ; car il le faisait rester caché, et il apprenait de lui beaucoup de choses qu'il annonçait au peuple, et il disait qu'elles lui avaient été révélées par l'ange Gabriel. Et c'est ainsi que Mahomet, se donnant pour prophète, obtint la domination de toute cette nation, et tous crurent à lui, soit de bon gré, soit de crainte

du glaive. Et ceci est plus exact que ce qui a été dit plus haut au sujet de la colombe, et c'est ce qui mérite créance. Comme ce Serge avait été moine, il voulut que les Sarrasins adoptassent un costume monacal, c'est-à-dire une cuculle sans capuchon ; qu'ils fissent, à l'exemple des moines, beaucoup de génuflexions, et qu'ils fussent très-exacts dans leurs oraisons multipliées. Et comme les juifs priaient tournés vers l'occident, et les chrétiens tournés vers l'orient, il voulut que les siens priassent tournés vers le midi. Et les Sarrasins observent encore tous ces préceptes. Mahomet promulgua beaucoup de lois que Serge lui conseilla, et il en emprunta beaucoup à la loi de Moïse. Car les Sarrasins se lavent souvent, et surtout lorsqu'ils sont au moment de la prière. Ils se lavent les parties secrètes, les mains, les bras, la figure, la bouche et tous les membres, afin de pouvoir vaquer à l'oraison avec plus de pureté. Quand ils prient, ils reconnaissent un seul Dieu qui n'a ni égal ni semblable, et ils proclament que Mahomet est son prophète. Dans le cours de l'année, ils jeûnent un mois entier. Lors de ce jeûne, ils ne mangent que la nuit ; et depuis le moment du jour où il est possible de distinguer un cheveu noir d'un cheveu blanc, nul d'entre eux n'ose ni boire ni manger, ni avoir commerce avec sa femme. Depuis le coucher du soleil jusqu'au crépuscule du matin, il leur est permis de boire, de manger, de s'approcher de leurs femmes. Les malades ne sont pas assujettis à ces obligations. Une fois dans la vie il leur est prescrit d'aller en pèlerinage à la maison de Dieu, qui est à la Mecque, d'en faire le tour, revêtus de haillons, et de jeter des pierres aux portes pour lapider le diable. Ils disent qu'Adam construisit cette maison, et qu'elle servit de lieu de prière à tous ses fils, à Abraham et à Ismaël, et qu'ensuite elle fut donnée à Mahomet et à ses sectateurs. Ils ne s'abstiennent d'aucune sorte de viande, si ce n'est de porc, du sang et du boudin. Il leur est permis d'avoir à la fois quatre femmes légitimes, et ils peuvent les répudier et les reprendre jusqu'à trois fois. Ils peuvent avoir autant de concubines achetées et d'esclaves qu'ils veulent, et ils peuvent les vendre, pourvu qu'elles ne soient pas devenues enceintes de leurs œuvres. Il leur est permis de prendre des épouses dans leur propre famille, afin de resserrer les liens du sang.

Dans les discussions d'intérêt, les dépositions des témoins servent de règle, et un coupable peut attester son innocence sous la foi du serment. L'homme surpris en adultère est lapidé, ainsi que sa complice. S'il a forniqué avec une femme mariée, il reçoit quatre-vingts coups de bâton. Mahomet prétendit aussi que le Seigneur lui avait révélé, par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, qu'il pouvait approcher des femmes des autres, afin d'engendrer des prophètes et des hommes de vertu.

Un de ses serviteurs avait une femme d'une grande beauté, et il lui avait défendu de parler à Mahomet; et un jour il les trouva qui conversaient ensemble, et il la répudia. Mahomet la recueillit chez lui et la mit au nombre de ses épouses. Craignant ensuite que le peuple n'en murmurât, il supposa une lettre qu'il dit lui être venue du ciel, et qui statuait que si quelqu'un répudiait sa femme, elle deviendrait l'épouse légitime de celui qui l'aurait recueillie. Et les Sarrasins observent encore aujourd'hui cette loi, et il leur est enjoint de s'abstenir de vin toute leur vie. Mahomet promit à ceux qui observeraient tous les préceptes qu'il leur donna, les récompenses du paradis, c'est-à-dire un séjour éternel dans des jardins délicieux arrosés d'eaux courantes, où ils n'auront jamais à souffrir ni du chaud, ni du froid, où ils seront repus des aliments les plus exquis, et où ils trouveront aussitôt ceux qu'ils désireront; où ils seront revêtus de vêtements de soie de toutes les couleurs, et où ils s'uniront à des vierges de la plus merveilleuse beauté. Et les anges leur servant d'échansons, leur apporteront du lait dans des vases d'or et du vin dans des vases d'argent, en disant : « Mangez et buvez dans la joie. » Mahomet dit qu'il y a trois fleuves dans le paradis : l'un de lait, l'autre de miel, et l'autre de vin exquis et aromatisé, et qu'il y a des anges d'une extrême beauté, et tellement grands, que, d'un de leurs yeux à l'autre, il y a une distance égale à une journée de marche. Et ils disent qu'il y aura dans l'enfer des peines éternelles pour ceux qui n'auront cru ni à Dieu, ni à Mahomet. Quels que soient les péchés qu'un homme a pu commettre, si au jour de sa mort il croit en Dieu et en Mahomet, au jour du jugement il sera, à ce qu'ils affirment, sauvé par l'intercession de Mahomet. Les Sarrasins disent que leur faux pro-

phète avait par-dessus tout le don de prophétie, et qu'il eut avec lui dix anges qui l'assistaient et qui le gardaient. Ils ajoutent qu'avant que Dieu créât le ciel et la terre, le nom de Mahomet était inscrit devant le Seigneur, et que si ce n'avait été pour la venue de Mahomet, ni le ciel, ni la terre, ni le paradis n'auraient existé. Ils prétendent aussi que la lune s'approcha de lui, et que, la prenant dans son sein, il la divisa en deux parties et les rejoignit ensuite. Ils disent qu'il lui fut présenté du poison jeté dans de la chair d'agneau. L'agneau lui parla et lui dit : « Prends garde de me toucher, car j'ai en moi du poison. » Et plusieurs années après, il mourut du poison qui lui fut donné. Mais il nous faut revenir à l'histoire des Lombards. Les Lombards étaient fort à charge à l'empire romain, quoiqu'ils eussent reçu la foi de Jésus-Christ. Ensuite Pépin, maire du palais du roi de France, mourut, et son fils Charles lui succéda ; et après avoir remporté beaucoup de victoires, il laissa deux fils, Charlemagne et Pépin. Mais Charlemagne, renonçant aux pompes du siècle, se fit moine au mont Cassin, et Pépin gouvernait avec vigueur à la cour. Le roi Childéric était paresseux et inutile, et Pépin consulta le pape Zacharie, pour savoir si celui qui se contentait du nom de roi devait rester en possession de la royauté. Le pape répondit que celui qui gouvernait bien l'État devait être appelé roi. Les Francs, animés par cette réponse, enfermèrent Childéric dans un monastère et firent Pépin roi vers l'an du Seigneur sept cent quarante. Mais comme Astolphe, roi des Lombards, dépouillait l'Église romaine de ses possessions et de ses domaines, le pape Etienne, qui avait succédé à Zacharie, alla demander à Pépin de l'assister contre les Lombards. Pépin, réunissant une nombreuse armée, vint en Italie, et vainquit le roi Astolphe. Il en reçut quarante otages en garantie qu'il rendrait à l'Église romaine tout ce qu'il lui avait enlevé, et qu'il ne l'inquiéterait pas davantage. Mais quand Pépin se fut retiré, Astolphe ne tint rien de ce qu'il avait promis. Et peu de temps après, comme il allait à la chasse, il expira de mort subite, et il eut Didier pour successeur. Vers ce même temps, Théodoric, roi des Goths, gouvernait l'Italie, avec l'autorisation de l'empereur, et il était infecté des erreurs d'Arius ; et Boëce le phi-

losophe, qui avait été consul avec Simmaque, patrice, dont il était le gendre, illustrait la république et défendait l'autorité du sénat de Rome contre Théodoric, qui le relégua à Pavie où Boëce composa son livre de *la Consolation*, et ensuite il le fit périr. On dit que sa femme, Elpes, composa l'hymne des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui commence ainsi : « Fête heureuse parmi toutes, pivot du monde, etc. » Théodoric mourut subitement, et un saint ermite le vit nu et plongé dans les flammes d'un volcan par le pape Jean et par Simmaque qu'il avait fait périr ; le pape saint Grégoire le rapporte dans ses *Dialogues*. Vers l'an du Seigneur six cent soixante-dix-sept, Dagobert, roi de France, qui régna longtemps avant Pépin, commença, ainsi qu'on le lit dans une certaine chronique, à avoir, instruit par son expérience, une grande vénération pour saint Denis. Car, craignant le courroux de son père, le roi Lothaire, il s'était réfugié dans l'église de ce saint. Et, quand il fut mort, un saint homme eut une vision où il vit l'âme du roi présentée au jugement de Dieu, et beaucoup de saints lui reprochaient d'avoir pillé leurs églises. Les mauvais anges allaient donc l'entraîner en enfer, quand saint Denis intervint, et, grâce à lui, le roi fut délivré des peines de l'enfer, et son âme rentra dans son corps et fit pénitence. Le roi Clodovis, découvrant avec peu de respect le corps de saint Denis, lui brisa un os du bras, et s'en saisit par cupidité. Et il devint bientôt fou furieux.

Vers l'an du Seigneur six cent quatre-vingt-sept, Bède le vénérable, prêtre et moine, fleurit en Angleterre, et quoiqu'il soit porté sur le catalogue des saints, cependant l'Église ne lui donne pas le titre de saint, mais celui de vénérable, et cela pour deux raisons ; la première, c'est que ses yeux s'étant fermés à cause de son très-grand âge, il avait, à ce qu'on dit, un guide par lequel il se faisait conduire dans les villes et les châteaux, et partout il prêchait la parole du Seigneur. Une fois qu'il traversait une vallée remplie de grosses pierres, son disciple lui dit, par dérision, « qu'il y avait là une grande foule réunie qui attendait sa prédication avec avidité et en silence. » Alors il prêcha avec ferveur ; et quand il eut fini par ces mots : « dans tous les siècles des siècles », les pierres, à ce qu'on dit, répondirent à haute

voix : « *Amen*, vénérable père. » Et comme les pierres l'avaient ainsi appelé vénérable, ce nom lui resta. D'autres disent que les anges lui répondirent : « Tu as bien parlé, vénérable père. » La seconde cause est qu'après sa mort un clerc, qui avait une grande dévotion pour lui, travaillait à composer un vers qu'il voulait faire graver sur sa tombe, et il l'avait ainsi commencé : « Dans cette fosse sont », et voulant finir le vers, il mit « les os de saint Bède. » Mais comme cela ne complétait pas bien le vers, il réfléchissait beaucoup sur l'épithète qu'il devait substituer à celle de saint, et après y avoir pensé durant toute une nuit, se levant au matin pour aller au tombeau, il trouva son vers terminé, et écrit de la main des anges : « Dans cette fosse sont les os de Bède le vénérable. » Vers ce même temps, vers l'an du Seigneur sept cent, Rachord, roi des Frisons, devant être baptisé, et ayant déjà un pied dans les fonts baptismaux, retira l'autre pied et demanda où étaient la plupart de ses ancêtres, en enfer ou dans le paradis. Et, apprenant qu'ils étaient en enfer, il se retira en disant : « Il vaut mieux suivre le grand nombre que le petit. » Et il fut joué par le démon qui lui promit, s'il agissait ainsi, de lui accorder des dons incomparables au bout de trois jours, et le quatrième il mourut subitement, et il fut réprouvé pour toujours. On lit qu'à la même époque il y eut en Italie des pluies de froment, d'orge et de légumes ; et vers l'an du Seigneur sept cent quarante, il y eut un grand tremblement de terre ; quelques villes furent renversées ; d'autres, posées sur des montagnes, descendirent dans les plaines, et furent transportées à une distance de six milles avec leurs murailles et leurs habitants qui n'eurent aucun mal. Le corps de sainte Pétronille, fille de l'apôtre saint Pierre, fut transféré, et sur son tombeau on lisait, écrit de la main de saint Pierre : « Pétronille, ma fille bien-aimée » ; c'est ce que raconte Sigibert. Vers le même temps, un peuple de barbares, appelés les Tiriens, dévastait l'Arménie ; il y avait jadis dans leur patrie une peste qui faisait de grands ravages, et d'après le conseil des chrétiens, ils se rasèrent une portion de la tête de manière à présenter la figure d'une croix ; et la santé leur étant revenue par la vertu du signe de la croix, ils ont conservé l'usage de se raser ainsi une portion des che-

yeux. Pépin étant mort après beaucoup de victoires, Charlemagne, son fils, lui succéda, et en même temps que lui le pape Adrien occupait le siége de Rome. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne pour réclamer son appui contre Didier, roi des Lombards, qui, à l'exemple de son père Astolphe, opprimait beaucoup l'Église. Charles, obéissant à la voix du pape, réunit une puissante armée et entra en Italie par le mont Cenis; il assiégea Pavie, capitale des Lombards, et ayant fait prisonniers Didier avec sa femme, ses enfants et les grands de sa cour, il les envoya en exil dans les Gaules, et il restitua à l'Église tout ce que les Lombards avaient usurpé sur elle. Il y avait alors dans l'armée de Charlemagne deux guerriers très-distingués et pieux, Amicus et Amiles, et l'on rapporte d'eux des actions surprenantes. Et ils périrent dans la bataille où Charlemagne vainquit les Lombards. Et ainsi se termina le royaume des Lombards, car ensuite ils eurent pour rois ceux que les empereurs leur donnaient. Charlemagne étant venu à Rome, le pape y réunit un concile, auquel assistèrent cent cinquante-quatre évêques. Dans ce concile, le pape donna à Charles le droit d'élire le pontife romain, et d'ordonner le siége apostolique et de nommer des archevêques et des évêques dans les diverses provinces, avant la consécration qu'il avait instituée. Ses fils furent sacrés à Rome, Pépin roi d'Italie, et Louis roi d'Aquitaine. Alcuin, le maître de Charles, florissait alors. Pépin, fils de Charlemagne, convaincu d'avoir conspiré contre son père, fut rasé et forcé d'embrasser la vie monastique.

Vers l'an du Seigneur sept cent quatre-vingt, sous le règne de l'impératrice Irène et de son fils Constantin, un homme, creusant dans le pays de Thrace, trouva un coffre en pierre. Lorsqu'il l'eut ouvert, il y vit un homme couché, et une inscription qui portait: « Le Christ est né de la vierge Marie, et je crois en lui. Sous le règne de Constantin et d'Irène, ô soleil, tu me verras pour la seconde fois. » Le pape Adrien étant mort, Léon, homme vénérable à tous égards, fut élevé sur le trône pontifical. Et les proches d'Adrien, irrités de son élévation, ameutèrent le peuple contre lui; et comme il chantait les litanies majeures, ils se saisirent de lui, lui arrachèrent les yeux, et lui

coupèrent la langue. Mais Dieu lui rendit miraculeusement l'usage de la parole et de la vue. Et il s'enfuit vers Charlemagne, qui le rétablit sur son trône, et qui punit les coupables. L'an du Seigneur sept cent quatre-vingt-quatre, les Romains, d'après les conseils du pape, abandonnant l'impie Constantin, saluèrent d'acclamations unanimes Charlemagne empereur, et il fut couronné par les mains de Léon, et appelé César et Auguste. Après Constantin le Grand, le siége de l'empire avait été à Constantinople ; Constantin y avait transporté sa résidence, laissant aux vicaires de saint Pierre le siége de Rome. Cependant les empereurs conservèrent, en raison de sa dignité, le titre d'empereurs romains, jusqu'à ce que l'empire romain fut transmis aux rois des Francs. Et ensuite ceux-là furent appelés empereurs des Grecs ou de Constantinople, et ceux-là empereurs des Romains. Il y a ceci de surprenant dans cet empereur, que tant qu'il vécut, il ne voulut qu'aucune de ses filles se mariât. Il disait qu'il ne pouvait se passer de leur compagnie. Et la malignité disait beaucoup de choses là-dessus ; mais Charles feignait de ne rien entendre, et de n'avoir nul soupçon de tous ces propos ; et partout où il allait, il menait toujours ses filles avec lui. Ce fut du temps de Charlemagne que l'office ambrosien fut presque entièrement abandonné, et l'office grégorien solennellement adopté, l'autorité de l'empereur secondant beaucoup cette innovation.

Saint Ambroise, ainsi que le rapporte saint Augustin dans ses *Confessions*, étant en butte aux persécutions de l'impératrice Justine, qui était arienne, et étant forcé de rester dans l'enceinte de l'église avec le peuple, pour échapper aux embûches qu'on tendait aux fidèles, institua le chant des psaumes et des hymnes à la manière de l'Orient, afin que le peuple ne succombât pas à la tristesse et à l'ennui. Et toutes les Églises adoptèrent ensuite cet usage. Mais saint Grégoire, venant ensuite, changea beaucoup de choses, il en ajouta, et il en supprima. Les saints les plus anciens n'avaient pu régler tout ce qui pouvait le plus contribuer à la splendeur de l'office divin, et diverses choses furent réglées de divers. La messe commença successivement de trois façons différentes. Elle commençait autrefois par la leçon, comme il se pratique encore le jour du samedi saint. Ensuite le pape

Célestin ordonna que l'on chantât des psaumes à l'introït de la messe. Grégoire statua qu'on ne chanterait qu'un verset du psaume, que l'on chantait tout entier. Dans la suite, il y eut aussi quelques choses ajoutées. Le pape Simmaque, ou, selon d'autres, le pape Télesphore ordonna qu'après *Gloria in excelsis* on dirait *Laudamus te*, etc. Notker, abbé de Saint-Gall, composa des séquences pour son Église, et le pape Nicolas permit qu'on les chantât aux messes. Hermann dit le Teutonique composa l'antiphone *Alma redemptoris mater*, et Pierre, évêque de Compostelle, fit le *Salve, regina*. Sigibert dit que Robert, roi de France, composa la séquence *Sancti Spiritus assit nobis gratia*, etc. Charlemagne, à ce que rapporte l'archevêque Turpin, était beau de corps, mais d'un aspect farouche : sa taille était de huit pieds, et sa figure avait un palme et demi de long ; sa barbe avait un palme, et son front un pied de dimension. Il fendait d'un coup d'épée de haut en bas un homme armé et à cheval, abattant le cavalier et le cheval; il brisait sans peine à la fois sous ses mains quatre fers de chevaux. Il faisait placer et tenir debout sur sa main posée à terre un soldat armé, et il l'enlevait rapidement jusqu'à la hauteur de sa tête. Il mangeait un lièvre entier, ou bien deux oies ou deux poules. Il ne buvait que peu de vin et trempé d'eau. Il était tellement sobre pour sa boisson, qu'étant à table il buvait rarement plus de trois fois. Il fonda beaucoup de monastères, et il termina sa vie d'une manière édifiante, et il institua Jésus-Christ héritier de ses propriétés. Son fils Louis, homme d'une grande clémence, lui succéda vers l'an du Seigneur huit cent quinze. De son temps, les évêques et les clercs renoncèrent à tous les tissus d'or, et aux vêtements somptueux, et aux ornements mondains. Théodolphe, évêque d'Orléans, faussement accusé auprès de l'empereur, fut envoyé à Angers pour y être détenu. On lit dans une certaine chronique que le dimanche des Rameaux, la procession passant près de l'endroit où était enfermé l'évêque, il ouvrit la croisée, et ayant demandé du silence, il récita de très-beaux vers qu'il avait composés : *Gloria, laus et honor tibi sit, rex Christe, redemptor*, etc. Et l'empereur était présent, et il fut tellement satisfait de ces vers qu'il délivra l'évêque de captivité et le rétablit sur

son siége. Les envoyés de Michel, empereur de Constantinople, apportèrent, entre autres cadeaux, à Louis, fils de Charlemagne, les livres de saint Denis sur la *Hiérarchie*, traduits du grec en latin; ils furent reçus avec beaucoup de joie; et durant la nuit suivante, dix-neuf malades furent guéris dans l'église de ce saint. Louis étant mort, Lothaire prit possession de l'empire. Ses frères Charles et Louis lui firent la guerre, et il en résulta un tel carnage, qu'à aucune époque il n'y a souvenance de quelque chose de pareil dans le royaume des Francs. Enfin la paix s'étant conclue, Charles régna en France, Louis en Allemagne, Lothaire en Italie et dans cette portion de la France qui prit de lui le nom de Lorraine; ensuite il laissa le gouvernement à son fils Louis, et il prit l'habit de moine. De son temps fut pape Serge, Romain de nation, qui s'appelait d'abord Face-de-Porc, mais qui changea de nom et prit celui de Serge; et c'est depuis cette époque qu'il a été réglé que tous les papes changeraient de nom en montant sur le siége pontifical, soit parce que le Seigneur changea les noms de ceux qu'il appela à l'apostolat, soit parce que le changement de nom est un signe de changement de mœurs et de progrès dans la perfection, soit pour que celui qui est élu à un emploi aussi éminent ne porte pas un nom malséant. Du temps de ce Louis, l'an du Seigneur huit cent cinquante-six, on lit dans une chronique qu'il advint dans le diocèse de Mayence que les malins esprits s'emparèrent de quelques maisons, frappant les murs à coups de marteau, parlant à haute voix, jetant le trouble et rendant ces maisons inhabitables. Quand les prêtres venaient en chantant les litanies et en aspergeant avec de l'eau bénite, le démon leur jetait des pierres; il en blessa plusieurs. Enfin il avoua que lorsqu'on jetait de l'eau bénite, il se cachait sous la cape d'un certain prêtre qu'il accusa d'être tombé dans le péché avec la fille du gouverneur. Et ce miracle fit tant d'impression sur le roi des Burgares. qu'il se convertit à la foi avec tout son peuple; et telle fut sa ferveur que, cédant le gouvernement à son fils aîné, il embrassa la vie monastique. Mais comme son fils, agissant étourdiment, voulait revenir au culte des idoles, il reprit le commandement de ses troupes, se saisit de ce fils, lui fit crever les yeux, le jeta

dans une prison, et faisant monter sur le trône son fils le plus jeune, il rentra dans le cloître. On raconte qu'en Italie, à Brescia, il tomba du ciel pendant trois jours et trois nuits une pluie de sang. A la même époque, d'innombrables troupes de sauterelles parurent dans les Gaules, ayant six ailes, six pieds, deux dents plus dures que des pierres, et volant comme une armée rangée en bataille; elles occupaient un espace égal à une journée de marche, ou à cinq milles, ravageant toutes les plantes, les herbes, les arbres, et arrivant enfin à la mer Britannique, où la force des vents les précipita dans l'Océan; mais le flux et reflux les rejeta sur la côte, les laissa à découvert, et la putréfaction de leurs corps infecta l'air; et il survint une grande mortalité et une famine affreuse, et près du tiers des hommes périrent. Ensuite Othon Ier devint empereur en l'an du Seigneur neuf cent trente-huit. Lors de la solennité de Pâques, Othon avait invité à un festin les grands de sa cour, et le fils d'un seigneur, agissant comme un enfant, voulut emporter un plat de dessus la table; l'intendant le renversa d'un coup de bâton; et le précepteur de l'enfant, emporté par son courroux, tua l'intendant. L'empereur voulut le condamner sans l'entendre; alors il se jeta sur l'empereur, et voulut l'étrangler. Othon, arraché avec peine des mains de ce furieux, ordonna de le mettre en prison, et s'avoua lui-même coupable de n'avoir pas observé ce que prescrivait la solennité de la fête; et plus tard il rendit la liberté à ce précepteur. Othon II succéda à Othon Ier. Comme les Italiens violaient souvent la paix, il vint à Rome, et ayant réuni tous les princes, tous les grands et tous les prélats, il donna un grand festin sur les degrés de l'église. Et tandis qu'ils étaient à table, il les fit en cachette entourer de gens armés. Alors, s'étant plaint de ce qu'on avait violé la paix, il ordonna de lire les noms des coupables, que l'on avait mis par cent, et il leur fit couper la tête, et il continua le festin avec les autres. Othon III lui succéda en l'an du Seigneur neuf cent quatre-vingt-quatorze. Il connaissait les merveilles du monde. On lit dans une chronique qu'il eut une femme qui voulut se prostituer à un certain comte; mais comme celui-ci ne voulait point consentir à un si grand crime, l'impératrice, furieuse, l'accusa auprès d'Othon, qui ordonna,

sans l'entendre, qu'il serait décapité. Avant qu'on lui tranchât la tête, il demanda à sa femme d'attester, après sa mort, son innocence, par l'épreuve du fer brûlant. Vint le jour où l'empereur donne audience aux veuves et aux orphelins; elle s'y rendit, portant dans ses bras la tête de son mari; et elle demanda à l'empereur de quelle mort était digne celui qui faisait injustement périr un innocent. Il répondit qu'il méritait de perdre la tête; et alors elle dit : « Tu es l'homme qui, cédant aux suggestions d'une épouse coupable, a fait périr mon mari; il était innocent; et je prouverai la vérité de ce que je dis par l'épreuve du fer rouge. » L'empereur, voyant cela, fut frappé de stupeur, et il se remit aux mains de cette femme pour être puni. Cependant, à l'intercession des seigneurs et des prélats, il obtint d'elle un délai de dix jours, puis de huit, puis de sept, puis de six. Et ayant, pendant ce temps, examiné l'affaire et reconnu la vérité des faits, il fit brûler l'impératrice, et il donna à la veuve, pour se racheter, quatre châteaux. Ces châteaux sont situés dans l'évêché de Lucques, et, d'après les délais accordés, ils s'appellent Dix, Huit, Sept, Six.

Après Othon, le bienheureux Henri, qui avait été duc de Bavière, parvint à l'empire l'an du Seigneur mille deux. Il donna sa sœur Gala en mariage à Étienne, roi de Hongrie, qui était encore païen, et elle convertit à la foi Étienne et tout son peuple. Et telle fut la piété d'Étienne, que Dieu manifesta son mérite par beaucoup de miracles. Cet Henri et sa femme Cunégonde restèrent vierges, et, menant dans le mariage la vie du célibat, ils reposèrent en paix. Henri eut pour successeur Conrad, qui avait été duc de Franconie, et qui épousa une nièce du bienheureux Henri. De son temps, on vit dans le ciel une poutre de feu d'un éclat merveilleux et d'une immense grandeur, et elle tomba à terre. — Conrad mit en prison quelques évêques de l'Italie, et l'archevêque de Milan ayant réussi à s'évader, il brûla les faubourgs de cette ville. — Le jour de la Pentecôte, comme l'empereur était couronné dans une petite église près de la ville, il y eut durant la messe tant de tonnerres effroyables et d'éclairs, que plusieurs moururent. L'évêque Brunon, qui chantait la messe, et le secrétaire de l'empereur, et d'autres avec

eux, dirent que pendant la solennité de la messe ils avaient vu saint Ambroise qui adressait des menaces à l'empereur. Du temps de ce Conrad, l'an du Seigneur mille vingt-cinq, le comte Lupolde, à ce qu'on lit dans une certaine chronique, craignant la colère du monarque, se sauva avec sa femme dans les bois, et il s'y tenait caché. L'empereur vint chasser dans cette même forêt; et la nuit l'ayant surpris, il lui fallut recevoir l'hospitalité dans cette même cabane où étaient les proscrits. La femme qui l'habitait, et qui était enceinte et près d'accoucher, le reçut de son mieux, et lui donna ce dont il avait besoin. Durant cette même nuit, elle accoucha d'un fils, et l'empereur entendit une voix qui lui répéta trois fois: « Conrad, cet enfant qui vient de naître sera ton gendre. » Le lendemain matin, l'empereur se leva, et il appela deux écuyers qui l'accompagnaient, et il leur dit: « Allez et prenez par force à sa mère l'enfant qui vient de naître, et coupez-le en deux, et apportez-moi son cœur. » Ils arrachèrent l'enfant à sa mère, mais le voyant d'une grande beauté, ils eurent compassion de lui, et, l'attachant sur un arbre, pour qu'il ne fût pas dévoré des bêtes, ils tuèrent un lièvre, dont ils apportèrent le cœur à l'empereur. Le même jour, un certain duc passait par là, et, entendant les vagissements de l'enfant, il alla vers lui, et comme il n'avait pas d'enfants, il le porta à sa femme, et il le fit nourrir, et il fit croire que sa femme l'avait mis au monde, et il l'appela Henri. Et l'enfant, ayant grandi, était très-beau de corps, très-gracieux en toutes choses, et très-disert en ses propos. Conrad, frappé de toutes ses qualités, le demanda à celui qui passait pour son père, et lui donna une place à sa cour. Mais voyant qu'Henri était l'objet des louanges et de l'admiration de tous, il craignit qu'il ne voulût usurper le trône, et il songea à s'en défaire. Voulant donc être tranquille à cet égard, il envoya Henri porter à l'impératrice une lettre écrite de sa main, et où il disait: « Si ta vie t'est chère, aussitôt que tu auras reçu cette lettre, tu feras périr ce jeune homme. » Henri étant parti, se trouva fatigué en route, et il entra dans une église; et tandis qu'il dormait sur un banc, il laissa tomber la bourse dans laquelle était la lettre; et un prêtre, poussé par la curiosité, ouvrit la bourse, et vit la lettre empreinte du

sceau royal; il l'ouvrit sans briser le sceau, et, en lisant, il eut horreur de ce crime; et, effaçant avec adresse les mots « Tu feras périr », il substitua : « Tu donneras notre fille en mariage. » L'impératrice, voyant les lettres fermées du sceau royal, et reconnaissant l'écriture de l'empereur, réunit les seigneurs, et fit célébrer avec pompe les noces de sa fille avec Henri. Et elles eurent lieu à Aix-la-Chapelle. Lorsque l'empereur apprit ce mariage, il fut frappé de surprise, et lorsqu'il eut appris la vérité de la bouche de ses deux écuyers, de celle du duc, et de celle du prêtre, il reconnut qu'il ne pouvait s'opposer à la volonté de Dieu; et appelant à lui Henri, il le reconnut pour son gendre, et il le désigna pour régner après lui. Un grand monastère fut élevé à l'endroit où Henri était né, et il porte encore aujourd'hui le nom d'Ursanie.

Cet Henri chassa de sa cour tous les bouffons, et il donnait aux pauvres ce que l'on avait l'habitude d'accorder à ces baladins. De son temps il y eut schisme dans l'Église, et trois papes furent nommés à la fois. Un prêtre nommé Géran leur ayant donné une grosse somme d'argent, ils se désistèrent en sa faveur de leurs prétentions, et il obtint la papauté. Henri se rendit à Rome pour apaiser le schisme, et Géran vint au-devant de lui, et lui offrit une couronne d'or pour se le rendre favorable. L'empereur dissimula, et ayant convoqué un concile, il convainquit Géran de simonie, et il nomma un autre à sa place. On lit aussi que Géran s'était procuré le pontificat à prix d'argent par simplicité et dans le but de mettre un terme au schisme, mais que, reconnaissant son erreur, il donna lui-même sa démission d'après les conseils de l'empereur. Après cet Henri, Henri III régna, et de son temps, Brunon fut élevé à la papauté, et prit le nom de Léon. Et lorsqu'il se rendait à Rome pour prendre possession du siége apostolique, il entendit les anges qui chantaient : « Le Seigneur a dit : Je pense des pensées de paix, etc. » Et ce Léon composa des chants en l'honneur de beaucoup de saints. De son temps, l'Église fut troublée par Berenger, qui soutenait que le corps et le sang de Jésus-Christ n'étaient pas réellement, mais symboliquement sur l'autel. Et Lanfranc, prieur de Bec et maître d'Anselme de Cantorbéry, écrivit avec talent contre lui. Ensuite

Henri IV monta sur le trône, l'an du Seigneur mille cinquante-sept. Ce fut surtout de son temps que fleurit Lanfranc. Pour profiter de sa science admirable, il vint de Bourgogne Anselme, qui se distingua ensuite par ses grandes vertus et sa sagesse, et qui fut le successeur de Lanfranc dans le prieuré du monastère de Bec. A cette époque, Jérusalem fut prise par les chrétiens et enlevée aux infidèles. Les os de saint Nicolas furent transférés dans la ville de Bari. Et à ce sujet, on lit, entre autres choses, que dans une église qui s'appelle Sainte-Croix, sujette à Sainte-Marie de la Charité, les frères demandaient avec instances au prieur de permettre de chanter une nouvelle histoire de saint Nicolas. Et il s'y refusait, disant : « Il n'est pas convenable de rien changer à l'usage ancien, et d'y mêler des nouveautés. » Et les frères insistant encore, il répondit avec colère : « Retirez-vous, vous n'obtiendrez jamais de moi cette permission ; je ne veux point que l'on chante dans mon église de nouveaux cantiques, surtout de ceux où se trouvent des choses bouffonnes. » Lorsque vint la fête du saint, les frères récitèrent avec quelque tristesse les vieilles matines. Et quand ils furent tous retirés dans leurs lits, saint Nicolas apparut visiblement au prieur, et son aspect était terrible. Il l'arracha de son lit par les cheveux, et il le jeta sur le pavé. Et commençant l'antienne : « O pasteur éternel, etc. », il la chanta jusqu'au bout, en frappant rudement et à coups redoublés sur le dos du prieur, qui gémissait. Et ses cris réveillèrent tous les frères, et il fut reporté sur son lit à demi mort. Enfin, revenant à lui, il dit : « Allez, et chantez la nouvelle histoire de saint Nicolas. » Dans ce temps-là, vingt et un moines du monastère de Moline, avec leur abbé Robert, se retirant dans la solitude de Cîteaux, pour s'y livrer plus rigoureusement à l'observation de leur règle, fondèrent un nouvel ordre. Hildebrand, prieur de Cluny, fut élu pape et prit le nom de Grégoire. Lorsqu'étant revêtu des ordres mineurs, il exerçait à Lyon une légation, il convainquit d'une manière miraculeuse l'archevêque d'Évreux de simonie. Car cet archevêque ayant corrompu tous ses accusateurs et ne pouvant être convaincu, le légat lui ordonna de prononcer les mots : « Gloire au Père et au Fils, etc. », et après avoir dit : « Gloire au Père et au Fils », il

ne put prononcer « et au Saint-Esprit », parce qu'il avait péché contre le Saint-Esprit. Et il confessa son péché, il fut déposé, et alors il put achever la prière que force lui avait été d'interrompre. Bonizo rapporte ce miracle dans son *Livre à la comtesse Mathilde.*

Henri V succéda à Henri IV l'an du Seigneur mil cent sept. Il se saisit du pape et des cardinaux, et, les relâchant, il se fit accorder l'investiture des évêques et des abbés par l'anneau et le bâton pastoral. Ce fut de son temps que saint Bernard entra à Cîteaux avec ses frères. Près de Pavie, une truie mit au monde un pourceau qui avait le visage d'un homme. Il naquit un poulet qui avait quatre têtes. Lothaire succéda à Henri, et de son temps une femme accoucha en Espagne d'un monstre qui avait deux corps réunis par le dos et tournés de côtés différents. D'un côté il y avait le corps d'un homme et de l'autre celui d'un chien. — Conrad succéda à Lothaire en l'an mil cent trente-sept. De son temps mourut Hugues de Saint-Victor, docteur très-renommé, très-instruit en toute espèce de science et d'une éclatante piété. On rapporte de lui qu'étant en proie aux douleurs de sa dernière maladie, et ne pouvant garder aucune nourriture, il demanda avec beaucoup d'instance qu'on lui donnât le corps du Seigneur. Les frères, voulant apaiser son trouble, lui apportèrent une simple hostie au lieu du corps du Seigneur. Et lui, l'ayant su par révélation, dit : « Que le Seigneur vous pardonne, mes frères, de m'avoir voulu tromper ; ce n'est pas le Seigneur que vous m'apportez. » Ils furent frappés de surprise, et ils s'empressèrent de lui apporter le corps du Seigneur. Mais lui, voyant qu'il ne pouvait le recevoir, éleva les mains au ciel et dit : « Que le fils remonte à son père, et l'esprit à son Dieu qui l'a créé. » Et à ces mots, il exhala l'esprit, et le corps du Seigneur disparut. Eugène, abbé de Saint-Anastase, fut élu pape et chassé de Rome, parce que les sénateurs en voulaient nommer un autre; il vint dans les Gaules, et il envoya devant lui saint Bernard qui prêchait la voie du Seigneur et qui faisait beaucoup de miracles. Gilbert Porretan florissait alors. Frédéric, neveu de Conrad, devint empereur l'an du Seigneur mil cent cinquante-quatre. En ce temps-là fleurit maître Pierre Lombard, évêque de Paris, qui compila utile-

ment les livres des *Sentences*, les gloses du *Psautier* et des *Épîtres* de saint Paul. Dans ce temps-là on vit trois lunes dans le ciel, et au milieu le signe de la croix, et, peu après, l'on vit trois soleils. Alors Alexandre fut élu pape selon les canons, et Octavien-Jean de Crémone, du titre de Sainte-Calixte, et Jean Strumensis furent successivement élus papes contre lui, et ils s'attachèrent à avoir l'appui de l'empereur. Ce schisme dura dix-huit ans, pendant lesquels les Allemands, qui séjournaient auprès de l'empereur à Tusculum, attaquèrent les Romains, et depuis l'heure de none jusqu'au soir en firent un grand carnage, et jamais il n'y eut autant de milliers de Romains tués, quoique du temps d'Annibal il en fut tellement égorgé, que l'on put remplir et envoyer à Carthage trois boisseaux des anneaux ôtés des doigts des chevaliers restés morts sur le champ de bataille. Beaucoup de Romains furent ensevelis aux églises de Saint-Étienne et de Saint-Laurent, et ils ont une épitaphe qui atteste leur multitude. L'empereur Frédéric s'étant rendu dans la Terre-Sainte, et s'étant baigné dans une rivière, contracta ainsi une maladie dont il mourut. D'autres disent qu'il fut entraîné par son cheval dans le courant, et qu'il s'y noya. Son fils Henri lui succéda l'an du Seigneur mil cent quatre-vingt-dix. De son temps il y eut de telles tempêtes avec torrents de pluie, tonnerres, foudres et éclairs, que rien de pareil n'avait été vu. Une foule de pierres grosses comme des œufs tombèrent du ciel avec la pluie, détruisant les arbres, les vignes, les moissons, et tuant beaucoup d'hommes. On vit, au milieu de cette tempête, des corbeaux et d'autres oiseaux qui portaient dans leur bec des charbons ardents et qui mettaient le feu aux habitations des hommes. Henri exerça toujours sa tyrannie contre l'Église romaine ; aussi, quand il fut mort, Innocent III s'opposa à ce que son frère Philippe fût promu à l'empire, et il se déclara pour Othon, fils du duc de Saxe, et il le fit couronner, à Aix-la-Chapelle, roi d'Allemagne. En ce temps-là, un grand nombre de barons de France se rendant outre-mer pour délivrer la Terre-Sainte, prirent Constantinople, et vers la même époque, les ordres des frères prêcheurs et des frères mineurs furent fondés. Innocent IV envoya des légats au roi de France Philippe, pour qu'il envahît le pays des

Albigeois, et qu'il détruisît les hérétiques. Et les prenant tous, il les fit brûler. Ensuite Innocent couronna Othon empereur, et lui fit prêter serment d'observer les droits de l'Église. Et le jour même il manqua à son serment, et il ordonna de dépouiller l'Église de Rome; ce qui fit que le pape l'excommunia et le déposa de l'empire. En ce temps-là vivait sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, qui fut la femme du landgrave de Thuringe, et qui, entre autres miracles innombrables, ressuscita, ainsi qu'il est écrit, seize morts, et donna l'usage de la vue à un aveugle-né. Et il coule encore aujourd'hui de l'huile de son corps. Othon ayant été déposé, Frédéric, fils d'Henri, fut élu, et le pape Honorius le couronna. Il rendit d'excellentes lois pour la liberté de l'Église contre les hérétiques. Il surpassa tous les autres monarques en richesses et en gloire; mais il s'adonna à l'orgueil. Car il tyrannisa l'Église; il chargea de fers deux cardinaux, il fit arrêter les prélats qui se rendaient au concile de Lyon, qu'avait convoqué Grégoire IX, et ce pape l'excommunia. Ensuite, Grégoire, accablé de beaucoup de tribulations, mourut, et Innocent IV, Génois de nation, convoquant un concile à Lyon, déposa cet empereur, et après sa déposition et sa mort, le trône impérial est aujourd'hui vacant.

LÉGENDE DE SAINT BERNARDIN, CONFESSEUR [1].

Saint Bernardin fut originaire de la ville de Massa, et il appartenait à la noble famille des Albizuchi. Sa mère mourut trois ans après sa naissance; et, à l'âge de onze ans, son père le mena à Sienne, où il s'appliqua à l'étude des arts libéraux; il s'adonna au droit canonique, sans jamais cesser de s'occuper avec ferveur de pratiques de dévotion, et il se fit affilier à la célèbre confré-

[1] Les légendes qui suivent ne sont pas l'œuvre de Jacques de Voragine; elles furent ajoutées après coup aux diverses éditions de son *Recueil de pieuses biographies*.

rie de Sainte-Marie de la Scala ; et, couvert d'un cilice, ne se couchant que sur des planches, il montra un zèle extrême pour venir au secours des indigents.

Vers l'an du Seigneur quatorze cent, une maladie contagieuse désola Sienne ; et presque toutes les personnes attachées à l'hôpital de Sainte-Marie étant mortes, l'on ne pouvait trouver à aucun prix d'autres individus qui voulussent servir les malades. Bernardin, enflammé d'un saint zèle, s'offrit de lui-même ; et son exemple en entraîna d'autres, et il leur dit : « L'Évangile nous enseigne que le royaume des cieux ne s'obtient que par force et par violence. Faisons-nous donc violence, et ne craignons pas de mourir pour Jésus-Christ ; car, si nous mourons dans l'exercice de la charité, nous irons à Dieu, étant en possession de la couronne du martyre qui efface tous les péchés et qui donne la récompense de la vie éternelle. C'est de la mort que vient la vie éternelle. C'est la mort qui mène à la gloire, et la mort terrestre n'est rien à nos yeux lorsque nous pensons à Jésus-Christ, qui a été crucifié pour nous. Profitons donc de l'exemple de la passion du Sauveur, livrons-nous aux œuvres de miséricorde, et il nous sera fait miséricorde. » Tous ces jeunes gens, enflammés par les discours du saint, s'étant purifiés par la confession et ayant reçu la communion, se rendirent au funeste hôpital, non sans que leurs parents et leurs amis répandissent beaucoup de larmes, et ils se livrèrent jour et nuit à l'occupation de soigner les malades et d'ensevelir les morts. Et l'épidémie ayant cessé, beaucoup d'entre eux avaient perdu la vie ; et les autres retournèrent chez leurs parents, ce que fit aussi Bernardin, qui fut saisi d'une grosse fièvre et qui ne recouvra la santé que longtemps après ; ayant alors distribué aux pauvres ses grandes propriétés, il se fit l'imitateur de saint François. Et le jour de la nativité de la Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il jeûna chaque samedi depuis son enfance jusqu'au terme de sa vie, il quitta la ville, et, ne possédant rien, si ce n'est les vêtements qui le couvraient et que ceignait un cordon, il se retira dans un endroit écarté et très-propre à la contemplation, et il mortifia assidûment son corps par les veilles, les jeûnes, l'usage de la discipline et du cilice. Ensuite, enflammé du zèle du salut des âmes, il sor-

tit de sa retraite, et, tout plein de l'esprit de Dieu, il se mit à prêcher. Et les évêques, ayant reconnu ses hautes vertus, lui accordèrent l'autorisation d'instruire le peuple; mais comme il avait certain empêchement à la langue, il fit sa prière, et un globe de feu descendit du ciel et vint lui toucher les lèvres. Parfaitement guéri alors, il parcourut les villes et les bourgs et les châteaux de l'Italie, prêchant avec beaucoup de fruit le nom du Seigneur. Le pays était alors infesté de brigands; et telle était la rage des discordes entre les Guelfes et les Gibelins, que l'Italie était arrosée du sang de ses enfants versé par les mains de leurs frères. Les jeux publics étaient très-courus; l'usure ouvrait son gouffre dévorant; la magie était cultivée; la religion n'était pas observée, et les jours de fêtes ne se distinguaient que par les réjouissances mondaines auxquelles ils donnaient lieu. Mais plus l'état de l'Italie était triste, plus le zèle et la ferveur de Bernardin s'en accrut. Qui pourrait raconter tout le bien qu'il fit? Il fit cesser les meurtres; il fit livrer aux flammes les ornements des femmes mondaines; les fêtes furent religieusement observées, et beaucoup de personnes furent converties, non sans de grands miracles. Bernardin, continuant ainsi de semer en Italie la parole de Dieu, mourut à Aquila, l'an du Seigneur quatorze cent quarante-quatre, et à l'âge de soixante-trois ans. Les habitants d'Aquila conservèrent durant plusieurs jours, avant de l'inhumer, le corps du saint qui répandait une odeur suave et qui fit de nombreux miracles, et ils l'ensevelirent avec honneur dans le monastère de Saint-François.

LÉGENDE DE SAINT FORTUNAT.

Fortunat, évêque de Turin, avait un immense pouvoir pour chasser les malins esprits, et il faisait sortir du corps des possédés des légions de démons, ainsi que le raconte saint Grégoire dans le premier livre de ses *Dialogues*, au sujet d'une certaine femme. Une fois, le serviteur de Dieu força un esprit immonde à sortir du corps d'un homme, et cet esprit se mit, lorsque vint le

soir, à courir les places, devant les citoyens qui le prenaient pour un étranger, et il criait : « Oh ! cet évêque Fortunat, qui a chassé un étranger de sa retraite ! Je cherche où je puis obtenir un asile, et je n'en trouve pas dans sa ville. » Alors, un homme qui était à se chauffer avec sa femme et son enfant en bas âge, entendit cette voix, et demanda ce qu'avait fait l'évêque, et il engagea le démon à entrer chez lui, et il le fit asseoir avec eux devant le feu. Et tandis qu'ils étaient à causer, le démon se rendit tout d'un coup maître de l'enfant et le fit tomber dans le feu, et le fit ainsi périr. Alors le père désolé reconnut trop tard quel était celui qu'il avait accueilli et qu'avait chassé l'évêque. Une autre fois, un aveugle fut conduit à l'évêque, et, par ses prières, il lui rendit la vue. Un jeune homme, nommé Marcel, était mort, et Fortunat, touché des larmes et des prières de ses sœurs, le rappela à la vie, et le jeune homme dit : « O mon frère ! qu'avez-vous fait ? Hier, deux anges étaient venus prendre mon âme et l'avaient menée dans un endroit de délices, et aujourd'hui il en est venu un qui a dit : Reconduisez-le, car l'évêque Fortunat le rappelle. » Le saint évêque, étant arrivé à une grande vieillesse, s'endormit, plein de bonnes œuvres, dans le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT HONORAT.

Un noble, nommé Vénantius, possédait une terre dans la Sabine, et l'un de ses fermiers eut un fils, nommé Honorat, qui dès sa plus tendre jeunesse se vouait à l'abstinence par amour de la céleste patrie ; et il ne tombait dans aucune conversation oiseuse, et il n'épargnait rien pour dompter sa chair par la mortification. Un jour, ses parents donnèrent un festin à leurs voisins, et l'on servit des viandes sur la table : le jeune Honorat refusant, par amour pour l'abstinence, d'en manger, ses parents se mirent à se moquer de lui et à lui dire : « Mange donc ; bientôt nous prendrons du poisson sur ces montagnes. » Et lorsqu'ils tenaient ainsi ces propos railleurs, l'eau vint à manquer durant le repas. Et un valet prit une cruche et alla prendre de l'eau à la fontaine, et

voici qu'un poisson entra dans la cruche, et quand l'eau fut répandue, le poisson fut mis sous les yeux de tous, et il aurait suffi à nourrir Honorat pendant tout un jour; et les railleurs cessèrent aussitôt et lui demandèrent pardon, et ils conçurent un grand respect pour l'abstinence, qui avait été l'objet de leurs moqueries. Honorat ayant crû en vertu, son maître lui donna la liberté, et il fonda dans une vallée un monastère dont il fut abbé, et où il réunit près de deux cents moines, et il donna dans sa conduite l'exemple de toute édification. Un jour, un rocher s'écroula du haut de la montagne qui domine le monastère, et il menaçait d'écraser l'édifice et tous les frères. Le saint, voyant cela, fit le signe de la croix et invoqua le nom de Jésus; et le rocher, prenant une autre direction, roula le long des flancs de la montagne sans faire de mal à personne. Et au bout d'un grand nombre d'années, le saint s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT FUSCIEN.

Après que le proconsul Rictionarius eût fait périr le martyr saint Quintin, il fit amener devant lui Fuscien et Victorin, généreux soldats de Jésus-Christ, et il leur ordonna d'abjurer la foi et de sacrifier aux idoles; ils s'y refusèrent avec horreur et l'invitèrent à les faire aussitôt livrer à toutes les tortures qu'il pourrait imaginer. Alors il ordonna qu'on leur perçât le nez et les oreilles avec des alênes de fer; il leur fit enfoncer dans la tête des clous rougis au feu; il leur fit arracher les yeux, et enfin il ordonna de les décapiter. Et il retourna ensuite chez lui, joyeux et triomphant, comme s'il revenait d'une victoire. Mais bientôt, par suite de la punition divine, il fut saisi d'une grande douleur d'entrailles, et il se mit à courir dans toute la ville en criant : « Hélas! hélas! j'éprouve des souffrances intolérables en châtiment de ce que j'ai fait périr si cruellement les saints martyrs Fuscien et Victorin. » Après que les martyrs eurent été dé-

capités, une grande lueur parut sur leurs corps, et ils se relevèrent, prirent leurs têtes dans leurs mains et marchèrent d'un pas ferme à l'endroit où reposaient les restes de saint Gentien, afin de dormir avec lui dans le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT VINCENT, CONFESSEUR.

Le bienheureux Vincent naquit en Espagne, dans la célèbre ville de Valence, et il était originaire de l'ancienne et noble famille des Ferrier. Il fut révélé à sa mère, de deux façons différentes, à quel degré de grandeur il était réservé. Sa mère avait beaucoup souffert durant ses grossesses précédentes, et, tant qu'elle fut enceinte de Vincent, elle ne ressentit aucune douleur, et elle était aussi agile et aussi bien portante que si elle n'eût pas été enceinte, et elle entendit parfois dans son sein un bruit qui ressemblait aux aboiements d'un chien. Elle s'informa auprès de divers serviteurs de Dieu et auprès de l'évêque de Valence, de ce que signifiait cet aboiement, et il lui fut répondu que c'était un signe que l'enfant qu'elle devait mettre au monde prêcherait la parole de Dieu avec un éclat et un talent qui lui procureraient la plus grande célébrité dans le monde entier. Quand l'enfant fut né, le nom qu'on devait lui donner fut indiqué par une révélation divine; et lorsqu'il eut atteint l'âge où il devait se consacrer à l'étude des lettres, telle fut son application aux choses divines et la régularité de ses mœurs, qu'il fit bientôt l'admiration de la ville entière de Valence. Personne n'écoutait avec plus d'avidité les enseignements des prédicateurs, personne ne jeûnait plus fréquemment, ne fréquentait davantage les églises; il recherchait avec zèle la société des gens de bien, s'écartant toujours de celle des méchants; il compatissait de cœur aux souffrances des pauvres et des malheureux, et il leur distribuait en aumônes une grande portion de sa fortune. A l'âge de dix-huit ans, imprégné de la rosée céleste, il entra dans l'ordre des frères

prêcheurs, et il s'appliqua avec une singulière ferveur à imiter les vertus du fondateur de l'ordre, le bienheureux Dominique; et la réputation de sa sainteté se répandant de plus en plus, il ne put éviter les honneurs qui lui furent décernés. Et, au bout de deux ans, il fut obligé d'accompagner le souverain pontife, qui le choisit pour son confesseur et qui le nomma maître du saint palais. Comme il était plus tard, à Avignon, en proie à une très-forte fièvre, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut, environné d'une clarté admirable, et lui recommanda d'aller prêcher l'Évangile dans toutes les régions de l'Occident, afin surtout d'annoncer que le jour du jugement était proche de notre époque; et, étendant la main, Notre-Seigneur toucha légèrement la joue de Vincent comme signe d'une familiarité singulière. Et quand il eut disparu, Vincent se leva complétement guéri, et il se prépara aussitôt à remplir la mission que venait de lui donner le Seigneur. Il parcourut toute la Gaule et l'Espagne, prêchant partout la parole de Dieu, et il vint ensuite en Italie. Ayant parcouru diverses villes de la Lombardie, il vint ensuite auprès du roi de Grenade, et il convertit une grande multitude de Sarrasins. Saint Vincent opéra par ses prières de nombreux miracles en une grande quantité d'endroits divers. Une femme de Toulouse, qui était folle, ayant mis au monde un enfant, le tua et le fit cuire; alors son mari le porta en pleurant à Vincent, qui le ressuscita. Il ne faut pas non plus passer sous silence un miracle qu'il fit à Ilerda, dans la province d'Aragon. Lorsqu'il y eut prêché et qu'il eut converti toutes les femmes de mauvaise vie, et qu'il quittait cette ville, les amants de ces femmes s'armèrent et le poursuivirent, et les personnes qui accompagnaient le saint, voyant cela, lui conseillèrent de prendre la fuite; mais il répondit: « Laissez-moi avec ces gens qui veulent me tuer; allez en avant, et je vous suivrai. » Ces méchants, en s'approchant, préparèrent leurs armes pour frapper le saint; mais il fit le signe de la croix et il dit: « Seigneur, délivrez-moi de mes ennemis. » Et aussitôt, jetant leurs armes, ils se prosternèrent à ses pieds en lui demandant pardon. Le pape Benoît XI, qui était aussi de l'ordre des frères prêcheurs, voulut élever Vincent au cardinalat; mais celui-ci s'y refusa par humilité, sachant bien que l'Esprit saint a

dit que celui qui recherchera la domination sur la terre trouvera la confusion dans le ciel. Il ne voulut jamais être élevé à aucune dignité. Telle fut la force et le bon résultat de ses exhortations, qu'il ramena à Dieu une foule innombrable de pécheurs; il combattit avec talent et énergie les erreurs des juifs, leur expliquant les difficultés des Écritures, réfutant leurs arguments, et les persuadant si bien qu'il en fit baptiser vingt-cinq mille dans différents endroits de l'Espagne. Il amena aussi à la vraie foi, par ses prédications, huit mille Sarrasins ; il ne quitta pas les gens qu'il trouva brouillés avant de les avoir réconciliés. Et parmi différents dons du Saint-Esprit, il eut celui des langues ; car lorsqu'il prêchait dans sa langue maternelle devant un grand nombre d'auditeurs de nations différentes, il était compris de tous comme s'il eût parlé dans l'idiome de chacun. Il eut aussi le don de prophétie. Comme il prêchait à Valence, le grand-père du pape Calixte, nommé Ferrand, lui amena le petit Calixte qui était encore un enfant, afin que le saint lui donnât sa bénédiction, et Vincent dit : « Renvoie cet enfant à l'école, car il est appelé à être grand ; il sera pape, et il m'honorera dans l'Église. » Et ce fut en effet Calixte qui le canonisa. Il prédit aussi à un homme qui avait tué son frère, et qui portait sa tête sous son manteau, croyant que c'était celle d'un veau, qu'il subirait la peine qu'il avait méritée. Il fut toujours plein de charité, de douceur et de bonté, le père des orphelins, des pupilles et des veuves, le consolateur dévoué des pauvres et des malheureux. Ayant reçu tous les sacrements de l'Église, il s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix-huit ans, en présence des frères qui étaient en oraison et de l'illustre duchesse de Bretagne, l'an du Seigneur mil quatre cent dix-huit, et il fut enterré à Vannes, où il se fit de nombreux miracles à son tombeau.

LÉGENDE DE SAINT PHILIBERT.

Saint Philibert fut reçu fort jeune à la cour de Dagobert, roi de France, et il se distingua par ses belles qualités, et il fut élevé en dignités et dans la faveur du roi. Il avait l'âge de vingt ans lorsque, ayant entendu la parole d'un serviteur de Dieu, il forma la résolution d'être le disciple de Jésus-Christ; et ayant employé tous ses biens en aumônes, il se retira dans un monastère, où il s'adonna à la mortification et à la pratique de toutes les vertus. Le malin esprit, jaloux de sa sainteté, chercha à lui inspirer diverses tentations; et une nuit que Philibert voulait entrer dans l'église, il essaya de lui faire peur; une autre fois, il fit mine de le frapper avec un candélabre de fer; une troisième nuit, il se mit sur le seuil de l'église, et, les bras étendus, il s'efforça de repousser le saint. Mais Philibert, aidé du secours divin, surmonta toutes ces embûches par la vertu du signe de la croix. Le saint abbé Agile étant mort, Philibert fut, du consentement des frères, choisi pour le remplacer, et il gouverna avec fermeté la communauté, cherchant à extirper tous les vices. Quelques frères, dont il s'attira l'inimitié par son zèle, se révoltèrent contre lui et voulurent l'arracher de l'église; mais la main vengeresse du Seigneur s'appesantit sur eux. L'un d'eux fut tué de la foudre, et un autre périt comme l'impie Arius, en rendant toutes ses entrailles, terminant ainsi par une mort horrible une vie coupable. Après avoir fondé des monastères, pratiqué toutes sortes de bonnes œuvres et achevé d'immenses travaux, le serviteur de Dieu rendit paisiblement son âme au Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT ANSELME.

Saint Anselme, glorieux archevêque de Cantorbéry, florissait l'an du Seigneur mil soixante-un. Il naquit sur les confins de la Bourgogne et de la Lombardie, et s'étant adonné aux lettres, il fit en très-peu de temps des progrès très-rapides; à l'âge de quinze ans, il forma la résolution de consacrer sa vie à Dieu. Il quitta sa patrie, et s'étant mis en route, il lui fallut traverser une montagne fort élevée, et il tomba accablé de fatigue, et n'ayant plus rien à manger; mais s'étant avisé de fouiller dans un sac qu'il portait avec lui, il y trouva un pain très-blanc; il s'en nourrit, et ayant repris ses forces, il put se remettre en marche. Il entra dans un monastère, où il remplissait avec ferveur tous ses devoirs religieux, et il advint qu'un des frères qui avait conçu une haine violente contre lui, et qui ne pouvait le voir sans courroux, tomba malade et fut réduit à l'extrémité. Et tandis que les frères entouraient son lit, il commença à gémir et à pousser des cris d'effroi, et il tremblait de tous ses membres, et l'horreur était peinte sur sa figure; et les frères lui demandèrent ce qu'il avait, et il répondit: « Ne voyez-vous pas ces deux loups énormes qui se sont jetés sur moi, et qui me suffoquent en m'enfonçant leurs dents dans la gorge? » Alors un des frères, ayant entendu cela, alla trouver le bienheureux Anselme, et lui fit part de cette circonstance; et Anselme se retira pour se mettre en prières; il revint ensuite, et s'approchant du malade, il fit le signe de la croix, en disant: « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Aussitôt le malade se leva complétement guéri et la figure pleine de joie, et il rendit, du fond de l'âme, les plus sincères actions de grâce à Dieu et à saint Anselme. Un jour, le saint attendant un hôte dans son monastère, s'informa auprès d'un frère, et apprit qu'il n'y avait rien à manger au couvent, si ce n'est du pain et du fromage; il lui dit alors: « Va et jette un filet dans la rivière, et rapporte-nous ce que tu prendras. » Et le frère ayant obéi, ramena aussitôt une truite d'une grandeur extraordinaire et un autre petit poisson. Le bien-

heureux Anselme composa plusieurs ouvrages où respirent la plus grande piété et une science consommée; parmi eux on citera le *Monologue*, le *Soliloque*, le *Traité sur la sainte Trinité*, celui sur la *Procession du Saint-Esprit*, le livre sur la *Concorde du libre arbitre et de la prescience divine*, celui sur la *Chute du diable*, sur le *Péché originel*, sur l'*Incarnation*; il composa aussi cette oraison : « Plus je considère ma vie, plus je suis saisi de crainte, « car je n'y vois que péché ou qu'œuvres stériles, et s'il me sem- « ble qu'il s'y trouve quelque fruit, il n'est qu'apparent, ou il est « imparfait, ou il est corrompu. Que me reste-t-il donc, si ce n'est « de pleurer durant toute ma vie sur ma vie? Je suis certain que « mes péchés méritent la damnation éternelle; je suis plus cer- « tain que ma pénitence ne suffit pas pour satisfaire à la justice « divine; je suis très-certain que votre miséricorde, Seigneur, « l'emporte sur la grandeur de mes offenses. Ayez donc pitié de « moi, mon Dieu, et accordez-moi, par votre grâce, la rémis- « sion de mes péchés; car, pour tout mérite, j'ai l'invocation de « votre miséricorde, au nom de Jésus-Christ. » Et après avoir mené une vie très-sainte, Anselme trouva le véritable repos dans Notre-Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT ÉLOI.

Le bienheureux Éloi naquit dans le territoire de la ville de Limoges; son père se nommait Eucherius, et sa mère Ferrigia; et lorsqu'elle était enceinte, elle vit en songe un aigle qui volait au-dessus de son lit et qui s'inclina trois fois, et qui lui promit quelque chose qu'elle ne comprit pas; elle se réveilla saisie de frayeur, et elle se mit à réfléchir sur ce que pouvait signifier son rêve. Quand arriva le moment d'enfanter, elle se trouva en danger, et l'on manda un homme d'une sainteté reconnue, afin qu'il vînt et qu'il priât pour elle; et lorsqu'il fut venu, il dit : « Ne crains rien; cet enfant sera un saint, et il sera grand dans l'Église de Dieu. » Durant sa jeunesse, son père le mit à travail-

ler chez des orfèvres, et lorsqu'il se fut perfectionné dans leur art, il vint en France, et il se joignit à un joaillier qui exécutait toutes sortes d'ouvrages pour le roi. Un jour le roi demanda qu'on lui fît un fauteuil magnifique d'or et d'argent; le maître de saint Éloi répondit qu'il avait un ouvrier qui exécuterait tout ce qu'on lui demanderait en ce genre; et, ayant reçu du roi une grosse masse d'or, il la remit à Éloi, qui en fit deux fauteuils d'une extrême beauté, et il en cacha un et remit l'autre au roi. Tout le monde en fut dans l'admiration, et le roi récompensa généreusement Éloi, qui présenta alors l'autre fauteuil, en disant qu'il l'avait fait avec le surplus de l'or. Le roi fut saisi de surprise, et lui demanda comment il avait pu accomplir semblable chose; et Éloi répondit que c'était par la grâce de Dieu, et sa réputation s'accrut dans toute la cour. Il était si compatissant à l'égard des pauvres, qu'il leur donnait tout ce dont il pouvait disposer, et jusqu'à se réduire à l'état de nudité. Ensuite Éloi fut nommé évêque de Noyon pour succéder à Acharius; et chaque jour il nourrissait douze pauvres, partageant le repas qu'il leur donnait et leur versant de l'eau sur les mains. Il fabriqua de fort belles châsses, qu'il orna d'or et de pierreries, pour les saints dont les noms suivent : Séverin, Quintin, Lucien, Geneviève, Colombe, Maximien, Julien, et surtout le bienheureux Martin, évêque de Tours. Il exécuta, à la demande et aux frais de Dagobert, roi de France, un magnifique travail d'orfévrerie pour décorer le sépulcre de saint Denis. Le glorieux prélat mourut à l'âge de soixante et dix ans; et comme, un an après sa mort, on transférait son corps, on le trouva aussi entier et aussi exempt de corruption que s'il avait été vivant dans le tombeau, et, ce qu'il y eut de plus admirable, c'est que sa barbe et ses cheveux, qui étaient ras lors de son trépas, avaient grandi dans son tombeau. Ce fut saint Éloi qui découvrit le corps de saint Quintin, et voici comment : Un clerc, nommé Maurice, se vantait de savoir où étaient les restes de ce martyr, et ses auditeurs lui ayant demandé de le leur indiquer, il s'y hasarda téméràirement, et, ayant pris une crosse, il eut la hardiesse de frapper le pavé de l'église, et aussitôt la crosse resta attachée à ses mains sans qu'il pût s'en débarrasser, et ses mains commencèrent à tomber

en pourriture et à être mangées des vers, et le lendemain, il finit misérablement sa vie. Il s'ensuivit une frayeur si générale et si vive, que personne, quelle que fût sa sainteté, n'osa, à l'exception de saint Éloi, se risquer à pareille tentative. Mais Éloi, après avoir jeûné trois jours et avoir fait sa prière, se transporta en un lieu où personne ne soupçonnait que les reliques du saint pussent se trouver, et il se mit à creuser avec ses mains, et il découvrit bientôt le corps du martyr, d'où il s'exhala un parfum si pénétrant et qui répandit une si vive lumière, que le bienheureux Éloi lui-même pouvait à peine supporter cette odeur et cette clarté; et, prenant le corps du martyr, il le baisa en versant des larmes, et il le déposa dans un lieu très-honorable, pour rendre gloire au Dieu tout-puissant et à ses saints.

LÉGENDE DE SAINTE RADEGONDE.

Radegonde fut originaire d'une nation barbare, et elle fut fille du roi Bérenger; elle sortit comme esclave de son pays, et elle vint à la cour du roi Lothaire. Et lorsqu'il l'eut élevée à la dignité de reine, elle évitait les pompes du monde, et redoutait d'acquérir les splendeurs du siècle; mais elle rapportait toute gloire et tout honneur à Dieu, et elle faisait d'abondantes aumônes. Et toutes les fois qu'on lui apportait le payement des tributs, elle en réservait la dixième partie, et tout le surplus, elle le distribuait aux monastères; et, lorsqu'elle ne pouvait aller en personne apporter ses dons, elle les envoyait par des messagers fidèles. Et la nuit, lorsqu'elle était auprès du monarque, elle se relevait souvent, et, se retirant dans son oratoire, elle priait prosternée sur la terre si longtemps, que parfois on la trouva à demi morte de froid; et le roi disait qu'il avait épousé une religieuse plutôt qu'une princesse. Pendant tout le carême, elle portait en cachette un cilice sous ses habits royaux, et, se tenant prosternée aux pieds de Jésus-Christ, qu'elle arrosait de

larmes, elle se nourrissait du jeûne le plus austère, faisant ses délices de la mortification la plus rigoureuse. Elle fonda à Poitiers, d'après l'inspiration divine et avec l'autorisation du roi, un monastère, où elle entra avec joie, afin d'acquérir la palme de la perfection; et elle y réunit un grand nombre de vierges, fiancées de l'Époux immortel; et, en ayant été élue abbesse, elle ne retint rien de son ancienne grandeur, et ne songea qu'à marcher sur les traces de Jésus-Christ. Elle nourrissait et soignait les malades et les aveugles avec un zèle qui ne connaissait point d'interruption; elle embrassait des femmes couvertes de lèpre, les regardant comme devant être les objets de son affection; afin de plaire à Dieu, elle distribuait des vêtements ou de l'argent aux pauvres étrangers. De tous les emplois du monastère, celui qu'elle préférait était celui qui la mettait à même de servir les autres. Malgré tous ses travaux, elle s'infligeait à elle-même des punitions sévères; elle porta une fois, durant soixante jours de suite, des anneaux de fer au cou ou au bras, et elle se ceignit le corps de trois chaînes de fer, torturant ainsi avec un dur métal sa chair délicate; et, lorsqu'après le carême elle voulut ôter ces chaînes, elle ne le put, et l'on n'y parvint pas sans qu'il se répandît beaucoup de sang. Elle accomplit beaucoup de miracles, dont le récit serait trop long, et elle alla enfin recevoir sa récompense dans la demeure céleste. Une servante eut la témérité de s'asseoir sur une chaise dont se servait la bienheureuse reine, et aussitôt elle fut embrasée d'un feu violent, et, durant trois jours, elle ne fit que crier : « Sainte Radegonde, ayez pitié de moi; j'ai péché; pardonnez-moi ma faute, et obtenez que mes membres ne brûlent plus. » Et après que le peuple eut beaucoup prié, elle fut exaucée et guérie.

LÉGENDE DE SAINT SERVAT.

Le bienheureux Servat naquit en Arménie; son père et sa mère étaient juifs. Et le siége épiscopal étant venu à vaquer dans la ville de Tongres, en Allemagne, il s'y rendit d'après la révélation que lui fit un ange, et il fut ordonné évêque; et il était compris de tout le peuple lorsqu'il s'exprimait dans sa langue maternelle, en parlant des choses spirituelles; mais quand il s'agissait du temporel, personne n'entendait ce qu'il disait, et il lui fallait recourir à un interprète. Les jours où il recevait le corps du Seigneur, il ne prenait nulle autre nourriture de toute la journée; l'eau dans laquelle il s'était lavé les mains guérissait les malades, et les gens mal-portants voyaient cesser tous leurs maux, pour peu que le serviteur de Dieu les eût touchés. La malice des habitants de Tongres l'ayant chassé de cette ville, il vint à Utrecht, et il y prédit les dévastations que les Huns devaient commettre dans les Gaules, en ayant été instruit par une révélation divine. Il se rendit à Rome, à la prière des évêques gaulois, pour obtenir le pardon pour leur pays; et en route, étant un jour accablé de soif, une fontaine sortit de terre à ses pieds, et lorsqu'il entra à Rome, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. Le Seigneur lui révéla, tandis qu'il était en oraison, que la colère de Dieu devait irrévocablement s'appesantir sur le peuple, à cause de ses péchés, mais que la ville d'Utrecht serait épargnée, si elle fléchissait le courroux du Seigneur. Il revint donc, et il exhorta avec ferveur le peuple à faire pénitence; et un jour qu'il célébrait la messe, il vit l'ange du Seigneur qui se montra à sa droite et qui lui annonça sa fin prochaine; et après les saints mystères, il s'endormit en paix dans le Seigneur, les yeux élevés au ciel, en présence de tout le peuple; et aussitôt l'on vit un voile de soie que les mains des anges étendaient sur son corps.

LÉGENDE DE SAINTE DOROTHÉE.

La glorieuse vierge Dorothée naquit dans une noble famille, et fut du sang de sénateurs; elle fut secrètement baptisée, et, remplie de l'Esprit saint, elle atteignit à toutes les vertus chrétiennes; en beauté elle surpassait toutes les jeunes filles du pays, et le diable, toujours ennemi de la chasteté, courroucé contre elle, inspira une violente passion pour elle au proconsul Fabrice, gouverneur de ce pays, et l'enflamma du désir de la posséder; et il la demanda en mariage, en promettant pour dot un trésor immense. Dorothée, apprenant cela, et méprisant comme de la boue toutes les richesses de la terre, répondit avec résolution qu'elle était fiancée à Jésus-Christ, et qu'elle ne voulait point d'autre époux. Fabrice, rempli de fureur, ordonna qu'on la jetât dans un tonneau rempli d'huile bouillante; mais elle n'en éprouva aucun mal; au contraire, elle était là comme dans un bain de parfums, et plusieurs milliers de païens se convertirent en voyant ce miracle. Fabrice, croyant qu'elle avait accompli cela par ses sortiléges, la fit renfermer en prison, et ordonna qu'on l'y gardât neuf jours sans lui donner aucune nourriture; mais elle reçut des aliments de la main des anges, et, conduite devant le tribunal, elle parut plus belle que jamais; et tout le peuple était dans un grand étonnement de ce qu'étant restée si longtemps sans boire ni manger, elle conservât tant d'éclat. Fabrice lui dit: « Si tu n'adores pas à l'instant les dieux, tu n'échapperas pas à la torture. » Dorothée répondit: « J'adore Dieu, mais non pas le démon; et tes dieux ne sont que des démons. » S'étant prosternée sur la terre et ayant élevé les yeux vers le ciel, elle pria le Seigneur de manifester sa puissance et de montrer qu'il n'y avait d'autre Dieu que lui. Et alors une troupe d'anges se précipita avec grand bruit, et brisa l'idole que Fabrice avait fait placer au sommet d'une colonne élevée, et il ne resta pas un seul débris de la colonne, et l'on entendit la voix des démons qui fuyaient à travers les airs, en criant: « Dorothée, pourquoi nous terrasses-tu? » Et beaucoup de gentils se

convertirent. Ensuite Dorothée fut étendue sur le chevalet, et ses pieds furent levés en l'air; on la battit de verges, on la déchira avec les ongles de fer, et l'on appliqua des torches ardentes sur son sein virginal; on la détacha ensuite demi-morte, et on la remit en prison. Le lendemain matin, lorsqu'on vint la chercher, on ne trouva sur son corps nulle trace des blessures ni des tourments qu'elle avait soufferts, et le proconsul en fut rempli d'étonnement, et il dit : « Convertis-toi, jeune et belle fille; tu as déjà été suffisamment tourmentée. » Puis, quand il vit que ni les supplices, ni les menaces, ni les cajoleries ne pouvaient rien sur elle, il lui envoya deux de ses sœurs, nommées Cristée et Caliste, qui avaient renié Jésus-Christ par crainte de la mort, et il espérait qu'elles amèneraient aussi leur sœur à apostasier. Mais Dorothée, les reprenant et leur parlant avec douceur, les ramena à la foi et leur inspira son courage, et Fabrice furieux les fit brûler, et leur donna ainsi la palme du martyre; et il dit ensuite à Dorothée : « Pourquoi abuses-tu ainsi de notre patience, malheureuse que tu es? Choisis, ou de sacrifier et de vivre, ou de périr dans les tourments. » Elle répondit, le visage empreint d'allégresse : « Je suis prête à souffrir tout ce que tu voudras, et je le ferai pour Jésus-Christ, mon époux, avec lequel je jouirai de la joie éternelle; et j'ai cueilli dans son jardin des roses et des fruits délicieux. » Le tyran ordonna alors de la frapper au visage jusqu'à ce que tous les traits de sa figure fussent détruits, et de la renvoyer en prison jusqu'au lendemain, et il la condamna alors à la peine capitale. Et, comme on la menait au supplice, Théophile, secrétaire du roi, lui demanda, comme par dérision, de lui envoyer des roses du jardin de son époux, ce qu'elle promit; et, avant qu'on lui tranchât la tête, elle pria Dieu pour tous les assistants et pour tous ceux qui l'invoqueraient, demandant entr'autres choses qu'ils fussent délivrés de pauvreté et d'accusations injustes, et qu'à la fin de leurs jours ils obtinssent la rémission de leurs péchés; et elle pria aussi le Seigneur d'accorder une prompte délivrance aux femmes en couches qui solliciteraient son intercession. Et, lorsqu'elle tendait la tête au fer du bourreau, un enfant, couvert d'une robe de pourpre semée d'étoiles d'or, se montra près

d'elle, tenant une corbeille où il y avait trois roses et trois pommes; et Dorothée dit : « Seigneur, je vous supplie d'avoir pitié de Théophile. » Et elle reçut la mort l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept, aux ides de février. Théophile, étant dans le palais du proconsul, reçut les roses, et il crut en Jésus-Christ, et il obtint la couronne du martyre.

LÉGENDE DE SAINT FIRMIN.

Il y eut, au temps de Dioclétien et de Maximien, dans une ville d'Espagne qui a nom Pampelune, un sénateur du rang le plus distingué, qui s'appelait Firme, et il donna à son fils le nom de Firmin, et il le confia à un saint prêtre pour qu'il fût instruit dans les choses divines. Quand le bienheureux Firmin eut atteint l'âge de dix-sept ans, il était déjà très-recommandable par son savoir et par la régularité de ses mœurs, et il fut envoyé à Honorat, évêque de Toulouse, afin d'être, lui aussi, ordonné évêque, et d'aller prêcher Jésus-Christ à toutes les nations. A l'âge de trente-un ans, Frmin revint et rejoignit Honestus, son ancien précepteur, et abandonnant ensuite toutes choses, il alla dans les Gaules, et arriva à la ville d'Angers, où il resta trois ans et trois mois, occupé à la prédication, et il convertit beaucoup de monde ; il se rendit ensuite à Beauvais afin de lutter, pour la foi, contre le gouverneur Valérius. Il essuya beaucoup de mauvais traitements, et il fut retenu en prison jusqu'à la mort de Serge, successeur de Valérius. Mais alors le peuple lui rendit la liberté, et après qu'il eut baptisé un grand nombre de fidèles, et fondé des églises, il s'en alla à Amiens, et, en quarante jours, il baptisa trois mille hommes. Instruits de cela, Longulus et Sébastien, gouverneurs du pays, vinrent de Trêves à Amiens, et firent amener devant eux et devant une grande assemblée le bienheureux Firmin, qui confessa avec énergie la foi de Jésus-Christ ; le gouverneur, craignant qu'il ne s'élevât une sédition parmi le peu-

ple, ordonna de trancher la tête au martyr dans sa prison. Le sénateur Faustinien, qui l'avait reçu chez lui, et qui avait reçu de ses mains le baptême, enleva le corps du martyr durant la nuit, et l'ensevelit honorablement. Et peu de temps après, le gouverneur Sébastien fut tué dans une sédition.

LÉGENDE DE SAINTE BRIGIDE.

Sainte Brigide, vierge, illustra l'Écosse par sa sainteté et par ses miracles. Elle naquit de parents pieux et d'un rang élevé; et, dès son enfance, elle se distingua par sa pureté et par son application aux choses célestes, et elle fit des progrès continuels dans la vertu. Sa mère l'avait envoyée pour recueillir le beurre fait avec le lait des vaches, et pour rendre compte du poids de cette marchandise, ainsi que les jeunes filles sont d'ordinaire chargées de ce soin dans ce pays; et Brigide, pratiquant l'hospitalité, et plus jalouse de plaire à Dieu qu'aux hommes, donna aux pauvres et aux étrangers abondamment du lait et du beurre. Et quand vint le moment où chacune devait rendre compte du produit des vaches, les compagnes de Brigide firent apporter ce qu'elles avaient à montrer, et la vierge se troubla, car ayant tout donné, elle n'avait rien à apporter. Elle redouta le courroux de sa mère, et elle s'adressa au Seigneur dans une fervente oraison. Dieu l'exauça, et, après sa prière, elle se trouva avoir plus de beurre que toutes ses compagnes, et elle le donna à sa mère. Peu de temps après, ses parents voulurent qu'elle se mariât; mais elle, inspirée du Ciel, était résolue à garder sa virginité et à se consacrer à Jésus-Christ. Elle alla trouver un très-pieux évêque, du nom de Machillas, et il lui posa sur la tête un voile blanc et un manteau de même couleur; elle se prosterna avec humilité en offrant au Seigneur sa couronne virginale, et lorsqu'elle toucha la base de l'autel, qui était en bois, ce bois verdit aussitôt, et il resta ainsi fleurissant à ce jour, et il guérit

les maladies des fidèles. Des lépreux demandaient de la bière à sainte Brigide, et comme elle n'en avait pas, elle prit de l'eau, la bénit, et la leur donna ainsi transformée en bière excellente. Elle changea une pierre en sel, pour se rendre à la prière de quelqu'un qui lui demandait, au nom de Dieu, de lui donner du sel. Elle rendit la vue à un aveugle-né. Quelques méchants lui volèrent des bœufs, et ayant ensuite voulu traverser une rivière, ils se noyèrent; et les bœufs gagnèrent la rive sains et saufs, et revinrent d'eux-mêmes chez sainte Brigide. Et, après que Dieu eut opéré par son entremise beaucoup d'autres miracles, elle s'endormit dans le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT MARCEL.

Le bienheureux Marcel naquit à Paris. Citoyen du paradis, il fut humble sur la terre; élevé dans le ciel, il naquit de parents de condition ordinaire, mais il brilla par ses mérites. Ne jamais souiller son corps ni son âme par le péché, ce fut la seule noblesse à laquelle il prétendit. Chercher à se distinguer par ses bonnes mœurs plutôt que par l'orgueil de sa naissance; préférer donner de bons et efficaces exemples, au lieu d'être vain de l'ancienneté de sa race; s'efforcer de servir Dieu avec un cœur pur en cachant au-dedans de soi des trésors de mérite, c'est ce qui excita toujours le désir de Marcel, pauvre, il est vrai, mais grand par sa charité, son humilité, sa chasteté et ses mortifications. Dès son enfance et jusque dans sa vieillesse, il fut tellement ami de la règle, qu'il ne paraissait pas qu'il eût rien de fragile dans un corps fragile. Tels furent donc ses principes depuis les premiers jours de son sacerdoce et de sa cléricature, durant lesquels il se préparait, à son insu, au rang où la Providence devait bientôt l'élever. Foulant ainsi aux pieds les pompes et les crimes du monde, et animé par la perspective d'une palme éternelle, il entra courageusement dans la lice, offrant pour prémices de

son sacrifice les victoires remportées sur les penchants de la chair et sur l'orgueil de l'esprit. Les premiers emplois qui lui furent confiés étaient de peu d'importance, mais il s'efforça de les remplir avec un soin extrême et sans manquer à rien. Cependant, alors qu'il était encore simple clerc, il opéra un miracle fort notable : étant entré une fois dans l'atelier d'un forgeron, cet ouvrier le contraignit à retirer de la fournaise une masse de fer rouge, exigeant qu'il la tînt à la main pour en dire le poids ; le bienheureux alors, voulant montrer qu'il faut toujours obéir dans ce qui n'est pas mal, sans cependant présumer de soi-même, prit le fer rouge avec la main, et, l'ayant soulevé, dit : « Quant à être brûlant, il l'est en effet, mais il ne pèse que neuf livres. » Et le fer ayant été mis dans une balance, après qu'on l'eut laissé se refroidir, on trouva que le saint avait dit vrai. — Alors qu'il était encore sous-diacre, un jour de l'Épiphanie, l'eau de la Seine qu'il présentait au bienheureux Prudence, évêque, pour l'ablution des mains, se trouva, par un admirable changement, avoir la saveur du vin. L'évêque, rempli d'étonnement, ordonna de verser de ce vin dans le calice ; et la messe ayant été célébrée, tout le peuple reçut la communion de ce même calice, qui cependant resta, malgré le grand nombre des assistants, entièrement plein. Beaucoup de malades recouvrèrent, dans la suite, la santé par la vertu de ce vin miraculeux. — Notre saint ayant un jour offert à son évêque de l'eau pour se laver les mains, le liquide exhala aussitôt un parfum de baume, et pendant qu'on le répandait, il parut comme une espèce de chrême, en sorte que le prélat croyait s'être oint plutôt que lavé, et demandait d'autre eau pour purifier l'onction de ses mains. Le vénérable Prudence comprit par cette merveille, dont il rendit grâce à Dieu, tout le respect que méritait Marcel, et il se regarda à l'avenir comme son inférieur plutôt que comme son supérieur. — Une femme de race noble selon le monde, mais bien méprisable à cause de ses vices, dont son rang accroissait le scandale, ayant rendu le dernier soupir, fut portée en grande pompe à son cercueil ; mais voici ce qui en arriva, et ce qu'il est impossible de raconter sans une secrète horreur et un profond sentiment de compassion pour la défunte : un horrible serpent vint pour dé-

vorer son cadavre, et cette bête prit pour demeure le tombeau de la malheureuse, dont les restes lui servaient de nourriture. Les habitants de ces lieux s'enfuirent alors de leurs demeures tout épouvantés. Le bienheureux Marcel comprit que c'était lui qui devait triompher du monstre ; il rassembla donc le peuple de la cité, puis, les ayant laissés à quelque distance, il s'avança seul au lieu du combat. Lorsque le serpent, sortant d'un bois, s'en revenait vers le sépulcre, Marcel se présenta devant lui en priant ; le monstre, dès ce moment, sembla demander grâce en baissant la tête et en agitant la queue ; il suivit ensuite le saint évêque pendant près de trois milles à la vue de tout le peuple, qui rendait grâce à Marcel, et qui accablait d'invectives son ennemi. Alors saint Marcel lui parla ainsi impérativement : « Dès ce jour, va habiter les déserts, ou replonge-toi dans la mer. » Et depuis on n'en a plus vu aucune trace. C'est ainsi qu'un faible prêtre, vainqueur d'un ennemi puissant, se montra le sauveur de son pays, et que le bâton pastoral eut plus de vertu que les machines de guerre. Si donc il faut estimer les hommes par leurs œuvres, la France doit s'enorgueillir de saint Marcel, autant que Rome de saint Sylvestre, avec cette différence seulement que celui-ci tua un dragon, et que l'autre le contraignit à obéir. Tout ceci n'est qu'une faible partie des choses que fit Marcel, toujours d'un commerce doux, animé de l'esprit de sainteté, digne, par la conduite qu'il mena toujours, de la plus haute des récompenses, celle de régner éternellement avec le Seigneur. Il quitta ce monde le huitième jour des calendes de novembre, pour aller se réunir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire, honneur et puissance.

LÉGENDE DE SAINTE OTILIE.

Otilie étant venue au monde aveugle, son père voulut la tuer. a mère la remit alors à l'une de ses servantes pour la nourrir, et

elle lui ordonna de s'enfuir bien loin avec l'enfant. Lorsque cette servante était ainsi dans une retraite avec la petite Otilie, Notre-Seigneur apparut à Érard, évêque dans le pays de Bavière, et il lui dit : « Va à tel monastère, qui s'appelle la Palme, et tu y trouveras une petite fille aveugle de naissance ; tu la baptiseras, et tu lui donneras le nom d'Otilie, et peu après son baptême elle recouvrera la vue. » Ce qui arriva en effet. Otilie vécut longtemps dans l'exercice de la piété, et elle envoya à son frère des lettres pleines de douceur, pour que son père se réconciliât avec elle et la rappelât. Son père n'ayant pas voulu y consentir, le fils, sans le consulter, envoya chercher sa sœur. Alors le père, furieux, frappa si rudement son fils qu'il en tomba malade et qu'il mourut. Ce malheur affligea tellement le père, qu'il changea tout à fait de conduite ; il envoya chercher sa fille, et il fit don de tous ses biens au monastère qu'elle fonda. Ensuite il mourut. Otilie, sachant que son père brûlait dans le purgatoire, pria avec tant de ferveur, et versa tant de larmes, que le ciel s'ouvrit au-dessus d'elle, et une grande lumière l'entoura, et elle entendit une voix qui disait : « Ton père est délivré à cause de toi, et les anges le conduisent pour le placer dans le chœur des patriarches. » La sainte ne mangeait jamais, hormis les jours de fêtes, que du pain d'orge et des légumes. Une peau d'ours lui servait de lit, et une pierre de coussin. Comme le chemin de la montagne sur laquelle était situé son monastère était d'un accès difficile pour les pèlerins et pour les pauvres qui allaient demander l'aumône, elle fit construire dans la vallée un hôpital, et la situation de ce lieu ayant plu aux sœurs, le couvent y fut transféré. Là, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, Otilie planta de ses propres mains trois tilleuls, qui sont encore aujourd'hui fort utiles en prêtant leur ombre à ceux qui prient. La sainte remplit miraculeusement de vin un vase qui s'était trouvé vide par suite de la distraction d'une des religieuses pendant l'office sacré. Comme elle avait recouvré la vue lors de son baptême, elle portait une dévotion toute spéciale à saint Jean-Baptiste, et elle songea à lui construire une église. Une nuit, elle se mit en oraison au-dessus de la pierre sur laquelle s'élève aujourd'hui une grande croix de bois, et elle pria saint Jean de

lui indiquer où devait s'élever cette église, et quelles devaient en être les dimensions. Et saint Jean lui apparut, entouré d'une grande clarté, et il avait la même figure que lorsqu'il baptisa Jésus-Christ, et il lui montra l'emplacement de l'église, sa longueur et sa largeur. Une des religieuses vit la clarté, mais elle ne vit pas saint Jean, et Otilie lui défendit de révéler à qui que ce fût cette vision avant sa mort. Lorsque l'on construisit l'église, des bœufs qui traînaient une charrette chargée de pierres tombèrent du haut d'un coteau élevé de quatre-vingts pieds, et ils se relevèrent sans avoir éprouvé aucun mal, et ils se remirent d'eux-mêmes à traîner leur fardeau. C'est dans cette église qu'Otilie ensevelit de ses propres mains sa nourrice, et quatre-vingts ans plus tard le tombeau fut ouvert, et l'on trouva parfaitement conservée la mamelle droite de cette femme, celle qu'avaient pressée les lèvres d'Otilie pour en exprimer le lait, et le reste du corps était réduit en cendres. Après une carrière remplie de vertus, la bienheureuse Otilie, sachant que sa fin était prochaine, réunit autour d'elle ses religieuses dans le monastère de saint Jean, et leur recommanda de prier pour elle et pour son père. Elle leur dit ensuite d'aller dans la chapelle de la Sainte Vierge, et d'y réciter le psautier. Tandis qu'elles le faisaient, elle expira, étant demeurée seule, et la maison fut remplie d'une odeur si suave, que l'on aurait dit que l'on y avait brûlé une quantité de parfums des plus exquis. Lorsque les sœurs revinrent, et qu'elles trouvèrent l'abbesse étendue sans vie, et sans avoir reçu le saint viatique, elles se mirent en prières, et Otilie ressuscita, et leur dit : « Pourquoi me troublez-vous ? J'étais avec sainte Lucie, et j'étais en possession de cette joie que l'œil ne voit point, que l'oreille n'entend point, et qui n'a jamais pénétré dans le cœur de l'homme. » Elles répondirent : « Nous serions toutes troublées si vous mouriez privée de la sainte communion. » Alors Otilie prit de ses mains le calice qui lui était présenté, et dans lequel était le corps du Seigneur, et elle communia ; et depuis, ce calice a toujours été conservé avec une extrême vénération. L'odeur répandue dans le monastère s'y maintint huit jours entiers. La sainte se trouvait ainsi réunie à sainte Lucie, et elle fut martyre de deux manières, par le désir qu'elle avait eu du martyre,

et par la mortification continuelle qu'elle avait infligée à sa chair.

LÉGENDE DE SAINT CLAUDE.

Claude était originaire de la noble maison de Salins. Il fut, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de sept ans, élevé avec le plus grand soin chez ses parents, dans l'amour de Dieu; il fut ensuite remis aux maîtres les plus habiles, pour être instruit dans les lettres. Sous leur direction, il apprit très-rapidement, non-seulement les arts que l'on nomme libéraux, mais encore les livres de l'ancien et du nouveau Testament, et les histoires de la vie des Saints, et il s'appliquait de toutes ses forces à cette étude. Il était, dès sa jeunesse, obéissant de caractère, fervent de cœur, et adonné à la pratique des œuvres de piété. Il ne laissait s'écouler aucun jour sans faire quelques bonnes œuvres, et quoiqu'il fût d'un âge fort tendre, il n'y avait rien de puéril dans sa manière d'agir. On ne le vit jamais aux danses ni aux spectacles mondains, mais, s'associant aux personnes religieuses et honnêtes, il discourait avec elles de l'exercice des vertus. Et ses paroles, assaisonnées du sel de la sagesse, étaient tellement pleines de raison et de douceur, qu'il gagnait l'affection de tous ceux qui l'entendaient, lesquels concevaient du respect pour lui. Il évitait de se mêler aux personnes déshonnêtes ou dissipées, et jamais il ne parlait à une femme sans un motif important. Il fréquentait, par-dessus tout, les églises du Seigneur, et les dimanches et jours de fêtes il assistait, avec la plus grande dévotion, aux offices canoniques et aux sermons. La renommée de sa sainteté s'agrandissant, il fut, lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, élu chanoine de l'église de Besançon, et, redoublant de zèle dans la pratique des vertus, il assistait assidûment à tous les offices du jour et de la nuit. Il étudiait avec ardeur les différents livres de l'Écriture sainte, se conduisant en tout comme un parfait serviteur de Dieu, et exempt de tout blâme. Le bruit de ses vertus se répan-

dit dans la Bourgogne entière. Chaque jour, excepté les dimanches et les fêtes solennelles, il ne prenait de nourriture qu'une seule fois, et il passait fréquemment les nuits à prier ou à méditer. Il était chanoine depuis douze ans, lorsque l'évêque vint à tomber malade ; le bienheureux Claude redoutant, ce qui arriva en effet plus tard, d'être nommé à sa place, quitta pour quelque temps la ville et se retira chez ses parents. Il en fut très-bien accueilli, et il demeura avec eux, se livrant aux exercices de la piété. Il arriva alors que l'évêque vint à mourir, et il s'éleva entre le peuple et le clergé une dissension violente au sujet du choix de son successeur, les uns voulant nommer un tel, et les autres insistant pour un autre choix. Enfin, ils se mirent tous en prière, et supplièrent humblement et avec larmes le Seigneur de leur faire savoir sur qui devaient se porter leurs suffrages. Et ils entendirent une voix qui venait du ciel, et qui leur dit de cesser de pleurer, et d'élire Claude. Les chanoines, remplis de joie, l'élurent d'une voix unanime, et se rendirent tous à la ville de Salins, accompagnés des notables de la ville, pour lui notifier sa nomination. Cédant à leurs prières et à leurs larmes, et sachant qu'il ne pouvait résister à la volonté divine, il donna son consentement, et son élection fut confirmée par le souverain pontife. Il conserva toute sa gravité et toute sa prudence, administrant son diocèse en bon père de famille, le visitant fréquemment, adressant aux pécheurs de douces exhortations pour les amener à résipiscence, et se livrant aussi à une contemplation assidue des choses du ciel. Après avoir administré durant sept ans, il voulut renoncer tout de bon aux soucis et aux tracas du monde, et ne plus vivre que pour Dieu : ayant donc arrangé toutes choses de la façon la plus convenable, il quitta la ville et son palais, et, suivant l'avis que lui donna un ange, il se retira au monastère de Saint Eugende, dans le Jura, et il adopta la vie monastique sous la règle de saint Benoît. Là, il donna plus que jamais l'exemple de la ferveur et de l'humilité, s'acquittant de tous ses devoirs avec une ponctualité extrême, et ne cessant de prier et de jeûner. L'abbé du monastère, homme saint et prudent, voulut le mettre à la tête de la communauté, et lui fit à cet égard les plus vives instances ; mais le bienheureux Claude

s'y refusa. Cinq ans plus tard, ce même abbé étant allé, plein de mérite, vers le Seigneur, les frères choisirent d'une voix unanime Claude pour le remplacer, et il céda enfin à leurs prières. Ainsi, plus il chercha à s'humilier en ce monde, plus il mérita auprès de Dieu et des hommes d'être exalté. Et ce n'était pas seulement des ecclésiastiques, mais encore beaucoup de nobles et de bourgeois, qui, attirés par le renom de sa sainteté, venaient à lui, et lui demandaient ses conseils pour arriver à la perfection. Le saint les accueillait tous avec bonté et sans distinction de personne, et il les conduisait au plus haut degré de la vertu.

Il se vérifia alors les paroles qu'avait dites Jésus-Christ : « Celui qui abandonnera pour moi sa maison ou ses champs, ou son père ou sa mère, recevra au centuple récompense dans ce monde. » Car des rois et des princes firent au monastère de Saint-Claude de grandes largesses ; entre autres Clodovée, roi de France, lui accorda une rente annuelle et perpétuelle de cinquante boisseaux de froment et d'autant de boisseaux d'orge, et cinquante livres d'argent. La quatrième année du règne de Childebert, le bienheureux Claude, après avoir servi durant cinquante ans Jésus-Christ dans ce monastère, soupirait de toute son âme vers le Seigneur, et il éprouva une légère maladie. Prévoyant que sa fin était proche, il réunit autour de lui tous les moines, et il leur adressa une exhortation pathétique, les engageant à mettre l'amour divin au-dessus de toutes choses. Il passa ensuite trois jours en prière, et le quatrième jour il se rendit à la chapelle, et reçut avec la plus grande dévotion les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; il ordonna ensuite que son corps ne fût point enterré ailleurs que dans le monastère, car il voulait éviter les pompes du monde. Le cinquième jour, vers l'heure de none, ayant élevé les bras au ciel, il rendit l'esprit à son Créateur. Son corps fut déposé dans l'église de Saint Eugende, où il se conserve encore aujourd'hui sain et entier, et il opéra d'innombrables miracles, et si l'on essayait de les relater tous, on fatiguerait beaucoup le lecteur ; mais nous en relaterons ici quelques-uns, renvoyant pour les autres à un grand volume qui est conservé dans la susdite église, et où ils sont consignés en détail. Un jeune homme, attiré par la célébrité

de la sainteté du bienheureux Claude, vint en pèlerinage à son couvent, et il périt étouffé dans la grande multitude qui s'y était réunie en même temps. Et le cadavre fut porté devant le sépulcre du saint, et, comme les assistants priaient à genoux et en versant des larmes, le jeune homme ressuscita et fut rendu en parfaite santé à ses parents. Deux enfants jouaient sur le bord de la rivière qu'on appelle le Doubs, et le pied leur glissa, et ils tombèrent dans l'eau ; le courant était rapide, et ils furent emportés, et leur mère courait sur le rivage en s'arrachant les cheveux, et en jetant des cris de désespoir. Au bout de l'espace d'un stade, les enfants furent retirés des eaux : l'un d'eux était mort, l'autre était à moitié privé de vie ; mais leurs parents ayant invoqué l'assistance de Dieu et de saint Claude, ils se trouvèrent aussitôt tous deux allègres et dispos. Un autre miracle admirable s'opéra en l'an du Seigneur mil trois cent quarante-deux. Une femme, nommée Étiennette, de la ville de Lyon, souffrait d'une grave infirmité, et elle avait perdu la main gauche, et le mal continuait de lui attaquer le bras ; ayant entendu parler des miracles que le Seigneur opérait par l'intercession du bienheureux Claude, elle se rendit au monastère où était conservé le corps du saint. Elle y resta plusieurs jours en prières ferventes, et le jour de Saint-Laurent elle fut placée sur l'autel qui est au-dessus des reliques du saint, et elle y demeura longtemps comme en extase. Etant revenue à elle, elle ne ressentit plus aucune douleur, et elle trouva que sa main était entière et guérie. Ce miracle ayant fait grand bruit, maître Barthélemy de Boscut, licencié en l'un et l'autre droit, vicaire official de Lyon, cita cette femme devant lui, et lui fit montrer devant le peuple sa main miraculeusement rendue. Et depuis cette époque, la fête de saint Claude se célèbre avec grande solennité au diocèse de Lyon. Une jeune fille, nommée Isabelle, était d'une grande beauté, et elle s'associait à des hommes de sang et à des incendiaires, ajoutant à une vie coupable un commerce honteux de ses charmes. S'attachant ensuite à un militaire, elle vint dans la v lle d'Arbois, où elle se livrait à toutes sortes de déréglements. Cette malheureuse était témoin des miracles opérés par saint Claude, et, un jour qu'elle assistait à l'office divin, elle fut

tout d'un coup illuminée de la lumière intérieure, et elle perdit en même temps la vue, et les assistants furent tout étonnés de la voir se prosterner par terre en pleurant, et en disant qu'elle n'y voyait plus. Et le soir du dimanche suivant, son aveuglement persistait, et son cœur se tournant vers Dieu, elle se purifia par une confession sincère des souillures du péché. Ayant ensuite coupé ses cheveux, elle s'en remit avec une pleine contrition à la miséricorde de Dieu et à saint Claude. Et elle recouvra la vue, et elle persévéra dans la pénitence. Il y avait un jeune homme qui gardait les troupeaux, et il devint aveugle par accident, et il ne pouvait recevoir nulle consolation. Et le bienheureux Claude lui apparut en vision, et lui dit : « Pourquoi te troubles-tu et pourquoi le chagrin s'est-il emparé de ton cœur? Lève-toi et viens à moi, et je te guérirai. » Le jeune homme lui répondit : « Maître, j'ignore quelle est ta demeure, et je ne sais où te trouver. » Et le saint lui répondit : « Questionne et cherche jusqu'à ce que tu le trouves, et sache que je me nomme Claude.» Le jeune homme se fit conduire à un prêtre, et lui raconta tout ce qui était arrivé. Le prêtre le réprimanda de ce qu'il n'avait pas obéi plus tôt au serviteur de Dieu en se rendant tout de suite au monastère de Saint-Claude; et le jeune homme y fut, et, s'étant prosterné devant le tombeau du saint, il recouvra la vue, et il racontait à tous les miracles que Dieu avait opérés en sa faveur.

LÉGENDE DE SAINTE BARBE.

Il y avait à Nicomédie, du temps de l'empereur Maximien, un païen du nom de Dioscore, qui était d'une famille très-distinguée et qui possédait de grandes richesses. Il avait une fille d'une grande beauté, qui se nommait Barbe. Son père l'aimait beaucoup; et afin que nul homme ne pût la voir, il la renferma dans une tour très-haute qu'il fit élever. Dès son plus jeune âge, Barbe, sentant le néant des choses terrestres, commença à s'appliquer

à la méditation des choses du ciel. Étant une fois entrée dans un temple, et voyant le long des murailles les statues des idoles, elle demanda à ses parents : « Qu'est-ce que signifient ces images d'hommes? » Ses parents lui répondirent : « Tais-toi; ce ne sont pas des hommes, mais des dieux, et ils veulent être adorés. » Barbe dit : « Autrefois furent-ils des hommes? » Et on lui répondit qu'oui. Et elle réfléchissait là-dessus le jour et la nuit, se disant en elle-même : « Si nos dieux ont été des hommes, ils sont donc nés comme des hommes, ils sont morts comme des hommes; s'ils étaient dieux, ils ne seraient point nés et ils ne seraient point morts; car la Divinité, à ce qu'il me semble, ne commence point et ne peut cesser. » Elle en vint donc à mépriser ces prétendus dieux de bois ou de pierre; mais il lui manquait encore la connaissance du vrai Dieu.

Sur ces entrefaites, la renommée se répandit à Nicomédie qu'il y avait à Alexandrie un homme d'une sagesse prodigieuse, nommé Origène, qui démontrait l'existence du vrai Dieu et la vanité des idoles. En apprenant cela, Barbe fut remplie de joie, et elle songeait comment elle pourrait faire pour aller l'entendre; mais elle n'osa pas en parler à son père, et elle adopta l'idée d'écrire à Origène; ce qu'elle fit en ces termes : « A Origène d'Alexandrie, dont la gloire est universellement répandue, moi, Barbe, de Nicomédie. Ta servante soupire pour que tu la conduises à la connaissance du vrai Dieu. Dès la première lueur de ma raison, j'ai éprouvé dans tout mon cœur le plus vif désir d'arriver à cette connaissance, et j'ai toujours pensé que la Divinité ne pouvait être dans des images, œuvre de nos mains, incapables de parler et d'entendre. J'ai pensé aussi que ceux qui avaient été des hommes, et qu'on représentait comme des dieux, ne pouvaient pas l'être; car l'homme commence et finit, mais Dieu est avant tous les temps et après tous les temps. Et j'ai mis ma confiance en ce Dieu qui m'est inconnu, mais qui a créé toutes choses; je lui ai voué mon amour, et je n'épargnerai rien pour arriver à le connaître. La renommée de tes talents est venue jusqu'à moi, et j'ai pensé, père vénérable, que tu m'amènerais à la science de ce Dieu que tu prêches. Et j'espère que tu dissiperas les ténèbres de mon ignorance et que tu me conduiras

à la lumière de la vraie foi. » Ayant envoyé sa lettre à Origène, elle pria le Seigneur en versant des larmes et en disant : « Seigneur, affermissez le pied de celui que j'ai envoyé à votre serviteur, afin que la lumière que j'ai réclamée m'arrive. » Le messager arriva à Alexandrie, et il trouva Origène dans le palais de la mère de l'empereur Alexandre, Mamée, et il était occupé à prêcher la doctrine de Jésus-Christ. Il reçut avec grande joie la lettre de Barbe, et il loua Dieu de ce qu'il suscitait une pareille ferveur, et il s'empressa de lui répondre ainsi : « Origène, indigne prêtre de Jésus-Christ, et peut-être son prédicateur, demeurant encore à Alexandrie, à Barbe, de la race des gentils, mais par adoption de la race des enfants de Dieu et de Jésus-Christ. Je vais t'enseigner, ainsi que tu me le demandes, quel est le vrai Dieu. Sache qu'il est un en substance et trois en personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Celui qui croit en cette doctrine a ce qu'il faut pour parvenir à Dieu. Ajoutes-y donc créance pour compléter ce qui manque à la plénitude de ton désir; consulte mon envoyé, il t'informera de la loi de Dieu et il te lira les livres saints qu'il porte avec lui. Ne redoute pas d'être exposée à de grands tourments pour le nom de Jésus-Christ. Il a dit : « Celui qui perd pour moi son âme en ce monde, la gardera dans la vie éternelle. » Origène envoya un de ses disciples pour conférer avec Barbe, et quand on lui dit qu'il était arrivé, elle dit aussitôt de le faire entrer. Le serviteur de Dieu la salua au nom de Jésus-Christ. Et voilà que son père survint, et, voyant un inconnu, il s'effraya et il dit : « Quel est cet homme et que vient-il faire? » L'Alexandrin répondit qu'il était instruit de la science de la médecine, et qu'il avait un maître qui, contre l'usage des médecins, guérissait aussi les âmes. Le père de Barbe, entendant cela, se retira et les laissa converser. Et le chrétien, qui se nommait Valentin, expliqua à Barbe les mystères sacrés de la religion, et il la baptisa dans cette même tour où son père l'avait mise, et il lui remit les livres envoyés par Origène. Elle s'appliqua beaucoup à les lire, et elle fit, quoique sans maître, de très-grands progrès dans la science des choses divines.

On lit qu'à cause de sa beauté des nobles du pays s'éprirent d'amour pour elle, et ils parlèrent à son père afin qu'elle prît

un époux. Et son père, allant la trouver dans la tour, cherchait à l'y décider, en disant : « Ma fille, des personnages puissants se sont souvenus de toi, et m'ont dit qu'ils te prendraient en mariage ; qu'est-ce que tu veux faire ? » Elle répondit à son père en le regardant avec courroux : « Ne me force pas à agir ainsi, mon père. » Il la quitta, et, se séparant d'elle, il fit venir un grand nombre d'ouvriers, et il leur ordonna de construire une maison de bains, et il s'en alla dans un pays éloigné. Barbe descendit de la tour pour voir ce que l'on avait fait, et elle vit que du côté du nord il n'y avait que deux fenêtres, et elle dit aux ouvriers : « Pourquoi avez-vous fait ces deux fenêtres ? » Et ils répondirent : « Votre père l'a ainsi commandé. » Elle répondit : « Faites-moi une autre fenêtre. » Et ils répliquèrent : « Nous craignons que votre père ne s'irrite contre nous. » Elle leur dit : « Faites ce que je vous dis, et j'amènerai mon père à donner son approbation. » Ils firent donc une autre fenêtre. Barbe plaça de sa propre main, du côté de l'orient, dans cet édifice, une croix précieuse ; et, remontant dans la tour, elle vit les idoles qu'adorait son père. Obéissant à l'inspiration de l'Esprit saint, elle leur cracha à la figure et elle dit : « Qu'ils deviennent semblables à vous, ceux qui vous font et ceux qui mettent en vous leur confiance. » Quand la bâtisse fut finie, son père revint de son voyage, et lorsqu'il vit les trois fenêtres, il dit aux ouvriers : « Pourquoi avez-vous fait trois fenêtres ? » Ils répondirent : « Votre fille nous l'a ordonné. » Il dit alors à sa fille : « Est-ce toi qui as commandé de faire trois fenêtres ? » Elle répondit : « J'ai eu de bonnes raisons pour agir ainsi ; car trois fenêtres illuminent l'homme entier. » Et son père la mena avec lui dans la salle des bains, et lui dit : « Pourquoi trois fenêtres éclairent-elles plus que deux ? » Elle répondit : « Il y en a trois qui illuminent le monde et qui règlent le cours des étoiles : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ils sont un en essence. » Alors son père, rempli de fureur, tira son épée pour la tuer. Mais la sainte fit sa prière à Dieu, et les murailles s'entr'ouvrirent, et elle fut transportée sur une montagne où étaient deux bergers qui faisaient paître leurs brebis. Son père se mit à sa recherche, et il alla vers ces bergers et il leur demanda s'ils avaient vu sa fille. L'un d'eux, voyant

combien le père était irrité parce qu'il ne savait point où elle était, se tut; l'autre l'indiqua du doigt. Sainte B abe maudit celui qui l'avait trahie, et sur-le-champ il fut changé en statue de marbre, et ses brebis furent métamorphosées en sauterelles; mais ce récit est apocryphe. Son père, la trouvant, la battit, la traîna par les cheveux et la chargea de chaînes. Il l'enferma dans un cachot et y mit des gardes, et il s'en alla prévenir de tout ce qui s'était passé le proconsul Marcien. Le proconsul voulut que Barbe fût amenée devant lui. Quand il la vit, il fut frappé de sa grande beauté, et il lui dit : « Si tu veux te sauver, sacrifie aux dieux immortels, ou tu mourras dans les plus grands tourments. » Elle répondit : « Je veux m'offrir en sacrifice à mon Dieu Jésus-Christ, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qui y est contenu. Quant aux démons que tu adores, le prophète a dit : Ils ont une bouche et ne parlent point; ils ont des yeux et ne voient point; ceux qui leur rendent hommage leur ressembleront. » Le proconsul, furieux, ordonna de la dépouiller et de la frapper sans ménagement à coups de nerf de bœuf; et quand tout son corps fut en sang, il prescrivit de la ramener en prison, jusqu'à ce qu'il eût décidé quel tourment il lui infligerait. Au milieu de la nuit, une grande clarté entoura la martyre, et Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Prends courage, ma fille; il y aura grande joie dans le ciel et sur la terre lors de ta passion; ne redoute point les menaces du tyran; je suis avec toi pour te préserver de tous maux. » Sainte Barbe ressentit une joie extrême des paroles du Seigneur, et le matin elle reparut devant le proconsul, qui, voyant qu'il ne restait sur elle nulle trace des coups qu'elle avait reçus la veille, lui dit : « Vois combien les dieux te sont favorables et combien ils t'aiment, puisqu'ils ont guéri tes plaies. » Barbe lui répliqua : « Tes dieux sont comme toi, sourds, aveugles et muets; comment auraient-ils pu me guérir? Celui qui m'a guérie, c'est Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant; mais tu ne le vois pas, parce que ton cœur est endurci par le diable. » Le proconsul, frémissant comme un lion irrité, ordonna qu'on lui brûlât les côtes avec des torches allumées et qu'on lui frappât la tête à coups de marteau. La sainte, regardant le ciel, dit : « Vous savez, Seigneur, que je souffre pour l'amour de vous; ne m'a-

bandonnez pas. » L'impie proconsul commanda qu'on lui coupât les mamelles; et elle dit : « Ne me rejetez pas hors de votre présence, Seigneur, et ne m'ôtez pas l'Esprit saint. » Il prescrivit ensuite qu'on la menât nue dans la ville, en la frappant; et elle dit : « Seigneur, vous qui êtes mon soutien et qui couvrez le ciel de nuages, couvrez mon corps, afin qu'il ne soit pas exposé aux regards des impies. » Et il descendit du ciel un ange qui lui apporta une tunique blanche. Le proconsul ordonna alors qu'on lui coupât la tête; mais son père se saisit d'elle et la mena dans la montagne, et elle fit cette prière : « Seigneur Jésus, à qui toutes choses obéissent, accordez que ceux qui invoqueront votre saint nom en se souvenant de mon martyre, trouvent leurs péchés mis en oubli au jour du jugement. » Et elle entendit une voix qui venait du ciel et qui répondit : « Viens, ma bien-aimée; repose-toi dans la demeure de mon Père qui est dans le ciel; ce que tu demandes t'est accordé. » Et la martyre eut la tête tranchée des mains de son propre père. Et lorsqu'il redescendit de la montagne, le feu du ciel tomba sur lui et le consuma, et il ne resta pas même vestige de lui.

Il y eut un homme puissant, un comte de Saxe, qui fit prisonnier son ennemi et qui l'enferma dans une tour, en défendant, sous les peines les plus grandes, que personne lui donnât à boire ni à manger. Après qu'il y fut resté quelques jours il pria, en gémissant, le gardien de la tour, de lui donner, pour l'amour de sainte Barbe, un peu de pain, afin qu'il ne mourût pas; le gardien ne fit pas attention à ses plaintes, et il gisait par terre défaillant; le gardien le crut mort, et demanda au comte la permission d'enlever le cadavre avant qu'il répandît une mauvaise odeur; on attacha donc une corde au cou de celui que l'on croyait mort, et on le précipita du haut du rocher; aussitôt qu'il eut touché le sol il se releva, et tous ceux qui étaient présents s'enfuirent, saisis de crainte. Il les rappela et leur dit de ne point avoir peur; et ils s'approchèrent de lui, et ils demandèrent comment il avait pu soutenir son existence, et il leur répondit : « Sainte Barbe m'a assisté dans toutes mes peines; c'est elle qui m'a soutenu dans ma chute, et je ne peux mourir avant de m'être confessé et d'être muni de la sainte communion. » Interrogé

pourquoi il avait obtenu cette grâce, il répondit : « Je n'ai manqué aucune année de jeûner et de prier le jour de la fête de sainte Barbe pour lui faire honneur, et c'est pourquoi elle a demandé à Dieu que je ne mourusse pas sans avoir reçu les sacrements. » Et dès qu'il les eut reçus, il expira. — Nous lisons aussi que du temps du roi des Romains, Adolphe, un comte fut mis à la tête du gouvernement des provinces de l'Orient, et un soldat fut accusé d'avoir fait violence à une jeune fille. Tandis qu'il était en prison, attendant son jugement, il demanda à se confesser, et son confesseur ayant reconnu qu'il était innocent, l'engagea à se vouer au service de sainte Barbe, et à promettre de ne pas revenir chez lui avant d'avoir fait un pèlerinage en son honneur. La femme réclamait à grands cris un jugement, et les juges s'étant réunis et ayant fait comparaître devant eux l'accusé, le condamnèrent à mort ; alors il se présenta quelqu'un que personne ne connaissait, et qui, ayant demandé la parole, prouva, par des raisons pertinentes et irrécusables, que le soldat n'était point coupable et que la sentence était injuste. Et les juges la révoquèrent ; et le soldat, rendu à la liberté, finit ses jours au service de sainte Barbe, et l'inconnu qui lui avait servi d'avocat disparut sans qu'on sût qui il était.

LÉGENDE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Saint Louis, qui a été roi de France, fut fils de l'illustre monarque du même nom qui fit la guerre aux Albigeois et au comte de Toulouse, et qui, revenant dans ses États après avoir extirpé l'hérésie, rendit son âme au Seigneur. L'enfant, privé de son père, demeura sous la tutelle de sa mère la reine Blanche, qui était fille du roi de Castille. Elle avait pour lui une affection extrême, et elle le mit sous la direction de saints religieux, pour la plupart de l'ordre des frères prêcheurs, afin qu'il fût instruit dans la foi et dans la pratique de la vertu. Et

lui, semblable à un autre Salomon, se montra supérieur à tous ceux de son âge et fit de grands progrès dans la sagesse et dans la connaissance des choses de Dieu. Et sa mère, se réjouissant de sa sainteté, lui disait souvent : « J'aimerais mieux, mon très-cher fils, te voir mourir que te voir offenser ton Créateur par un seul péché mortel. » Et le jeune Louis, profitant de cette parole, se préserva de tout vice, et, fortifié de la grâce divine, il atteignit au comble des vertus. Afin qu'un aussi beau royaume que le sien ne manquât pas d'héritiers, il prit une épouse, et il apporta le plus grand soin à élever les enfants qu'elle lui donna, leur enseignant par-dessus tout à craindre le Seigneur et à éviter tout péché. Le vendredi il leur défendait de porter des ornements de tête, à cause de la couronne d'épines placée à pareil jour sur la tête de Jésus-Christ. A l'exemple de l'apôtre, il châtiait son corps et le réduisait en servitude, le forçant ainsi à se soumettre à l'esprit, et longtemps il porta un cilice appliqué sur sa chair. Il jeûnait en tout temps le vendredi, et il redoublait ses austérités dans l'avent et le carême ; alors il s'abstenait de poisson et de fruits, se mortifiant à force de veilles, d'oraisons et d'abstinences qu'il dissimulait, et s'infligeant de rigoureuses disciplines. Chaque dimanche il avait coutume de réunir quelques pauvres dans un appartement écarté ; là, il leur lavait et leur essuyait en grande humilité les pieds et les mains ; il les embrassait, et il leur distribuait ensuite une certaine somme d'argent. Plus de cent cinquante pauvres trouvaient chaque jour dans son palais une nourriture abondante ; et à certains jours de l'année et aux vigiles des fêtes solennelles, il réunissait à table deux cents pauvres qu'il servait lui-même avant de prendre aucune nourriture. Lors de ses repas, il avait toujours auprès de lui trois pauvres vieillards auxquels il donnait avec empressement des mets que l'on servait devant lui, et il rendait ainsi, dans la personne des pauvres, hommage au Seigneur qui a voulu vivre dans la pauvreté. Il ne voulait porter aucun vêtement somptueux, écarlate ou de quelque couleur éclatante ; il rejetait les pelleteries précieuses, et il redoubla ainsi de simplicité lorsqu'il fut revenu de sa première expédition au delà de la mer. Il désirait avec une extrême ardeur que la foi fût de plus

en plus propagée. Ce zèle pour la foi le porta à se rendre en Égypte avec ses trois frères et les plus grands barons de son royaume, à la tête d'une très-nombreuse armée ; il eut, ainsi que ses gens, à souffrir beaucoup d'adversités ; il fut pris par les ennemis et jeté en une prison, mais il fut racheté pour une rançon très-modique, et remis en liberté. Il demeura ensuite cinq ans en Syrie, convertissant beaucoup de Sarrasins à la foi et rachetant un grand nombre de captifs chrétiens, et il ensevelit de ses propres mains les corps d'une foule de fidèles. Et il serait trop long de raconter tout ce qu'il eut à souffrir alors, et avec quel courage et quelle résignation il supporta tout cela, et quels exemples d'édification il donna. Ayant appris la mort de la reine sa mère, il consentit, d'après les instances de ses barons, à retourner en France, et lorsqu'il était sur mer, le navire qui le portait frappa deux fois sur une roche, avec une telle violence, que les matelots et les passagers se regardèrent comme perdus. Les prêtres et les clercs, épouvantés de cet accident, trouvèrent le roi qui était en prières devant le corps sacré de Notre-Seigneur. Et ce fut à cause de ses mérites et de ses prières que Dieu les délivra du péril auquel ils étaient exposés. A son retour en France, Louis fut accueilli avec une joie unanime et des plus vives. Et croissant toujours en vertu, il arriva au comble de la perfection. Il se mit alors à fonder des hôpitaux, à élever des asiles pour les pauvres, des monastères, des cloîtres et des églises. Il établit dans presque chaque ville de son royaume des maisons pour les aveugles et pour les religieuses, leur assignant des revenus avec des biens-fonds dont il leur assurait la propriété. Il fonda plusieurs couvents de différents ordres, et il les dota richement. Et notamment il fonda avec magnificence l'abbaye de Cîteaux et il lui assigna de grands biens. Et, dans cette même abbaye, on le vit servir à genoux un moine lépreux et lui porter à la bouche ses aliments; l'abbé et les autres témoins d'un pareil acte d'humilité et de charité ne pouvaient retenir leur larmes. Il avait une vénération toute particulière pour les saintes reliques, et il avait un zèle ardent pour contribuer à l'accroissement du culte de Dieu et des honneurs rendus aux saints. Il fit construire à Paris, dans son palais,

une magnifique chapelle, où il plaça, en grande pompe, la très-sainte couronne d'épines du Seigneur et un très-grand morceau de la vraie croix, et le fer de la lance qui perça le côté de Jésus-Christ, ainsi que d'autres reliques qu'il avait obtenues de l'empereur de Constantinople moyennant des peines infinies et des dépenses énormes. Il ne pouvait supporter aucune parole outrageante pour la foi, et il punissait avec rigueur les blasphémateurs. Un bourgeois de Paris avait, en prononçant d'horribles jurements, blasphémé contre Notre-Seigneur Jésus-Christ, et afin de châtier son péché et d'épouvanter par un exemple, le roi ordonna qu'on lui brûlât les lèvres avec un fer rouge, en disant: « Je consentirais de grand cœur à subir moi-même un pareil châtiment, pourvu que ce vice affreux du blasphème fût extirpé de mes États. » Les Sarrasins lui demandaient, lorsqu'ils traitaient avec lui au sujet de sa rançon, qu'il s'engageât à passer pour renégat de la foi chrétienne s'il ne tenait pas les engagements qu'il prenait; le roi s'y refusa constamment; et, comme ceux qui l'entouraient lui disaient qu'il pouvait le faire sans pécher, il répondit : « J'ai une telle horreur de l'idée de violer une parole donnée, que ma bouche ne peut exprimer que pareille chose soit possible. » Il refusa d'armer chevalier un Sarrasin de distinction, qui avait récemment tué le soudan, et il dit que jamais, dût-il lui en coûter la vie, il ne conférerait à un infidèle les insignes de la chevalerie. Il avait tant de vénération pour l'image de la sainte croix, qu'il redoutait de marcher dessus, et il enjoignit à des moines de ne point graver de croix sur les tombes et sur le pavé de leurs cloîtres, et il fit effacer celles qui avaient déjà été sculptées et qui pouvaient ainsi être foulées aux pieds. Il gouvernait avec la plus grande prudence, et il rendait la justice à chacun sans distinction de personne. Craignant que les causes des pauvres ne parvinssent que difficilement devant les juges, il se tenait deux fois par semaine dans un endroit d'où tout le peuple pouvait approcher, et il faisait expédier, avec toute la célérité possible, les affaires des personnes peu fortunées, et il faisait passer, par-devant toutes les autres, les affaires qui pouvaient concerner la religion. Il ne permettait point les duels, et il châtiait les méfaits, même des seigneurs les plus puissants. Afin

d'empêcher l'usure, il établit que nul juge ne pourrait déclarer valides les obligations contractées à l'égard des juifs ou autres usuriers reconnus. Après beaucoup d'années, instruit de la désolation qui régnait dans la Terre-Sainte, et ne pouvant supporter l'idée des maux qui affligeaient les fidèles, il se disposa à passer les mers avec ses fils et avec les seigneurs du royaume; et, durant la traversée, prévoyant que son dernier jour approchait, il engageait ses fils à imiter son exemple et à employer tous leurs efforts pour le service de l'Église et pour la délivrance de la Terre-Sainte. La flotte se dirigea vers Tunis, et l'armée ayant débarqué sans obstacles, l'on s'empara de l'ancienne ville de Carthage et du pays environnant. On établit ensuite un camp entre Carthage et Tunis pour y faire quelque séjour. Et là, le bienheureux Louis, après tant de bonnes œuvres, après tant de fatigues soutenues pour la foi, fut atteint d'une forte fièvre, et se mit au lit, Dieu voulant l'amener heureusement à la consommation de ses travaux, et lui faire recevoir le prix de ses peines.

La maladie s'aggravant, il reçut tous les sacrements de l'Église, conservant un visage serein, et se livrant à la prière sans interruption. Lorsqu'il sentit approcher son dernier moment, il se fit placer sur un lit de cendre, et il expira en prononçant ces mots : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » Et l'an du Seigneur mil deux cent soixante-dix, à la neuvième heure, il s'en alla heureusement vers Jésus-Christ. Son corps fut porté au sépulcre de ses pères, à Saint-Denis, en France, et il y opéra d'éclatants miracles, ainsi que dans d'autres lieux. Le jour de sa sépulture, une femme du diocèse de Seez, qui avait depuis longtemps perdu la vue, la recouvra par les mérites et les prières du saint roi. Un jeune homme, natif de la province de Bourgogne, sourd et muet de naissance, vint au sépulcre de saint Louis avec d'autres personnes, et il imitait les marques de vénération qu'il leur voyait donner, implorant ainsi l'assistance du saint. Et quand il l'eut fait quelque temps, ses oreilles s'ouvrirent et le lien de sa langue se rompit; et il parlait très-purement français, lui qui n'avait jamais entendu cette langue. Et la première fois qu'il entendit sonner les cloches, il fut saisi de frayeur, et il croyait que l'église allait s'écrouler sur lui. L'année

que le bienheureux Louis fut inscrit au catalogue des saints, il se fit, dans différentes contrées, un grand nombre de miracles en faveur de ceux qui l'invoquèrent. Un enfant s'était noyé à Évreux, près d'un moulin, et ses parents, désolés, le recommandaient aux suffrages de beaucoup de saints. Dieu, qui voulait glorifier un de ses plus zélés serviteurs, leur inspira de vouer l'enfant à saint Louis; et le corps ayant été porté, avec les offrandes accoutumées, à l'église des Frères-Prêcheurs, qui venait d'être élevée en l'honneur de saint Louis, l'enfant aussitôt se montra vivant.

LÉGENDE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Thomas d'Aquin, de l'ordre des Prédicateurs et docteur illustre, naquit de parents très-nobles; son père était Landolphe, de la puissante race des comtes d'Aquin, dont les domaines étaient situés sur les confins de la Campanie et du royaume de Sicile. Sa mère Théodora appartenait à l'une des grandes familles de Naples. Un saint ermite, nommé Bonus, prédit à sa mère sa grandeur future. Il naquit l'an du Seigneur douze cent vingt-cinq; et comme, étant encore à la mamelle, on le débarrassait un jour de ses langes pour le mettre dans un bain, obéissant à une impulsion divine, il étendit le bras, et ramassa un papier qui était par terre, et sur lequel était écrite la Salutation angélique, et sa mère eut la plus grande peine à le lui faire lâcher. A l'âge de cinq ans, ses parents l'envoyèrent au monastère du Mont-Cassin pour le faire instruire dans les premières notions des belles-lettres et dans la morale. A sept ans, on voulut qu'il se rendît à Naples pour y étudier les arts libéraux; et, doué d'une intelligence extraordinaire, il acheva de se rendre maître de toutes ces connaissances dans l'espace de sept ans, surpassant tous ses condisciples par son ardeur au travail et par ses progrès. Il avait l'âge de quatorze ans, lorsque, cédant à l'inspiration divine, il entra vierge dans le saint ordre des frères prê-

cheurs. Dans le cours de la même année, il fut conduit à Rome, et de là à Paris, afin d'être éloigné de ses parents. Durant la route, il fut enlevé à force ouverte par ses cousins, et conduit à sa mère, dans le château de la montagne de Saint-Jean, où il fut détenu et gardé en prison durant deux ans; mais il ne voulut pas quitter l'habit monastique dont il s'était revêtu, et rien ne put le décider à renoncer à la vie religieuse. Il se livra, dans sa captivité, à la prière, à la contemplation, et à l'étude des Écritures, et il y fit autant de progrès que s'il avait été à l'école d'un maître célèbre. Et il chassa, en la menaçant d'un tison enflammé, une femme qui avait tenté de l'induire au péché. Et cette victoire lui valut de Dieu le don qu'il ne ressentît depuis aucune révolte de la chair. Après être rentré dans le sein de l'ordre, il fut envoyé à Cologne, où il s'instruisit dans la philosophie et dans la théologie, sous le docteur Albert le Grand, et, durant l'espace de onze années, il apprit de lui beaucoup de choses. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-sept ans, il fut envoyé à Paris, où il prit le grade de bachelier en théologie. Après avoir donné avec succès des leçons sur les *Sentences*, et s'être attiré le respect et l'admiration générale, il fut, à l'âge de trente ans, nommé docteur en théologie. Il vécut encore vingt ans, et il écrivit des ouvrages très-profonds et très-savants, et le nombre des livres qu'il composa est à peu près de cent. Il obtint de Dieu une grâce toute spéciale, car dans les questions difficiles et douteuses, il en recevait la solution par une révélation divine, et par l'apparition des saints apôtres Pierre et Paul. Il était enflammé de l'amour de Dieu, et il était tellement absorbé dans la contemplation des mystères sacrés, que, même en mangeant, il y consacrait toutes ses pensées. Et lorsqu'il était à la table du roi saint Louis, il se croyait dans sa cellule, uniquement appliqué à l'étude. Aidé d'un secours tout particulier d'en haut, il donna l'explication d'une difficulté très-sérieuse au sujet du Saint-Sacrement de l'autel, que tous les docteurs parisiens n'avaient pu résoudre. Parfois, lorsqu'il était à prier, il fut ravi en extase, et l'on vit son corps élevé en l'air et se tenant à une ou deux coudées au-dessus de terre. Toutes les fois qu'il voulait dicter, écrire, enseigner ou disputer, il se mettait d'abord en

oraison, et ce qu'il voulait exprimer lui venait alors aussi facilement que s'il n'avait qu'à le lire dans un livre ouvert devant lui. Tel fut son amour pour la vraie sagesse, qu'il refusa le siége archiépiscopal de Naples, auquel le pape Clément IV voulait l'élever. Enfin ce docteur illustre fut appelé par le pape Grégoire X au concile qui se tint à Lyon aux calendes de mai, l'an du Seigneur mil deux cent soixante-quatorze, et, étant en chemin pour s'y rendre, il mourut dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine, au moment où commençait la cinquantième année de son âge. Lors de sa mort, il ne manqua point de miracles qui indiquèrent que le saint docteur avait quitté ce monde, et que sa félicité éternelle était commencée. Une étoile qui ressemblait à une comète se montra durant les trois jours qui précédèrent la mort du saint docteur, au-dessus du monastère où il était, et elle disparut lors de son décès. Le docteur Albert le Grand étant à table, dans la ville de Cologne, se mit tout d'un coup à verser des larmes, et il dit aux assistants : « Le frère Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, lui qui fut la lumière de l'Église, est aujourd'hui séparé de ce monde. » Le sous-prieur du couvent de Fosse-Neuve, où était mort saint Thomas, souffrait d'un grand mal aux yeux, qui l'avait rendu presque entièrement aveugle : il fit un vœu, et il fut conduit près du tombeau du saint, et il s'y mit en prières, et il recouvra la vue. Alors il s'écria en présence de toute la communauté : « Béni soit Dieu, qui a permis que, par les mérites de saint Thomas, j'aie été guéri. » Et il vécut longtemps après, et il devint évêque d'Ombrie. Il y eut aussi des miracles éclatants lors de deux translations du corps du saint. Ce corps vénérable répandait au loin une odeur très-suave, qui était le signe de la science répandue dans tout l'univers, et du parfum de toutes les vertus dont il avait été le modèle durant sa vie. Quatorze ans après sa mort, l'on ouvrit son sépulcre, et l'on trouva le corps intact et sans aucune corruption, non plus que les étoffes dont il était enveloppé ; il n'y avait que l'extrémité du nez qui paraissait avoir éprouvé un peu de diminution. Et il s'en exhala une odeur si agréable, que tous les moines se hâtèrent de sortir de leurs cellules, afin d'être témoins d'une semblable merveille. La comtesse Théodore demanda

à l'abbé de Fosse-Neuve la main droite du saint qu'elle n'avait pu enlever en cachette; sa requête ayant été accordée, l'on coupa cette main, et elle exhala un parfum délicieux. Quarante-deux ans après la mort de saint Thomas, un homme d'un rang éminent cherchait à se procurer des reliques du saint, afin de les placer dans une chapelle consacrée à la Sainte-Croix, qu'il faisait élever à Palerme; il vint dans la chapelle du château de Saint-Séverin, au diocèse de Salerne, et on lui montra la main dont nous venons de parler; il la regarda, et il fut aussitôt saisi d'un grand tremblement dans tout son corps, et il lui sembla que sa tête devenait énorme et d'un poids excessif. Revenant à lui, il se repentit vivement du peu de respect qu'il avait témoigné à ces saintes reliques, et il fut délivré de ce tremblement et de cette douleur à la tête. Il baisa la main du saint, et il reconnut qu'elle exhalait une odeur telle que jamais il n'en avait senti; et cette odeur s'attacha tellement à la cape dont il était revêtu, que longtemps après, ceux avec lesquels il était lui demandaient ce qu'il portait d'odoriférant sur lui. Et il conçut une grande dévotion pour saint Thomas, qu'il invoquait toutes les fois qu'il était en butte à quelque tentation fâcheuse, ou qu'il se trouvait en quelque danger, et il était aussitôt délivré de la tentation ou du péril. Et il faut remarquer que cette odeur merveilleuse qu'exhalent les membres du saint ne se manifeste pas à tous ceux qui les adorent, ni continuellement, mais que c'est selon la dévotion des fidèles et pour les récompenser, et il n'y a aucune odeur de chose terrestre qui lui ressemble. Et nous raconterons encore quelques autres miracles parmi beaucoup d'autres, afin de contribuer à accroître la piété des fidèles, et afin que Dieu soit plus amplement glorifié dans son saint, dont il a voulu manifester les mérites. Il y avait un chirurgien qui, depuis dix ans, était tellement tourmenté de la goutte, qu'il ne pouvait marcher; il se recommanda à Dieu et à saint Thomas, et, se prosternant près du tombeau du saint, quand il eut fait sa prière, il se trouva parfaitement guéri, et il rendit grâce au Seigneur et à saint Thomas. Un autre homme avait été privé de toute force, à cause d'horribles visions de fantômes, et il gisait comme mort, au point que du feu appliqué sur ses membres ne

lui arrachait aucune marque de sensibilité ; il fut porté au tombeau de saint Thomas, et bientôt il se releva parfaitement rétabli, et il revint comme du tombeau. Une jeune fille était atteinte d'une violente esquinancie, et elle ne pouvait rien manger et presque plus respirer : d'après le conseil de sa mère, elle se recommanda au saint docteur ; et le lendemain elle fut menée au monastère de Fosse-Neuve, et ayant appliqué sur sa gorge les saintes reliques, elle put aussitôt avaler du pain, et elle fut complétement guérie. Un frère convers du même couvent souffrait au bras droit et à l'épaule des douleurs extrêmement vives, et il ne pouvait faire aucun usage de son bras ; aucun des remèdes que lui avaient prescrits les médecins n'avait pu le soulager ; tout au contraire, ils n'avaient fait qu'aggraver son mal : il se recommanda humblement au saint, et lorsqu'il se réveilla, il se trouva tout à fait délivré de ces douleurs. Un enfant de quatre ans était affligé d'une enflure accompagnée de rougeur qui s'étendait depuis les côtes jusqu'aux pieds, et il était impossible de le toucher sans qu'il poussât de grands cris, et il était hors d'état de se mouvoir ; les médecins ne pensaient pas pouvoir le guérir sans avoir recours à quelque opération dangereuse. Or, la mère de l'enfant le recommanda avec ferveur à saint Thomas, et le plaça sur le tombeau du saint docteur, et l'enfant aussitôt se releva n'ayant plus de traces de son infirmité. A cause de tant de miracles, et d'une foule d'autres, qu'il serait trop long de rapporter, et qui manifestèrent la gloire de Thomas, le pape Jean XXII, étant à Avignon, l'inscrivit sur la liste des saints confesseurs, la septième année de son pontificat, et l'an de l'Incarnation treize cent vingt-trois.

LÉGENDE DE SAINT ANNEMOND.

Le bienheureux Annemond, illustre martyr et issu d'une famille distinguée, fut élevé à la cour du roi Dagobert, roi de France ; mais évitant les dangers du monde, il se conforma aux

préceptes de Dieu, et il mérita, à cause de sa sainteté, d'être porté sur le siége archiépiscopal de Lyon. Il captiva, par sa douceur et par sa charité, l'attachement des habitants du royaume, tout comme des étrangers; et quelques seigneurs, jaloux de ses vertus, l'accusèrent auprès du roi de nourrir des vues ambitieuses; et le roi l'exila loin de son diocèse. Mais l'homme de Dieu, supportant toutes ces tribulations sans s'en laisser abattre, se livrait assidûment au jeûne, aux veilles, à l'oraison et à toutes sortes de bonnes œuvres. Se conformant à l'exemple de son divin Maître, il pria pour ses persécuteurs et pour les méchants. Sachant que sa mort était proche, il se mit en prières; et comme la ville était entourée de soldats envoyés par le prince, le saint, ayant achevé de célébrer les saints mystères, dit au peuple: « Je vous prie, mes frères, de me pardonner tout ce que j'aurais pu faire qui vous eût offensés, et de ne pas m'en vouloir, car je n'ai jamais eu l'intention de fâcher aucun de vous en quoi que ce soit. » Et ils lui répondirent tous d'une voix unanime: « Pasteur chéri, vous n'avez jamais rien fait qui nous ait contristés: depuis le plus grand jusqu'au plus petit de nous, chacun a trouvé en vous un bienfaiteur. Pardonnez-nous nos fautes; implorez donc pour nous la clémence de Dieu. » Le prélat donna alors la bénédiction aux fidèles, et pria le Seigneur d'épargner son peuple. Il alla ensuite vers ceux qui le cherchaient, et il les salua, disant: « Que la paix soit avec vous. » Le chef des soldats, rempli de fureur, lui répondit: « Nous voulons que tu viennes aussitôt avec nous trouver le roi. » On l'amena donc, et, sur la route, il reçut la visite d'un saint prêtre, qui vint le consoler et l'exhorter à la patience, ainsi que Notre-Seigneur avait été consolé par un ange au jardin des Oliviers. Et, tandis que le prélat, fatigué d'avoir beaucoup cheminé, après avoir fait de longues prières et avoir récité des psaumes, s'était pour un moment abandonné au sommeil, deux hommes pleins de scélératesse furent envoyés qui le mirent à mort, et il reçut ainsi la couronne du martyre. Son corps fut recueilli par les fidèles et transporté, par la voie de la Saône, à Lyon, où il fut enseveli dans son église avec les plus grands honneurs, et il y opéra d'éclatants miracles.

LÉGENDE DE LA CONCEPTION

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

A l'époque où il plut à la Providence divine de retirer la nation anglaise de ses erreurs, le glorieux duc de Normandie, Guillaume, fit la conquête de ce pays et il en devint roi, et il accrut les dignités et les honneurs de l'Église. L'ennemi de tout bien, le diable, irrité des bonnes œuvres de Guillaume, fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ses succès, lui suscitant des attaques du dehors et des dissensions intestines. Mais l'aide de Dieu rendit nuls tous les efforts du malin esprit. Les Daces, apprenant que l'Angleterre avait été soumise par les Normands, furent remplis de colère; et, se regardant comme dépouillés de ce qui était leur bien héréditaire, ils coururent aux armes, ils équipèrent une flotte et ils se mirent en mesure de repousser ceux qu'ils regardaient comme des usurpateurs. Le sage roi Guillaume, instruit de leurs préparatifs, envoya en Dacie l'abbé Helsinus, qui avait fait partie d'un monastère de Reims, afin de s'assurer de la vérité de ce qu'on disait à cet égard; et l'abbé, homme d'une grande sagacité, s'acquitta fort bien de la mission que lui avait confiée le roi. Et voulant ensuite revenir en Angleterre, il s'embarqua; et il avait déjà accompli la majeure partie de la traversée, lorsqu'il s'éleva un grand conflit de vents contraires, et les eaux furent agitées par une violente tempête. Les matelots étaient accablés de fatigue; les rames étaient brisées, les cordages rompus, les voiles mises en pièces, et chacun se livrait au désespoir, ne s'attendant plus qu'à être englouti; et, ne pouvant plus compter sur le salut du corps, ils ne songeaient qu'au salut de l'âme, se recommandant dévotement et avec de grandes clameurs à Dieu et à la bienheureuse vierge Marie, refuge des malheureux et asile des infortunés; et, tout d'un coup, il vint un homme d'un aspect vénérable et revêtu d'habits pontificaux, qui se tenait debout sur les eaux, non loin du navire; et appelant à lui l'abbé Helsinus, il lui parla en ces

termes : « Veux-tu échapper aux horreurs du naufrage? veux-tu retourner sain et sauf dans ta patrie?» L'abbé lui répondit, en versant des larmes, que c'était ce qu'il souhaitait de tout son cœur et qu'il n'osait espérer ; et le vieillard lui répliqua : « Apprends que j'ai été envoyé vers toi par ma souveraine, la bienheureuse Marie, mère de Dieu, dont tu as imploré le secours avec tant de dévotion et de ferveur; et si tu te conformes à ce que je te prescrirai, tu échapperas, ainsi que tes compagnons, aux dangers dont vous êtes menacés. » Helsinus lui répondit qu'il accomplirait de point en point ce qui lui serait recommandé s'il avait le bonheur d'être arraché au naufrage, et le vieillard lui dit alors : « Prends l'engagement, vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de moi, de célébrer chaque année solennellement le jour de la conception de la Mère de Jésus-Christ, et d'en prêcher la célébration. » L'abbé, en homme rempli de prudence, répondit : « Et quel sera le jour auquel je devrai célébrer cette fête? » Et le vieillard répondit : « C'est le sixième jour des ides du mois de décembre que tu devras la célébrer. » Et l'abbé demanda encore : « Quel sera l'office qu'il faudra suivre? » Le vieillard repartit : « Tu pourras réciter l'office de la Nativité de la Sainte Vierge, en substituant seulement, partout où se trouve le mot de nativité, celui de conception. » Ayant dit cela, il disparut, et aussitôt la tempête cessa; et, poussé par un vent favorable, l'abbé aborda promptement, avec ses compagnons, aux rivages de l'Angleterre. Et il fit part, autant qu'il le put, de tout ce qu'il avait vu et entendu, et il prescrivit que cette fête se célébrerait solennellement dans le monastère de Reims; et, durant toute sa vie, il veilla à ce qu'elle se solennisât avec beaucoup de dévotion. D'autres racontent d'une autre manière l'origine de cette fête. Du temps de l'illustre Charles, roi des Français, il y avait un noble, parent du roi de Hongrie, qui portait la plus vive affection à la Mère de Dieu, et qui récitait avec grande régularité son office. D'après le conseil de ses parents, il voulut se marier à une jeune fille d'une admirable beauté, et ayant reçu la bénédiction nuptiale du prêtre, il se souvint qu'il n'avait pas, ce jour-là, récité l'office de la Vierge : il envoya son épouse à leur logis, et, faisant sortir tout le monde de l'église, il

resta seul en prières devant l'autel. Et tandis qu'il chantait les louanges de la Mère de Dieu, lorsqu'il fut arrivé à cette antienne: «Tu es belle et brillante, fille de Jérusalem», la vierge Marie lui apparut subitement, ayant à ses côtés deux anges dont l'un lui tenait la main droite et l'autre la gauche, et elle lui dit : «Si je suis belle, d'où vient que tu renonces à moi et que tu prends une autre épouse? Ne suis-je pas plus belle qu'elle? Y a-t-il une autre personne qui me surpasse en beauté?» Lui, tout saisi de surprise, répondit: «Ton éclat surpasse toute la beauté qu'il peut y avoir au monde; tu es élevée au-dessus de tous les chœurs des anges et par-dessus les cieux des cieux. Que veux-tu que je fasse?» Et elle répondit : «Si tu consens à renoncer à l'épouse que tu es au moment de prendre en ce monde, tu m'auras pour épouse dans le royaume céleste; et si tu célèbres chaque année avec solennité la fête de ma conception, le six des ides de décembre, et que tu recommandes sa célébration, tu seras couronné avec moi dans le royaume de mon Fils.» Ayant dit ces mots, la Sainte Vierge disparut. Le noble ne voulut pas retourner chez lui; mais, sans donner avis à ses parents, il se retira dans une abbaye hors de sa patrie, et il s'y revêtit de l'habit monastique, et peu de temps après il fut élu évêque et patriarche d'Aquilée, et, tant qu'il vécut, il fit célébrer la fête de la conception de la Sainte Vierge avec ses octaves, et il recommanda partout la célébration de cette fête. On rapporte aussi ailleurs un autre miracle qui concerne la célébration de cette fête. Il y avait dans les Gaules un chanoine qui avait l'habitude de chanter l'office de la Sainte Vierge, et, un jour qu'il revenait d'une maison de campagne où il avait forniqué avec une femme mariée, et qu'il se dirigeait vers la ville, il entra dans un bateau pour passer la Seine, et il se mit à chanter, en voguant, l'office de la Mère de Dieu. Et lorsqu'il fut arrivé au verset : «Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi», il se trouvait au milieu de la rivière, et voici qu'une grande troupe de démons se jeta sur lui et le précipita au fond de l'eau avec sa barque, et son âme fut emmenée pour être livrée aux tourments.

Et il y avait trois jours que les démons le tourmentaient, lorsque la Mère de Jésus survint avec une foule d'anges, et elle dit

aux esprits de ténèbres : « Pourquoi affligez-vous ainsi injustement l'âme de notre serviteur ? » Et ils répondirent : « Nous avons le droit de la revendiquer; elle est à nous, car elle est tombée en notre pouvoir accomplissant nos œuvres. » Et la Mère de Jésus répliqua : « Si elle doit être à ceux dont elle faisait les œuvres, c'est à nous qu'elle appartient, car lorsque vous vous êtes saisis de cet homme, il chantait des hymnes en notre honneur. Vous êtes donc encore plus coupables, puisque vous avez agi avec audace à mon égard. » Lorsqu'elle eut parlé ainsi, les démons, épouvantés, s'enfuirent de côté et d'autre, et la bienheureuse Marie reconduisit l'âme du défunt à son corps, et le prenant par le bras et ordonnant aux eaux de se séparer, et de rester comme un mur de droite et de gauche, du fond de la rivière elle le ramena sain et sauf sur le bord. Et le chanoine, plein de joie, se prosterna aux pieds de la bienheureuse vierge Marie et dit : « Ma Souveraine chérie et Vierge adorable, favorite de Jésus-Christ, qu'est-ce que je vous rendrai pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé ? Vous m'avez délivré de la gueule du lion et des horribles souffrances de l'enfer. » Et la Mère de Jésus lui dit : « Je te demande qu'à l'avenir tu ne tombes plus dans le péché d'adultère, de peur qu'il ne t'arrive pis une autre fois que celle-ci. Je te demande aussi de célébrer dévotement chaque année, le sixième jour des ides de décembre, la fête de ma conception, et de recommander qu'elle se célèbre en tous lieux. » Ayant dit cela, la Sainte Vierge remonta au ciel aux yeux du chanoine, qui embrassa la vie cénobitique et qui racontait à tous ceux qui voulaient l'entendre ce qui lui était arrivé. Et, tant qu'il vécut, il célébra avec grande dévotion la fête de la Conception, et il fit tous ses efforts pour en propager la solennité.

LÉGENDE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Saint Luc raconte dans le premier chapitre de son *Évangile* la visitation de la Sainte Vierge à sainte Élisabeth, et saint Ambroise, dans ses *Homélies*, a fait de très-touchantes réflexions sur ce sujet. Il remarque que dans tous nos périls nous devons implorer avec ferveur et confiance la protection de la Mère de Dieu, et voici ce qui est arrivé à un frère de l'ordre des Prédicateurs du couvent de Lyon, ville dont il était originaire. L'an quinze cent un, ce frère se rendait à Orléans, et arrivé à Gien, il s'embarqua sur la Loire pour parvenir plus facilement à cette ville. Et par suite de l'inondation, de la force du vent et de la maladresse des nautoniers, la barque ne pouvait aborder, et elle resta au milieu du fleuve, poussée de çà et de là par les courants, et elle commença à se remplir d'eau d'une telle sorte que chacun se regardait comme perdu. Le frère, voyant qu'il ne fallait compter sur aucun secours humain, mit sa confiance dans la bienheureuse vierge Marie, à laquelle il se recommanda de tout son cœur, ainsi qu'à la bienheureuse Ursule, qui fut la principale des onze mille vierges; et la Sainte Vierge vint à son secours et le retira des flots, tandis que tous ses compagnons étaient engloutis; et il est encore en vie aujourd'hui et professeur de théologie, et il exhorte tous ses auditeurs à profiter de son exemple et à recourir à la Sainte Vierge, qui est toujours prête à protéger ceux qui l'honorent dans la sincérité de leur âme.

LÉGENDE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

La bienheureuse Catherine de Sienne, vierge glorieuse et épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, naquit de parents pleins de foi et de vertu. Son père se nommait Jacques et sa mère Lappa. A l'âge de onze ans, elle fit vœu de virginité, voulant imiter l'exemple de la bienheureuse Marie. Et elle priait avec ferveur la Mère de Dieu de lui faire obtenir la grâce de devenir digne d'être l'épouse de Jésus-Christ. Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, ses parents, qui ne savaient pas le vœu qu'elle avait fait, voulaient qu'elle se mariât. Alors la vierge se coupa les cheveux ras de la tête et les instruisit du vœu qu'elle avait fait. Ensuite elle s'adonna constamment au jeûne, et aux veilles, et à l'oraison, et à toutes sortes de bonnes œuvres, et sa renommée commença à se répandre de différents côtés. Elle était arrivée à sa quinzième année, lorsque le bienheureux François, le fondateur illustre de l'ordre des frères Prêcheurs, lui apparut en songe et lui recommanda de prendre l'habit de son ordre et de vivre selon sa règle. Elle s'y conforma de grand cœur, et durant toute sa vie elle persista dans l'observation de cette règle, se livrant à d'extrêmes austérités. Et telle était son abstinence, que durant des mois entiers elle se passait de toute nourriture, ne recevant que la sainte communion. Elle s'infligeait rigoureusement la discipline jusqu'à effusion de sang; elle servait les malades avec une extrême charité; elle se privait des choses les plus nécessaires, et elle allait jusqu'à donner ses vêtements aux pauvres. Elle fit voir en une foule de circonstances quel était son zèle pour le salut des âmes. Un noble de la ville de Pérouse avait été condamné par le sénat de Sienne à être mis à mort, et, tout irrité de cette sentence, il détournait son esprit de Dieu, et nulle exhortation ne pouvait le ramener à la pénitence. Enfin, touché des paroles de Catherine, il revint de cœur à Jésus-Christ, et il subit son supplice dans de grands sentiments de piété. Et telle était la sagesse de la sainte, qu'avec l'inspiration de l'Esprit saint, elle surpassait les théologiens les plus éminents et qu'elle éclair-

cissait les questions les plus difficiles. Elle disputa un jour contre deux docteurs célèbres, dont l'un était de l'ordre des frères Mineurs et l'autre de l'ordre des Ermites, et elle les vainquit publiquement, de sorte qu'ils se refusaient à croire qu'ils eussent été vaincus par une simple religieuse, et ils attaquèrent avec malice ses mœurs. Dieu les en punit en les retirant de ce monde. Et la sainte se rendit auprès des papes Grégoire XI et Urbain VI, et elle se disculpa pleinement, et ces souverains pontifes lui témoignèrent constamment une estime toute particulière. Elle montra par de nombreux miracles combien elle était en faveur auprès de Dieu : car sa propre mère étant morte sans avoir eu le temps de faire pénitence, elle la rappela à la vie par ses prières; elle chassa le malin esprit du corps de beaucoup de possédés, et le Seigneur se plut à opérer par son entremise un grand nombre d'autres merveilles. Elle se trouvait à Rome lorsque le Seigneur l'appela à lui, et sentant que le moment de sa fin était proche, elle exhorta ses disciples à mener une vie pieuse et édifiante, et elle les consola en leur disant qu'elle allait rejoindre son Époux céleste. En prononçant le verset : « Seigneur, je remets en vos mains mon âme innocente », elle expira, dans la trente-troisième année de son âge et l'an du Seigneur mil quatre cent soixante et un. Et ceux qui s'approchèrent de son corps furent guéris de diverses maladies. Elle fut ensevelie avec honneur dans l'église de Sainte-Marie-à-la-Minerve, et le souverain pontife Pie II l'inscrivit au catalogue des vierges que vénère l'Église.

LÉGENDE DE SAINT LAZARE.

Le nom de Lazare signifie aidé de Dieu : ce saint fut de la race royale, et il avait pour sœurs Marthe et Marie Madeleine, et ils furent baptisés par le bienheureux Maximin, disciple du Seigneur. Lazare possédait une partie de la ville de Jérusalem, et on peut voir dans l'*Evangile* de saint Jean, au chapitre onzième,

combien il fut aimé du Seigneur qui le ressuscita, bien qu'il fût mort depuis quatre jours. Après l'ascension du Seigneur, les fidèles furent en butte à une violente persécution, et les juifs, voulant se défaire de Lazare, de ses sœurs et d'un grand nombre de chrétiens, les mirent dans un bâtiment privé de rames et d'agrès; mais, par la volonté divine et conduits par un ange, ils vinrent aborder à Marseille. Lazare y prêcha la parole de Jésus-Christ, le Sauveur, et il fut le premier évêque de cette ville, et il rendit son âme à Dieu la seconde année du règne de l'empereur Claude, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus et après avoir converti une foule d'infidèles. Ses reliques se conservent avec la plus grande dévotion à Marseille, et sa fête s'y célèbre solennellement le seize des calendes de janvier.

LÉGENDE DE SAINTE CLAIRE.

Claire, femme digne d'admiration, naquit dans la ville d'Assise, d'une bonne famille. Son père, ainsi qu'un grand nombre de ses parents, était voué à la profession des armes, et sa mère s'appelait Ortulana; et tandis qu'elle était enceinte, elle priait dans l'église devant l'image d'un crucifix, implorant de Dieu une heureuse délivrance, et elle entendit une voix qui lui disait : « Ne crains rien; tu enfanteras celle qui doit éclairer le monde. » Ce qui fit que, lorsque Ortulana eut mis au monde sa fille, elle voulut lui donner le nom de Claire. Encore toute petite, l'enfant tendait volontiers ses mains aux pauvres, et avec le superflu de la maison de ses parents, elle trouvait le moyen de soulager beaucoup d'indigents; elle mortifiait son corps, se privant autant que possible des choses délicates, et portant un cilice caché sous ses vêtements précieux et élégants. On voulut la marier, mais elle refusa toujours d'y consentir, et elle consacra sa virginité au Seigneur. La renommée de ses mérites commença à se divulguer parmi le peuple, et, après avoir éprouvé beaucoup de résistance

et de tribulations, la sainte fonda un monastère et institua un ordre de religieuses vouées à la pauvreté; elle y vécut quarante-deux ans dans une retraite austère, châtiant son corps avec rudesse et répandant dans toute l'Église le parfum de l'édification. A mesure que le bruit de la sainteté de la bienheureuse Claire se répandait de plus en plus, il se trouvait un nombre toujours croissant de vierges qui, jalouses de n'avoir d'autre époux que le Seigneur, venaient se consacrer à Dieu sous sa direction et qui suivaient son exemple avec ferveur; des personnes de distinction et élevées dans l'opulence quittaient leurs palais afin de se retirer dans un cloître; la mère invitait la fille, la fille invitait la mère à se vouer au service de Jésus-Christ; les sœurs cherchaient à s'attirer mutuellement dans ces saintes congrégations. La glorieuse Claire voulut que l'humilité fût le premier et le plus solide fondement de l'Ordre qu'elle fonda; elle se livrait à des macérations rigoureuses et à des jeûnes continuels; elle priait souvent prosternée contre terre et répandant un torrent de larmes, et telle était sa ferveur dans l'oraison, que l'on aurait dit qu'elle tenait entre ses mains le Seigneur Jésus. Une nuit, l'ange des ténèbres lui apparut sous les traits d'un jeune enfant noir, et lui dit : « Ne pleure pas tellement, tu deviendras aveugle. » Mais elle lui répondit aussitôt : « Celui qui voit le Seigneur n'est jamais aveugle. » Et le diable se retira tout confus. La ville d'Assise fut menacée des horreurs de la guerre, et les Sarrasins, race barbare et toujours altérée du sang des chrétiens, s'en étaient approchés; les habitants, saisis d'effroi, se réfugièrent dans les églises et jusque dans le couvent où vivait la bienheureuse Claire, et ils se livraient devant elle à de grandes lamentations. Quoiqu'elle fût alors malade, elle se fit conduire, animée d'un courage surnaturel, vers l'armée ennemie, et elle fit porter devant elle un calice d'argent où était le saint sacrement de l'Eucharistie. Et, se prosternant pour adresser à Dieu son oraison, elle dit, en versant des larmes : « Seigneur, je ne puis que livrer aux païens vos faibles servantes que j'ai élevées dans votre amour; protégez-les, Seigneur, car je ne puis les sauver. » Et elle entendit une voix semblable à celle d'un enfant qui lui répondit : « J'étendrai toujours ma protection sur vous. » Alors Claire dit : « Seigneur, veillez

aussi sur cette ville qui nous fait du bien pour l'amour de vous. » Et la voix se fit de nouveau entendre, et dit : « Je lui ferai la grâce de la défendre. » Et Claire, se relevant, consola ses religieuses qui pleuraient, et leur dit : « Je vous assure, mes filles, qu'il ne vous sera fait aucun mal. » Alors ces misérable infidèles furent saisis d'une terreur panique, et ils se hâtèrent de redescendre des murs qu'ils escaladaient, et ils s'éloignèrent au plus tôt, et la ville fut sauvée, grâce aux prières de la sainte. Après avoir guéri beaucoup de malades et fait beaucoup d'exhortations, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINTE GENEVIÈVE.

La bienheureuse Geneviève naquit de parents qui étaient personnes de bien; son père se nommait Sévère, sa mère Géroncie; et elle vit le jour à Nanterre, village situé proche de Paris. Un jour le bienheureux Germain, évêque d'Auxerre se rendit, pour prier, dans l'église de ce village, et une grande foule se réunit autour de lui, et Geneviève était du nombre des assistants. Saint Germain, l'ayant vue, et obéissant à une inspiration divine, la fit conduire vers lui, et il annonça au peuple qui l'environnait, que Dieu l'avait choisie pour son épouse; il dit qu'à sa nativité les anges avaient entonné des chants d'allégresse, et il célébra le bonheur de ses parents d'avoir eu une telle fille, et il annonça que l'exemple de ses vertus déciderait beaucoup de pécheurs à renoncer à leur conduite désordonnée. Quand elle se fut approchée de lui, et qu'il eut insisté sur l'obligation où elle était de conserver sa virginité en vue de l'Époux céleste, elle répondit que tel avait toujours été l'objet de ses vœux. Et saint Germain lui dit : « Prends courage, ma fille, agis avec énergie, et efforce-toi de prouver par tes œuvres ce que tu crois de cœur et ce que tu professes de bouche. Le Seigneur te soutiendra, et te donnera de la force. » Le lendemain, il voulut que Geneviève lui fût en-

core présentée, et il lui dit : « Écoute, Geneviève, ma fille. Rappelle-toi qu'hier tu as promis que tu conserverais ton corps exempt de toute souillure. » Et elle répondit : « Je m'en souviens, mon père. » Alors l'évêque ramassa une pièce de bronze qui se trouva par terre à ses pieds, ainsi que Dieu l'avait voulu, et sur laquelle était empreinte la figure de la croix, et il dit à Geneviève : « Porte toujours ceci suspendu à ton cou en mémoire de moi, et ne souffre jamais, ni à ton cou ni à tes doigts, aucun ornement fait d'un métal précieux ou enrichi de perles. » Et il lui dit adieu en lui baisant la tête, et il s'en alla. Un jour de fête solennelle, la mère de Geneviève voulut se rendre à l'église, et elle entendit que sa fille restât à la maison; et comme celle-ci s'en plaignait, la mère, transportée de colère, lui donna un soufflet. Et aussitôt elle devint aveugle. Et, durant deux ans, la punition divine s'appesantissant sur elle, elle demeura privée de la vue; mais au bout de ce temps, les prières de sa fille lui firent obtenir sa guérison. Une autre fois, Geneviève cheminait avec quelques religieuses qui étaient plus âgées qu'elle, et qui la précédaient, et l'on rencontra l'évêque de Chartres; et le prélat dit que celle qui marchait derrière les autres devait avoir place au-devant d'elles, parce qu'elle était remplie de la sanctification céleste. Ayant perdu ses parents, elle fit un séjour à Paris, et elle tomba si gravement malade, que durant trois jours elle demeura sans donner aucun signe de vie, et ses membres étaient comme ceux d'une personne morte. Et lorsqu'elle eut recouvré la santé, elle dit qu'un ange lui avait montré la gloire des saints et les supplices des méchants. Lorsque Attila, roi des Huns, menaçait Paris, et qu'il était sur le point de s'en rendre maître, la plupart des habitants, saisis d'épouvante, se sauvaient dans d'autres villes qu'ils croyaient moins exposées, et Geneviève se livrait sans relâche à l'oraison et aux veilles. Et elle rassurait les citoyens, leur disant de ne point s'alarmer mal à propos, et leur prophétisant que la ville ne serait point prise. Et quelques habitants se mirent à murmurer, disant que ses prédictions n'étaient qu'impostures, et ils complotèrent de la tuer. Mais il arriva un archidiacre d'Auxerre, qui leur dit : « Gardez-vous bien de commettre un tel crime, car notre évêque, le bienheureux

Germain, a toujours donné les plus grands éloges à cette vierge, et il a annoncé que, dès sa naissance, Dieu l'avait choisie pour son épouse. » Et ces hommes égarés renoncèrent à leur projet criminel, et les Huns se retirèrent. Il vint de Bourges à Paris une femme, qui, après avoir fait profession religieuse, avait été violée, et elle voulut parler à Geneviève. La sainte lui demanda si elle était religieuse ou veuve, et cette femme répondit qu'étant vierge, un homme l'avait violée, et elle indiqua le temps et l'endroit. Et bientôt, saisie de honte, elle implora son pardon de sainte Geneviève. Un enfant de quatre ans vint à tomber dans un puits, et au bout de trois heures on l'en retira sans vie; sa mère, tout éplorée et s'arrachant les cheveux, le porta à sainte Geneviève, qui se mit en prières et qui étendit son manteau sur le corps de l'enfant, et aussitôt il ressuscita. La ville de Paris étant en proie à la famine par suite d'un siége prolongé, Geneviève, touchée de compassion, monta sur une barque et vogua sur la Seine pour faire arriver des provisions. Étant arrivée à un endroit où était un arbre qui s'élevait dans la rivière, et qui occasionnait souvent des naufrages, elle adressa son oraison au Seigneur, et elle commanda à l'arbre de tomber, ce qu'il fit aussitôt, et l'on vit deux monstres hideux qui s'enfuyaient. Et depuis ce temps, il n'a péri aucune barque dans cette passe qui était autrefois si redoutée. Quand la vierge fut de retour, elle distribua des pains aux pauvres selon leurs besoins. Un jour elle se rendit à la ville de Troyes, et une grande foule accourut au-devant d'elle, et on lui amena une multitude de malades de tout âge et de tout sexe, affligés d'infirmités de toute espèce. Parmi eux il se trouvait un homme qui, ayant travaillé le dimanche, avait été, par punition divine, frappé d'aveuglement, et une jeune fille qui était aveugle depuis douze ans; Geneviève leur rendit la vue sur-le-champ, et les renvoya louant Dieu. Une jeune fille de la ville de Meaux avait été promise en mariage, mais, touchée de l'exemple de Geneviève, elle voulut imiter ses vertus, et elle lui demanda d'être reçue au nombre des religieuses. Le jeune homme, rempli de fureur, poursuivit sa fiancée, et Geneviève la fit entrer dans une église qui était proche et dont les portes se refermèrent miraculeusement, et elle la préserva ainsi de la co

lère de cet insensé. A Orléans, Geneviève demandait à un père de famille grâce pour un esclave qui s'était rendu coupable de quelque faute, et celui-ci s'y refusait; en rentrant chez lui, il fut saisi d'une forte fièvre, et il ne recouvra la santé que lorsqu'il eut accordé le pardon que sollicitait la sainte. En entrant dans l'église de Saint-Martin de Tours, la sainte délivra un grand nombre de possédés, aussitôt qu'ils se furent frottés d'huile; et comme le vase qui contenait l'huile se trouvait vide et qu'il y avait encore des démoniaques, la sainte se prosterna en tenant le vase, et aussitôt il se trouva de nouveau rempli d'huile qui servit à guérir un grand nombre de personnes. Quant à l'abstinence de la sainte et à ses autres vertus, Vincent de Beauvais s'exprime ainsi dans son *Miroir* : « Depuis sa quinzième année jusqu'à ce qu'elle eut atteint l'âge de cinquante ans, elle n'eut pour nourriture que du pain d'orge et des fèves, et elle en faisait bouillir à la fois dans une chaudière de quoi lui servir pour deux ou trois semaines. Elle jeûnait cinq fois par semaine, et elle s'abstenait toujours de vin ou de tout ce qui provoque l'ivresse. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de cinquante ans, par obéissance pour les conseils de quelques évêques, elle se mit à manger du poisson et du lait avec son pain d'orge. Elle avait la plus grande dévotion pour saint Denis et pour l'endroit où il souffrit le martyre, et elle voulut y construire une église en son honneur. Elle recommandait à des prêtres de contribuer de leur mieux à la construction de cet édifice sacré, et ils répondirent : « Nous agirons selon l'étendue de nos forces, mais la chaux manque tout à fait ici. » Et la sainte leur répliqua : « Transportez-vous sur le pont de la ville, et revenez me dire ce que vous aurez entendu. » Ils s'y rendirent, et ils entendirent deux gardiens de porcs qui disaient l'un à l'autre : « Lorsque j'étais occupé à garder les bêtes qui me sont confiées, j'ai trouvé un four à chaux d'une grandeur étonnante. — Et moi, j'ai découvert dans la forêt, sous les racines d'un arbre que le vent avait abattu, un amas de chaux, auquel je crois que l'on n'a jamais touché. » Entendant cela, les prêtres s'en retournèrent, en rendant grâce à Dieu. Et la sainte, instruite de ces choses, répandit des larmes de joie. Elle chargea le prêtre Génésius de diriger la construction de cette église, et tous les

citoyens s'empressant d'y concourir, elle fut promptement élevée. Un jour, voici que la boisson pour les charpentiers vint à manquer, et la sainte, ayant adressé à Dieu une prière, fit le signe de la croix sur le vase, et il se trouva aussitôt plein jusqu'au bord. Un dimanche, Geneviève sortit avant la pointe du jour pour se rendre à l'église de Saint-Denis, et la lanterne que l'on portait devant elle vint à s'éteindre. Et les vierges qui l'accompagnaient, éprouvant une grande frayeur à cause de l'obscurité, Geneviève prit la lanterne, et aussitôt elle se ralluma d'elle-même. Et pareillement, une autre fois qu'elle se relevait après avoir longtemps prié prosternée contre terre, un cierge qu'elle tenait à la main s'enflamma soudain, et des malades ayant pris avec foi quelques morceaux de ce cierge, furent guéris.

Une femme vola les souliers de la sainte, et, en rentrant chez elle, elle perdit l'usage de ses yeux. Elle se fit conduire à Geneviève, et, se jetant à ses pieds, elle lui avoua sa faute, et la vierge lui rendit la vue en faisant sur ses yeux le signe de la croix. Childéric, roi des Français, avait beaucoup de respect pour elle, et un jour, craignant que la sainte ne lui enlevât des prisonniers qu'il avait l'intention de faire périr, il ordonna, en entrant dans Paris, que l'on en fermât les portes. En apprenant cela, la sainte accourut aussitôt pour délivrer ces malheureux. Lorsqu'elle eut touché les portes, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes, et elle obtint du roi que l'on ne couperait pas la tête aux prisonniers. A cette époque vivait le bienheureux Siméon Stylite, qui s'était astreint à ne pas descendre du sommet d'une colonne; et l'on rapporte que le bruit des vertus de sainte Geneviève étant venu jusqu'à lui, il lui fit donner l'assurance de la vénération dont il était pénétré pour elle, et il lui fit demander de se souvenir de lui dans ses prières. On amena un jour à la sainte, dans l'église de Saint-Denis, des possédés qui étaient en proie à une frénésie extrême, et qui poussaient des hurlements terribles; et elle guérit ces malheureux, et lorsque le démon fut expulsé, une odeur infecte se fit sentir à tous les assistants. Depuis le jour de l'Épiphanie jusqu'à la fin du carême, la bienheureuse Geneviève, enfermée dans sa cellule, n'avait de communication qu'avec Dieu, et elle s'adonnait sans relâche à l'oraison. Une jeune religieuse

ayant eu la curiosité de chercher à voir ce que faisait la sainte dans sa retraite, en fut punie en devenant subitement aveugle. Mais, après Pâques, Geneviève sortit de sa cellule, et la guérit en faisant sur elle le signe de la croix, après avoir adressé une prière au Seigneur. Un jour qu'elle priait dans l'église de Saint-Martin, assistant à l'office divin, un des chantres fut saisi du démon, et il se déchirait lui-même. Sainte Geneviève ordonna au démon de se retirer, et comme il menaçait de sortir par l'œil de ce possédé, la sainte le contraignit à faire retraite par l'endroit le plus vil du corps, en laissant des traces dégoûtantes. Une fois qu'elle dirigeait la moisson de ses champs, les ouvriers furent au moment d'être interrompus dans leurs travaux par un violent orage; mais la sainte ayant fait sa prière, il ne tomba ni sur eux ni sur ses moissons une goutte d'eau, tandis qu'une forte pluie inondait tous les lieux d'alentour. Elle vécut plus de quatre-vingts ans, et sa fête se célèbre le trois des calendes de janvier. » C'est ainsi que s'exprime Vincent de Beauvais. Et nous ajoutons quelques faits tirés de documents très-authentiques et dignes de toute confiance, conservés dans l'église qui est consacrée à la sainte. Après sa mort, une lampe posée sur son tombeau brûlait sans interruption et sans qu'il fût besoin d'en renouveler l'huile, et les malades qui se frottaient de cette huile miraculeuse étaient guéris de leurs maux. Un homme aveugle et muet s'étant approché du tombeau de la sainte, recouvra la vue et la parole. Une femme fut avertie par une vision d'apporter à ce même tombeau son fils, qui était aveugle de naissance, et ses yeux s'ouvrirent au moment même où l'on récitait à la messe cet évangile qui raconte le miracle que fit Notre-Seigneur en rendant la vue à un aveugle-né. Un homme muet de naissance eut aussi une vision qui lui enjoignit de se rendre au tombeau de la sainte, et aussitôt il parla, et il rendit gloire à Dieu. L'abbé lui ayant ensuite demandé ce qu'il comptait faire, il repartit qu'il ne voulait point retourner chez lui, qu'il ne voulait point quitter cet endroit, et qu'il avait la résolution de consacrer sa vie au service de sainte Geneviève. Et l'abbé, plein de joie et l'embrassant, lui fit donner ce dont il avait besoin pour subsister. Un voleur s'échappa un jour de prison par suite de

la négligence de son gardien, et s'enfuit auprès du sépulcre de la sainte, et il l'embrassait en implorant le secours de la bienheureuse Geneviève; le gardien le poursuivit et voulut l'arracher de cet asile, et, dans son emportement, il blasphéma contre la sainte : aussitôt il fit une chute et il expira misérablement, et le voleur fut délivré. A une autre époque, la rivière de Seine grossit outre mesure, et elle inonda la chapelle des Vierges que la sainte avait fait construire près de l'église de Saint-Jean-Baptiste; et quand les eaux se furent retirées, on trouva qu'elles n'avaient pas touché le lit dans lequel Geneviève était morte, et qui était conservé dans cette même chapelle. Lorsque les Normands brûlèrent cet édifice, le corps de la sainte fut transporté en lieu de sûreté, et il continua d'opérer d'éclatants miracles; et quand la paix fut rétablie, il fut placé avec les plus grands honneurs au-dessus de l'autel où l'on le voit aujourd'hui. Plus tard, par un châtiment divin, une maladie, que les médecins appelèrent *le feu sacré*, vint consumer les membres que les hommes faisaient servir à l'injustice, et, au milieu de la désolation générale, un saint prêtre de Paris, nommé Étienne, se souvint que la bienheureuse Geneviève avait autrefois délivré de beaucoup et de grands périls la ville qu'elle protégeait, et, avec l'autorisation de l'abbé et de la communauté, l'on institua des processions dans lesquelles le corps de la sainte était porté en cérémonie à l'église de Notre-Dame. Et quand la procession eut lieu, aussitôt que le cercueil de la sainte fut entré dans l'église, tous ceux qui le touchèrent furent guéris, à l'exception de trois. L'année suivante, le pape Innocent visita les Gaules, et, instruit d'un si grand miracle, il rendit grâces à Dieu et à la bienheureuse Geneviève, et il voulut que, chaque année, l'on en célébrât le souvenir par une fête spéciale. Durant quelques années, cette fête se célébra avec toute la solennité désirable, et il advint une fois que, par la faute du chevecier, qui redouta de faire une trop grande dépense, elle eut lieu sans les ornements et sans le luminaire que l'on avait l'usage d'y employer. Et le lendemain, lorsque le chevecier entrait dans l'église, il fit une chute et il mourut misérablement sans pouvoir prononcer un seul mot. Et ce fut pour faire savoir avec quelle vénération l'on devait célébrer la fête de la

sainte. Un grand nombre de malades ont été guéris pour avoir touché les bords de ses vêtements. Et il est bien juste d'avoir une extrême dévotion pour cette bienheureuse vierge, qui prie sans cesse pour le peuple dont elle est vénérée, et pour toute la chrétienté, et qui exauce constamment ceux qui l'invoquent avec une foi parfaite.

LÉGENDE DE SAINT IRÉNÉE.

Saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste, et rempli du zèle le plus ardent pour la foi, apprenant qu'Antonin voulait anéantir le nom de chrétien dans les provinces de la Gaule, et qu'il avait fait périr dans divers supplices le bienheureux Pothin, évêque de Lyon, ainsi qu'un grand nombre des fidèles qu'il dirigeait, saint Polycarpe, disons-nous, envoya à Lyon le prêtre Irénée, l'un de ses compagnons les plus intimes, pour donner courage aux chrétiens qui se cachaient en divers endroits, et pour leur prêcher la fermeté dans la foi de Notre-Seigneur; Irénée se rendit donc à Lyon avec le diacre Zacharie et avec deux clercs, et là, par ses miracles et par ses prédications, il fit tant que toute la ville crut bientôt au Seigneur. Le démon, furieux de la conversion de tant de gentils, souffla une grande rage au cœur de l'empereur, de sorte que, partout où il ne pouvait aller en personne, il envoyait des lettres enjoignant de faire périr dans les tortures tous les chrétiens qui ne voudraient pas sacrifier aux idoles. Il vint alors sur les frontières de la Gaule au moment où Irénée venait d'être promu, par l'autorité du souverain pontife, au siége de Lyon, et lorsque les chrétiens remplis de joie bâtissaient des églises. Et le tyran furieux se rendit dans cette cité, et il vint avec de féroces satellites qu'il avait choisis, et il leur dit : « Fermez les portes de la ville, parcourez les maisons et égorgez, je vous l'enjoins, tous ceux qui refuseront de sacrifier aux dieux. » Mais Notre-Seigneur envoya un ange à Irénée pour le prévenir à l'avance de ce

qui devait arriver, et durant la nuit l'envoyé céleste dit au saint ces paroles, que le diacre Zacharie entendit : « Irénée, le Seigneur Jésus te convie, après tes grands travaux, et avec ton peuple, au royaume céleste, auquel tu arriveras par la voie du martyre ; les patriarches et les prophètes t'attendent avec tes compagnons; le chœur des apôtres, dont tu as fait retentir les enseignements dans cette ville, te contemple avec joie; les anges se tiennent devant le tribunal du Sauveur en proclamant ta constance. » L'ange ajouta : « La bienheureuse Marie te rend grâce, ainsi que les saintes vierges dont tu célèbres la pureté dans tes exhortations; l'armée des martyrs sollicite pour toi et pour tes compagnons la grâce de vous voir dans ses rangs; des places brillantes vous sont réservées, et ton prédécesseur, saint Pothin, t'attend. Anime donc le courage de tes frères, et ne redoute pas celui qui peut tuer le corps, mais qui n'a nul pouvoir sur l'âme. Fais cacher Zacharie et les deux diacres dans des endroits où ils puissent échapper à la rage des persécuteurs, afin que, tout comme tu as remplacé Pothin, de même après toi ils exhortent et encouragent les fidèles, et pour qu'ils recueillent ton corps. » En entendant ces paroles, Irénée dit : « Je vous rends grâce, Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, lumière éternelle et splendeur de justice, source de piété ; je vous rends grâces de ce que vous avez daigné m'envoyer un de vos anges pour me combler de joie. Donnez, Seigneur, de la constance à ce peuple, afin qu'il n'y en ait aucun qui ne vous confesse sans crainte ; mais que, raffermis par votre intervention, ils méritent tous d'obtenir vos couronnes. » Ayant fini sa prière, il se mit à exhorter les fidèles, et il leur inspira une telle ardeur, qu'il n'y en eut aucun qui s'écartât du chemin de la vérité, et ils s'encourageaient mutuellement à souffrir. L'ordre du tyran ayant été accompli, une foule de fidèles, sans distinction d'âge ni de sexe, reçurent la couronne du martyre. Et l'empereur, ayant fait amener devant lui Irénée, lui dit : « Sacrifie à nos dieux et adore les idoles, et alors tu vivras avec tout ton peuple, ou meurs, si tu préfères adorer la Croix. » Et les fidèles étant restés inébranlables, les soldats de l'empereur en firent un si grand carnage, que des ruisseaux de sang coulaient sur les places publiques. Ensuite, saint Irénée fut livré à des tour-

ments tellement cruels, qu'on ne saurait les décrire, et, au milieu de ces tortures, il expira en louant Dieu. Le bienheureux Zacharie l'ensevelit dans un souterrain très-caché. Le septième jour après sa mort, il apparut avec une foule de martyrs au bienheureux Polycarpe et lui dit : « Père vénérable, reconnais le fils que tu as envoyé. Nous avons accompli la promesse qui nous avait été faite de la part du Seigneur, qui est le roi du ciel et de la terre, et dont le nom est béni dans les siècles des siècles. » Ce glorieux martyr écrivit divers ouvrages pour l'édification et l'instruction de l'Église, et contre les erreurs des païens et les opinions erronées de divers hérétiques. Il souffrit le quatre des calendes de juillet, l'an du Seigneur cent soixante-quinze, sous le règne de Marc-Antonin.

LÉGENDE DE SAINT ROCH.

Saint Roch descendait d'une famille de Narbonne; son père se nommait Jean, et sa mère Libérie. A l'âge de douze ans, il commença à châtier son corps par l'abstinence. Ses parents étant morts, il se trouva en possession d'un héritage très-considérable qu'il distribua aux pauvres; et renonçant à tous les biens du monde, il se couvrit de vêtements misérables; et ayant pris une gourde et un bâton, il s'en alla en pèlerinage en Italie. Alors Rome, Aquapendente, Césine et autres endroits étaient en proie aux ravages d'une affreuse maladie pestilentielle, et saint Roch les en délivra en faisant le signe de la croix; la ville de Plaisance avait à souffrir du même fléau, et Roch se rendit à l'hôpital où étaient les malades, et il les guérit tous. Et il eut immédiatement ensuite la cuisse gauche percée d'un coup de flèche. Après de grandes souffrances il recouvra la santé, et il retourna dans la Gaule, qui était alors livrée aux fureurs de la guerre; et, arrêté dans sa ville natale comme étant un espion, il fut jeté en prison. Il y resta cinq ans, supportant ses afflictions avec la plus

grande patience; et, vivant dans une extrême austérité, il demandait au Seigneur que ceux qui invoqueraient son nom fussent protégés contre la peste. Et il s'endormit en paix à l'âge de trente-deux ans, l'an du Seigneur mil trois cent vingt-deux, le seize des calendes de septembre. L'on trouva à ses côtés une tablette sur laquelle était écrit : «Je notifie que ceux qui seront menacés de la peste, et qui auront recours à la protection de saint Roch, seront préservés de cette maladie.» L'oncle du saint ayant appris cela, lui fit célébrer de somptueuses funérailles en versant beaucoup de larmes, et lui fit ériger à grands frais une église. L'an du Seigneur mil quatre cent quinze, l'on porta son corps en Italie, où il effectua des miracles innombrables, et où, de tous côtés, l'on éleva des églises et des chapelles en son honneur. Vingt ans plus tard, ses reliques, enlevées furtivement, furent apportées à Venise, où le sénat les reçut avec la plus grande vénération, et où l'on construisit sous son invocation une magnifique basilique.

LÉGENDE DE SAINT BONAVENTURE,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

Bonaventure, évêque d'Albano et cardinal, était issu d'une race royale; et, d'après un vœu que fit sa mère par suite de sa mauvaise santé, il fut, encore enfant, revêtu de l'habit de l'ordre de Saint-François. Il étudia la théologie sous Alexandre de Ales, et telle fut sa science ainsi que la pureté de ses mœurs, qu'Alexandre disait souvent de lui : « Voilà un véritable Israélite dans lequel Adam ne paraîtrait pas avoir péché. » A l'âge de trente-cinq ans, son éclatante perfection au milieu de tant de vénérables religieux le fit élire pour général de l'ordre, et, dans un chapitre général tenu à Narbonne, il réforma la règle de Saint-François qui était menacée, et il réfuta avec habileté un écrit de maître Hérald dirigé contre l'ordre. Lors de la translation à Pa-

donc du corps du bienheureux Antoine, trente-deux ans après sa mort, il tint dans ses mains la langue encore toute fraîche et vermeille du saint, et il dit en versant des larmes : « O langue qui as toujours béni Dieu et qui as enseigné les autres à le bénir ! l'on voit maintenant avec évidence quels ont été tes mérites auprès du Seigneur. » Et l'ayant baisée, il la posa. La cour de Rome étant dans des circonstances difficiles, le pape Grégoire XI et la sainte congrégation nommèrent le bienheureux Bonaventure, malgré sa résistance, cardinal et évêque d'Albano. Il fut aussitôt envoyé au concile de Lyon, pour y traiter d'objets d'une extrême importance et complication, et sa prudence réussit à y aplanir les embarras de l'hérésie des Grecs; eux tous, de concert avec leur empereur Paléologue qui était présent, déclarèrent se soumettre à l'Église romaine. Le saint écrivit un grand nombre d'ouvrages dont les titres sont : *Des sept Visions; Sentences des Sentences; Sur les Évangiles, surtout sur celui de saint Luc; Office et Vie de saint François; Sur les six Ailes des Séraphins*; *Itinéraire de l'âme vers Dieu; l'Arbre de la Croix; Sermons du dimanche sur les épîtres et les évangiles, pour tout le cours de l'année; Sommaire de la vérité de l'Écriture-Sa te; De l'Institution des novices; Carquois de l'aiguillon de l'amour divin.* Il fit beaucoup d'additions et de corrections à l'office divin, et il composa beaucoup d'autres petits écrits que l'on rencontre souvent dans les Gaules. Et, faisant sans cesse de nouveaux progrès dans la sainteté et dans la pratique des bonnes œuvres, il fut rappelé du milieu des hommes, l'an du Seigneur douze cent soixante-quatorze, le troisième jour des ides de juillet, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il fut enseveli à Lyon dans l'église de Saint-François, et il fit d'éclatants miracles. Son corps ayant été brûlé, le cœur resta intact au milieu des flammes, et le pape Sixte IV l'inscrivit au catalogue des saints, l'an du Seigneur mil quatre cent quatre-vingt-deux, et sa fête se célèbre le second dimanche de juillet.

LÉGENDE DE SAINTE THÈCLE.

L'apôtre saint Paul, s'étant rendu d'Antioche à Icone, avait avec lui deux compagnons, Damas et Alexandre ; mais ce n'étaient pas de vrais disciples, ainsi qu'il le dit dans une de ses épîtres. Un homme de bien, nommé Onésiphère, apprenant son arrivée, alla au-devant de lui avec sa famille, et il le reconnut à la description que Tite lui en avait faite. Voyant donc parmi les autres un homme de petite taille, le nez aquilin, le visage angélique, il le salua avec humilité. Damas et Alexandre se fâchèrent de ce qu'il ne les saluait pas aussi, et Onésiphère leur répondit que c'était parce qu'il ne voyait pas en eux le fruit de la justice. Paul se rendit chez lui, et il y prêcha souvent. Une vierge, nommée Thècle, qui était déjà fiancée et qui habitait dans une maison tout proche de celle d'Onésiphère, entendait, étant assise à sa croisée, les exhortations de Paul, et elle fut tellement touchée des discours de l'apôtre, qu'elle n'avait pas vu, que, durant trois jours entiers, elle ne quitta pas sa fenêtre, afin de ne rien perdre des paroles de l'homme de Dieu. Sa mère Théodora, voyant cela, en prévint le fiancé de Thècle, Thamire, qui en fut fort affligé et qui accusa Thècle de s'être laissé séduire par saint Paul. Et, comme ils ne purent la faire renoncer à la foi de Jésus-Christ qu'elle avait embrassée, Paul fut saisi et mené en prison, et Thècle l'y suivit. L'apôtre et la vierge furent ensuite amenés devant le juge, qui condamna Paul à être battu de verges et expulsé de la ville, et Thècle à être brûlée vive. Elle s'élança avec joie sur le bûcher ; mais aussitôt il tomba du ciel une forte pluie qui éteignit le feu, et il survint un grand tremblement de terre qui fit périr beaucoup d'infidèles, et Thècle put se sauver, et elle se réfugia dans la maison où demeurait Paul, saisie de joie de le revoir. Elle voulut se couper les cheveux et l'accompagner, déguisée en homme; mais l'apôtre ne le permit pas, car elle était d'une grande beauté. Dans la suite, Thècle fut condamnée, comme chrétienne, à être exposée aux bêtes de l'amphithéâtre, et on lâcha contre elle une lionne; mais cette bête féroce perdit

aussitôt toute sa soif de carnage, et, se couchant aux pieds de la sainte, elle les lui léchait en présence de tout le peuple, qui était rempli d'étonnement. On lâcha alors un lion, mais la lionne se jeta sur lui pour l'empêcher d'approcher de la sainte, et ces deux animaux, se battant longtemps entr'eux, restèrent tous deux morts sur l'arène. Après avoir converti beaucoup d'infidèles par ses exhortations, Thècle se retira dans la solitude et elle y mourut dans le Seigneur.

LÉGENDE DE SAINT ROMAIN.

Romain, homme de bien, fut moine dès son enfance et élevé dans les pratiques religieuses. Il se mortifiait par de longs jeûnes; il était d'une grande assiduité aux veilles; il s'efforçait d'imiter les pénitences et les rigueurs des moines plus âgés que lui. Lorsqu'il eut grandi, il montra que son âme était en possession de toutes les vertus. Et, à cette époque, le bienheureux Benoît, méprisant les événements du siècle et renonçant à la gloire du monde, se retirait dans la solitude, et Romain le rencontra et lui demanda où il allait; et Benoît, inspiré de Dieu, lui conseilla de mener aussi la vie d'ermite. Puis, se retirant dans une caverne écartée, il y passa trois ans sans que nul homme, si ce n'est Romain, sût où il demeurait. Et Romain, qui vivait alors chez son père Dieudonné, mettait en réserve une partie de ses aliments, et, à jours fixes, il les apportait à Benoît. Et il n'y avait pas de chemin pour parvenir à la caverne qui servait d'asile au saint et qui était au sommet d'un rocher; de sorte que Romain attachait à une longue corde le pain qu'il avait apport. Et il mit à l'extrémité de cette corde une petite sonnette, afin qu'averti par ce bruit, l'homme de Dieu sût que son disciple était venu lui apporter des aliments, et qu'il les retirât. Et le démon, jaloux de son zèle, brisa un jour cette sonnette; mais le bienheureux Romain ne cessa point de subvenir aux besoins de Benoît, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rappeler à lui

son serviteur. Ensuite les Goths dévastèrent l'Italie entière et presque tout l'empire romain; les Alains et les Vandales portèrent en maint endroit le fer et le feu, et les souffrances furent extrêmes : Romain ne cessait de prier le Seigneur de veiller sur son Église et de ne pas permettre que la lumière de la vraie foi fût obscurcie. Le Seigneur lui ordonna de quitter l'Italie et de passer dans les Gaules, et de prêcher partout la parole divine et d'appuyer ses exhortations par ses exemples. Et le saint fut averti que le secours divin ne lui manquerait jamais, et qu'il recevrait la récompense du serviteur fidèle qui a fait fructifier la mesure de froment que lui a confiée son maître. Alors Romain ayant réuni les frères, leur dit : « Mes frères chéris, douce lumière de mes yeux et compagnons de mes travaux, vous qui servez avec moi sous les drapeaux de Jésus-Christ, vous voyez quelles sont les calamités qui pèsent sur le monde et de combien de fléaux il est accablé; partout est la désolation, partout l'épouvante, partout l'image de la mort. Les péchés des hommes ont épuisé la patience de Dieu; elle s'est changée en fureur; sa douceur s'est convertie en sévérité; il traite les criminels comme ils le méritent, et ainsi qu'il a châtié jadis Sodome et Gomorrhe. Nous ne devons pas, mes frères, nous affliger de tant de calamités, puisque nous savons de quelle main elles viennent. Une autre vie nous est promise par Jésus-Christ, vie qui n'aura point de fin, et où toute douleur sera inconnue. C'est elle que nous attendons, et des malheurs passagers ne doivent point nous abattre, mais nous faire aspirer avec plus d'ardeur à notre rédemption qui est proche. S'il m'était permis de disposer de moi, je voudrais, mes frères, partager avec vous tout ce qui pourrait nous survenir soit de bonheur, soit d'infortune, et tout supporter avec courage, vivant ensemble avec patience, mourant ensemble avec joie. Mais la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; elle est dans la main de celui dont la souveraine sagesse règle toutes choses. Ne cherchez donc pas à me retenir, je vous prie : Dieu m'a prescrit de me rendre dans les Gaules. Nous devons nous soumettre : il faut partir. Je vous prie de conserver de moi un bon souvenir; tant que mon âme habitera ce corps de boue, je vous porterai constamment dans mon cœur. Que le Dieu tout-

puissant vous environne de sa sainte garde, et qu'il nous accorde à tous la grâce de partager la vie bienheureuse.» Ayant dit cela, Romain partit, et, passant les Alpes, il arriva dans les Gaules et il s'arrêta près d'Auxerre, dans un endroit qui s'appelle Font-Rouge. Il y resta quelque temps, et, avec l'aide du Seigneur, il fonda un monastère, et, par ses discours ainsi que par ses exemples, il attira au service de Dieu un grand nombre de personnes qui renoncèrent aux vanités du monde pour se consacrer au Seigneur. Et il y a dans ce même endroit une basilique qui porte le nom du saint. Et il s'y est fait beaucoup de miracles qui ont manifesté avec éclat la gloire du serviteur de Jésus-Christ. Le terme de sa vie étant venu, le bienheureux Romain rendit son âme au Seigneur la veille des calendes de mars, après une carrière glorieuse et pleine de vertus. Il fut enseveli dans son église par ses frères, et son corps y fut conservé durant quelques années, avec la vénération convenable. Mais comme il était peu convenable et dangereux de garder ces saintes et précieuses reliques dans un endroit peu connu et d'un accès difficile, et comme le nombre des fidèles qui s'y rendaient en pèlerinage allait toujours croissant, elles furent apportées à Auxerre et placées, avec tous les honneurs qui leur étaient dus, dans l'église de Saint-Amator. Quelques années après, elles furent solennellement portées, au bruit du chant des hymnes et avec accompagnement de cierges, au couvent de saint Germain, qui fut évêque de cette même ville, et elles opérèrent de grands miracles.

LÉGENDE DE SAINTE AURE [1].

Sainte Aure, ou Aurée, fut née en Syrie province en Orient, arrosée du fleuve renommé Euphrate. Son père se nommoit Mau-

[1] Nous donnons cette légende telle qu'elle fut imprimée à Paris, chez J. Mestais, en 1623 : l'auteur se donne, sans se nommer, pour un bourgeois de Paris qui a dévotion particulière à cette sainte vierge.

rin, sa mère Quirétié. Elle fut par eux soigneusement élevée et tendrement aimée, et instruite à l'amour et crainte de Dieu et à de bonnes mœurs. Croissant en âge, son amour envers Dieu augmentoit, et son amour, obéissance et respect envers ses père et mère, ayant appris d'eux que Dieu étoit honoré des enfants par l'amour, l'obéissance et le respect qu'ils portoient à leurs père et mère. En ce jeune âge, elle aima la vie retirée et solitaire, non que dès lors elle eût quelque désir d'être religieuse; mais pour éviter la rencontre de quelque compagnie où elle eût pu entendre proférer de vilaines et déshonnêtes paroles et blasphémer contre Dieu; elle s'occupoit avec les filles sages de son âge et en leur compagnie à travailler à quelques petits ouvrages, fuyant l'oisiveté et les personnes de loisir: étoit sobre en son boire et manger, parloit peu et prudemment, ne vouloit ouïr détracter d'autrui, aimant d'être vêtue modestement, se conformant du tout à la volonté de sa vertueuse mère, de la présence de laquelle jamais elle ne s'éloignoit.

La mort de ses parents étant advenue (qui lui fit déborder un torrent de larmes et lui donna une grandissime affliction), elle désira d'embrasser une vie plus sûre, prit une ferme et sainte résolution de dédier entièrement son cœur à Dieu, renoncer à soi-même et aux biens et grandeurs de la terre, et quitter le monde pour s'approcher plus près de Dieu. Et dès lors elle s'exerça aux austérités, embrassa les veilles et les jeûnes, s'accoutumant d'avoir faim au milieu des viandes exquises; et afin de plus allègrement suivre Jésus, son cher époux, elle vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres; et, à l'imitation de ce grand patriarche Abraham, père des croyants, nonobstant sa jeunesse et beauté naturelle, elle quitta et abandonna son pays natal, ses parents et amis; et, sans qu'ils le sussent, elle s'embarqua sur mer; et, par le vouloir de Dieu qui favorisoit son dessein, après une longue navigation, elle aborda en la Gaule où régnoit glorieusement Dagobert, septième roi des François, dont elle rendit grâce à Dieu, ayant été avertie du pays où Dieu l'avoit fait arriver, des monastères et maisons de religion de filles qui s'y bâtissaient, et la sainteté des personnes illustres en l'un et l'autre sexe qui étoient lors en grand nombre par tout le royaume tant en l'état ecclé-

siastique qu'en l'état séculier, spécialement en la cour et au conseil de ce grand roi qui possédoit entièrement les Gaules Belgique, Celtique et Aquitanique depuis le fleuve du Rhin et la mer qui est la vraie borne du royaume françois jusque au delà des monts des Alpes et des Pyrénées.

Cette sainte étrangère s'achemina à Paris, ville alors de petite étendue, ne comprenant que ce qui est entre les ponts (que nous nommons maintenant la Cité) mais ville très-illustre en piété et de grande et incomparable réputation, en laquelle le grand Clovis, premier roi très-chrétien, avoit établi le siége de son empire pour lui et pour ses successeurs.

Cette sainte vierge étrangère arrivée à Paris loua Dieu de l'avoir conduite en ce lieu où elle voyoit un grand nombre de gens de sainte vie, entre autres saint Arnoul, maire du palais de France, saint Rudon, trésorier général des finances de France, saint Ouen, grand et valeureux capitaine qui avoit, sous l'autorité de son roi, naguère subjugué les Basques, peuple farouche dévallé des montagnes, qui s'étoit logé dans la province Neupopulane, en un coin de l'Aquitaine. Ouen aussi étoit référendaire et portoit l'anneau du roi, et il y avoit encore saint Éloi, orfèvre, du pays de Limousin, homme laïc, père des pauvres. Et tout ainsi que la lumière du soleil, aussi la splendeur des vertus et saintes actions de cette sainte étrangère ne purent être longuement cachées, spécialement au vénérable saint Éloi, lequel en ce même temps, qui fut environ l'an 632, de sa maison grande et spacieuse que le roi lui avoit donnée en cette cité de Paris, faisoit édifier un monastère pour des filles religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, et dans ce monastère une église qu'il fit dédier à Dieu sous l'invocation du bienheureux saint Martial, confesseur, apôtre d'Aquitaine, et de la bienheureuse sainte Valère, première vierge martyre du christianisme, tous deux patrons de son pays de Limousin; lequel monastère ce bon saint Éloi dota de grands revenus, le tout en fief, et il donna à cette église des reliques de saint Martial qu'il y fit porter solennellement en procession.

Ce vénérable saint Éloi, inspiré de Dieu, choisit pour abbesse de ce dévot monastère cette vierge sainte Aure, laquelle avec grande importunité et instantes prières contre son gré accepta-

cette charge, aimant mieux obéir que commander. Cette élection faite par le vénérable saint Éloi est seule très-suffisante pour nous témoigner les saintes et excellentes vertus dont cette sainte vierge étoit enrichie et ornée. Cette vénérable abbesse eut la conduite de trois cents filles religieuses ; mais craignant que pour raison de sa dignité la vaine gloire ne vînt à étouffer la bonne semence qui étoit en son âme, elle se prit à faire la guerre à soi-même, dompter et macérer sa chair, affliger son corps par diverses pénitences et âpretés, ne but jamais de vin et ne mangeoit aucunes viandes délicates.

Un jour, cette bonne et sainte abbesse, impatiente d'ouïr mal prononcer l'Évangile, ôta l'étole au diacre et entreprit de le dire elle-même, dont elle fut reprise par son bon ange ; et, mue de repentance, reconnoissant l'offense qu'elle avoit commise, elle s'imposa de son propre mouvement et se résolut à faire une pénitence de sept ans, durant lesquels elle réciteroit tous les jours les cent cinquante psaumes de David, assise en une chaise sur la pointe acérée de cent cinquante clous, et dire cinquante psaumes penchée sur un côté, cinquante psaumes sur l'autre, et cinquante autres penchée sur le dos. Ce qu'elle accomplit avec une humilité et une patience incroyable, s'étant au préalable volontairement dépossédée, privée et interdite de la fonction de sa charge d'abbesse ; et elle s'enferma seule dans une cellule pour n'être vue, augmentant pendant ce temps l'austérité de sa vie. L'eau qu'elle buvoit (avec ses larmes) étoit mêlée avec de la cendre, ce dont une des religieuses s'étant aperçue, elle se prit à en rire et à s'en moquer, et, mue de curiosité, elle voulut goûter de ce breuvage ; mais à l'instant Dieu punit cette fille de sa curiosité, et la bouche lui vint torse et grandement difforme, ce dont elle fut guérie par les prières de sainte Aure, après qu'elle lui eut humblement demandé pardon et qu'elle eut fait pénitence.

Un jour, le pain manquant au monastère, la sainte abbesse, craignant le murmure de ses sœurs, vint au four, et voyant le boulanger enfourner le pain sans nettoyer le four, elle, sans y penser et avec promptitude, mit le bras dans ledit four et le nettoya avec sa manche et porta dans son giron des charbons

ardents sans que ses vêtements ni son corps ne reçussent aucune brûlure, et, en signe de ce miracle, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes.

Une vertueuse religieuse de ce monastère, nommée Dède, avoit tout le soin et maniement de la recette du revenu et de la dépense de la communauté; étant tombée malade, elle décéda subitement pendant l'absence de sainte Aure qui étoit aux champs en une métairie du monastère, ce qui apportoit une grande confusion et ruine dans les affaires de la communauté, la défunte n'ayant point rendu compte de son administration; et toutes les sœurs étoient dans l'affliction d'être privées de la présence, support et vigilance d'une si prudente économe. L'abbesse, se confiant en la bonté et la miséricorde de Dieu, lui adressa d'ardentes prières avec une grande abondance de larmes, le conjurant au nom de Jésus son fils bien-aimé, d'avoir compassion d'elle et du troupeau dont il lui avoit donné la charge. Dieu, auteur de la vie, ayant égard aux nécessités du monastère et aux larmes et prières très-ardentes de son humble servante sainte Aure, rendit la vie à cette bonne religieuse Dède, morte il y a trois jours; après avoir rendu compte de son administration et donné bon ordre aux affaires du monastère, elle trépassa quelque temps après en Notre-Seigneur, et tous ceux du monastère et de la cité rendirent grâce et louange à Dieu de ce miracle.

L'an six cent soixante-six, sous le règne de Clotaire troisième de nom, la ville de Paris et tout le royaume de France fut affligé d'une grande peste dont il mourut une foule de personnes; et Dieu voulant retirer à lui son humble servante sainte Aure et lui accorder au ciel la récompense qu'il a promise à ses élus, voulut lui en donner avertissement.

Le glorieux saint Éloi, évêque de Noyon, de Tournay et du Vermandois, apôtre des pays de Flandre et de Frise, étant trépassé l'année précédente, apparut vêtu d'une robe blanche à un jeune adolescent, lui commandant d'aller dire à l'abbesse Aure qu'elle s'acheminât à lui en toute diligence; tout effrayé, il accourut à l'abbaye et il avertit Aure de ce qu'il avoit vu et entendu. L'abbesse, jugeant que l'heure de son trépas étoit

proche et ayant eu d'autres indices certains, appela quelques-unes de ses sœurs les plus anciennes et leur fit savoir la nouvelle de sa prochaine mort et des visions et signes qu'elle en avoit eus. Extrêmement affligées de ce récit, elles se mirent à pleurer et à se lamenter; mais l'abbesse les pria de ne point s'opposer à la volonté de Dieu, ni de lui envier une si grande félicité; elle reçut avec une grande humilité les sacrements de l'Église, et ayant fait venir toutes ses religieuses, elle leur dit adieu, leur demandant pardon; et après les avoir saintement instruites, elle leur recommanda de se souvenir de ses saints conseils et de ses salutaires exhortations, de vivre saintement suivant la règle de leur bienheureux père saint Benoît, et de prier pour le salut de son âme. Ayant congédié les sœurs, elle se munit du signe de la croix et ne songea plus qu'à la contemplation des choses célestes. Elle mourut de la peste le quatrième jour d'octobre, après avoir été abbesse trente-trois ans environ, et âgée de soixante-huit ans. Elle fut enterrée solennellement en une chapelle hors de la ville de Paris, que le vénérable saint Éloi avait édifiée en l'honneur de Dieu sous l'invocation du glorieux apôtre saint Paul. Et cent soixante religieuses du même monastère moururent de cette épidémie et furent enterrées, comme leur abbesse, dans cette chapelle de saint Paul et dans son cimetière.

Quelque temps après la mort de sainte Aure, pour les merveilles et miracles que Dieu opéroit journellement par son intercession à son tombeau, elle fut canonisée à la prière et poursuite de l'abbesse et des religieuses de son monastère, et son corps fut levé de terre par l'évêque de Paris et par un évêque venu exprès de Syrie pour faire la translation du précieux corps de cette sainte et pour en obtenir une portion, et cette translation fut distinguée par plusieurs miracles, entr'autres de celui qui suit :

Une noble dame, abbesse au pays de Syrie, ayant perdu la vue, s'affligeoit grandement, et dans sa douleur elle eut recours à Dieu qu'elle pria instamment d'avoir pitié d'elle : elle essaya aussi si par secours humain et par médicament elle pourroit obtenir la santé; mais voyant son mal sans remède, et désespérant du côté des hommes, elle mit toute sa confiance en Dieu,

elle redoubla ses prières et se livra à toutes sortes de bonnes œuvres. Finalement, Dieu, ayant compassion de son affliction, l'avertit par un ange qu'elle recouvreroit la clarté de ses yeux si elle s'acheminoit et se faisoit conduire, en la compagnie de son évêque, en la ville de Paris à la translation du corps précieux de sainte Aure, et en demandant des reliques de cette bienheureuse abbesse. Ce qu'ayant raconté à son évêque, immédiatement ils se mirent sur mer, faisant voile vers la France; mais à cause des tourments de la mer et des fatigues souffertes par cette dame pendant ce long voyage, elle demeura en chemin; son évêque put toutefois achever le voyage, et elle lui remit un riche vaisseau en forme de châsse pour y déposer les saintes reliques; étant arrivé à Paris, après avoir salué l'évêque de ce lieu et exposé le motif de sa venue, ils s'acheminèrent ensemble vers la chapelle de Saint-Paul, et ils firent faire l'ouverture du tombeau où reposoit le corps de la sainte, derrière l'autel; ils le trouvèrent entier et non corrompu, et sur lui étoit un parchemin où il y avoit écrit: *Ci-gît Aure, pèlerine* (*ou étrangère*). L'ayant retiré, ils en séparèrent et coupèrent un bras d'où il sortit un sang vif et vermeil, ce dont ils furent saisis d'étonnement, et ils rendirent grâce à Dieu, en chantant le *Te Deum*. Et le reste du vénérable corps fut posé avec honneur dans une châsse de bois et de verre, et porté solennellement au monastère fondé par saint Éloi sous le nom de Saint-Martial et de Sainte-Valère, où la bienheureuse Aure a été, et est invoquée des fidèles chrétiens, spécialement du dévot peuple parisien, qui, par son intercession, obtient de la bonté divine délivrance d'une foule de maux et de maladies. Et le susdit bras de cette sainte vierge fut emporté par l'évêque syrien, et, dès qu'il l'eut fait toucher à l'abbesse aveugle, immédiatement elle recouvra la vue, et elle loua la divine bonté. Cet évêque emporta le bras en Syrie, où il le mit et déposa en une église qu'il fit élever en l'honneur de sainte Aure, Dieu voulant que cette bienheureuse vierge fût honorée en Orient et au lieu de sa naissance comme elle l'avoit été en Occident.

Or, comme toutes choses sont sujettes à changement, et que la nature humaine se porte plus facilement au mal qu'au bien,

il advint que ces religieuses, dégénérant de la discipline première, se laissèrent aller à certaines débauches, à l'occasion de quoi elles furent chassées et mises hors de ce monastère, à la poursuite de Gualo, alors évêque de Paris; elles furent réparties aux monastères de Montmartre, de Saint-Antoine-des-Champs et de Chelles, l'an onze cent quinze, qui est quatre cent soixante-seize ans après leur premier établissement, et cela du consentement du souverain pontife Pascal second, et à la supplication du roi Louis VI, dit le Gros. Les religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui étoient de toute ancienneté audit monastère, y furent laissés au nombre de douze, sous la charge d'un prieur claustral qui dépendoit de l'abbé de Saint-Maur-des-Fossés. Et il y a eu dans ce monastère des prieurs de grande doctrine et réputation, qui tous sont enterrés en l'église du prieuré de Saint-Éloi, entr'autres le docte religieux Pierre Bercheure, Poitevin, qui est enterré dans la chapelle Notre-Dame, et dont on lit une épitaphe fort honorable sur une tombe plate de cuivre.

Pendant que ces prieurs et religieux possédèrent le monastère, il advint le miracle que voici :

Dieu voulant châtier son peuple de sa ville de Paris, permit qu'il tombât en une grande désolation par le feu et l'eau; d'un côté un débordement étrange et épouvantable de la rivière de Seine submergea et ruina une grande partie des maisons et édifices de la cité. Et le feu, d'un autre côté, brûla et consuma le surplus, n'épargnant pas même une partie de l'église où reposoit le corps précieux de la bienheureuse vierge sainte Aure; la couverture et voûte au-dessus de la châsse tomba sans l'endommager. Au milieu de ce brasier, une bonne et pieuse dame, nommée Aldegonde, se confiant en Dieu, se retira près de ladite châsse, l'embrassant, et ne doutant pas qu'elle ne fût préservée de tout mal; ce qui advint, car, selon un certain auteur, il tomba une grosse pluie qui éteignit ce feu violent, et le peuple rendit grâce à Dieu.

LÉGENDE DE SAINT FLOCELLUS [1].

Le saint enfant et martyr Flocellus souffrit sous le règne d'Adrien et par les ordres du proconsul Valérien. Car comme il raffermissait les chrétiens dans la foi, disant : « N'ayez nulle crainte », le proconsul enjoignit qu'il fût suspendu sur le chevalet et rudement flagellé. Il commanda ensuite que le martyr fût jeté dans une fosse où était un lion furieux ; mais le saint enfant se mit en prière, et le lion tomba et mourut. Et sept chandeliers tout allumés parurent autour de lui, et sa prison fut remplie d'une odeur d'encens, et il fut nourri d'un aliment divin. Un habitant de la ville apprit cela, et il avait un fils sourd, muet et aveugle ; il comprit que ce miracle s'opérait par la grâce de Dieu, et, venant à la porte du cachot de Flocellus, il le conjura, en versant des larmes, de prier pour son fils. Et l'enfant lui répondit : « Crois en celui dans lequel les chrétiens croient, et ton fils sera guéri. » Alors le père confessa qu'il croyait, et Flocellus ayant prié, le fils se trouva guéri. Des soldats furent envoyés par le proconsul pour voir si Flocellus avait été dévoré par le lion, et ils aperçurent les candélabres qui jetaient une grande clarté, ils virent le lion mort, et ils entendirent l'enfant qui chantait les louanges de Dieu. Ils revinrent apporter cette nouvelle au proconsul qui s'écria : « O Flocellus ! tes sortiléges l'emportent. » Et il ordonna de dresser hors de la ville un grand bûcher, et il y fit conduire le martyr pour le livrer aux flammes. Et l'on entendit une voix qui venait du ciel et qui encourageait l'enfant. On le jeta dans le feu ; mais l'ange du Seigneur le protégeait, et il tomba une très-forte pluie qui éteignit le bûcher, et l'enfant

[1] Nous prenons cette légende et celles qui la suivent dans le *Sanctuarium sive Vitæ sanctorum*, que Boninus Mombritius compila à Milan dans les premières années du quinzième siècle, et dont il n'existe qu'une seule édition en deux volumes in-folio, imprimée dans cette même ville, vers 1479. Mombritius a reproduit, avec quelques amplifications, une grande partie des vies qu'avait déjà écrites Jacques de Voragine ; presque toutes celles qu'il a ajoutées se rapportent à des martyrs.

se releva sans avoir éprouvé aucun mal. Alors un bourreau vint, qui lui enfonça des clous dans les mains et dans la langue. Puis il fut amené devant l'empereur Adrien, dépouillé de ses vêtements, et il fut décapité sur la place publique le quinzième jour des calendes d'octobre.

LÉGENDE DE SAINT ALEXANDRE, SAINT ÉVENCE ET SAINT THÉODOLE, MARTYRS.

Le cinquième pontife qui s'assit sur la chaire du bienheureux apôtre saint Pierre, fut Alexandre, jeune sous le rapport de l'âge, mais incomparable quant à la sainteté. Il convertit à Dieu la plupart des sénateurs, et il baptisa le préfet Hermès avec son épouse, sa sœur et ses fils, et avec douze cent cinquante de ses esclaves, leurs femmes et leurs enfants; Hermès les affranchit tous le saint jour de Pâques, leur fit ensuite donner le baptême, et il leur distribua libéralement des largesses. Ces choses étant venues à la connaissance de l'empereur Adrien, il envoya le comte Aurélien, commandant de ses armées, pour procéder à l'extermination des chrétiens. Mais la même année ce fut la volonté du Seigneur qu'Adrien mourût. Et quand Aurélien entra dans la ville, tout le sénat fut à sa rencontre et le reçut avec tant d'honneur, que l'on aurait cru que c'était l'empereur en personne que l'on honorait. A peine fut-il arrivé, que les prêtres des idoles se rendirent auprès de lui, et ils lui racontèrent, avec beaucoup de courroux et de malice, tout ce qui s'était passé, et ils lui inspirèrent une grande irritation; il fit mettre en prison le préfet Hermès, et il fit aussi saisir le saint pape Alexandre. D'où il résulta un grand tumulte parmi le peuple romain. Car les uns criaient : « Il faut qu'Alexandre soit brûlé vif. » D'autres criaient : « C'est Hermès qu'il faut brûler vif, lui qui a détourné tant de milliers d'hommes du culte de nos dieux, qui a fait déserter les temples et qui porte chacun à briser les dieux lares qui protégent son foyer. » Hermès fut ainsi conduit enchaîné devant le tribun Quirin, qui

lui dit : « Comment se fait-il qu'un homme illustre et éminent en dignité comme toi se laisse ainsi dégrader, et que tu consentes à ce que tes honneurs cessent pour faire place à la captivité? » Hermès répondit : « Je n'ai point perdu mes dignités, mais j'en ai changé. Les dignités terrestres sont détruites et renversées par les événements de ce monde; mais les dignités célestes jouissent d'une élévation éternelle. » Quirin lui répliqua : « Je m'étonne qu'un homme comme toi, d'une très-grande prudence, se soit laissé séduire par une semblable folie, et que tu croies jouir ici d'une vie future; après la mort de l'homme, ses os eux-mêmes ne subsistent plus, et ses cendres rentrent dans le néant. » Hermès répondit : « Dans ces dernières années, je tournais comme toi en ridicule les dogmes des chrétiens, et je disais que cette vie charnelle était la seule digne de notre attention. » Quirin repartit : « Donne-moi la preuve de ce que tu as avancé, et s'il en est ainsi que tu le crois, je croirai aussi. » Hermès répondit : « Saint Alexandre, qui est dans les fers, m'a enseigné ce que je crois. » Quirin, entendant cela, se mit à maudire saint Alexandre, en disant : « Hermès, homme vraiment illustre, rentre dans les dignités et reviens à ton véritable sens; reprends ton patrimoine, retourne à ta famille et à ta maison somptueusement ornée. C'est dans ce but que le comte Aurélien m'a envoyé, afin que, si tu consens à sacrifier, tu ne perdes rien de tes emplois; pense donc à ce que je te dis, car ceux qui ont du mauvais vouloir contre toi se réjouiront de ton infortune. » Hermès dit : « Est-ce que tu ne m'as pas fait amener devant toi pour te parler? qu'est-ce que tu voulais donc que je disse? » Quirin répondit : « Je t'ai interrogé disant : Donne-moi la preuve de la vérité de ta croyance, et tu m'as nommé un enchanteur que j'ai fait enfermer en prison; je n'ai pu t'écouter plus longtemps dès que tu m'as nommé le misérable qui t'a trompé, et qui va être livré aux flammes à cause de ses crimes; car qui est-ce qui pourrait le délivrer, ainsi que toi? » Hermès répondit : « Lorsque Notre-Seigneur Jésus était attaché sur la croix, les juifs le raillaient et disaient : Qu'il en descende, et nous croirons en lui. Le Seigneur serait sûrement descendu s'il n'avait pas vu que leurs cœurs étaient infectés de malice et qu'ils ne voulaient pas croire. »

Quirin dit : « Si tu dis vrais, je me rendrai près d'Alexandre, et je lui dirai : « Si tu veux que je croie en ce que tu enseignes, fais que tu te trouves avec Hermès ou qu'Hermès se trouve avec toi, et j'ajouterai alors foi à tout ce que tu me diras. » Hermès dit : « Qu'il en soit ainsi. » Quirin répondit : « Je vais aller vers lui et je triplerai les chaînes dont il est chargé, ainsi que le nombre des gardes qui veillent sur lui, et je lui dirai que je veux le trouver auprès de toi à l'heure du repas; et s'il peut le faire, je croirai en lui et en tout ce qu'il m'enseignera. » Quand il l'eut fait et que les chaînes furent triplées ainsi que le nombre des gardes, Alexandre se mit en prière, et dit : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui m'avez fait asseoir sur la chaire de votre apôtre saint Pierre, veuillez m'envoyer votre ange afin qu'il me transporte ce soir auprès de votre serviteur Hermès, et qu'il me ramène ici demain matin, sans que personne s'en aperçoive. » Lorsque vint le crépuscule, un enfant, portant une torche enflammée, entra dans la prison, et il dit à saint Alexandre : « Suis-moi. » Et le saint répondit : « Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus; si tu ne fléchis pas les genoux avec moi et si tu n'adresses pas ta prière au Seigneur Jésus, je ne te suivrai pas. » L'enfant, qui ne paraissait pas avoir plus de cinq ans, se mit à genoux et pria pendant l'espace d'une demi-heure, et il récita ensuite l'Oraison dominicale. Et, se levant, il prit Alexandre par la main et il le conduisit à la fenêtre qui était fermée et qu'il ouvrit comme une porte, et il conduisit le pape auprès d'Hermès qui était dans la maison de Quirin, dans une chambre fermée. Quirin vint ensuite, et il les trouva en prière, les mains étendues, et, à l'aspect de la torche enflammée, il eut peur; mais ils le rassurèrent et lui dirent : « Nous étions séparés de corps, mais nous étions réunis par la foi; à présent que tu nous vois réunis de corps, entre dans la foi de Jésus-Christ. Et ne crois pas, parce que nous sommes ensemble, que nous voulions nous soustraire à nos chaînes; demain matin tu nous retrouveras dans les cachots où tu nous as mis; ceci a été pour ta délivrance, afin que tu croies que Jésus-Christ est le véritable fils de Dieu, et qu'il exauce ceux qui l'implorent; et tout ce que tu lui demanderas, tu l'obtiendras. » Quirin répondit : « Ce que vous avez fait aurait pu aussi s'ac-

complir par la magie. » Hermès répondit : « Ce n'est point par notre volonté que la prison s'est ouverte, mais parce que tu avais dit que tu croirais, et afin de te donner une preuve de la puissance du Seigneur Jésus, qui s'est révélé par tant de miracles, rendant la vue aux aveugles, guérissant les lépreux et les paralytiques, chassant les démons et ressuscitant les morts. J'ai cru au pape Alexandre, parce que j'avais un fils unique, qui fut atteint d'une grande maladie et qui tomba dans une extrême langueur lorsqu'il était dans le cours de ses études. Sa mère et moi nous le conduisîmes au Capitole, nous sacrifiâmes à tous les dieux, nous fîmes des présents à tous les prêtres, et l'enfant mourut. Alors sa mère se mit à me reprendre en disant : « Si tu l'avais conduit aux portes de saint Pierre et si tu avais cru au Christ, ton fils vivrait. » Je lui répondis : « Tu es devenue aveugle, et tu n'as pas été guérie; pourquoi prétends-tu donc que notre enfant serait encore en vie? » Elle me dit : « Voici cinq ans que je suis aveugle, et si j'avais cru sincèrement en Jésus-Christ, j'aurais recouvré l'usage de mes yeux. » Je répondis : « Va et crois, et si Alexandre peut te rendre la vue, je croirai aussi qu'il peut rappeler à la vie mon fils unique. » Alors elle se rendit, aveugle, vers Alexandre, à la troisième heure, et à la sixième elle revint guérie, et, prenant sur ses épaules le cadavre de son enfant, elle se mit à courir de sorte que ses esclaves pouvaient à peine la suivre. Et étant retournée auprès d'Alexandre, elle posa à ses pieds le corps de l'enfant, et dit : « Seigneur, ôte-moi derechef l'usage de mes yeux, pourvu que cet enfant revienne à la vie. » Et Alexandre répondit : « Jésus-Christ, dans sa miséricorde infinie, peut le rendre à l'existence sans t'ôter ce qu'il t'a rendu. » Et il se mit en oraison, et l'enfant revint à la vie, et il retourna vers moi plein de santé; aussitôt j'allai me prosterner aux pieds du pape, et je le priai de m'admettre au nombre des chrétiens; et depuis j'ai cru à Jésus-Christ, et j'ai rendu la liberté à mes esclaves qui ont embrassé la foi en même temps que moi; et, après avoir rendu à mon fils le bien de sa mère, tout ce qui me restait, je l'ai distribué aux pauvres. Maintenant je ne redoute plus la confiscation ni les supplices, et j'espère avoir part aux récompenses de ceux qui ont obtenu la

couronne du martyre en souffrant pour le nom de Jésus-Christ. » Quirin, ayant entendu ces choses, dit : « Que le Christ gagne mon âme de cette manière; j'ai une fille nubile et je veux la marier; elle est d'une grande beauté, mais elle a au cou les traces d'une maladie scrofuleuse : guérissez-la, et je lui donnerai tous mes biens, et je confesserai avec vous le nom du Christ. » Alexandre répondit : « Va me rejoindre dans mon cachot; tu prendras l'étole que je porte au cou, tu la poseras sur ta fille et tu feras qu'elle la garde toute cette nuit, et demain matin tu la trouveras guérie. » Quirin répondit : « Comment te trouverais-je dans la prison, puisque tu es dans ma demeure? » Alexandre répliqua : « Va, et hâte-toi; celui qui m'a conduit ici m'en ramènera, et je serai arrivé avant toi. » Quirin voulut en s'en allant laisser ouverte la porte de l'endroit où étaient Hermès et Alexandre, mais ils l'obligèrent à la fermer comme d'usage. Et comme ils étaient en prière, l'enfant se montra de nouveau sur la croisée, tenant une torche ardente, et il dit à Alexandre : « Suis-moi. » Et il le reporta aussitôt dans son cachot, et lui ayant remis ses chaînes, il disparut. Une heure après, Quirin arriva et il trouva les gardes qu'il avait placés faisant bonne garde, et il vit que toutes les portes étaient fermées et scellées ainsi qu'il les avait laissées; et trouvant ensuite saint Alexandre dans son cachot, il se jeta à ses pieds et se mit à crier : « Je te supplie de prier pour moi, afin que la colère de Dieu, dont tu es le ministre, ne tombe pas sur ma tête. » Alexandre répondit : « Le Dieu que je sers ne veut la perte de personne; il ne demande que la conversion des pécheurs. Car, lorsqu'il était sur la croix, il priait pour ses bourreaux. » Quirin se prosterna et dit : « Voici, ainsi que tu l'as demandé, ma fille qui est faite pour te servir. » Alexandre répondit : « Combien y a-t-il de détenus dans cette prison? » Et Quirin répondit : « Il y en a une vingtaine. » Alors Alexandre lui dit : « Informe-toi s'il y en a quelques-uns qui soient enfermés pour la cause de Jésus-Christ. » Et Quirin s'en étant enquis, répondit : « Il y en a deux qui sont prêtres : un vieillard nommé Evence, et Théodole que l'on dit être venu de l'Orient. » Alexandre répliqua : « Hâte-toi de me les amener en leur témoignant un grand respect. » Et voici que l'enfant se montra derechef avec la

torche allumée, et il dit à la fille de Quirin qui était guérie : « Sois sauvée et garde ta virginité, et je te ferai voir ton époux qui a versé son sang pour l'amour de toi. » Et, ayant dit ces paroles, il disparut. Quirin, revenant avec les prêtres Évence et Théodole, dit : « Sors de cette prison, Alexandre, je t'en conjure, car je crains que le feu du ciel ne tombe sur moi et ne me dévore. » Et Alexandre dit : « Si tu veux me marquer ta reconnaissance, persuade à tous ceux qui sont en prison de se faire baptiser et de se déclarer chrétiens. » Quirin répondit : « Vous autres chrétiens, vous êtes des saints; mais parmi ces prisonniers, il y a des adultères, des voleurs et des gens souillés de toute sorte de crimes. » Alexandre répondit : « C'est pour les pécheurs que Jésus-Christ, le fils de Dieu, est descendu du ciel et qu'il a voulu naître d'une vierge, et dans sa miséricorde il fait un appel à tous. Ne balance donc plus, mais fais venir vers moi tous ces prisonniers. » Alors Quirin dit à haute voix : « Que tous ceux qui voudront être chrétiens viennent, et ceux qui auront été baptisés iront en liberté où ils voudront. » Tous s'approchèrent de saint Alexandre, et Dieu lui ouvrit la bouche, et il dit : « Mes enfants, écoutez et croyez. Le Dieu qui a fait le ciel, la terre et tout ce que nous voyons, a envoyé son Fils unique du haut des cieux pour appeler toutes les nations et pour la rédemption du genre humain. » Et quand il leur eut exposé les mystères de la foi, tous crurent, et Alexandre ordonna à Évence et à Théodole de leur imposer les mains et de les admettre comme catéchumènes. Ensuite Quirin fut baptisé, ainsi que sa fille Balbie et tous les gens de sa maison et tous ceux qui étaient en prison. Alors le geôlier alla trouver Aurélien et lui fit part de tout ce qui s'était passé. Aurélien, rempli de courroux, fit amener Quirin devant lui et lui dit : « Je t'ai aimé comme mon fils; tu t'es laissé séduire par Alexandre, et tu m'as outragé. » Quirin répondit : « Je suis chrétien. Veux-tu me faire périr? veux-tu me faire flageller? veux-tu me faire brûler? Je ne demande pas autre chose. J'ai rendu la liberté aux prisonniers convertis à la foi; mais ils ont refusé de s'en aller, et ils sont prêts à souffrir pour Jésus-Christ. Fais de nous ce que tu voudras. » Alors Aurélien lui fit couper la langue, disant : « Je te mutile ainsi, puisque tu n'as pas craint de me parler avec

tant d'audace, et je vais te faire torturer sur le chevalet. » Quirin dit : « Malheureux que tu es, crains que ton âme ne soit condamnée à des peines éternelles. » Et tandis qu'on le tourmentait, Aurélien ne cessa de l'insulter, sans que le courage du martyr faiblît un seul instant; et le tyran ordonna qu'on lui coupât les pieds et les mains, et que l'on jetât son corps aux chiens. Les chrétiens ensevelirent son corps dans le cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne; et sa fille Balbie vécut dans une sainte virginité. Hermès eut la tête tranchée par ordre d'Aurélien, et sa sœur Théodora recueillit ses restes et leur donna la sépulture non loin de Rome. Ceux qui avaient été baptisés dans la prison, le tyran les fit mettre à bord d'un navire qui s'en alla dans la haute mer, et là on les précipita dans les flots, pieds et mains liés. Ensuite Aurélien fit amener devant lui le pape Alexandre et lui dit : « Fais-moi savoir pourquoi tu désires être mis à mort à cause du Christ, et explique-moi vos croyances. » Alexandre répondit : « Ce que tu demandes est une chose sainte, et Jésus-Christ a défendu de donner aux chiens les choses saintes. » Aurélien répliqua : « Je suis donc un chien? » Et saint Alexandre dit : « Plût à Dieu que tu fusses chien, car ce que tu fais te rend pire. Un chien n'est point condamné pour ses méfaits au feu éternel : aussitôt qu'il meurt, tout est fini pour lui; mais l'homme qui se révolte contre la loi de Dieu sera puni dans le monde à venir. » Aurélien dit : « Si tu ne réponds pas à mes questions, je te ferai battre de verges. » Alexandre répliqua : « Ma confiance est en mon Dieu qui est dans le ciel, et je ne redoute nulle puissance humaine. Tu te trompes si tu crois que c'est en disputant avec les chrétiens que tu arriveras à la connaissance de la foi; c'est une grâce qu'il faut demander à Dieu avec humilité. » Aurélien répondit : « La hardiesse de tes discours ne se dément pas même devant les magistrats dont toute la terre connaît la puissance. » Alexandre répliqua : « Ne te glorifie pas de ton pouvoir : toute puissance vient de Dieu, et il abat celui qui s'élève. » Aurélien dit : « On te laisse parler, malheureux que tu es, et tu vas perdre la vie dans les tourments. » Alexandre répondit : « Tu ne feras rien de nouveau. Il n'y a que ceux qui ont renié Jésus-Christ qui aient trouvé grâce auprès de toi; je

lui serai fidèle, et j'attends de toi le même sort qu'Hermès et que Quirin, qui sont maintenant revêtus de dignités bien supérieures à celles dont ils jouissaient sur la terre. Tous ceux que tu as fait périr résident dans le royaume céleste. » Aurélien dit : « Je te demande encore pour quel motif vous aimez mieux périr que succomber. » Et Alexandre répondit : « Je t'ai dit que les choses saintes ne pouvaient être données aux chiens. » Aurélien répondit : « Assez de paroles. » Et quand les bourreaux furent prêts, Alexandre dit : « Je ne redoute point des souffrances qui passent en un instant; mais je crains les tourments éternels, et ceux-là ne t'inspirent pas d'effroi. » Alexandre, furieux, ordonna de l'étendre sur le chevalet, de lui déchirer le corps avec des ongles de fer et de le brûler avec des lampes allumées. Ce supplice durait depuis longtemps, et Alexandre gardait le silence. Aurélien lui dit : « D'où vient que tu te tais? » Alexandre répliqua : « Insensé, je n'ai nul souci de ta cruauté. » Alexandre dit : « Considère que tu n'es arrivé qu'à ta trentième année. Pourquoi veux-tu perdre ta jeunesse? » Saint Alexandre répondit : « Plût à Dieu que ce ne fût pas toi qui perds ton âme. » Et tandis qu'il était torturé sur le chevalet, la femme d'Aurélien lui envoya un messager pour lui dire : « Délivre ce chrétien; autrement tu périras d'une manière misérable, et tu me laisseras veuve. » Aurélien fit alors détacher Alexandre, et ayant fait amener Évence et Théodole, il lui demanda : « Dis-moi qui sont ces deux hommes? » Et Alexandre répondit : « Ce sont deux prêtres éminents en sainteté. » Et Aurélien interrogea Évence et lui dit : « Comment te nommes-tu? » Évence répondit : « Mon nom sur la terre est Évence, et mon nom spirituel est chrétien. » Aurélien dit : « Depuis combien de temps es-tu chrétien? » Évence répondit : « Depuis soixante et dix ans. Je n'en avais que onze lorsque j'ai été baptisé. J'ai maintenant quatre-vingt-un ans, et je me réjouis d'être à mon âge dans les fers. » Aurélien répondit : « Aie égard à ta vieillesse; renie le Christ, et je t'accorderai mes bonnes grâces, et je te comblerai de faveurs et de richesses. » Saint Évence répliqua : « Où est ton bon sens? où est ton intelligence? Je te croyais sage; mais tu es aveugle de cœur, et tu ne peux apercevoir les choses de Dieu. Songe que tu es mortel, et fais pé-

nitence, et tu pourras trouver grâce auprès de Jésus-Christ. » Aurélien ordonna qu'on l'éloignât, et il fit approcher Théodole et il lui dit : « C'est donc toi qui t'es fait un jeu de mes ordres? » Et le saint répondit : « Je n'ai nulle considération pour toi, qui tourmentes si cruellement les serviteurs de Dieu. Qu'a fait Alexandre pour que tu lui infliges de cruels supplices? Quant à moi, je crois à la miséricorde de Dieu, qui ne me séparera pas de la société de ses martyrs. » Aurélien ordonna que l'on chauffât fortement un four et qu'on liât dos à dos Évence et Alexandre, et qu'on les jetât ainsi dans le four en présence de Théodole, qu'il espérait effrayer par l'aspect de leur supplice et amener à sacrifier aux idoles.» Saint Alexandre s'écria : « Mon frère Théodole, hâte-toi, viens nous rejoindre. L'ange qui apparut dans la fournaise avec les trois jeunes Hébreux est à nos côtés. » Et Théodole s'élança dans les flammes en rendant grâce à Dieu et en disant : « Seigneur, vous nous avez éprouvés par le feu, et vous n'avez pas trouvé en nous d'iniquité. » Lorsque Aurélien fut instruit de ces choses, il fut rempli de colère, et il ordonna de décapiter Évence et Théodole et de déchirer tous les membres d'Alexandre. Et comme il insultait à leurs cadavres, une voix du ciel se fit entendre, et elle disait : « Aurélien, le paradis des délices a été ouvert à ceux que tu outrages, et toi, c'est l'enfer qui t'attend. » Alors Aurélien fut saisi d'effroi, et il alla trouver sa femme Séverine, et il lui dit : « Un jeune homme est venu vers moi avec une barre de fer rouge, et il l'a jetée à mes pieds, disant : « Aurélien, tu auras ce que tu as fait. » Et depuis ce moment, je ne fais que brûler, et la fièvre me dévore. Prie ton Dieu d'avoir pitié de moi. » Séverine dit : « J'irai et j'ensevelirai les corps des saints, de peur qu'il ne m'en arrive autant. » Et se rendant à sept milles de Rome, sur la voie Numentane, elle ensevelit saint Évence et saint Alexandre dans un même tombeau, et elle ensevelit saint Théodole à part. Et à son retour, elle trouva Aurélien qui souffrait beaucoup de la fièvre, et elle lui dit : « Tu n'as pas voulu m'écouter lorsque je te disais que tu périrais misérablement et que tu me laisserais veuve. » Et il expira bientôt après en dévorant sa propre langue. Séverine se revêtit d'un cilice, et elle resta près des tombeaux des martyrs jusqu'à la venue de l'évêque saint

Sixte, qui arriva de l'Orient. Et elle obtint de lui qu'il résiderait en cet endroit un prêtre qui célébrerait chaque jour les saints mystères, et cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours.

LÉGENDE DE SAINT DONAT.

Il y avait dans la ville de Rome un enfant nommé Donat, qui était clerc et qui était élevé par le prêtre Pomenius. Il fut instruit avec le sous-diacre Julien dans toutes les connaissances humaines et dans la sagesse divine, et il était rempli de douceur et d'humilité. Et Julien arriva ensuite à l'empire et il tourmenta beaucoup de chrétiens, et il ordonna que le prêtre Pomenius fût mis en prison à Rome. Il fit aussi arrêter le père et la mère de Donat, et il commanda qu'ils fussent mis à mort. Donat prit la fuite et il se réfugia dans la ville d'Arezzo, et un moine, nommé Hilaire, le reçut avec grande joie, et ils habitèrent ensemble. Donat consacrant sa vie au service de Jésus-Christ et passant les jours et les nuits dans le jeûne et dans l'oraison, Hilaire l'exhorta à se relâcher de la pratique de tant d'austérités, mais Donat ne voulut rien en faire. Dans cette même ville, il y avait une veuve qui était aveugle depuis neuf ans, et elle avait eu recours à tous les médecins sans qu'aucun d'eux eût pu la soulager; elle était païenne et se nommait Syramie, et elle vivait avec son fils sur un champ qui lui appartenait. Beaucoup de malades venaient trouver Hilaire et Donat et recevaient de la nourriture; après avoir prié, ils s'en retournaient guéris. Syramie, instruite de cela, se rendit avec son fils, nommé Herculius, à la cellule du moine Hilaire, et lorsqu'elle fut entrée, Hilaire dit à Donat : « Cette femme est réellement aveugle de corps et d'esprit. » Donat répondit : « Qu'elle prenne quelque nourriture »; et, disposant la table, ils l'invitèrent à s'y asseoir, et elle se mit à crier, disant : « Je ne mangerai point si vous ne me rendez la vue. » Donat dit à Hilaire : « Prions le Seigneur. » Hilaire répondit : « Mon fils, tu n'as pas compris les pa-

roles que je t'ai adressées ; cette femme est frappée de tous les genres d'aveuglement. » Donat dit : « Indique-moi sa cécité»; et Hilaire répondit : « Elle est doublement aveugle, puisque jusqu'à présent elle n'a adoré que de sourdes et vaines idoles. » Donat dit alors à cette femme en versant des larmes : « O démon, tu as voulu tenter les serviteurs de Dieu. » Et Syramie, tombant par terre et répandant des pleurs, dit : « Rendez-moi la lumière, à moi qui suis votre servante, car les médecins m'ont délaissée. » Donat répondit : « Comment peux-tu prétendre à la lumière, puisque tu n'as pas d'huile? » Syramie répondit : « J'ai trois tonneaux remplis d'huile. » Donat repartit : « C'est la foi qui te manque » ; et Syramie répliqua : « Qu'est-ce que c'est que cette foi que tu exiges de moi? » Donat lui dit : « Je te demande d'abandonner de vaines et sourdes idoles et d'adorer Jésus-Christ, le Seigneur. » Alors Syramie envoya son fils chercher des images de Jupiter et de Junon qu'elle avait chez elle dans une boîte, et elle les prit, les brisa et les jeta au feu. Dans le même jour, Hilaire et Donat se rendirent auprès du bienheureux évêque Saturius et lui racontèrent comment Syramie avait brisé et brûlé ses idoles. Saturius fut rempli d'allégresse et il embrassa Donat, disant : « Le Seigneur m'a fait la grâce que mes yeux ne se fermassent point avant qu'ils fussent réjouis de ton aspect » ; et il ordonna que Syramie fût conduite devant lui, et il lui dit : « Ma fille, crois au Seigneur, et tu recouvreras la lumière. » Elle répondit : « Je crois » ; et il lui dit : « Humilie-toi dans la cendre et le cilice. » Et quand elle eut fait pénitence, il lui imposa les mains et l'admit au nombre des catéchumènes en présence de Donat et d'Hilaire, et il la baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit et pour la rémission de ses péchés. Et quand elle eut été ointe du saint chrême, ses yeux s'ouvrirent, et elle se mit à crier ainsi que son fils : « Jésus-Christ est le véritable Seigneur; c'est lui qui a ouvert mes yeux à la lumière » ; elle revint ensuite chez elle. Moi, Apronien, j'eus connaissance de ce que le Seigneur avait fait à l'intercession des saints, et comme mon fils Austerius était possédé d'un esprit immonde, je le fis lever durant la nuit et je le conduisis à Donat, que je trouvai chez le bienheureux Saturius ; et je me jetai à leurs pieds. Alors Saturius, Hilaire et Donat se mirent en oraison, et

l'enfant fut aussitôt guéri au nom de Jésus-Christ. Saturius fit alors parcourir à Donat les divers ordres de l'Église et il l'ordonna diacre. Et quelques années après il l'éleva à la prêtrise et il le garda auprès de lui. En ce temps-là, un nommé Eustatius était receveur des impôts en Toscane, et une armée ennemie survint et ravagea la province; la femme d'Eustatius s'appelait Euphrosyne, et, à l'approche des ennemis, elle cacha l'argent, et puis, ayant eu beaucoup à souffrir, elle mourut. Son mari Eustatius revint plus tard, et, ne trouvant plus ni sa femme, ni l'argent du trésor, il se livra à la douleur, et ses perquisitions demeurèrent inutiles. Il était au moment d'être envoyé au supplice, lorsqu'il se sauva auprès du saint prêtre Donat, et, se jetant à ses pieds, il lui raconta tout ce qui s'était passé. Donat en instruisit Saturius, et ils recherchèrent ensemble ce qu'il y avait à faire. Alors Donat dit à Eustatius : « Montre-moi l'endroit de la sépulture de ta femme »; et quand il y fut venu, il se prosterna la face contre terre, et après avoir prié le Seigneur tout-puissant, il dit d'une voix haute : « Euphrosine, au nom de Jésus-Christ qui a été crucifié, je t'ordonne de nous dire où tu as déposé l'argent du trésor dont la perte menace ton mari du supplice. » Et l'on entendit une voix qui sortait du tombeau et qui dit : « Il est caché sous le seuil de la porte de notre maison. » Ils s'y rendirent sur l'heure, et ayant creusé, ils trouvèrent l'argent; et Eustatius fut délivré de l'accusation qui le poursuivait, et tous se mirent en prière pour remercier le Seigneur, et l'évêque Saturius dit : « Béni soit Jésus-Christ qui s'est servi du prêtre Donat pour manifester sa puissance. » Peu de jours après, Saturius s'endormit dans le Seigneur, et tout le clergé et les principaux habitants de la ville s'étant réunis, ils élurent Donat pour leur évêque. Donat criait qu'il était indigne d'être appelé à cette dignité, et on le conduisit à Rome auprès du pape Jules, qui fut ému d'allégresse en le voyant, et qui l'ordonna évêque; et Donat revint ensuite à Arezzo, comblé de témoignages de considération. Quand il revint, il offrit à Dieu, en action de grâce, le saint sacrifice de la messe, et le peuple reçut ensuite la communion; et un diacre nommé Anthymus distribuait aux fidèles le corps de Jésus-Christ, lorsqu'il fut attaqué par des païens et il tomba blessé, et le calice où était le sang du

Seigneur se brisa. Le peuple en éprouva une grande affliction, mais l'évêque Donat dit au diacre Anthymus : « Que ton cœur ne se trouble point; mets ta confiance dans le Seigneur, et donne-moi les débris de ce calice. » Ensuite, se mettant à genoux et versant des larmes, l'évêque dit : « Seigneur, faites que votre peuple ne soit point plongé dans la tristesse à cause de votre nom; que tous connaissent que vous êtes le maître absolu du ciel et de la terre, le dominateur et le réparateur de toute poussière terrestre. » Et, se relevant, Donat rendit au diacre le calice intact et entier. Il n'en manquait qu'une petite portion de l'anse que le diable avait enlevée, et qui manque encore à ce calice que l'on montre encore de nos jours. Alors tous les chrétiens et les infidèles se mirent à crier que Jésus-Christ était véritablement le fils de Dieu. Dans cette même journée, à cause du miracle que Dieu avait voulu opérer par l'entremise de son serviteur Donat, soixante-dix-neuf personnes se firent baptiser, et elles se retirèrent en louant le Seigneur. Vingt-huit jours après, le proconsul Quadratien, gouverneur de la province, ayant appris la circonstance de l'argent retrouvé par les prières d'Hilaire et de Donat, les fit arrêter et leur dit : « Cela n'aurait pu arriver si vous n'aviez eu recours à la magie, et je vous envoie ainsi en prison. » Le lendemain il les fit conduire devant son tribunal et il leur dit : « Notre maître, le très-clément Julien, César, a défendu que nul chrétien ne prêchât; vous, vous haranguez le peuple et vous lui inculquez des doctrines pleines d'impiété. César a prononcé des peines très-sévères contre les sortiléges, et nous savons que vous employez la magie pour tromper le peuple. » L'évêque Donat répondit : « Nous mettons notre confiance dans le pouvoir de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nous appelons le peuple à son culte. » Quadratien répondit : « Il faut obéir aux ordres du glorieux César; si vous refusez de sacrifier, je vous ferai brûler vifs. » Donat répliqua : « Il n'y a que des malheureux qui peuvent sacrifier et renoncer à la foi de Jésus-Christ contre lequel vous osez vous élever. » Quadratien, furieux, ordonna que l'on meurtrît à coups de pierre la bouche de l'évêque; et Donat dit : « J'ai toujours ambitionné de souffrir pour mon Dieu. » Alors Quadratien dit : « Que l'on apporte un trépied »; et il ordonna de placer dessus une image de Junon. Donat dit

alors : « Sacrifie, si tu veux, à tes dieux, ce sont des démons ; mais nous, nous offrons à Jésus-Christ un sacrifice perpétuel. » Quadratien, troublé, ordonna que l'évêque Donat fût reconduit en prison, et beaucoup de chrétiens qui étaient malades vinrent le trouver, et il les guérissait. Le proconsul, apprenant les miracles que faisait le saint évêque, ordonna qu'il fût décapité dans la prison ; ce qui fut exécuté sur-le-champ, le septième jour des calendes d'août. Le moine Hilaire subit la même peine le même jour. Les chrétiens recueillirent les corps des deux saints martyrs, et ils les ensevelirent avec vénération auprès de la ville d'Arezzo.

LÉGENDE DE SAINTE EULALIE.

La vierge Eulalie souffrit à Mérida, ville d'Espagne. Elle était d'une famille riche et noble, et, dès l'âge de douze ans, elle méprisait les jeux et les amusements du siècle. Une persécution s'étant élevée, elle voulut réprimander le proconsul Dacien, et ses parents l'en empêchèrent, et la cachèrent dans une maison de campagne qu'ils possédaient loin de la ville. Mais elle, ouvrant les portes durant la nuit, s'enfuit en cachette, et elle se mit en route par un chemin rempli de ronces et d'épines, et un chœur d'anges l'accompagnait. Elle arriva à la ville les pieds tout déchirés par les épines à travers lesquelles elle avait couru, et le matin elle parut devant le tribunal du proconsul, et elle se mit à crier : « Quelle est cette fureur qui te pousse à verser le sang innocent, et à renier le Seigneur maître de toutes choses ? Isis, Apollon et Vénus ne sont que des fantômes. » Le proconsul, furieux, ordonna aux licteurs de se saisir d'elle, et il lui enjoignit de sacrifier aux dieux, la menaçant de la faire périr à la fleur de son âge, et dans de cruels supplices. Elle ne lui répondit rien ; mais elle cracha sur l'idole et la brisa. Alors les bourreaux déchirèrent avec les ongles de fer sa poitrine délicate, et ils mirent ses os à nu. Et Eulalie s'écria : « Seigneur, vous fortifiez ceux

qui mettent en vous leur confiance, et vous leur réservez une couronne éclatante. » On lui appliqua sur les côtés des lampes allumées, mais elle ne poussa pas une plainte; elle chantait avec joie, et ses longs cheveux épars voilaient la vierge pudique, et le feu s'étant communiqué à sa chevelure, elle parut tout enveloppée de flammes. Désirant promptement mourir, elle aspirait la flamme avec sa bouche. Et l'on vit une colombe plus blanche que la neige sortir de sa bouche et se diriger vers le ciel. Et les bourreaux, qui furent témoins de ce miracle, furent frappés de stupeur, et s'enfuirent remplis d'effroi.

LÉGENDE DE SAINTE REINE.

La vierge Reine souffrit d'après les ordres d'Olibrius. Elle était fille d'un païen nommé Clément; et, à l'âge de quinze ans, ayant entendu parler des combats des martyrs, elle mit toute sa confiance dans le Seigneur. Olibrius, traversant la ville assis sur son char, l'aperçut, et, comme elle était d'une grande beauté, il s'éprit pour elle, et il commanda qu'on la lui amenât. Elle parut devant lui après s'être fortifiée par l'oraison, et quand il lui demanda son nom et sa profession, elle répondit qu'elle se nommait Reine, qu'elle était de race libre, et qu'elle adorait la sainte Trinité. Le proconsul lui dit : « Tu professes donc le culte de ce Galiléen ou Nazaréen? » Et Reine repartit : « Je voudrais être digne de pouvoir me dire des siens, et j'invoque Jésus-Christ pour qu'il me protége et me regarde comme une de ses esclaves. » Le gouverneur ordonna qu'elle fût retenue en prison jusqu'à ce qu'elle consentît à sacrifier aux dieux; et, un jour qu'il avait offert un sacrifice, il monta sur son tribunal, et il fit amener la vierge devant lui, et il fut ému à l'aspect de sa beauté, et il lui dit : « Rends aux dieux l'hommage qui leur est dû, afin que je puisse avoir pitié de ton jeune âge, et tu recevras de moi de grosses sommes d'argent, et je t'élèverai en dignité au-dessus de toutes

les autres femmes; autrement tu seras livrée à de cruelles tortures, et ton corps sera déchiré par le fer et par le feu. » Elle resta inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, et le proconsul ordonna alors de la dépouiller, de l'étendre sur le chevalet, et de la frapper rudement. Mais elle, livrée aux mains des bourreaux, ne ressentait aucune douleur, et, les yeux tournés vers le ciel, elle disait : « Seigneur, j'ai mis en vous toute mon espérance, et je ne serai point confondue dans l'éternité.» Le sang coulait de tous ses membres déchirés, et les assistants versaient des larmes amères, et ils lui disaient : « Oh! quels avantages te fait perdre ton incrédulité ! consens à sacrifier, afin de te soustraire aux tortures. » Reine répondit : « O mauvais conseillers, je n'écoute point vos funestes avis, et je ne sacrifie qu'à Jésus-Christ qui me prête son appui. » Le proconsul, furieux, ordonna aux bourreaux de la déchirer avec les ongles de fer, et l'aspect de ses tourments devint si horrible, que le proconsul lui-même se voila la figure avec son manteau, et que les assistants se détournaient, ne pouvant soutenir ce spectacle. Et le proconsul dit : « Quel est donc le motif qui te porte, Reine, à n'avoir nulle compassion de toi-même? Voici que ta chair a été toute déchirée, et que tes membres sont tout brisés. Écoute-moi, et sacrifie : il est impossible que je te relâche si tu persistes dans ton obstination. » Comme elle méprisait ses paroles, et qu'elle l'appelait malheureux et insensé, il ordonna de la délier et de la ramener en prison; et, tandis qu'elle y était en prière, une colombe lui apparut subitement, et l'on vit une croix qui s'élevait jusqu'au ciel, et la colombe se posant sur la croix, disait : « Salut, Reine; une couronne glorieuse t'attend, et le paradis est ouvert pour toi, et tu partageras le repos des justes.» Et la sainte se mit à louer Dieu. Le lendemain, elle fut ramenée devant le juge, et comme elle persista à refuser de sacrifier, on lui appliqua sur les côtés des torches enflammées; mais elle élevait les yeux au ciel, et elle disait : « Seigneur, vous m'avez fait traverser l'eau et le feu, et vous m'avez amenée dans un lieu de délices.» Alors le gouverneur ordonna que l'on apportât une grande cuve et qu'on la remplît d'eau, et que l'on y jetât la sainte pieds et poings liés, afin qu'elle y fût étouffée; mais elle priait, disant : « Sei-

gneur, rompez mes liens, afin que je vous offre un sacrifice de louange; que cette eau devienne pour moi une eau de douceur, et que cette suffocation soit pour moi une illumination de salut.» Et après qu'elle eut prié et qu'on l'eut précipitée dans l'eau, il survint un grand tremblement de terre, et il descendit du ciel une colombe qui tenait une couronne, et les liens de Reine se rompirent, et elle sortit de l'eau louant et bénissant le Seigneur. Et la colombe dit : « Viens, Reine, partager le repos de Jésus-Christ, car tu as mérité cette couronne. » Et quatre-vingt-cinq personnes, témoins de cette merveille, crurent au Seigneur. Olibrius, furieux, lui fit couper la tête, et les anges portèrent au ciel, en présence de tous, l'âme de la sainte, en chantant la gloire de Dieu. Et elle souffrit le martyre le septième jour des ides de septembre.

LÉGENDE DE SAINT MELLON.

Du temps de l'empereur Valérien, un nommé Mellon, originaire de la Grande-Bretagne, vint à Rome pour payer le tribut imposé à sa patrie, et pour se mettre au service de l'empereur. Et, suivant l'usage, on le conduisit avec ses compagnons au temple de Mars pour y sacrifier. Mais en entendant le pape Étienne, qui prêchait à quelques chrétiens le saint Évangile, il fut frappé de ses paroles, et il crut. Il demanda le baptême, et il le reçut, et il vendit tout ce qu'il possédait, afin d'en distribuer le prix aux pauvres. Et le pape l'éleva par tous les grades ecclésiastiques successivement; et il l'ordonna prêtre. Mellon s'appliquait sans cesse au jeûne et à l'oraison, et un jour qu'il célébrait la messe en présence du pape, ils virent un ange qui se tenait à la droite de l'autel, et qui présenta à Mellon un bâton pastoral en lui disant : « Reçois cet emblème du gouvernement que tu auras sur le peuple de Rouen en Normandie; car c'est un endroit que Dieu t'a réservé : et ne t'inquiète pas si tu en ignores la route, car le Seigneur Jésus-Christ te protégera de l'ombre de ses ailes. » Mellon prit donc congé du pape, et ayant reçu sa bénédiction, il se

mit en route, tenant toujours le bâton pastoral qu'il avait reçu de l'ange. En passant par Auxerre, il guérit un homme qui avait reçu une blessure qui lui avait fendu le pied. Il arriva enfin à Rouen, où, s'acquittant de tous ses devoirs avec le plus grand zèle, il donna l'exemple de toutes les vertus, et il se rendit célèbre par beaucoup de miracles. Il reposa enfin en paix, et sa fête se célèbre le onzième jour des calendes de novembre.

LÉGENDE

DE SAINT NARCISSE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Le bienheureux Narcisse, évêque de Jérusalem, était digne de toute vénération à cause de sa sainteté et de sa douceur. Il arriva, un jour de fête, que l'huile manquait pour allumer les lampes, et le peuple se livrait à l'affliction; mais Narcisse, rempli de foi, ordonna aux desservants de verser de l'eau dans les lampes, et aussitôt elles s'allumèrent, répandant une clarté supérieure à celle qui était habituelle. Et, en mémoire de ce miracle, un grand nombre de personnes recueillirent et conservèrent de cette eau miraculeuse transformée en huile. Des hommes pervers, qui redoutaient la justice de l'évêque, voulurent se défaire de lui en l'accusant d'un grand crime. Et ils apostèrent de faux témoins qui déposèrent contre l'évêque, attestant sous serment la vérité de ce qu'ils disaient. Et l'un disait que s'il mentait, il voulait être consumé par le feu du ciel, un autre, être frappé d'épilepsie, un troisième, perdre la vue. L'évêque, voyant quelle était la malice des méchants, et ne voulant susciter aucun trouble, se retira dans des lieux déserts et y vécut longtemps caché. Et voici que tous les accusateurs furent frappés de la manière qu'ils avaient invoquée à la suite de leur serment. Car l'un fut réduit en cendres par un coup de tonnerre, un autre fut saisi d'un tremblement convulsif qui l'agitait depuis les pieds jusqu'à la tête sans lui laisser un seul instant de repos, un troisième perdit soudaine-

ment la vue, et il fit l'aveu de son crime. Mais on ne savait où retrouver Narcisse, qui s'était enfui dans le désert, et l'on choisit un autre évêque nommé Dius. Après quelque temps, celui-ci mourut, et voici que Narcisse revint aussitôt, comme s'il était tombé du ciel, et se montra au peuple. On voulut le replacer sur son siége épiscopal, mais il s'y refusa, car il était accablé de fatigue; et il fit nommer à sa place un homme de bien nommé Alexandre, qui était déjà évêque dans un autre endroit. Et le bienheureux Narcisse continua de donner tout sujet d'édification, et il mourut à l'âge de cent seize ans.

LÉGENDE DE SAINTE SUZANNE.

Du temps des empereurs Dioclétien et Maximien, il y avait un prêtre nommé Gauvin, frère utérin de Gaïus, évêque de la ville de Rome, et aussi savant dans les sciences divines que dans les lettres humaines. Et il s'occupait de faire des écrits contre les erreurs des païens; et il était d'une famille très-noble, car il était allié par les liens du sang à l'empereur Dioclétien. Ce Gauvin avait une fille unique qui était aussi vertueuse que belle, qu'il avait élevée avec le plus grand soin dans la connaissance des sciences et des arts. Dioclétien ayant appris quelle était sa beauté et sa sagesse, envoya à Gauvin, et la lui demanda en mariage pour son fils Maximien. Et il lui adressa un de ses parents, nommé Claude, afin que l'on se mît aisément d'accord. Et quand Gauvin eut appris de Claude quel était le but de sa mission, il alla trouver sa fille Suzanne, et il lui dit : « Je vais te conduire à ton oncle Gaïus, afin que l'esprit saint qui a été en toi ne se détruise point. » Et quand Suzanne eut été chez Gaïus, et qu'elle sut qu'elle avait été demandée en mariage par Maximien, elle dit à son père : « Tu sais que je suis chrétienne, et que je ne puis m'unir à un infidèle cruel, et je n'aspire qu'à la gloire céleste; et je mets ma confiance en Jésus-Christ, qui me fera surmonter

les difficultés du monde, et m'accordera la palme du martyre. » Gauvin répondit : « Persévère, ma fille, dans ta foi. » Et Gaïus dit : « Mérite par ta constance d'être offerte à Jésus-Christ; je sais qu'il étend sa miséricorde sur tous les hommes. » Suzanne répondit : « Je resterai ferme dans la foi que j'ai jurée à Jésus-Christ, auquel j'ai voué ma chasteté. » Et Gaïus dit : « Ne t'inquiète pas de ce que tu auras à dire quand tu seras en présence des princes, car il est dit dans l'Évangile que c'est alors le Saint-Esprit qui parle par notre bouche. » Et trois jours après, Claude revint vers eux, accompagné d'une grande suite ; mais il entra seul, et il dit à Gaïus et à Gauvin le motif de sa visite ; et ils répondirent : « Faisons venir Suzanne, afin que tu apprennes d'elle ce qu'elle a à te répondre. » Et quand Suzanne fut venue, Claude voulut l'embrasser, car ils étaient parents ; mais Suzanne dit : « Ne souille pas mon visage; Jésus-Christ, qui est mon Seigneur, sait que nul homme n'a touché sa servante. » Claude répondit : « C'est parce que tu es de mon sang, et en témoignage de l'affection que je te porte, que j'ai voulu t'embrasser. » Suzanne dit : « Non-seulement je refuse ton baiser, mais je te renie aussi ; car ta bouche est souillée des sacrifices offerts aux idoles. » Claude repartit : « Que faut-il que je fasse pour que je sois purifié de cette souillure? » Suzanne lui répliqua : « Tu dois faire pénitence et recevoir le baptême au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Claude dit alors à Gaïus et à Gauvin : « Purifiez-moi, puisque l'homme purifié qui croit en Jésus-Christ est au-dessus de celui qui adore les dieux auxquels j'ai sacrifié et que nos princes adorent. »

Et Gaïus expliqua à Claude tous les dogmes de la foi, et Claude dit : « Est-ce que, lorsque j'aurai reçu le baptême, tous les péchés de mon cœur seront effacés? » et Gaïus répondit : « Ils le seront tous, pourvu que tu aies une foi sincère. » Et en ce moment même, Suzanne vint se jeter aux pieds de Gaïus et lui dit : « Seigneur, je te conjure au nom de Jésus-Christ de ne pas différer de le baptiser, mais rachète-le. » Et Claude se prosterna et invoqua le Seigneur, et Gaïus le reçut au nombre des catéchumènes. Revenu chez lui, Claude raconta tout ce qui s'était passé à sa femme Prepidigna, et elle alla trouver Gaïus et se jeta à ses pieds,

disant qu'elle voulait aussi être chrétienne; et Suzanne, sortant de sa chambre, l'embrassa avec la plus grande joie. La nuit suivante Claude vint les retrouver avec ses deux fils, et il dit à Gaïus : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, je te supplie de ne pas différer de me baptiser ainsi que ma femme et mes fils. » Et après les avoir interrogés et s'être assuré qu'ils croyaient, Gaïus leur donna le baptême. Il consacra ensuite le corps et le sang du Seigneur et il les fit participer aux saints mystères. Et, à partir de ce même jour, Claude se mit à vendre tous ses biens et à en distribuer le prix aux pauvres. Et il recherchait les chrétiens qui étaient obligés de chercher un asile dans des lieux cachés, et il leur distribuait des vivres et des vêtements. Et quelque temps après, Dioclétien demanda à Claude des nouvelles de Suzanne, et il lui répondit qu'elle était malade. Et l'empereur envoya chez lui son frère nommé Maxime; et Maxime, trouvant Claude qui priait revêtu d'un cilice, lui demanda le motif de son affliction; et Claude lui dit: « Je fais pénitence, parce que j'ai trop obéi aux ordres du prince et que j'ai répandu le sang innocent. » Maxime dit : « L'empereur m'a envoyé vers toi pour que la fille de notre parent Gauvin devienne l'épouse de son fils Maximien, et ce mariage est pour notre famille un sujet de gloire immortelle. » Claude répondit : « J'ai trouvé cette vierge d'une sagesse au-dessus de son âge et consacrée à ce Dieu qui m'a racheté de mes péchés. Allons cette nuit chez Gauvin, et tu verras la lumière éternelle. » Maxime répondit : « Je ferai tout ce que tu désireras. » Cette même nuit, ils allèrent à l'arcade de la porte Salaria, près du palais de Salluste, où demeurait le prêtre Gauvin. Et l'on vint annoncer à Gauvin que Claude et Maxime étaient à sa porte et désiraient le saluer. Gauvin alla promptement à leur rencontre et il les fit entrer chez lui, et il se mit ensuite en oraison, en disant : « Prions. » Et tandis qu'ils étaient prosternés sur le pavé, Gauvin dit : « Seigneur, qui dispersez et qui réunissez, qui élevez et qui abaissez, considérez les œuvres de vos mains et éclairez tous ceux qui croient en vous, car vous êtes la vraie lumière qui dure dans les siècles des siècles. » Et tous répondirent : « *Amen.* » Et, se levant, ils se donnèrent le baiser de paix, et Claude embrassa avec une grande joie les pieds de Gauvin. Maxime, voyant cela, fut saisi d'éton-

nement, et il demanda qu'on lui présentât Suzanne. Et Gauvin l'amena; et Suzanne, sortant de sa chambre, adora le Seigneur et dit à son père : « Donne-nous ta bénédiction. » Et Gauvin répondit : «Que la paix nous soit donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et qui règne avec son père, le Seigneur tout-puissant, dans tous les siècles des siècles »; et tous répondirent : « *Amen.* » Et Gaïus dit : « Prions le Seigneur qui nous a arrachés des ténèbres du monde de nous faire la grâce de persévérer dans une foi inébranlable. » Et il dit ensuite : « Je rends grâces à mon Dieu, mon frère Maxime, de ce que tu as bien voulu nous visiter. » Maxime dit : « Je n'ai point mérité de venir à vous, mais je baiserai vos pieds. Vous savez bien quel motif m'a amené ici. » L'évêque Gaïus lui répondit : « Explique-le-nous. » Maxime dit : « L'empereur Dioclétien m'a envoyé auprès de Claude afin de conclure le mariage de Suzanne avec son fils Maximien. » Gaïus dit : « Apprends que cette vierge a reçu du Dieu tout-puissant un époux, et que cet époux est Jésus-Christ. » Maxime dit : « Ce que Dieu donne est-il éternel ? » Gaïus repartit : « Tu peux recevoir de lui la vie éternelle. » Et Maxime répliqua : «Qu'est-ce que c'est que cette vie éternelle ? » Et Gaïus lui dit : « Tu l'obtiendras si tu crois en Jésus-Christ. » Et il lui expliqua les dogmes de la foi. Maxime dit alors : « Hâte-toi de faire que je devienne un des vôtres. » Et Gaïus lui enjoignit d'observer le jeûne. Et, de retour chez lui, Maxime se mit à vendre ses biens pour les distribuer aux pauvres. Cinq jours après, il alla trouver Gaïus et se jeta à ses pieds, disant : « Je te conjure de ne pas tarder à m'éclairer, car je sens mon cœur plein de componction au nom de Jésus-Christ que tu prêches. » Gaïus lui dit : « Incline ton cœur vers Dieu. » Et Maxime répondit : « Je te supplie de sauver mon âme et de l'arracher des ténèbres et du culte des idoles, et de la mener à la vraie lumière. » Et Gaïus lui dit : « Ecoute-moi, mon frère; crois-tu de tout ton cœur et renonces-tu aux doctrines de Satan?» Et Maxime dit : « J'y renonce, et je ne veux vivre que selon votre exemple. » Alors Gauvin l'instruisit et Gaïus le baptisa selon les rites habituels, et l'ayant retiré des fonts sacrés, il l'oignit de saint chrême, et il offrit pour lui le sacrifice divin. Et depuis ce jour ils habitèrent tous ensemble, se livrant à la joie et chantant

des hymnes. Et Maxime faisait vendre ses biens par l'intermédiaire d'un de ses amis, nommé Thrason, chrétien très-zélé, et il assistait les fidèles qui étaient en proie à la persécution. Et quelque temps après, un nommé Arricius informa l'empereur que Maxime avait embrassé la foi chrétienne, d'après les exhortations de Gaïus et de Gauvin. Dioclétien en fit part à sa femme Serena; et elle était en secret chrétienne, de sorte qu'elle en ressentit une grande joie et qu'elle rendit grâces à Dieu. L'empereur manda un de ses conseillers, nommé Jules, païen féroce, et lui dit : « J'ai envoyé demander à certaines gens leur fille pour la donner comme épouse à mon fils. Non-seulement ils ont méprisé mes propositions, mais encore ils se sont déclarés chrétiens. » Jules répondit : « Tous ceux qui méprisent les ordres de l'empereur, quel que soit leur rang, doivent être punis. » Alors Dioclétien commanda à Jules d'aller avec des soldats arrêter les fidèles; ils ne trouvèrent pas l'évêque Gaïus, mais ils se saisirent de Gauvin, de sa fille Suzanne, de Claude, de sa femme et de ses fils. Dioclétien ordonna de déporter les deux fils de Claude dans la ville de Chomos, et là de les brûler. Il relégua dans la ville d'Ostie Claude, Prepidigna et Maxime, et il fit mettre en prison Gauvin et Suzanne.

Cinquante-cinq jours après, il commanda qu'on lui amenât Suzanne; et quand elle entendit les soldats qui venaient la chercher, elle se mit en prières et elle dit : « Seigneur, n'abandonnez pas votre servante. » Et Suzanne fut conduite vers Serena; et quand elle entra, l'impératrice se prosterna devant elle et dit : « Que Jésus-Christ, notre Dieu, se réjouisse en toi. » Suzanne, voyant que l'impératrice était chrétienne, dit : « Je rends grâce au Seigneur; car en tout lieu il manifeste sa puissance. » Et Suzanne resta plusieurs jours avec Serena, et elle ne cessait ni le jour ni la nuit de prier et de célébrer les louanges de Dieu. Dioclétien, espérant toujours que Serena amènerait Suzanne à consentir à épouser son fils Maximien, lui envoya un de ses confidents, nommé Curtius, pour lui dire : « Que Maximien soit uni à Suzanne, grâce à tes bons offices. » Serena répondit à Curtius : « Il ne peut y avoir d'union légitime s'il n'y a pas de consentement, et cette jeune fille n'a pas d'amour pour Maximien. » Dioclétien, irrité, répondit : « Je ne veux pas que mon palais soit souillé de

sa présence, et j'entends qu'on la reconduise chez son père, pour qu'elle y attende quelle sera ma volonté. » Suzanne, de retour chez elle, se prosterna et implora le Seigneur, et cette même nuit Maximien vint et s'introduisit dans la chambre de Suzanne, et il vit un ange qui veillait sur elle. Saisi d'effroi, il s'enfuit vers le palais, et il raconta toutes ces choses à son père. Et Dioclétien dit : « C'est le résultat de quelque sortilége. » Il eut ensuite une altercation avec l'impératrice au sujet du culte des idoles, et il lui dit : « Comment n'as-tu pas amené cette jeune fille si belle et si sage à consentir à devenir l'épouse de mon fils? » Serena répondit : « Elle a choisi mieux, et elle est inspirée de la lumière divine. » Dioclétien s'adressa alors à un juge nommé Macédonius et lui dit : « Rends-toi auprès de Suzanne, et décide-la à sacrifier, et je t'accorderai de grandes récompenses. » Macédonius se rendit chez Suzanne, dans le quartier de Salluste, et il portait avec lui une petite image en or de Jupiter, une table et un trépied, et il engagea Suzanne à sacrifier. Elle se prosterna, disant : « Seigneur, mes yeux voient les images des idoles; assistez votre servante. » Et Macédonius lui dit : « Lève-toi, et adore le dieu de César. » Suzanne leva les yeux, et l'idole avait disparu. Macédonius dit : « L'éclat de l'or t'a séduite, et tu n'as pu résister au désir de t'en emparer. » Suzanne répondit : « Dieu a envoyé un ange, et il a enlevé cette image de devant moi afin qu'elle ne souillât pas ma vue. » Et au même instant il entra un esclave qui dit que la petite statue en or de Jupiter gisait sur la place, devant les jardins de Salluste. Macédonius, furieux, se mit à frapper Suzanne, qui s'écriait avec joie : « Seigneur, je vous rends grâce. » Macédonius lui dit : « Songe à ton salut, et sacrifie. » Elle répondit : « J'ai toujours désiré m'offrir moi-même en sacrifice au Seigneur. » Alors Macédonius alla instruire Dioclétien de tout ce qui s'était passé, et l'empereur, furieux, ordonna la mort de Suzanne; et, frappée d'un glaive dans sa maison, elle expira. L'impératrice Serena vint pendant la nuit, et elle recueillit le corps de la martyre, le couvrant de son voile, et le plaçant dans son palais dans une châsse d'argent; et elle ne cessait d'offrir ses prières nuit et jour auprès de ces saintes reliques. Elle enveloppa de ses propres mains le corps de la sainte dans des

étoffes parfumées, et elle le déposa ensuite auprès des corps des saints martyrs, dans le cimetière d'Alexandre.

LÉGENDE DE SAINT LUCIEN.

Lucien fut disciple de l'apôtre saint Pierre, et le compagnon de saint Denis, qui l'envoya à Beauvais pour y prêcher l'Évangile; et dans cette ville il y avait une nombreuse garnison romaine, car les habitants du pays étaient belliqueux, et il était nécessaire de réprimer leur insolence. Lucien, s'étant mis à prêcher, fit abandonner à beaucoup de personnes le culte des démons. Il était d'une patience admirable, et telle était son austérité, qu'il ne se nourrissait que d'herbages, et qu'il ne prenait d'autre boisson que de l'eau froide; l'aliment de la grâce céleste le soutenait et donnait une force invincible à son corps débile. Le gouverneur Julien était un homme très-cruel, et, ayant reçu ordre de sévir contre les chrétiens, il ordonna de chercher Lucien et de l'amener devant lui. Les soldats trouvèrent le saint qui haranguait le peuple, et, les voyant venir, il ne cessa point de prêcher, mais il dit : « Voici, mes frères et mes chers fils, que le Seigneur veut bien mettre un terme à mes travaux; mon corps est cassé par l'âge, mais mon âme recueillera la palme du martyre. Persévérez avec courage dans ce que je vous ai annoncé; que la peur des peines ou que de mauvais conseils ne vous fassent point déserter la voie de la vérité, et que le troupeau soit réuni à son pasteur. » Et levant les yeux et les mains au ciel, il rendit grâce à Dieu, qui daignait l'associer au sort de saint Denis. On le conduisit à trois milles de la ville, sur une montagne, et un des officiers du tyran lui dit : « N'es-tu pas cet homme qui séduis le peuple par tes sortiléges, et qui lui persuades de ne point sacrifier aux dieux immortels, et de se révolter contre les ordonnances des empereurs? » Il répondit : « Je n'ai point recours aux sortiléges, mais j'indique au peuple la voie du salut, et je

lui enseigne à marcher sur les traces de Jésus-Christ. » Alors un des soldats, ayant tiré son épée, lui coupa la tête. Et voici qu'en présence d'une grande foule une lumière éclatante descendit du ciel sur le corps du martyr, et une voix se fit entendre qui disait : « Lucien, mon bon serviteur, qui n'as pas craint de répandre ton sang pour moi sur la terre, viens prendre possession de la demeure qui t'est réservée dans le ciel. » Et le corps du saint se releva, et, prenant sa tête dans ses mains, il se rendit à trois milles de là, à un village qu'il avait choisi pour sa sépulture, et il s'y arrêta. Et les habitants de ce village avaient été convertis par ses prédications, et ils vinrent en grande dévotion avec des parfums, et ils ensevelirent le corps du saint. Et lorsqu'ils l'ensevelissaient, leurs narines s'ouvrirent, et ils sentirent une odeur d'une suavité exquise, et telle qu'ils n'avaient jamais rien senti de pareil, et elle était répandue par les anges que Dieu avait envoyés pour assister aux funérailles du saint. Et cinq cents personnes se convertirent aussitôt. Et dans le cours de ses travaux, Lucien avait converti, dans les Gaules, plus de trente mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

LÉGENDE DE SAINT PATROCLE.

L'empereur Aurélien, marchant contre les Barbares, passa à Troyes, et il apprit qu'il y avait un homme d'une naissance fort distinguée, nommé Patrocle, qui demeurait hors de la ville, et qui servait Dieu dans la prière et dans l'abstinence, ne prenant de nourriture qu'une seule fois dans la journée. Il voulut le contraindre à sacrifier, et quand il vit que Patrocle s'y refusait et qu'il ne voulait adorer que Jésus-Christ, sa fureur ne connut plus de bornes et il dit : « Liez-lui les pieds et les mains avec des chaînes chauffées au feu, et chargez-le de coups et mettez-le en prison. » Le martyr resta trois jours dans son cachot, occupé à prier Dieu sans interruption ; et ensuite il fut ramené devant

l'empereur, qui ordonna de le percer de coups d'épée lorsqu'il vit qu'il était inébranlable dans la foi ; et il dit : « Qu'on lui coupe la tête et qu'on jette son corps dans l'eau. » Les bourreaux conduisirent le martyr auprès du bord de la Seine, et il pria disant : « Seigneur Jésus, ne permettez pas que mon corps reste dans le fleuve, de peur que les païens ne disent : « Où est son Dieu ? » Alors les yeux des soldats qui l'escortaient s'obscurcirent, et il traversa le fleuve sans que l'eau lui montât plus haut que les genoux. Et les gentils disaient : « Son Dieu est puissant, puisqu'il l'a délivré. » Et d'autres répondaient : « Ce n'est qu'une illusion magique. » Alors survint une femme qui dit : « Le chrétien que vous cherchez est à trois milles d'ici sur une colline, de l'autre côté du fleuve, et il est prosterné, occupé à adorer son Dieu. » Ils y allèrent et le rejoignirent, et l'un d'eux lui dit : « Tu es vraiment coupable, puisque tu t'es enfui de nos mains ; maintenant que tu es en notre pouvoir, tu mourras si tu ne sacrifies pas à nos dieux. » Il répondit : « Je n'adore point les démons, mais le seul Dieu vivant, et je suis prêt à souffrir et à mourir pour lui. » Alors s'agenouillant il dit : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains»; et il eut la tête tranchée le douzième jour des calendes de février.

LÉGENDE

DE SAINT SPEUSIPPE ET DE SES COMPAGNONS.

Saint Polycarpe, évêque et disciple de l'apôtre saint Jean, voulant répandre dans les diverses régions de la terre le nom de Jésus-Christ, envoyait partout des prédicateurs de la foi ; sachant qu'à un mauvais prince en avait succédé un pire, et qu'Aurélien avait remplacé Sévère, et qu'un édit avait été promulgué pour que dans les Gaules tous les chrétiens fussent rigoureusement punis, il y envoya Andoche et Bénigne, prêtres, et Thyrse, diacre,



tous valeureux champions du Seigneur, et prêts à souffrir pour la foi. Et, après une heureuse navigation, ils arrivèrent heureusement au port de Marseille. Ils furent accueillis dans cette ville avec grand honneur par Faustin, homme de grande distinction, et revêtu de la dignité sénatoriale; et lorsqu'il sut qu'ils étaient prêtres, il leur demanda de rendre sa famille chrétienne en la baptisant. Il adorait Jésus-Christ, mais en secret, de crainte des persécutions, et il présenta aux saints son fils Symphorien, qui obtint plus tard la couronne du martyre, et Bénigne le baptisa et saint Andoche le retira des fonts sacrés. Alors Faustus dit: « J'ai une sœur nommée Léonille, qui habite à Langres, et elle a trois enfants jumeaux, Speusippe, Eleusippe et Méleusippe; ils ont été instruits avec grand soin dans les lettres, mais ils sont restés attachés aux erreurs des gentils telles qu'elles leur ont été enseignées par leur père, et ma sœur désire qu'ils soient associés à la milice de Jésus-Christ, et j'espère donc que vous voudrez bien l'aider de votre concours. » Et Bénigne se mit en chemin pour Langres, et Andoche et Thyrse restèrent dans le diocèse d'Autun, y prêchant la foi; et peu de temps après ils reçurent, d'après les ordres d'Aurélien, l'heureuse palme du martyre. Léonille reçut Bénigne avec le plus grand respect, et comme de la manne qui descendait pour elle du ciel. Le même jour ses enfants offrirent un sacrifice à l'idole de la déesse Némésis, et ils lui apportèrent une portion des offrandes qu'ils avaient faites. Elle repoussa ces offrandes en manifestant beaucoup d'horreur et de dégoût, et elle les jeta aux chiens; et, s'approchant de ses enfants avec Bénigne, elle leur dit: « Mes chers fils, sachez que Jésus-Christ est le fils du vrai Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et la mer, et les étoiles, et les anges, ainsi que toutes les créatures, qui doivent l'adorer; il nous a envoyé de bien loin son serviteur Bénigne; écoutez ses paroles, car ce sont les préceptes de Dieu. » Et Bénigne instruisit les trois jeunes gens; et lorsqu'ils eurent embrassé la foi, il les baptisa, et ils brisèrent les statues des idoles. Ensuite saint Bénigne se rendit à Dijon, où, peu de temps après, il reçut la couronne du martyre. Lorsque la renommée se répandit que les trois fils de Léonille avaient embrassé la foi, ils furent traduits devant les juges, et comme ils persistèrent avec courage à confesser qu'ils

étaient chrétiens, et comme ils reprochaient aux infidèles de n'adorer que des simulacres de pierre et de métal, le gouverneur Quadrat se leva, plein de colère, et frappa à la face Speusippe et Eleusippe. Méleusippe s'écria alors : « Pourquoi ne me traites-tu pas comme mes frères? nous sommes tous unanimes à proclamer Jésus-Christ, nous nous félicitons tous de ce que votre malice nous fasse obtenir la récompense que Jésus-Christ a promise. » Et leur mère les exhortait, en versant des larmes, à demeurer inébranlables dans la foi. Quadrat les fit alors suspendre par les pieds à un arbre; et comme les martyrs remerciaient Dieu de ce qu'il permettait qu'ils éprouvassent un genre de supplice semblable à celui de Jésus-Christ, le tyran dit : « Vous ne périrez point ainsi, mais je vous ferai mourir par le feu. » Et il ordonna de dresser un grand bûcher; et quand il fut enflammé, il y fit jeter les saints, pieds et mains liés. Et le Seigneur vint à leur secours; leurs liens furent rompus, et les flammes ne leur firent aucun mal. Et les impies étaient tout tristes et confus de voir les saints marcher au milieu du feu en bravant la rage de leurs persécuteurs. Mais les saints, désirant obtenir la palme du martyre et mériter les couronnes qu'ils voyaient préparées pour eux par les chœurs des anges, se prosternèrent pour prier, et leurs âmes s'envolèrent ensemble vers le ciel. Une femme, nommée Jovilla, ayant été témoin de leur glorieuse mort, s'élança du milieu de la foule, sans que le souvenir ni de son mari ni de ses petits enfants pût la retenir, et s'écria : « Et moi aussi je suis chrétienne, et je méprise vos idoles. » Elle fut aussitôt saisie et suspendue par les cheveux et tourmentée de diverses manières, et comme elle persistait avec courage à confesser Jésus-Christ, elle fut conduite avec la bienheureuse Léonille à l'endroit où avaient péri les martyrs et toutes deux furent mises à mort par l'épée. Et elles souffrirent sous le règne d'Aurélien, le quinzième jour des calendes de février.





LÉGENDE DE SAINT PROSDOCIME.

Prosdocime naquit d'une famille très-distinguée, et ses parents le firent élever avec grand soin dans la connaissance des lettres, et il désirait se livrer à l'étude de la véritable sagesse; mais comme il ne trouvait autour de lui personne qui pût le retirer des voies de l'erreur et lui montrer le chemin de la vérité, il se joignit à deux hommes de grande vertu, Marc et Apollinaire, et il partit avec eux, et il se rendit à Antioche, où il se présenta à l'apôtre saint Pierre et se mit sous sa direction, afin de profiter de ses préceptes et d'arriver au mépris du monde et de la concupiscence. Pierre les reçut avec joie, et, de jour comme de nuit, il vaquait avec eux au service de Dieu, et il les instruisait dans les choses de la foi, leur apprenant à aimer Dieu et à aspirer uniquement aux choses célestes, et, par leurs préceptes et leurs exemples, à ramener le peuple au Seigneur. Et, sous le règne de Claude, saint Pierre quitta la ville d'Antioche et se rendit à Rome, accompagné de Marc, de Prosdocime et d'Apollinaire, afin de s'y opposer au magicien Simon. Arrivés à Rome, ils furent accueillis avec grand respect par les fidèles, et, s'occupant de réunir et d'encourager le troupeau confié à ses soins, et qui était dispersé et exposé à la rage des loups, saint Pierre ordonna évêques ces trois disciples; et il envoya Marc à Aquilée, afin d'y prêcher l'Évangile, il enjoignit à Apollinaire de se rendre à Ravenne, et il dit à Prosdocime : « Il ne faut pas que le talent qui t'a été confié soit enfoui dans la terre, mais il faut qu'il soit employé pour le plus grand bénéfice de tous, afin que lorsque Dieu viendra te demander compte, il ne te place pas parmi les serviteurs négligents et paresseux, mais qu'il te juge digne de la récompense de la gloire éternelle. Je t'envoie récolter une moisson déjà mûre; je confie à tes soins le peuple de Padoue, qui est affecté de la langueur de diverses maladies. » Et le bienheureux Prosdocime, répondant à saint Pierre, dit : « Père saint et maître illustre, je suis jeune et je ne suis pas digne d'une semblable fonction. — Ne crains rien, mon fils, répondit saint Pierre, car Notre-Seigneur t'inspirera l'esprit de sagesse et de

prudence. » Et, l'ordonnant évêque, il le munit du bâton pastoral, et lui dit : « Reçois ce bâton, et tu auras le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, de ressusciter les morts, de rendre le mouvement aux paralytiques et la vue aux aveugles » ; et il l'embrassa, lui disant : « Va en paix, et que la grâce du Seigneur soit avec toi. » Le bienheureux Prosdocime s'en alla plein de joie, et il se rendit à Padoue. Il y avait devant les portes de la ville un grand nombre de malades affligés de différents maux, et le bienheureux les ayant salués, s'agenouilla et pria, disant : « Seigneur, maître du ciel et de la terre, vous qui êtes le véritable salut et le vrai médecin, et qui avez guéri par votre avénement les infirmités du monde, ne méprisez pas les prières de votre serviteur, mais daignez l'exaucer, afin que ce peuple apprenne à mépriser les idoles, à vous reconnaître pour le seul Dieu véritable et à n'obéir qu'à vous. » Quand il eut fini son oraison, il se releva et il imposa les mains à chaque malade, et ils furent guéris au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et tous se mirent à crier à voix haute : « Le Dieu des chrétiens est grand ! » Et le saint leur dit : « Si vous répudiez des images vaines et sourdes, qui ne peuvent rien ni pour elles-mêmes, ni pour ceux qui les adorent, et si vous croyez de tout votre cœur et de toute votre âme au Seigneur Jésus-Christ, vous acquerrez la véritable santé de l'âme, et vous éviterez toutes les embûches du diable. Car Jésus-Christ est né d'une vierge afin de racheter le péché d'Adam ; il a souffert, il a été blessé, afin de guérir les blessures des âmes ; il est mort et il est ressuscité le troisième jour, afin de nous délivrer de la mort éternelle ; et si vous croyez en lui, vous régnerez avec lui dans les siècles des siècles. » Et toute la multitude criait : « Nous croyons en Jésus-Christ ainsi que tu nous l'enseignes, car en son nom nous avons été guéris des maladies qui nous affligeaient, et, avant de le connaître, nous étions dans les ténèbres de l'ignorance, et nous avions apporté des offrandes aux idoles et nous n'en avions rien obtenu. » Alors Prosdocime levant les mains au ciel, dit : « Je vous rends grâce, Seigneur Jésus, car vous n'oubliez point ceux qui espèrent en vous, et vous faites fructifier les semences de foi que répandent vos serviteurs, vous qui vivez et régnez glorieusement dans tous les siècles des siècles » ; et tous les as-

sistants répondirent : « *Amen !* » Il leur prêcha la pénitence pour la rémission des péchés, et il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et l'Esprit saint, descendant du ciel, les illumina et les confirma dans la foi. Et en cette même terre, le saint baptisa plus de cent soixante personnes. Et Prosdocime continua d'enseigner au peuple ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter, et la renommée de ses prédications et des miracles dont elles étaient accompagnées parvint au roi Vitélien. Ce roi était malade, et il s'informa de l'endroit où habitait le saint. Et un homme que le saint avait guéri l'en informa et lui dit : « L'homme que tu cherches est le serviteur dont Dieu a fait choix, et il est instruit dans les ressources de la parfaite médecine, et il rend la santé à tous ceux sur lesquels il impose les mains au nom de Jésus-Christ. Si tu le fais venir auprès de toi et si tu renonces au diable et à ses pompes, si tu renonces à de vaines idoles et si tu crois au Dieu des chrétiens, il te délivrera sûrement de toutes tes douleurs, et tu seras guéri pour le corps et pour l'âme. » Le roi lui répondit : « Tu crois donc que le Dieu des chrétiens est plus puissant que nos dieux Jupiter, Mars et Apollon, qui nous protégent et qui nous préservent de toute calamité? » L'homme répliqua : « Je crois au Dieu véritable qui a créé le ciel et la terre; et les idoles, comme dit le psalmiste, ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, et ceux qui les adorent deviennent comme elles. » Le roi Vitélien ayant entendu ces choses, dit : « Je te conjure au nom du Dieu dans lequel tu crois, de m'amener ce Prosdocime, et s'il me guérit de mes maux, moi et mon épouse et toute ma famille, nous croirons en Jésus-Christ, car nous désirons connaître la voie de la vérité. » Et cet homme courut trouver Prosdocime et lui dit : « Qu'attends-tu? ne diffère pas de venir; le roi Vitélien t'attend et il compte que tu le guériras. » Le confesseur de Jésus-Christ fut rempli de joie en entendant ces paroles, et il dit, en regardant le ciel : « Seigneur, roi de la gloire éternelle, mettez votre esprit saint dans ma bouche, afin qu'il exprime par mon organe des paroles de salut, et qu'il porte la conviction dans les âmes de ceux qui m'entendront. » Et il se rendit en toute hâte auprès du roi Vitélien; et en entrant dans sa chambre, il marqua du signe de la

croix les quatre coins de l'appartement, et il s'approcha du lit. Vitélien, se soulevant, dit au prêtre de Jésus-Christ : « De quelle nation es-tu? » Et le saint répondit : « Je suis serviteur de Jésus-Christ qui est descendu du ciel pour nous racheter de nos péchés, et si tu crois en lui et si tu es lavé des eaux du saint baptême, tu participeras à son royaume éternel. » Vitélien leva les mains au ciel en répandant des larmes, et il dit : « Seigneur, vous que prêche cet homme fidèle, ouvrez-moi les fontaines de vie et permettez que votre serviteur vienne à vous. » Se tournant ensuite vers Prosdocime, il lui dit : « Zélé serviteur de Dieu, ne diffère point et baptise-moi. » Et aussitôt le saint l'instruisit ainsi que la reine, et il dit : « Seigneur Jésus, faites que tous vous reconnaissent pour le vrai Dieu, qu'ils vous servent fidèlement et qu'ils glorifient votre saint nom » ; il leur prêcha ensuite la pénitence, et, les ayant interrogés et ayant reconnu qu'ils croyaient, il les baptisa, et le roi se trouva parfaitement guéri. Et le roi dit : « Le Dieu que tu prêches est grand ! » et il envoya à tous ses sujets l'ordre de n'adorer d'autre dieu que celui des chrétiens, et le saint baptisa une foule innombrable de peuple, les confirmant dans la foi de la très-sainte Trinité. Et Vitélien fit ériger une église qu'il consacra à sainte Sophie, c'est-à-dire à la Sagesse divine, et le saint ordonna un grand nombre de prêtres et de diacres avec lesquels il ne cessait de servir le Seigneur, offrant le sacrifice de louange en présence de tout le peuple. A cette époque, le roi Vitélien n'avait point de fils ni de fille, mais il plut au Seigneur Jésus-Christ qu'il connût son épouse; et elle conçut et elle enfanta une fille que le bienheureux Prosdocime baptisa, et il lui donna le nom de Justine, et il l'instruisit dans la connaissance des choses divines. Et Vitélien dit ensuite au saint : « Mets-toi à la tête de mes soldats et va prêcher Jésus-Christ dans toutes les villes de mon royaume. » Et le saint se rendit dans la ville de Vicence, où il prêcha et convertit beaucoup d'infidèles; et il se rendit ensuite à un château qu'on nommait Asille, et il y ramena beaucoup de monde au Seigneur, et il y fit construire une église en l'honneur de la sainte vierge Marie, mère de Dieu. Il alla ensuite dans la ville de Feltre, où il baptisa une foule innombrable, et il y dédia une église à saint Pierre et partout où

il construisait des églises, il y mettait des prêtres et des diacres. Il vint à s'arrêter chez un chevalier nommé Euphrosius, qui lui dit : « Ma fille est aveugle; fais qu'elle voie, et je suivrai ton Dieu, et je croirai en lui. » Le bienheureux Prosdocime se fit aussitôt amener la jeune fille, et il fit le signe de la croix sur ses yeux, et il dit : « Seigneur tout-puissant, daignez éclairer non-seulement les yeux du corps de cette aveugle, mais ouvrez les yeux intérieurs de ce peuple.» Et l'aveugle crut, et elle se jeta aux pieds du saint, et elle fut baptisée avec ses parents. Il guérit aussi la femme d'un comte, du nom de Théodore, et il la baptisa ainsi que son mari et toute leur suite, au nombre de cent douze personnes. Etant revenu à son siége de Padoue, il fut accueilli avec la plus grande joie par le clergé et par tout le peuple, et longtemps après il advint que le roi Vitélien s'endormit dans le Seigneur, et il fut enseveli dans le tombeau de ses pères, et trente jours après, la reine mourut. La bienheureuse Justine se livrait au jeûne et à la prière; et elle s'était vouée au service de Dieu, et elle voulait vivre dans une inviolable chasteté. Le féroce tyran Maximien ayant appris la mort de Vitélien, et enflammé pour la beauté de Justine, entra à Padoue et envoya des soldats pour amener la vierge devant lui afin qu'elle sacrifiât aux dieux. Et comme elle s'y refusa avec un courage inébranlable et qu'elle repoussa avec mépris toutes ses promesses, il lui fit infliger diverses tortures, et enfin elle fut percée d'un coup d'épée et elle rendit au Seigneur son âme bienheureuse. Ensuite Maximien retourna à Rome. Saint Prosdocime, recueillant le corps de Justine, l'embauma et l'ensevelit avec respect, et il écrivit les actes de la passion de cette vierge martyre. Et peu de temps après, Maximien étant mort, un noble de cette ville de Padoue, nommé Opilius, homme d'une très-grande sainteté, construisit une église en l'honneur de sainte Justine et il y fit ériger en l'honneur de la sainte vierge Marie un oratoire orné de pierres précieuses. Et Prosdocime consacra cette église, et il y reçut les vœux de plusieurs religieuses qui se consacrèrent au service du Seigneur. Après avoir passé de longues années à servir Dieu et à faire de grands miracles, il retourna à Jesus-Christ le septième jour des ides de novembre, et il fut enseveli dans l'oratoire de la

Sainte Vierge. Et il avait été évêque durant quatre-vingt-treize ans un mois et quinze jours, et le bienheureux apôtre saint Pierre l'avait ordonné lorsqu'il n'avait encore que vingt ans, la quatrième année du règne de l'empereur Claude.

—

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de trouver ici deux vies de saints publiées au commencement du seizième siècle, et que nous reproduisons avec une rigoureuse fidélité, sans rajeunir l'orthographe, sans rien changer à la naïveté du style. Cet échantillon des lectures qui faisaient l'édification de nos bons aïeux, avait sa place toute marquée à la suite de la *Légende dorée*. Les éditions originales de ces deux pieuses biographies sont dues aux presses de J. Trepperel; leur rareté est excessive; pareils opuscules n'ont guère échappé aux chances de destruction qu'a multipliées autour d'eux leur exiguité.

LA VIE MA DAME SAINCTE GENEUIEFUE.

A Nanterre pres de paris fut nee la vierge digne ma dame saincte geneuiefue ou temps des empereurs honore et théodose le moindre : et fut auec pere et mere iusques au temps de lempereur valentinien. Bientost apres sa natiuite reuela le sainct esperit a sainct germain dauxerre comment elle seruiroit dieu sainctement et virginallement : laquelle chose il dist à plusieurs. Puis fut sacree de leuesque de chartres vellinques : et vint demourer a Paris plaine de vertus et de miracles par le temps sainct nicaise de rœins que les hongres martiriserent : et par le temps sainct remy soubz le roy de france childeric : puis soubz le roy Clouis son filz premier roy de France crestien dit loys en son baptesme lequel sainct remy baptisa. Et apporta ung ange de paradis une ampolle plaine de sainct cresme dont il fut oingt ; et ses successeurs roys de france sont oingz à leur couronnement. Puis fut de bonne vie et fonda leglise que on appelle maintenant saincte geneuiefue au mont de paris en lhonneur de sainct pierre et de sainct pol à la requeste de la royne saincte clote sa femme : dont le corps repose en ladicte eglise et a l'incitation de saincte geneuiefue la dedia sainct remy. Du temps

que ladicte uierge estoit en enfance sainct Germain Dauxerre et saint leu de troyes esleuz des prelatz de france pour aler estaindre une heresie qui estoit en angleterre vindrent a nanterre pour eulx heberger; le peuple vint encontre eulx pour auoir la benediction parmy les gens sainct germain par l'enseignement du sainct esperit va seruir la pucellette geneuiefue : et la fait venir a lui et demanda de son nom et de qui elle estoit fille, et dirent ceulx qui estoient la que Geneuiefue estoit nommee. Son pere Seuer et sa mere geronce ; lesquelz vindrent. Et le sainct homme leur demanda si ceste fille estoit leur enfant. Et ils respondirent, Sire ouy. Bien eures estes, dit le sainct home, a qui Dieu a done si noble lignee. Saichez que le iour de sa natiuite les anges celebrerent grant mistere au ciel a grant ioye et a grant lyesse : et sera de grant merite deuant dieu : et a sa bonne vie et conversacion prendront plusieurs exemples qui peche laisseront, et a dieu se convertiront et vivront religieusement pourquoy ils auront pardon et loyer pardurable. Lors dit a geneuiefue, dictes moy et nayes pas honte se vous vouldries estre sacree et viure en uirginite iusquez a la mort comme espouse de iesucrist. La uierge respondit. Saint pere vous me demandez ce que ie desire. Plus ny fault fors que par vos prieres Nostre-Seigneur vueille acomplir ma deuocion. Lors dist le sainct home fille ayez ferme fiance en dieu, et prouuez par euures le bien que vous croyez en cueur et que vous dictes de bouche, Nostre-Seigneur vous donnera force et vertu. Le dit sainct Germain lui tint la main sur la teste iusquez a tant quilz fussent a leglise : illec la environnee du peuple, sainct germain dist au pere et a la mere de la uierge quilz lui ramenassent lendemain leur fille. Et quant elle fut ramenee sainct germain vit en elle ung signe celestiel; et lui dit dieu te saulue fille geneuiefue : te souvient il que tu me promis hyer de la uirginite de ton corps. Sainct pere respondit lenfant il m'en souuient bien et a layde de Dieu ie desire et pense accomplir mon propos. Lors le sainct regarde a terre et voit ung denier darain venu de la volunte de dieu signe du signe de la croix. Il le print et lui donna et dist : Geneuiefue vous porteres ce denier en memoire de Iesucrist vostre epoux : et ne souffrez entour vous autre aornement

ne dor ne dargent ne pierres precieuses ; car se la beaulte de ce monde vous surmont ung pou vostre pensee vous perdrez les biens du ciel. Il la commanda à dieu et la pria quelle se remembrast de lui en ses oraisons.

Il aduint que Geronce mere de la saincte pucelle en ung iour de feste aloit a leglise : et dit a sa fille quelle gardast lostel ; et Geneuiefue dist que la foy quelle auoit promise a sainct Germain elle garderoit a layde de Dieu et que souuent iroit a leglise affin quelle deseruist estre epouse de Iesucrist et que digne fust trouuee de son amour. La mere se courrouca et lui donna une buffe. Et tantost la mere fut aveugle, et ne vit goutte par lespace de XXI mois. Et quant la mere eust este longuement en cette pene qui moult lui ennuyoit si luy souuint du bien que sainct Germain auoit dit de sa fille, si lappella et lui dist, ma fille allez au puis et me apportez de leaue. Geneuiefue y ala de bonne heure. Et quant elle fut au puis elle commenca a pleurer de ce que sa mere auoit perdu la veue pour elle : et prit de leaue et lapporta a sa mere. La mere tendit les mains au ciel ; et en grant foy et reuerence print leaue ; et fist faire a sa fille dessus le signe de la croix, et en laua ses yeulx. Et incontinent elle commenca a veoir ung petit. Quant deux ou trois fois les eust lauez : la veue lui reuint comme deuant. Apres ce aduint que la saincte pucelle fut offerte a leuesque de Chartres vellinques pour estre sacree auec deux aultres aisnees delles. Comme on les offroit selon lage leuesque sceut par le saint esperit que Geneuiefue estoit la plus digne : si dit celle qui est derriere viengne deuant : car dieu la ia sanctifiee. Apres la mort de son pere et de sa mere vint la saincte dame demourer a paris pour sa bonte esprouuer et pour mieux valoir fut si malade de paralisie quil sembloit que ses membres fussent desioinctz. Dont elle fut si tourmentee que par trois iours on la gardoit comme morte ne signe de vie ny apparoissoit fors en ses ioes qui estoient ung pou rouges. En celle espace si comme elle confessa apres la maladie, la mena ung ange au repos des bons : et au tourment des mauluaiz : Depuis ce reuella a plusieurs les secretz de leurs consciences comme celle qui estoit enseignee du sainct esperit. Ung pou de temps apres sainct germain retourna en angleterre : si

vint a paris : dont le peuple alla a lencontre de lui a grant ioye. Deuant toutes choses sainct germain demanda comment geneuiefue le faisoit. Le peuple qui plus est prest de mesdire de bonnes gens que deulx ensuuir respondit que ce nestoit riens delle. Mais en la blasmant ils la louoient : pour ce ne tint compte de leurs mauuaises paroles, mais si tost quil entra en la cite : il sen ala tout droit a lostel de la vierge laquelle il salua a si grande humilite que tous sen esmerueillerent, et monstra a ceulx qui la desprisoient la terre arrousee de ses larmes et leur recita le commencement de sa vie comment a nanterre il la trouua quelle estoit de dieu eslite et la recommanda au peuple.

Nouuelles vindrent a paris que le felon roy des hongres atile auoit emprins a degaster toutes les parties de france et submettre a sa dominacion : les bourgois de paris de la grant paour quelz eurent enuoyerent leurs biens en aultres citez plus seures. Geneuiefue admonesta les preudes femmes de la ville quelles veillassent en ieunes et en oraisons : par quoy ilz peussent sa tirannie des ennemis escheuer et estaindre comme iadis firent deux sainctes femmes iudich et hester. Elles y obeirrent et par plusieurs iours furent en leglise en veille en ieune et en oraisons. Aux bourgois dit quilz laissassent leurs biens a paris : car les aultres citez qui cuidoyent estre plus seurs seroient gastees : mais par la grace de dieu paris nauroit mal laquelle cite fut gardee par ses prieres et merites. Selon ce que dit l'apostre. Et pour la sienne amour fit que les tirans ne approcherent point paris. Durement tourmenta son corps la precieuse uierge toute sa vie pour peche escheuer et pour bonne exemple donner car depuis quelle fut en laage de quinze ans iusquez a cinquantiesme an ieunoit tousiours fors au dimenche et au ieudi : en sa refection nauoit que pain dorge et feues lesquelles cuittes apres deux sepmaines ou trois elle mengeoit : pour toutes delices estoit tousiours en oraisons, en veilles et en repentances. Oncques ne beut de vin ne daultre liqueur que puisse enyurer par tout le temps de sa vie.

Quant cinquante ans eut mene celle vie, les euesques du temps regarderent que trop foible estoit tant de abstinence que de vieillesse, si ladmonesterent de croistre ung peu son viure : la

sainte femme nosa contredire; car des prelats dit Notre-Seigneur par le scripture : « Qui vous oyt me oyt, et qui vous despitte me despitte. » Si se print par obedience a menger auec son pain dorge, poisson et laict. Et toutesfois quelle faisoit ce, elle regardoit au ciel et pleuroit, dont on croit quelle veoit appertement Nostre-Seigneur, selon la promesse de leuangile, qui dit que bien eures sont les netz de cueur; car ils verront Dieu. Elle auoit le cueur et le corps pur et nect. Douze vertus sont ce dit Hermes pasteur sans lesquelles nulle uierge ne peust estre agreable a Dieu cest a sauoir foy abstinence pacience magnanimite simplesse inocence concorde charite discipline chastete verite et prudence. Les vertus accomplissoit ladicte uierge par euure enseignoit de parole et monstroit par exemple. En deuocion auoit la saincte dame de veiller la nuyct que Nostre-Seigneur resuscita de mort a vie selon la coustume et les statuts des anciens pères. Si aduint une foiz quelle se mist au chemin deuant le iour pour aller a l'eglise de Saint-Denis et faisoit porter ung cierge ardant deuant elle. La nuyt estoit obscure les boes grandes et plouuoit fort. Si estaignit le cierge les uierges qui estoient en sa compaignie furent moult troublees : elle demanda le cierge : et sitost quelle le tint il fut allume et le porta ardant iusques a l'eglise.

Vne autre fois en leglise oroit : et quand son oraison fut finie vng cierge quelle tenoit entier fut allume en sa main par la voulente de Dieu. En sa chambre aussi fut allume en sa main ung cierge sans le feu de ce monde : duquel cierge plusieurs malades qui par bonne foy et reuerence prenoient vng peu guerissoient. Lequel est encores a Nostre-Dame de Paris. Le roy de France Childeric combien quil fust payen tenoit ladicte uierge en grande reuerence. Si faisoient aussi les barons de France pour les beaux miracles quelle faisoit au nom de iesucrist : dont une fois aduint que ledit roy tenoit prisonniers iuges a mort. Mais affin que Geneuiefue ne les deliurast, il yssit hors de Paris et fit fermer les portes apres luy. La uierge le sceut : et elle se mist a chemin pour les ames deliurer. Et si tost quelle vint aux portes elles se ouuirent sans clef voyant le peuple qui de ce fut en grant admiration. Elle poursuuit le roy et obtint grace aux prisonniers.

On luy amena vne fois a Paris douze forcenez demoniacles qui trop durement estoient tourmentez de lennemy. la uierge en eut pitie. et les envoya à l'eglise de Saint-Denis. et fit illec son oraison et furent deliurez de la uexation du dyable. Une femme que la uierge auoit guerie de forcenerie auoit ung enfant de laage de quatre ans qui dauenture cheut en ung puys et y fut par l'espace de trois heures. La mère le tira et lapporta a la saincte dame en desrompant ses cheueulx et en plourant amèrement. et le getta tout mort a ses piedz. La uierge couurist l'enfant de son manteau et se mist en oraison en plourant. Lors y fist Nostre-Seigneur miracle merueilleux. car si tost quelle laissa le plourer le mort fut ressuscite. Vng homme vint de Meaulx à la uierge qui auoit la main seiche iusques au coulte. et la prioit quelle luy restituast. Elle print sa main et demania les ioinctes des dois et fit le signe de la croix dessus. et incontinent fut toute saine.

Du temps que paris fut assige dix ans si comme les anciens dient : si grant famine si ensuyit que plusieurs mouroient de faim. La uierge en eut pitié et se mist en la ryuiere de seyne pour aler querir a nauires des uiures. Et quant elle uint en ung lieu de seine ou les nefz souloient perir. elle fit traire les nefz a riue et commanda quon coupast ung arbre qui estoit en leaue. et se mist en oraison. Si comme les mariniers voulurent fraper sur larbre il tresbucha. et deux bestes sauluaiges noires et horribles vont yssir dilec qui si grant pueur laisserent que les gens en furent tous enuenymes par lespace de deux heures : et oncques puis nef ny perit. Arcy le chasteau se alla la uierge : et il vint a lencontre delle ung noble homme qui lui requist quelle visitast sa femme qui longtemps auoit este paralitique. la uierge la visita. et se mist en oraison et lui fist le signe de la croix et lui comanda quelle se leuast. Celle qui quatre ans auoit este si malade que ayder ne se pouoit se leua toute saine. De Arcy se alla a troyes. et le peuple vint a lencontre delle lui offrant grant multitude de malades de diuerses maladies sans nombre. et incontinent fist le signe de la croix sur eulx et furent tous sains gueriz. On luy amena ung homme que la pugnition diuine auoit aueugle, pource qu'il besongnoit au dimanche. Et vne pucelle

aussi aueugle lui fut presentee. La uierge fit le signe de la croix au nom du pere etc. et tantost la veue leur fut restituee. Quant vng soubdyacre vit ce qui present estoit. il lui amena vng enfant qui auoit este dix mois en fieure tres dure. La sainte dame fist apporter de leaue. et fit le signe de la croix et lui en dona a boire. et lenfant receut bonne sante. Vng bourgois de meaulx qui nauoit peu ouyr ne parler par lespace de quatre ans. il se fist apporter a la uierge qui demouroit a paris. et lui requist quelle luy vousist louye restituer. La sainte luy toucha les oreilles et fit le signe de la croix. et incontinent alla et ouyt comme deuant. Vng enfant lui fut apporte de ses parens qui estoit sourd muet aueugle et contrefaict. la uierge loignit duille benoiste. en leure il vit et ouyt clerement. il parla et alla et receut sante entierement. Au terrouer de meaulx faisoit vne foiz aouster la sainte dame les blez qu'elle y auoit. Si se leua vng grant oraige de pluie et de vent qui moult troubla ses ouuries. et elle se va mettre a terre en oraison. et incontinent la pluye cessa audit champt. et cheoit sur tous les autres denuiron.

Par Seine alloit vne foiz la saincte uierge. Soubdainement se leua grant tempeste de vent qui la nef grandement desbastoit, et les ondes si fort la demenoient que la nef a bien pou estoit couuerte. Lors tendit les mains au ciel requerant layde de Nostre-Seigneur, et tantost la tempeste fut passee. Moult dautres miracles sans nombre fist Nostre-Seigneur pour lamour de la saincte laquelle vesquit en cest siecle plaine de vertus et des biens plus de LXXX ans et trespassa le tiers iour de ianuier, puis fut enterree au mont de paris iadis appelle mont pasoer maintenant dit mont Saincte-Geneuiefue en leglise saint pierre et saint pol laquelle comme dit est au commencement le roy loys iadis appelle clouis fist faire a lenterrement de la uierge pour quel amour il fist grace a maint prisonniers.

A son trespassement et apres aduindrent moult de beaux miracles. Au sepulere de la saincte uierge fut apporte ung ieune homme qui si malade estoit de la pierre que ses amys nauoient nulle esperance de sa vie. En grans pleurs et douleurs le amenerent en requerant laide de la uierge. Bien tost apres leur oraison la pierre sen yssit et fut aussi sain et ioyeulx comme si

neust oncques maladie. Vng autre homme y vint qui voulontiers besongnoit au dimanche. Si len pugnit Nostre-Seigneur, car il lui fist les mains si contraictes quil ne pouoit besongner aux autres iours il sen respentit et renonca au peche et vint au tombeau de la uierge illec ploura veilla et ora deuotement. lendemain il retourna tout sain louant Nostre-Seigneur et la uierge. Apres le trespassement de la benoite uierge madame saincte geneuiefue fut assignee vne lampe a son sepulcre en laquelle luille sourdoit comme leaue en la fontaine. Trois belles vertus y faisoit Notre-Seigneur, car le feu y ardoit tousiours, et luylle point ne appetissoit luylle les malades guerissoit. Ainsi ouuroit la uierge corporellement qui plus habondamment euure ez ames par ses merites espirituellement. Au sepulcre de la uierge vint ung homme qui de long temps nauoit parle ne veu. Comme les clercz chanterent au commun de la messe. « Illumina faciem tuam super servum tuum. » C'est a dire sire dieu enlumine ta face sur ton seruiteur. Il parla et ouyt par la grace de dieu, et de la uierge saincte Geneuiefue. *Amen*.

Cy finist la vie madame saincte geneuiefue et les miracles quelle faisoit.

LA VIE DE SAINT IEHAN BAPTISTE.

Au nom de la vierge Marie
Et de la sainte trinite
De saint iehan vous diray la vie
Dont nous faisons solempnite.

Il delaissa la compaignie
Du monde et tous les honneurs
Et au desert usa sa vie
En penitence tous les iours.

Sachez qu'il fut plus que prophete
Il baptisa nostre seigneur
Il mena vie pure et nette
Il est apres dieu le greigneur

Gabriel dist a zacharie
Qui prophete estoit en la loy
Que elizabeth auroit lignie
Et que en brief elle concevroit.

Quant eut ouy ce zacharie
Croire ne le peut nullement
Que iamais en iour de leur vie
Ils peussent avoir vng enfant.

Comment seroit il enfant ne
Dune brehaigne de cent ans
Ne comment seroit engendre
De moy qui suis chanu et blans.

Lors dist l'ange à zacharie
Tu n'as pas bien lentendement
Et pource que ce ne crois mye
Tu seras muet vraiement.

Le preudon le parler perdit
A lostel vint moult courrouce
Et lors bien apperceut et vit
Que vers dieu auoit offence.

Auec sa femme va gesir
Pour faire le vouloir de dieu
Adoncques saint iehan sans mentir
Se fut engendre et conceu [1].

Helizabeth la bonne dame
Quand eut senti lenfant bouger
Toute honteuse et craignant blasme
Ne sauoit que pourroit penser.

Tantost se prist à cheminer
Toute seule parmy les champs
Par la ville nousoit aller
Pour la honte quauoit des gens.

Car ils disoient communement
Que lennemy enfanteroit
Et delle saloient moquant
Dont souuent en son cueur plouroit.

Mais la bonne vierge marie
Qui estoit de sa parente
La vint veoir neu doublez mye
Par tres grande humilite.

[1] M. Alfred Maury, dans son savant et curieux *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge* (1843, 8°, p. 211), remarque que, suivant les livres des Nazaréens ou disciples de saint Jean-Baptiste, débris curieux du gnosticisme, le saint fut conçu des chastes baisers que Zacharie déposa sur les lèvres de sa vieille épouse Élisabeth.

Nostre dame qui estoit pleine
De nostre seigneur iesucrist
Si vint veoir sa chere cousine
Or entendez que l'enfant fist.

Dedans le ventre de sa mère
Sagenoïlla deuant son maistre
Doulce chose et non pas amere
Car ilz estoient tous deux a naistre.

Et apres que saint iehan fut ne
Et on le voulut baptiser
Il fut dit qu'il seroit nomme
Le nom de son pere sans doubter.

Mais son pere qui muet estoit
Et ne parloit que par escripre
Que nul par signe deffendit
Aulcun nom sur luy voulut dire.

En du papier il a escript
Que iehan il seroit nomme
Tantost apres sans contredit
Lanfant fut iehan appelle.

Or vous diray mais quil vous plaise
Quelle vie saint iehan mena
Oncques vin ne citre ne cervoise
De sa vie il ne gousta.

Oncques ne pecha mortellement
Et fit moult grande penitence
En dieu mit son entendement
Et la estoit son esperance.

Et sachez que les vestements
Que au désert auoit portez
Furent usez en peu de temps
Oncques nen furent reconfortez.

La peau dvn chamel afluba
Pour couurir sa fragilite
Oncques puis vestement nusa
Fors cestui luy en verite.

Au desert tout nud il alloit
En prenant sa refection

Souuent les yeulx au ciel leuoit
Par très grande deuocion.

Et de penser il ne cessoit
Au benoist corps de iesucrist
Et bonnes parolles mettoit
Comme on treuve par escript.

Tres tout le monde si disoit
Quil estoit dieu de paradis
Pour la vie quil demenoit
Et pour ses faitz et pour ses ditz.

Saint iehan vint sans nul diffame
A herodes qui lors regnoit
Et qui auoit tollu la femme
A son frère et la maintenoit.

Saint iehan luy dist moult de laidure
Et luy dist tu ne fais pas bien
Tu peches trop en ta luxure
Tu te dannes tu le scez bien.

Herodes dist à son iolier
Que saint iehan en prison fut mis
Et que boire ne que menger
Par aucun ne luy fut transmis.

La dame auoit moult grant frisson
Que herodes aler ne laissast
Saint iehan qui estoit en prison
Affin que plus il ne preschast.

Herodes tint vng iour de feste
Table ronde à toutes gens
De sa fille faisoit grant feste
Qui faisoit tant desbatemens.

Quant il la vit ainsi danser
Il dist pour luy faire plaisir
Ce que me vouldras demander
Je te lacorde sans faillir.

Ce que tu me vouldras requerre
Je te le donne sans doubtance
Soyent villes chasteaux ou terre
Ou la moytie de ma cheuance.

La fille si fut conseillee
Que ne demandast que le chief
De saint iehan. Affin que finee
Fust sa vie a grand meschief.

Quant le roy ouyt la demande
Que lors sa fille luy faisoit
Incontinent son borreau mande
Et que le chief donne luy soit.

Le borreau fut tost apreste
Pour le bon saint faire mourir
La fille auec luy a mene
En la prison le chief querir.

Saint iehan sagenoulla a terre
Et a dieu fist son oraison
Que ceulx qui le vouldroient requerre
Eussent de leurs pechez pardon.

Ie te supplie roy de gloire
Que femme qui me requerra
Et qui fera de moy memoire
En tout le besoing quelle aura.

Tu ottroye sa voulente
Et ce enfant en son corps a
Il puist auoir prosperite
Auec sante tan qu'il viura.

Adoncques descendit ung ange
Et luy dist, Jehan beaux amys
Ne soies en riens estrange
Dieu tottroye ce quas requis.

Alors saint iehan iesus mercye
Le col basse moult doulcement
Le tiran fiert nen doubtez mye
Le chief lui trenche entierement.

Le chief si fut mis en ung plat
Et puis au roy on le porta
Tantost après sans nul debat
A la fille si le donna.

Et la fille par grant present
Le chief presenta a sa mere
Mais il aduint lors en present
A la mere doulceur amere.

Car oncques puis ne fut iournée
Que ne tombast troys foys le iour
En tous les iours fut tourmentée
En maladie et en douleur.

Nous devons tel saint reclamer
Qui de tel douleur et tel peine
Nous peut tres tous bien preseruer
De maladie si villaine.

Nous prions dieu deuotement
Et monseigneur saint iehan baptiste
Quil nous maine a sauuement
En paradis ou il habite.

Amen.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

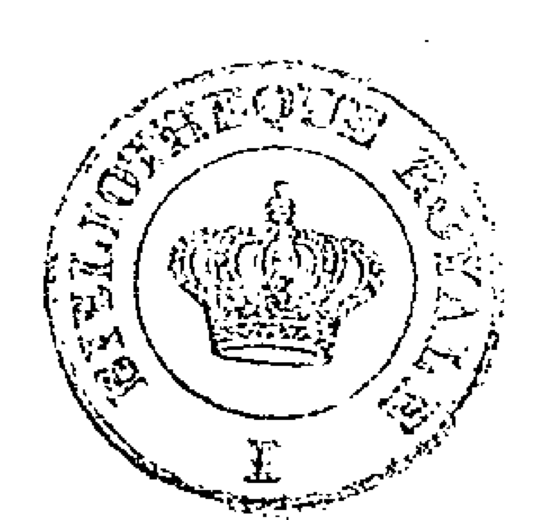


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.